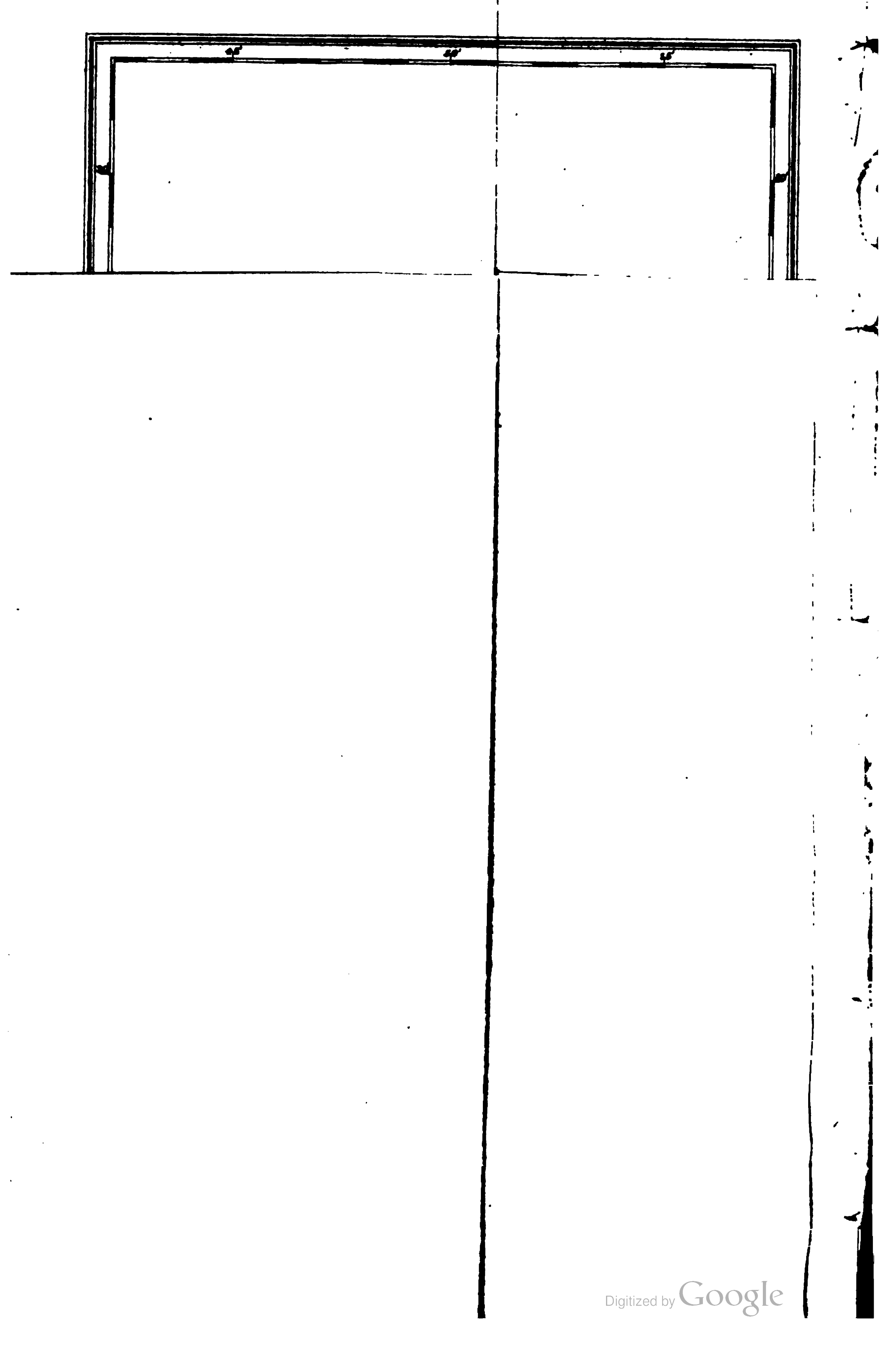

VILLA
MANRÈSE
1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE





L'ILE

DE

RHODES



"Elle est reellement la ville du Soleil; et sa magnificence est digne d'Apollon".
(LUCIEN, Dial.)

. . ἔστι γαρ ὄντως ἡ πόλις ἡλίου, πρέπον ἔχουσα τῷ Θεῷ τὸ κάλλος.

PAR

EDOUARD BILIOTTI

&

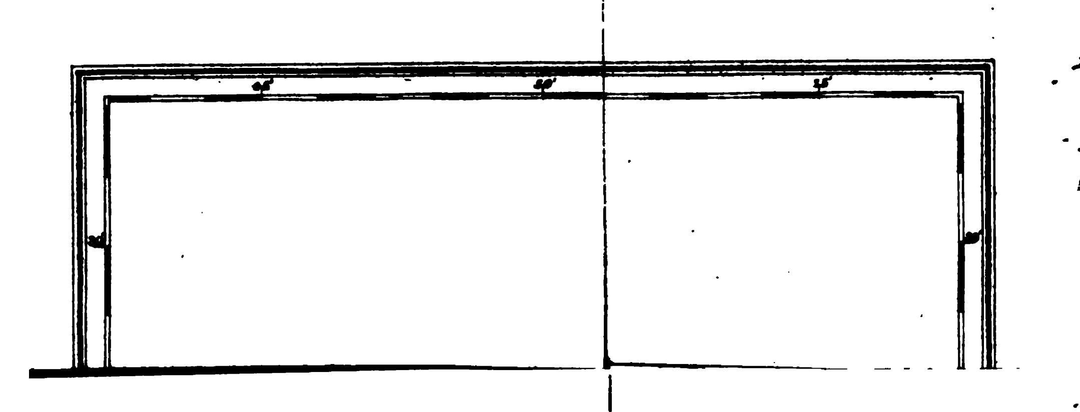
L'ABBE COTTRET
(PRETRE DU DIOCESE DE BEAUVAIS)

Ouvrage traduit en Grec Moderne, avec le concours des Auteurs,

PAR

L'Av. MARC MALLIARAKI

PARIS
ERNEST THORIN, ÉDITEUR
Libraire du Collège de France, de l'École normale supérieure, des Écoles françaises d'Athènes et de Rome
7, RUE DE MÉDICIS, 7
1881



L'ILE

DE

RHODES



"Elle est reellement la ville du Soleil ;
et sa magnificence est digne d'Apollon ".
(LUCIEN, Dial.)

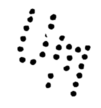
. . ἔστι γαρ ὄντως ἡ πόλις ἡλίου,
πρέπον ἔχουσα τῷ Θεῷ τὸ κάλλος.

PAR

EDOUARD BILIOTTI

&

L'ABBE COTTRET
(PRETRE DU DIOCESE DE BEAUVAIS)



Ouvrage traduit en Grec Moderne, avec le concours des Auteurs,

PAR

L'Av. MARC MALLIARAKI

PARIS
ERNEST THORIN, ÉDITEUR
Libraire du Collége de France, de l'École normale supérieure,
des Écoles françaises d'Athènes et de Rome
7, RUE DE MÉDICIS, 7

1881

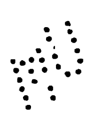


TABLE DES MATIERES.

2me EPOQUE

LES CHEVALIERS HOSPITALIERS.

SECONDE PARTIE, ARCHEOLOGIE

TROISIEME PARTIE
ÉTAT INTELLECTUEL ET SOCIAL

QUATRIEME PARTIE. —
GÉOLOGIE, - CLIMAT, - AGRICULTURE, - DIVERS -

L'Ile de Rhodes

théâtre même des événements, des études froidement faites sous un autre ciel; enfin comme son collaborateur, il se sentait dominé par une noble fierté : celle de retrouver au delà de la Méditerranée, les fastes de sa patrie.

En effet dans ces ruines, hélas! condamnées à périr, et dont chaque jour emporte une pierre, on reconnaît le Génie de la France; les armoiries rappellent : cette glorieuse noblesse qui oppose une digue infranchissable au torrent des forces sarrasines; les remparts et les forteresses: cette activité intelligente, féconde et puissante qui protége les campagnes sans dérober aux regards les attraits de la nature, qui assure la prospérité et défie l'ambition; les bastions et les tours enfermés dans une large ceinture de cimetières musulmans: cette valeur héroïque que le nombre écrase, que le péril n'émeut pas, qui abandonne une place désarmée, et impose à l'ennemi, encore riche en munitions, le respect de sa liberté; les églises converties en mosquées : cette foi ardente qui animait la pierre et le marbre de l'inspiration même de ceux qui construisaient, la truelle d'une main et l'épée de l'autre, la croix sur la poitrine. En un mot, l'Histoire de Rhodes est une belle page encore du Grand Livre *Gesta Dei per Francos*, Gestes de Dieu par la France, et aussi par l'Italie et par l'Espagne, par l'Allemagne et par l'Angleterre enfin, qui n'ont qu'à se glorifier d'avoir été, à cette époque, confondues dans le concert des Nations catholiques, auxquelles se sont associées avec une fidélité et un dévouement dignes d'éloges les populations grecques des Iles que ont composé le domaine des Chevaliers.

Nous ne saurions nous le dissimuler : pour sauver au

moins le souvenir de ces ruines qui racontent le passé de deux grandes civilisations maîtresses autrefois de l'Ile, il faut des connaissances étendues et profondes; une plume exercée pour faire surgir des monuments qui disparaissent, un monument d'un autre genre. Nous avons néanmoins entrepris ce travail, plus confiants dans notre cœur, que dans nos connaissances et notre talent; et si l'histoire exige d'autres ressources que celles de la sensibilité, nous les avons empruntées en grande partie à l'intelligence et à l'érudition des voyageurs qui ont vu et écrit avant nous.

Alors pourquoi ce livre, et quel intérêt peut-il offrir? A ces deux questions répond la table des matières; elle montre que nous avons réuni dans un même travail ce qu'on ne trouve qu'isolé; l'histoire ancienne n'était pas faite, en ce sens qu'elle est confondue avec l'histoire générale de l'Orient; l'Histoire des Chevaliers n'était plus à écrire; mais elle pouvait, comme toute histoire épisodique, être racontée avec des couleurs nouvelles; et la bonne rencontre d'une journal manuscrit du siége, en langue turque du XVme siècle, nous procurait en particulier sur cet événement mémorable des documents inconnus.

Mais c'est surtout dans la partie consacrée à l'Archéologie que nous avons étendu les connaissances acquises. Nous avons sur les voyageurs venus à Rhodes pour en étudier les ruines, l'avantage incontestable d'être de Rhodes; d'avoir parcouru les villages, les montagnes et les vallées au point de n'avoir en quelque sorte laissé aucun endroit où nous n'ayons posé le pied; de ce long séjour dans un pays où d'ailleurs toutes les murailles attirent l'attention



du plus indifférent, il résulte une sorte d'instinct qui met sur la piste des monuments; aussi beaucoup sont-ils décrits ici, qui avaient échappé aux investigations guidées seulement par la bonne volonté aux prises avec l'extranéité. Et puis nous possédons les savantes découvertes de M. Alfred Biliotti; possesseur titulaire d'un Firman délivré par la Porte, seul contractant avec les propriétaires, et spécialement commissionné par le Musée Britannique, il commença les fouilles de Calavarda, à l'endroit où sa perspicacité depuis longtemps mise en éveil, lui faisait deviner l'antique Camiros. Pour l'aider dans ses travaux, il appela modestement à son aide l'expérience de M. Auguste Salzmann, et fit avec lui un partage très-désintéressé et très-inégal de la peine et des dépenses d'une part, du profit et de la gloire de l'autre. De leurs travaux ainsi associés en raison inverse, est résulté en premier lieu un progrès dans la topographie, et un autre plus important dans la céramique Rhodienne. Inédits jusqu'à présent, nous avons profité de ces progrès, mais nous regrettons de de n'avoir pas été en demeure de publier quelques planches extraites du magnifique atlas publié sous le nom unique de M. Auguste Salzmann, auquel seul sont accordés par le public savant, les honneurs mérités en commun avec son associé. Il est vrai que le nom de M. Alfred Biliotti a revendiqué sa part dans les Musées de Londres et de Cluny; mais un atlas voyage et se multiplie; ce n'est donc pas sans éprouver une légitime émotion que nous avons entendu la Commission scientifique envoyée dans le Levant par l'Université d'Archéologie de Vienne nous vanter le travail de *M. Auguste Salzmann*, édition posthume

publiée par son frère.

Son associé trop inconnu avait repris en 1880 les fouilles interrompues depuis longtemps, et nous étions en droit d'en attendre les plus heureux résultats scientifiques, quand il s'est heurté contre un obstacle imprévu.

Nous avons réuni dans une partie spéciale nos observations géologiques, très-incomplètes certainement; mais nous expliquons dans des considérations générales les obstacles qui joints à notre inexpérience, ne nous permettaient pas de leur donner un plus grand développement.

Nous avons voulu aussi être utiles autrement que par un aliment nouveau fourni à la lecture; c'est pourquoi nous nous sommes longuement étendus sur l'Agriculture locale; si nos critiques contribuent à apporter un remède au mal qui épuise ce petit lambeau de terre, et à lui rendre la prospérité, nous nous croirons bien récompensés; car c'est le but que nous nous sommes proposés. C'est aussi pourquoi nous n'avons rien négligé de ce qui peut attacher l'attention sur les besoins et sur les ressources du Pays.

Nous attendons de la critique, au besoin nous suscitons des observations; ici elle relévera une lacune, là une négligence dans le style; nous en accusons à l'avance l'isolement dans lequel nous vivons, et nous saisirons avec empressement l'occasion de combler les unes et de corriger les autres.

Nos lecteurs trouveront aussi que l'exécution typographique laisse à désirer. Nous ne pouvons pas le nier; mais nous pouvons réclamer l'indulgence. Jusqu'ici il n'existait pas d'imprimerie à Rhodes et nous aurions dû nous adresser au dehors. Mais personne n'ignore que Typographes et

Auteurs ont besoin de correspondre fréquement. Or nous sommes trop peu favorisés ici pour que ces relations n'aient exigé un temps considérable. Il faut tenir compte aussi des tempêtes qui obligent les paquebots à franchir le mouillage sans déposer ni prendre les correspondances. C'était donc une nécessité impérieuse de nous faire typographes; malgré toute notre attention, nous ne pouvions pas être dès le début assez exercés pour ne pas laisser échapper des lapsus. surtout si l'on considère que notre compositeur est un enfant n'ayant pas la plus petite notion de la langue Française, et notre chef d'atelier, un jeune Turc sans le moindre vernis d'instruction; leurs yeux seuls les dirigent; souvent la correction difficile des épreuves ne pouvait être faite que par un de nous; car à quelques Kilomètres nous étions séparés par deux journées et livrés au hazard des passants.

La même difficulté pour correspondre, nous obligea à faire ciseler à Smyrne les illustrations. Le graveur que nous avons rencontré, n'ayant jamais exécuté des travaux de ce genre, ne pouvait pas faire œuvre de maître. Quant à la carte, la planche en a été faite en Angleterre; mais l'impression en taille douce exige un matériel que nous ne possédons pas et nous avons dû la faire exécuter en France.

Enfin nous devons un hommage particulier à M. C. T, Newton, qui nous a gracieusement accordé l'usage de la planche du plan de la ville et des faubourgs, sa propriété réservée.

En même temps que l'édition Française, nous publions la traduction en Grec moderne de *l'Ile de Rhodes*. Cette

traduction est faite sous nos yeux et surveillée par nous. Le grec moderne a conservé avec la langue ancienne des traits de ressemblance qui accusent une fille plutôt qu'une sœur. Le talent du Traducteur est connu et apprécié. Nous croyons donc que la lecture de l'édition grecque, quoique spécialement destinée au Levant, n'offrira pas tant de difficultés aux Européens qui ont étudié Homère et Démosthène, qu'ils n'y trouvent quelque attrait.

L'ILE DE RHODES

TOPOGRAPHIE

La plus orientale et la plus grande des Sporades, l'Ile de Rhodes est située entre le 35 ° 52 ' et le 36 ° 27 ' de Latitude Nord, et le 25 ° 23 ' et 25 ° 56 ' de Longitude Est, du Méridien de Paris.

De forme oblongue, elle s'étend dans une direction N. E. - S. O. Son extrémité Nord, est distante d'environ 12 milles de la côte de l'ancienne Carie en Asie Mineure, (actuellement Mentéché d'Anatolie). Sa longueur, est approximativement de 43 milles Anglais, (70 Kilomètres), et sa plus grande largeur, du Cap Lardos au Cap Monolithos, de 20 milles (32 Kilomètres).

Les dimensions indiquées par Mr. Guérin, sont évidemment erronées; il assigne au canal qui sépare Rhodes de l' Asie Mineure, une largeur de 12 Kilomètres seulement, tandis que d'autre part, il donne à l'Ile même, une longueur de 78 Kilomètres sur une largeur de 39. Or la carte de l'Amirauté Anglaise, la plus précise que l'on possède, voire même

celle que Mr. Guérin annexe à son ouvrage, sont en contradiction avec ces données.

Les plus anciens écrivains Grecs font mention de l'ile de Rhodes, et la Mythologie attribue son origine à la puissance d'Apollon, qui l'aurait fait surgir du sein des ondes. Sans contester la puissance d'Apollon, nous penchons plutôt à en rapporter tout le mérite à Vulcain; car, ni la structure tourmentée, ni le caractère neptunien du sol, ne permettent de mettre en doute un soulèvement volcanique. D'ailleurs, nous reviendrons sur cette question, dans une courte étude géologique, que nous renvoyons à la troisième partie de cet ouvrage.

L'Ile s'élève graduellement de la mer jusqu'à ce qu'elle ait atteint, sur la crête du mont Attaïros, (l'ancien Atavyros), une altitude de 4068 pieds Anglais, soit 1240 Mètres. C'est là qu'Althémène avait édifié un temple célèbre à Jupiter Atabyrien.

Les points les plus élevés de l'Ile, après le mont Attaïros, qui, sur le versant Est, prend le nom d'Artamity, sont : le mont Akramity et le mont Elia, dont l'un mesure 2706 et l'autre 2620 pieds au dessus du niveau de la mer.

L'Ile est divisée, dans le sens de sa longueur, par une chaine de montagnes qui, se dirigeant en zigzags du N. E. au S. O., projette des branches dans plusieurs directions.

Du mont Elia à l'Attaïros, elle s'approche de la côte Nord de l'Ile, et une de ses branches, se détachant de l'Akramity, vient plonger dans la mer au Cap Monolithos, formant ainsi une barrière naturelle entre les deux parties N. O. et S. O. de l'Ile.

A partir du village d'Embona, situé au pied de l'Attaïros

en se dirigeant au Nord-Est vers la ville de Rhodes, les hauteurs s'effacent graduellement, formant entre elles des vallées peu profondes. L'aspect de cette partie de l'Ile est très accidenté. Les flancs de la branche littorale, brusquement déchirés, sont comme un livre ouvert aux explorations géologiques; des monceaux informes d'un terrain similaire, nouvellement détachés avec les lambeaux de forêts qui les recouvrent, attestent que les mamelons semés sans ordre en d'autres endroits, ont glissé des sommets plutôt qu'ils n'ont été soulevés du fond des vallées, et qu'ils doivent leurs formes arrondies à l'action des torrents. Les derniers tremblements de terre, bien qu'ébranlant un sol mieux assis par les siècles, ont produit des phénomènes analogues. Du pied de ces collines pour arriver à la côte, il faut traverser une étendue plus ou moins large de terrain de sédiment, qui n'offre plus au regard la moindre ondulation; la nature et la fertilité de ces terres, prouvent assez que la couche supérieure provient d'alluvions. Une plage stérile, d'une largeur presque uniforme, mais qui tend à s'accroître tous les jours, les sépare de la mer, jusqu'à 3 milles environ avant d'arriver à Rhodes. Alors le sable de la plage, se confond par une pente douce avec le pied de la montagne, et sur le parcours d'une demie lieue, la marche est très pénible. On arrive enfin au pied de la hauteur qui au N. O. couvre la ville. La route contourne en corniche le mont St. Etienne, au milieu de rochers dénudés par les pluies torrentielles, et par les vagues qui viennent déferler avec fureur contre ces brisants et font parfois entendre comme le bruit lointain du canon. En peu d'endroits, la nature se montre aussi pittoresque qu'en celui-ci, que l'Histoire, nous le verrons plus loin, enrichit de très

intéressants souvenirs.

En suivant toujours la côte, on aboutit à la Pointe des Moulins (Coumbournou des Turcs), où la plage acquiert une plus grande largeur. Elle s'étend du Nord à l'Est, formant la splendide vallée dans laquelle est sise la ville de Rhodes avec tous ses faubourgs, et dont nous ferons la topographie spéciale.

Au Sud, dans la direction de Lindos, la première partie de la route, présente le même caractère tourmenté et convulsionné que la partie N. O. Le terrain va en s'élevant dans le voisinage d'Archangelos, et avant d'arriver dans ce village, on doit traverser la gorge assez difficile de Tzambica qui conduit dans la fertile vallée de Malona-Massary. Les environs de Lindos, sont d'un aspect sauvage et désolé. Une des branches de la chaîne centrale des montagnes, s'avance dans cette direction, et vient tomber à pic dans la mer au Cap Milianos.

La partie S. S. E. de l'ile, après Lindos, prend un aspect plus riant dans les plaines de Yennadhi, Lahania et Catavia.

De Catavia, le dernier village à l'extrémité Sud de l'ile, à Apollakia, sur la côte S. O. et pendant quatre heures de marche, le terrain est sablonneux et nu; on n'y rencontre ni village, ni habitations isolees. Ce terrain est pendant l'hiver, entrecoupé de torrents, qui descendent des montagnes voisines; mais, pendant les sept ou huit mois de l'été, on ne trouve pas une seule goutte d'eau dans le lit de ces torrents. La seule végétation que l'on y rencontre, consiste en petits platanes, quelques cyprès, et de longues files de lauriers-rose qui croissent avec vigueur, non seulement dans cette partie, mais partout dans l'ile, et surtout le long des torrents.

Enfin, le village d'Apollakia, se présente au milieu d'une nature un peu plus animée.

En avançant vers le Nord, par la route de Sianna, village situé aux pieds de l'Akramyti, on contourne le versant Sud de l'Attaïros, pour aboutir au village de St. Isidoros. De ce village, à celui d'Alaërma, il n'y a qu'un étroit sentier, souvent invisible, qui traverse une épaisse forêt de pins, entrecoupée de nombreux cours d'eau.

Entre Alaërma et Apollona, on a un horizon plus étendu; les forêts disparaissent peu à peu; à peine quelques rares broussailles croissent sur les collines, couvertes, par contre, d'une herbe abondante, qui nourrit d'innombrables troupeaux de moutons et de chèvres. Apollona, au centre de laquelle jaillit une belle source, est située aux pieds du mont Elia, (versant Sud).

Le pays entre Apollona et Embona, parait susceptible d'une bonne culture, mais il est entièrement abandonné; il en est de même des terrains situés en ligne directe entre Cattavia et Alaërma.

En se dirigeant de Profilia vers la ville, on traverse une grande forêt de pins, qui s'étend de ce village (S-S-O), jusqu'à Archipolis et Dhimilia (Nord). De là, cette forêt, la plus considérable de l'île, jette deux rameaux: l'un, vers Malona au Sud-Est; l'autre, jusqu'aux versants Sud de l'Attaïros et du mont Elias, au N. O. de l'île.

En conclusion, le pays est plutôt montagneux que plat et généralement parlant, son sol, dans les parties basses, est aride et sablonneux. On y trouve pourtant quelques belles vallées arrosées par les ruisseaux qui descendent des montagnes.

Il n'y a dans l'Ile ni lacs, ni fleuves, ni rivières; mais les nombreux ruisseaux qui la sillonnent, prouvent que les montagnes du centre sont un riche dépôt, dont on pourrait tirer un bon parti.

HISTOIRE

HISTOIRE



CHAPITRE I.

TEMPS FABULEUX

ANCIENS NOMS DE L'ILE - ORIGINE FABULEUSE - PREMIERS HABITANTS - MENTION D'UN PREMIER CATACLYSME - COLONISATION PHÉNICIENNE - COLONISATION PÉLASGIENNE.

L'Ile était anciennement désignée sous les noms de *Heliousa*, l'amie du Soleil; *Æthrea*, l'aérienne; *Astœria*, du nom de la fille de Céus, un des titans et de Phœbus; *Telchinis*, l'enchanteresse, ou peut-être l'ile des Telchines; *Macaria*, la bienheureuse, ou à cause d'un des fils de Macar, qui y conduisit une colonie; *Ophiousa*, l'ile des serpents dont il parait qu'elle était infestée; *Atabyria*, du nom de sa principale montagne; *Corymbia*, l'ile aux couronnes de lierre

sans doute à cause des triomphes de ses athlètes ; *Pæssa*, l'i-le de Pan, qui y avait un temple ; &c.; cependant, tout fait croire que ce sont là des épithètes, plutôt que des appellations distinctes, et que son véritable nom, a toujours été celui de Rhodes, ou *Rhodos*, qu'elle a définitivement gardé, mais qui a subi l'inévitable mutilation des différentes prononciations.

En effet, les Francais et les Anglais, l'appellent Rhodes; les Italiens, Rodi ; les Turcs, Rhados ; et les Grecs Rhodos. L'appellation Grecque, signifie *Rose*, et peu d'écrivains ont mis en doute, que telle fut réellement la racine du nom de l'Ile, qu'ils ont gracieusement comparée à une rose. Plus d'un géographe moderne, en a gratuitement conclu à un grand commerce de *bois de rose*, substance entièrement inconnue sur le pays, et c'est dans leurs rêves aussi, que les poëtes y ont vu des forêts de rosiers sauvages. Cet arbrisseau, bien cultivé, vit et fleurit en pleine terre à Rhodes, comme sous d'autres latitudes ; mais il n'y croit pas spontanément, et les plus belles variétés viennent de l'étranger.

Les monnaies antiques de l'ile ne témoignent pas d'avantage en faveur de cette production spontanée ; c'est encore en effet ; par suite d'un examen trop peu attentif ; que des numismates ont cru reconnaître sur les médailles de Rhodes, une rose, dans une fleur de grenadier : ῥόιον, ou bien encore, dans une fleur de laurier-rose : ῥοδοδάφνη, d'où viendrait l'abréviation *Rhodos*. A l'appui de cette dernière assertion, nous pouvons nous autoriser de la nature, qui jette avec profusion des massifs de cette plante sur toute la surface de l'ile. Rappelons enfin, que le laurier, est l'arbre d'Apollon et Rhodes son ile bien-aimée., dont

les premiers habitants, furent ses fils les Héliades et que la mythologie donne cette ile pour séjour à la nymphe Rhodon, une favorite du Dieu. Ainsi, la nature, la mythologie, et l'histoire, concourent à justifier cette étimologie du nom de Rhodes: ῥοδοδάφνη.

§ 2 ORIGINE DE L'ILE.

L'origine de l'ile se perdant dans la nuit des temps, son histoire, pour l'époque fabuleuse, ne peut s'appuyer que sur des données incertaines, offrant même par fois quelques contradictions. Ce n'est guère que six siècles environ, après la guerre de Troie, que l'on peut suivre une voie mieux tracée et plus certaine.

Ainsi, rien que l'origine et la première colonisation de l'ile, ont donné lieu à plusieurs versions. Les uns, veulent qu'elle ait existé depuis la création du monde, mais qu'elle fut couverte de marais que le soleil dessécha lentement, d' où le nom d'Heliousa et sa dédicace à Apollon; d'autres veulent qu'Apollon l'ait soudainement tirée du sein des ondes, ce qui, nous croyons l'avoir déja démontré, correspond à un brusque soulèvement volcanique.

§ 3 PREMIERS HABITANTS.

On lui donne pour premiers habitants, tantôt les Heliades, fils du Soleil, (d'où, de *Helios* le nom d'*Heliousa*), tantôt les Telchines, des quels elle aurait tiré son nom de *Telchinis*, tantôt enfin, une colonie conduite par un des quatre fils de Macar, le colonisateur de Lesbos, qui en avait pris possession, tandis que ses trois autres frères, se fixaient à Chios, Samos et Cos, ce qui fit donner à ces quatre iles, le nom de

Macares, et nous voyons en effet ce nom figurer parmi tous ceux qui furent donnés à l'ile de Rhodes.

Sans nous prononcer positivement sur une question si difficile à résoudre, nous croyons qu'il est plus rationnel de reconnaître pour premiers habitants de l'île, ceux qui offrent le caractère le plus prononcé d'une famille autochtone, et sous ce rapport, les Heliades certainement, obtiennent la préférence. En effet, une tradition rapportée par Pindare, fait naitre les Héliades de l'union du Soleil avec la terre de Rhodes ; voici dans quels termes il nous raconte cette merveilleuse origine :

" Les anciennes traditions des peuples, rapportent, qu' au temps où Jupiter et les autres Dieux immortels se partagèrent le monde, Rhodon était encore cachée au fond de la plaine humide. Le Soleil étant absent, personne n'avait tiré un lot pour lui et aucun pays n'avait été assigné au chaste Dieu. Cependant Jupiter, averti de cet oubli, voulut faire un nouveau partage, mais le Soleil s'y opposa, car du fond de la mer blanchissante, il voyait surgir une terre féconde en hommes et favorable aux troupeaux. Il exigea immédiatement que Lachésis au fuseau d'or, étendit les mains ; que les Dieux prêtassent le grand serment et lui promissent avec le fils de Chronos, que l'ile qui surgissait à la lumière, serait à l'avenir placée sur sa tête. Ces paroles souveraines, s'accomplirent selon la vérité : du fond de la mer humide, surgit l'ile que possède le Dieu générateur de la radieuse lumière, le Roi des coursiers au souffle de feu. C'est là que s'unissant à Rhodon. il engendra sept enfants, dont la sagesse était renommée parmi les hommes des temps anciens. L'un d'eux engendra Camyre, Ialysse et Lindos.

Ces trois frères vécurent séparément, après avoir fait trois parts des terres paternelles. Le lieu qu'ils habitèrent prit leur nom. "

Quant aux Telchines, peuple éclairé et industrieux, que Diodore désigne comme les premiers habitants de l'ile, tout porte à croire qu'ils étaient originaires de l'ile de Crète. Il n'y a point de doute qu'ils s'établirent à Rhodes et y introduisirent le culte de plusieurs divinités, aux quelles ils érigèrent des statues; ils peuvent avoir été les fondateurs de la ville de Ialyssos, ou d'une autre que celle-ci remplaça par la suite; on peut admettre aussi qu'ils furent les contemporains, mais non les devanciers des Héliades.

§ 4 ANCIEN CATACLYSME

La fable raconte que, chargés par Rhéa de l'éducation de son fils Neptune, les Telchines lui donnèrent en mariage une de leurs filles, Hélia, dont la progéniture, rendue furieuse par la vengeance de Vénus, se porta aux plus grands excès, et alla jusqu'au point de violenter sa propre mère. Hélia, ne pouvant survivre à son déshonneur, se précipita dans la mer, et fut par la suite honorée sous le nom de Levcothæ. Jupiter irrité, engloutit tous les Telchines sous les flots et les changea en rochers.

Sans doute, ce mythe n'est pas une pure invention; il contient évidemment un fond de vérité; il rappelle quelque crime monstrueux, suivi de près d'un grand cataclysme, dont le souvenir a été ainsi embelli et conservé par la fable.

Quelques historiens mentionnent vaguement les Ignètes, qu'ils donnent pour successeurs aux Telchines après le cataclysme qui causa leur perte; mais, ne faut il pas plutôt

croire que cette famille dont on ne retrouve aucune trace, n'était autre chose que quelques Telchines échappés au désastre ?

Les Macares, descendants de Macar le Telchine, paraissent être venus à Rhodes comme simples colons. Ils furent nécessairement bien accueillis par leurs compatriotes, avec lesquels ils se confondirent bientôt.

§ 5 COLONISATION PHENICIENNE

Les phéniciens s'établirent à leur tour dans l'ile presque déserte. La tradition veut que Cadmus, fils d'Agénor roi de Phénicie, allant à la recherche de sa sœur Europe enlevée par Jupiter, ait abordé à Rhodes, et y ait laissé un certain nombre de Phéniciens, pour desservir un temple, que, en exécution d'un vœu, il y avait élevé à Minerve. Séduits par les charmes de leur nouveau séjour, ces Phéniciens en appelèrent bientôt d'autres, et s'établirent dans toute l'ile, mais surtout à Camiros.

L'emplacement de cette ville a été déterminé par Mrs. Alfred Biliotti et Auguste Salzmann. Dans les excavations qu'ils ont pratiquées, ils ont exhumé des spécimens variés de l'industrie phénicienne: métaux et poteries de ce style si caractéristique, que ce peuple a semés dans toutes ses colonies, sortis des tombeaux de la nécropole, enrichissent aujourd'hui les Musées de France et surtout ceux d'Angleterre.

§ 6 COLONISATION PELASGIENNE

IPHICLUS A en juger par l'extension de la nécropole de Camiros, les Phéniciens occupèrent longtemps Rhodes, mais nous n'

avons à cet égard aucune donnée exacte ; car les historiens qui nous apprennent que les Grecs ou Pélasgiens succédèrent aux Phéniciens, ne précisent pas l'époque. L'historien Rhodien Egéas, rapportant la tradition qu'il recueillit de son temps, dit qu'un certain Iphiclus parvint à s'emparer de l'Ile et à en chasser les Phéniciens. Il aurait été puissamment aidé dans son entreprise par la fille même de son rival, sous l'empire d'une violente passion qu'elle avait conçue pour lui.

C'est peut-être à cette époque qu'il faut rapporter la venue des Macares, peuple Pélasgien, et n'ayant d'asiatique que l'origine de son chef, un des descendants de Macar le Telchine. MACARES

Vers cette époque encore, nous devons placer l'arrivée d'un certain Phorbas, selon toute probabilité, fils de Lapithus, qui, à la tête d'une forte colonie recrutée dans l'Élide et la Thessalie, vint à Rhodes, sur l'invitation des habitants et l'ordre de l'oracle de Delphes, pour délivrer l'ile des nombreux serpents dont elle était infestée. PHORBAS

Du reste, la colonisation Grecque à Rhodes, devait se continuer sans interruption.

Althemène ayant été informé par la Pythie que son père Catrée ou Crétus roi de Crête, devait mourir de la main d'un de ses fils, s'était volontairement exilé à Rhodes, dans la crainte de devenir l'auteur de ce fatal parricide. Il fonda sur l'ile une nouvelle colonie grecque, et introduisit le culte de Jupiter, au quel il érigea un temple sur l'Atabyros; de là, par un temps calme et clair, il pouvait distinguer le mont Ida de Crête. Cependant Catrée, ayant perdu tous ses autres enfants, résolut d'aller chercher Altemène, ALTHEMEN

qu'il savait être établi près de Camiros. Il y arrive de nuit, et impatient de revoir son fils, il débarque immédiatement. Les habitants croyant avoir à faire à des pirates, l'attaquèrent, et son fils Althemène le tua de sa propre main, sans le reconnaître. En apprenant son crime involontaire, il pria les Dieux de le punir, et Apollodore assure gravement que son vœu fut exaucé : la terre s'ouvrit et l'engloutit ; mais nous verrons par la suite, qu'il se retira dans un *Hieron* où il passa le reste de ses jours. Après sa mort, il fut adoré comme un héros, non seulement par les habitants de Critinia, mais aussi par ceux de Camiros.

YPOLEME

Un peu avant la guerre de Troie (1292 av. J. C.), un troisième oracle de Delphes conduisit à Rhodes une nouvelle et puissante colonie Argo-Athénienne, sous les ordres de Tlypolème fils d'Hercule et d'Astyochée. Celui-ci répara et fortifia les villes de l'île, étendit sa domination sur celle de Cos, et Homère nous apprend qu'il prit part, avec neuf vaisseaux, à la guerre de Troie :

Τληπόλεμος δ' Ἡρακλείδης, ἠΰς τε μέγας τε,
Ἐκ Ῥόδου ἐννέα νῆας ἄγεν Ῥοδίων ἀγερώχων.

(Le grand et fort Tlypolème, fils d'Hercule, parti de Rhodes avec neuf vaisseaux, mène au combat les fiers Rhodiens).

Il y trouva la mort de la main de Sarpédon, fils de Jupiter et d'Europe, qu'il avait provoqué en combat singulier. Polyxo, femme de ce Tlypolème, régnait à Rhodes quand Hélène s'y réfugia après la chute d'Ilion. Ne pardonnant pas à la fugitive d'avoir été la cause d'une guerre dans laquelle son mari avait trouvé le mort, elle la fit arrêter par ses suivantes et pendre à un arbre. Plus tard, les Rhodiens, en expiation du crime de Polyxo, élevèrent un temple à

Hélène, sous le nom d'*Hélène Dendritis*.

Homère mentionne l'existence, sur l'ile de Rhodes, de trois villes florissantes à l'époque de ce grand événement:

Οἳ Ῥόδον ἀμφενέμοντο διὰ τρίχα κοσμηθέντες,

Λίνδον, Ἰηλυσσόν τε καὶ ἀργινόεντα Κάμειρον.

(Divisés en trois tribus, les Rhodiens occupent Lindos, Hilyssos et l'argileuse Camiros.)

Et en ceci comme toujours, Homère est parfaitement précis, vu que Camiros était située sur un terrain argileux.

Lindos aurait été fondée par Cercaphus, fils du Soleil et de Cydippe, ou, d'après Strabon et Pindare, par un des fils de Cercaphus, nommé Lindos. Camiros ou Camira prit le nom de son fondateur, un des fils d'Hercule et d'Iola (d'après Homère) ou d'Apollon (d'après Pindare); Ialyssos, frère des deux précédents, donna également son nom à la ville dont il jeta les fondements, et qui fut la principale résidence des Telchines, comme Camiros fut plus tard celle des Phéniciens.

Les anciens auteurs et des inscriptions retrouvées sur l'ile, mentionnent encore Ixia, Mnassyrion, Achæa, Nettia &c.; mais tout porte à croire qu'à l'exception d'Achæa qui était fortifiée, c'étaient de petites bourgades sans importance, et dans tous les cas elles n'ont joué aucun rôle historique; mais des vestiges découverts sur une vaste extension, démontrent que la ville de Critinia, fondée par Althemène, n'était certainement pas moins grande que celle de Camiros. Nous aurons occasion d'en reparler.

SECOND ALTHEMENE ET LES DORIENS

Peu de temps après la mort du premier Althemène, un autre individu du même nom, petit fils de Témenus, roi d'Argos, ayant résolu de quitter la Grèce à la tête d'une



colonie Dorienne, alla consulter l'oracle de Delphes; la pythie lui ordonna de se diriger vers les pays qui adoraient le Soleil et Jupiter. Il prit terre d'abord dans l'ile de Crête, dédiée à Jupiter, et, y ayant laissé une bonne partie de sa troupe, il se dirigea vers Rhodes, où il s'établit avec le reste de ses Doriens, qui s'emparèrent non seulement de cette ile et de ses trois villes, mais aussi de Cos, Cnide et Halicarnasse. Ces six villes (Lindos, Ialyssos, Camiros, Cos, Cnide et Halicarnasse), formèrent plus tard l'Hexapole Dorique.

Ici s'arrête pour Rhodes l'Histoire (si l'on peut donner ce nom à des relations si confuses et si incertaines) de l'époque Fabuleuse; mais ici s'arrête aussi pour un espace de six cents ans environ, c'est-à-dire du XII[me] au VII[me] siècle toute notion sur cette ile et sur ses habitants.

CHAPITRE II.

EPOQUE HEROIQUE

PROSPERITE DES RHODIENS – DIVISION GOUVERNEMENTALE. HEXAPOLE DORIQUE – GUERRE DU PELOPONESE – FONDATION DE LA VILLE DE RHODES – COLOSSE – FLUCTUATIONS POLITIQUES – PRISE DE RHODES PAR ARTHEMISE – SAGE POLITIQUE AU TEMPS DE PHILIPPE – ALEXANDRE LE GRAND.

§ 1 DU XII AU VII SIECLE AV. J. C.

Si les détails progressifs nous manquent, nous n'en savons pas moins que pendant ce laps de temps, Rhodes devint une grande et riche puissance maritime, justifiant ainsi la prédiction de l'oracle Sibyllin : *Et toi, Rhodes, fille du Dieu du jour, tu seras pendant longtemps une terre indépendante, et tu posséderas d'immenses trésors.*

Les Rhodiens, c'est-à-dire les insulaires en général, et surtout les Lindiens, la ville de Rhodes n'existant pas encore

au VIIme. siècle àv. J. C., entreprirent de longs voyages; de l'Asie à l'Afrique, et de la Phénicie à l'Espagne (jusqu'aux colonnes d'Hercule), leurs navires sillonnent la Méditerranée; Ἡμεῖς δέκα Ῥόδιοι, δέκα ναῦς, *(Nous, dix Rhodiens, dix navires)*, disait ce peuple avec un légitime orgueil.

Nous les voyons fonder plusieurs établissements commerciaux sur la côte de l'Asie Mineure et de nombreuses colonies, dont les principales sont: Rhoda en Ibérie, Sybaris et Géla en Sicile, et Parthénope (Naples), en Italie.

Les Rhodiens étaient surtout un peuple intelligent, actif et adonné au négoce; il fut assez habile, assez courageux, et assez fort, avec ses propres ressources, pour acquérir et conserver sans vassalité d'aucune sorte, pendant une longue période, le monopole du commerce dans la Méditerranée et même dans le Pont-Euxin. Son opulence était déja vantée par Homère:

Καί σφιν θεσπέσιον πλοῦτον κατέχευε Κρονίων.
[*Et Jupiter versa sur eux d'abondantes richesses.*]

Elle inspirait ensuite à Pindare cette image hardie: Jupiter fait tomber sur Rhodes une pluie d'or:

.... Κείνοισι μὲν ξαν-
θὰν ἀγαγὼν νεφέλαν,
πολὺν ὗσε χρυσόν.

§ 2 DIVISION GOUVERNEMENTALE

Dans le commencement des temps héroïques, le gouvernement de chacune des trois villes de l'ile parait avair été monarchique. Sans doute ces trois petits royaumes vivaient entr'eux en parfaite intelligence; car l'histoire ne fait mention d'aucune guerre locale.

Cet état de choses dure jusqu'en 660 av. J. C.; alors elles formèrent une confédération républicaine oligarchique, dont le principal magistrat, appelé Prytane, était choisi dans la famille des rois de Ialyssos; mais chacune conserva une autonomie intérieure, sous une magistrature héréditaire probablement choisie dans les anciennes familles royales, ce qui a fait donner à quelques uns de ces magistrats le titre de rois. 660 AV. J.C.

Cette époque ne fut pas sans gloire; car les flottes Rhodiennes, gênées dans leur commerce avec les colonies grecques de l'Italie par les pirates Etrusques, n'hésitèrent pas à engager des hostilités dont elles sortirent avec avantage, puisque, parmi leurs trophées, les Rhodiens montraient les rostres ferrés des navires tyrrhéniens.

§ 3 L'HEXAPOLE DORIQUE ET XERXES.

Vers 480, nous trouvons l'hexapole Dorique, dont Rhodes faisait partie, soumise aux Perses, et obligée de fournir à Xerxès quarante vaisseaux de guerre qu'il dirige sur la Grèce. L'issue de cette guerre, malheureuse pour Xerxès, n'améliore pas la position politique des Rhodiens qui ne font que changer de maitre; Athènes victorieuse les force à entrer dans une vaste confédération maritime dont elle se réserve la direction. 480 AV. J.C.

§ 4 GUERRE DU PELOPONESE

Au commencement de la guerre du Péloponèse, Rhodes était encore sous la dépendance d'Athènes; mais, vers la vingtième année de cette guerre [412], cédant aux conseils de deux célèbres patriotes, Diorée et Pisidore, que les 412 AV. J.C.

Athéniens tout puissants encore avaient fait exiler du pays, elle s'allie à Sparte et recouvre une partie de son ancienne splendeur. Les Athéniens tentèrent bien de faire rentrer l'ile sous leur suprématie; mais, vigoureusement repoussés par les habitants, ils se retirèrent après avoir saccagé les campagnes.

§ 5 FONDATION DE LA VILLE DE RHODES

Pour une cause qui est restée inconnue, quoiqu'elle dut certainement être d'une grande importance, les habitants des trois villes de Lindos, Ialyssos et Camiros, s'unirent en 408 AV.J.C. 408 av. J. C., et fondèrent la magnifique ville de Rhodes, sous la direction de l'architecte Hyppodame, celui-là même qui avait été chargé des embellissements du Pyrée. Mais les villes primitives, malgré l'assertion de quelques auteurs, ne furent pas complètement abandonnées; leur importance et leur prospérité furent seules amoindries. Les magnifiques vases du style hellénique le plus pur, exhumés de la nécropole de Camiros; quelques spécimens trouvés sur l'emplacement de Ialyssos, prouvent qu'elles étaient encore habitées après l'époque d'Alexandre le grand. Lindos n'a jamais été désertée, puisque le bourg actuel du même nom est un débris de l'ancienne ville.

La grande cité qui unifia les trois districts, est probablement une des plus anciennes que les grecs aient construite sur les plans d'un grand maître de l'art. Elle avait 80 stades, soit environ 15 kilomètres de circuit, c'est-à-dire qu'elle occupait les cimetières qui environnent la forteresse actuelle, les faubourgs situés au delà de ces cimetières, et le mont S^t. Etienne, base de l'Acropole.

La splendeur de ses monuments publics, les peintures et les statues dont ils étaient ornés, lui valurent une célébrité exaltée jusqu'au lyrisme. Aristide dit que cette ville était batie en forme d'amphithéâtre, et que les différents édifices étaient groupés ensemble avec une si parfaite symétrie, qu'ils semblaient n'en former qu'un seul, laissant ainsi mieux en relief les remparts puissants et les tours superbes, qui les entouraient comme un diadème. Suivant Pline l'ancien, Rhodes, outre le fameux colosse, ne contenait pas moins de 3000 statues, dont 100 très grandes et dignes d'admiration.

" *Sunt alii minores hoc in eadem urbe colossi centum numero, sed ubicum que singuli fuisset nobilitaturi locum.*"

Il n'estime pas à moins de 3000 encore, les théâtres, les académies, et autres édifices publics de cette splendide cité, dont les rues étaient percées avec tant d'habileté, que ces monuments étaient visibles dans toute leur beauté de tous les points de la ville; l'acropole, avec ses temples et ses bois sacrés qui surmontaient le tout, en complétait le charme.

Strabon, après avoir vu Rome, Alexandrie et d'autres villes opulentes, donne la préférence à Rhodes; dans ses dialogues, Lucien dit qu'elle était véritablement la ville du Dieu Soleil, dout elle avait toute la beauté:

.... ἔστι γὰρ ὄντος ἡ πόλις ἡλίου, πρέπον ἔχουσα τῷ Θεῷ τὸ κάλλος.

Comme celle de nos jours, l'ancienne ville était entourée de faubourgs, que les habitants détruisirent à la nouvelle que Mithridate se disposait à les attaquer.

L'aisance des Rhodiens doit être attribuée moins à la richesse du sol qu'à leur activité, à la décadence d'Athènes, à la position géographique de leur ile, à la commodi-

té de ses ports, et à l'aménagement de ses bassins et de ses arsenaux ; au dire de Strabon, ceux-ci occupaient un espace hors de proportion avec l'extension de la ville elle même, et offraient un parfait abri contre tous les vents dominants ; Aristide ajoute qu'ils avaient en outre l'avantage d'être ouverts de façon à recevoir les navires venant de l'Ionie, de la Carie, de l'Egypte et de la Syrie.

Au nombre de cinq, les ports de Rhodes étaient situés : l'un, hors du faubourg de Neohori, à l'endroit désigné sous le nom pompeux de Lac, et qui, recevant actuellement les eaux pluviales pendant l'hiver, est à sec pendant la plus grande partie de l'année. L'embouchure de ce port est encore visible à quelques pas du rivage actuel, entre le premier et le second moulin à l'Ouest du faubourg. Ses môles protégés par une jetée de rochers, sont ordinairement recouverts par le sable que les forts vents d'ouest accumulent sur la plage ; mais il suffit de remuer un peu ce sable, pour les mettre à nu.

Il y a peu d'années encore, on pouvait très bien distinguer le goulet qui conduisait dans le port, et Mr. Newton, le savant archéologue qui a visité Rhodes en 1853, se basant sur la tradition et sur l'apparence du terrain, admet l'existence de ce goulet.

Le second, est le port des galères des Chevaliers, le port actuel de la Darce ou Arsenal (Mandraki des Grecs) ; il mesure à partir des môles qui le protègent au Nord, 330 mètres de long, sur une largeur moyenne de 170. Newton admet même l'existence d'un autre canal qui aurait relié ce port au premier, ce qui permettait aux navires de passer de l'un dans l'autre, sans être obligés de doubler la pointe de

sable (Coumbournou) manœuvre assez difficile avec les gros vents de Sud. Cette supposition, quoique très logique, n'est corroborée par aucune autorité ancienne, ni par des traces quelconques.

Le troisième port était celui que l'on appelle maintenant port de la Douane ou grand Port. Il communiquait autrefois par un canal avec celui de la Darce.

Le quatrième, très peu sûr, pouvait tout au plus servir de mouillage provisoire par les gros vents de Sud et de S-E; c'est le port d'Archandia ou Acandia, aujourd'hui presque complétement ensablé.

Le cinquième aurait été situé au Sud de la ville, et des traces de môles, ou pour mieux dire de jetées de rochers submergés, permettent d'en affirmer l'existence.

On peut conclure de la description que Strabon fait des arsenaux de Rhodes, qu'il y avait aussi des bassins intérieurs de radoub, où les galères étaient construites et réparées; l'inspection minutieuse d'un terrain vague situé entre le bastion N-E de la ville, près de la porte de la Darce, et le dépôt militaire, ne laisse pas de doute que c'était là un de ces bassins intérieurs auxquels Strabon fait allusion. D'après une tradition locale, ce bassin aurait existé jusqu'à l'époque de Pierre d'Aubusson, qui l'aurait fait combler.

Mais si ses ports bien abrités et de facile accès, faisaient préférer Rhodes aux navigateurs comme point de relâche, il faut croire que ses sages lois maritimes (*Lex Rhodia de jactu*), contribuèrent pour beaucoup à la prospérité de l'ile. Ces lois, en vigueur sur toutes les côtes et dans tous les ports de la Méditerranée, furent reconnues si équitables, que les Romains d'abord, et la plupart des nations modernes

après eux, n'hésitèrent pas à les adopter.

COLOSSE A tous ces ports et bassins servait, sinon de phare, du moins de point de mire, une statue colossale en bronze, représentant Apollon, ou le dieu Soleil,

Malheureusement, rien n'est plus contradictoire que les différentes versions sur ce chef-d'œuvre; son auteur. ses dimensions, son attitude, sa position, tout donne lieu aux assertions les plus opposées; les uns affirment qu'il était l'œuvre de Charès de Lindos, un des élèves favoris de Lysippe; les autres soutiennent qu'il avait pour auteur Lachès compatriote et contemporain de Charès; mais quelqu'en soit l'auteur, on est d'accord pour dire qu'il avait couté 300 talents (environ Fr. 1,475,000), et que l'artiste y avait travaillé pendant douze ans.

A l'appui de la dernière opinion, on a souvent apporté le témoignage d'un certain Simonide, affirmant que ces deux vers étaient inscrits au pied de la statue:

Τὸν ἐν Ῥόδῳ χολοσσὸν ὀχτάχης δέχα
Λάχης ἐποίει πηχέων ὁ Λίνδιος.

(Le colosse de quatre-vingt coudées, qui se trouve à Rhodes, a été construit par Lachès le Lindien.)

Mais quel est en premier lieu ce Simonide, qu'il ne faut point confondre ni avec celui de Céos,ni avec celui d'Amorgos, morts tous deux bien avant l'érection du colosse? Pourquoi au pied de cette statue, si elle était encore debout, rappeler que le colosse se trouvait à Rhodes, lorsque pour lire ces mots, on devait nécessairement avoir devant soi la masse imposante de la statue? Une nécessité prosodique n'amenait pas inévitablement une pareille rédaction.

Pour attribuer cette œuvre à Charès, on s'appuie sur

l'autorité de Pline, bien plus connu que Simonide, et qui visita Rhodes environ trois siècles après la chute du colosse, dont il put par conséquent voir les débris; or à cette époque les Rhodiens conservaient certainement encore la mémoire de son auteur. Voici du reste la version de Pline:

" *Ante omnes autem in admiratione fuit solis colossus Rhodi, quem fecerat Chares Lindius, Lysippi supradicti discipulus. Septuaginta cubitorum altitudinis fuit: hoc simulacrum, post quinquagesimum sextum annum, terræ motu prostratum, sed jacens quoque miraculo est. Pauci pollicem ejus amplectuntur. Majores sunt digiti quam pleræque statuæ. Vasti specus hiant defractis membris: spectantur intus magnæ molis saxa, quorum pondere stabiliverat constituens. Duodecim annis tradunt effectum CCC talentis quæ contulerant ex apparatu regis Demetrii relicto, moræ toedio.*"

" De toutes ces merveilles, la statue du Soleil, ou Colosse de Rhodes, fut la plus admirée; elle était d'un élève de ce Lysippe nommé plus haut, de Charès le Lindien. Cette statue, haute de 70 coudées, ne resta debout que 56 ans; un tremblement de terre la renversa; mais gisante elle est encore un prodige: peu d'hommes peuvent en embrasser le pouce; les doigts sont plus grands que presque toutes les statues; dans les membres rompus s'ouvrent de profondes cavernes, laissant voir d'immenses rochers, contre-poids que l'artiste avait introduit pour l'équilibre. Le colosse coûta douze ans de travail, et 300 talents que les Rhodiens avaient receuillis de la vente du matériel de siège abandonné par le roi Démétrius, après de longs et inutiles assauts."

La plupart des historiens modernes ont d'ailleurs adopté l'assertion de Pline. Charès de Lindos est donc sans con-

dit le créateur du chef-d'œuvre, à l'exécution duquel il aurait travaillé pendant 4 années, et Lachès de Lindos aussi, l'aurait ensuite achevé sur les plans laissés par Charès. C'est ainsi que Sextus Empiricus concilie les deux versions; " cet auteur, d'une érudition immense ", dit Mr. Pierron,* raconte que les Rhodiens demandèrent à Charès quelle serait la somme nécessaire pour élever le Colosse. Quand l'artiste eut fixé la somme pour une grandeur déterminée, on lui demanda celle qui serait nécessaire pour en doubler les proportions: le double, répondit-il; mais comme il épuisa tout l'argent à faire seulement l'ébauche, il se pendit.

On a sans doute remarqué une autre contradiction dans ces deux versions: Pline assigne au colosse une hauteur de 70 coudées, tandis que Simonide lui en attribue 80. Observons qu'en sa qualité de Romain, Pline doit parler de la coudée Romaine, un peu plus petite que la coudée Grecque qui servit de mesure à Simonide. Il en résulte que l'écart entre les deux chiffres est encore plus considérable. En effet la coudée Romaine correspond à environ 0 m 432, et celle des Grecs à 0m 462; ‡ c'est-à-dire, selon l'une ou l'autre mesure, 30m 24, ou 36 m 96. Dans l'un comme dans l'autre cas, la statue n'en était pas moins vraiment colossale et digne de figurer parmi les sept merveilles du monde.

Les opinions ne sont pas moins contradictoires quant à l'emplacement sur lequel ce colosse avait été érigé, et à l'attitude que l'artiste lui avait donnée.

* Hist. de la Lit. Grecque.

‡ Lempriere, Clas. Dic. & Chassang, Gr. Gr.

Les uns prétendent que les pieds posaient sur les rochers extrêmes des deux jetées qui portent aujourd'hui, l'une le Lazaret, et l'autre le fort St. Nicolas ou tour du Phare. Les deux petits môles qui ferment l'entrée de la Darce ou Mandraki, auraient été suivant d'autres le double piédestal du colosse; une troisième opinion adopte ceux du Grand Port; enfin, il aurait surmonté l'ouverture du bassin intérieur dont nous avons fait mention. Cette ouverture située entre la porte de la Darce et les cafés de la Marine, est limitée par deux tours carrées évidemment reconstruites par les chevaliers sur d'anciennes assises helléniques, et qui sont reliées par une arche dont la baie a été récemment murée. D'après les partisans de cette dernière opinion, chacun des pieds de la statue, était posé aux angles de ces tours.

Or si le colosse avait réellement les jambes écartées, et s'il était placé au dessus de l'embouchure d'un port ou d'un bassin quelconque, de manière à laisser passer les galères sous lui, certainement cette dernière opinion serait la seule logiquement admissible, vu la distance qui sépare les deux tours: 10m 50. En effet, la statue mesurait 70 coudées romaines au minimum, ou 80 grecques au maximum, c'est-à-dire de 30m 24 à 36m 96, et par conséquent, les membres inférieurs, à moins d'être dans une position incompatible avec les proportions d'une œuvre, qui, au dire de Pline, commandait l'admiration, ne comportaient pas un écartement de plus de 11 à 12 mètres.

Ce n'était pas, remarquons le bien, une œuvre sans proportion de l'art Egyptien; mais l'une des sept merveilles du monde, née à une époque si féconde en artistes de pre-

mier ordre, et dont les créations, intactes ou mutilées, forcent l'admiration des hommes du goût le plus sévère ; c'était la personification puissante et majestueuse du Dieu qui inspirait les beaux arts ; que les Rhodiens vénéraient avec amour ; enfin, nous le verrons plus loin, c'était le monument élevé par l'enthousiasme dans la reconnaissance.

Tout autre point d'où le colosse aurait surplombé la mer, est donc écarté comme hors de vraisemblance, à la réserve de l'entrée de ce bassin ; mais l'examen de l'attitude même de la statue, décidera s'il faut l'adopter définitivement.

Le colosse avait-il les jambes écartées ? Alors, selon toutes les lois de la pesanteur, il devait s'engloutir ou dans le port ou dans le bassin. C'est pourquoi, sans hésiter, nous répondons négativement à cette question, malgré l'idée généralement répandue, mais qui ne s'appuie sur aucune autorité ; au contraire, tout fait croire que les pieds étaient réunis sur un seul piédestal :

« Ὑποθεὶς δὲ βάσιν ἐκ λευκῆς καὶ μαρμαρίτιδος πέτρας, ἐπ' ἀυτῆς μέχρι τῶν ἀστραγάλων πρώτους ἤρεισε τοὺς πόδας τοῦ κολοσσοῦ »*

Il (l'artiste) commença par placer une base de marbre blanc, et sur cette base, il consolida les pieds du colosse jusqu'aux chevilles.

Ce texte est de Philon de Byzance, qui vivait dans le IIme siècle avant J. C., et vint à Rhodes pour interroger la tradition avant d'en écrire.

Caoursin, le Vice Chancelier de l'Ordre des Chevaliers de Rhodes, l'affirme aussi ; dans son histoire contemporaine **

* Philon, Sept merv. du monde.
** Caoursin, Obs. Rhod. Desc.

du premier siège, faisant la description du fort S[t]. Nicolas, il dit :

" In *molis vertice* Septentrionem spectante, ubi precis temporibus collosus ille ingens Rhodi positus erat,"

Ce texte confirme le précédent et décide, selon nous, de *l'attitude* du colosse : les pieds joints et posés sur une seule base. M[r] Newton partage aussi cette opinion ; mais, avec de Caoursin, il place le colosse à l'extrémité du grand môle ; pour expliquer sa chute hors de l'eau, il rappelle une idée émise par quelques historiens : que le colosse, ébranlé seulement par le tremblement de terre, fut couché sur le môle par les Rhodiens eux mêmes. C'est sacrifier gratuitement une partie du texte de Pline : " *terræ motu prostratum*", et y introduire une expression : " *sur le môle* ".

D'ailleurs Strabon, qui a visité la plupart des pays qu'il décrit, *esprit judicieux, érudit consommé*, * nous apprend que le colosse se rompit aux genoux. On conçoit aisément que les membres supérieurs n'ont pas pu rester en équilibre, et que le même tremblement de terre, cause de la rupture, en a causé la chute immédiate. D'autre part, puisque le savant Anglais accorde une si grande valeur au texte de Caoursin, nous croyons pouvoir opposer à l'idée qu'il rappelle simplement, l'énergique expression de Caoursin lui même : *terræ motu corruit* (il s'écroula). D'ailleurs, il est impossible d'établir sur aucune autorité que le colosse servait de phare, et devait nécessairement, pour être visible de tous côtés, être érigé sur l'extrémité du grand môle. Comment enfin les Rhodiens auraient-ils laissé, pendant neuf siècles,

* Pierron, Hist. de la Lit. Gr.

embarrassé de ses débris ce môle, sur lequel la libre circulation était nécessitée par la vie du port ?

Nous croyons donc qu'une autre opinion, très peu répandue, il est vrai, est néanmoins plus logique et plus conforme aux textes historiques : le colosse aurait été dressé à gauche de l'entrée du bassin interieur, en face du soleil levant, au point le plus central des cinq ports, et par conséquent assez visible aux marins venant des quatre points cardinaux ; il leur rappelait le Dieu protecteur dont les rayons éclairent successivement chacun de ces ports. Il est facile ainsi de comprendre que les débris de ce monument aient été respectés autant que le monument lui même, et, protégés par une enceinte, coservés aussi longtemps que dura la nationalité Grecque à Rhodes. Le fait qu'en cet endroit les Chevaliers avaient érigé une chapelle sous le vocable de St. Jean-le-Colosse, vient à l'appui de notre opinion.

Lorsqu'il fut renversé par le tremblement de terre, on constata que pour le consolider, et pour contre-balancer le poids de la partie supérieure du corps, l'artiste avait introduit dans le bas des jambes, de gros blocs de pierre. On put alors constater que le travail intérieur était plus admirable que le travail extérieur ; c'est du moins ce qu'affirme Philon de Byzance :

"Τὸ κεκρυμμένον τοῦ πόνου τοῦ βλεπομένου μεῖζον ἐστίν."

Nous croyons qu'il est superflu de démontrer l'absurdité de certaines versions qui attribuent à cette statue des proportions impossibles; par exemple celle de Nicétas; * il

* Orig. XIV, 5.

assure d'après Aristide, dit-il, qu'elle n'avait pas moins de 600 coudées, c'est-à-dire 277 mètres.

§ 6 FLUCTUATIONS POLITIQUES

La principale attention d'un peuple commerçant doit être de vivre en bonne intelligence avec ses voisins, et de n'entrer dans leurs différends, qu'autant que l'y oblige l'intérêt de son commerce. Les Rhodiens, jusqu'à l'époque où nous sommes arrivés, s'étaient fait une loi de cette maxime. Ils se livraient au négoce non moins par nécessité que par inclination; car l'ile avait trop peu d'étendue pour fournir à la subsistance d'un si grand nombre d'habitants: on en a élevé le chiffre à 200,000. Telle est la raison de tant de siècles passés en dehors de la vie politique, mais activement employés à former une marine puissante, afin d'assurer les établissements commerciaux.

Toutefois, il n'était pas possible aux Rhodiens de se tenir indéfiniment désintéressés; la guerre, entravant le commerce, les obligea à sortir de leur sage neutralité; c'est alors que les passions politiques s'introduisirent chez eux, et amenèrent enfin des fluctuations dans leur longue et calme prospérité à l'intérieur et à l'extérieur. Après la guerre du Péloponèse, une série de dissensions intestines entre le parti démocratique et le parti oligarchique, celui-ci tenant pour Sparte, et celui-là pour Athènes, les affaiblissent, et les placent alternativement sous la dépendance tantôt de l'une, tantôt de l'autre de ces deux villes rivales.

Ainsi, en 396 av. J. C., ils refusent péremptoirement à la flotte Lacédémonienne l'entrée de leurs ports qu'ils ouvrent à la flotte Athénienne commandée par Conon. Cinq années

s'écoulent; ils expulsent les Athéniens, et demandent du secours à Sparte, qui s'empresse de faire droit à cette demande. Mais en 377, une nouvelle défection a lieu en faveur d'Athènes; en retour les Rhodiens obtiennent, sinon de fait, du moins nominalement leur indépendance, sans cesser de faire partie d'une confédération maritime, dans laquelle Athènes a la suprématie.

Cette confédération ne dura pas longtemps, puisqu'en 364, nous trouvons Rhodes alliée de Thèbes contre Athènes; c'est au moment où Epaminondas remportait une importante victoire sur la flotte Athénienne commandée par Lachès.* En 355, la guerre Sociale éclate; Rhodes secoue définitivement le joug de toutes ces villes rivales tour à tour dominatrices, mais toujours s'affaiblissant, et ruinant leurs alliés avec elles. Par la guerre Sociale, les peuples de la Grèce s'écroulaient; par son abstention, Rhodes s'élevait.

§ 7 MAUSOLE ET ARTEMISE

Les Rhodiens étaient donc affranchis; mais ces vingt années de discorde intérieure les avaient aussi affaiblis; et leur independance même suscita contre eux une ambition habile et empressée à profiter de leur faiblesse. L'autorité avait toujours été démocratique; mais le parti aristocratique, jaloux de l'influence du peuple, et voulant assumer tous les pouvoirs, recourut à Mausole, roi d'Halicarnasse; le peuple implora vainement le secours des Athéniens; et

* Général Athénien, qu'il ne faut pas confondre avec le sculpteur Rhodien.

Mausole, allant plus loin que ne l'avaient prévu ses partisans, se rendit maître de l'ile.

Sa mort, survenue peu de temps après (354), semble fournir aux Rhodiens l'occasion favorable de reconquérir leur liberté : une revendication armée devait, sans coup férir, l'obtenir d'une femme qu'ils croyaient faible et exclusivement occupée à pleurer son mari. Mais Artémise, bien plus prudente que de vieux guerriers, a recours à une ruse ingénieuse ; le port d'Halicarnasse est ouvert comme en temps de paix ; la flotte Rhodienne y entre triomphalement; mais tout à coup les marins sont égorgés par ceux de la Reine. Avec son armée elle s'embarque sans délai sur les navires ennemis, et se présente devant Rhodes ; la population, reconnaissant sa flotte dans ces navires ornés de fleurs, s'abandonne à tout le délire de la joie, et se précipite en fête sur le port. Maîtresse de la ville sans avoir perdu un seul homme, Artémise exige le sang des principaux citoyens. Sa vengeance alla plus loin : elle fit fondre deux statues en bronze, représentant l'une Rhodes terrassée, l'autre Artémise marquant d'un fer chaud sa rivale vaincue ; et, afin que les Rhodiens ne pussent jamais détruire ce monument de leur humiliation, elle lui donne un caractère sacré, en le vouant aux Dieux ; aussi les Rhodiens durent-ils se contenter de l'entourer d'un mur qui le cachait aux regards et appelèrent cet endroit ABATON, c'est-à-dire *Inaccessible*.

Les riches se firent pardonner les tristes conséquences de leur victoire, en veillant sur les intérêts du peuple avec plus de soin qu'il ne le faisait lui même ; et leur autorité, définitivement établie à cette époque, subsistait encore à la fin de l'ère ancienne.

§ 8 PHILIPPE

La Grèce allait être le théâtre d'immenses événements; mais les Rhodiens, devenus plus circonspects, n'entretiennent plus de flottes " que pour protéger leur commerce, ce commerce que pour amasser des richesses, ces richesses pour être en état d'entretenir leurs flottes " *

On recherchait alors, dit Polybe, l'alliance de ce peuple dont les chefs avaient appris à se distinguer par une prudence consommée, et les soldats par un courage intrépide. C'est pourquoi Philippe de Macédoine, qui achetait des alliances à prix d'or, ne put néanmoins surprendre la sagacité des Rhodiens. L'habile conquérant savait punir le refus de ses largesses. Les Rhodiens furent donc obligés de se rapprocher d'Athènes qui luttait presque seule contre l'asservissement de la Grèce, mais qui n'avait pas oublié leur inconstance. Démosthène, dans un discours célèbre, intervint en leur faveur, et fit conclure l'alliance. C'était en 351; onze ans plus tard, Philippe rencontra les forces combinées d'Athènes et de Rhodes sous les murs de Byzance, dont il fut obligé de lever le siège.

§ 9 ALEXANDRE LE GRAND

Lorsque ce prince vint subjuguer l'Asie, les Rhodiens allèrent au devant du joug, offrirent de se soumettre, et reçurent garnison Macédonienne. Cette conduite leur valut toutes les faveurs du Conquérant; il confia son testament à la garde de ses murailles; se servit de leur flotte

* Voy. du J. An.

dans le siège de Tyr, dont la ruine étendit considérablement les branches de leur commerce ; en marchant à la suite des armées victorieuses, ils développèrent, à l'insu d'Alexandre, une puissance qui devait bientôt les délivrer du joug de la Macédoine. En effet, à peine celui qui était le lien nécessaire de tant de peuples conquis eut-il expiré, que les Rhodiens, sentant leurs forces, se ressouvinrent de la liberté, chassèrent la garnison macédonienne, et dans une indépendance entière étendirent leur prospérité ; alors aussi ils commencèrent à jouer dans le monde politique un rôle considérable et glorieux.

CHAPITRE III.

DU IVme AU IIme SIECLE AV. J. C.

DEMELES AVEC ANTIGONE - SIEGE DE RHODES PAR DEMETRIUS POLYORCETE - TREMBLEMENT DE TERRE DE 222 - NOUVELLE PROSPERITE - GUERRE CONTRE PHILIPPE III. - GUERRE CONTRE ANTIOCHUS - PROTECTORAT ROMAIN.

Située à égale distance entre l'Egypte et le Pont-Euxin, Rhodes se trouvait par conséquent au centre du monde connu à l'époque du démembrement de l'Empire d'Alexandre. Cette position avantageuse obligeait naturellement les Rhodiens à s'allier avec les peuples établis sur ces deux extrémités. Ces alliances occasionnèrent aussitôt des faits importants.

Au point le plus avancé de l'Asie Mineure, dans le Pont-Euxin, était la république de Sinope, sur la petite rivière de ce nom. L'isthme sur lequel elle était construite, forme

deux ports naturels que l'art avait fortifiés. Une marine puissante assurait l'empire de la mer depuis le Bosphore de Thrace, jusqu'à l'embouchure du fleuve Halys. Il est aisé de comprendre la convoitise des Rois de Pont sur cette petite république.

Mithridate II s'était soumis à Alexandre; mais après sa mort, il avait repris la Paphlagonie et la Cappadoce, qu' Antigone avait ravies à Eumène (312 av. J. C.). Peu à l'aise sans doute au milieu de tant d'ambitions rivales, il voulut donner à ses Etats une barrière plus infranchissable par la prise de Sinope. Cette ville eut aussitôt recours aux Rhodiens; alliés dévoués, ils envoient sans retard des machines de guerre, des munitions de bouche et de l'argent; grâce à ce secours aussi efficace qu'empressé, Sinope conserva son indépendance pour quelque temps encore.

En dévoilant leurs forces d'une manière si glorieuse, les Rhodiens firent rechercher leur alliance; mais ils ne la rendirent pas vénale. Antigone avait partout rencontré sur son chemin Ptolémée, roi d'Egypte; celui-ci vainqueur de Démétrius à Gaza, avait agrandi son royaume d'une partie de la Syrie et de la Palestine (313). Mais après 6 années d'efforts persistants, Antigone ayant enfin composé son royaume d'Asie, voulut tirer vengeance de Ptolémée, et résolut d'envahir ses états; cette conquête lui aurait assuré celle des Iles qui était réservée à son fils déja illustre. Il se croyait donc sinon en droit, du moins en mesure d' imposer aux Rhodiens une alliance offensive contre Ptolémée. Mais outre que Ptolémée était leur allié, ils comprirent que la destruction du royaume d'Egypte était la ruine de leur indépendance et de leur commerce. Aussi repoussèrent-ils

avec fierté les avances d'Antigone, qui poursuivit néanmoins le cours de ses succès. Après la bataille navale remportée par Démétrius sur la flotte de Ptolémée, celui-ci put encore arrêter l'envahisseur sur les bords du Nil ; Antigone profita, pour sévir contre les Rhodiens, de ce moment favorable ; car ceux-ci, ne pouvant attendre aucun secours de Ptolémée, se trouvaient réduits à leurs seules forces. Alarmés à la vue d'un si grand danger, ils essayèrent de traiter avec leur ennemi. Trop certain de la victoire, celui-ci repoussa les offres que lui firent les ambassadeurs, et leur imposa des conditions que leur dignité ne leur permit pas d'accepter. Antigone les chassa brutalement de sa présence, et chargea immédiatement son fils de s'emparer de Rhodes.

§ 1 SIEGE PAR DEMETRIUS

Les Rhodiens n'hésitèrent pas à faire face à toutes les forces de l'Asie. Ils mirent en sûreté leurs femmes, leurs enfants, leurs trésors. Toutes les bouches inutiles furent expulsées de la ville. Alors commença ce siège, un des plus remarquables de l'antiquité par l'intelligence et l'énergie de l'attaque et de la défense.

En effet, l'assaillant était Démétrius, l'homme le plus célèbre de cette époque pour l'attaque des places ; aussi le connaissait-on déja sous le nom de *Poliorkitis*.

Il offrait un curieux mélange des plus nobles vertus guerrières et des mœurs les plus dissolues ; aussi hautain et sévère sur le champ de bataille, qu'affable dans l'intimité, il savait reconnaître et admirer le courage d'autrui ; inflexible pour la discipline, il était humain et ne commettait aucune cruauté. Tel était l'adversaire qu'Antigone envoyait

aux Rhodiens, qui s'étaient en toute hâte préparés à une vigoureuse résistance, résolus de périr plutôt que de se rendre.

Outre les deux cents vaisseaux de guerre et les cent soixante transports que comptaient les forces de Démétrius, Diodore, l'historien de cette guerre, assure qu'il y avait un millier de petits navires montés par des aventuriers que l'espoir d'un riche butin avait attirés à sa suite. Il débarqua sans difficulté, établit son armée dans un camp retranché, et fit creuser en peu de jours un port suffisamment abrité pour y réparer sa flotte *. Les Rhodiens non plus ne restèrent pas inactifs : à la vue d'une armée assiégeante si nombreuse, pour multiplier les bras de la défense, ils affranchirent les esclaves, les incorporèrent dans les légions, et travaillèrent jour et nuit à la consolidation de leurs murailles; l'activité et l'émulation ne furent pas moindres de part et d'autre.

Ses préparatifs terminés, Démétrius, qui voulait avant tout s'emparer du grand port et des fortifications qui le commandaient, dirigea de ce côté une attaque vigoureuse; mais il dut reculer, après avoir subi des pertes considérables. Huit assauts consécutifs eurent le même résultat; force lui fut donc de rentrer dans son port, pour y réparer à l'abri les sérieux dommages éprouvés par ses ingénieuses machines de siège. Ces machines consistaient en deux sortes de monitors voûtés, placés chacun sur deux bâtiments reliés entre eux. Les historiens anciens nous apprennent que ces machines étaient garanties de l'atteinte de l'éperon

* On suppose que c'est le port d'Acandia.



des navires Rhodiens et de celle de leurs brûlots, par une forte palissade qui les entourait à une certaine distance, en laissant un espace vide entre elle et le navire.

Ainsi, nous voyons figurer dans ce siège des navires à éperon, des monitors et des filets préservatifs; preuve évidente que les modernes n'ont rien inventé, mais qu'ils en sont revenus à l'ancien système en le perfectionnant. Il est aussi intéressant de noter que le siège de Rhodes par Démétrius Polyorcète offre le premier exemple de l'envoi de parlementaires, pour l'échange des prisonniers.

Quand il eut réparé ses avaries, Démétrius recommença l'attaque du port; mais au lieu de chercher à s'emparer des navires Rhodiens qui le défendaient, il essaya de les brûler. Le danger était grand, et toute la population se porta au secours. Le navarque Rhodien, Exécète, entraînant ses marins, quitte le port avec trois de ses meilleurs navires, et attaque avec tant de vigueur les machines de Démétrius, qu'il en coule deux, et force une troisième à la retraite. Malheureusement pour lui, emporté par son courage, il s'acharne à la poursuite, se voit entouré par la flotte tout entière de Démétrius, et tombe en son pouvoir.

Les succès et les revers étaient donc égaux; la victoire ne se prononçait ni en faveur des assiégeants, ni en faveur des assiégés, qui se battaient avec la même bravoure.

Quelques secours arrivèrent aux Rhodiens de la part de Ptolémée et des iles voisines, tandis qu'une violente tempête obligeait Démétrius à écarter ses vaisseaux avariés des positions qu'ils occupaient sous les murailles de la ville. Pendant la réparation, il médite une nouvelle attaque plus vigoureuse que les précédentes.

Cette fois, il avait pris toutes ses précautions; l'action est dirigée du côté de la terre. Outre les balistes, les catapultes, les béliers et autres engins ordinaires, les assiégeants devaient mettre en jeu une nouvelle machine appelée *Helepolis*, sur laquelle ils comptaient beaucoup. Diodore nous apprend que la base de cette machine était un carré d'environ cinquante coudées sur chacune de ses faces. La charpente se composait de grosses poutres fortement reliées, et recouvertes de lames de fer. Cette machine, divisée en neuf étages, était posée sur d'énormes roues, et n'exigeait pas moins de 3400 hommes pour être mise en œuvre.

Pendant la suspension des hostilités, les Rhodiens avaient envoyé des messagers solliciter l'assistance de leurs amis politiques; aucun d'eux ne fut sourd à l'appel; ils reçurent ainsi une grande quantité de grains, tandis que leur flotte divisée en trois escadres, faisait de son côté de riches captures. Les Rhodiens, ranimés par ces secours qui arrivaient très à propos, s'acharnent à la résistance; leurs murailles avaient besoin de réparations; ils abattent les théâtres et quelques temples; avec les matériaux qu'ils en retirent, non seulement ils ferment les brèches et réparent les points affaiblis, mais même ils peuvent renforcer les endroits les plus menacés par les formidables engins de Démétrius.

Un premier assaut tenté avec ces machines, produit des effets terribles; mais les secousses sont si fortes, que les machines elles mêmes en sont ébranlées et rendues impuissantes. Démétrius, forcé de les retirer, permet ainsi aux Rhodiens d'effacer les traces profondes creusées dans leurs murs, et d'élever une nouvelle enceinte intérieure, qui doit arrêter les assiégeants, s'ils parviennent à enlever la

première.

Cependant les hostilités sont reprises avec plus de vigueur que jamais; plus d'une attaque formidable est victorieusement repoussée; assiégeants et assiégés rivalisent d'intrépidité et d'héroïsme. L'épuisement amène une espèce de suspension d'armes tacite, pendant laquelle arrivent, fort à propos, des députés de presque toutes les villes de la Grèce; ils viennent offrir leur médiation pour une entente amiable entre les belligérants. De part et d'autre on consent à entrer en pourparlers; mais les Rhodiens n'en continuent pas moins à prendre des précautions; leur flotte, qui bat la mer sans désemparer, leur envoie plus d'un navire chargé de grains, tandis que de son côté Ptolémée, qui n'oubliait pas qu'il a été l'occasion première de cette guerre, ne cesse de leur envoyer des soldats, de l'argent, et des provisions de toute sorte.

Ces faits prouvent que malgré sa nombreuse flotte, Démétrius ne bloquait pas la ville du côté de la mer, ou que la surveillance n'était pas si bien exercée, que les Rhodiens et leurs alliés ne pussent entrer dans le port avec les convois qu'ils amenaient, et en sortir à leur gré.

Les pourparlers n'ayant abouti à aucune entente, la lutte recommence; Démétrius parvient, pendant une attaque générale de nuit, à introduire dans la ville un corps d'élite de 1500 hommes. Grande est l'alarme; la population s'imagine que toute la ville est tombée au pouvoir de l'ennemi. Mais le sang-froid du Prytane ou premier magistrat, rétablit le calme; tandis que ses officiers courent aux fortifications avec la foule, il rassemble un corps de troupes nouvellement arrivées d'Egypte, se porte à leur tête au devant

des envahisseurs et les rencontre auprès du principal théâtre. La fureur entre les deux troupes est égale; le choc est terrible, la lutte longue et sanglante. Enfin les soldats de Démétrius, écrasés par le nombre, et ayant perdu leurs chefs et plus des deux tiers de leurs compagnons, sont obligés de déposer les armes et de se rendre prisonniers. Cependant le jour commençait à poindre; Démétrius ordonne un assaut général par les troupes de terre; en même temps la flotte attaque le port. Cette action, décisive dans l'esprit de Démétrius, fut très meurtrière. A plus d'une reprise les assiégeants pénètrent dans la ville; autant de fois ils sont repoussés. Le choc des machines battant les murailles, le cliquetis des armes, les cris des combattants, les clameurs des femmes et des enfants, les gémissements des blessés, remplissent l'air, et s'entendent à une grande distance. Enfin Démétrius est forcé d'ordonner la retraite. Il lui fallut plus d'un jour pour faire enterrer ses morts et enlever ses blessés. Les assiégés n'avaient pas à déplorer de moindres pertes; aussi des deux côtés paraissait-on également plus disposé à s'entendre; le siège durait depuis un an, et en définitive, les choses n'étaient pas plus avancées qu'au premier jour. Les députés de la ligue Etolienne qui arrivèrent sur ces entrefaites, trouvèrent donc le terrain tout préparé, et n'eurent pas de peine à faire accepter aux belligérants des conditions réciproquement avantageuses et honorables. Les principales furent que Démétrius garantissait aux Rhodiens leur indépendance, tandis que ceux-ci devaient aider Antigone dans ses entreprises, sauf celles qu'il pourrait diriger contre Ptolémée. En garantie de l'engagement pris par les Rhodiens, cent citoyens furent donnés en otage.

La paix ainsi conclue (304 av. J. C.), Démétrius laissa aux Rhodiens, comme preuve de son estime pour leur valeur, tous les engins qui avaient été employés pendant le siège. Il leur demanda seulement que le produit de leur vente fut consacré à l'érection d'un monument commémoratif de ce siège fameux. Les Rhodiens exécutèrent fidélement cette promesse, et les 300 talents qu'ils en retirèrent, furent employés à la construction du Colosse.

Pline rapporte à propos de ce siège, un trait qui fait honneur à Démétrius: au plus fort d'une attaque contre la ville, on vient lui apprendre que Protogènes, le célèbre peintre Rhodien, continue tranquillement, dans un petit jardin d'un des faubourgs qu'il venait d'emporter, un tableau représentant Ialyssos sous les traits d'un chasseur; une députation de citoyens venait supplier qne le chef-d'œuvre fut épargné. Démétrius qui connaissait le peintre de réputation, le fit comparaître en sa présence, et lui demanda comment il pouvait, se montrant si indifférent au sort de sa patrie, continuer tranquillement son travail.

Protgènes lui répondit:

Je sais que vous faites la guerre aux peuples et non aux arts.

Démétrius, dont l'âme était capable de comprendre un pareil langage, mit des gardes devant la porte de Protogènes avec ordre de veiller à la sûreté de l'artiste et à la conservation de son œuvre.

Personne n'ignore que le célèbre peintre travailla à ce tableau pendant sept années, et que, devant y représenter un chien la bouche écumante, il s'y reprit à plusieurs fois, sans parvenir à rendre l'écume avec toute la perfection qu'il désirait; qu'enfin se laissant emporter un jour, il lança

furieux son éponge contre la toile. Le hasard fut plus habile que l'art : l'éponge tomba juste sur le museau du chien, et représenta l'écume de la manière la plus naturelle.

§ 3 PROSPERITE ET MALHEURS

Le siége de Rhodes par Démétrius fut suivi d'une assez longue période de paix, dont les habitants profitèrent pour réparer les fotifications et les monuments publics qui avaient souffert pendant la guerre, et relever ceux qu'ils avaient démolis. Ils n'oublièrent pas les amis qui leur avaient généreusement envoyé des secours, et en reconnaissance, ils leur érigèrent des statues.

En peu de temps l'ancienne prospérité fut atteinte et surpassée ; mais un grand malheur allait fondre sur l'Ile : un de ces terribles tremblements de terre auxquels elle fut sujette de tout temps.

Cette année 222 (av. J. C.) fut plus funeste à Rhodes, que tous les assauts qu'elle avait soutenus ou qu'elle devait soutenir par la suite.

Dans son malheur elle connut ses véritables amis, et elle put constater qu'elle en avait beaucoup. Ptolémée, cet ancien et fidèle allié, s'éleva au dessus de tous les autres ; ce qu'il envoya en denrées, matériaux et numéraire, atteint une somme si considérable, qu'on hésite à l'admettre. Les Rois de Syracuse et d'Égypte rivalisèrent de générosité avec les villes Grecques, en accordant à la marine Rhodienne l'exemption de tous droits dans leurs ports.

Une grande partie de ces dons devait etre spécialement consacrée à la réédification du colosse ; on n'en fit rien cependant, parceque l'oracle de Delphes le défendit, sous

peine des plus grands malheurs.

Quelques écrivains malveillants ont profité de cette circonstance, pour insinuer que les Magistrats de Rhodes, ayant gagné la Pythie, lui dictèrent cet oracle, à la faveur duquel ils purent se partager les sommes qui leur avaient été remises.

Quoiqu'il en soit de cette version, Rhodes se relève bientôt de ses ruines, et reprend sa place parmi les États les plus puissants. Évitant les dissentions, en bonne intelligence avec tous ses voisins, alliée aux grands États, elle observe la neutralité la plus parfaite, et s'occupe exclusivement de ses intérêts; si ses flottes parcourent encore la Méditerranée, c'est pour la purger des pirates qui inquiètent ses navires de commerce, " car la marine de la Grèce était tombée si bas, que les Illyriens poussaient impunément leurs ravages jusque dans les Cyclades."

L'auteur auquel nous empruntons ce passage, * semble accuser de la même faiblesse la marine Rhodienne; car il continue:

" Rhodes même, dont la puissance est si vantée, dans un grave différend avec Byzance, n'envoie que trois galères dans l'Héllespont; et cependant les partis ennemis, dans cette guerre, étaient deux Républiques célèbres, trois Rois: Attale, Prusias, Achæus."

La célébrité n'accompagne pas toujours la puissance, et nous n'entrerons pas en discussion sur ce texte au sujet de Byzance, dont l'indépendance ne remontait pas alors au delà d'un siècle et demi; et c'est contre Athènes et Sparte

* Duruy, Hist. des Rom.

qu'elle l'avait revendiquée, c'est-à-dire peu d'années avant l'échec de Démétrius sous les murs de Rhodes. Or cette dernière place, au dire de tous les historiens, avait employé cent années de paix à développer ses forces maritimes. Si donc elle n'envoie que trois galères, c'est qu'avec le concours de ses alliés, peuples maritimes, il n'était pas nécessaire de déployer plus de forces contre la jeune république, qui ne cherchait d'ailleurs qu'à s'enrichir en chargeant d'un droit le passage du Bosphore. Quoique il en soit, Rhodes fit respecter la liberté de son commerce.

§ 4 GUERRE CONTRE PHILIPPE

Mais la longue prudence politique des Rhodiens se démentit tout à coup en faveur de la République Romaine. " Croyez vous que Cartage ou Rome se contenteront après la victoire de l'Italie ou de la Sicile? disait, au plus fort de la deuxième guerre punique, un orateur de la Grèce. Et ces craintes étaient légitimes ".*

Cependant les Rhodiens ne les éprouvèrent pas.

" Ils ne virent au contraire dans les Romains qu'un peuple modéré, satisfait d'avoir humilié une rivale qui possédait l'empire de la mer, ne voulant pas du reste s'arroger cet empire, ni augmenter son commerce, mais ne reprenant alors les armes que pour remettre la Grèce en liberté et la soustraire à l'oppression de Philippe ".**

A l'égard des Romains, ce prince avait eu le tort de faire alliance avec Annibal, et d'attaquer le royaume d'Attale,

* Duruy, Hist. des Rom.

** Hist. de la Civ. et du Com.

leur allié et celui des Rhodiens ; en même temps il menaçait de dépouiller Ptolémée Épiphane de ses possessions en Thrace et en Asie ; deuxième motif pour faire entrer les Rhodiens dans les hostilités ; enfin il les gênait dans leurs intérêts sur les côtes de la Carie, dont les troupes Macédoniennes occupaient plusieurs villes qui leur avaient appartenu . Telle est donc la première occasion dans laquelle on rencontre les armées Rhodiennes combinées avec celles de Rome contre un ennemi commun .

En portant la guerre sur les côtes de la Macédoine , les vaisseaux de Rhodes, unis à ceux d'Attale et de Rome , portèrent les coups les plus funestes aux projets ambitieux de Philippe .

En 214 , ce Roi , entré dans le plan d'Annibal , essaye , avant d'aller le rejoindre en Italie , de chasser les Romains de l'Illyrie . Sa flotte , composée de 120 galères , prend Oricum ; il remonte rapidement le fleuve Aoüs , et met le siége devant Apollonie ; mais il ne put échapper au Consul Valérius que par une fuite plus rapide encore jusqu'à l'embouchure de ce même fleuve ; la flotte alliée lui fermant le passage , il brûla la sienne , et retourna par terre dans son royaume . A partir de ce moment , les Rhodiens et les autres alliés de Rome prêtèrent à celle-ci des forces suffisantes pour anéantir de ce côté la coalition formée par Annibal , et décider du sort de la lutte . Zante , l'Acarnanie , la Locride , l'Élide , Orée , Opunte , successivement enlevées à Philippe , l'obligèrent à solliciter la paix . (205)

Rome , suffisamment occupée contre Annibal , l'accorda , et Philippe, heureux d'avoir ainsi écarté les légions de Valérius . s'allia avec Antiochus et Prusias contre Ptolémée

Épiphane pour lui ravir ses possessions en Thrace et en Asie. C'était engager de nouvelles hostilités avec Athènes, Rhodes et Pergame, toujours alliées des Romains.

C'est pourquoi le Sénat, après la bataille de Zama, lui intima l'ordre de cesser toute tentative armée de ce côté. Philippe s'y refusa et rompit le traité.

L'an 200 la guerre commença, dirigée par le Consul Sulpicius, qui n'emmena que deux légions. Rhodes et Attale fournirent leurs flottes, qui, pendant l'été, délivrèrent les Cyclades des garnisons Macédoniennes, s'emparèrent d'Orée que Philippe avait reprise, et portèrent le pillage jusque sur les côtes de la Macédoine.

L'année suivante, sous le Consulat de Villius, les Romains restèrent dans une complète inaction qui favorisa les marches de Philippe, et fit retomber sur leurs alliés tout le poids de la guerre. Dans une bataille livrée devant Milet, il obligea les flottes d'Attale et des Rhodiens à battre en retraite; ce revers ne les décourage pas, et bientôt elles prennent une brillante revanche sur la flotte Macédonienne en vue de Chio; mais cette victoire coûte aux Rhodiens la perte de leur navarque Théophiliscus, qu'une grande sagesse ne rendait pas moins recommandable que sa valeur éprouvée.

Enfin le Consul Flaminius rappelle les efforts de Philippe sur le Continent; et tandis qu'il remporte une première victoire près d'Antigonie, la flotte s'empare de Caryste et d'Éretrie (198); et la décisive bataille de Cynocéphale terminait, un an après, cette guerre par une paix honteuse infligée à l'ennemi. Rhodes, en retour de ses utiles services, recouvra la Carie et toutes ses possessions dans l'Archipel:

compensation glorieuse des lourds sacrifices qu'elle s'était imposés, mais achetée trop cher au prix d'une alliance avec Rome.

"Durant la célébration des jeux Isthmiques auxquels toute la Grèce était accourue, un héraut, au nom du Sénat, promulgua le décret de paix terminé par ces mots: *Tous les Grecs d'Europe et d'Asie sont libres!* Une joie insensée éclata à ces paroles; deux fois l'assemblée se fit répéter le décret, et Flaminius faillit étouffer sous les fleurs et les couronnes. Il y avait donc, s'écriaient-ils, une nation sur la terre qui combattait, à ses risques et périls, pour la liberté des nations, qui passait les mers pour faire disparaître toute domination tyrannique, pour établir en tous lieux l'empire du droit, de la justice et des lois. Rome ne prenait rien en effet des dépouilles de la Macédoine........... et si les légions étaient encore dans la Grèce, c'est qu'Antiochus approchait, et que les Romains voulaient, disaient-ils, la défendre après l'avoir délivrée." *

§ 5 GUERRE CONTRE ANTIOCHUS.

Cette générosité affectée des Romains déroba aux Rhodiens les conséquences de la guerre de Macédoine. S'ils avaient été plus clairvoyants, ils auraient compris que, devenus les protecteurs d'Athènes, ils n'avaient rien à craindre de Philippe, qui, ne possédant pas de marine, ne pouvait pas en former une sans leur consentement.

Le royaume de Macédoine était donc la seule digue assez forte pour résister à l'ambition dissimulée des Romains.

* Duruy, Hist. des Rom.

Le même aveuglement qui porta les Rhodiens à en faciliter l'entrée à leurs légions, les arma de nouveau contre Antiochus. *Tous les Grecs d'Europe et d'Asie sont libres!* L'écho retentissant de cette parole hypocrite, leur fit commettre cette seconde faute. Rome au contraire succombait, et la Grèce était sauvée, si leurs vaisseaux avaient grossi le nombre de ceux dont Antiochus avait donné le commandement au fameux Annibal.

Celui-ci avait déja inspiré à son allié d'attaquer les Romains avant la bataille de Cynocéphale; on pouvait encore à ce moment tourner les armes des Grecs contre les vainqueurs de Carthage. Il avait suivi des yeux les victoires par lesquelles le roi de Syrie tendait à reconstituer l'empire de Seleucus Nicator; déja il avait enlevé à Ptolémée la Cœlésyrie et la Phénicie; maintenant ses flottes couvraient la Méditerranée, et menaçaient le royaume de Pergame et les villes libres, alliées aussi des Rhodiens. Ceux-ci se trouvaient donc entraînés dans la guerre par leurs alliances et par un intérêt mal compris.

La retraite d'Annibal à la cour d'Antiochus et ses manœuvres pour étendre la guerre jusqu'en Italie, mirent en marche les légions sous la conduite de Flaminius. Rhodes fit entrer toutes ses forces dans la coalition: 25 navires pontés, au dire de Tite Live, et un an plus tard (193), 36 encore, dont 32 galères à quadruples rames et 4 trirèmes. Seuls ils combattirent la flotte formidable du roi de Syrie. D'abord vaincus à Samos, ils réparent cette défaite par une victoire navale remportée près de Side de Pamphylie, sur Annibal lui même, et préparent ainsi, sous les ordres du navarque Eudame, la brillante victoire de Myonèse, où la

flotte Syrienne est entièrement détruite.

La flotte Rhodienne avait certainement été plus utile que les 24 vaisseaux Romains commandés par Emilius Régulus et les 3000 auxiliaires d'Eumène. En effet, Tite Live déclare que : " dans la flotte alliée les galères Rhodiennes avaient, par leur légèreté, par l'habileté des Capitaines et l'expérience des rameurs, une haute supériorité sur celles des Romains, déja plus solides que celles d'Antiochus, et montées par des troupes plus guerrières." *

Malgré cela, lorsque les Romains partagèrent entre les alliés les dépouilles du vaincu, ils n'attribuèrent qu'une part plus restreinte aux Rhodiens *qui ne leur semblaient déjà que trop puissants*, dit M. Duruy.

Il est intéressant de recueillir ce témoignage de la part d'un historien qui avait accusé les Rhodiens de faiblesse. Ceux-ci comprirent-ils que leur puissance faisait ombrage? car ils affectèrent un désintéressement extraordinaire, ne demandant, pour récompense de ce service signalé, que la liberté des villes grecques de l'Asie. Ils l'obtinrent ; mais s'ils furent désintéressés par politique, peut-être ne surent-ils pas assez le dissimuler, et les Romains, voulant paraître touchés de cet acte d'abnégation, se montrèrent généreux, en confirmant leurs droits sur la Carie, et en leur accordant en outre la Lycie, à l'exception de Solis et de Telmissos, qui, malgré les réclamations des Rhodiens, passèrent

---

* Robore navium et virtute militum Romani longe regios præstabant ; Rhodiæ naves agilitate, et arte gubernatorum, et scientia remigum, erant longe omnium celerrimæ tota classe. (l. XXXVII, c. 30)



sous le sceptre de Pergame.

Ce présent funeste de la Lycie portera bientôt une grave atteinte à l'indépendance de ceux qui furent assez aveugles pour l'accepter comme la marque d'une estime sincère.

§ 6 PROTECTORAT ROMAIN

En effet le voile qui dérobait aux Rhodiens comme aux autres peuples de la Grèce les menées habiles du Sénat, ne tarda pas à se déchirer. Persée, roi de Macédoine, avait obtenu d'Antiochus la main de sa sœur, qu'une flotte Rhodienne lui avait conduite. Déja les immenses préparatifs que ce roi faisait pour la guerre, avaient sans doute percé le secret dont il s'entourait depuis six ans; car, pour si peu important que fût en lui même l'acte de complaisance des Rhodiens, il n'en eut pas moins des effets très graves. Peu de temps après, les Lyciens prétendirent avoir à se plaindre contre leurs nouveaux maîtres.

Ces plaintes, inspirées par le Sénat, furent portées devant son tribunal. Peut-être les Rhodiens, à cette occasion, manifestèrent-ils trop ouvertement qu'ils n'avaient pas été satisfaits de ce faible prix de leurs services; on leur fit comprendre qu'ils n'avaient pas saisi la portée du décret qui leur attribuait la Lycie. " Le Sénat vous a donné les Lyciens non comme sujets, mais comme amis et alliés." Cette sentence sans appel termina le différend.

Rhodes ne parait pas avoir protesté contre cette immixtion d'une puissance étrangère, quoique alliée, dans ses affaires intérieures; mais elle en ressentit de l'aigreur, et se rapprocha de Persée, qui venait, par la mort de Philippe et le meurtre d'Antigone, d'hériter du trône de la Macédoine.

Si ce prince n'avait pas ambitionné les possessions que le traité conclu avec son prédécesseur avait données à Eumène, il lui eut été facile de l'entraîner à sa suite ; car le roi de Pergame trouvait pesant le joug de l'amitié Romaine ; mais il ne voulait pas s'en décharger par le sacrifice des frontières qu'il tenait de leur générosité ; menacé, il dénonça Persée au Sénat, et faillit être victime de sa vengeance. Rhodes pouvait-elle être insensible à cet affront dirigé contre son plus fidèle allié ? Cependant, lorsque les députés romains vinrent exiger ce que l'on peut appeler le tribut de l'alliance, les Rhodiens, par la lenteur et le vague de leurs réponses, laissèrent deviner que leurs secours étaient mis en balance entre la République et son rival. Eumène triompha de leurs hésitations, et sur le conseil du Prytane Hégéliphocus, des vaisseaux furent accordés au Sénat ; mais en même temps un accueil favorable est fait aux ambassadeurs de Persée ; alors commence entre les deux États une certaine froideur, dont les effets se feront bientôt sentir. (172)

La première campagne, toute en faveur de Persée, se termina par une victoire navale qu'il remporta en vue d'Orée. Les exactions du Consul Licinius et du Préteur Lucrétius soulevèrent le mécontentement des alliés ; de là au découragement la pente est rapide ; les échecs du Consul Hostilius et de son Lieutenant Cassius ; les hésitations du Consul Marcius en face des positions formidables occupées par l'ennemi, les y poussèrent ; les Rhodiens entr'autres eurent l'audace d'envoyer ce message au Sénat : " Nous sommes ruinés par cette guerre, et nous voulons en voir la fin. Si donc Rome ou Persée refusent d'y mettre un terme, nous aviserons sur les mesures à prendre à l'égard de celui des

deux adversaires qui s'opposera à la paix.

Ce fier langage leur aurait peut-être valu les ménagements du Sénat, si, au même moment, il n'avait reçu la nouvelle que Marcius avait reussi à pénétrer dans la Piérie, assuré ses communications, et pris ses quartiers d'hiver à Dyum. Pour toute réponse on lut aux députés un Sénatus Consulte qui déclarait libres la Lycie, fruit de leur intervention dans la guerre contre Persée, et la Carie, qu'ils avaient conquise et conservée par des efforts et des sacrifices constants.

Rhodes, qui jusque là ne se connaissait pas de rivale, qui se considérait même comme l'égale de Rome, se sentit humiliée; elle passa presque ouvertement du côté de Persée, pendant que Paul Émile préparait la fameuse bataille de Pydna (168); quand la victoire se fut prononcée en faveur de Rome, d'abord elle voulut imposer sa médiation en faveur du vaincu; ensuite elle ne sut pas dissimuler le nouvel affront fait à sa dignité et chercha à se concilier les bonnes grâces du Sénat, en lui envoyant une nouvelle ambassade pour le féliciter d'un succès contraire à ses vues secrètes. C'était avouer sa décadence. Le Sénat hésita beaucoup s'il devait ou non recevoir ces félicitations intéressées, et sans l'éloquence de Caton, il est très probable que non seulement les ambassadeurs n'auraient pas été écoutés, mais que Rome aurait fait payer beaucoup plus cher aux Rhodiens leur tentative d'intervention en faveur de Persée, malgré leur empressement à condamner à mort les partisans avoués de ce roi, et l'envoi de riches présents, si la vue de ces richesses n'avait inspiré à Caton le célèbre discours par lequel il obtint la paix. C'est moins en effet l'estime que le sévère

Censeur avait gardée pour la ville où il avait fait ses études, que son zèle à défendre les mœurs des Romains contre la corruption Asiatique, qui lui fit repousser cette guerre avec une ville, où tous, généraux et soldats, seraient allés puiser de nouvelles richesses et de nouveaux vices. " Si les plus nobles, dit Aulu-Gelle, tournaient des regards menaçants vers cette Ile, leur hostilité n'avait d'autre cause que la soif du pillage." -"On dit que les Rhodiens sont superbes (c'est Caton qui parle); certes je ne voudrais pas qu'on put adresser ce reproche ni à moi ni aux miens; mais que les Rhodiens soient superbes, que nous importe? Est-ce que par hasard nous serions blessés qu'il y eut au monde un peuple plus orgueilleux que nous?" Cette rude leçon empêcha une guerre qui aurait été également funeste à la témérité fastueuse de Rhodes et à la susceptibilité cupide de Rome.

Mais la Lycie et la Carie furent définitivement enlevées aux Rhodiens, et le Sénat leur imposa le titre d'alliés, qui faisait si rapidement tomber au rang de sujets.

Il faut croire d'ailleurs qus le peuple Rhodien marchait à l'envi avec toute l'Asie dans cette voie de corruption, qui avait mené la Grèce à son asservissement, puisque Juvénal écrivit ce trait satirique: " depuis que Rome a perdu sa noble pauvreté, Sybaris et Rhodes et Tarente, couronnées de roses et humides de parfums, sont entrées dans nos murs."

Heureux de conserver encore un semblant d'indépendance, ils accordèrent à la fière République des honneurs divins, et prostituèrent même leur génie jusqu'à lui élever dans le temple de Minerve une statue haute de 30 coudées.

Faut-il du reste s'étonner de voir Rhodes courber la tête

sous les dures conditions de Rome, lorsque Carthage détruite, l'Égypte et la Syrie abaissées et sans force, et la Macédoine asservie, la condamnaient à l'isolement? lorsque des souverains préféraient ce titre illusoire d'alliés à une puissance réelle?

En 154 cet abaissement politique se manifesta dans toute son étendue, à l'occasion d'un différend avec les Crétois. Ceux-ci, depuis qu'ils s'étaient constitués en république, n'avaient guère paru dans les affaires de la Grèce; devenus forts tout-à-coup par la faiblesse des autres, voilà qu'ils obligent les Rhodiens à faire intervenir la puissance du Sénat. Rome ne négligea pas cette occasion d'exercer son protectorat, et un député fut aussitôt chargé de mettre un terme à ces hostilités. A partir de cette époque, Rhodes demeure *ville libre*, et jouit du repos, jusqu'au jour où il plaira aux Romains de rallumer la guerre.

L'occasion ne tarda pas à se présenter, favorable aux Rhodiens pour recouvrer leur indépendance, s'ils avaient su reconnaître leurs fautes politiques, et ressentir le châtiment qui les avait suivies. Mais la Providence, qui mène les événements à la fin qu'elle s'est proposée, fera de cette petite république l'écueil contre lequel viendront se briser les forces par lesquelles l'Empire Romain déja formé en Orient, subira le dernier ébranlement dont il sortira vainqueur.



CHAPITRE IV.

EPOQUE ROMAINE

GUERRE CONTRE MITHRIDATE

" C'est à Rome que nous irons vider notre querelle" avait fait dire par un de ses généraux, au proconsul Cassius, Mithridate ; et il aurait eu raison, s'il avait su profiter des dispositions de l'Asie et de la Grèce. Ses premiers succès, pendant la campagne de 89 - 88, lui soumirent l'Asie, la Thrace, la Macédoine et la Grèce ; en outre la flotte Romaine dans laquelle étaient les vaisseaux Rhodiens, fut détruite dans une seule action, à l'entrée du Pont-Euxin ; celle de Mithridate déboucha aussitôt dans la mer Égée, et en soumit toutes les iles, à l'exception de Rhodes.

Græciam insulasque omnes excepta Rhodo occupavit. *

Ses instructions secrètes ordonnant en un même jour,

* Appien, de Bello Mith.

à une même heure, dans toutes les provinces, le massacre des Romains, furent exécutées avec une fidélité barbare, empressée à se venger de longues véxations : 100,000 citoyens romains tombaient en un jour sous le fer des assassins. Cassius et d'autres, qui échappèrent à ce massacre, vinrent chercher un refuge à Rhodes ; Mithridate arrive presque en même temps sous les murs de cette place. Les Rhodiens commirent une grande faute, en ne lui ouvrant pas leurs portes. Le Roi en commit une plus grande par son inutile obstination à les réduire ; en effet, tandis qu'il perdait son temps à livrer des assauts infructueux, qu'il usait ses forces et s'exposait même à périr, les armées Romaines lui reprenaient la Thessalie et lui fermaient le chemin de la Grèce. C'est dans la même inaction qu'il passa l'année 87, laissant Sylla faire le siége du Pirée, et en 86 réduire Athènes par la famine, tandis qu'avec sa flotte il aurait facilement dispersé les forces navales de Rome ; car Lucullus n'avait pas encore pu réunir en Égypte assez de vaisseaux pour lui disputer la mer.

Après la désastreuse bataille de Chéronée (86), Mithridate commit la faute plus grave encore de soulever sur ses derrières une armée de Galates, et de faire regretter aux grecs d'Asie les Proconsuls Romains, dont les vexations et les cruautés n'étaient rien au prix des siennes.

En même temps Lucullus, avec les vaisseaux que lui avaient fournis Rhodes, Chypre, la Phénicie et l'Égypte, croisait sur les côtes de l'Asie Mineure. Mithridate, déja battu en Asie par Fimbria, réduit à la dernière extrémité, accepta les conditions que Sylla lui imposa. Mais, dans son esprit le traité de Dardanum n'était qu'une trêve (84).

Déja en 82 il avait recommencé les hostilités, aussitôt réprimées par le lieutenant de Sylla, Gabinius. Mais en 75, profitant de la guerre d'Espagne, aidé même par Sestorius, ennemi personnel de Sylla, il menace Rome d'un danger aussi redoutable que dans sa première entreprise; mais il rencontre de nouveau Licinius Lucullus, qui, avec les flottes alliées, l'avait combattu, vaincu sur mer, et obligé à demander la paix.

Le plan du Proconsul était de porter la guerre dans le Pont; mais la vaniteuse témérité d'Aurélius Cotta, son collégue, coûta une sanglante défaite navale, dont les Rhodiens, toujours trop fidèles alliés, subirent en grande partie les effets. La flotte vaincue alla chercher un abri dans le port de Chalcédoine. Mithridate les y tenait étroitement bloqués, lorsque Métellus survint, s'établit autour de l'armée assiégeante, et la réduisit par la famine. Le Roi se décida alors à fuir sur ses vaisseaux vers l'Euxin, abandonnant à la poursuite des vaisseaux ennemis quelques galères qui furent coulées (73).

C'est alors que Jules César, élève de Molon à Rhodes, révéla son caractère. Il apprend que les villes d'Asie, alliées de la République, mais éloignées du théâtre de la guerre, sont menacées par Mithridate, et condamnées par cet isolement à lui ouvrir leurs portes; aussitôt il passe sur le continent, réunit des volontaires, retient par son initiative ces villes dans l'alliance Romaine, et sauve déja une partie de cet Empire, dont il pose les bornes à l'avance.

Cependant le roi du Pont, "souvent vaincu, sans jamais se décourager, se relevait" * et secondé enfin par Tigrane,

* Bossuet, Disc. sur l'Hist. Univ.

offrait encore à la Grèce l'occasion de reconquérir son indépendance (69), en opposant son royaume comme un rempart contre les Romains. Rhodes devait donc le soutenir au lieu de contribuer à l'abattre, et, par le sacrifice d'une partie de son commerce, échanger une liberté illusoire sous la protection du Sénat contre une indépendance réelle. Il lui coûtait cher en effet l'honneur d'être l'alliée d'une puissance que l'ambition mettait en lutte avec d'autres puissances maritimes, et qui cependant négligeait, dédaignait en quelque sorte de se créer une marine. Car lorsque le Sénat voulut assigner à Licinius Lucullus la somme nécessaire pour équipper une flotte en état de tenir la mer: " La République, répondit-il, n'a besoin que des vaisseaux de ses alliés ". Il refusa donc, et les flottes combinées de Rhodes et de l'Ionie, continuèrent à supporter toutes les charges de cette longue rivalité.

Jusqu'en 67, la fortune fut favorable à Lucullus; mais, disgracié à Rome par les amis de Pompée, condamné à l'inaction par ses soldats mutinés, il vit Tigrane et Mithridate rentrer dans leurs états, reprendre l'offensive, et reconquérir tous les pays qu'ils avaient perdus.

Pompée eut donc la gloire de terminer cette guerre. La flotte qu'il avait créée pour purger la mer des pirates, venant grossir celle des alliés, il put envelopper toute l'Asie Mineure, et, sans avoir à livrer aucun combat mémorable, obliger son ennemi à demander la paix.

Fidèle à son serment de ne jamais traiter avec Rome, trahi par son propre fils, Mithridate se faisait donnner la mort (65 av. J.-C.), plutôt que de tomber entre les mains de ceux qu'il combattait depuis vingt quatre ans.

Avec Mithridate IV, s'évanouissait pour les Grecs tout espoir de recouvrer leur indépendance. Rhodes, en épuisant sa fortune, en versant son sang au service de l'ambition romaine, avait consommé sa propre ruine!

CHAPITRE V.

SOUS LES CESARS
ET
SOUS LES EMPEREURS D'ORIENT.

Rhodes ne figure pas dans les grands événements de la guerre civile ; mais après le meurtre de César (44), son intervention attire sur elle les colères de Cassius, qui, depuis la bataille de Pharsale, avait le gouvernement de la Syrie : Dolabella, gendre de Cicéron, et Collègue d'Antoine, avait su soulever les Rhodiens contre Brutus et Cassius. Ce dernier arrive sous les murs de Rhodes, l'attaque avec fureur, sans tenir aucun compte de son titre d'alliée. " C'est un traité déchiré par vous mêmes, répondit-il, lorsque vous avez fourni des troupes à Dalabella ". Épuisée par les sacrifices qu'elle s'était imposés contre Mithridate, la ville n'était pas en état de résister à ces forces Romaines, auxquelles elle s'était si souvent jointe, et qu'elle avait aujourd'hui pour ennemies. La trahison, dit-on, livra la ville à Cassius pendant un assaut que les habitants soutenaient courageusement elle fut abandonnée au pillage et à toute la violence des légions. Les habitants,faisant avec abnégation le sacrifice de leur

fortune privée, demandent seulement au vainqueur de ne pas dépouiller leurs temples et leurs édifices publics des statues de leurs Dieux. A cette religieuse prière, Cassius répondit ironiquement: *Je vous laisserai votre Soleil!* Après le pillage, le meurtre; les plus notables citoyens, au nombre de cinquante, furent décapités (42).

C'est alors que furent enlevés le groupe de Laocoon *, le taureau Farnèse **, le tableau de Protegène, les admirables ciselures de Bœthus, et tant d'autres chefs-d'œuvre, dont la valeur ne fut pas estimée à moins de huit mille cinq cents Talents (Fr. 42,500,000).

Cependant, telle était l'activité des Rhodiens, que l'année suivante (41), ils pouvaient encore fournir à Antoine une flotte, avec laquelle il entreprit contre Octave en Italie, cette expédition qui se termina par un accord entre les triumvirs.

Antoine devait les recompenser; il le fit avec une habileté toute romaine. Les Iles de Tinos, Andros, Myconos et Cassos, leur avaient été antérieurement données par Sylla, et reprises ensuite; car elles préférèrent être tributaires de Rome que de Rhodes. Serait-ce vraiment que leur joug pesât lourd sur leurs vassaux? Antoine les leur rendit, faveur aussi sincère qu'au temps du Dictateur; car Appien nous apprend qu'ils furent convaincus de trop de rigueur, et dépossédés. Enfin, maîtres d'une partie de la côte qui fait face à l'Ile, ils étaient, ou du moins ils se croyaient encore

* A Rome; Vatican, cour du Belvedere.

** A Naples, Villa Reale.

indépendants, passaient pour savoir mieux se gouverner que les autres villes libres, et s'enorgueillissaient, avec plus de raison, de conserver dans leurs écoles le pur idiôme grec, la langue de Démosthène et d'Eschyle. Toutefois, " la vie inimitable " d'Antoine avec Cléopâtre, en favorisant l'audace de Labienus et des Parthes, livra Rhodes comme toutes les autres villes de l'Asie, à un nouveau pillage; les temples, apauvris déja par celui de Cassius, furent renversés pour découvrir les richesses que l'on y croyait enfouies. Mais quand le vainqueur d'Actium reçut à Rhodes la visite du roi des Juifs Hérode le Grand, celui-ci, protecteur des arts dans toute la Grèce, aida les Rhodiens à relever le temple d'Apollon. (31)

L'Empire est maintenant constitué, et l'Italie est devenue le centre du mouvement pour le monde entier; la ville de Rhodes n'a plus d'histoire que dans le commerce: elle approvisionne de poissons choisis les tables somptueuses de Rome; dans les intrigues du palais Impérial, Auguste avait donné à Tibère l'autorité tribunitienne pour cinq ans; mais ce prince avait résolu de s'éloigner de l'Italie pour venir vivre en Orient de la vie privée. Il se fixa à Rhodes; c'est probablement ce qui fit dire à Suétone qu'il y exerça l'autorité de tribun. Pendant sept années, retiré au centre de l'Ile pour se soustraire aux visites des voyageurs romains qui demandent à le voir, il travaille à se faire oublier, et y réussit au delà de ses désirs; mais l'ambition de Caïus-César le poursuit jusque dans cette retraite; il en rapporte au Palatin le souvenir de l'astrologue Thrasylle, dont il fit plus tard son ami et son oracle.

C'est alors que s'accomplit la révolution pacifique qui

devait renouveler la face du vieux Monde : le Christ venait de mourir à Jérusalem ; sa doctrine produisait une commotion universelle, et le cruel Tibère proposait de mettre le *Fils de Marie* au nombre des Dieux.

L'histoire ne précise pas l'époque à laquelle les Rhodiens embrassèrent le Christianisme ; mais une tradition locale nous apprend que Saint Paul débarqua à Lindos, y séjourna pendant quelques jours et y prêcha la doctrine nouvelle; il est probable qu'il fit quelques conversions ; du reste, nous reviendrons plus longuement sur cette question : (Chapitre *Religion*).

Cependant Rhodes continuait à conserver un tel semblant d'indépendance, que les exilés auxquels étaient interdits l'eau et le feu, pouvaient y séjourner ; c'était une exception au réglement par lequel Auguste leur fermait les îles distantes de moins de 400 Stades des côtes du territoire Impérial. Mais l'usage de cette indépendance n'était pas sans danger ; car " quatre lignes écrites dans le traité d'alliance, mais quatre lignes que la loquèle du Jurisconsulte romain avait dictées, et que l'épée romaine savait commenter au besoin ",* limitent la liberté nationale que les peuples alliés ont mise en commun avec celle de Rome : *Eosdem quos populus Romanus hostes et amicos habeant*." Ils n'auront d'autres amis, d'autres ennemis, que les amis ou les ennemis du peuple Romain ". *Majestatem populi Romani comiter conservanto*.** " Ils auront les plus grands égards pour la

* Comte de Champagny, les Cesars.

** Ciceron, Pro Balbo.

majetté du peuple Romain ". C'est à cette double condition que Rhodes est appelée Ville alliée, République voisine ; il lui reste son gouvernement, son territoire et sa Loi ; cette loi, elle l'applique contre un citoyen romain qui s'est livré à des désordres sur son territoire : Claude, pour tirer satisfaction de cette insulte, déclare le traité d'alliance rompu par le mépris de la deuxième clause, et la ville coupable perd sa liberté [41].

Cependant, ce ne fut qu'une sorte de suspension momentanée ; car trois ans plus tard, le même Empereur lui rend tous ses priviléges. Elle ne sera plus toute fois la ville confirmée dans sa liberté par Auguste, mais la ville gratifiée de la liberté, *libertate donata*, pouvant délibérer sur ses affaires intérieures, sans que Rome ait à s'en inquièter plus que dans les autres villes libres comme elle. Il n'en fut pas pourtant ainsi : cette ile riche et glorieuse, dit encore M. de Champagny. demeure toujours suspecte aux Empereurs Romains. Par suite de cette puissante activité qu'une sage et patriotique aristocratie entretient dans le peuple auquel elle procure le bien-être, le plaisir et la gloire, elle ne semblait pas logiquement pouvoir vivre dans une vassalité même déguisée. Fortement retranchée dans ses priviléges restitués, elle résiste à la sacrilége cupidité de Néron, qui voulait dépouiller ses temples des trésors offerts par la reconnaissance, des images sacrées que la religion, l'art, et, malgré tant de vicissitudes politiques, le goût toujours vivace de la magnificence nationale, y avait entassées.

Quand il abandonna les opérations du siége de Jérusalem à Titus pour revenir à Rome, Vespasien s'arrêta à Rhodes. Le résultat de ce voyage fait avec une politique lenteur à

travers les cités de l'Asie Mineure, fut la création d'une province des Iles, avec Rhodes pour capitale (69).

La jurisprudence romaine, réformée par Antonin le Pieux, adopta la législation maritime des Rhodiens, si admirable pour la sagesse de ses dispositions: *Rhodiarum usque ad nostram memoriam disciplina navalis et gloria remansit*;* et le mot d'Antonin lui même est resté célèbre; des naufragés font appel contre le droit d'épaves cruellement exercé par des Publicains ou percepteurs du Fisc: Je suis le maître du monde, dit-il, mais il y a une Loi de la mer, celle que les Rhodiens ont faite; qu'on les juge d'après cette loi, et d'après cette Loi les Publicains durent lâcher leur proie.

A partir de cette époque, le nom de Rhodes ne figure plus, pour longtemps dans l'histoire des Nations, que par ses malheurs; et en vérité, quel autre événement pouvait valoir une mention à ce malheureux pays désormais ruiné, sans ressources, et englobé comme un point invisible dans le vaste Empire Romain?

Cette Ile célèbre avait perdu son indépendance et ses trésors; il lui restait pourtant encore quelque chose de ses richesses artistiques, et toute la magnificence de ses monuments publics, lorsqu'en 155, un terrible tremblement de terre, non moins funeste que celui de 222 av. J. C., la réduisit en un monceau de ruines.

Antonin le Pieux, dont la sage administration avait rétabli les finances de l'Empire, fit ce que l'initiative des peuples amis ne pouvait plus faire; il envoya aux Rhodiens des

* Ciceron. pro Lege Manilia.

sommes considérables. La ville se relevait à peine de ses ruines, lorsque, 23 ans plus tard, la même épreuve cause les mêmes catastrophes. Nous empruntons à M. de Champagny * le tableau des phénomènes tout à fait extraordinaires qui se produisirent en cette circonstance, et tel qu'il l'a copié dans les auteurs du temps: "On remarqua d'abord comme un profond silence de toute la nature; la mer était immobile, les oiseaux muets, pas un souffle de vent. Tout à coup la terre et la mer s'ébranlèrent à la fois; les eaux se retirèrent et laissèrent le port à sec. Les édifices croulèrent, les tombeaux s'ouvrirent et rejetèrent leurs morts; des centaines d'hommes périrent..Ce sol jonché de ruines ne fut pendant quelque temps habité que par un seul homme qui s'était fait le cicérone de ces décombres, et avait eu de la peine à y trouver une place pour sa cabane."

On reconnaît à la vivacité pour ne pas dire à l'exagération de ce dernier trait, le goût déclamatoire de l'époque.

Comme son prédécesseur. Marc-Aurèle vint au secours des Rhodiens.

Un siècle environ après cette catastrophe, une armée de Goths survint comme apportée par une tempête, et passa avec la rapidité et la violence d'un cyclône sur la ville à peine renaissante. C'était sous le règne de Claude, auquel la victoire remportée sur ces barbares valut le surnom de Gothique. (268).

Les noms les plus célèbres disparaissent sous ces vastes dénominations de Préfectures établies par Dioclétien, qui

* Les Antonins.

s'était réservé celle d'Orient, dont Rhodes fit partie. (292) Quelles charges a-t-elle dû supporter, quelles épreuves subir, lorsque les Perses, conduits par Narsès, triomphèrent des forces de l'Empire commandées par Maximien Galère, et que celui-ci reprit ensuite les provinces envahies? L'histoire n'en dit rien; elle nous apprend seulement que Constantin en fit le chef-lieu de la province Cibyratique, comprenant presque toutes les îles, et qu'elle fut le siége d'un Archevêché duquel dépendaient dix-sept suffragants répartis dans l'Archipel.

De là, nous passons au Vme siècle. En 612, les Sarrasins apparaissent pour la première fois dans les eaux de Rhodes; c'étaient sans doute quelques barques pirates; car, en 624, une armée Sarrasine à la solde d'Héraclius, lui faisait remporter sur Chosroès la victoire de Gauzac. Sous ce nom, assez vague d'ailleurs à cette époque, il ne faut comprendre que les tribus de l'Arabie voisine du diocèse d'Orient, et comprises entre l'Arabie Romaine et l'Osrhoène; car Mohammed * avait à son service d'autres Sarrasins lorsqu'il engagea les premières hostilités contre l'Empire. Si Héraclius n'avait pas commis la faute de refuser aux premiers la solde pour laquelle ils s'étaient constitués gardiens de ses frontières, il aurait peut-être conservé entre l'Europe chrétienne et l'Arabie musulmane, ce puissant rempart de la côte de l'Asie Mineure, protégé par la mer et les places fortes de l'Archipel, entre lesquelles Rhodes excita bientôt la convoitise des nouveaux envahisseurs.

* Plus connu en Europe sous le nom de *Mahomet II*.

L'Empereur Constant II épuisait les années de son régne à entretenir l'hérésie des Monothélites, aimant mieux arrêter par des négociations que par les armes, le khalife Moawiah, maître de la Syrie, et menaçant de marcher contre Constantinople. Il en obtint une trêve de deux ans, à l'expiration de laquelle l'actif musulman reprit les armes.

Ces deux années avaient été consacrées par lui à équiper une flotte de 1200 barques; en 653, son lieutenant Aboul'Awar se présentait sous les murs de Rhodes. Moawiah, à la réputation d'un guerrier habile et infatigable, joignait celle d'un prince sage et impartial; tandis que l'insatiable cupidité de la Cour de Byzance livrait sans secours à leurs ennemis les Provinces attaquées, et suçait pendant la paix le peu de vie qu'elles avaient conservé. La garnison de la ville de Rhodes opposa une faible résistance aux envahisseurs; la population resta indifférente à l'issue de la lutte, peut-être même faisait-elle des vœux secrets en faveur des Sarrasins.

En se rendant pour ainsi dire à discrétion, les Rhodiens ne rompaient néanmoins pas avec la gloire de leur passé. Ils prouvaient seulement que dans un vaste Empire, la sève arrive difficilement jusqu'aux extrémités, et que le pouvoir en voulant trop centraliser la défense, endort les courages. Plus maîtres d'eux mêmes, sous un gouvernement qui rappellera l'ancienne aristocratie, les Rhodiens du Moyen Age se montreront dignes de leurs ancêtres et fidèles à leur histoire.

Nous avons dit précédemment qu'après la catastrophe qui avait renversé le Colosse, les ruines de cette merveille de l'art étaient restées gisantes sur le sol. Les Sarrasins, dont

la grossière ignorance avait brulé la bibliothèque d'Alexandrie, sans valeur à leurs yeux, estimèrent mieux ces éclats de bronze. Ils les vendirent à un juif d'Émesse,* qui les transporta par mer à Loryma.** Le transport sur le continent jusqu'à une destination restée inconnue, mais qui n'est certainement pas Émesse, ville de Syrie, exigea 900 chameaux.

On ignore l'époque à laquelle les Sarrasins perdirent l'ile de Rhodes, si importante pour leur ambitieux projet de s'emparer de Constantinople; mais il est permis de conjecturer que ce ne fut qu'après les désastres qui pendant sept années affaiblirent considérablement les forces navales de Moawiah, qu'une tempête acheva de détruire dans le golfe d'Attalia †, lorsque levant enfin le long siége de Constantinople, il reconduisait vers la Syrie les restes de son armée; (672 - 679). La reddition de Rhodes fut peut-être une des clauses du traité qu'il conclut avec Constantin IV, pour opposer en toute sécurité ses forces aux incursions des Maronites; peut-être aussi fut-elle accordée à Justinien II par Yézid, fils et successeur de Moawiah, pour obtenir son alliance contre ces mêmes peuples (686), faute politique inconcevable de la part de Justinien, puisqu'elle privait l'Empire du concours des seuls adversaires capables de contenir les Musulmans hors des frontières. Quoiqu'il en soit, en 713, Anastase II avait assigné le port de Rhodes comme point de ralliement pour les batiments légers qu'il voulait

* Aujourd'hui Homs..
** „ Marmaritza.
† Adalia ou Satalie.

envoyer sur les côtes de la Phénicie détruire la flotte que Suleyman faisait construire pour tenter une nouvelle attaque contre Byzance. On sait comment une mutinerie des soldats fit échouer ce plan, et amena l'abdication d'Athanase II.

Dans la suite, si les Sarrasins ne restèrent pas en possession de l'ile de Rhodes, c'est que les Gouverneurs la défendent à leur profit avec assez d'énergie, pour la conserver à l'Empire. Du reste, ces Gouverneurs, éloignés de Constantinople, se créaient facilement une sorte d'indépendance dans laquelle ils n'étaient troublés que par des réclamations d'argent de la part du Trésor aux abois, ou par la piraterie, exercée au XIme. siècle avec une hardiesse souvent heureuse et toujours impunie. " Les iles, répondait le Patriarche Siméon à Pierre l'Hermite, sont journellement exposées aux coups de main des Sarrasins". A la faveur des divisions et des guerres civiles auxquelles l'Europe était en proie, un chef audacieux, Tchacas, avait pu conquérir diverses iles de l'Archipel, et s'emparer de Smyrne dont il fit sa capitale. Nous ignorons si Rhodes fut comprise dans ce royaume éphémère détruit par Jean Ducas, lieutenant de l'Empereur Alexis Comnène (1193).

Dès la première année du XIIIme. siècle, pendant l'usurpation d'Alexis l'Ange, et au nom de ce prince, elle était gouvernée par un Gaballa *, famille originaire de Candie; ce fait est constaté par des petites monnaies en cuivre, portant l'inscription, en caractères grecs grossièrement frappés:

* D'autres le nomment Gavalla, Caballa et Cavalla.

ΙΩΑΝ . CABAL . ΔΟΥΛΟΣ ΤΟΥ ΒΑCΙΛΕΩΣ

On en trouve aussi avec le nom de : KECAP . CABAL . d'où l'on doit conclure qu'ils étaient tributaires des Empereurs de Constantinople. Il se pourrait faire que d'autres membres de cette famille aient eu le même Gouvernement; mais l'histoire et les monnaies retrouvées, ne font mention que des noms de Jean et de César.

En 1240, Jean Gaballa, profitant de la faiblesse de l'Empereur Latin Baudouin II, recourut à l'alliance des Vénitiens, alors maîtres de sa patrie, pour secouer toute suzeraineté. Déjà les deux Républiques jalouses se disputaient la primauté dans l'Archipel; il n'est donc pas étonnant que des difficultés soient survenues entre leurs gouverneurs respectifs. Venise, en retour des immenses services rendus aux Empereurs Latins, favorisée par eux, abandonna ses alliés, et les accusa même à Byzance (1249).

Baudouin II dont la faiblesse avait laissé épuiser toutes les forces de l'Empire, abandonna à l'Empereur de Nicée la tâche trop lourde pour lui de déposséder les Génois. Jean Cantacuzène, Grand Échanson de Jean III Ducas Vatace, entreprit la chose, et il aurait infailliblement réussi à la mener à bonne fin, sans les secours que Guillaume de Villehardouin, prince d'Achaïe, et Hugues de Bourgogne, passant pour aller à la Croisade, laissèrent aux Génois. D'ailleurs ils ne se maintiurent pas longtemps après dans l'Ile; car le Protosébaste Théodore parvint à s'en emparer et à la réunir à la couronne de Byzance. Ce n'était encore que pour quelques années. Retombée directement entre les mains débiles des Paléologues, à la fin du XIIIme siècle, elle est de nouveau une riche proie offerte au plus habile

corsaire (1270). Un Génois, nommé Del Moro, la saisit. Mais il eut dans un de ses compatriotes, un rival audacieux, qui appela les Sarrasins à son aide, et auquel il dut l'abandonner. Del Cavo, c'était son nom, étendit sa domination sur les iles voisines, Cos, Calymnos et Léros. Sans doute, il ne fut pas non plus laissé tranquillement possesseur de sa conquète, puisqu'en 1309 les Hospitaliers disputèrent la forteresse de Rhodes à l'Empereur Andronic III Paléologue, et à des Sarrasins établis dans l'intérieur de l'ile et sur quelques points de la côte. Del Cavo ne possédait plus que la partie comprise entre Lindos et Cattavia. Il la céda avec les iles de Cos, Calymnos et Léros, à Foulques de Villaret, moyennant une compensation en argent.

Ici s'arrête la première partie de cette Histoire, comprenant avec l'Antiquité si glorieuse, les premiers siècles du Moyen Age, si obscurs que nous n'avons pas cru devoir les en détacher.

Peut-être serait-ce le moment d'en finir avec cette époque, en parlant de la religion, des mœurs, des usages, enfin du système administratif et politique des anciens Rhodiens. Mais nous préférons ne pas interrompre notre récit, et traiter de ces sujets dans des chapitres spéciaux embrassant aussi l'âge moderne. Cependant, nous devons donner immédiatement des notices succintes sur des noms qui n'ont pas trouvé leur place précédemment dans l'Histoire, et qui jettent sur l'ile de Rhodes, les uns tout leur éclat, les autres un rayon seulement de leur gloire.



CHAPITRE VI.

HOMMES CELEBRES

Pendant cette longue période, les Rhodiens peuvent non seulement se glorifier de cette importance politique dont les événements, qui eurent pour théâtre les rivages de la Méditerranée, ont rendu le témoignage; mais ils poursuivirent avec autant d'ambition et de succès une gloire plus réelle et plus durable que celle des armes et de l'opulence: l'étude de la philosophie, le goût des sciences, des lettres et des arts. Aussi leur Ile fut-elle le berceau, l'école, l'asile ou le réfuge d'un grand nombre d'hommes illustres, sur lesquels nous croyons devoir donner une courte notice.

HOMÈRE

Dans un livre écrit *con amore*, il nous est bien permis de faire valoir l'incertitude même qui entoure le berceau de l'immortel poëte:

Smyrna, Chio, Colophon, Salamis, Rhodos, Argo, Athenæ,
Orbis de patria certat, Homere, tua.

(Smyrne , Chio , Colophon , Salamine , *Rhodes* , Argos , Athènes , l'univers entier se dispute , Homère , ton berceau).

M. Pierron, dont l'Histoire de la littérature Grecque nous est d'un si grand secours, substitue Ios à Rhodes. C'est à notre avis une erreur justifiée par la tradition que la mère du poëte aurait reçu le jour à Ios. Lui même, venant de Samos à Athènes, aborda et mourut sur le port, où les habitants lui érigèrent un tombeau. Est-ce celui que le Comte de Grünn retrouva et ouvrit? Le cadavre assis que renfermaient ces ruines et que le souffle de l'air réduisit subitement en cendres, était-il celui d'Homère? Impénétrable mystère pour l'histoire. Mais sur l'autorité des dictionnaires de Lempriere et de Bouillet, nous rétablissons dans le fameux distyque le nom de Rhodes, que nous trouvons du reste dans le texte grec rapporté par Aulu-Gelle *.

Ἑπτὰ πόλεις διερίζουσι περὶ ῥίζαν Ὁμήρου,
Σμύρνη, Ῥόδος, Κολοφὼν, Σαλαμὶν, Χίος, Ἄργος, Ἀθῆναι.

(Sept villes se disputent sur le berceau d'Homère : Smyrne, *Rhodes*, Colophon, Salamine, Chio, Argos, Athènes).

PISANDRE ET PISINUS

Nous ne quitterons pas cette époque de la poésie épique, sans nommer Pisandre né à Camiros pendant le VIIme. siècle, et auquel on attribue un poëme intitulé *Heracleide*. Si ce n'est pas *le Bouclier d'Hercule*, dont Hésiode est improprement regardé comme l'auteur, " c'est quelqu'une de ces héracléides qui ont été composées par les poëtes de l'âge

* Noct. Att., l. III, c. XI.

posthomérique ". * D'ailleurs la tradition du passage de ce héros dans l'ile, était trop vivante chez les habitants, pour ne pas inspirer plus d'un génie, et peut-être exciter des rivalités poétiques. Nous pouvons donc, sans faire tort à Pisandre, admettre avec M. Guérin, sur le témoignage de Clément d'Alexandrie, que Pisinus de Lindos ait composé une épopée sur le même thème. †

OCRIDION

Sans pouvoir dire à quelle époque il régnait à Rhodes, nous le rangeons ici à cause des honneurs divins qui lui furent rendus après sa mort; ce fait rappelle les temps héroïques. ‡

ARISTOMÈNE

Doit-on accepter comme un fait historique ou comme une tradition que la terre de Rhodes couvre les cendres d'Aristomène, le guerrier-poëte, mort 671 ans av. J. C.? Quoiqu'il en soit, il nous convient d'emprunter à l'abbé Barthélemy cette page dans laquelle, s'inspirant des couleurs affectées de Pausanias, son guide dans le voyage du Jeune Anacharsis, il raconte l'apparition des mânes du héros, que le seul nom des Lacédémoniens évoque de leur tombeau. La flotte de Comon avait été jetée par la tempête sur une côte inconnue: " O terre, s'écrie le naufragé, tu nous serviras de tombeau, et nos os ne seront point foulés

* Pierron, Hist. de la Lit. Gr.

† Guerin, Etude sur l'ile de Rhodes.

‡ L'Abbé Barthélemy, voy. du J. Anach.

par les Lacédémoniens ".

" A ce nom fatal, je vis des tourbillons de flamme et de fumée s'échapper d'un monument funèbre situé à coté, et du fond de la tombe s'élever une ombre qui proféra ces paroles : — Quel est donc ce mortel qui vient troubler le repos d'Aristomène ?....... — C'est Comon, répondis-je avec transport...... — O Dieux ! Je vous remercie pour la première fois de ma vie, d'avoir conduit à Rhodes Comon et son infortune...... Aristomène, trahi, errant seul de ville en ville, mourant seul dans l'ile de Rhodes, est un spectacle offensant pour l'honneur des Messeniens " *

Où est le tombeau du héros fameux, qui, sur le mont Ida défendit pendant onze ans la liberté des Messéniens ? Personne ne saurait le dire aujourd'hui.

EVAGORAS

Ceux qui étaient revêtus du pouvoir ne se laissaient pas tellement éblouir par ses jouissances, qu'ils perdissent de vue l'étude et la pratique de la sagesse. Parmi ces Magistrats improprement appelés Rois après le VIIme. siècle, il faut distinguer Évagoras de Lindos. Il faisait remonter l'origine de sa famille à Hercule ; ce qui justifie la tradition d'un séjour du héros dans l'Ile, et l'émulation des poëtes à chanter ses exploits. Mais le principal honneur d'Évagoras, c'est d'avoir donné le jour à Cléobule. On connait sous le même nom un historien, natif aussi de Lindos.**

* L'Abbé Barthélemy, Voy. du J. Anach.

** Suidas, (au mot Evagoras)

CLEOBULE

Appelé au pouvoir par sa naissance (VI$^{me.}$ siècle), il voulut encore se rendre digne de l'exercer par une grande sagesse. Comme tous les hommes illustres de cette époque, Cléobule parcourut l'Égypte. Solon s'y trouvait alors, et les deux Sages s'unirent d'une étroite amitié. De ce voyage Cléobule rapporta le goût des énigmes. " Poëte aussi bien que philosophe, il composa trois mille vers de chants lyriques (ἄσματα) et de griphes (γρῖφοι), ou filets de pêcheur, questions captieuses, qu'on se faisait un jeu de proposer pendant les repas. Diogène de Laërte nous a conservé quelques unes de ses énigmes et de ses sentences ; il nous a transmis également une lettre qu'il aurait écrite à Solon pour l'engager à venir à Lindos où la tyrannie de Pisistrate n'aurait pas su l'atteindre. Cléobule mourut à l'âge de soixante-dix ans, et l'on mit sur son tombeau l'inscription suivante : *

Ἄνδρα σοφὸν Κλεόβουλον ἀποφθίμενον καταπενθεῖ
Ἧδε πάτρα Λίνδος, πόντῳ ἀγαλλομένη.

(Le sage Cléobule n'est plus ; Lindos sa patrie qui brille au milieu des flots, déplore sa perte).

CLEOBULINE

Fille de Cléobule, elle ne manqua pas d'appliquer à faire des énigmes poétiques, " son génie, son érudition et son jugement, non moins remarquables que son courage ". Diogène Laërte nous en a conservé un exemple :

* Guerin.

*Un homme avait douze enfants ; ces douze enfants avaient chacun trente fils blancs, et trente filles noires ; quoique essentiellement immortels, ils mouraient cependant tous les jours.**

ANTHEAS

Également de Lindos, Anthéas se vantait d'être proche parent de Cléobule ; il est mentionné par Athénée comme l'auteur de comédies et de plusieurs autres ouvrages.**

TIMOCREON

Le génie poétique se révèle avec plus d'art dans les œuvres de Timocréon. C'est un de ces lyriques Doriens du VI[me] siècle qui ont annoncé Pindare ; Timocréon lui fut même contemporain. Athlète et poëte à la fois, il remporta plusieurs couronnes olympiques. Mais ce qui contribua au moins autant à le rendre célèbre, c'est son animosité contre Thémistocle, et sa rivalité jalouse avec le poëte parasite Simonide ; mieux que le pouvoir politique du premier, la muse vénale du second sut user de représailles. Plutarque relève l'accusation lancée par Timocréon contre Thémistocle et pour donner une idée de sa verve satirique, nous lui empruntons cet extrait : "Thémistocle, ce menteur, ce fourbe, ce traître, Latone le déteste ! Il était l'hôte de Timocréon ; néanmoins un vil argent le séduisit, et il refusa de ramener Timocréon dans Ialyse sa patrie. L'infame ! Trois talents d'argent l'ont décidé à mettre à la voile pour rappeler de l'exil des hommes qui ne le méritaient pas, pour en

* Un an, 12 mois, 30 jours et 30 nuits.

** Guerin, Etude sur l'Ile de Rhodes.

bannir aussi injustement d'autres, et même en condamner quelques uns à mort. Mais il se repaissait d'argent. A l'Isthme, il avait table ouverte, mais avec quelle lésinerie il traitait ses convives de viandes froides! Et les convives faisaient des vœux pour que Thémistocle ne vit pas le printemps suivant".

Thémistocle est banni, et Timocréon chante un hymne de satisfaction, auquel il souhaite l'immortalité que lui vaut le sujet. Mais le poëte lui même est exilé pour avoir embrassé le parti des Mèdes; il apprend que Thémistocle aussi a succombé sous une accusation semblable, et il s'écrie: "Donc il y a d'autres pervers que Timocréon; je ne suis donc pas seul boiteux; je ne suis pas seul renard!"

Simonide, lié d'une étroite amitié avec Thémistocle, et qui chantait pour un salaire, se fit un devoir et un profit de venger son ami, et il immortalisa dans l'épigramme qu'il destinait à la tombe de Timocréon, sa voracité d'ailleurs célèbre.

Πολλὰ πιὼν, καὶ πολλὰ φαγὼν, καὶ πολλὰ κακ' εἰπὼν
'Ανθρώπους, κεῖμαι Τιμοκρέων 'Ρόδιος·

" Sans relâche j'ai bu, sans trêve j'ai mangé;
" J'ai contre tous aussi ma haine déchargé;
" Ci maintenant je gis, Timocréon le Rhodien.

DIAGORAS

Dans le siècle suivant (Vme.), cette même ville recueillit une autre gloire par les succès de l'athlète Diagoras, et de ses trois fils. Les nombreuses couronnes qu'il remporta à Olympie, inspirèrent à Pindare une Ode qui fut gravée en lettres d'or sur le temple de Minerve. L'heureux lutteur

avait eu la force de porter ce fardeau de triomphes, mais il succomba à l'excès de la joie, quand il apprit que ses trois fils avaient été vainqueurs et couronnés le même jour.

ANTIPHANE

Le IVme. siècle fournit un grand nombre de célébrités, parmi lesquelles, par ordre chronologique, il faut nommer d'abord Antiphane. Si le plus célèbre comique de la Grèce, Aristophane est vraiment né à Athènes, et s'il n'appartient à Rhodes que par son père Philippe le Rhodien, c'est du moins un honneur de pouvoir revendiquer Antiphane, le seul, avec Alexis, des poëtes si nombreux de la comédie moyenne, que les critiques Alexandrins ont rangé dans la liste des classiques. On lui attribue deux cents quatrevingts comédies dont il ne reste que des fragments; mais c'en est assez pour juger que " ces comédies n'étaient pas écrites dans un style négligé. Le vers iambique y est construit d'après des règles aussi sévères pour le moins que dans les comédies d'Aristophane...... Antiphane...... est poëte par le choix exquis des termes, par l'art avec lequel il les place, par la vivacité des tours, par la grâce et le piquant des images. Il excellait à peindre d'un trait les vérités morales. Parlant de la vieillesse: —" Elle est, dit-il l'autel des maux; c'est là qu'on les voit tous chercher un asile". Il dit encore, en parlant de la vie: —" Elle ressemble fort bien au vin; quand il n'en reste plus que quelques gouttes, elle devient vinaigre"

Ce poëte avait une vive conscience des difficultés et de la dignité de son art. Dans une comparaison ingénieuse entre la tragédie et la comédie, il remarque que la tragédie

par son titre seul, commande déjà l'attention...... puis il montre que les poëtes comiques n'ont pas avec leur genre, ni surtout avec le public, la partie si belle: — " Il nous faut tout inventer, personnages, événements, histoire du passé, histoire du présent, catastrophes, entrée en matière. Si Chrémès ou quelque Phidon manque de mémoire, on le siffle impitoyablement ". *

M. Patin ne rend pas un moindre hommage au talent d'Antiphane: " Combien on doit regretter, dit-il, de ne point posséder, en plus grand nombre, des vers tels que ceux où Antiphane, comparant malignement la comédie à la tragédie, trouvait celle-ci bien heureuse de recevoir ses sujets de la tradition...... et dans ses embarras, de remuer une machine, à peu près *comme on remue le doigt* ". **

ANAXANDRIDE

Nous ne pouvons que citer le nom de cet écrivain né à Camiros, auquel l'abbé Barthélemy attribue des tragédies et des comédies. Il est d'ailleurs permis de n'accorder qu'une valeur médiocre à ses pièces tragiques; car à cette époque la tragédie méritait bien les sarcasmes dont la poursuivait Antiphane.

....

Beaucoup d'autres noms se présentent, rappelant des écrivains dont les œuvres ont disparu, mais dont le nombre établit le goût des Rhodiens pour les lettres. Contentons nous de recueillir ces noms pour la gloire de leur

* Pierron, Hist. de la Lit. Gr.
** Patin, Etude sur les Trag. Gr.

patrie : ANTAGORAS, dont les poésies obtinrent l'admiration d'Antigone. Le Roi le surprit un jour faisant cuire des poissons, et fut probablement choqué de voir le favori d'Apollon descendre à ces détails prosaïques de la vie : Penses-tu, dit-il, que jamais Homère ait eu souci de préparer son repas pendant qu'il méditait les vers dans lesquels il a immortalisé les exploits d'Agamemnon ? --Et pensez-vous, lui répliqua le poëte, qu'il ait jamais eu la fantaisie de s'informer si quelqu'un dans son armée faisait cuire des poissons, cet Agamemnon " auquel sont confiés les peuples, et de si grands intérêts " ?

Ὧ λαοί τ' ἐπιτετράφαται, καὶ τόσσα μέμηλεν.*

ANTISTHÈNE rédigea des annales.

CLITOPHON, sans doute à la suite de l'expédition d'Alexandre le Grand, fit connaître l'Inde.

HIERONYME, qu'il ne faut pas confondre avec un tragique du même nom, marqué par Antiphane d'un trait satirique, voulut conserver dans la mémoire de la postérité, la gloire dont les Rhodiens s'étaient couverts en repoussant les armes de Démétrius.

Le poëte SIMMIAS est mieux connu. " Il vivait probablement au IVme. siècle av. J. C., et passe pour l'inventeur de ces jeux bizarres qu'on appelle vers figurés ; on a de lui en ce genre trois pièces, les *Ailes*, *l'Œuf*, *la Hache*, dont les vers par leur disposition, figurent en effet l'objet décrit.†

Hygin, le célèbre conservateur de la bibliothèque Palatine sous Auguste, a sauvé de l'oubli dans son Astronomie

* Homere, Il. C. II. v. 25.

† Bouillet, Dict. d'Hist.

poétique le nom de POLYZELUS, qui avait écrit un poëme sur l'origine et la naissance de Bacchus, de Vénus, des Muses, &c.; quelques passages s'en retrouvent aussi dans la compilation d'Athénée.

EUDEME écrivit aussi une Histoire; mais il est encore plus connu comme géomètre, astronome et physicien, c'est-à-dire comme naturaliste. On comprend qu'un peuple exclusivement adonné au commerce maritime, devait cultiver les sciences autant que les lettres. C'est pourquoi le nom d'Eudème n'est pas le seul que Rhodes ait à fournir à l'histoire dans la liste des savants.

ARISTEE, qui vivait au temps d'Alexandre le Grand, méritait l'amitié d'Euclide.

DIOGNETE construisait les édifices qui ont étonné l'Orient, et appelait à son aide les ressources de la mécanique.

Des marins, non moins remarquables par leurs connaissances que par leur valeur, mettaient les flottes Rhodiennes au premier rang, et parmi eux, nous devons nommer THEODOTUS et SATYRUS qui furent envoyés à Rome comme ambassadeurs; EXECETE, THEOPHILISCUS, AMYNTAS, HEGESILOCHUS, dont l'autorité entraîna ses concitoyens à la suite des Romains contre Persée; déjà sous Philippe et Alexandre, un autre Rhodien du même nom, s'était fait remarquer par ses talents; à Démétrius, aussi redoutable sur terre que sur mer, DAMOPHILE avait opposé sa flotte, et il sut détruire celle de l'ennemi. Du reste, pour se faire une idée de la force de cette marine, il suffit de rappeler ce fait, que Philippe de Macédoine n'osa pas entrer en lutte avec elle; il eut recours à la ruse: au nombre de ses amis intimes il comptait un architecte de Tarente, nommé

Héraclide. Celui-ci se réfugia à Rhodes, poursuivi, disait-il, par la disgrace du Roi, et l'on sait qu'elle était à craindre; accueilli avec un empressement aveugle, il incendia tous les navires. Cette imprudence des Rhodiens est facile à saisir, si l'on veut bien observer que ce peuple, animé d'un amour jaloux pour la liberté, se faisait un devoir et un honneur de recueillir toutes les victimes de la tyrannie. Ainsi Damagète avait consulté l'oracle pour savoir quelle vierge il devait épouser; il en reçut cette réponse: *La fille du plus brave de tous les Grecs*. Damagète s'adressa au héros Messénien réfugié à Rhodes, suivant la tradition, * et sur la foi de l'oracle, la famille d'Aristomène eut une patrie et un foyer.

Les savantes écoles de Rhodes ne produisirent pas des généraux moins distingués que les marins. Il suffit de citer les deux frères MENTOR et MEMNON; le premier, "à la tête des Grecs soudoyés par Artaxerce-Ochus, roi de Perse, lui soumit l'Égypte, la Syrie et l'Asie Mineure". L'autre " s'était révolté dans sa jeunesse contre ce prince; mais ayant obtenu son pardon, il devint l'un de ses plus fidèles serviteurs; il servit avec le même zèle son successeur Darius. Lorsqu'Alexandre envahit la Perse, Memnon donna à Darius le conseil de ravager l'Asie Mineure. Quoique son avis n'eut pas été adopté, il n'en combattit pas le conquérant avec moins de dévouement. Il se distingua au passage du Granique, défendit la ville de Milet, et s'empara de Lesbos et de Chios. Il mourut devant Mitylène,

* Page 81.

au milieu de ses succès, et au moment où il allait porter la guerre en Grèce (333 av. J. C.) *. Bossuet a dit de lui : " Tant qu'Alexandre eut en tête un si fameux capitaine, il put se glorifier d'avoir vaincu un ennemi digne de lui ". †

La Peinture et la Sculpture nous offrent à leur tour des noms impérissables.

PROTOGENE

Nous avons déjà parlé de Protogène, et nous ne reviendrons pas sur un épisode qui trouvait sa place ailleurs. ‡

Protogène n'était pas né à Rhodes, mais à Caunes, petite ville de Carie sur la côte, en face de l'Ile §. La pauvreté l'y amena ; pour gagner son pain, il appliquait son pinceau à répandre des couleurs sur les navires ; mais son courage dérobait à la nécessité des loisirs que son génie consacrait à des œuvres d'art. Apelle contribua à le faire sortir de l'obscurité où l'aurait retenu la lenteur avec laquelle il exécutait ses tableaux. " Savant et correct, délicat et plein d'énergie, il voulait exceller en tout, cherchant toujours à perfectionner ". || Cette admirable lenteur le retint jusqu'à l'âge de 50 ans sur le chantier de construction des navires. Or un jour qu'il se livrait à son humble métier, Apelle se rendit à son atelier, où il rencontra une vieille femme, gardienne d'une ébauche : Quel nom dois-je

* Bouillet, Dict. d'Hist. et de Géo.

† Bossuet, Dis. sur l'Hist. Un.

‡ Page 46.

§ Aujourd'hui Dalian.

|| Encycl. de Fam.

annoncer à mon maître ? — Le voici, dit le visiteur ; et saisissant un pinceau, il trace au bas de la toile un trait délicat. A son retour, Protogène apprend ce qui s'est passé ; à la finesse du trait, il reconnait Apelle, et, prenant à son tour un pinceau qu'il trempe dans une couleur différente, il tire dans la première une ligne plus belle encore et plus déliée; et s'adressant à sa vieille servante ; — Quand l'inconnu reviendra, tu lui diras : *Voici celui que vous cherchez*. Apelle revint en effet, mais ne voulant point céder la victoire à son rival, il mène encore une troisième ligne, qu'un cheveu aurait couverte et qui laissait apparente celle de Protogène. L'artiste Rhodien, pour prix de sa glorieuse défaite, voua la plus sincère amitié à son vainqueur, et le retint en hospitalité. Du reste, Apelle attacha le plus grand prix à sa victoire, et quand on lui parlait de Protogène, il disait avec une délicatesse qui dissimulait l'amour propre satisfait : " Il a autant de talent que moi, et peut-être plus ". Si d'ailleurs il faut en croire la tradition, le favori d'Alexandre, qui savait se faire aimer de ses rivaux, se serait laissé attribuer des tableaux de Protogène, afin qu'ils se vendissent plus avantageusement : grand hommage rendu au talent de leur auteur de la part d'un artiste passionné pour l'art et très flatté de sa supériorité.

Mais Protogène n'eut pas longtemps besoin de cette protection, de quelque manière qu'Apelle l'ait exercée ; désormais à l'abri des premières nécessités, il alla visiter les chefs-d'œuvre d'Athènes. Ce voyage, entrepris dans sa pensée comme une étude, contribua à sa gloire : car les Athéniens le choisirent pour peindre des fresques dans leurs magnifiques Propylées. Peut-être en flattant ainsi

son amour-propre, voulaient-ils retenir Protogène; mais celui-ci resta fidélement attaché à sa patrie d'adoption, et l'enrichit de ses œuvres peu nombreuses, il est vrai, et dont on ne connait qu'un bien petit nombre : C'était un portrait de Cydippe, l'heureuse mère de Cléobis et de Biton; ceux de Tlypolème, d'Antigone et d'Alexandre le Grand. Nous avons en outre fait connaître le tableau représentant Ialyse en chasseur et la Nymphe Rhodos, auquel il travaillait pendant le siége livré par Démétrius. * Mais son œuvre la plus admirée des anciens, était *le Satyre* appuyé contre une colonne et tenant sous son charme une perdrix, dont la pose et les couleurs étaient si naturellement reproduites, que des perdrix apprivoisées s'y méprenaient au point de l'inviter à leur manière à se confondre dans leur compagnie. L'enthousiasme excité par l'oiseau, tandis qu'on regardait à peine le sujet principal, contraria l'artiste; il demanda et obtint la permission d'effacer la perdrix. De ces œuvres quelle est celle qui emporta l'admiration d'Apelle? Les descriptions que les auteurs anciens en ont laissées ne nous apprennent rien à cet égard. Nous savons seulement que ce tableau fut religieusement conservé à Rhodes, jusqu'au jour où Cassius l'emporta à Rome au milieu d'autres objets précieux; nous savons aussi que le *Chasseur Ialyse*, sur lequel l'artiste avait, au dire de Cicéron, passé quatre couches successives de couleur, et travaillé pendant 7 ans,† périt à Rome dans un incendie du temple de la Paix.

* Page 46.

† Orat. c. II.

Apelle et, à sa suite, des critiques autorisés, ont reproché à Protogène d'avoir sacrifié la hardiesse des traits à la méthodique précision ; d'avoir cherché le trop parfait, au détriment du laisser-aller naturel et plein de grâce.

Si d'autres peintres sont nés à Rhodes, leur réputation s'éclipse devant celle de Protogène ; mais la Sculpture va nous offrir des noms en plus grand nombre, et non moins célèbres.

CHARÈS ET LACHES

Charès fut le créateur du Colosse que Lachès acheva. Bien qu'il ne reste aucune reproduction authentique de ce chef-d'œuvre, nous pensons cependant qu'il devait être une amplification hardie de ces Apollons Héliens conservés au Musée du Louvre, et dont la tête est ornée de rayons comme celle que portent les médailles ou monnaies de Rhodes ; car les Rhodiens honoraient surtout le Dieu-Soleil. Peut-être pourrait-on attribuer aux artistes Charès et Lachès, quelqu'une des statues qui enrichissent les galeries du Louvre, et y voir le modèle du Colosse.

APOLLONIUS ET TAURISCUS

Ces deux artistes qui vivaient 200 ans av. J. C., * conçurent " le plus considérable ouvrage qui nous soit resté de la statuaire des anciens ; c'est plus qu'un groupe, c'est une scène entière ". † Le thème en est emprunté à l'histoire fabuleuse ; Euridipe l'avait traité dans une tragédie perdue

* Bouillet, Dict. d'Hist. et de Geog.

† Viardot, La Sculpture.



intitulée *Antiope*, et qui faisait avec les Phéniciennes, partie de la Tétralogie donnée en 408: Dircé avait soumis Antiope à une réclusion cruelle; Antiope délivrée inspire à ses enfants, Amphion et Zéthus, une vengeance sauvage; elle leur fait attacher sa rivale aux cornes d'un taureau furieux; " mais au moment où le taureau s'élançait, Antiope s'attendrit et pardonne. Voilà le sujet. Ces quatre personnages, ainsi que le taureau, sont plus grands que nature, et la base, qui est comme le théâtre de cette scène, contient encore, sur ses bords et ses angles, un petit Bacchus, un chien, d'autres animaux et des plantes. Tout ce vaste ensemble fut sculpté, au dire de Pline, dans un seul bloc de marbre, long de quatorze palmes, haut de seize. Sa grandeur, unique parmi les ouvrages du ciseau, suffirait sans doute à rendre importante cette immense composition de marbre; mais elle mérite aussi l'attention, l'admiration, par la force et la délicatesse du travail .... Le Taureau Farnèse peut être rangé parmi les plus belles œuvres de l'antiquité grecque venues jusqu'à nous ". * Pour expliquer la présence de Bacchus, il faut rappeler une tradition que l'artiste n'a pas cru devoir négliger dans son groupe, complexe comme un poëme. Dircé avait contribué à répandre le culte de Bacchus à Thèbes, et le Dieu, touché de son malheur, la changea en fontaine, et frappa Antiope de démence. Pline dit que l'ouvrage d'Apollonius fut apporté de Rhodes par Asinius Pollion. C'est ce même monument qui trouvé à Rome sous Paul III, dans les thermes

* Viardot. La Sculpt.

d'Antonin, a passé du palais des Farnèses, ses restaurateurs, desquels il a pris son nom de *Taureau Farnèse*, dans le musée de Naples". *

Le fameux *Torse* du Vatican est également dû au ciseau d'Apollonius. †

AGESANDRE, ATHENODORE ET POLYDORE

Les historiens et les critiques les plus exercés n'ont pas pu déterminer à quelle époque vivaient Agésandre, Athénodore et Polydore. Ils ne sont pas nommés dans la liste des hommes illustres que l'abbé Barthélemy conduit jusqu'à la fin du quatrième siècle av. J. C.. On ne sait pas non plus si Athénodore et Polydore étaient fils d'Agésandre. Viardot l'affirme; Winkelmann, Lessing et Bouillet, après Pline, le seul des auteurs anciens qui parle de ces artistes, ne le disent pas. Lempriere attribue le *Laocoon*, dont nous allons nous occuper, à Polydore et à ses fils, dont il ne donne pas les noms; de cette vague assertion, il faut rapprocher celle-ci qui la rend plus vague encore: "Agésandre, célèbre sculpteur sous Vespasien, auteur du Laocoon". Le savant auteur des Études sur les Tragiques Grecs nomme simplement: Agésandre, Polydore et Athénodore.

C'est trop déjà nous être arrêtés sur cette incertitude pénible pour l'historien, qui aimerait à faire connaître la vie privée de ces hommes que leur génie élève si haut;

* Patin, Etudes sur les Tr. Gr.

† Rio, l'Art Chr.

mais elle ajoute à leur gloire le mérite de la modestie; et s'ils vivaient au IVme. siècle, s'ils avaient puisé dans la tragédie perdue de Sophocle l'idée de leur chef-d'œuvre, s'ils étaient contemporains de cet Anaxandride, dont nous n'avons dit qu'un mot, dont Pierron ne dit rien dans son histoire si complète de la Littérature Grecque: quel contraste frappant avec la vanité de ce poëte, qui dérobait la médiocrité de son talent sous un appareil fastueux, et se montrait " beaucoup moins flatté de ses victoires, qu'humilié de ses chutes ". *

Les œuvres d'art ont généralement en elles mêmes un caractère particulier, sont marquées en quelque sorte d'un cachet qui les fait appartenir à une époque, à une école. La critique, fière à juste titre de ses découvertes, est ici en défaut cependant, et nous ne pouvons recueillir que ses contradictions et ses doutes sur le *Laocoon*, " ornement du palais de Titus, dans les ruines duquel on l'a trouvé, au temps de Jules II, avec de tels transports d'enthousiasme, et que les vicissitudes de la guerre ont fait voyager du Vatican au Louvre, et du Louvre au Vatican. Ce groupe n'est peut-être pas comme le dit Pline, de toutes les productions de la Peinture et de la Sculpture la plus excellente, mais c'est assurément la plus expressive, la plus tragique, et peut-être remonte-t-il, par l'imitation, de modèle en modèle, à travers la description de Virgile, si toutefois, ce dont on doute, elle lui est antérieure, à travers celles de la poésie Alexandrine, dont avait su profiter

* L'Abbe Barthelemy, Voy. du J. An.

l'auteur de *l'Énéide*, jusqu'au Laocoon de Sophocle" *

Cette phrase embarrassée traduit bien l'embarras en face duquel se trouvait l'académicien.

Ce serait vraiment trop sortir de notre cadre, que de reproduire la longue thèse de Lessing contre l'opinion de Winkelmann. Nous nous contenterons de dire que celui-ci assigne en effet au Laocoon "l'époque où l'art, chez les Grecs, avait atteint l'appogée de sa perfection, le siècle d'Alexandre le Grand". Puis il combat l'opinion de Maffei, qui croit pouvoir déterminer la 88me. Olympiade.

Töpffer, en étudiant la définition que Winkelmann a donnée du beau de l'art, laisse entendre qu'il partage l'opinion du savant critique, pour l'antériorité du groupe sur la narration poétique; car "Winkelmann, dit-il, trop exclusivement occupé de *l'Apollon*, du *Laocoon*, et des chefs-d'œuvre de la *Statuaire antique*, fait de la simplicité, en tant qu'elle rejette le varié et le complexe, l'appoint des éléments qui constituent le beau. Il est vrai en effet que ce caractère d'une si haute simplicité, qui symbolise en quelque sorte une pensée en la dénudant d'entourages, d'accidents, d'accessoires, accompagne toujours le beau dans les chefs-d'œuvre de la Statuaire antique, et se trouve être un des traits du *Grand style Grec*". †

Mais avant de donner l'opinion de Lessing lui même, il convient de relever une erreur dont Louvet, dans le Dictionnaire de la Conversation, et Bouillet dans son Dictionnaire d'Histoire, font responsable l'auteur de *l'Histoire de*

* Etudes sur les Trag. Gr.

† Reflexions et menus Propos.

l'Art. "Winkelmann, y lit-on, croit que le Laocoon a été exécuté par le sculpteur Lysippe". * Ceci donne à penser que Louvet et Bouillet n'ont pas lu l'ouvrage de Winkelmann, et rappelle le reproche que Lessing, au début du chapitre qu'il consacre à réfuter son compatriote, adresse à certains lecteurs: "On a coutume de feuilleter dans un ouvrage d'importance". † Ils n'ont pas lu d'avantage le livre de Lessing; car ils y auraient vu ce passage extrait de Winkelmann: "Laocoon, avec ses deux fils, est l'œuvre d'Agésandre, *d'Apollodore* et d'Athénodore". Apollodore est ici évidemment pour Polydore, qu'on trouve dans les anciennes éditions de Pline, et dans celles d'Hardouin en particulier, qui aurait certainement fait mention d'une divergence. ‡

Nous entrons maintenant dans le vif de la question avec Lessing, non pour faire montre d'érudition, en développant une thèse sans conclusion, mais pour en faire ressortir les caractères propres, et la supériorité de l'œuvre. "Il y a des connaisseurs de l'antiquité qui estiment le Laocoon comme un chef-d'œuvre de l'art Grec, il est vrai, mais qui le font naître à l'époque des Césars, parce qu'ils croient que le Laocoon de Virgile a servi de modèle aux Sculpteurs". Il semble, dit Montfaucon, qu'Agésandre, Athénodore et Polydore aient à l'envi engagé la lutte pour laisser un monument rival de l'incomparable description du poëte. "Sans doute ils trouvent des différences considérables

* Dict. de la Conv. — Dict. d'Hist. et de Geog., art. Laocoon.

† Lessing, Laocoon, Chap. XXVI.

‡ id. ... ibid. Note de Levys.

mais qui laissent néanmoins, selon plus de vraissemblance, l'honneur de l'invention à Virgile". Ce sont ces différences qu'il nous appartient de relever:

" Laocoon, que le sort avait fait prêtre de Neptune, immolait un taureau puissant aux autels de ce Dieu, quand deux serpents .... saisissent d'abord ses deux enfants, enlacent leurs faibles corps, et par d'horribles morsures, déchirent leurs membres palpitants. Laocoon s'arme d'un glaive et vole à leur secours. Ils le saisissent à son tour et l'étreignent de leurs longs replis; déjà deux fois ils entourent le milieu de son corps, et deux fois sur son cou, sur son dos, ils roulent les écailles de leurs croupes, et dépassent son front de leurs têtes et de leurs crêtes altières. Il veut de ses mains écarter ces nœuds terribles; son sang et de noirs poisons souillent ses bandelettes". *

Quiconque a vu au moins une reproduction par la gravure ou la photographie de la scène de marbre, saisit la part d'invention qui revient à Agésandre. Ses victimes sont nues. Lessing nous en donne la raison: " Dans la poésie le vêtement ne dérobe pas la douleur, dont l'expression reste sensible dans tout le corps, et le bandeau pontifical qui orne le front, ne le voile pas .... Mais la Sculpture devait rejeter cet accessoire, s'il ne convenait pas à l'œuvre principale". Or le front étant le siége des émotions de l'âme, on comprend que tout ornement, inutile ici pour ajouter de la dignité, aurait au contraire éteint l'expression de la douleur. C'est encore pour éviter cette contradiction,

* Virgile, En. l. II, Trad. de Lemaistre.

et aussi pour rendre plus sensible son idée, que l'artiste saisit le moment où l'un des monstres déchire le flanc de Laocoon.

Mais une raison d'un ordre plus élevé encore, explique le nu dans la Sculpture des Grecs : c'est, dit Rio, " la vocation spéciale de chaque peuple qui a déterminé plus particulièrement son développement intellectuel et moral....... Aux Grecs échut le dogme de la double dégradation de l'homme, par suite de sa chute, dégradation de son âme, et dégradation de son corps ; comme si cette race privilégiée n'avait entendu distinctement, à travers le bruit des siècles, que ces paroles de la Genèse : *Dieu créa l'homme à son image*. Et ce n'est pas de les avoir entendues, ni même de les avoir entendues mieux que les autres, qui constitue le privilége des Grecs ; c'est de s'être donné instinctivement la mission de réhabiliter la créature humaine, tant dans ses facultés que dans ses formes ". * C'est pourquoi la douleur, élément de la réhabilitation, a fourni le type de l'*Amazone* et celui d'*Hercule*. " Ctésilas eut l'idée de représenter son Amazone comprimant une forte douleur physique ou morale, mais la comprimant de manière à ne nuire en rien à la beauté des formes ni à l'harmonie des lignes ". * Agésandre a poursuivi un idéal identique, en combinant ensemble la douleur morale du père et la douleur physique de l'homme ; et sa main n'a pas reculé devant la difficulté de draper un manteau.

Tandis que le poëte, Lessing l'observe avec raison, dispose

* Rio, l'Art Chr. Introd.

du temps comme d'un élément de sa composition, le sculpteur au contraire doit saisir et immobiliser un moment du drame; * il doit donc choisir le plus tragique. Sous ce point de vue encore le groupe d'Agésandre échappe à la comparaison avec la description de Virgile. Car l'instant, plus rapide que l'éclair, où Laocoon a dû ressentir et exprimer dans ses traits et dans ses convulsions la douleur la plus poignante; c'est lorsqu'en le frappant lui même de son dard, le serpent a glacé le sang dans ses veines, engourdi son bras, et rendu impuissants les efforts qu'il faisait pour délivrer ses enfants frappés avant leur père; l'instant d'après, il n'était plus qu'un cadavre debout, et sur son front les monstres victorieux soufflaient le calme de la mort.

Le critique allemand est encore non seulement juste, mais large et élevé en esthétique, lorsqu'il attribue le silence du Laocoon de marbre moins à la laideur d'une bouche toujours ouverte, qu'à l'obligation pour l'artiste d'observer une grande mesure dans l'expression. * Virgile a traduit les cris inconscients de l'agonie; Agésandre serait sorti de son sujet, puisqu'il voulait montrer la volonté "maîtresse du corps qu'elle anime".

Nous sortirions aussi de notre sujet, en prolongeant cette étude, dont le but est de faire connaître l'originalité de l'œuvre d'Agésandre, et non de soustraire aux juges la question de priorité ou de postériorité. La conclusion qui nous semble surgir de ce que nous avons dit, c'est que le chef-d'œuvre qui honore l'école de Rhodes, est plutôt né

* Lessing, *Laocoon*, Chap. IV.

de la tragédie que de l'épopée; qu'il n'est pas étranger aux qualités du plus beau siècle de l'art Grec; qu'il n'est pas " trop vanté ", comme le disait Chateaubriand de l'*Apollon du Belvedere*; qu'il n'y a pas longtemps à rester devant lui, comme devant d'autres chefs-d'œuvre, pour qu'il vous parle le premier; mais qu'il " résiste mieux à cette terrible épreuve du premier regard; .... qu'on est surpris et charmé d'y découvrir des beautés inespérées. On comprend l'opinion de Pline, chez les anciens, de Michel-Ange, de Lessing et de Diderot, chez les modernes, qui donnent la palme à ce groupe fameux............ que nul morceau de sculpture ne surpasse pour l'expression de la douleur physique et de la volonté plus forte que la douleur, et que peu de morceaux égalent pour le travail du ciseau ". *

GRAMMAIRIENS — RHETEURS.

Les beaux arts exigent une culture intellectuelle que les écoles de Rhodes offraient à tous les insulaires; elles étaient d'ailleurs ouvertes à tous les maîtres et à tous les élèves des autres pays. Ce caractère hospitalier des Rhodiens, dont la politique abusa une fois, nous l'avons vu, leur procura par compensation, l'avantage de faire siens en quelque sorte plus d'un homme illustre.

ESCHINE

Le rival de Démosthène, vaincu dans le procès de la Couronne, soit par honte de sa défaite, soit pour éviter

* Viardot, *La Sculpture*.

l'amende dont il était passible, s'exila à Éphèse d'abord, et après la mort d'Alexandre, son protecteur, à Rhodes, où il ouvrit une école de Rhétorique. " On conte qu'il commença ses leçons d'éloquence par la lecture des deux harangues prononcées au sujet de la Couronne. La sienne achevée, les applaudissements éclatèrent; et comme on s'étonnait qu'avec un tel chef-d'œuvre, il n'eut pas vaincu: Attendez, dit-il, et il lut le discours de Démosthène. Les applaudissements redoublèrent. Alors Eschine : — Que serait-ce donc si vous aviez entendu le monstre lui même ?" * Ce n'est pas lui qui dut croire à l'innocence du *Monstre*, lorsque le Trésorier d'Harpale, arrêté à Rhodes, et soumis à la torture pour nommer les complices de ce Préfet exacteur et infidèle, garda sur le nom de Démosthène un silence que Philoxène eut la loyauté de reconnaître. Ce n'est pas à Rhodes que mourut Eschine, comme le dit Bouillet, mais à Samos, où l'avait appelé quelque affaire; il était âgé de soixante-dix-neuf ans. (314). †

APOLLONIUS DE RHODES.

Il naquit à Alexandrie, peut-être à Naucratis; mais il adopta pour patrie la ville de Rhodes, qui lui avait accordé le droit de cité, quand il était poursuivi par la jalousie de Callimaque. Celui-ci ne comprenant pas que les succès de l'élève font la gloire du maître, ne put supporter l'enthousiasme qu'excitèrent les *Argaunautiques*. " Il écrivit contre Apollonius une satire des plus virulentes et travailla

* Pierron, Hist. de la Lit. Gr.
† ... id. ... ... ibid. ... ... — Encycl. de Famille.

à le perdre dans l'esprit du Monarque (Ptolémée Philadelphe). Apollonius céda à l'orage ; il quitta son pays, et il se retira à Rhodes, où il enseigna la grammaire et la Rhétorique......... C'est là qu'il remania son poëme, et le mit dans l'état où nous le possédons". * Nous devons croire que la didactique du maître n'était pas du genre ennuyeux, comme l'est son poëme, suivant l'opinion du critique que nous venons de citer. Cependant Virgile sut en extraire plus d'une image heureuse.

.... ARISTOCLES ET ABRON, sont deux noms que nous devons nons contenter de recueillir, en ajoutant pour le second, qu'il enseignait la rhétorique à Rome.

PHILOSOPHES.

PANÆTIUS naquit à Rhodes vers l'an 190 av. J. C. Après avoir suivi à Athènes les leçons d'Antipatre de Tarse, il s'attacha à la philosophie stoïcienne. Les Athéniens conçurent pour lui tant d'estime, qn'ils voulurent le retenir en lui accordant le droit de cité. La gloire de tenir une école dans cette illustre ville ne put l'emporter sur l'amour qui l'attachait à Rhodes : *Un homme vertueux et modeste doit se contenter d'une patrie*, répondit-il, et il refusa le privilége qui lui était offert. Cependant il alla professer à Rome, et parmi ses élèves, il compta Lælius et Scipion le Second Africain. Le soldat lettré faisait tant d'estime du commerce de son maître qu'il lui donna logement dans sa maison et voulut toujours l'avoir près de lui dans ses expéditions,

* Pierron, Hist. de la Lit. Gr.

comme dans ses plaisirs. Cette étroite amitié servit à Panætius pour favoriser auprès du Sénat la prospérité des Rhodiens et leur obtenir les immunités dont ils jouirent sous la République.

Il a écrit un traité des *Devoirs*, livre perdu aujourd'hui, divisé en trois parties : l'*honnete*, l'*utile*, et la comparaison de l'un et de l'*autre*; et dont Cicéron s'est inspiré de préférence ; car " la matière est, sans contredit, traitée avec le plus grand soin ; mais je m'étonne qu'il ait omis de définir le *Devoir* ......, et qu'il n'ait pas, comme il l'avait promis, traité la troisième question ".

" Pub. Rut. Rufus, qui avait souvent assisté aux leçons de Panætius, aimait à dire de ce livre : Apelle de Cos avait commencé une Vénus qu'il laissa inachevée ; mais la beauté du visage ôtait tout espoir de réussir à peindre le reste du corps avec autant de perfection ; aucun artiste n'offrit donc son pinceau : de même personne n'ôsa continuer ce que Panætius avait entrepris sans l'achever ; car ce qu'il avait fait était d'une supériorité trop élevée ".*

POSIDONIUS

Si Panætius appartient à Rhodes par sa naissance, Posidonius lui appartient par l'adoption. " Disciple du précédent, et un des maîtres de Cicéron, il avait fourni de même au grand philosophe Romain la matière des beaux traités de la *Divination*, du *Destin* et de la *Nature des Dieux*. C'est dire assez que les écrits des deux stoïciens étaient des

* Ciceron, De Officis.

œuvres du plus haut mérite, puisqu'il a suffi de les transcrire et de les remanier pour en faire des chefs-d'œuvre. Cicéron en a embelli la forme; mais qui peut douter que les originaux n'aient été remarquables par la gravité du style, par la précision, par la vigueur, par cette mâle éloquence qui nait toujours d'une conviction profonde et d'un véritable amour de la vertu. Nous savons que Panætius et Posidonius étaient éloquents lorsqu'ils parlaient; leur enthousiasme pour Platon prouve que le beau ne leur était pas plus indifférent que le bien ". *

Pompée vint aussi à Rhodes pour assister aux leçons de Posidonius. Mais un vif accès de goutte faillit compromettre dès le premier jour la réputation du maître; obligé de s'interrompre, il fit servir au triomphe de sa doctrine l'énergie de sa volonté. Telle était la considération dont il jouissait chez les Rhodiens, que ceux-ci le chargèrent d'une ambassade auprès du Sénat.

A l'étude de la Philosophie et de l'Astronomie, Posidonius joignait celle des Mathématiques, de la Physique et de l'Astronomie; si ses calculs sur la circonférence de la terre, la profondeur de l'atmosphère, la distance du Soleil et de la Lune, sont souvent très peu d'accord avec les résultats obtenus aujourd'hui, ils n'en prouvent pas moins une grande intelligence, un profond esprit d'observation, et une opiniâtreté infatigable au travail. Comme il avait voyagé jusqu'en Occident, il avait été témoin aussi du phénomène de la marée, si étrange pour tous ceux qui

* Pierron, Hist. de la Lit. Gr.

n'ont jamais quitté les rivages de la Méditerranée; et il détermina l'heure de ce mouvement des eaux de l'Océan sur la révolution de la Lune. Pierron ajoute qu'il continua l'*Histoire Générale* de Polybe, et que ce travail "se recommandait par des qualités analogues à celles que nous prisons dans l'ouvrage du héros de Mégalopolis".* Il mourut à Rome à l'age de 84 ans.

HECATON.

Hécaton de Rhodes fut initié à la doctrine Stoïcienne par Panætius, et, comme celui-ci, il écrivit sur les devoirs de l'homme, un traité dont Cicéron fait mention. †

LEONIDAS ET GEMINUS.

Ils vivaient tous deux dans le dernier siècle de l'ère payenne. Leurs vastes connaissances dans les sciences mathématiques et l'Astronomie les ont rendus célèbres; Léonidas en particulier est gravement recommandé par Strabon.

APOLLONIUS MOLON.

La célébrité des écoles de Rhodes séduisit le Carien Apollonius, surnommé Molon. Peut-être à la suite de l'édit de proscription lancé par Crassus contre tous les Rhéteurs Grecs, avait-il quitté Rome, où Cicéron s'était attaché à lui, bien long temps avant d'aller fréquenter son école à Rhodes. (78). Cet exil, par lequel le jeune orateur romain

* Pierron, Hist. de la Lit. Gr.
† De Off. lib. III, c. 15, 23.

échappait aux sanglantes rancunes de Sylla, contribua singulièrement à ses progrès dans l'éloquence et dans la philosophie; car il suivait en même temps les leçons de Posidonius et celles d'Apollonius. Devant son maître d'éloquence peu familiarisé avec la langue Latine, Cicéron dut s'exprimer en grec, et son premier discours frappa les auditeurs d'étonnement et d'admiration. Apollonius seul resta silencieux et pensif. Cicéron s'en affligeait: — Ce n'est pas, lui répondit le maître, que je vous refuse mon admiration ni mes éloges; mais je déplore l'infortune de la Grèce; les seuls biens qui lui restaient, l'art et l'éloquence, vous en faites la conquête en faveur des Romains! *

L'élève ne fut pas ingrat, et nous devons recueillir le témoignage que lui même rend au mérite d'Apollonius: " Avocat habile, excellent écrivain, il donnait ses leçons avec le talent d'un savant; il réprima en moi, ou du moins il fit tout ce qui dépendait de lui pour réprimer les écarts dans lesquels m'entraînait la fougue d'un âge témérairement audacieux, et pour retenir dans des limites raisonnables le torrent débordé d'une élocution emphatique. Aussi lorsque deux ans plus tard je revins à Rome, j'étais bien plus exercé, ou, pour mieux dire, je n'étais plus le même". †

Les mêmes écoles fournirent à Rome un de ses plus remarquables Jurisconsultes, Ser. Sulpicius, condisciple de Cicéron.

Si du reste Caton, qui lui aussi avait étudié à Rhodes, inspira au Sénat le Décret par lequel les Rhéteurs et les

* Plutarque, Vie de Ciceron, c. IV.
† Ciceron, Brutus.

Philosophes Grecs étaient bannis de Rome, il n'en conserva pas moins une grande estime pour ses maîtres, et le talent oratoire qu'il avait acquis dans leurs écoles, servit à protéger les Rhodiens contre la susceptibilité du Sénat. " Antoine assistait aussi fréquemment aux leçons données à Rhodes par les savants d'alors " ; * et si plus tard il essaya de dissimuler ce qu'il devait à l'étude, c'est qu'il avait pour système que l'éloquence, étrangère aux ressources de l'art, agit plus fortement sur le caractère des peuples. Brutus, César et Cassius, ont leurs noms inscrits parmi ceux qui sont redevables à ces mêmes écoles de leurs talents; mais le dernier ne garda qu'un trop fidèle souvenir des richesses artistiques qu'il avait admirées dans la ville savante. Nommons encore Tibère; et tirons cette conclusion que, si les Romains, jaloux de la prospérité de Rhodes, lui ôtèrent beaucoup de son importance commerciale, en concédant l'ile de Délos aux Athéniens avec tous les privilèges d'un port franc placé sous leur protection (167 av. J, C.), ils ne purent pas lui ravir la gloire d'être le premier refuge de la Philosophie la plus saine alors, de l'éloquence véritable, de la science, et du goût sévère dans les beaux arts.

De ce haut degré de magnificence et de civilisation auquel s'étaient élevés les Rhodiens, il ne reste aujourd'hui que des ruines; mais si l'Ile a suivi l'Orient dans la décadence où il a sombré, du moins elle a si longtemps défendu son indépendance, que la Providence l'a marquée déjà

* Ciceron, de Orat.

comme le point qui arrêtera les efforts d'un ennemi nouveau en lutte avec la civilisation Chrétienne.

Une seconde histoire commence donc, aussi brillante que la première, et qui s'achèvera, comme celle-ci, dans l'obscurité. Dieu qui a *créé les nations guérissables*, les éprouve pour un temps dont il connait seul la durée.

FIN

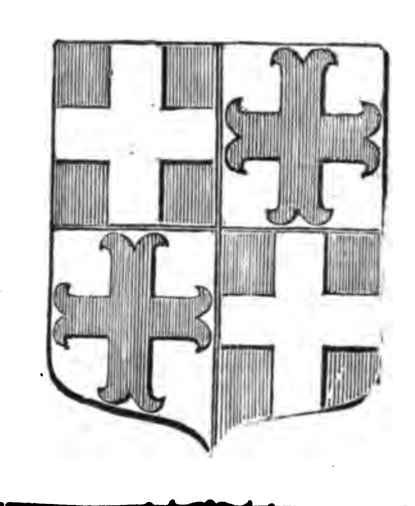
DE LA PREMIERE PARTIE



HISTOIRE

SECONDE PARTIE

LES CHEVALIERS HOSPITALIERS



Rhodes, des Ottomans ce redoutable écueil,
De tous ses défenseurs devenu le cercueil.

RACINE, *Baj.*, *acte* II, *sc.* I.

CHAPITRE VII.

LES HOSPITALIERS

ORIGINE DE L'ORDRE – SA CONSTITUTION – REFORMES SUCCESSIVES.

L'histoire de l'Ordre des Hospitaliers rentre maintenant dans notre cadre, puisque c'est de lui que Rhodes reçoit une vie nouvelle, par lui qu'elle redevient un État libre et florissant, entouré d'une ceinture de travaux gigantesques encore debout, tout aussi bien que la plupart des édifices qu'ils protégeaient : monuments impérissables du génie, de la force et de l'héroïsme.

Cette Ile de Rhodes, justement appelée le joyau de la Méditerranée, verte comme une émeraude enchassée dans l'azur du ciel et de la mer, et toujours éclairée par le soleil le plus riant, devenue sous la faible suzeraineté des Empereurs Grecs un redoutable repaire de corsaires insoumis, spoliée par d'avides Gouverneurs presque indépendants ; vit tous ces scélérats dispersés ; ses ports sont de

nouveau ouverts à toutes les nations; son commerce se ranime; la population s'accroît, active et calme, laborieuse et prospère. En un mot, toute la gloire de l'antiquité refleurit sous une sage et puissante organisation.

Personne n'ignore que l'Ordre des Chevaliers, ou pour mieux dire des *Hospitaliers*, car tel fut son premier nom, doit son origine à la piété de quelques marchands d'Amalfi.

Il existait déjà, dans la vallée de Josaphat, quelques misérables masures et une chapelle, dont la construction était à tort ou à raison "attribuée à Charlemagne". * Ce n'était certainement pas un Hospice régulier, mais un endroit où les Chrétiens étaient tolérés, et où les pélerins avaient l'habitude de descendre avant de pénétrer dans la ville Sainte. C'est de là qu'ils marchandaient le droit d'entrée; c'est enfin là que les marchands de Venise, de Gênes, de Pise et de Marseille, tenaient une foire qui s'ouvrait tous les ans le 15 Septembre. *

Mais abandonnés à leurs propres ressources, sans autre assistance que celle de quelque prètre retenu là par sa piété et qui venait par dévouement privé soigner les maladies contractées à la suite d'un long et pénible voyage, les pélerins étaient en outre exposés aux continuelles vexations des pillards nomades.

Touchés par tant de misères, les pieux Amalfitains sollicitèrent, en 1050, du Caliphe Mustafer b'Illah, Soudan d'Égypte, et alors maitre de Jérusalem, la permission de construire dans la ville une église et un hospice entouré de

* Michaud & Poujoulat, *Hit. des Crois*.

murailles, dans lequel les pélerins seraient accueillis et hébergés.

L'usage des pélérinages ne paraissant pas extraordinaire à un peuple dont la religion en fait un devoir, l'arrivée des étrangers produisant un certain mouvement dont il tirait toujours quelque avantage, le Caliphe accorda facilement cette permission, et exempta l'Hospice et ses desservants des redevances ordinaires. Divisé en deux parties, l'une pour les femmes sous le vocable de Ste. Marie-Madelaine, l'autre pour les hommes sous l'invocation de St. Jean-Baptiste-l'Aumônier, le nouvel établissement jouit bientôt de la plus grande faveur : car, non seulement il recevait les Pélerins sains ou malades qui frappaient à la porte, mais enrichi par les offrandes que ses hôtes, devenus ensuite ses bienfaiteurs, recueillaient en Europe et lui faisaient soigneusement parvenir, il étendit ses secours bien au delà de son enceinte. Il alla plus loin encore, puisqu'il vint souvent en aide aux Musulmans eux-mêmes.

L'invasion des Turcomans (1065) avait placé la Palestine sous une domination beaucoup plus barbare que celle des Sarrasins. L'Hospice et les pélerins qu'il abritait, eurent à souffrir bien des vexations, et Pierre l'Hermite. victime de ces avanies, à son retour en Europe, prêcha la *Guerre Sainte*, sur la fin du XIme. siècle.

Sa parole puissante, passionnée, entraînante, souleva toute la Chrétienté ; il en résulta la Première Croisade. Après bien des péripéties, les Croisés arrivèrent le 7 Juin 1099 sous les murs de Jérusalem, retombée dans l'intervalle sous la domination des Caliphes d'Égypte.

L'Hospice de St. Jean était alors placé sous la direction

de Gérard Tunc * que les uns font natif d'Amalfi, et les autres, avec plus de vraisemblance, de Martigues en Provence.

Répandant ses aumônes sur tous les pauvres sans acception de culte, Gérard était aimé, honoré et respecté dans tout le pays, qui ne le connaissait que sous le nom d'*Abou-el-Fakr* (le père des pauvres); son influence était même si grande, que le Gouverneur de Jérusalem, redoutant de trouver dans Gérard un puissant auxiliaire des Croisés, le fit arrêter, charger de chaînes et enfermer au fond d'un cachot.

Délivré par les conquérants et rendu à son Hospice, Gérard Tunc consacra aux blessés et aux malades de l'armée, ses soins, sa fortune, son existence tout entière. Plus d'un moribond lui dut la vie; plus d'un affligé le soulagement de ses peines.

Plein de respect et de reconnaissance pour ce noble dévouement, Godefroi de Bouillon, élu Roi de Jérusalem, accorda au généreux Hospitalier de grandes faveurs pour son Hospice et les revenus des domaines qu'il possédait dans le Brabant. Stimulés par cet exemple, la plupart des nobles croisés ne se montrèrent pas moins reconnaissants que leur chef, et quelques uns, allant plus loin encore, sollicitèrent de Frère Gérard la permission de l'aider dans sa sainte mission d'abnégation et de charité.

C'est ainsi que prit naissance cet ordre des Chevaliers Hospitaliers de St. Jean de Jérusalem, dont la gloire et les

* D'autres le nomment Giraldus, Gerandus, Tum, Tung, Tunens, &c

exploits devaient remplir le monde pendant plusieurs siècles.

" On peut, dit Rio, se consoler du scandale que causa la décadence des Templiers, en voyant les sublimes exemples d'héroïsme, héroïsme d'honneur comme héroïsme de vertu, donnés à la Chrétienté défaillante par une autre milice qui semble se charger à elle seule de remplir les engagements contractés envers l'Europe par les autres instituts du même genre; je veux parler de la milice connue d'abord sous le nom de Frères Hospitaliers, puis sous celui de Chevaliers de Rhodes, et enfin sous celui de Chevaliers de Malte; milice au bras de fer, au cœur indomptable, et qui trouva moyen, par ses exploits presque fabuleux, d'immortaliser successivement ses trois noms". *

Voyant sa confrérie enrichie et augmentée, frère Gérard décida de lui donner une institution régulière et légale. A cet effet il s'adressa au Pape Pascal II, qui approuva les Statuts du fondateur et le nomma, par une Bulle datée de 1113, chef des *Hospitaliers* de St- Jean de Jérusalem. Gérard exigea de ses frères en religion, le triple vœu de chasteté, de pauvreté et d'obéisseance; afin qu'ils ne pussent jamais oublier le but de leur institution, il se conféra le titre de *Serviteur des Pauvres*, et adopta pour son Ordre le manteau noir à capuchon, orné sur la poitrine d'une croix blanche.

Indépendant alors, Gérard se sépara des moines Bénédictins, directeurs spirituels de l'ancien établissement, et

* Rio, l'Art Chret. Introd.

fonda un nouvel Hospice beaucoup plus vaste, construit autour d'une église monumentale qu'il plaça sous l'invocation de St. Jean-Baptiste, que l'Ordre prit dès lors pour son patron. L'église était desservie par un chapelain qui faisait partie de la confrérie.

Gérard Tunc ne renferma pas le zèle de sa charité dans la Palestine seulement, car avant sa mort, survenue en l'an 1119 environ, il avait déjà fondé en Europe plusieurs hospices, succursales de celui de Jérusalem, où les pauvres et les malades étaient recueillis et soignés gratuitement. "Le premier de ces hospices en Europe et le plus considérable de la Langue de Provence était celui de St. Gilles". *

Les Hospitaliers, auxquels le Pape avait accordé le privilége d'élire eux mêmes leur supérieur, donnèrent pour successeur à Tunc Frère Raymond du Puy, issu d'une illustre famille du Dauphiné, dont les descendants portent aujourd'hui le nom de Puy-Montbrun.

Frère Gérard s'était fait appeler *Recteur*; c'est pourquoi frère Raymond du Puy, bien que le second, est désigné comme le premier Maître de l'Ordre. Ce titre ne fut précédé du mot *Grand* qu'en 1267, sous le magistère de Hugues de Rével. Toutefois, dans les actes, le chef de l'Ordre conserva fidélement le titre fondamental de *Servus pauperum et Custos Sancti Hospitalis Jerusalem*.

Jusque là, l'Ordre n'avait qu'un but, qu'une mission: l'hospitalité envers les pélerins et la charité envers les pauvres; mais les continuelles vexations auxquelles étaient

* L'Abbé d'Éverlange, *Saint Gilles et son pèlerinage*.

soumis les chrétiens de la part des tribus nomades qui infestaient les environs de Jérusalem, exigeaient un remède. Raymond du Puy résolut donc de tirer de sa maison un corps militaire destiné à protéger les pélerins contre les rapines des bédouins. Quoique assez incompatible avec les statuts primordiaux et constitutifs de l'Ordre, cette résolution ne pouvait que sourire à des gens élevés pour la plupart dans la carrière des armes; aussi fut-elle acceptée avec enthousiasme, et attira-t-elle une grande partie de la jeune noblesse Européenne, avide de se signaler sur les champs de bataille.

L'affluence fut telle, que Raymond du Puy fut obligé d'introduire une réforme radicale, qui ne subit par la suite que des changements de détail; il partagea l'Ordre en trois classes distinctes :

1°.— Chevaliers de Justice; ils devaient compter au moins quatre quartiers de noblesse, tant du côté paternel, que du côté maternel; ils portaient l'habit rouge (soubreveste) avec la croix blanche sur le côté gauche de la poitrine, l'épée et les éperons d'or, et étaient tenus de combattre pour la Foi.

2°.— Religieux proprement dits, dont le devoir était de desservir l'église paroissiale de l'Ordre et d'administrer les Sacrements aux Chevaliers, à la Milice et aux hôtes de l'Hospice. Ces Religieux furent plus tard divisés en deux catégories, savoir: les Chapelains Conventuels, chargés des fonctions religieuses dans le Couvent central, et les prêtres d'obédience, qui remplissaient les mêmes fonctions dans les Prieurés et Commanderies d'Europe.

3o.— Frères Servants d'Armes, *Servientes Armorum*, et

les Frères Servants d'Office, *Servientes Officii*. Les premiers exerçaient auprès des Chevaliers les fonctions d'Écuyers et étaient aptes à obtenir le grade de Chevalier avec tous ses priviléges. Si les Servants d'Office n'avaient pas le droit d'aspirer à cet honneur et à ces avantages, ils jouissaient par contre de prérogatives assez nombreuses et assez importantes, pour faire rechercher ces fonctions aux gens du peuple.

Ces trois grandes classes composées d'hommes d'origines différentes, chez lesquels l'esprit national, si nuisible parfois aux Croisés, conservait encore tout son empire, n'auraient pas été retenues par un lien de concorde assez puissant, si la sage prévoyance des fondateurs n'avait fait d'un principe de dissolution, un stimulant de noble rivalité. Les membres de chaque classe de même nationalité, composèrent les *Langues*, au nombre de sept, rangées sous un chef distinct, auquel était attribuée une dignité spéciale, que les archives de l'Ordre désignent sous les titres suivants :

Grand Hospitalier, pour la	Langue de France.
Grand-Commandeur de l'Ordre,	Langue de Provence.
Maréchal de l'Ordre, ...	Langue d'Auvergne.
Amiral, ...	Langue d'Italie.
Turcopolier, ...	Langue d'Angleterre.
Grand-Bailli de l'Ordre, ...	Langue d'Allemagne.
Grand Conservateur, ...	Langue d'Aragon, qui

comprenait aussi celles de Catalogne et de Navarre, comme celle de Belgique était comprise dans la Langue d'Angleterre.

Plus tard, en 1462, le Grand-Maître Pierre Raymond

Zacosta dut créer une huitième Langue, celle de Castille, Léon et Portugal, à laquelle fut attachée la dignité de Grand-Chancelier.

Chaque Langue possédait un local affecté à ses réunions particulières; ce local prit le nom de Prieuré, mais plus communément celui d'Auberge, qui est souvent appliqué à la Langue elle même.

Outre les Chevaliers de Justice ou Chevaliers *Profès*, il y avait aussi les Chevaliers *Donats*, c'est-à-dire des Chevaliers admis à porter l'habit de l'Ordre et à combattre provisoirement dans ses rangs, mais qui n'ayant pas prononcé les vœux, étaient libres de se retirer en temps de paix. Ils se distinguaient des Chevaliers Profès par la croix cousue sur leur soubreveste, et qui avait trois branches au lieu de quatre.

Les Chevaliers eurent aussi par la suite des soldats mercenaires, mais cet enrolement ne les faisait entrer à aucun degré dans l'Ordre.

L'autorité suprême était concentrée entre les mains du Grand-Maître qui était pourtant tenu, pour les affaires importantes, de prendre l'avis du Conseil composé des chefs des différentes Langues, désignés sous le nom de *Baillis Conventuels* et aussi sous celui de *Piliers*. Dans les circonstances extraordinaires, on convoquait un Chapitre Général ou grande assemblée de l'Ordre, à laquelle assistaient de droit tous les Chevaliers Profès présents.

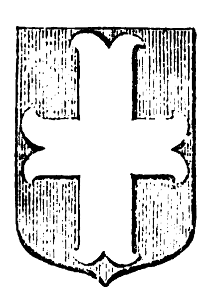
Telle fut la constitution fondamentale de l'Ordre; elle subit par la suite quelques légères modifications, dont nous parlerons à mesure que les événements se développeront.

On assure que les branches de la croix, insigne de l'Ordre,

étaient à lobes anguleux, découpés sur la base de quatre triangles isocèles, réunis par leurs sommets.

Ainsi dessinée, cette croix est assez connue aujourd'hui sous le nom de *Croix de Malte*.

Nous ne contesterons pas cette opinion si répandue; mais nous constaterons que la croix sculptée dans les armoiries de l'Ordre, existant en mille endroits sur tous les monuments de Rhodes, affecte la forme de bandes droites, se coupant à angle droit, et dont les extrémités figurent les fleurons inférieurs de la fleur de Lys.



Ne faut-il pas en conclure que la croix de Malte ne fut adoptée par l'Ordre, si elle le fut jamais, que lorsqu'il se réfugia dans cette dernière île?

Quelques historiens mentionnent aussi une congrégation de Sœurs Hospitalières, ordre de femmes agrégé en quelque sorte, par sa règle et sa mission, à celui des Chevaliers. Les chroniques contemporaines, en tant qu'elles concernent Rhodes, ne parlent d'aucune corporation proprement dite de ce genre. Si les convenances exigeaient qu'à Jérusalem et dès l'origine, l'hospice consacré aux femmes fut desservi par des femmes soumises à une règle commune, il n'en était plus de même à la fin du XIIIme siècle; l'élan des pélérinages s'était arrêté; ils ne pouvaient plus du moins, vu la permanence de la guerre, être suivis par les femmes. Rhodes d'ailleurs n'est pas sur la voie directe de la Terre Sainte; et quand les Chevaliers

s'établirent dans cette Ile, ce fut plutôt comme ordre militaire que comme ordre Hospitalier. Il est donc probable que la part de l'œuvre de charité réservée aux femmes, si jamais elle avait été faite précédemment, n'avait plus sa raison d'être au lieu et à l'époque dont nous nous occupons, ce qui explique le silence des chroniqueurs. Toutefois pendant les deux siéges soutenus contre les Turcs, les Dames bourgeoises organisèrent un service régulier en faveur des malades et des blessés, dont une partie fut sans doute aussi recueillie dans les couvents des Religieuses établies à Rhodes, mais indépendamment de l'Ordre.

En effet, l'existence de ces couvents est prouvée par l'inscription suivante gravée sur une dalle qui se trouve dans un bain turc:

SOROR AGNES MASSILIÆ, RELIGIOSA ORDINIS SANCTI AUGUSTINI QUÆ OBIIT IN HOC XENODOCHIO IX MARTII, ANNO MCCCLXXXXIII, HIC JACET. PRO EJUS ANIMA ORA UT PER MERITA CHRISTI GAUDEAT IN CŒLO AMEN.

(Ci gît Sœur Agnès de Marseille, religieuse de l'ordre de Saint Augustin. Elle mourut dans cet hotel le 19 Mars de l'an 1393. Priez pour son âme, afin que par les mérites du Christ, elle triomphe dans le Ciel, amen).

§ 2 ADMINISTRATION

Les riches possessions que l'Ordre avait acquises par son extension progressive, nécessitaient la nomination d'intendants chargés de leur administration. Ceux-ci, choisis parmi les Chevaliers, prirent le nom de Commandeurs, et les biens de l'Ordre placés sous leur direction prirent celui de *Commanderies*. La principale Commanderie d'un État

ou d'une province était désignée sous le nom de *Prieure*, dont le dignitaire prenait le titre de Prieur, et contrôlait l'administration des Commanderies suffragantes. Parfois aussi ces propriétés étaient données à bail, d'où le nom de Bailli pour le tenant. Les revenus provenant de ces domaines étaient désignés sous le nom de *Perceptions* et de *Responsions*.

§ 3 RESUME HISTORIQUE (1158-1291).

L'histoire de l'Ordre ne nous intéressant qu'autant qu'elle concerne Rhodes, nous nous limiterons à résumer en peu de mots les principaux événements, qui de Jérusalem avaient conduit les Chevaliers à Limassol de Chypre.

Youssouf Salaheddin * venait de rétablir l'unité de l'Islam; souverain absolu, général habile, conquérant humain, il possédait toutes les qualités qui manquaient aux chefs Latins. Ce guerrier paraissait destiné à subjuguer toute la Syrie; il avait déjà consolidé sa domination sur l'Egypte, dont Nour-el-Din, mort en 1174, lui avait confié le gouvernement.

Les Sarrasins, anciens maîtres du pays, bien supérieurs en nombre aux Chrétiens, devaient nécessairement, malgré les efforts et l'héroïsme des Latins, reprendre tôt ou tard possession de tout le territoire. Ce moment aurait pu être retardé; mais de mesquines rivalités avaient affaibli le Gouvernement: Baudouin III étant mort, son frère Amaury était monté sur le trône ébranlé (1163), qu'il n'occupa

* Plus connu en Europe sous le nom de Saladin.

que peu de temps. Sous ses successeurs Baudouin IV, Baudouin V et Guy de Lusignan, l'un idiot et maladif, l'autre mort subitement, et le dernier enfin le plus incapable des princes, la désunion fut au comble entre les chefs, qui perdirent tout honneur et toute pudeur.

L'Ordre des Hospitaliers et celui des Templiers dont le premier devait plus tard recueillir l'héritage, sans encourir les reproches qui, à tort ou à raison, ont stigmatisé la mémoire du second, étaient en complet désaccord; la jalousie avait, en les divisant, favorisé les projets de Salaheddin, auquel Jérusalem ouvrit ses portes le 2 Octobre 1187.

Le chef des Sarrasins ne souilla pas sa victoire par les scènes de désordre et de carnage, qui, en 1099, avaient signalé l'entrée des Chrétiens dans la Ville Sainte; au contraire, ce *barbare* se montra beaucoup plus humain que ses adversaires, qui, dans l'enivrement du succès, oublièrent souvent qu'ils combattaient au nom de la Foi et de la Civilisation. Il aida de ses deniers bon nombre de pauvres chrétiens, et permit aux Hospitaliers de prolonger leur séjour à Jérusalem pendant un an encore, pour y soigner les malades et les blessés dont leur Hospice était encombré.

Salaheddin paraissait d'ailleurs tenir en grande estime l'Ordre des Hospitaliers; les historiens contemporains racontent même une anecdote, qui, si elle n'est pas vraie dans le fond, n'en donne pas moins une juste idée de l'opinion que l'on avait alors du conquérant Sarrasin et des vertus des Hospitaliers: Ayant appris que dans l'Hospice les pèlerins et les pauvres, à quelque religion qu'ils appartinsent, étaient entourés des plus grands soins; que l'Ordre ne reculait devant aucune dépense pour procurer aux

malades tout ce qui pouvait contribuer à leur bien-être, Salaheddin se travestit en pèlerin Musulman désireux de visiter Jérusalem, que les Mahométans ont toujours considérée comme une ville sainte. Il sollicita et obtint immédiatement l'hospitalité des Chevaliers. Pendant deux jours consécutifs, sous prétexte d'indisposition, il refusa toute nourriture; vivement pressé le troisième jour d'indiquer le mets qui pourrait exciter son appétit, il avoua qu'il en désirait un tellement extraordinaire en vérité, qu'il ne se déciderait jamais à le nommer. Pressé avec plus de sollicitude encore, il déclara que la seule chose qu'il mangerait avec plaisir, serait le gigot du coursier favori du Grand-Maître. Cet étrange désir fut aussitôt communiqué à Garnier de Syrie, connu aussi sous le nom de Garnier de Naplouse, alors à la tête de l'Ordre. Sans la moindre hésitation, il commanda qu'on fit droit à la requête du pèlerin. Salaheddin empêcha naturellement que le pauvre animal fut sacrifié, et, s'étant fait reconnaître, il laissa un riche présent et se retira plein d'estime et d'admiration.

En quittant Jérusalem (1188), les Hospitaliers se rendirent d'abord à Margat, un chateau fort qui leur appartenait, et plus tard (1191), à Acre que les débris de l'armée Chrétienne avaient conquise.

Salaheddin mourut en 1193; les Latins, au lieu de profiter de la circonstance pour recouvrer la Palestine en agissant de concert, se livrèrent à de mesquines spéculations politiques; les Sarrasins s'en prévalurent pour consolider les anciennes conquêtes et en faire de nouvelles.

A l'instar des princes laïques, les Hospitaliers et les Templiers ne comprirent pas la nécessité de l'union; loin de

là, ils ne songèrent qu'à se porter mutuellement les coups les plus funestes. Les premiers torts retombent sur les Templiers qui avaient assailli une forteresse appartenant aux Hospitaliers; aussi furent-ils blâmés par le Pape auquel le différend avait été soumis ; mais les conséquences n'en furent pas moins fatales, et les Latins ne possédèrent bientôt plus que la seule ville d'Acre.

La conquête de Jérusalem par Frédéric II, y ramena les Hospitaliers (1229); mais c'était moins une conquête qu'une occupation, puisqu'au terme de la tréve conclue entre l'Empereur et Malek-Adhel, c'est-à-dire en 1239, les Musulmans rentrèrent dans Jérusalem, qu'ils livrèrent de nouveau aux Chrétiens, en vertu du traité qui mit fin à la VIme. Croisade. Mais, en 1244, le Soudan d'Égypte appelle à son secours contre les Musulmans d'Emesse et de Damas et contre les Chrétiens de la Palestine, les Karismiens, que les successeurs de Gengis avaient bannis de la Perse. Pour prix de leur concours, la Palestine leur était promise; ils s'emparent de Jérusalem, font un horrible massacre des Chrétiens, et anéantissent près de Gaza leur dernière armée, alliée à celle des Emirs de la Syrie.

S^t. Jean d'Acre restait encore le dernier refuge des Hospitaliers; réduits à l'extrémité, ils font appel à leurs frères d'Europe. A la voix de leur Grand-Maître Guillaume de Chateauneuf, les novices même accourent; les rangs décimés sont reconstitués; le trésor épuisé reçoit de grosses sommes des Prieurés d'Europe; l'Ordre renait de ses cendres avec une force nouvelle, et lorsque S^t. Louis, roi de France, débarque à Damiette (1249), les Chevaliers, sous les ordres du Comte d'Artois, combattent avec toute la

bravoure qui les distinguait ; ils prennent une part non moins glorieuse à la VIIIme. Croisade, à la suite d'Edouard d'Angleterre, et lorsque ce prince quitte l'Orient, sur la foi d'un traité sans garantie, conclu avec Beybar, ils rentrent dans Acre, le dernier boulevard de la Chrétienté, les derniers défenseurs de la Croix, avec les Templiers. Là ils sont encore assez redoutables pour que Kalaoun, maître de Margat, de Laodicée et de Tripoli, préfère signer une trêve, plutôt que d'affronter les difficultés du siége. Mais à la rupture de cette trêve, Halil son successeur, fatigua promptement les courages divisés par des discordes honteuses. Le siége n'aurait duré que trois semaines sans les prodiges de valeur accomplis par Guillaume de Clermont à la tête des Chevaliers.

Le 5 Mai en effet, les Musulmans avaient pénétré par les bréches sur des ponts de cadavres ; mais le soir ils se virent refouler hors de l'enceinte. Aussi longtemps que les Chevaliers suffirent à fermer par leurs poitrines cuirassées les bréches des remparts, ils continrent les flots de l'innombrable armée assiégeante ; enfin le 18 Mai 1291, le Grand-Maître de l'Hopital, Jean de Villiers, tombe frappé d'une blessure qui le met hors de combat, et assure à Halil une victoire chèrement achetée.

Il ne nous appartient pas de juger la part de tort ou de droit qui revient à l'Hopital dans ses regrettables dissensions avec le Temple. Le récit plus attrayant de ses luttes héroïques nous entraîne rapidement à sa suite sur un autre théâtre ; il nous tarde de voir les défenseurs d'Acre dans leur nouvelle forteresse de Rhodes ; mais d'abord, il nous faut suivre dans l'ile de Chypre, ces hommes qui

échappent certainement au reproche si sévère, mais si juste au fond, que Saadi, l'immortel poëte persan, a adressé aux Croisés en général : " ils ne méritent pas même le nom d'hommes "; tant la masse des Latins commit d'horreurs et de cruautés sur ce sol qu'ils prétendaient conquérir et conserver au nom d'une Religion civilisatrice par la Charité, et qui n'arme ses fidèles du glaive, que pour refouler dans ses étroites frontières la barbarie menaçante.

Tel est le rôle que les Chevaliers Hospitaliers soutiendront avec héroïsme jusqu'au jour où la Providence abandonnera l'Orient au Croissant expulsé de l'Europe occidentale. S'il s'élève victorieux dans l'Orient, il n'en a pas banni la Croix, et c'est aux Chevaliers de Rhodes que revient l'honneur d'avoir porté leurs vainqueurs à cette tolérance qui assure encore à toutes les communions chrétiennes une existence légale au milieu de l'Islam.

§ 4 PRISE DE RHODES

Henri II, roi de Chypre, après avoir lâchement abandonné le poste dont les Chevaliers lui avaient confié la défense sur les murs d'Acre, ne sut pas réparer sa faute en accordant à ceux qui se réfugièrent dans son royaume une généreuse hospitalité ; il les reçut, mais il exploita la nécessité qui les pressait, et ces avanies, tombant du trône, trouvèrent dans les ministres des exécuteurs dont la cupidité outrepassait encore les ordres du maître.

Jean de Villiers et ses Chevaliers furent relégués à Limassol.

Les Hospitaliers dont les immenses revenus en Terre Sainte avaient toujours été consacrés à secourir les autres,

se sentirent mal à l'aise sur cette terre inhospitalière de Chypre ; aussi résolurent-ils de la quitter, et d'aller s'établir partout ailleurs où ils pourraient jouir de leur indépendance.

Pour une si importante résolution, Guillaume de Villaret convoqua (1301) à un Chapitre Général tous les membres disséminés en Europe ; mais il mourut avant d'avoir pu commencer l'exécution d'un projet arrêté avec enthousiasme par les nombreux Chevaliers qui avaient répondu à l'appel de leur chef (1306).

Foulques de Villaret, parent, sinon frère du précédent, dont il fut le successeur, voyant l'Ordre si florissant encore malgré tant de désastres, n'hésite pas un instant. Il se rend à Poitiers où se trouvait alors le Pape Clément V, lui explique longuement la situation de l'Hopital, et obtient avec son consentement, son assistance morale et matérielle pour la conquête de l'ile de Rhodes.

Cette Ile, comme nous l'avons vu, appartenait alors nominalement à l'Empire de Byzance ; mais de fait presque indépendante, elle était devenue le repaire des corsaires Sarrasins que les Gouverneurs favorisaient, et aux rapines desquels les habitants avaient bientôt pris l'habitude de s'associer.

Afin de donner le change sur le véritable but qu'on se proposait, et de fournir à l'Ordre les ressources qu'il ne pouvait pas puiser dans son propre sein, le Pape, d'accord avec Philippe-le-Bel, roi de France, publia une nouvelle Croisade. L'ardeur à répondre à son appel fut d'autant plus grande, que l'expédition devait être dirigée par le Grand-Maître des Chevaliers Hospitaliers, ordre auquel

tant d'exploits et tant de malheurs avaient obtenu une estime et une admiration universelles.

La France, l'Italie, l'Allemagne surtout, virent partir la fleur de leur jeune noblesse ; le nombre des croisés arrivés à Brindisi d'Italie, port de concentration, fut si grand, que les vaisseaux de l'Ordre, joints à ceux qu'avaient fournis la République de Gênes et Charles II roi de Sicile, furent insuffisants pour les transporter tous. Foulques de Villaret fit un choix en faveur des plus braves et des mieux équipés, et congédia le reste.

Tous les préparatifs étant terminés, amplement fournie d'argent, de munitions et d'armes, l'armée Chrétienne quitta Brindisi au commencement du printemps 1308, et aborda à Limassol. Elle n'y resta que le temps strictement nécessaire pour embarquer tous les Chevaliers qui s'y trouvaient et les trésors de l'Ordre. Villaret reprit la mer dans la direction de la Palestine que tous croyaient être le but de l'expédition ; mais à la faveur de la nuit, il porta le cap à l'Ouest, et après avoir louvoyé pendant quelques jours, il jeta enfin l'ancre dans l'excellent port de Macri, situé à 50 milles au N-N-O de Rhodes.

S'étant établi à l'entrée du port, où un vieux chateau et la flotte au mouillage lui assuraient un appui facile et une protection suffisante, il envoya des émissaires reconnaître l'état de Rhodes, tandis que des ambassadeurs allaient en demander l'investiture à Andronic II Paléologue, alors régnant à Constantinople. * Le Grand-Maître lui faisait

* Pachiderme, l. 7.

proposer d'accepter l'investiture de l'Ile à titre de feudataire de l'Empire ; de fournir à celui-ci tous les trois ans, cent Chevaliers expérimentés pour commander les troupes des places frontières ; enfin de purger non seulement Rhodes, mais aussi les autres iles voisines, des pirates qui les infestaient.

Andronic rejeta ces propositions avec mépris et renvoya les Ambassadeurs ; non qu'il espérât rétablir sur Rhodes une autorité plus réelle qu'il n'avait pas la force de ressaisir, mais parce qu'il haïssait les Latins au point de leur préférer les Sarrasins.

Dégagé de tout scrupule par ce hautain refus, fort du reste de l'assentiment du Pape que l'Ordre considérait comme son chef suprême, Foulques de Villaret prend ses dernières dispositions, et débarque à Rhodes. Les Sarrasins s'unirent aux Grecs pour repousser les Chevaliers, mais ceux-ci les défirent facilement dans un léger combat, et attaquèrent immédiatement la capitale, dont la possession devait leur assurer celle de toute l'ile.

Cependant l'entreprise offrit plus de difficultés qu'on ne l'avait d'abord prévu ; la population, soutenue par un corps de troupes qu'Andronic avait réussi à jeter dans la place, repoussa bravement plus d'un assaut et tint en échec les efforts des assiégeants.

Foulques de Villaret se décida à changer le siége en blocus et à réduire la place par la famine. Non seulement les Croisés s'impatientant de perdre sous les murs de Rhodes un temps qu'ils croyaient devoir être employé ailleurs, quittaient peu à peu le camp ; mais les Sarrasins, qui convoitaient eux aussi la possession définitive de l'Ile dans

laquelle ils jouissaient déjà d'une certaine influence, se rallièrent, formèrent une armée et s'établirent à proximité du camp des Chevaliers. Ceux-ci, d'assiégeants qu'ils étaient, se trouvèrent à leur tour assiégés, et pris entre deux feux.

La situation était d'autant plus critique pour eux, que très réduits en nombre, ils manquaient en outre d'argent et de vivres. A tous ces maux, Foulques de Villaret opposa une inébranlable résolution. Un emprunt qu'il négociait à Gênes et à Florence ayant été couvert, il procura à son armée des vivres et des munitions, et réchauffa son ardeur. Comprenant alors qu'il était urgent d'agir avec plus d'activité, il se jette sur l'armée Sarrasine qu'il taille en pièces. Ainsi dégagé sur ses derrières, il attaque la place avec une suprême énergie et a enfin la gloire de s'en emparer le 15 Août (1309).

Quelques historiens citent l'année 1310; mais ils font évidemment erreur, cette date étant, comme nous allons le voir, celle à laquelle Osman vint à son tour assiéger Rhodes pour la reprendre aux Chevaliers.

On prétend que pour entrer dans la ville, les Chevaliers eurent recours à un curieux stratagème : quelques uns d'entre eux, s'étant couverts de peaux de moutons, se mêlèrent par une soirée sombre et pluvieuse aux troupeaux que des pâtres faisaient rentrer dans la ville. Conduits en toute sécurité jusqu'à la porte, ils se redressent, massacrent les gardes, font face aux soldats accourus au cri des sentinelles, et donnent aux leurs le temps d'arriver et de pénétrer dans la ville, qui ne se rendit à discrétion qu'après un combat sanglant. On assure même que ce fait aurait été

représenté sur de magnifiques tapisseries exécutées à Anvers par les ordres du Grand-Maître Pierre d'Aubusson, sur les dessins de Quentin Messis.

A peine maîtres de Rhodes, les Chevaliers eurent à repousser plus d'une attaque des corsaires Sarrasins, souvent aidés aussi par les habitants; enfin, en 1310, Osman-el-Gazi, le fondateur de la dynastie des Osmanlis, vint à son tour débarquer à Rhodes et sommer l'Ordre de lui consigner la place.

Ce prince inspirait déjà une terreur fondée; en peu de temps il avait conquis toute la Bithynie et une partie de la Paphlagonie, et il aspirait à étendre plus loin ses conquêtes. Byzance, tombée bien bas tremblait au bruit de ses exploits; Rhodes, dont les murs étaient renversés, et les approvisionnements incomplets, aurait eu de la peine à résister au fougueux conquérant; mais les circonstances vinrent en aide à la bravoure de ses défenseurs. Osman rappelé sur le Continent par des intérêts majeurs, ne voulant pas perdre un temps précieux sous les murs de Rhodes, leva le siége et repassa en Asie Mineure.

Plusieurs historiens rapportent que Rhodes dut alors son salut à Amédée de Savoie, qui, arrivé au secours des Chevaliers, aurait contraint Osman à se rembarquer en toute hâte. Ce serait à cette occasion, disent ces historiens, et Bossuet avec eux, que la Maison de Savoie aurait adopté cette devise du Collier de l'Annonciade: *F. E. R. T.* qu'ils traduisent ainsi: *Fortitudo ejus Rhodum tenuit*. Cette version, dans la force classique du mot, nous paraît un peu hasardée. Dans un sens plus large, elle rencontre des difficultés plus sérieuses. En effet, pendant la période de 1308 à

1310, Amédée V de Savoie assistait au couronnement d'Edouard III, roi d'Angleterre ; intervenait en Irlande entre ce dernier et Philippe le Bel, qui demandait satisfaction pour l'insulte faite à Isabelle sa fille, et se trouvait à Rome pour le couronnement de Henri VII, duquel il recevait l'investiture d'Asti et d'Ivrée. Comment au milieu de tant d'événements, dont les premiers en Angleterre et au Nord de la France, Amédée V aurait-il pu trouver le temps nécessaire pour une expédition lointaine jusqu'à l'Ile de Rhodes? En outre, il est incontestable que cette devise était déjà celle des ancêtres d'Amédée, puisqu'on pouvait la lire sur leurs tombeaux et entre autres sur le collier d'un chien sculpté sur le mausolée de Thomas II son frère, comte de Maurienne, et ensuite de Piémont par la cession que lui fit de ce comté son frère Amédée IV. Louis de Savoie, baron de Vaud, mort en 1301, portait dans sa monnaie plus de 10 ans avant qu'Osman eût attaqué les Chevaliers, ce mot: *FERT*; mais les lettres ne sont pas séparées par des points.

Aidés ou non par un secours étranger, les Chevaliers mirent à profit la tranquillité dont ils jouirent ensuite pour soumettre dans l'espace de quatre ans, les îles de Halki, Symi, Nissiros, Tilos ou Piscopi, et acquérir de Del Cavo, celles de Cos, Léros et Calymnos, postes avancés de la plus haute importance afin de tenir à l'écart toute tentative hostile. Les Chevaliers purent alors se considérer comme les maîtres absolus et acceptés de toute l'Ile et de ses dépendances. A partir de cette époque, ils furent désignés sous le nom de *Chevaliers de Rhodes*.

Tous leurs efforts ne tendirent plus désormais qu'à créer une marine formidable, à former de ces hommes qui

avaient été des héros sur terre, des amiraux dont l'intelligence put seconder la bravoure éprouvée ; et pour résumer en un mot l'histoire de cette période de deux siècles, si courte en comparaison de la précédente, à réveiller dans la Guerre, les Arts, l'Agriculture et le Commerce, le glorieux passé de l'asile qu'ils avaient conquis. A la devise des Anciens : *Pro Aris et Focis* ! ils ajoutèrent celle-ci qui enflamme le vrai sentiment religieux et patriotique dans les cœurs qui savent la comprendre : *Cruce*, *Ense et Aratro* ! Pour l'Autel et le Foyer ! Par la Croix, l'Epée et la Charrue !



CHAPITRE VIII.

FOULQUES DE VILLARET

1310 1319

Premier Grand-Maitre a Rhodes

Nous nous sommes occupés de la première partie de ce Magistère, signalée par la conquête de l'Ile. Il nous reste à en raconter la fin, qui malheureusement ternit la gloire du commencement.

Les Templiers venaient d'être condamnés (1312), et leurs biens confisqués avaient été concédés en grande partie aux Chevaliers de Rhodes; s'ils purent entrer en possession de cette immense fortune convoitée par plusieurs souverains, ce ne fut pas sans qu'il leur en ait coûté beaucoup de peine.

Tranquille dans sa nouvelle conquête, jouissant d'une juste renommée qui lui valait le respect de ses voisins, l'Ordre n'avait plus qu'à s'occuper de l'emploi des richesses

qui lui arrivaient si inopinément ; si les Chevaliers avaient parfois à tirer l'épée, ce n'était que pour donner la chasse aux pirates ; car il s'en hasardait toujours dans l'Archipel ; ou pour forcer à la retraite les navires que de temps à autre les Sultans d'Egypte envoyaient tenter quelque coup de main contre les possessions de l'Ordre. Ces expéditions rapportaient peu de gloire, mais souvent de riches captures que les Chevaliers ne versaient pas tous scrupuleusement dans la caisse de la Communauté.

Les jeunes Chevaliers oubliaient facilement les vœux qu'ils avaient prononcés ; les mœurs n'étaient plus aussi sévères ; les anciens murmuraient et déploraient d'autant plus ce relâchement de la discipline, que le mauvais exemple venait de haut lieu.

Depuis qu'il n'avait plus à s'occuper de conquêtes, Foulques de Villaret songeait moins aux intérêts de la Religion * qu'à ses plaisirs. D'un caractère naturellement fier et hautain, il se laissa entraîner par l'enivrement de ses succès, et loin de montrer à ses Frères l'affabilité à laquelle ils étaient habitués, il ne les traita plus que comme des sujets. En vain les vieux Commandeurs et les Baillis lui firent de respectueuses remontrances ; il les repoussa comme des injures, et voulut imposer une autorité absolue, incompatible non seulement avec les Statuts de l'Ordre, mais aussi avec les sentiments d'hommes appartenant à la plus haute noblesse, estimant le Grand-Maître non comme un souverain despotique, mais comme un chef de corps qui devait son pouvoir à leurs suffrages.

* L'Ordre est souvent désigné sous ce nom.

A cette arrogante conduite, qu'il poussa jusqu'au point de refuser des audiences aux chefs des différentes Langues, Foulques ajouta une faute compromettante pour l'honneur et la vie de l'Ordre entier : au lieu de payer, tandis qu'il le pouvait, les anciennes dettes que l'Ordre avait contractées envers Florence et Gênes, lors de la conquête de Rhodes, il épuisa le Trésor pour satisfaire aux exigences de sa fastueuse maison.

Cet état de choses ne pouvait pas durer longtemps sans amener une ruine complète ; aussi les remontrances respectueuses n'ayant pas abouti, le Conseil somma régulièrement le Grand-Maître à lui rendre compte de son administration.

Foulques s'y refusa avec dédain. Alors la plupart des Chevaliers, ayant à leur tête le Commandeur Maurice de Pagnac, convinrent de se saisir de sa personne et de le conduire de vive force devant le Conseil Général. Prévenu du complot par un de ses serviteurs, Foulques de Villaret sort de la ville, comme pour une chasse et gagne en toute hâte le chateau de Lindos, qui, bien approvisionné et commandé par un de ses favoris, lui offre un refuge inexpugnable. De là, après avoir ordonné à la flotte de venir mouiller dans le port de cette même ville, il proteste à l'avance contre toute décision du Conseil qu'il accuse de rébellion, et interjette appel au Pape que l'Ordre considérait, d'après ses statuts, comme son chef suprême.

Cette conduite ne fit qu'accroître le mécontentement ; les quelques Commandeurs qui s'étaient abstenus jusque là s'unirent aux mécontents, et l'Ordre tout entier, déclarant Foulques de Villaret déchu, élut à sa place le Commandeur

Maurice de Pagnac (1317).

Le Pape Jean XXII averti de ces événements par Foulques de Villaret aussi bien que par le Conseil, s'empressa d'envoyer sur les lieux deux Commissaires, Bernard de Moreze, Prieur de Saint Caprais, et Bosolo son chapelain. Ceux-ci suspendirent à la fois Foulques de Villaret et de Pagnac, et après avoir nommé Lieutenant provisoire Gérard de Pins, ils s'embarquèrent pour Rome en compagnie des deux compétiteurs; mais ils avaient auparavant contraint Foulques à déposer dans le Trésor l'or et les pierreries qu'il possédait pour une valeur considérable.

Certainement Maurice de Pagnac, d'une conduite irréprochable et de mœurs austères, était plus digne que Foulques de Villaret d'occuper le Magistère; mais d'une naissance obscure, inconnu dans le monde politique, il pouvait difficilement attirer l'attention, tandis que Foulques de Villaret dont l'Europe ne connaissait que les vertus guerrières, excitait partout sur son passage l'admiration et la sympathie, non seulement du vulgaire, mais aussi des têtes couronnées. Il en résulte que lorsqu'ils arrivèrent à Rome, Foulques avait l'air d'un triomphateur, et Maurice de Pagnac celui d'un coupable que le Grand-Maître traînait devant le Souverain Pontife, pour le faire châtier de sa rébellion.

Après avoir entendu les deux rivaux, le Pape hésitait sur la décision à prendre, lorsque la mort de M. de Pagnac (1318), facilita la solution de la difficulté.

Foulques restait Grand-Maître; mais cette réintégration excita un tel mécontentement à Rhodes, que Villaret, craignant d'y retourner, résigna son pouvoir entre les

mains du Pape (1319) à la condition qu'il jouirait, sa vie durânt, libre de toute redevance, du Prieuré de Capoue. Il parait cependant qu'il ne résida point dans son Prieuré, mais qu'il se retira chez une de ses sœurs, dans le chateau de Teiran en Languedoc, où il mourut le 1[er] Septembre 1327.



CHAPITRE IX.

HELION DE VILLENEUVE

1319 1346

Deuxieme Grand-Maitre a Rhodes

L'abdication de Foulques de Villaret ayant laissé le poste vacant, le Pape Jean XXII convoqua régulièrement un Chapitre Général de l'Ordre en sa cour d'Avignon. L'assemblée élut (1319) HÉLION de VILLENEUVE, alors Grand-Prieur de St.-Gilles. On a prétendu que cette élection avait été inspirée par le Pape; mais il faut convenir que son choix ne fut pas malheureux.
Hélion était fils de Giraud de Villeneuve, baron des Ars et de Trans, et de Sibile de Sabran d'Uzès. Avant l'âge de vingt ans, Hélion déjà chevalier avait fait ses premières armes en Palestine, où il s'était signalé par son courage et par ses bonnes mœurs. Le nouveau Grand-Maître confir-

ma Gérard de Pins dans sa lieutenance, et se rendit à Avignon pour supplier le Pape de mettre un terme aux récalcitrations de quelques Souverains qui hésitaient à consigner à son Ordre les biens des Templiers. Le Pape accéda à cette demande, et parvint non sans peine à obtenir la mise à exécution de la décision prononcée par son prédécesseur Clément V.

A la nouvelle qu'Ourcan ou Orkhan, fils et successeur d'Osman, faisait de grands préparatifs pour attaquer Rhodes, le Grand-Maître se hâta de terminer une mission dont le Pape l'avait chargé, pour courir là où le devoir et l'honneur l'appelaient; mais il n'était pas encore parti, qu'il apprit l'heureuse issue de l'affaire. En effet Orkhan, ayant rassemblé sur les côtes de l'Asie Mineure tous les Sarrasins et les Turcs que la conquête des Chevaliers avait chassés de l'ile de Rhodes, résolut d'en composer une armée d'autant plus formidable, qu'il s'agissait pour eux de reconquérir leurs foyers. Sans doute l'idée était bonne; Orkhan eut le tort de s'embarrasser des vieillards, des femmes et des enfants. Il s'aperçut bientôt de la faute qu'il avait commise; c'est pourquoi il aborda dans l'ile de Tilos ou Piscopi défendue par une faible garnison; il s'en empare facilement et y laisse sous la garde de quelques soldats tous ceux qui ne pouvaient pas lui être utiles; puis il se dirige vers Rhodes; mais Gérard de Pins arrive à l'improviste avec ce qu'il a pu réunir de navires, soit de l'Ordre, soit de ses amis, et manœuvrant avec habileté par un vent favorable, il livre une furieuse attaque à la flotte Turque, composée de 80 bâtiments de différentes grandeurs. Si parmi ceux qui les montaient, il y avait beaucoup d'anciens pirates, il y

avait aussi un grand nombre de soldats qui voyaient la mer pour la première fois ; ceux-ci furent plus embarrassants qu'utiles ; c'est pourquoi les Chevaliers, quoique inférieurs de beaucoup numériquement, mais habitués aux combats navals depuis longtemps déjà, eurent-ils bientôt coulé ou dispersé la flotte ennemie. Piscopi fut délivrée du coup, et les familles Turques qui s'y trouvaient, abandonnées par leurs protecteurs naturels, furent menées en esclavage, et leurs biens confisqués grossirent le butin fait par le vainqueur dans le combat.

Tranquille de ce côté, mais désireux, avant d'assumer ses fonctions, de rétablir dans l'Ordre la concorde et la discipline, Hélion de Villeneuve convoqua un Chapitre Général à Montpellier. Il y fut décidé entre autres choses que les Chefs des différentes Langues, qui prirent le titre de Piliers ou Baillis-Conventuels, feraient partie du Conseil, décison qui les obligeait de résider à Rhodes ; qu'aucun Chevalier ne pourrait être revêtu d'une dignité, s'il ne comptait pas un certain nombre d'années de résidence à Rhodes, avec service actif dans l'armée ou dans la marine.

Ayant ainsi fait renaître la discipline, le Grand Maître s'occupa de la rentrée des responsions arriérées, et se rendit ensuite à Marseille (1330) où l'attendait pour le mener dans l'Ile, un navire de l'Ordre.

Mais une longue et dangereuse maladie l'obligea à différer son départ ; ce ne fut qu'en 1332 qu'il arriva enfin à Rhodes où il était impatiemment attendu. Gérard de Pins était certainement un brave et digne chevalier ; mais lieutenant provisoire, il se contentait de parer aux nécessités les plus pressantes et réservait au chef élu le soin de rap-

peler chacun à la stricte observation des statuts, d'entreprendre les travaux que nécessitait l'état incomplet des fortifications; enfin, de pourvoir à l'entretien des ressources du trésor passablement épuisé.

L'activité et l'intelligence du Grand-Maître firent face à tout: les fortifications furent réparées, la flotte remontée et augmentée, les cadres de la milice complétés, la mendicité réprimée; mais afin que les pauvres n'eussent pas à souffrir, il fit construire un Hospice qui servit d'asile à tous les nécessiteux.

Non content d'avoir pourvu à la protection de la ville et de ses habitants, Hélion de Villeneuve voulut aussi garantir les paysans des attaques des forbans qui de temps à autre débarquaient sur les côtes de l'ile et ravageaient les campagnes. C'est le point central de la plaine qui court le long du littoral N. O. de l'ile, qu'il choisit pour construire un château fort muni de bons magasins voûtés; il y installa une forte garnison qui plus d'une fois sauva la vie et les biens des paysans de cette partie de l'ile. Bientôt ils groupèrent leurs habitations autour du château et formèrent un bourg auquel ils donnèrent le nom de son fondateur qu'il porte encore aujourd'hui; mais le château est renversé; les ruines même en périssent rapidement; car les descendants de ceux que ces pierres ont protégé contre le pillage,les exploitent pour s'abriter contre les pluies de l'hiver et les ardeurs de l'été.

C'est sans doute de ce château que veut parler de Vertot, qui le place à la tête d'un des faubourgs. *

* Hist. de l'Ordre de Malte l. v

Les iles dépendantes de Rhodes ne furent pas oubliées et des mesures furent prises pour leur sûreté.

Un devoir restait encore à remplir; celui d'acquitter les anciennes dettes que l'Ordre avait contractées et que Foulques de Villaret avait laissé s'augmenter au lieu de les éteindre avec les richesses qui provenaient de l'héritage des Templiers. Le Pape était créancier de 80,000 ducats; Gênes et Florence chacune d'environ 60,000 florins d'or, et Gérard de Pins avait dû contracter un nouvel emprunt de 15,000 florins, pour faire les armements nécessités par les préparatifs d'Orkhan.

La dette envers le Pape fût couverte par la cession de quelques possessions de l'Ordre qui étaient à la convenance du Souverain Pontife; les autres furent payées par les revenus, et bientôt, de débiteur qu'il était, l'Ordre se trouva créancier de plusieurs États.

C'est sous le Magistère d'Hélion de Villeneuve qu'eut lieu en 1342, un événement que l'on serait tenté de taxer de fabuleux, s'il n'était attesté par des documents sérieux et des fresques contemporaines. Nous voulons parler du fameux dragon, serpent ou crocodile qui faisait la terreur des habitants. Il n'est pas permis de mettre en doute l'existence du monstre lui-même, et le fait du combat; mais il faut aussi tenir grand compte des exagérations causées par la peur, et naturelles à des imaginations exaltées.

Ceci dit, nous rapportons la traditon telle qu'elle s'est conservée sur le pays, conforme du reste à la chronique de Boissat.

Ce monstre avait la forme d'un crocodile énorme, assez semblable à ces gros lézards que l'on voit aujourd'hui, en

été, sur tous les vieux murs à Rhodes ; mais, outre les quatre pattes armées de puissantes griffes, il avait aussi deux petites ailes, qui soulevant son corps, accéléraient sa course plus rapide que celle du meilleur cheval ; il avait la tête longue et plate, surmontée d'oreilles de mulet ; la gueule profondément fendue, armée d'une double rangée de dents aigües ; les yeux de feu ; le corps de la taille d'un cheval de moyenne force, d'une teinte gris de fer, et recouvert d'épaisses écailles, tandis que le ventre était nu et verdâtre.

C'est bien du reste sous cette forme qu'il est représenté dans une fresque presque contemporaine et qu'il est décrit dans la chronique de Boissat, si fidélement traduite dans la poésie de Schiller.

Ce monstre avait choisi pour repaire une grotte humide située dans un endroit désigné alors sous le nom de *Maupas* et appelé aujourd'hui Sandroully ou Santourle. De cette caverne, sortait un petit ruisseau, dont l'eau venait se perdre un peu plus bas, dans un marécage empesté. Cette terrible bête, serpent, crocodile ou autre, attaquait et dévorait les moutons, les vaches, les chevaux, les pâtres même. Les écailles dont il était couvert, le mettant à l'épreuve du fer et de l'acier ; il avait fait autant de victimes des Chevaliers qui avaient essayé de le combattre. Aussi le Grand-Maître défendit-il sous les peines les plus sévères, de tenter pareille aventure.

Dieudonné de Gozon, issu d'une ancienne famille du Languedoc, et Chevalier de la Langue de Provence, forma secrétement le projet d'en délivrer l'Ile ; mais, avant d'affronter ce danger, il se retire dans le château de sa famille ; là il fait construire un mannequin aussi ressemblant que

possible au monstre qu'il voulait tuer; un ingénieux mécanisme donnait à cet animal factice l'aspect horrible, la vivacité et les mouvements d'attaque et de défense de l'animal réel. Gozon achète deux gros dogues qu'il dresse à saisir la machine sous le ventre, et il habitue son cheval à l'approcher sans crainte. Il retourne ensuite à Rhodes, et sans confier son projet à ses frères, il envoie son armure dans l'Église de Saint Étienne, où il se rend bientôt lui même avec deux serviteurs fidèles, auxquels il avait donné des instructions détaillées. Après être resté quelque temps en prière, il revêt ses armes et descend à la rencontre du Dragon, celui-ci l'aperçoit, s'élance furieux en sifflant et en battant des ailes. Le Chevalier avance résolûment, la lance en arrêt, et lui porte un grand coup sur l'épaule; mais les écailles qui la recouvraient étaient si dures que l'arme vola en éclats sans blesser le monstre. Le cheval commence à reculer effrayé, tandis que les chiens harcèlent courageusement la bête qui se retourne contre eux. Gozon profite de cette diversion, pour sauter de son cheval qu'il a de la peine à maintenir; il tire son épée, excite ses dogues; l'un saisit le dragon sous le ventre, tandis que Gozon lui plonge son épée dans la geule et l'y retourne élargissant la plaie et tenant son ennemi encloué; mais l'animal expirant, le renverse d'un furieux coup de queue, se redresse par un suprême effort de l'agonie, et tombe de tout son poids sur les jambes du Chevalier; à bout de forces et suffoqué par la mauvaise odeur qu'exhale l'horrible bête, il perd connaissance. Ses serviteurs accourent, le dégagent à grand peine du cadavre, le délivrent de son armure, et lui jettent au visage de l'eau fraiche, qu'ils

puisent dans son casque au ruisseau voisin. Le dragon gisant près de lui est le premier objet que Gozon voit en ouvrant les yeux; il retrouve subitement toutes ses forces; tombant à genoux, il adresse à Dieu une fervente action de grâces; puis remontant à cheval, il se dirige vers la ville où l'a précédé la nouvelle de sa victoire. Il y entre fêté et acclamé par la population qui se précipite à sa rencontre en criant: *Venez et voyez! Voila le monstre qui dévorait nos bergers et nos troupeaux; voila le héros qui l'a tué!*

Mais le Grand-Maître, strict observateur de la discipline, sans vouloir l'entendre, ni se laisser fléchir par les prières des autres Chevaliers, le dépouille de l'habit de l'Ordre, et l'envoie en prison.

Ayant ainsi satisfait à la rigueur de la Loi, il lui pardonne bientôt, le comble de bienfaits, et le nomme son Lieutenant dans le Gouvernement de l'Ile, nomination qui est accueillie avec de grandes démonstrations de joie par les habitants, qui considèrent Gozon comme le libérateur du Pays.

La tête du monstre fut détachée du corps et clouée sur la porte d'Amboise, où elle resta jusqu'en 1837; alors, comme elle tombait en poussière, elle fut jetée par les ouvriers chargés de réparer le château.

Sans doute, l'imagination a beaucoup exagéré la force et la voracité du monstre quel qu'il fut; on lui a prêté des ailes: c'est une allégorie vivante pour donner une juste idée de la rapidité de sa course; nous admettons volontiers qu'il dévorait des moutons, même des enfants, s'ils passaient à sa portée; nous ne doutons pas qu'il ait causé la mort de quelque Chevalier qui aura voulu le combattre; car autre-

ment le Grand-Maître n'aurait pas défendu, sous des peines si sévères, de tenter pareille aventure. Faut-il enfin admettre, comme l'ont avancé quelques auteurs, qu'un bœuf ou un cheval n'était pas une proie trop volumineuse pour sa voracité? On sait que les grands serpents peuvent avaler un volume hors de proportion avec le diamètre de leur corps, et que les emydo-sauriens, qui appartiennent à la même espèce, atteignent jusqu'à dix mètres de longueur; mais leurs viscères, plus développés, ont-ils la même expansibilité? Pour faire la part de l'exagération, il faudrait donc pouvoir déterminer à quelle famille appartenait le reptile. La tête conservée pendant plusieurs siècles, bien qu'exposée à l'injure du temps, aurait fourni un document indéniable; mais il eut fallu les observations de la science. Contentons-nous de citer celles que nous avons pu recueillir de différentes sources.

Thévenot qui a vu cette tête en 1655, en parle en ces termes:

"Elle était beaucoup plus grosse et plus large que celle d'un cheval; la geule fendue jusqu'aux oreilles, de grosses dents, les yeux gros, le trou des narines rond, la peau tirant sur le gris blanc."

Remarquons en passant, qu'elle devait être recouverte d'une couche assez épaisse de poussière, ce qui pouvait changer en gris blanc, la couleur gris de fer que lui donnent les anciennes traditions.

La mère de l'auteur, * qui a vu en 1829, au dessus de

* Mad. Honorine Biliotti.

la Porte d'Amboise, un crâne que l'on assurait être celui du dragon, l'a décrit ainsi :

"Ce crâne, qui était suspendu au dessus, et du côté intérieur de la Porte d'Amboise, l'extrémité du museau en bas, était plat par dessus, large vers le haut et rétréci vers l'extrémité, comme la tête d'un serpent; elle paraissait être un peu plus petite que celle d'un cheval, mais il y manquait la mâchoire inférieure et les cartilages antérieurs, ce qui fait que je devais reconstituer par la pensée les parties rongées par le temps. Les orbites des yeux étaient grands et bien ronds; il n'y avait sur les os parfaitement blanchis, aucune trace de peau. En conclusion, ce crâne, tel que je l'ai vu, privé de la mâchoire inférieure et de l'extrémité du museau, avait plutôt la forme de la tête d'un serpent, que celle de la tête d'un crocodile."

Contrairement à ce témoignage, le Colonel Rottiers affirme qu'il a vu au dessus de la porte donnant sur la mer,* et non de la porte d'Amboise, les ossements d'un énorme requin. Cela est possible, mais n'infirme pas que le trophée du Chevalier Français n'ait été suspendu au dessus de la porte d'Amboise, et visible encore en 1829. Si cette porte de la mer est celle de Ste. Catherine, comme l'assurent quelques auteurs, Thévenot contredit le Colonel. En effet "on entre, dit-il, à main gauche, par une grande porte, au dessus de laquelle est la tête du dragon". Or pour entrer par la porte Ste. Catherine, il faut tourner à droite, tandis qu'à la porte d'Amboise aboutissent deux rues

* Mon. de Rhodes.

divergentes. Comme Thévenot, en sa double qualité d'étranger et d'Européen, devait habiter le Néohori, pour entrer dans la ville par la porte d'Amboise, il dut tourner à gauche. Nous en concluons, d'accord avec la Chronique locale, qu'il y avait des ossements de requin suspendus à la porte Ste. Catherine, et que la tête du dragon historique ornait la porte d'Amboise.

Quelques versions placent le théâtre de ce combat dans la plaine de Crémasti; mais ni la configuration du terrain, ni les anciens documents, ne viennent à l'appui de cette opinion. Tout prouve au contraire que le repaire du monstre était au grand Sandroully, et que c'est là que Dieudonné de Gozon le tua. Une fresque que nous avons vue, il y a quelques années, dans une maison de la rue des Chevaliers, que le Colonel Rottiers a également visitée en 1825 *, reproduisait vaguement, sur l'arrière plan, le contour des collines de Sandroully et la grotte qui y existe. Elle représentait le monstre couché sur le dos et expirant, la lance rompue dans la poitrine; Gozon renversé, l'épée à la main, cherche à se relever, tandis qu'un de ses dogues se débat à ses côtés dans les convulsions de l'agonie. Nous ajouterons un détail important que Rottiers a oublié de relever: dans cette fresque, la bête parfaitement ressemblante aux crocodiles du Nil, est représentée sans ailes.

Du reste, les turcs qui habitent les maisonnettes disséminées dans le vallon de Sandroully, connaissent parfaitement la tradition qui place là la scène du Dragon; ils font

* Mon. de Rhodes.

voir la grotte qui lui servait de repaire, le ruisseau qui en sortait, et au même endroit, la chapelle élevée par la piété des Chevaliers. Si l'absence du marais laissait encore quelque doute dans l'esprit d'un observateur attentif, ces mêmes turcs le conduiraient dans la partie basse du vallon; en remuant un peu la terre, ils la feront voir à peine assainie; ils diront combien ils ont de difficulté à labourer ces champs marécageux que leurs ancêtres ont trouvés noyés sous l'eau; ils indiqueront encore des endroits tellement humides, que les grains y pourrissent. C'est donc bien là le théâtre de l'exploit du Chevalier Dieudonné de Gozon.

Nos lecteurs seront peut-être curieux de connaître la légende de ces turcs sur le même événement; la voici telle qu'elle nous a été racontée:

Un saint Derviche ayant entendu parler du monstre, vint à Rhodes et s'appliqua pendant quelques jours à en examiner les habitudes. Il remarqua qu'il se plongeait dans le marais et y restait longtemps. Son plan fut bientôt arrêté; il demanda quarante ânes indigènes, qui sont très petits de taille, et les chargea de chaux vive. S'étant tout d'abord mis en prière pour demander l'assistance divine, il chassa ses ânes dans la direction de la grotte. En apercevant cette bonne aubaine, le dragon s'élança et dévora l'une après l'autre, les quarante bêtes avec leur fardeau; il aurait sans doute avalé aussi le Derviche, si celui-ci n'eût été invulnérable. Après ce copieux repas, le dragon sentit le besoin de se rafraîchir; plongeant dans le marais, il y but à longs traits. On comprend aisément que la chaux vive ainsi mise en contact avec l'eau, brûla les intestins du monstre qui poussait des hurlements si forts, que toute la

Ville de Rhodes s'en émut; les portes du Château furent fermées, on en doubla les gardes; personne n'osait s'enquérir de ce grand vacarme, lorsqu'on vit le Derviche arriver devant une des portes de la ville, tenant en main la tête du monstre qu'il avait si habilement tué. Il va sans dire qu'il fut fêté et choyé par la population, et généreusement récompensé par le *Pacha*.

Comment expliquer maintenant la présence de ce monstre dans une ile éloignée de 12 milles au moins d'un continent sur lequel on ne rencontre ni crocodiles, ni serpents monstrueux?

Si l'on admet que c'était un serpent, il ne faut pas oublier que Rhodes était anciennement infestée de reptiles, qui, venus d'une manière ou de l'autre, lui ont valu l'épithète d'*Ophiousa*. Rappelons que Phorbas, un de ses colonisateurs, venu tout exprès pour exterminer les serpents, en tua un qui d'après Hyginus, ancien auteur Grec, était prodigieusement grand, et dévorait les habitants.... Les paysans de Maritza affirmeront qu'il y a environ 110 ans, leurs grands parents ont tué dans la montagne de Levcopodha, sur le pic de Kéroniati, un serpent énorme, trop friand de leurs chèvres. Ils ont profité d'un moment où le monstre amplement repu était assoupi, enroulé trois fois autour d'une roche qu'ils font voir, et sur laquelle ils l'ont encloué au moyen de longues perches pointues et durcies au feu. Ils ajoutent même qu'un des agresseurs a succombé peu de jours après, des suites d'un coup de queue qu'il aurait reçu de l'animal agonisant. Cette roche de forme pyramidale presque parfaite, à 2 mètres au dessus de sa base, en mesure 25 de périmètre; or si le serpent en faisait

trois fois le tour, il aurait nécessairement eu trois fois cette longueur. Pour tant que l'on réduise ce chiffre, on aura toujours un serpent monstrueux, et bien capable d'avaler les deux chèvres qui furent trouvées dans son estomac. La tradition ne dit pas que le serpent de Kéroniati ait jamais attaqué des hommes. Ces faits établissent que le monstre tué par Gozon, n'est pas le premier qui ait existé à Rhodes.

Bochart assure qu'en phénicien le serpent s'appelait *Iarod* ou *Rod*; il est donc probable que les grecs en appelant l'ile Ophiousa, "ile des serpents", traduisirent le mot phénicien, qui fut par la suite, et lorsque Phorbas eut exterminé tous les serpents de l'ile, converti en la consonnance de *Rhodos*. Cependant puisque, selon toute probabilité la victime de Gozon était un crocodile, on peut supposer qu'embarqué en Egypte pour une destination quelconque, il s'est réfugié dans l'Ile à la suite d'un naufrage.

Mais reprenant le cours des événements, nous devons constater que la prospérité et la tranquillité dont jouissait l'Ordre, amenèrent une fois encore un regrettable relâchement dans la discipline; l'oisiveté engendra les vices, la richesse favorisa le luxe. Il s'en suivit des scandales qui motivèrent des plaintes assez sérieuses, pour que le Pape Clément VI adressat au Grand-Maître (1343) une lettre sévère: Nous avons appris, y est-il dit, que l'Ordre loin d'appliquer ses richesses à secourir les Chrétiens de l'Orient ou à soulager les pauvres, en profitait pour déployer un luxe incompatible avec le vœu de pauvreté prononcé par les Chevaliers. A ce reproche est jointe la menace; si l'on ne procède pas à une prompte réforme, le Saint Siége détour-

nera une partie des biens des Hospitaliers en faveur d'un Ordre nouveau qui sera chargé d'accomplir les devoirs auxquels renonçaient les Chevaliers de Saint Jean. Se radoucissant quelque peu à la fin, le Pape ordonne au Grand-Maître d'armer six galères qui doivent s'unir aux vaisseaux du Saint Siége, à ceux fournis par la République de Venise et par le Roi de Chypre, pour empêcher les Turcs d'étendre leurs conquêtes au delà de l'Anatolie.

Tant de sévérité ne peut se justifier que par l'exagération dans les plaintes adressées au Pape; mais il en ressort, et l'active sollicitude du Saint Siége pour l'honneur de l'Ordre rangé sous son autorité, et pour les intérêts sacrés des Chrétiens d'Orient; il en ressort d'autre part, et la haute sagesse d'Hélion de Villeneuve, et l'esprit d'obéissance de l'Ordre. En effet le Grand-Maître plia sans murmurer sous l'injonction qui lui était faite; il arma six galères dont il confia le commandement à Jean Biandra, Grand Prieur de Lombardie. Celui-ci se conformant aux instructions qu'il avait reçues, se mit humblement sous les ordres du Génois Gingarra, auquel le Pape avait confié le commandement en chef de la flotte alliée.

Pendant cette expédion sans résultât, Hélion de Villeneuve, reconnaissant que des réformes étaient nécessaires, adopta d'accord avec son Conseil une loi somptuaire très étroite. Qu'ils prissent leurs repas soit à la table commune soit dans leurs demeures particulières, les membres de l'Ordre ne devait avoir qu'un mets et qu'une seule qualité de vin ordinaire. Afin de mettre aussi un frein au luxe des habillements, il fut décidé que les Chevaliers ne se serviraient à l'avenir que d'une qualité de drap coutant deux

florins la canne. Trois Commissaires furent expédiés en Europe pour faire exécuter cette Loi dans toutes les Commanderies et Prieurés; en même temps ils pressèrent la rentrée des responsions qui n'étaient pas régulièrement versées à Rhodes.

Le Pape fut très content de voir qu'Hélion de Villeneuve avait adopté des mesures plus rigoureuses encore que celles qui lui avaient été indiquées; et pour lui marquer la satisfaction qu'il en éprouvait, il confia le commandement général de la flotte alliée à Jean de Biandra. Peut-être aussi en prenant cette décision, le Souverain Pontife espérait-il que le nouveau commandant serait plus actif que le Génois. En effet, à peine investi des pleins pouvoirs, Biandra rallia la flotte, alla chercher les Turcs à Smyrne, et conquit cette place le 28 Octobre 1344.

N'ayant pas assez de forces pour suffir à une défense générale de la ville si l'ennemi essayait de la reprendre, le vainqueur dut se borner à occuper le Château qui commande l'entrée du port. Il le fit réparer et mettre en état de résister aux attaques des Turcs, encore maîtres des environs. Cette prudence fut bien récompensée; car les Turcs surent en effet attirer la garnison daus une embuscade habilement dressée, et en massacrèrent une grande partie; cependant le reste put regagner le château, et de là opposa une si héroïque résistance, qu'il fit éprouver aux assiégeants des pertes considérables, et les obligea enfin à prendre la fuite. " Mais les alliés à leur tour se font la guerre pour partager leurs conquêtes ". * C'est probablement le motif

* Bossuet. — Suite de l'Hist. Univ.

qui amena le remplacement de Biandra. Humbert, Dauphin du Viennois, chargé du commandement de la flotte, "brûle les vaisseaux des Turcs, et rien de plus".* Ensuite, reconnaissant lui même son incapacité, il donna sa démission, passa quelque temps à Rhodes pour y pleurer la mort de sa femme Marie de Baux, puis retourna dans son Comté de Vienne, qu'il vendit à Philippe-le-Bel, et termina ses jours dans un couvent de Dominicains.

Hélion de Villeneuve sentait aussi sa fin approcher; plein de prévoyance pour les intérêt éternels de son âme, de ses propres deniers, il avait fait construire dans la ville une magnifique église sous l'invocation de la Ste. Vierge; deux prêtres devaint y dire la messe tous les jours à son intention. Il mourut en Juin 1346, après avoir occupé avec gloire, sagesse et bonheur le magistère pendant vingt sept ans. "*A suis Magister felix vocatus est*", disait une inscription gravée sur son tombeau.

* Bossuet. — Suite de l'Hist. Univ

CHAPITRE X.

DIEUDONNE DE GOZON

1346 1353

Troisieme Grand-Maitre a Rhodes

Ce Chevalier était natif du Languedoc, où le Château de sa famille existe encore.

Nous avons déjà vu comment l'heureuse issue de son combat avec le Dragon lui avait ouvert la route des honneurs et des dignités ; du reste l'ambition le tenait au cœur ; car lorsqu'il s'agit de donner un successeur à Hélion de Villeneuve, voyant que les votes étaient partagés entre plusieurs compétiteurs, il n'hésita pas à s'avancer au milieu du Conseil et à déclarer que dans toute l'assemblée il ne voyait personne plus digne que lui de succéder au regretté Grand-Maître, dont il avait été le Lieutenant.

Si extraordinaire que fut la motion, elle n'offensa pas

l'Assemblée ; elle plut surtout aux jeunes Chevaliers qui, connaissant le caractère actif et entreprenant de Gozon, espéraient marcher à sa suite dans de glorieuses entreprises ; et en vérité ils ne se trompaient pas.

A peine solennellement élu Grand-Maître à la grande satisfaction de tout l'Ordre et de tous les Rhodiens qui le considéraient comme leur sauveur, Gozon réunit la flotte alliée, dont Jean de Biandra reprit le commandement en chef, et la dirigea sur l'ile d'Imbros, près des Dardanelles dont les Turcs s'étaient emparés sans difficulté. Ils se croyaient en toute sureté contre les attaques des Chevaliers, et se livraient au repos le plus complet, lorsque Biandra les surprit, leur coula ou enleva 118 bâtiments de différentes grandeurs, et ramena à Rhodes 5000 prisonniers, après avoir massacré ou mis en déroute leur armée, dont une partie seulement parvint à s'enfuir avec 32 galères.

Cette victoire, dont toute la gloire revient aux Chevaliers, était d'autant plus heureuse que la flotte Turque qu'ils avaient détruite, était évidemment destinée à agir sinon contre Rhodes même, du moins contre ses dépendances.

Peu de temps après (1347), des ambassadeurs du Roi d'Arménie vinrent à Rhodes pour solliciter l'aide de l'Ordre contre les Sarrasins d'Egypte, qui lui avaient enlevé une partie de ses États, et le menaçaient au cœur même de son Royaume.

Ce Prince appartenait par Zabel de Lusignan à la famille royale de Chypre; et c'est à ce titre probablement qu'il réussit à faire embrasser sa cause au Grand-Maître. Celui-ci eut à vaincre l'hésitation de son Conseil ; mais quand il l'eut obtenue, il pressa les préparatifs avec la plus grande

célérité.

L'armée de l'Ordre opéra sa jonction avec celle des Arméniens sans difficulté, par suite d'une manœuvre habile et rapide. Les Sarrasins surpris et attaqués avec fureur, perdirent l'une après l'autre toutes les places dont ils s'étaient emparés, et les débris de leur armée durent se rembarquer en toute hâte pour l'Égypte.

A ce métier cependant, l'Ordre ne gagnait que beaucoup de gloire, tandis que ses finances s'épuisaient. Il y avait bien encore une autre cause de la disette du Trésor; c'est que les Commandeurs des Prieurés les plus éloignés en Europe, particulièrement ceux de Suède, de Norwège et de Danemark, ne versaient pas régulièrement leurs responsions. Avant de demander au Saint-Siége de participer au moins aux frais de l'expédition d'Arménie, Dieudonné de Gozon aurait dû faire rentrer en premier lieu les revenus ordinaires de l'Ordre, et en cas d'insuffisance recourir à des ressources extraordinaires. Clément VI ne répondit à sa prière qu'en accordant à l'Ordre d'abondantes indulgences; peut-être par cette conduite voulait-il obliger d'une part le Grand-Maître à plus de sévérité dans son gouvernement, et d'autre part amener les retardataires à plus d'exactitude. En outre son Trésor était épuisé par la famine et la peste qui désolaient la France à cette époque.

Mais Amir, prince de Lydie, se préparait activement à reprendre Smyrne, dont Biandra s'était emparé pendant qu'il guerroyait en Thrace en faveur de Jean Cantacuzène; nous dirons plus loin à quelle occasion. Les Chevaliers ne se sentaient pas en mesure de lui résister; Clément VI auquel ils s'adressaient, probablement réduit à l'impuissance,

leur donna le conseil d'accepter un traité de paix avec les Turcs ; un des articles portait que les droits d'entrée dans le port et les perceptions de la Douane de Smyrne sur tous les navires étrangers, seraient partagés entre l'Ordre et les Turcs.

Sur ces entrefaites Clément VI mourait le 12 Décembre 1352, et six jours après les Cardinaux nommaient son successeur Innocent VI. Celui-ci voulut faire intervenir les Chevaliers dans la querelle des Vénitiens et des Génois qui faisaient alors entre eux la guerre connue dans l'histoire sous le nom de guerre de Caffa. Ces sanglantes rivalités tournaient au profit des Turcs en affaiblissant les deux puissantes républiques, seules capables de défendre Constantinople ; en effet une conciliation suscitée par les Chevaliers aurait amené une triple alliance redoutable.

L'Empire était alors gouverné, pour le malheur de la Chrétienté, par Jean V Paléologue. Jean VI Cantacuzène, Régent pendant la minorité de ce prince, l'avait, par ambition il est vrai, forcé avec le secours d'Amir, à partager le trône, et ne laissait guère à son collègue que les honneurs de la Couronne. Mais sa présence au pouvoir assurait la tranquillité ; car Orkhan, qui l'estimait et l'honorait comme son beau père, le traitait en allié, et avait arrêté le cours de ses dessins ambitieux contre l'Empire. Malheureusement Jean VI sortit des bornes de la modération, quand il eut réprimé par les armes une tentative de Jean V en vue de détruire le contrat qui partageait le pouvoir, et de régner seul. Si Cantacuzène, en cédant à la jalousie des courtisans dont il réfrénait la cupidité pour le plus grand bien des finances, s'était contenté d'associer son fils Matthieu à

l'Empire avec Paléologue, il aurait servi la politique d'Innocent VI, qui appuyait ses prétentions, et implorait en sa faveur le concours des Hospitaliers. Le Pape en effet, ne voulait pas jouer le sort de l'Europe sur le respect d'une dynastie représentée par un prince dont " il connaissait le peu d'aptitude pour les affaires, plongé au sein des voluptés, et qui abandonnait au hazard les rênes de l'État". *

Dieudonné de Gozon comprit les intentions de Clément VI relativement à la difficulté financière de l'Ordre; il adressa donc une lettre très pressante aux Commandeurs retardataires; leur silence abreuva son âme de chagrin, et détermina sans doute sa résistance aux autres demandes de ce Pontife et de son successeur.

Au premier il répondit en termes respectueux mais fermes et en s'appuyant sur les Statuts de l'Ordre, qu'il ne pouvait signer aucune trêve avec les ennemis de la Religion. Il opposa ces mêmes Statuts à Innocent VI relativement à la querelle des Génois et des Vénitiens; il est vrai qu'il était défendu aux Chevaliers de tirer l'épée contre des Chrétiens; or une intervention directe en vue de la paix, aurait pu conduire à cette extrémité, par l'obstination de l'un ou de l'autre parti. Est-il téméraire de supposer que le Pape prévoyait la honteuse vénalité dont les Génois se rendirent coupables quelques années plus tard ?

Affaibli par des infirmités, déjà avancé en âge, dégoûté de voir l'indiscipline et le relâchement des mœurs se répandre dans l'Ordre, affligé par la désobéissance des Comman-

* Lebeau. Hist. du Bas Emp.

deurs retardataires, Gozon pria le Pape d'accepter sa démission et de lui permettre d'écouler le reste de ses jours dans le repos. En attendant la réponse, il fit compléter quelques fortifications du château vers la mer, et construire les deux petits môles du grand port, qui servent maintenant à abriter les barques du pays.

Après quelque temps d'hésitation, Innocent VI accéda à la prière du Grand-Maître, et déjà il avait ordonné au Conseil de lui nommer un successeur, lorsque Gozon mourut subitement le 15 Décembre 1353.

Quelques auteurs affirment que Dieudonné de Gozon fut enterré dans l'église de St. Étienne, sur la montagne du même nom (Mont Smith). Le Colonel Rottiers assure y avoir trouvé un fragment de pierre tumulaire sur lequel il put lire en caractères gaulois :

ITAMI
T. DIE. XV. XBRIS
ANNO. DMI. MCCCLII
DME. JHU. SUSPE. SPR. EJ.

Il en conclut que cette dalle recouvrait le tombeau de Dieudonné de Gozon, et à l'appui de cette opinion, il cite le passage d'un manuscrit qu'il attribue à un certain Eleuthère, moine de S. Basile, qui serait mort à Rhodes en 1545, après avoir assisté au dernier siége.

Nous regrettons de devoir observer qu'en premier lieu cette inscription qui ne mentionne point le nom de Gozon, ne prouve pas qu'elle recouvrait un tombeau. Nous devons aussi déclarer une fois pour toutes, et quoiqu'il nous répugne de démentir des auteurs qui traitent de sujets sérieux, que le manuscrit d'Eleuthère, sur lequel le Colonel Rottiers

se base pour assurer certains faits ou démentir ce qui en a été déjà dit, est tout à fait apocryphe. En effet, le Colonel prétend avoir obtenu ce manuscrit d'un prêtre de Trianda qu'il nomme Eufémio (Evthimios) qui en aurait été le propriétaire ....

Rottiers est venu à Rhodes en 1826, c'est-à-dire il y a 55 ans, et en admettant que le père Eufémio soit mort la même année; que sa fille Eléni ne lui ait pas survécu, leur mémoire devrait être encore conservée dans le village. Or nous y sommes allés, avons interrogé non seulement les habitants les plus âgés, mais aussi et surtout le père Sava, un vieillard de 75 ans, natif de Trianda, qui y exerce le sacerdoce depuis 40 ans, et tous nous ont assuré qu'il n'y a jamais eu dans leur village un prêtre nommé Eufémio ou Evthimio.

D'autre part, M. Panni, Vice-Consul d'Italie à Rhodes, a retrouvé parmi les décombres de l'église cathédrale de S. Jean, un autre fragment de pierre tumulaire, sur lequel on lit, également en caractères gaulois, le nom de Gozon. Ce fragment qui se trouve aujourd'hui au Musée de Cluny, n'est certainement pas celui dont parle Rottiers, et il porte avec ses armoiries, la date précise de la mort du Grand-Maître (1353), tandis que celui de Rottiers porterait la date de 1352. Dans tous les cas, l'un et l'autre prouvent que Vertot se trompe en assurant que l'on n'avait mis sur son tombeau que ces mots:

EXTINCTOR DRACONIS.

Le monument élevé plus tard à sa mémoire, et qu'il ne faut pas confondre avec son tombeau, portait l'inscription suivante:

INGENIVM SVPERAT VIRES.

DEODATVS DE GOZON EQVES IMANEM SERPENTEM INTERFICIT. ORDINARIO PERPETVO MILITIŒ TRIBVNATV ET EXTRA ORDINEM PRO MAGISTERIO FVNCTVS, PRO, CHISSOR. PFECTVS. HOX. A SVFFRAGATORIB. M. E. RARO EXPLO. DESIGNATVS EST. COMMVNI ŒRE. EQ, GALLORVM PROVINCIALIM POSIT. AN. MCCCLXVI.

"Le génie, vainqueur de la force".

"Dieudonné de Gozon, étant simple Chevalier, tua un serpent monstrueux. Nommé commandant perpétuel de la Milice et Lieutenant extraordinaire du Grand-Maître, premier chef du Conseil d'élection, il fut par un exemple peu commun, choisi pour Grand-Maître par les électeurs. Ce monument a été élevé par les Chevaliers Français Provençaux, l'an 1366".



CHAPITRE XI.

PIERRE DE CORNELIAN *

1354 1355

Quatrième Grand-Maître à Rhodes

Ce Chevalier Provençal était Grand-Prieur de St. Gilles, lorsque les suffrages des électeurs lui conférèrent le Magistère (1354).

De mœurs austères, le nouveau Grand-Maître ne pouvait pas tolérer les nombreux abus qui s'étaient glissés dans l'Ordre; aussi son premier soin fut-il de convoquer un Chapitre général dans lequel on adopta les mesures les plus urgentes à l'égard des finances et de la nomination aux dignités en Europe.

* Cornillan, Cornilian ou Cornino.

Cette dernière disposition lui suscita beaucoup d'ennemis, car il enlevait ainsi à des gens en position les revenus qu'ils détournaient illicitement à leur profit; aussi accusèrent-ils habilement, non le Grand-Maître en personne, mais l'Ordre tout entier de ne rechercher que ses plaisirs, tandis qu'Orkhan se disposait à envahir la Morée, après avoir déjà enlevé à l'Empereur Jean Paléologue une grande partie de ses possessions d'Asie.

Une circonstance favorable se présenta qui aurait pu sauver l'Empire: Pendant que Mourad, successeur d'Orkhan, établissait le centre de sa domination à Andrinople, une révolte éclata en Asie. * Pour soustraire les Chevaliers aux reproches mérités et aux calomnies dont leurs ennemis l'obsédaient, et auxquelles il aurait, selon Vertot, prêté une oreille trop facile, Innocent VI pensa entraîner les Princes Chrétiens à la suite de l'Ordre, en soufflant par celui-ci le feu de la révolte. On n'ignore pas que les provinces d'Asie regorgeaient alors de captifs Chrétiens, dont Mourad composa par la suite le redoutable corps des Janissaires, et l'on conçoit aisément aussi que ces Chrétiens se seraient enrôlés sous la bannière des Chevaliers. Ainsi s'explique la résolution que prit le Pape d'ordonner au Grand-Maître d'abandonner Rhodes, et de transporter son Couvent soit en Palestine, soit en Asie Mineure, au milieu des possessions Turques. En même temps, Paléologue prenait une nouvelle confiance.

Ce dessin n'était donc pas "d'un aussi mauvais politique

* Lebeau. Hist. du Bas Emp.

politique que peu entendu dans l'art de la guerre", et pouvait avoir pour "auteur un autre qu'un ennemi secret de l'Ordre"; * car, s'il exposait les Chevaliers à de nouvelles luttes, ce n'était pas en aventuriers, puisqu'il leur suscitait de bons auxiliaires; d'autre part cette mesure, qui les obligeait à une vie active, effaçait les légitimes griefs et faisait cesser les calomnies.

On reproche encore à Innocent VI de n'avoir pas même offert aux Chevaliers son assistance pécuniaire; mais on oublie qu'à ce moment même, il avait à défendre le Comtat contre les Grandes Compagnies. Enfin cette injonction n'avait rien d'étrange, puisque les Papes Jean XXII, Benoit XII, et Clément VI l'avaient déjà adressée, et qu'Urbain V la renouvellera quelques années plus tard.

Cornélian dominé par des considérations d'une autre nature, n'hésita pas à désobéir à cette injonction; mais pour pallier son refus, il répondit à Innocent qu'il allait convoquer immédiatement un Chapitre général de tout l'Ordre, pour lui communiquer sa volonté.

Tenace dans ses résolutions, et craignant qu'une réunion à Rhodes ne prît une décision contraire à ses vues, Innocent VI ordonna que le Chapitre se réunit à Nîmes ou à Montpellier où il pouvait mieux exercer son influence.

Miné de chagrin, Pierre de Cornélian mourut en 1355, après un magistère de 18 mois seulement,



* Vertot. Hist. de l'Or. de Malte.

CHAPITRE XII.



ROGER DE PINS

1355 1365

Cinquieme Grand-Maitre a Rhodes

Son successeur Roger de Pins, était descendant d'Odon de Pins, Vingt-troisième Grand-Maître de l'Ordre, et de Gérard de Pins le vainqueur d'Orkhan.

En prenant le commandemant de l'Ordre, Roger devait s'attendre à lutter contre les mêmes difficultés qui avaient empoisonné les derniers jours de son prédécesseur.

Heureusement pour lui et pour l'Ordre, que dans l'intervalle on avait insinué au Pape que la Morée serait plus adaptée par sa position que la Palestine, où les Sarrasins étaient en trop grand nombre, pour l'établissement des Hospitaliers qui auraient servi de bouclier à l'Europe.

D'autre part, Innocent s'était repenti d'avoir proposé

Nîmes ou Montpellier pour lieu de réunion du Chapitre ; il trouvait ces deux villes encore trop éloignées de son siége d'Avignon, et il tenait à surveiller de près les décisions de l'Assemblée. Aussi, au lieu d'un chapitre général, se contenta-t-il d'une assemblée réunie à Avignon sous la présidence de Guillaume de Mailly, Grand-Prieur de France et de Guillaume de Chalus, Grand-Prieur d'Auvergne, lieutenants du Grand-Maître pour l'Europe.

On y agita en premier lieu la grande question du transfert du Couvent ; la Morée obtint la préférence, et les Lieutenants du Grand-Maître, pour satisfaire le Pape, admirent cette décision. La Morée était dans ce moment revendiquée par plusieurs princes chrétiens auxquels les différents mariages d'Isabelle de Villehardouin, donnaient des droits aussi discutables que ceux des Empereurs de Constantinople.

Profitant de ces querelles de succession, les Turcs employaient la force pour s'emparer du pays. La pensée du Pape était probablement de leur opposer la seule force capable de leur résister, de sauver l'Europe, se réservant ensuite de liquider la question de droit.

Les Lieutenants du Grand-Maître convainquirent facilement le Pape que l'Ordre ne pouvait pas usurper la propriété d'un prince chrétien. L'un d'eux, favorisé par Innocent VI, nomma de concert avec l'Ordre, des Commissaires chargés de traiter les conditions d'une cession de ses droits. Les négociations marchèrent si lentement, et pour cause, que ce prétendant mourut avant leur conclusion.

Toutefois l'assemblée d'Avignon ne fut pas précisément infructueuse : parmi les abus qui s'étaient glissés, on notait

avec regret l'abolition des aumônes que l'Ordre devait, d'après ses Statuts, distribuer aux pauvres dans toutes ses maisons, règle qui n'était guère observée qu'à Rhodes. Une décision de l'Assemblée rétablit cette distribution qui soulageait bien des misères. Roger confirma avec joie cette disposition, car il était charitable avant tout, et il en donna des preuves éclatantes durant la peste qui ravagea tout l'Orient, sans épargner Rhodes. Non seulement il vendit son argenterie et ses meubles, mais il affecta aussi les revenus de son patrimoine pour soutenir les nécessiteux pendant toute la durée de l'épidémie et de la famine qui s'en suivit; aussi avait-il bien mérité le surnom d'*Aumonier*, que lui donnèrent les Chevaliers.

Roger de Pins ne devait avoir que désagréments et misères pendant toute la durée de son Magistère: Le frère Jean-Ferdinand d'Hérédia, Châtelain d'Emposte, favori du Pape avait obtenu directement de celui-ci le gouvernement d'Avignon et de tout le comtat Venaissin d'abord, ensuite les Grands Prieurés de Castille et de Saint Gilles qui étaient d'une grande importance.

Affligé de voir le Pape conférer des dignités dont lui seul et le Chapitre avaient disposé jusque là, le Grand-Maître, auquel l'Ordre tout entier s'était plaint des faveurs accordées à d'Hérédia, au détriment de plus anciens aspirants aux Prieurés, envoya à Avignon les Commandeurs Roger de Montant et Etienne de Montaigu, pour accuser d'Hérédia d'insoumission aux ordres de son chef direct et pour le contraindre à comparaître par devant le Conseil de Rhodes; mais le Pape souva son favori, en le faisant acquitter par deux Cardinaux, qui déclarèrent qu'Hérédia

n'employait les revenus de ses Prieurés qu'au bien général de la Religion. Le chagrin qu'il en éprouva, hâta la fin du charitable Grand-Maître qui pleuré par tous les pauvres, rendit son âme à Dieu le 28 Mai 1365.

Sur son tombeau on traça ces mots:

MISERERE INOPUM

ΟΥΔΕΝ ΠΕΝΙΑΣ ΒΑΡΙΤΕΡΟΝ ΕΣΤΙ ΦΟΡΤΙΟΝ

PIENTISSIMO PRINCIPI MAGNO MAGISTRO SUO ROGIERO A PINIBUS SACER EQUESTRIS HIER . ORDO . FECIT . PAUPEROS LAUDAVERUNT .

ANNO SALUTIS HUMANÆ MCCCLXV

“ Ayez pitié des Pauvres ”.

“ Aucun fardeau n'est plus lourd que la pauvreté ”.

“ L'Ordre Sacré des Chevaliers de Saint Jean de Jérusalem a érigé ce monument à son très pieux chef, le Grand-Maître Roger de Pins. Les pauvres l'ont loué ”.

“ L'an du salut du monde 1365 ”.



CHAPITRE XIII





BERENGER

1365 — 1374

Sixieme Grand-Maitre a Rhodes

A la mort de Roger de Pins, l'Ordre élut Grand-Maître frère Raymond Bérenger, dauphinois d'origine et Commandeur de Castel-Sarrasin. On croit qu'il descendait de la famille des Comtes de Barcelone.

Le Gouvernement de son prédécesseur tout occupé du soin d'éluder la volonté du Pape qui pressait l'Ordre de quitter l'ile de Rhodes, avait un peu négligé la poursuite des corsaires Sarrasins. Bérenger voyant que leurs incursions se répétaient de plus en plus, et avec une hardiesse qui augmentait en raison de la sécurité dans laquelle on les avait laissés, résolut d'y mettre un terme.

S'étant entendu avec le Roi de Chypre, ils équipèrent

plusieurs navires, résolus, non de donner la chasse aux corsaires en pleine mer, mais de les attaquer dans le port d'Alexandrie qui leur servait de refuge.

Le secret de l'entreprise fut si bien gardé, que la flotte alliée arriva à sa destination sans que l'ennemi s'en doutât (1365). Les navires corsaires furent livrés aux flammes et la ville d'Alexandrie elle même, emportée d'assaut après un combat des plus meurtriers, fut mise à sac.

Malheureusement les alliés qui étaient venus punir des corsaires pillards et sanguinaires, irrités par la résistance, enivrés par la victoire, se livrèrent eux mêmes sans aucune retenue aux plus grands excès, et à la nouvelle que le Soudan du Caire arrive à la tête de forces considérables, ils se retirent en laissant derrière eux une ville en ruines, des victimes égorgées sans pitié et l'exécration du nom Chrétien. Si beaucoup d'esclaves chrétiens qui gémissaient dans les fers furent alors délivrés, le nombre de turcs qui furent emmenés à Rhodes et à Chypre, ne fut pas moins considérable. Parmi les premiers, se trouvait Pierre de Saint-Georges, neveu du Pape Urbain V, délivré par le Grand-Maître, circonstance qui valut à celui-ci les faveurs de l'oncle.

Deux ans plus tard (1369), nous voyons l'Ordre allié aux Génois et au Roi de Chypre, attaquer et enlever successivement : Tripoli, Tarsous, Laodicée et Bellinas, dont les Turcs s'étaient emparés depuis quelques années.

Furieux des succès que les Hospitaliers obtenaient partout sur ses armes, le Sultan Mourat I, * jure de les atta-

* Amurat.

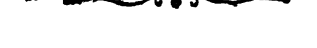
quer à Rhodes même. A cette nouvelle, le Grand-Maître approvisionne amplement la ville et les principales forteresses de l'ile, ordonne aux Commandeurs d'Europe l'achat de chevaux et d'armes, la rentrée des responsions arriérées et le rappel des Chevaliers en congé.

La menace du Sultan n'eut pas de suites, mais le Grand-Maître put alors se convaincre qu'il ne devait compter que bien peu sur l'obéissance de la plupart des Commandeurs. Il tache d'abord de les rappeler à leur devoir; mais affaibli par l'âge, dégoûté par les dissensions qui s'élèvent entre les Langues de Provence et d'Italie, rebuté par les difficultés qu'il rencontre de tous côtés, il prend le parti de supplier le Pape d'accepter sa démission (1374). Avant de répondre, Grégroire XI qui avait succédé à Urbain V, décida de convoquer une assemblée générale de l'ordre à Avignon, à laquelle, en considération de son âge et de ses infirmités, le Grand-Maître fut dispensé d'assister.

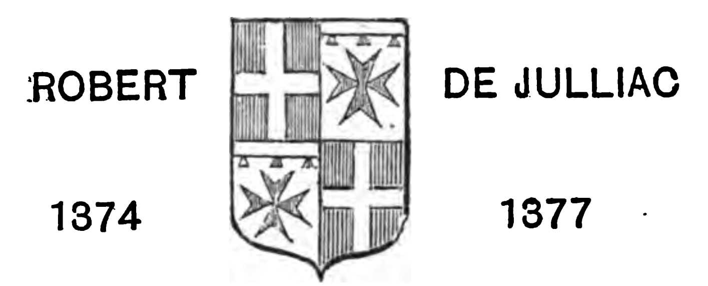
L'assemblée s'occupa d'abord d'aplanir les questions, cause de l'irritation des Chevaliers d'Italie contre ceux de Provence; elles avaient pour motif la revendication de quelques Commanderies situées en Italie et dont la Langue de Provence avait la jouissance depuis plusieurs années.

Cette affaire réglée par un compromis, le Chapitre s'occupa de promulguer de sages réglements que le Pape approuva et appuya de toute son autorité.

Bérenger eut la joie de recevoir la sanction de ces réglements qui répondaient à son désir, et la mort (1374) lui épargna la douleur de constater leur inéfficacité.



CHAPITRE XIV.



Septieme Grand-Maitre a Rhodes

Grand-Prieur de France, alors en inspection dans son Prieuré, de Julliac fut choisi par le Conseil de Rhodes pour succéder à Bérenger.

D'un caractère ferme et résolu, de Julliac comprit que pour se faire respecter, il devait d'abord frapper les récalcitrants d'un acte d'autorité absolue. Aussi sa première détermination, après une visite qu'il fit au Pape, fut-elle de destituer tous les receveurs qui se trouvaient en retard dans le versement de leurs responsions, et de les remplacer par des hommes sur l'obéissance desquels il pouvait se reposer en raison de leur régularité éprouvée.

Strict observateur du devoir de l'obéissance, le nouveau

Grand-Maître se soumit à la volonté du Pape qui lui enjoignit de se charger de la garde du Château de Smyrne. Cette forteresse était alors sous le commandement d'un Capitaine Génois, qui, plus avide de richesses que de gloire, laissait souvent la place abandonnée à ses propres ressources, pour s'occuper de négociations commerciales.

Cependant de Julliac aurait pu opposer de bonnes raisons à l'injonction qui lui était adressée. Ce Château, situé en plein pays ennemi, était continuellement attaqué et soumis par les Musulmans à un état de siége permanent; l'éloignement de Rhodes, la rareté et la difficulté des communications qui ne permettaient pas de porter des secours d'une efficacité assurée, les frais que devait occasionner au Trésor l'entretien d'une garnison considérable, auraient été des motifs plausibles pour décliner cette charge onéreuse. De Julliac courba la tête, se contenta d'une subvention de mille Florins que lui assigna annuellement le Chef suprême de l'Ordre pour l'exécution de sa volonté.

Sur le point de quitter Avignon pour aller prendre possession de son poste, le Grand-Maître reçut de Rhodes une double plainte : l'une, de la part des Chevaliers contre le Conseil, et l'autre de la part de celui-ci contre les Chevaliers.

Les premiers se plaignaient que le Conseil, subissant des influences particulières, nommait aux dignités des membres nouvellement entrés dans l'Ordre, au mépris des droits acquis par de longs services. De son côté, le Conseil réclamait amèrement contre l'habitude qu'avaient prise les Chevaliers de recourir au Pape dans les plus simples questions, ce qui portait une grave atteinte à son autorité, par

conséquent à celle du Grand-Maître lui-même, et amenait une désobéissance croissante.

Le Pape, auquel de Julliac rapporta les faits, comprit qu'il fallait dans cette circonstance, ménager le respect et la soumission que les Chevaliers devaient à leur Chef direct, et l'autorité suprême du Souverain Pontife. Il ordonna donc qu'à l'avenir le Conseil mettrait à exécution toutes ses décisions, sans égard à l'appel interjeté par les Chevaliers à la Cour de Rome; et pour donner satisfaction aux mécontents, il révoqua provisoirement toutes les nominations que le Conseil avait faites depuis la mort de Bérenger, réservant au Grand-Maître le droit de les confirmer ou de prononcer leur nullité définitive.

La fermeté et l'affabilité du Grand-Maître calmèrent la discorde en peu de temps, et la discipline se rétablit dans toute sa vigueur; lorsqu'il annonça aux Chevaliers que le Pape leur ordonnait d'occuper le Château de Smyrne, il les trouva tous prêts à partir pour ce poste périlleux.

Cependant la perte de 200 Chevaliers morts au siége d'Alexandrie, avait déjà considérablement affaibli la garnison de Rhodes, et la nécessité de pourvoir à la défense du fort de Smyrne laissait la forteresse principale presque entièrement dépourvue. Alors de Julliac, craignant avec raison les entreprises des Turcs qui étendaient journellement leurs conquêtes, fit appel aux différents Prieurés, et 500 Chevaliers accourus à sa voix, suivis chacun d'un écuyer, rassurèrent les Rhodiens et les habitants des autres possessions de l'Ordre.

C'est au milieu d'une paix profonde, et après avoir rétabli la discipline et l'obéissance dans tout l'Ordre, que

Robert de Julliac mourut le 29 Juillet 1377. Son corps fut enseveli dans un antique sarcophage hellénique en marbre blanc, qui, converti ensuite par les Turcs en bassin sous une fontaine publique, a été récemment acquis par le Musée de Cluny. On y lit l'inscription suivante :

HIC JACET IN CHRISTO RELIGIOSVS ET PATER ORDINIS FRATER ROBERTVS DE JVLHIACO, QVONDAM MAGISTER SACRÆ DOMVS HOSPITALIS SANCTI JOANNIS HIEROSOLIMITANI, QVI OBIIL DIE XXIX JVLII, ANNO DOMINI MCCCLXXVII, CVJVS ANIMA REQVIESCAT IN PACE.

" Ci-gît en Jésus-Christ, le pieux Frère et Père de l'Ordre, Frère Robert de Julliac, qui fut Maître de la sainte Maison hospitalière de St. Jean de Jérusalem, et mourut le 29 Juillet, l'an du Seigneur 1377. Que son âme repose en paix ".

CHAPITRE XV.

FERDINAND D'HEREDIA

1377 1396

Huitième Grand-Maître a Rhodes

Jean-Ferdinand d'Hérédia était le frère puîné du Grand-Justicier d'Aragon, dignité presque royale.

Né à Valence sans autre fortune que son épée, puisque tous les biens de sa famille revenaient de droit à son frère aîné, Jean-Ferdinand ou Hernandez, d'un caractère ambitieux et entreprenant, se lança de bonne heure dans la carrière des armes, et sa vie offre une curieuse alternative de succès rares et de revers éclatants.

Pour obéir à son frère qui n'avait pas d'enfants, et qui désirait voir survivre son nom, Jean-Ferdinand se maria jeune encore ; sa femme étant morte bientôt après sans lui laisser de famille, il épousa en secondes noces la nièce et

héritière de la femme de son frère, et il en eut un garçon et une fille; mais comme si le sort eut voulu se jouer de lui, sa belle sœur mit successivement au monde, après plusieurs années de stérilité, deux garçons, qui lui enlevèrent soudainement cette fortune dont il se considérait déjà comme le possesseur.

L'ambition, plus forte en lui que les sentiments de la famille, lui fait quitter ses enfants qu'il recommande à son frère, et il vient à Rhodes, où Hélion de Villeneuve l'admet dans la Langue d'Aragon. Son courage dans l'action, sa sagesse dans les conseils, ses manières affables et courtoises lui gagnent bientôt l'estime de ses égaux et l'affection de ses supérieurs.

Il obtint successivement la Commanderie d'Alhambro, celle de Villet, le Baillage de Capse et enfin le titre de châtelain d'Emposte, le plus envié dans l'Ordre après celui de Grand-Maître. Enfin, la fortune qui se montrait maintenant aussi complaisante qu'elle avait été contraire dans ses débuts, aidée, il faut le dire, par l'esprit adroit et insinuant qui distinguait l'ambitieux d'Hérédia, lui fit confier une mission dont il sut tirer le meilleur parti: Le Grand-Prieur de Catalogne étant mort, deux prétendants se disputaient la succession de cette dignité; l'un était soutenu par le Pape dont il était le favori, l'autre par l'Ordre tout entier à cause de son droit d'ancienneté. Le Grand-Maître, cédant aux justes réclamations des Chevaliers, décida d'envoyer un ambassadenr assez habile paur faire revenir le Pape sur sa décision et l'amener à rétracter la nomination de son favori pour confirmer celle du compétiteur. Personne ne paraissait plus apte qu'Hérédia pour

remplir une pareille mission ; celui-ci prouva qu'il était plus habile encore qu'on ne le croyait ; non seulement il fit revenir le Pape sur les dispositions qu'il avait prises en faveur de son protégé, mais il réussit à supplanter à son profit celui dont il était chargé de soutenir les droits : peu de temps après son arrivée à Avignon, Clément VI nommait d'Hérédia Grand-Prieur de Catalogne (1343).

Le résultat inattendu de la négociation souleva une telle indignation dans tout l'Ordre, que d'Hérédia ne jugea pas prudent de retourner à Rhodes ; du reste il prévoyait que le séjour d'Avignon serait plus utile à son ambition que celui d'une ile lointaine. En effet il sut entrer si profondément dans la confiance du Souverain Pontife, qu'il devint l'homme indispensable, et reçut bientôt la glorieuse mission d'aller éteindre dans le cœur d'Edouard III, roi d'Angleterre, toute prétention à la couronne de France, et empêcher ainsi la désastreuse guerre de cent ans.

D'Hérédia arriva trop tard pour entamer des négociations qui auraient décidé le roi d'Angleterre à accepter la médiation du Pape; Anglais et Français étaient déjà en présence près de Crécy : d'Hérédia se jette dans le camp Français et prend part à cette fameuse bataille (1346), pendant laquelle il sauva la liberté et peut-être la vie à Philippe-le-Bel ; car celui-ci démonté, entouré par un parti ennemi, serait infailliblement tombé entre les mains des Anglais, si d'Hérédia ne lui avait donné son propre cheval et maintenu les poursuivants jusqu'à ce que le Roi fut en sûreté au Château de Broye.

Innocent VI ayant succédé à Clément VI, (1352), la fortune et le crédit d'Hérédia s'accrurent considérablement sous

le nouveau Pontife dont il était l'ami particulier. L'ambitieux aragonais, nommé gouverneur d'Avignon et de tout le comtat Venaissin, exercait à la cour Papale une autorité plus réelle que celle du Souverain Pontife lui même. Possesseur d'immenses richesses, il acheta pour son fils toutes les dépendances du château de Mora de Valbonne et le comté de Fuentes en Espagne; habile courtisan, il poussa la générosité jusqu'au point d'entourer de formidables fortifications la résidence du St. Père, qui ne voulant pas être en reste de courtoises attentions, lui conféra la jouissance des riches Prieurés de Castille et de St. Gilles.

Comme c'était en réalité l'Ordre qui faisait tous les frais de ces riches présents mutuels, le Grand-Maître Roger de Pins essaya (1364) de rappeler d'Hérédia au sentiment de son devoir; il lui députa deux Chevaliers qui l'exhortèrent à se désister de tous les priviléges que le Pape lui avait accordés; en même temps ils lui offrirent comme compensation, le titre de Lieutenant général du Grand-Maître en Europe. D'Hérédia accepta le titre et garda toutes ses anciennes prérogatives. Accusé alors publiquement par le Chapitre, il fut solennellement acquitté par le Pape, qui adressa même de sévères remontrances à Roger de Pins.

Mais le crédit du favori ayant sensiblement diminué sous les pontificats d'Urbain V (1365) et de Grégoire XI (1370), il concentra tous ses efforts à rentrer en grâce auprès du Chapitre de Rhodes, et telle fut son habileté que lorsqu'en 1376 Robert de Julliac mourut, il fut choisi pour lui succéder.

Il se préparait à partir ponr Rhodes avec une flotille de neuf galères et de quelques transports construits et équipés

à ses frais, lorsque le Pape Grégoire XI se décida à reporter le siége Pontifical dans la ville de Rome, que ses prédécesseurs avaient quittée depuis 70 ans. D'Hérédia aimant le faste et les honneurs, offrit au Pape, qui accepta avec plaisir, de l'escorter jusqu'à Ostie (1377).

Ayant pris ensuite congé du Souverain Pontife, d'Hérédia se dirigeait vers Rhodes, lorsqu'il rencontra la flotte Vénitienne qui allait dégager Patras dont les Turcs s'étaient emparés. L'Amiral Vénitien n'eut pas de peine à l'entraîner dans l'entreprise. Le Vénitien était d'opinion de réduire la ville par la famine; mais d'Hérédia moins patient que lui, pressé d'ailleurs d'arriver à Rhodes où l'appelaient d'importantes affaires, ayant reconnu la faiblesse de la place, ordonne l'assaut, saisit une échelle, et malgré son âge avancé, il monte sur les murs, rencontre le gouverneur, le tue, lui tranche la tête et la montre aux siens qui, se précipitant en foule, s'emparent de la ville en quelques instants.

Enivré par le succès, d'Hérédia propose la conquête de toute la Morée; le Général Vénitien accepte avec empressement, et l'armée s'avance jusqu'auprès de Corinthe. Mais le Grand-Maître s'étant trop exposé dans une reconnaissance, tombe dans une embuscade, voit son escorte taillée en pièces, lui-même est désarmé et obligé de se rendre prisonnier.

Pressé par les Chevaliers, le général Vénitien proposa aux Turcs de leur rendre Patras pour la rançon du Grand Maître; ceux-ci refusent; à la première proposition on ajoute alors une somme considérable que l'Ordre offre de payer, et les Prieurs de S. Gilles, de Rome et d'Angleterre

qui se trouvaient à l'armée, proposent de se constituer en otages pour la garantie du payement. Les Turcs acceptent, mais d'Hérédia oppose à toutes les prières qui lui sont faites, la plus chevaleresque obstination, refuse son consentement, nomme son Lieutenant Général Bertrand de Flotte, et se résigne à passer trois années dans la plus dure captivité, plutôt que de sacrifier les intérêts de l'Ordre.

Racheté enfin par sa famille en 1381, il put venir à Rhodes, et assumer les fonctions de sa charge.

Cependant, la double élection de Clément VII et d'Urbain VI (1578), en divisant l'Église, avait aussi divisé l'Ordre en deux factions, dont la première avec d'Hérédia, se prononça en faveur de Clément, tandis que l'autre ayant à sa tête Richard Carracciolo, Grand-Prieur de Capoue, se déclara pour Urbain VI. Celui-ci excommunia d'Hérédia et nomma à sa place Carracciolo. Cette regrettable mesure donnait à l'Ordre deux Grands-Maîtres, mais elle n'eut pas toutes les conséquences qu'Urbain se flattait d'en obtenir; car sauf les Langues d'Italie et d'Angleterre, qui se prononcèrent pour Carracciolo, tout le reste de l'Ordre demeura attaché à d'Hérédia et son compétiteur dut se contenter d'ajouter un vain titre à ses fonctions de majordome du Pape, qu'il conserva jusqu'à sa mort (1395).

Désireux de rétablir la concorde, pressé par la pénurie du Trésor, auquel les Commandeurs, profitant du schisme, se dispensaient d'envoyer leurs responsions, D'Hérédia se rendit à Avignon pour supplier le Pape de trouver un remède à cet état de choses. Clément convoqua plusieurs Chapitres qui eurent pour résultat de rappeler à leur devoir la plupart des dissidents. Les sommes que ceux-ci versèrent,

augmentées de celles que le Grand-Maître fournit généreusement de ses propres ressources, lui permirent d'armer plusieurs vaisseaux; ils furent dirigés sur Rhodes, menacée par Bayazid I surnommé Yldirim.*

Jean-Ferdinand d'Hérédia, qui depuis sa captivité s'était entièrement adonné à l'exercice des bonnes œuvres et au rétablissement de la discipline, mourut à Avignon en Mars 1396, à un âge très avancé, après avoir doté l'Ordre de sages réglements, et le n onde d'établissements pieux destinés au soulagement de l'humanité. La fin de sa vie, ne répondit pas comme on le voit au commencement de sa carrière, et Vertot ** a bien conclu en disant "qu'il aurait été à souhaiter qu'il ne fut jamais entré dans l'Ordre, ou que la condition humaine lui eut permis de n'en quitter jamais le gouvernement".

Son corps fut inhumé dans le monastère de N. D. de Caste en Espagne, dont on lui attribue la fondation.

C'est également à ce Grand-Maître que l'on attribue la construction de la forteresse connue sons le nom de Château-Rouge (Castelloriso) que prit dès lors l'ile de Cisthène, sur la côte de la Lycie.



* Bajazet surnomme la Foudre.

** Hist. des Chev. l. V.

CHAPITRE XVI.



Neuvieme Grand-Maitre a Rhodes

A peine informé de la mort d'Hérédia, le Chapitre de Rhodes élut pour son successeur Philibert de Naillac, originaire du Berry. Grand-Prieur d'Acquitaine, il était avantageusement connu et par sa grande sagesse et par sa valeur indomptable.

Le nouveau Grand-Maître était destiné à lutter contre deux adversaires également redoutables: Bayazid d'abord, et plus tard Timour-Lenk (Tamerlan), qui devait arrêter les progrès du premier et contre-balancer sa formidable puissance.

Devenu chef effectif des Osmanlis en 1394, Bayazid avait déjà battu les Hongrois à Nicopolis (1393). Légalement

nommé Sultan en 1394, il était prêt à soutenir la guerre que lui avaient déclaré les Hongrois, aidés cette fois par Charles VI roi de France, Philippe-le-Hardi duc de Bourgogne, la République de Venise et Michel Paléologue Empereur de Constantinople. Le Pape ayant invité les Chevaliers à entrer dans la ligue, ceux-ci rejoignirent les alliés dans les plaines de la Hongrie peu de jours avant la seconde bataille de Nicopolis (1396), qui fut si fatale à l'armée Chrétienne.

De Naillac et Sigismond roi de Hongrie, ne durent leur salut qu'à une frêle embarcation qu'ils eurent la chance de trouver sur le bord du Danube; ils en descendirent le cours au milieu d'une grêle de flèches, dont aucune ne les atteignit. Arrivés enfin à l'embouchure du fleuve, ils furent recueillis par la flotte qui y stationnait et qui les conduisit à Rhodes.

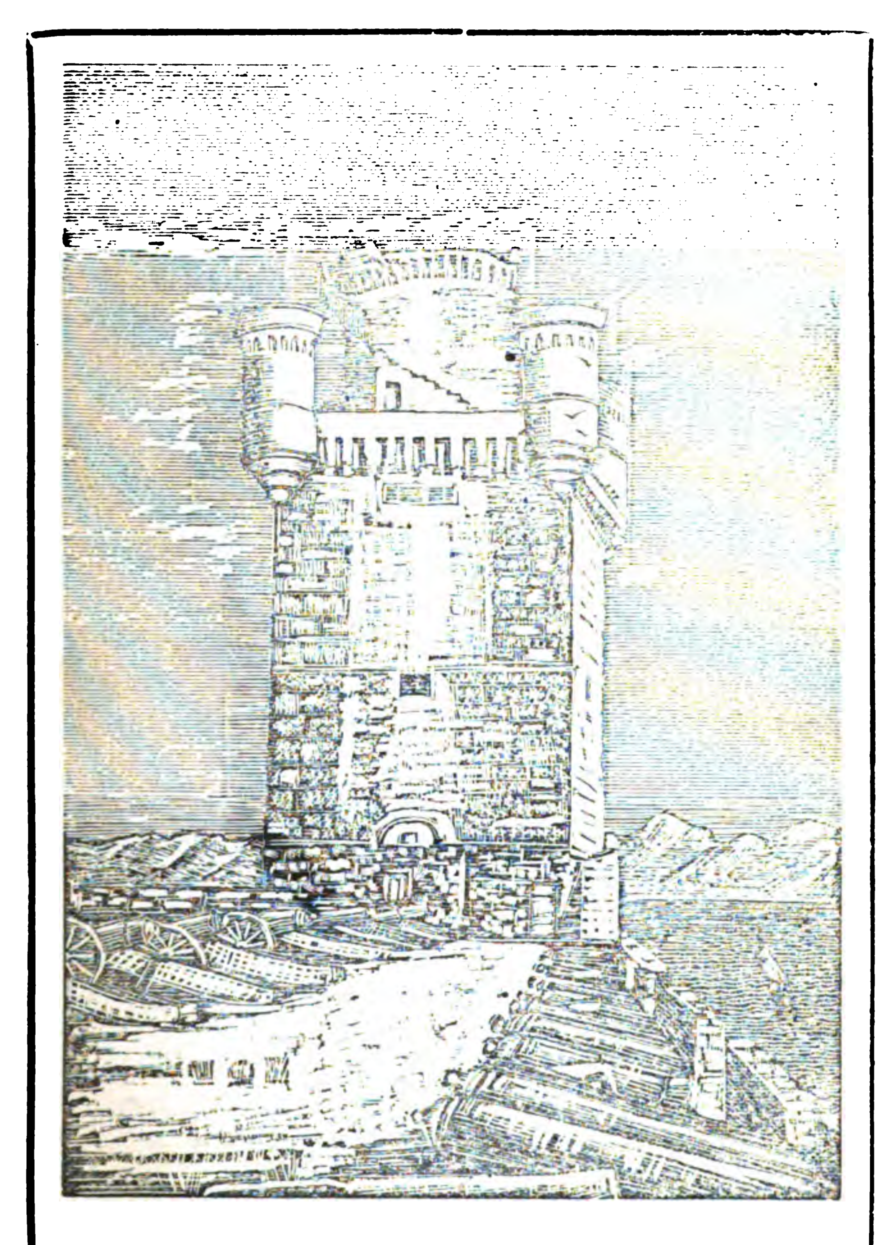
Cette Ile devait servir d'asile à toutes les victimes de Bayazid : Thomas Paléologue qui gouvernait la Morée, fuyant devant l'envahisseur, se réfugia à Rhodes, et céda sa Principauté aux Hospitaliers, avec promesse de leur livrer les villes de Sparte, Corinthe et d'autres forteresses, qui n'avaient pas encore ouvert leurs portes au conquérant Turc.

Mais celui-ci fut rappelé en Asie par les exploits de Timour-Lenk; en s'avançant au cœur des États Ottomans, il se déclarait le protecteur des petits potentats dépossédés par Bayazid, et devenait ainsi un adversaire d'autant plus redoutable, que les populations soumises devaient le considérer comme un libérateur; alors la Morée, évacuée par Bayazid, suivant l'impulsion donnée par Sparte, refusa de

reconnaître la cession faite par Thomas Paléologue et d'accepter le gouvernement des Chevaliers. Il est à croire que Paléologue repenti du marché qu'il avait conclu, encouragea les mutins, à la tête desquels se trouvait l'évêque Grec de Sparte. Le Grand-Maître qui voulait bien acheter la Morée, mais non en tenter la conquête, fut forcé de consentir à résilier le contrat et à recevoir de Paléologue une partie seulement des sommes qu'il lui avait avancées, et dont le solde ne fut recouvré que beaucoup plus tard, et avec difficulté.

De Naillac (et non de Gozon, comme l'assure le Colonel Rottiers), fit élever vers 1400, la fameuse tour qui portait son nom, celui de St. Michel, de St. Ange, que quelques voyageurs ont à tort désignée aussi sous celui de St. Nicolas, mais qui est plus communément connue sous le nom de Tour des Arabes (*Arap Couleh*). Haute de 49 mètres, elle avait trois étages carrés, couronnés par un parapet à machicoulis, flanqué de quatre tourelles suspendues aux quatre coins supérieurs. Au centre s'élevait une lanterne octogone entourée d'un escalier qui conduisait à la plate-forme, d'où l'on jouissait d'une vue magnifique, non seulement sur la ville et ses environs, mais jusqu'à une grande distance en mer des deux côtés Est et Ouest de l'Ile. Sur le parapet étaient enchassés les écussons de l'Ordre et de de Naillac. Une arche en pierres de taille reliait la tour à une terrasse, large de 21 pieds et haute de 36 armée de canons, qui autrefois commandaient puissamment les deux ports.

La tour n'existe plus; elle a été renversée par le tremblement de terre de 1863, et sur la terrasse, une batterie de



TOUR DE NAILLAC
(ARAB COULEH)

salut, remplace les canons redoutables qui ceignaient la ville d'une barrière de feu.

D'une ouverture que l'on voit encore au pied de cette tour, partait la grosse chaîne avec laquelle on fermait le port pendant la nuit. Elle a été conservée à Rhodes jusqu'en 1843, dans un magasin du Couvent (caserne actuelle), et depuis expédiée, dit-on à Constantinople. Elle ne mesurait pas moins de 750 pieds, et chacun de ses anneaux avait un pied et demi de long.

Cependant Bayazid et Timour-Lenk venaient de se mesurer dans la plaine d'Engurlu * (1401), et le farouche Tartare, vainqueur de l'Osmanli, l'envoyait terminer ses jours à Samarcande, dans la plus dure captivité. Jamais occasion plus favorable ne pouvait se présenter aux princes Chrétiens de l'Orient, pour se délivrer des deux ennemis à la fois ; ils n'en profitèrent pas ; et en attendant, Isaak, Moussa, Suleïman et Mohammed, fils de Bayazid, se disputaient la succession de leur père et allumaient la guerre civile dans les pays dont ils enviaient la possession.

Manuel Paléologue se déclara en faveur de Suleïman d'abord, puis de Mohammed ; les Serbes et les Bulgares appuyèrent Moussa, les Chevaliers indécis et isolés, restèrent dans l'expectative. Cependant Timour-Lenk poursuivait ses conquêtes.

Irrité de voir les Hospitaliers posséder une ville aussi importante que Smyrne, tandis que tout le pays environnant avait déjà courbé la tête devant son autorité, le fier

* Angora ou Ancyre.

conquérant se présente en personne devant le château de la mer, et somme le Commandant, Guillaume de Mine, d'arborer ses enseignes sur les remparts. L'intimation ayant été rejetée avec hauteur, Timour-Lenk procéda à l'attaque.

Laissons maintenant la parole à Sefet-el-din, auteur contemporain Persan, qui après nous avoir appris que le château de Smyrne, possédé par les Chevaliers, causait les plus grands dommages aux Musulmans, continue en ces termes :

"Timour-Lenk envoya le Mirza Pir-Mohammed, l'Emir Cheh Nour-el-din, et autres, auxquels il ordonna de sommer d'abord les infidèles * d'embrasser la religion Mahométane, selon l'ordre du Saint Prophète; que s'ils avaient le bonheur, de se convertir, on eut à les bien traiter, et qu'on lui en donnat avis immédiat, afin qu'il put les combler de ses faveurs; que dans le cas où refusant de se convertir, ils voulussent tout en restant Chrétiens, se soumettre au *haratch* ‡ qui leur serait imposé, on en dressât acte; mais que si pour leur malheur ils voulaient résister à ses armes victorieuses, ils fussent tous passés au fil de l'épée".

"Le Mirza et les Émirs obéirent immédiatement, et étant arrivés devant Smyrne, ils envoyèrent un parlementaire pour inviter les habitants à se faire Musulmans; mais comme ils étaient prédestinés à périr, les promesses et les menaces furent inutiles. Mahumy † qui était gouverneur

* Lisez : *Les Hospitaliers*.

‡ Tribut, Capitation.

† Sans doute, de Mine (Guillaume).

de la ville, avait envoyé demander des secours à tous les Princes d'Europe, qui lui envoyèrent beaucoup de braves guerriers Chrétiens, ou pour mieux dire une bande de diables enragés, des munitions de guerre et de bouche".

"Ses généraux l'ayant informé de cet état de choses, Timour résolut d'aller lui-même conquérir Smyrne. Il laissa le gros de ses bagages aux pieds de Zirch, et montant à cheval, soutenu par sa ferveur religieuse, il avança à marches forcées, malgré la mauvaise saison et les pluies continuelles. Le sixième jour du mois de Djémazul-Evel 805, (1402 de J. C.) il se trouva à la tête de son armée, et envoya au Sultan Mohammed *, qni avait pris ses quartiers d'hiver à Manissah **, l'ordre de le rejoindre devant Smyrne. Le même ordre fut envoyé au Mirza Simirin-Cheh et à Bonlieu, ainsi qu'à l'Émir Géhan-Ghah et aux autres chefs".

" Lorsque Timour arriva au camp, on battit les tambours et les timbales, et toute l'armée poussa des cris de joie. La place fut immédiatement attaquée du côté de la terre ferme, et chaque général fit dresser des machines et des béliers contre les murs, qui furent sapés dans leurs fondements. Des pots remplis de feu grégeois furent lancés dans la place, et des flèches enflammées furent dirigées contre la porte du Château".

"L'Émir Chah-Mélek fit construire des radeaux qui s'élevaient à trois pieds au dessus du niveau de l'eau ; garnis de planches, ils furent reliés entr'eux, et posés des deux

* Probablement le fils de Bayazid.

** Magnesio.

côtés du château ; leurs extrémités se touchant, ils formaient une espèce de chemin uni triangulaire, sur lequel les soldats pouvaient se tenir et se battre avec autant de sûreté et d'assurance que s'ils étaient en terre ferme. Alors les Musulmans s'armant de leurs boucliers, s'élancent et donnent l'assaut au château, auquel nul ne pouvait porter secours, le canal étant ainsi fermé".

"En même temps arrivèrent les différents Mirzas, le Sultan Mohammed et Miran-Chah, qui avaient laissé leurs bagages à Manissah sous la garde de l'Emir Cham-Eddin-Abaz. Timour voyant ses forces augmentées par ce renfort, ordonna un assaut général. Les Emirs de Louman et les chefs de Hessarich, s'avançant, commencèrent l'action, et l'assaut dura du matin au soir et du soir au matin ; les braves guerriers des deux partis firent des prodiges de valeur. Si l'attaque fut vigoureuse, la défense ne fut pas moins ferme, et personne n'eut le temps de prendre quelques instants de repos. Si les béliers et autres machines battant les murs et les tours les ébranlaient jusque dans leurs fondements, les assiégés n'en restaient par moins bravement à leur poste, jetant sans cesse dans le camp Musulman des pots de feu grégeois et de naphte, des flèches en forme de roue, des fusées et des pierres".

"Il pleuvait si souvent et si fort cette année là, qu'on aurait dit que le Monde dût s'abîmer sous un second déluge, et pourtant Timour, bravant la mauvaise saison, était continuellement sur pied, donnant des ordres à ses généraux, et excitant ses soldats. Lorsque les sapeurs eurent comblé les fossés, on appuya contre les murs et les bastions bon nombre de fascines et de fagots enduits de naphte

et on y mit le feu. Les murailles déjà ébranlées en furent renversées, et bon nombre d'assiégés entraînés par leur chute, furent tués. Les Musulmans les forcent l'épée à la main, de quitter ces brêches qu'ils défendent encore, et vainqueurs enfin, ils pénètrent dans la citadelle en louant Dieu et en portant en triomphe les têtes des ennemis. Il y en eut bien peu qui réussirent à se soustaire aux coups des vainqueurs en se jetant à la mer et en gagnant à la nage les vaisseaux qui les recueillirent ; encore s'en noya-t-il beaucoup. Les Musulmans rasèrent les maisons tant de la ville que du château, et en jetèrent les matériaux dans la mer, sans excepter les meubles qu'elles contenaient".

"Il était arrivé d'Europe de grands navires appelés Caraques, garnis de deux et quelque fois de plus de deux mâts; ils étaient chargés de gens de guerre et d'armes que l'on envoyait à ceux de Smyrne. Lorsqu'ils s'approchèrent, ils virent qu'il ne restait plus rien de la Ville et du château ; ils eurent peur et s'arrêtèrent. Timour ordonna que l'on jetât sur ces navires quelques têtes de chrétiens, et cet ordre ayant été exécuté par les lanceurs de feu grégeois, les nouveaux arrivants reconnurent les têtes de leurs amis et s'enfuirent intimidés et déçus dans leurs espérances".

C'est ainsi que s'exprime assez naïvement, comme on le voit, l'auteur Persan, qui ne nomme même pas les Chevaliers. On n'a pourtant pas de peine à les reconnaître à leur héroïque défense.

L'Ordre n'avait à regretter en perdant le château de Smyrne, que la vie des braves qui y avaient péri ; quant à ses intérêts, ils n'en souffraient point. Une autre conquête pouvait lui être plus utile, car elle était comme une

sentinelle avancée sur la côte de la Carie, et en face de l'Ile de Cos, centre des possessions de l'Ordre.

Nous voulons parler d'un petit château datant du Moyen Age, bâti sur les ruines d'Halicarnasse, et construit en grande partie des débris du magnifique tombeau que la reine Artémise avait élevé à son mari Mausole. Ce château, défendu par une petite garnison, fut facilement enlevé par les Chevaliers. Philibert de Naillac qui dirigeait l'attaque, ayant reconnu la faiblesse de ce fort, en ordonna la démolition, et se servit de ses matériaux pour en construire un nouveau fondé sur le roc, à l'extrémité de la petite presqu'île qui protégeait l'ancien port d'Halicarnasse. Il donna à ce château le nom de St. Pierre, que les Turcs traduisirent par *Bedros* (Pierre), et qui par corruption s'appelle aujourd'hui Boudroum.

Les fragments que le savant archéologue Mr. Newton découvrit dans les murs de ce château, le mirent sur la voie du Mausolée, mine précieuse, qu'il exploita longuement.

Les Turcs ne se doutent pas qu'ils gardent aujourd'hui Boudroum pour la défense de la religion Catholique; c'est du moins ce que déclare une inscription latine enclavée dans un des murs de la forteresse: *Propter fidem Catholicam tenemus locum istum*.

En 1460, Rhodes reçut la visite de deux flottes; la première composée de sept gros vaisseaux et de neuf galères Génoises, était commandée par le Maréchal de Boucicaut, déjà célèbre par ses exploits sous les murs de Constantinople, et alors gouverneur de Gênes pour la France, sous la protection de laquelle cette République s'était mise; l'autre battant le pavillon de St. Marc, était sous les ordres de

l'Amiral Carlo Zeno. Celui-ci surveillait tout simplement Boucicaut qu'il soupçonnait de nourrir d'autres projets que ceux qu'il avouait, et dont le but réel était de délivrer la ville de Famagouste de Chypre, que le Roi de cette Ile voulait enlever aux Génois. Le désaccord se mit bientôt entre les deux chefs; leurs rapports qui s'aigrissaient de jour en jour, faisaient craindre une rupture, lorsque Carlo Zeno, cédant aux conseils du Grand-Maître, se dirigea vers la Morée, tandis que Boucicaut restait à Rhodes, où Philibert de Naillac et les Chevaliers, ses compatriotes pour la plupart, le comblaient d'amitiés et de prévenances.

Cette conduite de la part des Hospitaliers était aussi politique que cordiale; il ne leur convenait pas en effet que les Génois attaquassent l'Ile de Chypre où ils avaient d'importantes possessions, et qui était comme une première barrière opposée aux tentatives des Sarrasins contre Rhodes. Alliée à celle-ci, elle servait de refuge aux flottes de l'Ordre, lorsqu'elles étaient en course le long de la côte Syrienne. Aussi le Grand-Maître sollicita et obtint du Maréchal un délai convenable pour intervenir comme médiateur dans le différend; afin de rendre l'entente plus facile, après avoir amené Boucicaut aux conditions les plus conciliantes, il se rendit lui même à Chypre pour persuader le Roi de cette Ile de renoncer à un projet qui serait aussi fatal à ses propres intérêts qu'à ceux de toute la Chrétienté.

Pour occuper ses loisirs pendant que le Grand-Maître remplissait sa mission, Boucicaut attaqua Iskendérouna ou Alexandrette, sur la côte de Syrie, dont deux frères se disputaient la possession. La ville emportée fut mise à sac et le Maréchal se disposait à poursuivre son entreprise, lorsque

des Ambassadeurs du Seigneur en possession du pays, vinrent lui faire des propositions de paix d'autant plus avantageuses, qu'elles lui assuraient une alliance précieuse dans le cas où les négociations entamées par de Naillac n'aboutissant pas, il aurait à attaquer le Roi de Chypre.

Cette campagne terminée en une quinzaine de jours, Boucicaut vint croiser en vue de Chypre ; mais le Grand-Maître avait déjà convaincu le Roi Jean II du danger qu'il y avait pour lui de se mettre en guerre avec les Génois ; une seule difficulté s'élevait encore ; celle d'une indemnité que le Roi avait enfin consenti à payer, mais pour laquelle il demandait un terme que Boucicaut n'acceptait pas. Philibert de Naillac étant parvenu à en fixer la somme à 70,000 Ducats, n'hésita pas à la faire payer par le Trésor de l'Ordre, contre dépôt de la couronne royale, de vases d'or et d'argent et de pierres précieuses, qui furent rachetées par la suite.

Le différent ainsi aplani à la satisfaction générale, le Grand-Maître et le Maréchal résolurent de faire quelques excursions le long des côtes de la Syrie avant de retourner à Rhodes. Ils se dirigèrent d'abord vers Tripoli qu'ils croyaient surprendre, mais qu'ils trouvèrent avertie et sur ses gardes ; aussi ne se sentant pas assez forts pour entreprendre le siége d'une ville défendue par une nombreuse garnison, les alliés reprirent le large après avoir fait un débarquement, et dispersé un corps d'armée qui voulait s'y opposer. De là, ils se dirigent sur Beyrouth, l'ancienne Béryte, qu'ils trouvent également informée et sur le qui vive. L'avis venait de la part des Vénitiens qui y possédaient plusieurs comptoirs commerciaux. Cependant les

alliés débarquent persque sans difficulté et s'emparent plus facilement encore de la ville, qu'ils mettent au pillage. Ils se dirigent ensuite sur Saïda, l'ancienne Sidon, mais le mauvais temps plus que l'ennemi toujours prévenu par les Vénitiens, les oblige à renoncer à leurs tentatives. Le Grand-Maître regagna Rhodes avec ses navires chargés de butin, et heureux d'avoir prévenu les hostilités entre le Royaume de Chypre et la République Génoise.

Il ne tarda pas à recevoir des Ambassadeurs du Soudan d'Égypte qui sollicitait la paix, et l'obtint aux conditions dictées par de Naillac. Il fut stipulé entre autres choses, que celui-ci pourrait entretenir à Jérusalem six Chevaliers, exempts de toute redevance, et autorisés à recevoir dans leur Hospice les pèlerins Chrétiens; le même traité stipulait que l'Ordre avait le droit de nommer des Consuls à Alexandrie et à Ramlah.

Quant à Boucicaut, il faisait route pour Gênes, lorsque surpris près des côtes de la Morée par les Vénitiens qui ne lui pardonnaient pas le sac de Beyrouth, il subit une sanglante défaite.

Cependant, le schisme qui divisait l'Église Romaine, subsistait toujours; Benoit XIII et Grégoire XII se disputaient la succession de St. Pierre. Les Cardinaux désireux de mettre un terme à ces regrettables dissensions, convoquèrent un Concile général qui se réunit à Pise (1409) et afin d'assurer la liberté de l'élection, on confia la garde du Conclave à Philibert de Naillac et à ses Chevaliers. Il résulta de ce Conclave l'élection d'Alexandre V, et l'Église eut alors trois Papes au lieu de deux. De Naillac fut déclaré seul et légitime Grand-Maître, mais cela n'empêcha

pas que les Commandeurs d'Angleterre, d'Écosse, d'Aragon, d'Allemagne, d'Italie, de Hongrie et de Bohème, refusassent pour la plupart de la reconnaître pour tel, et surtout de lui envoyer leurs responsions.

Le Trésor se trouvant épuisé et la discipline relâchée par suite de la division qui régnait, Philibert de Naillac convoqua un Chapitre général, qui devait d'abord se tenir à Nice, et fut par la suite transféré à Aix en Provence. Il se disposait à en faire l'ouverture, lorsque le Pape le chargea d'une mission de paix auprès de Charles VI Roi de France et de Henry IV Roi d'Angleterre (1410). Il l'accepta non seulement par obéissance, mais aussi dans l'espoir de persuader aux deux Souverains, surtout à celui d'Angleterre, d'user de leur influence auprès des Commandeurs récalcitrants pour les rappeler à leur devoir, et enfin, d'unir leurs forces pour arrêter les progrès des Turcs. Il se fit donc remplacer par les Prieurs d'Auvergne, de Toulouse et de Lombardie dans la présidence du Chapitre général, qui confirma dans toute leur force et teneur les anciens réglements et en promulgua de nouveaux destinés à mettre un terme aux irrégularités et aux abus dont la plupart des Commandeurs, Baillis et Prieurs se rendaient coupables. Mais la désunion qui continuait toujours dans l'Ordre comme dans l'Église, rendit aussi infructueux les projets caressés par le Grand-Maître, que les décisions du Chapitre.

Si d'importantes questions appelaient de Naillac à Rhodes, si dans le but de le faire revinir promptement, on y adressait même au Ciel des prières publiques, des intérêts non moins graves, l'obligeaient à prolonger son séjour en Europe. Pendant son pontificat, Jean XXIII avait commis

ou laissé commettre par son entourage plusieurs abus de pouvoir qui portaient la plus grave atteinte aux privilèges et aux possessions de l'Ordre. Il était à craindre que l'abus une fois admis, on le vit non seulement se continuer, mais se répéter dans l'avenir; il était donc urgent de le réprimer. De Naillac s'étant entendu avec le Conseil de Rhodes, fit adresser par celui-ci au Souverain Pontife une lettre très respectueuse, mais en même temps très ferme. Il y représentait d'abord la vie de privations et de dangers continuels que subissaient les Chevaliers résidant à Rhodes et dans les postes qui en dépendaient; il observait ensuite que si l'Ordre était riche, ces richesses étaient dûes à ses membres qui y apportaient toute leur fortune, ou à des dons volontaires destinés à la défense et à la protection des Chrétiens; qu'en détournant les revenus des Commanderies que l'Ordre avait acquises, on privait son Tésor du moyen de faire face aux nécessités de la situation; qu'en conférant l'investiture de ces Commanderies à des enfants qui ne portaient que l'habit de l'Ordre sans en supporter les charges, ou à des particuliers qui ne visaient qu'à leur bien-être, on privait les Chevaliers d'une juste récompense de leurs services, et du repos auquel ils avaient le droit d'aspirer dans leur vieillesse, après avoir sacrifié toute leur vie au service de l'intérêt général de la Chrétienté; que cet état de choses en se prolongeant, mettait l'Ordre dans l'impossibilité de se soutenir; que le découragement qui avait déjà gagné quelques Chevaliers, deviendrait général; que chacun retournerait dans sa famille pour y trouver une subsistance à laquelle l'Ordre ne pourrait bientôt plus pourvoir, abandonnant ainsi une cause à laquelle le St. Siége

portait une sérieuse atteinte, au lieu de lui prêter tout l'appui de son influence et de son crédit.

Cette lettre appuyée par le Grand-Maître en personne, la crainte d'une plainte publique, les difficultés de sa situation, décidèrent Jean XXIII à restituer à l'Ordre une de ses possessions dont il s'était emparé, et à révoquer l'investiture d'une Commanderie importante qu'il avait accordée, moyennant finance, à un bâtard de Jacques de Lusignan, Roi de Chypre ; mais l'Ordre dût, pour faciliter la solution, rembourser de ses propres deniers la somme importante que le Pape avait fait payer au Roi.

Enfin, le Concile de Constance (30 Mars 1415), qui provoqua l'abdication de Jean XXIII, et la nomination de Martin V, mit fin à toutes ces divisions, et alors seulement les Chevaliers rebelles rentrèrent dans l'obéissance, et Philibert de Naillac put se considérer comme le Grand-Maître reconnu et accepté de tous.

Il lui restait encore à pourvoir aux besoins les plus pressants de ceux qui soutenaient les intérêts de l'Ordre à Rhodes et dans les autres Iles, et comme il fallait du temps pour se procurer des fonds par la rentrée des arriérés, il envoya 18,000 écus de ses propres deniers, qui furent employés à l'achat de provisions, et au soulagement de la population, victime d'une affreuse disette.

Après avoir tout mis en bon ordre en Europe, il put partir pour Rhodes, où il arriva dans le mois de Juillet 1419, au milieu de l'allégresse générale des Chevaliers et des indigènes.

Afin de confirmer et d'assurer l'union et la concorde entre ceux qui lui étaient restés fidèles de tout temps et les

anciens dissidents, il convoqua à Rhodes un Chapitre général, qui répondit entièrement au but que se proposait le pieux et sage Grand-Maître.

On aurait dit que la mort attendait qu'il eut entièrement rempli la mission de paix et de concorde à laquelle la Providence l'avait destiné vers la fin de sa carrière, pour le ravir à l'amour et au respect de ses Chevaliers et de ses sujets.

Trois inscriptions ornaient son tombeau dans l'église de St. Jean:

RHODIORVM DECR. AVERNI EQ. POSVERVNT.

PHILIBERTO DE NAILLAC S. NQ. H. M. M. M. QVOD. IMITATIONE HENRICI SCHLEGMLHOIT EQVITIS GERMANI: QVI, TIMVRI SCYTHARVM REGE ASIAM OCCVPANTE, IN CONTINENTI CARIÆ SE MVNIRE VALLO CONTRA BARBAROS AVSVS FVIT EX MAVSOLEI RVINIS ARCEM ET PROPVGNACVLA IN HALICARNASSO STRVXIT

NOVAM COND. VRBEM JVSTIT. QVE DEDIT GENTES FRÆNARE SVPERBAS.

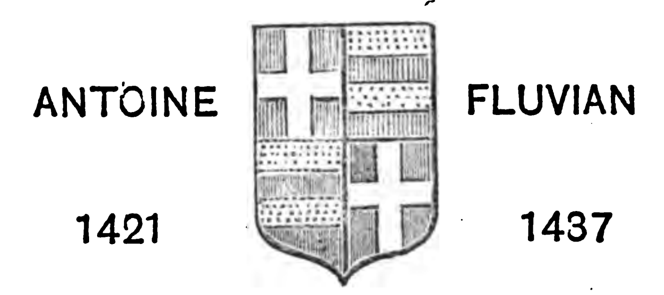
"Par un décret, les Chevaliers d'Auvergne à Rhodes, ont élevé ce monument".

"A Philibert de Naillac, Grand-Maître de la Sainte Milice de Jérusalem. A l'instar de Henri Schlegmlhoit, chevalier Allemand, tandis que Timour roi des Scythes, occupait l'Asie, il a osé élever des retranchements dans la Carie contre les barbares. Des ruines du Mausolée, il a construit une citadelle et des remparts dans Halicarnasse".

"Il a dû à son équité d'élever une ville nouvelle, et d'imposer un frein à des peuples superbes".



CHAPITRE XVII.



Dixieme Grand-Maitre a Rhodes

Originaire de la Catalogne, Antoine Fluvian, que quelques auteurs nomment aussi de la Rivière, était Grand-Drapier de l'Ordre, Grand-Prieur de Chypre et Lieutenant du Grand-Maître, lorsqu'il fut appelé à devenir son successeur.

Son magistère commençait dans un moment de grandes agitations politiques : Mohammed I proclamé Empereur des Osmanlis en 1413, débarrassé de la rivalité de ses frères, vainqueur généreux des rebelles Caraman-Oglou, Mohammed Bey et Iskender Bey, craint par les bandits, aimé par ses sujets, respecté par ses voisins, vainqueur des Vallaques qu'il a soumis au tribut, des Vénitiens qu'il

a expulsés de Salonique, venait de mourir, au moment où ses flottes menaçaient Rhodes et les autres Iles de la Religion, laissant le trône à son fils Mourad II (1422). A peine a-t-il pris en main les rènes de l'État, celui-ci doit combattre un certain Moustafa qui, se prétendant fils de Bayazid, menace sérieusement le nouveau Souverain. Presque en même temps, Caraman-Oglou levant une fois encore l'étendard de la révolte, attaque Adalia (Satalie), et le Prince de Morée, cède Corinthe aux Vénitiens dont il se fait de précieux alliés. Moustafa, frère de Mourad, soutenu par l'Empereur Jean VIII Paléologue, se révolte, et dispute la couronne au Souverain légitime (1423). Mais celui-ci a déjà défait et mis à mort le prétendu fils de Bayazid; il a réprimé la révolte de Caraman-Oglou, délivré Adalia, vaincu et fait étrangler son frère; si ses armes ne peuvent emporter la ville de Salonique restituée aux Vénitiens, elles les y maintiennent du moins étroitement bloqués, ravagent la Morée et l'Albanie (1424), et menacent sérieusement Constantinople.

La Morée demanda des secours aux Hospitaliers, et ceux-ci avaient déjà armé les navires qui devaient les lui porter, lorsque le Grand-Maître, avisé que Mourad se proposait d'attaquer les possessions de l'Ordre, contremanda le départ pour la Morée, distribua ses Chevaliers dans les différentes forteresses de la Religion, et fit partir la flotte à la recherche des ennemis; ceux-ci évitant le combat, se contentèrent de capturer quelque navires Rhodiens et Vénitiens.

Mais un ennemi plus redoutable que les Turcs, se disposait à se mesurer avec les Hospitaliers; ses flottes et ses marins expérimentés étaient en état de disputer la supré-

matie de la mer au pavillon de S$^{t.}$ Jean. Le Soudan d'Égypte Cherefeddin, avait déjà attaqué Chypre (1426), et malgré l'aide des Chevaliers et les prodiges de valeur qu'ils firent, le Roi de cette Ile, fait prisonnier dans une bataille décisive, fut emmené au Caire. Pendant qu'il y traitait les conditions de son rachat, les Chevaliers ses alliés, assumèrent la protection de ses États, et les Sarrasins, après avoir essuyé plus d'un sanglant échec, obligés de se retirer, s'en vengèrent en ravageant la grande Commanderie que l'Ordre possédait dans l'Ile. La perte matérielle était immense; mais constamment harcelés par les Turcs, il ne convenait pas aux Chevaliers de continuer les hostilités avec deux ennemis à la fois; aussi n'inquiétèrent-ils plus les Sarrasins après leur retraite de Chypre, et aidèrent-ils de leurs deniers au payement de la rançon du Roi.

La paix fut conclue; mais le Grand-Maître comprit que malgré les protestations pacifiques du Soudan, il ne devait la considérer que comme une trève provisoire. Il prit donc ses mesures en conséquence : chaque Prieuré reçut l'ordre d'envoyer à Rhodes 25 Chevaliers et autant d'écuyers. Une grande quantité d'armes, de munitions de guerre et de bouche, fut distribuée dans toutes les forteresses de l'Ordre qui se trouvèrent ainsi en état de faire une sérieuse résistance. Le Soudan dissimula, renouvela ses protestations amicales, et compta sur le temps pour endormir la vigilance du Grand-Maître, et sur les dépenses énormes causées par ce déploiement de forces pour épuiser son Trésor, l'affaiblir et le réduire à merci; mais il ne comptait pas sur la mort, qui l'enleva avant qu'il eut trouvé le moment de mettre ses projets à exécution.

Forcé cependant pour se procurer les moyens de subvenir aux dépenses extraordinaires de l'état de guerre, d'hypothéquer une partie des domaines de la Châtellenie l'Emposte, le Grand-Maître avait chargé son lieutenant Jean de Starigues de retirer les cent mille florins qu'on lui avançait, et de les faire parvenir à Rhodes. Mais au lieu de se conformer à ces instructions, de Starigues, soit qu'il y trouvât son intérêt, soit qu'il crut réellement combiner une bonne affaire, remit les cent mille florins au Roi d'Aragon, qui moyennant cette somme, s'engageait à armer une flotte pour soutenir l'Ordre, dont le besoin était plus en argent qu'en hommes ou en navires.

Non seulement l'emprunt devenait inutile, mais le marché conclu par Starigues eut pour conséquence d'éveiller la susceptilité des Génois; en effet en guerre alors avec les Aragonais, ils y virent un acte d'hostilité dirigé contre eux; Antoine Fluvian fut bien surpris de recevoir des menaces de guerre de la part de la République Génoise, au lieu de l'argent qu'il attendait avec anxiété. Jean de Starigues fut rappelé, jugé, condamné, privé de l'habit et renfermé dans le château de Faracle; mais l'Ordre ne put résilier le contrat qu'il avait passé, qu'en abandonnant au Roi d'Aragon une somme de 61,000 florins sur les 100,000 que celui-ci avait reçus.

Cette malheureuse circonstance, laissant le Trésor sans ressources, décida le Grand-Maître à convoquer un Chapitre général qu'il ouvrit à Rhodes le 10 Mai 1428.*

* D'autres citent la date du 23 Mai 1428.

Après avoir exposé à l'Assemblée la situation, les frais causés d'abord par les secours envoyés à Chypre, les armements extraordinaires nécessités par les craintes qu'inspiraient Mourad d'un côté et le Soudan d'Égypte de l'autre, l'épuisement des Prieurés de France ruinés par la guerre que ce Royaume avait dû soutenir contre les Anglais, l'état non moins précaire des Prieurés de Bohême, de Moravie de Silésie et de Pologne, les premiers en proie aux désordres causés par les Hussites, la seconde à ceux des Chevaliers Teutoniques, le Grand-Maître conclut en faisant un chaleureux appel à la ferveur de tous les membres de l'Ordre pour remédier, autant que les circonstances le permettaient à cette situation, et afin de donner le bon exemple, il déclara abandonner au Trésor une somme de douze mille florins qui lui appartenaient.

Il fut arrêté dans ce Chapitre, que, vû les circonstances extraordinaires, on pourrait aliéner, mais leur vie durant seulement, en faveur de séculiers, et pour un prix convenu d'avance, différentes possessions de l'Ordre. Un Grand-Bailli fut nommé pour toute l'Allemagne et la Bohême, avec autorité d'Inspecteur pour le château de St. Pierre en Carie (Boudroum). L'ile de Nissiros fut donnée à bail au Frère Fantin Quirini, Prieur de Rome, à charge pour lui de payer à l'Ordre une redevance annuelle de six cents florins d'or, d'entretenir à ses frais une garnison suffisante à la défense de l'Ile, et de pourvoir à la subsistance de deux jeunes Chevaliers et d'un Frère servant, comme s'il tenait le gouvernement de l'Ile en qualité de commanditaire de l'Ordre.

Cette dernière disposition établit un fait connu par

tradition, mais que l'on trouve par écrit pour la première fois, c'est-à-dire que les Chevaliers, en prenant l'habit, étaient nourris et élevés dans les Commanderies comme dans des Séminaires religieux et guerriers à la fois, aux frais des Commandeurs et sous leur surveillance. Quant à ceux qui se trouvaient à Rhodes et qui avaient déjà subi leurs épreuves, ils avaient le droit d'habiter le Couvent, ou de résider dans des habitations particulières, mais toujours dans l'enceinte du Castello.

Enfin un réglement émanant du même Chapitre, défendait aux Chevaliers d'aller s'établir à la Cour de Rome sans une permission spéciale du Grand-Maître ou du Prieur-Général de l'Ordre. Sans doute cette mesure était motivée par la conduite que Jean-Ferdinand d'Hérédia y avait tenue, et peut-être aussi pour prévenir les abus qui se commettaient par fois à Rome dans la distribution des dignités que le Pape ou les Cardinaux conféraient à leurs créatures, et forçaient ensuite le Grand-Maître à ratifier, malgré sa volonté et au détriment de ceux qui y avaient réellement droit.

C'est à Antoine Fluvian que le Pays est redevable de l'agrandissement du quartier Juif, et l'Ordre de la construction d'un nouveau Couvent. Cet édifice connu sous le nom de Caserne ou *Kichla*, et auquel on donne à tort le nom d'Hopital, ne fut entièrement terminé qu'en 1445. Le plan de cette bâtisse rappelle un peu les grands caravansérails d'Asie; on y remarquait les battants de ses deux portes, surtout ceux de la porte principale, qui étaient en bois de cyprès finement fouillé. Ces portes furent données en hommage au Prince de Joinville, lors de sa visite à

Rhodes.

Fluvian mourut le 26 Octobre 1437.

On lisait sur le tombeau qui lui fut érigé en 1438 :

ΑΝΕΥ ΧΡΗΜΑΤΩΝ ΟΥΔΕΝ ΕΝΤΟΡΘΕΙΤΑΙ

TEMPORE. PACE. PARCIMONIA.

EQVITES CITERIORIS HISPANIÆ ANTONIO FLVVIANO MAG. SVO. S. NQ. M. H. PACIS ET FRVGALITATIS ARTIBVS ORNATISSIMO LONGÆVO SENI ADHVC VIVENTI DE COM̄VNI CŌSILIO RHODII SENTENTIA. ANNO MCCCCXXXVIII CVM MAGNO POPVLI PLAVSV EREXERE.

« Rien n'est possible sans argent ».

« Par le temps, la paix, l'économie ».

« A Antoine Fluvian, Grand-Maître de la Sainte et noble milice de Jérusalem, habile à faire fleurir la paix et l'économie, déjà avancé en âge, mais encore plein de vie, les Chevaliers de l'Espagne Citérieure, ont, d'après l'avis unanime du Conseil de Rhodes, élevé ce monument en l'an 1438, aux applaudissements, de tout le peuple ».

CHAPITRE XVIII.





DE LASTIC

1437 1454

Onzieme Grand-Maitre a Rhodes

Né en Auvergne en 1371, de Lastic encore enfant avait combattu sous la bannière du Connétable Olivier de Clisson. Fait prisonnier par les Anglais en 1394, il arrive à Rhodes en 1395, demande et obtient avec l'habit de Chevalier, l'estime et l'amitié de ses chefs et de ses Frères.

Nommé Grand-Prieur d'Auvergne et Commandeur de Montcalm, il était en visite dans son Prieuré, lorsque le 29 Octobre 1437, le Conseil de Rhodes le choisit pour succéder à Antoine Fluvian, et lui donna pleins pouvoirs pour la disposition des finances de l'Ordre.

Les chroniques du temps rapportent que pour remettre à chaque Chevalier la somme de trois écus qu'on leur

distribuait à la mort du Grand-Maître pour frais de deuil, de Lastic dut contracter un emprunt de 12,000 florins d'or. Ce fait prouve qu'à cette époque l'Ordre comptait un nombre considérable de membres.

Après avoir tenu une Assemblée à Valence, le Grand-Maître partit pour Rhodes où il arriva dans le mois d'Octobre 1438, juste au moment où l'on y recevait les nouvelles les plus alarmantes de la bouche des espions que l'Ordre entretenait tant en Égypte qu'à Andrinople, capitale de l'Empire Ottoman.

Déjà trop occupé par la guerre de Hongrie et par la révolte de l'Épire qui ont à leur tête les deux plus grands capitaines de leur siècle, Jean Huniade et Iskender Bey *, le Sultan Mourad II, ne peut pas entreprendre lui même la conquête de Rhodes, mais il encourage dans ce projet le Soudan d'Égypte Djémal-Eddin. Désireux d'éviter les hostilités autant que la dignité de l'Ordre le lui permet, de Lastic saisit le prétexte de son élection pour envoyer un ambassadeur à l'un et à l'autre Souverain.

Luttant toujours avec peine contre Jean Huniade et Iskender Bey, inquiet du voyage que Jean Paléologue va faire à la cour de Rome pour solliciter l'aide des Princes d'Occident, Mourad dissimule; il accueille avec distinction le Frère Jean Morel Prieur de Rhodes, le comble de prévenances et de caresses; mais il évite habilement de signer tout engagement, sous prétexte que les anciens traités sont

* Georges Castriotis auquel les Turcs donnent le nom d'Iskender Bey, et les Europeens celui de Scanderbeg.

encore en vigueur. Le Prieur revient à Rhodes avec la conviction que si la guerre n'est pas imminente, on ne doit point considérer la paix comme certaine.

Quoique le Soudan du Caire eut renouvelé le traité, le Grand-Maître n'en était pas moins dans l'anxiété, et il faisait attentivement surveiller la côte Égyptienne; aussi ne fut il pas pris au dépourvu lorsque après avoir emporté en passant la petite forteresse de Chateau-Rouge, la flotte Égyptienne parut devant Rhodes le 25 Septembre 1440, forte de 18 galères et d'une grande quantité de vaisseaux de transport chargés de troupes de débarquement.

Les Sarrasins qui croyaient surprendre l'Ile, furent fort étonnés de trouver les côtes gardées par les paysans armés et appuyés par des détachements de Chevaliers. Le débarquement devenait impossible; l'Amiral Égyptien louvoyait devant la ville, lorsque le Grand-Amiral de l'Ordre sort du port avec une flotille en bon ordre et s'avance résolument contre les forces supérieures de l'ennemi. Celui-ci s'embossant dans une baie sous le vent de l'ile, met les galères des Chevaliers dans l'impossibilité de l'attaquer autrement qu'à bordées de leurs batteries; le combat continue jusqu'au soir sans sérieux dommages de part et d'autre, et les navires de l'Ordre rentrent dans le port, d'où ils étaient sortis un peu à la hâte, pour se ravitailler et se préparer au combat du lendemain. Mais les Sarrasins profitent de la nuit pour prendre la mer et se diriger vers l'ile de Cos ou Stanchio, dont ils espèrent surprendre la garnison.

Arrivés en vue de cette forteresse, ils voient avec surprise que non seulement le Château est sur ses gardes, que les artilleurs sont à leur poste mèche allumée, mais que la

même flotte qui leur avait offert le combat devant Rhodes, était rangée en ordre de bataille dans le canal. En effet avisé que les Sarrasins mettaient à la voile, le Grand-Amiral les avait observés ; il devine leur dessin, et en forçant de voiles et de rames, il les devance à la faveur de la nuit, et va les attendre devant Cos. Virant de bord, l'Amiral Égyptien se réfugie dans une baie voisine où assisté par les habitants Turcs, il se prépare à repousser toute tentative de la part des Chevaliers. Ceux-ci ne tardent pas à se présenter et à attaquer l'ennemi malgré sa supériorité et les renforts qu'il a reçus. Si l'attaque fut impétueuse, la défense ne fut pas moins acharnée, et la nuit seule fit cesser le combat. Couvert de blessures, comptant déjà soixante guerriers de moins dans ses forces déjà si faibles, craignant enfin une tempête que lui annonçaient ses pilotes, le Grand-Amiral qui a fait perdre à l'ennemi sept cents hommes, et a gravement endommagé ses navires, se décide à regagner Rhodes. Les Sarrasins ayant réparé en toute hâte leurs avaries, quittent eux-mêmes ces parages la nuit suivante. Pour se venger de leur échec, ils abordent à Chypre, livrent aux flammes la grande Commanderie de l'Ordre qui se trouvait sans défenseurs, et regagnent leurs ports jurant de prendre leur revanche.

Toutefois le Soudan refoule dans son cœur la rage pui l'anime, et il fait des propositions de paix que le Grand-Maître accepte, bien convaincu qu'il ne doit considérer la trêve que comme une préparation à une guerre plus sérieuse ; aussi prend-il ses mesures en conséquence : un ordre appelle à Rhodes tous les Chevaliers en état de porter les armes ; les magasins sont gorgés de munitions de toute

sorte, les fortifications de l'Ile sont augmentées, et des ambassadeurs sont expédiés dans toutes les Cours d'Europe pour solliciter leur assistance.

Les Souverains ou en guerre avec leurs voisins, ou trop égoïstes, se contentèrent de prodiguer de stériles souhaits; mais la noblesse Européenne fut plus empressée à répondre à l'appel que lui adressa le Grand-Maître, et plus d'un gentilhomme s'enrôla comme chevalier Donat. Enfin, les Commandeurs, les Baillis et les Prieurs, rivalisèrent cette fois de zèle pour faire parvenir au Trésor leurs redevances et leurs responsions.

Grâce à la persévérance de Jean de Lastic, Rhodes et les autres Iles de la Religion se trouvaient dans un formidable état de défense. Les habitants des campagnes devaient se retirer au premier signal ou dans les forts, ou sous leur protection, et abandonner leurs villages après avoir emporté leurs objets les plus précieux. Tout étant prévu et préparé, on attendit avec impatience l'ennemi qui n'arrivait pas assez vite au gré de ceux qui brûlaient de se mesurer avec lui.

Enfin dans le courant d'Août 1444, les vigies signalèrent la flotte ennemie. S'approchant résolûment de la côte, elle y débarqua, sans la moindre opposition 18,000 hommes d'infanterie et un corps considérable de Mamelucs qui investirent immédiatement la ville tandis que la flotte la bloquait étroitement du côté de la mer.

Malheureusement les détails sur les opérations font défaut; on sait seulement que le siége dura trente neuf jours, pendant lesquels l'artillerie ne cessa de tonner jour et nuit; que plusieurs assauts meurtriers furent donnés et repoussés

avec une égale bravoure, et qu'enfin le quarantième jour les Chevaliers, opérant une vigoureuse sortie appuyée par le feu des batteries, éorasèrent l'ennemi qui dut s'enfuir en toute hâte et porter au Caire la nouvelle de sa défaite et de son impuissance.

Ce siége ayant fait connaître les endroits faibles, Jean de Lastic s'empressa de les fortifier, craignant une nouvelle et plus sérieuse agression.

L'heureux résultat obtenu par les Chevaliers et que Guillaume de Lastic, neveu du Grand-Maître, était allé annoncer de sa part dans les différentes Cours d'Europe, avait tellement excité l'enthousiasme, que non seulement la plupart des nobles séculiers qui avaient pris part à l'action, mais aussi un grand nombre de gentils-hommes arrivés postérieurement, sollicitèrent leur admission dans l'Ordre. Celui-ci se trouva alors si sensiblement augmenté, que le Chapitre tenu à Rhodes le 25 Juillet 1445, dut défendre aux Prieurs de recevoir d'autres novices ; et afin de pourvoir à l'entretien de ceux qui étaient déjà admis, on augmenta pour un terme de cinq ans la somme des responsions. Le même Chapitre arrêta que le Grand-Maître pourrait saisir la première occasion qui se présenterait pour traiter d'une paix honorable avec le Soudan d'Égypte.

Elle fut conclue l'année suivante par l'entremise d'un agent de Jacques Cœur, l'entreprenant marchand Français, que sa capacité et son honnêteté élevèrent ensuite à la charge de trésorier de Charles VII Roi de France. Le texte même du traité n'existe pas; mais nous savons que les navires de Jacques Cœur vinrent chercher à Rhodes l'Ambassadeur de l'Ordre qu'ils conduisirent à Alexandrie, et que

celui-ci en retournant à Rhodes, ramena un grand nombre d'esclaves Chrétiens rendus à la liberté ; nous savons aussi qu'une ordonnance de Jean de Lastic, datée du 8 Février 1446, enjoint à Frère Raymond d'Arpajon, Grand-Prieur de St. Gilles, de rembourser à Jacques Cœur tous les frais qu'il avait encourus pour ces voyages.

Les hostilités ayant cessé à la suite de ce traité, les Commandeurs d'Europe. réclamèrent auprès de Pape contre l'augmentation de leurs redevances. Nicolas V., prévenu contre le Grand-Maître, lui en écrivit en termes très durs et lui envoya même un recueil des anciens Statuts, lui enjoignant de s'y conformer étroitement. Le Grand-Maître et le Conseil n'eurent pas de peine à constater que les documents envoyés au nom du Pape étaiens falsifiés et ne correspondaient pas aux originaux conservés dans les archives de l'Ordre à Rhodes. La réponse en conséquence, signée par Jean de Lastic et par tout le Conseil en date du 23 Octobre 1448, établit indiscutablement ce fait; il fut ensuite prouvé par des comptes sanctionnés par le Pape Eugène IV, que l'Ordre ne pouvait satisfaire aux dettes qu'il avait dû contracter, qu'en augmentant les revenus ordinaires du Trésor.

Cette réponse qui satisfit le Souverain Pontife, n'empêcha pas beaucoup de Prieurs et de Commandeurs de refuser non seulement l'augmentation, mais aussi la redevance ordinaire. Cette rébellion mettait en péril l'existence même de l'Ordre; une grande résolution le sauva : Le Conseil remit tous ses pouvoirs entre les mains du Grand-Maître, qui se trouva ainsi investi, pour un terme de trois ans, d'un pouvoir dictatorial. Il en usa aussitôt pour destituer les

plus récalcitrants, les déclarer rebelles et privés de l'habit. Cette fermeté effraya les autres qui s'empressèrent de faire leur soumission et de remettre leurs arriérés. Jean de Lastic aussi généreux et désintéressé qu'il était ferme, abandonna en faveur du Trésor une année de ses revenus personnels.

La discipline un instant relâchée fut sévérement rétablie, et l'Ordre recouvra sous la rigide vigilance du Grand-Maître, son ancienne splendeur et son austérité passée.

La mauvaise foi du Soudan d'Égypte était bien connue par Jean de Lastic, et il craignait de le voir s'allier à Mourad, déjà maître d'une partie de la Grèce; c'est pourquoi il se décida à tenter une fois encore la conclusion d'un traité de paix, dont Mourad avait habilement éludé la signature en 1438. Les Ambassadeurs de l'Ordre arrivèrent à Andrinople dans un moment assez favorable au succès de leur mission: Iskender Bey venait d'infliger de sérieuses pertes aux armées que le Sultan avait envoyées contre lui (1449); Mourad déterminé à diriger personnellement la guerre, signa volontiers avec les Hospitaliers le même traité de paix qu'il venait de conclure avec les Vénitiens.

Deux ans plus tard Mourad mourait, regretté par tous ses sujets sans distinction de culte, et Mohammed II, son fils aîné alors âgé de 22 ans, était proclamé Empereur des Osmanlis. L'Ordre, suivant l'exemple de tous les Princes d'Orient, envoya féliciter le jeune Souverain, qui reçut les Ambassadeurs avec une amabilité que l'on était peu habitué à rencontrer à la cour des Sultans, et renouvela avec un empressement d'autant plus grand qu'il n'était pas sincère, tous les anciens traités de paix signés par son père.

En effet, le traité solennel conclu avec Constantin Dracocès en 1451, était déchiré peu après ; Constantinople tombait au pouvoir de Mohammed le 29 Mai 1453, et avec Constantin qui expirait en héros, l'Empire Byzantin cessait d'exister. Avant la fin de la même année, ne respectant pas davantage le traité signé avec l'Ordre, l'orgueilleux Sultan envoie sommer de Lastic de se reconnaître pour son vassal et de prendre l'engagement de lui payer un tribut annuel de 2000 Ducats. " A Dieu ne plaise, répondit de Lastic à cette sommation, que je laisse vassal et esclave cet Ordre que j'ai trouvé libre et glorieux ; si le Sultan veut conquérir Rhodes, il devra d'abord passer sur mon cadavre et sur celui de mes Chevaliers ".

N'espérant pas en être quitte pour cette fière réponse, il prit toutes ses dispositions pour repousser une agression que l'on prévoyait devoir être vigoureuse ; les fortifications furent augmentées ou soigneusement réparées, et quoiqu'il ne comptât pas beaucoup sur l'assistance des Princes de l'Occident, il leur envoya des Ambassadeurs pour solliciter des secours.

Le Grand-Maître prenait ses dernières dispositions avec la prudence et l'énergie d'un homme qui espérait en constater lui-même l'utilité ; mais ce n'est que 26 années plus tard, que Mohammed tenta la conquête de Rhodes, et de Lastic mourut le 19 Mai 1454 après avoir gouverné l'Ordre pendant 19 ans, avec autant de gloire que de sagesse.

Son monument portait l'inscription suivante :

IN MELIORE CAVSA ARMA VINCVNT.

SANCTISSIMO PRINCIPI J. LASTICO OB. RELIG. PIETAT. ET VRBEM CONTR. HOSTES DEFENSAM AC MÆNIA INSTAVRATA H. M. ET

POP. RHOD. AD ÆTERMITATEM EX MANVBIIS HOST. FECERVNT MCCCCLIV.

"Les armes sont victorieuses en faveur de la bonne cause".

"A leur très vertueux chef, J. Lastic, à cause de sa religion, de sa piété, et parcequ'il a défendu la ville contre les ennemis et relevé ses murailles. Les soldats de Jérusalem et le peuple de Rhodes, lui ont érigé ce monument, pour l'étrnité, avec les dépouilles des ennemis. 1454".

Paoli et Bosio avancent que ce ne fut que sous Jean de Lastic que les chefs de l'Ordre reçurent définitivement le titre de *Grand-Maitre*. M. de Villeneuve de Bargemont * contredit cette assertion, et il démontre, à l'appui de son dire, que ce titre avait été déjà "donné par un Pape † à Hugues de Revel en 1257 ‡ et ensuite à Foulques de Villaret § et que les Chartes du XIII siècle, accordaient la même qualification à Roger des Moulins". ||

Dans leur pensée, les auteurs cités par M. de Villeneuve Bargemont, voulaient sans doute dire que le titre de *Grand* incidentellement donné aux chefs de l'Ordre avant l'époque de Jean de Lastic, leur fut ensuite invariablement donné dans tous les actes officiels.



* Mon. des Gr. Maitres.

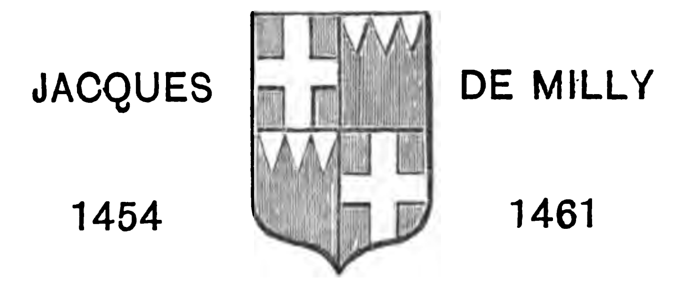
† Clement IV.

‡ 8 Novembre 1267, et non 1257.

§ Inscription sur son tombeau (1327).

|| XII et non XIII siecle.

CHAPITRE XIX.



Douzième Grand-Maître à Rhodes

Nommé successeur de Jean de Lastic par le Chapitre de Rhodes, tenu en Mai 1454, Jacques de Milly, Grand-Prieur d'Auvergne, qui était alors dans son Prieuré, s'empressa de se rendre à Rhodes que l'on considérait comme sérieusement menacée par Mohammed II. Il y débarqua le 20 Août de la même année, et le 10 Novembre il présidait un Chapitre général qu'il avait convoqué dans le but de pourvoir à tout ce qui pouvait encore manquer à la parfaite défense de l'Ile.

Par une exception que l'on a de la peine à comprendre après le sage et impartial magistère de Jean de Lastic, l'Ordre exigea que le nouveau Grand-Maître en acceptant

sa nomination, promit qu'il n'accorderait aucune faveur et ne ferait aucune promotion aux dignités, avant d'avoir prêté le serment que le Grand-Maître était tenu de prononcer en présence du Conseil de Rhodes. Craignait-on de le voir céder trop facilement aux recommandations des Souverains en faveur de leurs protégés, ou bien de lui voir accorder quelque Prieuré important à son propre neveu le Chevalier de Boisrond, qui était porteur du Décret de sa nomination ? Toujours est-il que la prudence et l'intégrité de Jacques de Milly, rendirent tout-à-fait inutile une telle précaution.

Cependant les craintes inspirées à l'Ordre par Mohammed II, n'étaient pas sans fondement; déjà trente galères étaient venues inquiéter les petites Iles dépendant de l'Ordre, et les espions que celui-ci entretenait, lui donnaient l'avis que le Sultan faisait de grands préparatifs pour l'attaque de Rhodes.

Heureusement pour les Hospitaliers, la ligue formée par les soins du Pape Calixte III, entre le Roi de Hongrie, le Roi l'Aragon, le Duc de Bourgogne et les Républiques de Gênes et de Venise, ligue soutenue par des secours en argent du Roi de France, et dans laquelle l'Ordre n'hésita pas à entrer, force l'ambitieux Sultan à différer ses projets, et à concentrer toute son énergie contre les nombreux ennemis qu'il a à combattre sur le Continent. Les désastreux résultats de sa tentative contre Belgrade abattent ses forces et la renommée de ses armes, mais non sa presévérante et vindicative ambition. Les excursions que les Chevaliers ont faites pendant cette campagne le long du littoral, la capture d'un grand nombre de navires Ottomans, les

dommages causés au commerce de ses sujets, ne font qu'exciter sa colère, et il jure de tirer une éclatante vengeance de cette petite puissance qui ose s'attaquer à l'Empereur des Empereurs, au Roi des Rois, et au chef des Croyants.

Une flotte est bientôt équipée (1445) ; 18,000 fantassins qui la montent, doivent avoir raison d'une poignée de guerriers. Le Sultan ordonne au chef de l'expédition de porter le fer et le feu dans toutes les possession de l'Ordre, et d'exterminer jusqu'au dernier des Chevaliers; mais il oublie, dans son aveugle emportement, que ces quelques guerriers sont autant de héros habitués à vaincre leurs adversaires, fussent-ils un contre une légion. L'ennemi attaque d'abord avec fureur le Château d'Andimachia sur la côte S. E. de l'ile de Cos ou Stanchio, qu'il espère emporter sans beaucoup de difficulté. Mais le fort est bien approvisionné et défendu par une garnison suffisante. La grosse artillerie des Turcs ouvre il est vrai plus d'une brêche, mais les poitrines des Chevaliers leur opposent un rempart plus inébranlable; l'attaque est impétueuse, mais la défense est héroïque; les Turcs commencent à hésiter, lorsqu'une vigoureuse et opportune sortie finit par mettre le désordre dans leurs rangs et ils regagnent en toute hâte leurs navires, laissant le sol jonché de morts et de blessés, et abandonnant une partie de leur artillerie.

L'essai n'était pas encourageant pour les Turcs; cependant ils tentèrent de surprendre Symi; mais là aussi il se trouva que l'on faisait bonne garde; l'ennemi se contenta donc de bloquer le château qu'il essaya de miner; ses mines furent éventées par les assiégés qui tombant à l'improviste sur les ouvriers, les taillent en pièces et forcent les

troupes à se rembarquer en désordre.

Ces nouvelles, promptement signalées à Rhodes, eurent pour résultat d'endormir la vigilance de ses défenseurs; car ils supposaient que, découragés par ces deux insuccès, les Turcs renonceraient à poursuivre leurs tentatives, et se retireraient vers les Dardanelles. Il n'en fut pas ainsi; le commandant de la flotte avait deviné que les vainqueurs s'endormiraient sur leurs lauriers; il contourna Rhodes pendant la nuit, et vint accoster sur la partie Est de l'Ile, dans la baie de Malona. Des espions qu'il envoie dans les environs, lui signalent que le petit château d'Archangélos leur paraissait mal gardé; aussitôt il débarque une partie de ses troupes qui marchent directement sur le village, un des plus riches de l'Ile, en surprennent les habitants que la faible garnison ne peut pas secourir, en massacrent une partie, font les autres prisonniers, et regagnent leurs vaisseaux après avoir mis le feu aux habitations et aux semailles.

Remettant à la voile, l'Amiral Turc aborde successivement sur les points les plus faibles des Iles de Nissiros, Cos et Calymnos, y exerce les mêmes ravages que dans les champs d'Archangélos et regagne Constantinople chargé d'un riche butin.

On se demande avec surprise ce que faisaient en attendant les navires que l'Ordre entretenait à grands frais; il est vrai que sa marine était considérablement réduite depuis quelques années mais telle qu'elle était, ellepouvait encore inquiéter l'ennemi. Si ces navires avaient été dans le port, ils en seraient certainement sortis; car il n'était pas dans les habitudes des Hospitaliers d'éviter le combat.

Nous devons, faute de renseignements précis à cet égard, supposer qu'ils étaient en croisière, et que l'Amiral Turc avait eu l'habileté ou la chance de les éviter dans ses rapides promenades à travers les eaux de l'Archipel.

Bien que de courte durée, cette campagne avait causé des pertes considérables aux possessions de l'Ordre. Les Iles de Cos, Léros, Calymnos, avaient souffert plus que les autres. Jean de Chateauneuf, Commandeur d'Uzès, qui tenait ces Iles en baillage, ayant déclaré dans un Chapitre que le Grand-Maître venait de convoquer, qu'il n'était plus en état de pourvoir à leur défense, l'Ordre en reprit le gouvernement, et y envoya non seulement des colons pour remplacer ceux qui avaient été massacrés ou emmenés en esclavage, mais aussi des forces suffisantes pour veiller à leur sûreté. Le Chapitre ordonna en outre qu'une galère montée par quarante Chevaliers serait toujours en station dans le port de Rhodes, et qu'une nouvelle forteresse serait bâtie sur les ruines d'une ancienne acropole dans la baie de Malona, pour couvrir le village de ce nom, ainsi que celui d'Archangélos.

On prit encore quelques autres dispositions pour l'approvisionnement des différentes forteresses de Rhodes et des autres Iles, et pour la défense de leur territoire, précautions d'autant plus urgentes, que les relations entre l'Ordre et le Soudan d'Égypte étant très tendues depuis quelque temps, on avait tout lieu de craindre de sa part une déclaration de guerre. Jacques de Milly fit évidemment réparer l'antique forteresse de Symi ainsi que le témoignent ses armoiries.

Comme si les embarras de la situation politique n'étaient

pas suffisants, Rhodes, dit M. de Villeneuve-Bargemont, fut en proie à un fléau d'une autre espèce; une peste horrible s'y manifesta, et ses habitants, échappés naguère à la fureur des Sarrasins et des Turcs, eurent de nouveau recours au Grand-Maître, devenu en toute occasion leur unique appui. Jacques de Milly se montra le père des malheureux, pourvut à tous leurs besoins, et arrêta le mal dans sa source. On rapporte qu'attribuant ce fléau à une punition du Ciel, il prit envie au Grand-Maître de chasser toutes les courtisanes de Rhodes; " mais, ajoute un ancien chroniqueur, mû de bonnes raisons, il changea d'avis, et se contenta de les resserrer en quartier". *

Cependant l'Ordre s'était déclaré l'adversaire de Jacques, bâtard de Jean III, qui disputait la couronne de Chypre à la reine Charlotte sa sœur naturelle, alors veuve de Jean de Portugal, et mariée en secondes noces à Louis de Savoie.

Jacques s'était adressé au Soudan d'Égypte pour lui demander sa protection, moyennant la promesse de lui payer un tribut double de celui que lui payait la reine Charlotte. L'offre était séduisante; mais surveillé de près par l'Ambassadeur de l'Ordre, peu désireux du reste d'en venir à une rupture avec celui-ci, le Soudan hésitait, lorsqu'un ordre de Mohammed lui intima de prêter son assistance à Jacques dont il adoptait la cause. Entre deux maux, le Soudan choisit le moindre, d'autant plus qu'il lui rapportait quelque profit, et qu'il comptait agir de manière à épargner

* Le quartier dont parle le chroniqueur, ne peut etre que le Lac sur la plage des Moulins. Nous en reparlerons.



les intérêts directs de l'Ordre, et ne pas lui donner motif de prendre une part active à la querelle dont il se faisait un peu malgré lui un des champions. Aussi en conquérant pour le bâtard l'Ile de Chypre, respecta-t-il les possessions que l'Ordre y avait, ainsi que Famagouste qui appartenait aux Génois.

Mais poussé toujours par Mohammed que les ménagements dont il usait envers les Hospitaliers, objet de sa haine la plus vive, indisposaient contre lui, le Soudan finit par refuser de laisser partir l'Ambassadeur de l'Ordre, et s'il ne le garde pas précisément comme prisonnier, il le fait strictement surveiller.

Les Hospitaliers tentèrent alors de renouveler avec Mohammed la trève que celui-ci avait signée en montant sur le Trône et qu'il avait déjà ouvertement violée; mais l'irascible Sultan refusa même le sauf-conduit qui lui avait été demandé par Démétrius Nymphilacos, Archevêque Grec de Rhodes, en faveur du Commandeur Jean de Saconay, Ambassadeur de l'Ordre; c'était déclarer qu'il voulait continuer la guerre.

Dépouillée de ses États, ne possédant plus que la seule ville de Kyrinia dans laquelle elle ne se sentait pas en sûreté, la reine Charlotte avait sollicité et obtenu du Grand-Maître la permission de se retirer à Rhodes. Ses malheurs, sa jeunesse, sa grâce, lui avaient fait autant de partisans dans la jeune milice de l'Ordre, qui, le Commandeur Pierre d'Aubusson en tête, demandait au Grand-Maître de prendre plus activement la défense de sa cause. Jacques de Milly, plus prudent que ces jeunes enthousiastes, se limita à entourer la princesse de toutes les attentions et de tout

le respect que méritaient sa haute naissance et son infortune; mais il se maintint dans la plus stricte neutralité, ne trouvant pas politique d'attaquer les Sarrasins dans l'Ile de Chypre, lorsque ceux-ci y avaient respecté toutes les possessions de l'Ordre.

Cependant la République de Venise qui venait de donner une de ses filles, Catherine Cornaro, à Jacques, trouva que l'Ordre avait manqué d'égards envers elle, en accordant asile à la reine Charlotte rivale de son protégé. C'était évidemment un prétexte que cherchait l'ambitieuse République, irritée des bornes que les Génois et les Hospitaliers imposaient à son influence dans le Levant. Des événements fortuits lui en fournirent un plus plausible que le premier: Deux galères vénitiennes chargées de marchandises pour le compte de négociants égyptiens, fuyant devant une tempête, s'étaient réfugiées dans le port de Rhodes; usant du droit de représailles, le Conseil avait ordonné la saisie des marchandises et l'arrestation des sujets du Soudan qui se trouvaient à bord des navires vénitiens. Seule la liberté du pavillon fut respectée et les équipages eurent la faculté de se retirer avec leurs navires. Les Vénitiens soutenant que le pavillon couvre la marchandise, envoient des vaisseaux attaquer les possessions de l'Ordre. Un Morosini, dont le nom est resté tristement célèbre jusqu'à nos jours, arrive à Halki avec une division navale sous ses ordres; il s'en empare facilement, car elle est à peine défendue comme un point de peu d'importance, mais la garnison a eu le temps de signaler le danger à la forteresse de Castellos qui l'a immédiatement communiqué à toute l'ile de Rhodes au moyen des signaux que se renvoient les observatoires plaeés

de distance en distance. Aussi lorsqu'il débarqua le lendemain sur la côte Ouest de Rhodes, qu'il croyait surprendre et ravager, Morosini fut tout étonné de se trouver en face de forces considérables qui l'obligent à se rembarquer. Furieux de l'insuccès de sa tentative, il retourne à Halki, mais ne voulant pas s'exposer à rester dans le port où il peut être bloqué par la flotte de l'Ordre, ou sachant qu'un grand nombre d'habitants se sont réfugiés dans la grotte d'Amighdali au N. O. de l'Ile, il y débarque, entoure la grotte, fait entasser à son entrée une grande quantité de broussailles auxquelles il met le feu, et enfume tous ces malheureux dont on retrouve encore aujourd'hui les ossements calcinés.

Jamais les barbares Sarrasins n'avaient poussé la cruauté aussi loin envers leurs ennemis séculaires. La tradition veut que Morosini ait été blâmé par son Gouvernement; mais de pareils actes méritent plus qu'un simple blâme, si toute la nation ne veut pas en assumer la responsabilité morale.

Quelque temps après, une flotte de 42 galères se présente devant Rhodes et la menace d'un bombardement, si l'Ordre ne livre pas la marchandise et les prisonniers capturés sur les navires battant le pavillon de St. Marc.

L'Ordre tout entier indigné de la conduite de Morosini, demande au Grand-Maître de répondre par la voix du canon à l'insolente injonction de l'Amiral Vénitien; mais Jacques de Milly, secrètement avisé que le commandant de la République a dans ses instructions, s'il n'obtient pas gain de cause, d'attaquer et de ravager toutes les possessions de l'Ordre, craint précisément d'exposer ses sujets aux

mêmes actes de cruauté qui avaient signalé le passage des Vénitiens à Halki ; il réunit donc un Conseil général, représente le danger auquel seraient exposés les pauvres paysans des campagnes éloignées, ou des Iles peu fortifiées ; il demande alors aux Chevaliers si, pour venger ceux qui sont déjà morts, ils veulent vouer de nouvelles victimes à la barbare cruauté de l'ennemi, où s'il ne vaut pas mieux refouler une juste indignation, et sauver d'une mort certaine, ou tout au moins d'un dur esclavage, des milliers de malheureux. Les Chevaliers baissent la tête devant ces considérations d'humanité et se décident à remettre aux Vénitiens les marchandises et les Sarrasins saisis sur leurs vaisseaux.

L'Ordre à peine délivré de cette épreuve, au prix d'un lourd sacrifice de son honneur guerrier, se trouva en proie à la plus regrettable division intestine suscitée par la jalousie entre les différentes Langues. Celles d'Espagne, d'Italie, d'Angleterre et d'Allemagne, se plaignaient hautement que les Langues Françaises (France, Provence et Auvergne), se réservaient les meilleures dignités ; celles-ci faisaient valoir leurs droits d'ancienneté et de majorité, et observaient que, si elles avaient pour elles les dignités de Grand-Commandeur, de Grand-Maréchal et de Grand-Hospitalier, celles d'Aragon, d'Italie, d'Angleterre et d' Allemagne, avaient en leur faveur exclusive les charges de Grand-Conservateur, d'Amiral, de Turcopolier et enfin de Grand-Bailli.

La dispute prit des proportions de plus en plus sérieuses ; des têtes plus exaltées en firent un motif de querelles personnelles, et le Grand-Maître, désirant y mettre un

terme, convoqua un Chapitre général, qu'il ouvrit le 1er. Octobre 1459. Les plaignants y présentèrent leurs réclamations, les autres leurs raisons; la discussion s'échauffa et le Prieur d'Aragon, plus ambitieux ou plns iráscible que les autres, jetant aux pieds du Grand-Maître un acte d'appel au St. Siége, sortit de l'assemblée, suivi des Chevaliers des quatre autres Langues. Cette conduite était une offense directe envers le Conseil dont l'autorité était ainsi méconnue; c'était un acte de rébellion que l'autorité devait poursuivre, et le Conseil se prononça pour cette mesure; mais le Grand-Maître refusa d'y souscrire, ne doutant pas, disait-il, que les coupables ne reconnussent bientôt leur faute et ne fissent leur soumission. Cette douceur de leur chef les toucha en effet plus que les mesures de sévérité, et les mutins vinrent bientôt solliciter un pardon qui leur fut accordé.

Jacques de Milly succomba le 17 Août 1461, heureux d'avoir rétabli la concorde intérieure, et évité de sérieux conflits extérieurs.

Le monument élevé à sa mémoire, portait les inscriptions suivantes :

S. NQ. H. M. LEGIONES GALLICÆ JACOBI DE MILLY MAG. EQVIT. OB. VIRTVTES QVAS IN SVMMO IMPERATORE ESSE OPORTET, SCIENTIAM REI MILITARIS VIRTVTEM.

AVCTORITATEM FELICITATEM LOCAVERVNT.

AVDACIAM IN BELLO, IN PACE JVSTITIAM ROM. R. P. CVRABANT.

AVERNIQVE AVSI RATIOS SEDICERE FRATRES.

ΠΕΡΙ ΠΑΤΡΙΔΟΣ ΜΑΧΑΙ

“Les Légions Françaises de la Sainte et noble Milice

de Jérusalem, ont élevé ce monument à Jacques de Milly, Grand-Maître des Chevaliers, qui possédait les vertus que doit avoir un chef souverain, la science militaire, le courage, l'autorité, la sagesse couronnée de succès".

" Les Romains de la République faisaient cas de l'audace pendant la guerre et de la Justice dans la paix".

" Et ceux d'Auvergne osent à bon droit se dire leurs frères".

" *Combats pour la Patrie*".

Mais le tombeau même qui se trouve actuellement au Musée de Cluny, portait cette inscription :

REVE . PR . D . F . JACOBVS DE MILLY H . J . MA:GE CLARA V:TATE P:DIT ABORTV X : MCCCCLXI . M:E AVGVSTI DIE XVII MORTE OBIIT C . A:MA PACE FRVAT . ÆTERNA .

Le même sarcophage ayant servi trois ans plus tard à la sépulture d'un membre de la maison de Savoie, Prince d'Antioche, on grava sous la première l'inscription suivante :

ILL . D . H . DE SABAVDIA ANTIOCH . P:NCEPS MORTE INFA:S RAP.. SVP . MAG:RI PECT . HOC IN SEPVLC . CIPRI REGIE ROGAT . EST RECONDIT . MCCCCLXIII JVLII IIII .

Le très illustre D. H. de Savoie, Prince d'Antioche, enlevé par une mort déplorable, fut, à la demande de la Cour de Chypre, enseveli dans ce tombeau, sur le corps du Grand-Maître".



CHAPITRE XX.

PIERRE RAY. ZACOSTA

1461 1467

Treizieme Grand-Maitre a Rhodes

Pierre Raymond Zacosta, Castillan de naissance, et Châtelain d'Emposte, se trouvait comme ses prédécesseurs dans son Prieuré, lorsqu'il reçut le Décret de sa nomination. Il tint en Espagne une assemblée provinciale, se rendit à Rome pour y avoir une audience du Pape, et s'embarqua pour Rhodes où l'appelaient les anciennes prétentions des chevaliers Espagnols, Anglais, Italiens et Allemands, remises à l'ordre du jour depuis la mort de Jacques de Milly.

Soit que le nouveau Grand-Maître eut un faible pour ceux de sa nation, soit que, d'accord avec le Conseil, il jugeât que ce fut le seul moyen de mettre un terme aux regrettables dissentions qui divisaient l'Ordre, Zacosta créa

une nouvelle Langue, celle de Castille et d'Aragon, à laquelle fut attachée par une faveur expresse, la dignité de Grand-Chancelier.

L'Ordre fut dès lors partagé en huit Langues, ayant chacune son dignitaire et la garde spéciale d'une partie des fortifications, savoir :

— 1° — AUVERGNE, depuis la Tour de Naillac, ou tour des Arabes, jusqu'à l'aile Est du Palais de Grands-Maîtres.

— 2° — ALLEMAGNE, depuis la partie Ouest du Palais, jusqu'à la Porte St. Georges.

— 3° — FRANCE, depuis la porte St. Georges, jusqu'à la Tour d'Espagne.

— 4° — ESPAGNE, (Aragon, Navarre et Catalogne), depuis la Tour d'Espagne, jusqu'à la Tour Ste-Marie, dont cette Langue était chargée de défendre les étages inférieurs.

— 5° — ANGLETERRE, depuis, les étages supérieurs de la Tour Ste-Marie, jusqu'en deça de la Porte St. Jean, ou Porte de Coskinou.

— 6° — PROVENCE, depuis, et y compris la Porte St. Jean, jusqu'à la Tour d'Italie, en face d'Acandia.

— 7° — ITALIE, depuis la tour de ce nom, jusqu'à la Porte Ste-Catherine.

— 8° — CASTILLE, (comprenant Léon et Portugal), depuis la Porte Ste-Catherine, jusqu'à la Porte St. Paul, ou porte de la Darce.

Telle est la disposition donnée par Fontanus dans son ouvrage *De bello Rhodio*, appuyée d'ailleurs par la tradition locale, et conforme même à celle de M. de Hammer, si comme l'observe M. Guérin, on part de l'Est à Ouest, en passant par le Sud. Vertot il est vrai, ne dispose pas ainsi

la défense ; * il se trompe ; mais le Colonel Rottiers, en voulant le rectifier, ne tombe pas dans une erreur moins éloignée de la vérité historique. ‡

La tour de Naillac, le fort S^t. Jean, et plus tard le fort S^t. Nicolas, furent confiés à la garde des Portugais et des marins de l'Ordre, pour la plupart Rhodiens et Anglais.

Ces dispositions prises, il fallut penser aux finances qui se trouvaient dans le plus triste état; l'Ordre était débiteur de plus de 300,000 Écus d'or ; de nouvelles dépenses étaient néanmoins indispensables en présence des préparatifs que faisait Mohammed. Sa flotte nouvellement équipée est évidemment dirigée contre les Iles ; Mételin, l'ancienne Lesbos, est déjà en son pouvoir, et les Chevaliers ne pouvent pas se dissimuler que ses voiles vont prendre le vent du canal, lorsque la révolte du Voïvode de Valachie, le force à rappeler ses troupes sur le continent.

Rhodes échappe ainsi au danger qui la menaçait ; mais Zacosta, comprenant que pour être momentanément suspendue, la tempête n'en est pas moins certaine, continue avec autant d'activité à préparer une sérieuse résistance. Il a trop de sagacité pour se laisser endormir par une habileté politique de l'ambitieux Sultan ; celui-ci envoie tout-à-coup de sa pleine initiative le sauf-conduit refusé aux sollicitations de l'Ordre pour le voyage d'un Ambassadeur ; cette prévenance eut un effet tout contraire de celui qu'il en attendait ; car elle confirma les soupçons du Grand-

* Hist. des Chev. l. VIII.
‡ Mon. de Rhodes p. 125.

Maître ; mais à l'habileté, il sut opposer l'habileté : pour ne pas offenser la courtoisie du Sultan, il agréa le sauf-conduit, et envoya à Constantinople comme ambassadeur, le Maréchal de l'Ordre, Commandeur Guillaume de Villefranche, auquel il adjoignit deux grecs Rhodiens, Arto Yendhili et Constantin Colaki (1462).

C'est la première fois que nous voyons les habitants de l'Ile appelés à prendre une part active dans les affaires du Gouvernement, usage qui fut depuis maintenu dans les circonstances importantes. A leur arrivée à Constantinople les Ambassadeurs furent reçus avec tous les honneurs ordinaires, et trouvèrent la Porte très conciliante sur les conditions auxquelles elle consentait à renouveler une trève de deux ans. Mohammed ayant décidé de conquérir Trébizonde, dernier boulevard de l'Empire d'Orient, voulait s'assurer la neutralité des Hospitaliers qui auraient pu inquiéter ses possessions maritimes.

Toujours occupé à combiner la résistance, le Grand-Maître profite du répit qui lui est laissé, pour construire le Fort St. Nicolas (le Phare actuel), à l'extrémité du môle hellénique long de 335 mètres, qui ferme à l'Est le Port de la Darce. Philippe, Duc de Bourgogne, ayant donné à l'Ordre la somme de 12,000 Écus d'or pour aider aux travaux qui furent achevés en 1464, les Chevaliers par reconnaissance, placèrent les armes du Prince sur la façade principale où on les voit encore aujourd'hui, au dessous d'un bas-relief mutilé, représentant St. Nicolas évêque de Myra, patron des marins. Le plan inférieur de ce fort comprend des casemates, les restes d'une chapelle dédiée au saint dont il portait le nom, des magasins et des citernes.

Une vingtaine de marches conduisent sur la plateforme circulaire, surmontée d'une tour, au sommet de laquelle on a récemment construit une lanterne pour y placer un feu à éclipse, de la portée de 15 milles marins.

Les réparations qu'à subies en 1872-1873 le môle qui conduit au fort St. Nicolas, laissent heureusement voir au touriste archéologue les constructions de Moyen-Age mariées à celles de l'antiquité.

Sur ces entrefaites, Silvio Enea de Piccolimini, qui occupait le Trône Papal sous le nom de Pie II, effrayé des rapides progrès de Mohammed, était parvenu à convoquer à Mantoue, une assemblée des princes d'Occident, et à former une ligue contre les Turcs; mais, à vrai dire, elle ne fut qu'une vaine parade, dont il est même probable que le Turcs n'eurent aucune connaissance, et leurs conquêtes n'en furent nullement arrêtées. Elles prirent même des proportions si menaçantes, que le Grand-Maître convoqua un Chapitre général auquel furent invités non seulement les Chevaliers d'Europe, mais aussi tous les Receveurs de l'Ordre, avec injonction expresse de porter les sommes dues au Trésor.

De leur côté, les Receveurs dont les encaissements souffraient des retards, exigèrent des Prieurs et des Commandeurs le solde de leurs arriérés; mais la plupart, surtout ceux d'Italie et d'Aragon, saisirent ce prétexte pour se plaindre au Pape Paul II, des lourdes charges qui leur étaient imposées, et ils firent appuyer leurs réclamations par les Rois de Naples et d'Argon ainsi que par le Doge de Venise, qui avaient eux mêmes des motifs plus ou moins sérieux d'en vouloir au Grand-Maître. Le Roi d'Aragon

surtout, Pierre IV le Cruel, ne pardonnait pas à Zacosta d'avoir exigé la restitution d'une partie des dépendances de la Commanderie d'Emposte qu'il avait usurpées en vertu de son titre de Souverain.

Ces intrigues eurent pour résultat que le Grand-Maître fut invité à tenir à Rome le Chapitre qu'il avait convoqué à Rhodes (1467). Il y justifia pleinement ses droits et sa conduite, obtint une réparation solennelle, et fut comblé d'honneurs et de caresses par le Pape, qui força les récalcitrants à s'exécuter au plus vite.

Zacosta se préparait à retourner à Rhodes, lorsqu'il succomba à une pleurésie le 21 Février 1467.

Son corps fut inhumé en grande pompe dans l'église de St. Pierre de Rome.



CHAPITRE XXI.

JEAN-BAPT. DES URSINS

1467 1476

Quatorsieme Grand-Maitre a Rhodes

Jean-Baptiste des Ursins, ou pour mieux dire Giovan-Battista degl'Orsini, issu d'une des plus nobles familles d'Italie, et Grand-Prieur de Rome, dut peut-être au crédit de ses parents autant qu'à son mérite personnel, d'obtenir dans l'élection, la majorité d'une voix sur le provençal Raymond Riccard, Prieur de St. Gilles.

Il se hâta d'arriver à Rhodes où l'on était toujours sous le coup des menaces de Mohammed II; et, moins jaloux de recueillir à lui seul la gloire de faire front à la difficulté présente, en ne comptant que sur lui même, que d'assurer le salut commun, il eut à cœur de s'entourer des hommes les plus renommés pour leurs connaissances ou pour leur

sagesse. Le Commandeur Pierre d'Aubusson attira un des premiers l'attention d'Orsini. "Grand capitaine, excellent ingénieur", dit M. de Villeneuve-Bargemont, Pierre d'Aubusson fit creuser et élargir les fossés de la ville, tels à peu près qu'ils sont aujourd'hui. Une muraille ayant 195 mètres de long sur 11 - 70 de haut, et 1 - 95 d'épaisseur, fut élevée du côté de la mer; l'extrémité Nord de cette muraille, au centre de laquelle on voit les armes du Commandeur surmontées du chapeau de Cardinal, aboutissant à la porte St. Paul, ou porte de la Darce, atteint les deux tours qui marquent l'entrée du bassin intérieur dont nous avons fait mention en parlant du Colosse (Page 29).

L'infatigable d'Aubusson dirigea la réparation, et compléta les travaux de défense des châteaux de Trianda, Villanova, Castellos, Catavia, Lindos, Archangélos &c. dans lesquels les paysans reçurent l'ordre de se réfugier au premier signal de l'approche des Turcs. Enfin, il érigea encore le long de la côte des tours, dont plusieurs existent encore, qui devaient servir à transmettre des signaux sur tout le pourtour de l'Ile.

Il fallait à Rhodes non seulement des fortifications, mais aussi des guerriers expérimentés; sur l'appel du Grand-Maître, on vit bientôt arriver les chevaliers Bertrand de Cluys, Grand-Prieur de France; Jean de Bourbon, Commandeur de Boncourt; Jean de Sailly, Commandeur de Fieffes; Jean de Wulnet, Commandeur d'Oison, et beaucoup d'autres capitaines non moins habiles.

Averti peu de temps après qu'une flotte de trente galères avait quitté Constantinople, envoyée expressément pour porter le fer et le feu dans toutes les Iles de la Religion,

mais surtout à Rhodes, le Grand-Maître divisa ses forces en plusieurs corps de cavalerie et d'infanterie qui tenaient la campagne dans les environs des forteresses ou des tours de la côte. Cette disposition permettait aux différentes divisions de communiquer entre elles, et de cerner les Turcs qui avaient pu débarquer et pénétrer sans être inquiétés dans l'intérieur des terres, ils furent tous tués ou faits prisonniers.

Mohammed d'autant plus furieux de ce revers qu'il l'apprenait en même temps que le sac d'Énos par les Vénitiens (1466), jura qu'il ne prendrait point de repos qu'il n'eut exterminé tous les Chrétiens, de l'Orient à l'Occident, proclamé partout le nom de Prophète, et sur les édifices, substitué le Croissant à la Croix. Une flotte de 300 vaisseaux montée par 120,000 hommes, est bientôt équipée; il hésite un moment s'il portera ses premiers coups contre Rhodes ou contre Négrepont alors au pouvoir de Vénitiens. Dans le doute chacun se prépare, et Venise qui pressentait que l'orage fondrait sur elle en premier lieu, propose aux Hospitaliers un traité d'alliance si onéreux, qu'il imposait toutes les charges d'une vassalité; aussi le Conseil de l'Ordre le rejeta-t-il avec dédain, préférant se défendre seul s'il était attaqué, que de recevoir des secours à des conditions humiliantes; mais par contre, lorsque Mohammed tourna enfin ses armes contre Négrepont (1469), en preux et courtois Chevaliers, les Hospitaliers n'hésitèrent pas à voler au secours des Vénitiens sans vendre leurs armes et leur bravoure à aucun prix; et cependant les Vénitiens eussent accepté les exigences les plus mercenaires, car Mohammed dirigeait contre eux une armée formidable commandée par

le Vésir Mahmoud.

Lorsque les Hospitaliers arrivèrent sous les ordres du Chevalier de Cardenas la ville était déjà assiégée, et Pierre d'Aubusson tenta vainement d'y pénétrer à la tête d'une troupe d'élite.

Cependant les Turcs avaient livré trois assauts qui leur avaient coûté beaucoup de monde sans avancer leurs positions; mais un traître leur fait connaître l'endroit le plus faible de la place; ils font converger sur ce point tout le feu de leur artillerie et bientôt une large brêche leur ouvre un passage dans la ville. Le Commandant de la place signale le danger à la flotte Vénitienne et à celle des Hospitaliers; celle-ci force de voiles et opère une heureuse diversion en faveur de assiégés, mais n'est pas secondée par le pavillon Vénitien qui a honteusement pris la fuite.

Malgré des efforts héroïques habilement et bravement secondés par les Hospitaliers, la garnison Vénitienne, abandonnée par la flotte, privée de ses chefs, considérablement réduite, doit déposer les armes et se rendre à discrétion au farouche vainqueur, qui en fait un horrible massacre.

Le dévouement des Chevaliers, inutile aux Vénitiens, leur attira par contre toute la colère du Sultan, qui jura une fois encore leur extermination. Des Ursins n'en fut pas effrayé, mais il ne négligea rien pour perfectionner la défense de l'Ile; les fortifications de la ville furent alors complétées, et formèrent à peu de détails près, la ceinture de remparts que l'on voit encore de nos jours.

Mohammed ne pouvait pas exécuter ses menaces aussi vite qu'il les proférait; il laissa aux flottes de l'Ordre,

unies à celles des Vénitiens, le loisir d'attaquer Attalia,* dont ils pillèrent les faubourgs; ils réussirent même à emporter le quartier compris entre la première et la deuxième enceinte; mais leurs échelles se trouvant être plus courtes que la seconde muraille, ils durent renoncer à pénétrer dans le cœur même de la place, qui n'était que faiblement défendue. L'expédition d'Attalia qui avait coûté la vie à plusieurs Chevaliers et au Commandant de leur flotte, avait en conclusion donné des résultats peu satisfaisants; aussi, renonçant à attaquer les autres places voisines, comme ils en avaient eu d'abord l'intention, les flottes alliées rentrèrent-elles à Rhodes.

Vers cette époque, Azim-Ahmed, ambassadeur d'Ouzoun-Hassan, arriva à Rhodes avec une suite nombreuse de Seigneurs Persans. Son maître l'avait chargé de nouer avec l'Ordre le même traité d'alliance qu'il avait souscrit avec les autres puissances de la ligue Chrétienne, à la tête de laquelle se trouvait le Pape Paul II, et dont le but était d'arrêter les conquêtes de Mohammed, dont l'ambition convoitait l'Orient aussi bien que l'Occident, et qui trouvait un motif religieux dans le fanatisme qui divise les sectes d'Aly et d'Omer, pour déclarer la guerre au Schah de Perse. Celui-ci donc, pour ne pas se trouver isolé, n'hésita pas à s'allier aux Chrétiens, et à entrer un des premiers dans cette ligue qui comptait déjà outre le Pape, les Rois de Naples et d'Aragon, les Républiques de Venise et de Florence et l'Ordre des Hospitaliers.

* Adalia ou Satalie.

L'Ambassadeur, homme habile et éclairé, obtint non seulement des fêtes et des honneurs, et la ratification d'un traité d'alliance offensive et défensive, mais il emmena en outre de Rhodes plusieurs officiers d'artillerie et d'habiles armuriers destinés à compléter et à perfectionner le train de l'armée Persane.

Cette alliance eut pour l'Ordre l'avantage de détourner momentanément de lui l'orage, qui alla fondre sur la Perse, et porta un coup funeste à la puissance d'Ouzoun-Hassan.

Mais si précaire que semble cet avantage, il permit à l'infatigable d'Aubusson, devenu Grand-Prieur d'Auvergne par la mort du titulaire, le Chevalier Cottet, de construire quelques nouvelles tours à signaux le long de la côte et de fermer le port par une chaîne solide. " Toutes les galères furent mises à flot, et l'on plaça des sentinelles sur les divers points élevés. On fit également le recensement de tous les Rhodiens en état de porter les armes. Pour couvrir le trésor épuisé par tant de dépenses, on prit, dans la sacristie de la cathédrale de Saint-Jean, deux cents marcs de vieille argenterie, marquée aux armes du Grand-Maître Hélion de Villeneuve, en promettant d'en remettre la valeur dans des temps plus heureux ". *

Cependant Jean-Baptiste des Ursins pressentait sa fin, car les rapides progrès de l'hydropisie dont il était affecté, occasionnaient une faiblesse qui ne lui permettait pas de se faire illusion. Il voulut mettre à profit le peu de temps qu'il lui restait à vivre en consolidant la discipline comme

* De Bargemont-Villeneuve, Mon. des Gr. Mait.

il avait consolidé les remparts; et à cet effet, il convoqua un Chapitre général qu'il présida lui même le 6 Septembre 1475.

Le 12 Avril de l'année suivante, il fut atteint d'une syncope qui présenta tellement les marques d'une mort réelle, que l'on se disposait déjà à l'ensevelir, lorsqu'il recouvra subitement ses sens; mais ce n'était qu'un répit de courte durée; car le 8 Juin 1476, la mort triompha de cette vie active et pour ainsi dire obstinée contre ses coups.

Le monument funèbre élevé à sa mémoire portait trois inscriptions; une en grec, et deux en latin :

ΑΓΑΘΟΤΗΣ (?) ΦΙΛΟΥΣ ΠΟΙΕΙ

"La bonté gagne des amis".

NEQ. EXERCITVS NEQ. THESAVRI PRÆSIDIA REGN. SVNT VERVM AMICI.

"Ni les armées, ni les trésors ne sont les appuis d'un État; ce sont les alliés".

LEGIO ITALICA EQ. HIER. VEN. J. BAPT. VRSINO M. M. OB. LIBERALITATEM GENERIS STATVIT.

"La Légion Italienne des Chevaliers de Jérusalem, à élevé ce monument au vénérable Grand-Maître Jean-Baptiste des Ursins, en mémoire de la générosité et de la noblesse de sa race".

Le tombeau de ce Grand-Maître, érigé dans l'église de St. Jean et transporté de nos jours au Musée de Cluny où on le voit actuellement, portait l'inscription suivante en style qui pour simuler l'hexamètre latin, en dépit de la quantité, revêt une profonde obscurité :

ANNO, QUO CHRISTVS DE VIRGINE NATVS, AB ILLO
TRANSIERANT MILLE DECIES SEPTEMQUE, SVB INDE

Octavo Junii quadringenti sex, hora quaterna
Sabati, quo die scias obisse jacentem.
Sanguine clarus erat URSINUS stirpe Baptista
Qve clara prevalet ceteris Ittalie.
Vulgus tante domus resonat hinc inde per orbem,
Que multos habet pontifices q. dvces.
Hic Reverendvs erat Rhodi pater atq. Magister,
Qvi partis ambitus fuit hujus conditor urbis.
Romanus fuit, dic, dic, virtutibus altis,
Nomen cujus erit semper in ore svis.
Magnanimvs, prudens, justus, atqve modestus,
Humanus, strenuus, pius, probusque, serenus;
Hecq. cæsareis equarunt usque triumphis.
Avcta per invicte sic probitatis opus.
Ut jubar exoriens micuit in solis in orbe,
Atqve refulgenti lustravit lampade terras:
Qui magnos hostes, qui magna pericula tulit
Pro Christi cultu, pro religione tuenda.
Jure Deus voluit certo decernere fato,
Ut huic preclaro nomen magister esset;
Atque inter divos esset divus ad astra relatvs.
Sic itaqve secvlo victo sine fine triumphat.

« Depuis l'an où le Christ naquit de la Vierge, s'étaient écoulés mille septante ans, auxquels en ajoutant quatre cent six ans, sache que le 8 Juin est mort, vers les quatre heures, celui qui gît ici. Baptiste des Ursins était de sang illustre par sa famille que sa gloire élève au dessus de toutes les autres familles de l'Italie. La foule des descendants de cette maison font parler d'eux dans tout l'univers. Nombreux sont les Pontifes et les généraux qu'elle a four-

nis. Celui-ci était à Rhodes Religieux et Grand-Maître, et il fut l'architecte d'une partie de l'enceinte de la ville. Il fut romain par ses hautes vertus, dites-le, dites-le, et son nom sera toujours sur les lèvres des siens. Magnanime, prudent, juste, modeste, humain, courageux, pieux, probe, affable: ces qualités l'élevèrent jusqu'aux triomphes des Césars; elles étaient en outre accrues par l'exercice d'une probité invincible. Il brilla dans l'univers comme un rayon du soleil levant et il éclaira la terre des reflets d'une lumière empruntée. Il contint de puissants ennemis, il soutint de grands périls pour l'honneur du Christ, pour la défense de la Religion. A bon droit Dieu a voulu décréter par un arrêt irrévocable qu'à cet homme illustre fut donné le titre de Maître, et qu'entre les Saints, ce Saint fut élevé jusqu'aux astres. C'est pourquoi vainqueur du Monde, il troimphe éternellement".



CHAPITRE XXII.

PIERRE D'AUBUSSON

1476 1505

Quinzième Grand-Maître à Rhodes

Le 17 Juin 1476, Frère Raymond Riccard, Grand-Prieur de St. Gilles, annonçait aux Chevaliers assemblés que les votes des électeurs avaient élevé à la dignité de Grand-Maître, Frère Pierre d'Aubusson, Grand-Prieur d'Auvergne.

Cette famille était sortie de celle des anciens Vicomtes de le Marche, et l'histoire avait enrégistré le nom des d'Aubusson dès le IXme siècle. Pierre né en 1423 au château de Monteil-le-Vicomte, descendait par ligne masculine de Raymond, Vicomte d'Aubusson, Seigneur de Monteil et de la Feuillade; son père Renaud d'Aubusson, avait épousé Marguerite de Camborn, alliée à plusieurs maisons

souveraines. La bravoure et la prudence du jeune Chevalier, avaient fait dire à Charles VII: " Je n'ai jamais vu réunis tant de fcu et tant de sagesse;"

Les suffrages du Conseil en confirmant ce glorieux témoignage, donnèrent aussi à Rhodes un chef à la hauteur des difficultés présentes; les moments étaient critiques en effet; mais quand la population vit opposer aux attaques que Mohammed avait préparées de longue main, le sage et preux Chevalier Pierre d'Aubusson, elle se laissa aller aux transports de la joie et de la confiance.

Personne ne connaissait mieux que le nouveau Grand-Maître, qui avait été le collaborateur intelligent et habile de J. B. des Ursins, le fort et le faible de la position; il avait hérité de son ardeur infatigable, et l'œuvre déjà bien avancée de la parfaite fortification de Rhodes et des Iles qui en dépendaient, fut continuée sans retard; la capitale surtout devait appeler toute sa sollicitude; il en fit une des premières places fortes du XVme. siècle, et les critiques les plus sévères ne lui trouvent aujourd'hui qu'un seul défaut: Peut-être le temps manqua-t-il à d'Aubusson, pour construire deux ouvrages avancés, l'un sur le mont S^t. Étienne, l'autre sur la hauteur occupée par le faubourg S^t. Georges. C'est donc plutôt aux successeurs de d'Aubusson que l'on peut adresser le reproche d'avoir négligé ces constructions dont l'expérience leur avait démontré toute l'utilité; et le temps ne leur manqua pas.

Pierre d'Aubusson devait penser au plus pressé: les magasins furent remplis de vivres et de numitions; tous les Chevaliers absents fureut invités à se rendre à Rhodes; des secours furent sollicités des Princes d'Europe; nous verrons

bientôt que ce ne fut pas en vain.

Lorédan venait d'être nommé généralissime des forces maritimes de Venise; sa bravoure et son habileté forcent Mohammed à compter avec un pareil adversaire; sérieusement menacé, il lève trois armées formidables qu'il dirige l'une vers Lépante appartenant aux Vénitiens, l'autre dans l'Abbanie, et la troisième enfin dans le Frioul. La lutte qui dure deux ans, (1477-1479) fait gagner aux Chevaliers un temps précieux qu'ils mettent sagement à profit; il aurait pu en résulter de graves conséquences pour les Turcs, si Venise s'était alliée à l'Ordre pour combattre l'ennemi commun.

Loin de là, Lorédan enivré de ses premiers succès, envoie à Rhodes Michel Salomon pour réclamer de l'Ordre dans les termes les plus impérieux, l'extradition d'un certain Rizzio Marini; c'était un chypriote, partisan de Charlotte de Lusignan, réfugié comme elle à Rhodes après la découverte d'un complot formé en faveur de cette reine infortunée contre la vénitienne Catherine Cornaro à laquelle la République avait donné le titre de *Fille de St. Marc*.

Si le message verbal de Lorédan était impérieux, la lettre que le Doge envoyait par Michel Salomon n'était pas conçue en termes moins blessants pour la dignité de l'Ordre; ce n'était pas une demande, mais bien une injonction péremptoire à laquelle les Chevaliers ne pouvaient se plier sans compromettre et leur honneur, et les droits toujours sacrés de l'hospitalité, et le respect que leur devait une puissance avec laquelle ils prétendaient avec raison traiter d'égal à égal. Aussi l'indignation fut elle grande à Rhodes. La fierté naturelle à des gens dont l'honneur militaire était

irréprochable, qui par leur naissance ne se considéraient pas inférieurs au plus noble des Vénitiens, faisait prévaloir dans le Conseil l'opinion de congédier sans aucune réponse l'envoyé de la République; mais d'Aubusson ne perdait pas de vue les véritables intérêts de l'Ordre; il comprit qu'il ne fallait ni céder à la menace, ni se créer par une réponse trop offensante, un nouvel ennemi. Il représenta donc à Michel Salomon qui Rizzio Marini ne se trouvait à Rhodes ni comme séditieux ni comme rebelle, mais en simple particulier sans aucune action politique; que tout État libre avait le droit d'exercer l'hospitalité envers les malheureux, et que pour son Ordre, cette hospitalité était non seulement un droit mais un devoir, dans l'accomplissement duquel il ne voyait rien qui put effenser un État ami. Satisfait ou non de cette réponse, l'envoyé vénitien retourna la transmettre à Lorédan, qui était alors trop occupé contre les Turcs pour penser à donner suite à sa réclamation.

De son côté Mohammed craignant de voir les Chevaliers s'allier aux Vénitiens, feint de désirer enfin une paix durable avec l'Ordre, et la fait ostensiblement négocier par son frère Djim et par son neveu Tchélébi. Les Ambassadeurs se servent de l'entremise d'un certain Démétrius Sofianos, qui profite du temps nécessaire aux négociations pour essayer de lever un plan de la ville et de se mettre au courant de ses moyens de défense. D'Aubusson comprenant le jeu, simule une entière confiance à la sincérité des avances qui lui sont faites; ce fut probablement encore pour introduire un autre espion dans la Ville, que le Sultan donna ordre au Gouverneur de la Lycie, de proposer

au Grand-Maître par un envoyé spécial, le rachât des prisonniers civils et militaires qu'il détient dans sa province; d'Aubusson n'hésite pas; il les rachête de ses propres deniers, et augmente ainsi le nombre des défenseurs dévoués de Rhodes; Sofianos traînait les choses en longueur sous prétexte d'attendre des instructions à l'égard d'un tribut qu'il conseille à l'Ordre de payer sous le titre de présent. Le Grand-Maître trouvait dans ces retards le temps de compléter ses armements; il n'objecte rien contre le désir de Sofianos; cependant les informations qu'il reçoit de ses espions, acceptés jusque dans le Palais du Sultan, confirment ses judicieux soupçons, et lui apprennent le véritable motif du séjour prolongé de l'émissaire turc à Rhodes; il le fait si strictement surveiller, qu'en quittant l'Ile, Sofianos n'avait pu recueillir que des relations exagérées à dessin, sur le nombre des défenseurs et sur les ressources de la place.

La vigilance de d'Aubusson avait donc si bien déjoué les projets de Sofianos, qu'à son retour à Constantinople, lorsqu'il remit au Sultan les préliminaires d'une trève que le Pape devait préalablement sanctionner pour qu'elle eut force de traité de paix, il ne put fournir que des réponses vagues et sans valeur aux questions de Mohammed sur les dispositions de la défense.

Mais le libertinage et l'apostasie lui vinrent plus efficacement en aide: il rencontra dans les lieux les plus mal famés, Georges Frapann, plus communément connu sous le nom de Maître Georges, et le Rhodien Antoine Mélighalos, l'un un Allemand renégat, l'autre appartenant à une des meilleures familles grecques de l'Ile, mais libertin,

dissipé et aussi félon que son complice. Ces deux hommes qui étaient faits pour s'entendre avec Sofianos, fournirent un plan détaillé de la ville et de ses environs.

“ L'œil attentif sur tous les points, le Grand-Maître sut que le sultan d'Égypte, redoutant le résultat des conquêtes de Mohamed, désirait la paix avec l'Ordre. On alla au-devant de ses vues, la trève se renouvela, et, sans s'obliger à les secourir comme alliés, Eschref Kaït Bey promit aux chevaliers de leur donner l'entrée de ses ports en les protégeant comme une nation amie. Un traité semblable fut signé avec le Roi de Tunis, au commencement de 1478, et cette même année, le 28 octobre, s'ouvrit le chapitre général. On y applaudit avec transport à toutes les mesures prises par le Grand-Maître, et, inspirant une confiance sans bornes, d'Aubusson fut investi, par acclamation, d'un pouvoir semblable à la dictature ”. *

Si la République de Venise forcée enfin de demander la paix par la cession de Zante, Ste-Maure et Céphalonie (1479), laissait à l'ambitieux Sultan toute la liberté de ses mouvements; si celui-ci avait enfin achevé les formidables préparatifs dirigés contre Rhodes, l'actif et intelligent Grand-Maître n'avait pas perdu son temps, et des renforts lui étaient arrivés, nombreux et dévoués. Non seulement tous les Chevaliers Profès étaient accourus à son appel, mais ils avaient entraîné à leur suite un grand nombre de nobles volontaires, et Louis XI Roi de France, avait fait parvenir des sommes considérables recueillies dans un Jubilé

* De Villeneuve-Bargemont, Mon. des Gr. Mait.

que Sixte IV avait accordé avec des indulgences en faveur de tous ceux qui viendraient en aide aux Hospitaliers.

On remarquait, dit Vertot dans son Histoire des Chevaliers, parmi ceux qui venaient au secours de Rhodes, Antoine d'Aubusson, Vicomte de Monteil, frère aîné du Grand-Maître; Louis de Craon, d'une des plus nobles maisons d'Anjou; de l'Escale, descendant des Seigneurs souverains de Vérone: Louis Sanguin de Paris; Claude Colomb de Bordeaux; Mathieu Brangelier de Périgord; Charles le Roi de Dijon; Benoit Scalier; Bertrand de Cluys, Grand-Prieur de France; Charles de Montholon, et Jean Daw, Grand-Bailli d'Allemagne; mais nous devons avouer qu'aucun de ces noms ne se trouve dans la liste que Bosio donne des défenseurs de Rhodes à cette époque, liste que nous reproduisons dans les notes à la fin du volume, avec les observations dont il l'accompagne.

Jetant enfin le masque sous lequel il ne se cachait qu'avec répugnance, Mohammed, pour ouvrir les hostilités, chargea son Capoudan Pacha Messih, de prendre les devants et de venir reconnaître Rhodes. Messih était selon toute probabilité un renégat; peut-être comme l'assure Vertot, qui l'appelle Misach, appartenait-il à la triste famille des Paléologues; toujours est-il que le commandant des forces Turques connaissait la langue Grecque, et que son maître comptait autant, sinon plus, sur ses capacités diplomatiques que sur ses talents militaires.

Prévenu du départ de cette avant-garde, le Grand-Maître fit raser toutes les maisons de plaisance qui entouraient la ville, et qui auraient pu servir d'abri à l'ennemi. S'il faut accepter la description qu'en ont laissée les chroni-

queurs du temps, ces maisons, entourées de jardins bien entrétenus, étaient autrement somptueuses que celles qui les ont remplacées par la suite. On n'épargna pas même les chapelles disséminées dans les campagnes, et à cette occasion l'image vénérée de Notre Dame de Philerme, fut pour la première fois transférée en grande pompe dans la principale église de la Ville. Les grains furent fauchés et transportés dans les forts, où les paysans devaient se réfugier au premier signal d'alarme. Enfin toutes les précautions étaient prises; de part et d'autre on était préparé à la lutte, et on la désirait avec impatience.

Messih arriva avec sa flotille le 4 Décembre 1479 en vue du village de Fanès, à 4 heures de la Ville; sur son ordre, quelques compagnies de Spahis et de Janissaires, mirent pied sur le rivage; leur audace encouragée par l'espoir d'un butin facile, les entraîne à une assez grande distance dans l'intérieur des terres abandonnées; mais tout-à-coup Rudolphe de Nardemberg, Bailli de Brandebourg, qui surveillait tous leurs mouvements, les surprend; quelques fuyards seuls échappent au massacre et parviennent à regagner leurs vaisseaux; ils y répandent une telle panique, que Messih prend le large, bien convaincu que ses forces sont insuffisantes pour tenter un coup de main sur Rhodes; il se dirige alors vers Tilos ou Piscopi, où il espère être plus heureux. Mais là aussi la garnison était sur ses gardes; en vain il bat la place pendant huit jours consécutifs; la bravoure des Chevaliers l'oblige à renoncer encore à cette tentative après avoir sacrifié en pure perte l'élite de ses troupes. Rembarquant ses hommes, il se dirige vers la baie de Phinica, l'ancienne Limyra en Lycie, où devait

se trouver le gros de la flotte Musulmane prête à prendre le corps d'armée destiné au siége régulier de Rhodes.

Ces forces composées d'environ 160 gros navires, outre les nombreux transports que montait une armée de 100,000 hommes, parurent enfin devant l'Ile le 23 Mai 1480. Messih Pacha en avait reçu le commandement en chef; il choisit pour point de débarquement la baie de Trianda, qui n'était défendue par aucune fortification. L'opération se fit assez promptement malgré la vigoureuse résistance des Chevaliers, et l'armée Turque, gagnant aussitôt les hauteurs, occupa le mont St. Étienne, à l'Ouest de la Ville, et de là déploya ses ailes, l'une au N.-E. jusqu'à l'Oratoire St. Antoine, en face du fort St. Nicolas (le Phare), l'autre jusqu'au faubourg St. Georges, au Sud de la Ville. Celle-ci était donc entièrement cernée par terre, en même temps que la flotte la bloquait par mer. Comme on le voit, Messih Pacha avait adopté le meilleur plan d'attaque, celui de Maître Georges Frapann, et l'avait mis en exécution avec rapidité.

Cependant les Chevaliers ne manquèrent pas d'inquièter sérieusement les Turcs par de vigoureuses sorties; mais s'ils leur tuèrent beaucoup de monde, si l'infâme Démétrius Sofianos y trouva la mort, les défenseurs de la place eurent à déplorer la perte d'un de leurs plus braves champions, le Chevalier Antoine de Murat; plus téméraire que prudent, il s'acharna à la poursuite d'une troupe de Spahis qui lui tranchèrent la tête.

Au bout de trois jours, les Turcs avaient définitivement pris leurs positions et tracé leur ligne de défense; maître Georges avait fait dresser sur les ruines de l'Oratoire St.-

Antoine, une batterie de canons de gros calibre qui ouvrit le premier feu contre le fort St. Nicolas, considéré comme la clef de la Cité. De son côté le Grand-Maître avait établi une contre-batterie dans le jardin d'Auvergne (aujourd'hui jardin de Suléiman Bey), pour prendre de flanc les artilleurs Turcs; le feu de cette position ralentit considérablement celui de l'ennemi.

Merry Dupuy, auteur contemporain, nous apprend que Maître Georges, d'accord avec Messih Pacha, s'étant présenté devant les fossés de la ville dans l'attitude d'un transfuge, supplia les gardes de lui ouvrir promptement un guichet et de l'introduire dans la place. Averti du fait, d'Aubusson ordonna qu'on accédat à cette demande, mais que le transfuge lui fut emmené directement. Le renégat, homme de haute taille, bien fait et de bonne mine, soutient son rôle avec un imperturbable sang-froid; avant qu'on soupçonnat son apostasie, il l'avoue lui même; mais il ajoute que sincérement repenti d'un acte d'autant plus blâmable, qu'il n'avait d'autre mobile que la soif insatiable des richesses et des honneurs, il veut maintenant rentrer dans le sein de cette Église qu'il est venu combattre dans la personne des Chevaliers; que ses remords sont si vifs depuis qu'il a débarqué à Rhodes, qu'il implore du Grand-Maître la grâce de consacrer sa vie à la défense de Rhodes, et au service de la Religion.

Interrogé par le Grand-Maître sur les forces et les moyens de l'ennemi, le fourbe montre à d'Aubusson la puissante flotte qui entoure la ville; il lui affirme que l'armée compte plus de cent mille hommes, pour la plupart anciens soldats aguerris. Il parle avec plus d'ardeur de ces

canons formidables, sa création ; des boulets énormes qu'ils lancent, de l'habileté des canonniers qu'il a dressés ; et, comme il surprend sans doute quelque méfiance dans le regard du Grand-Maître, il ajoute des avis importants, et des conseils pour la défense, conseils et avis dont les événements prouvèrent l'efficacité.

La contenance assurée et le langage ferme de Maître Georges, avaient convaincu une grande partie du Conseil de la sincérité de l'Allemand ; ceux même qui l'avaient naguère connu à Rhodes pour un homme avide de gain, fourbe et sans principes, commençaient à hésiter, lorsqu'une flèche lancée dans la ville avec un billet portant ces mots : "Méfiez vous de Maître Georges," vint les mettre sur leurs gardes. D'Aubusson ordonna de n'en rien laisser paraître, car il voulait profiter des services que l'espion pouvait rendre comme ingénieur, mais il le fit si strictement surveiller, qu'il désespéra du succès de ses projets ; et la crainte de se rendre suspect, le détermina à ne plus sortir du logement qu'on lui avait assigné.

Messih fidèle observateur des conseils de Maître Georges, continuait à battre le fort St. Nicolas contre lequel, au dire de Caoursin, on lança plus de trois cents de ces énormes boulets en grès dont le volume surprend ceux qui visitent Rhodes. L'effet ne tarda pas à se produire ; un long pan de muraille s'écroula avec fracas ; mais par un heureux hasard auquel aida sans doute la construction en fruit, les débris s'appuyant contre le pied du fort, y formèrent comme une seconde muraille assez solide encore.

Il fallait cependant remédier au mal et renforcer la défense ; d'Aubusson confie cette mission au Commandeur

Fabrice Carretto, un de ses Lieutenants dont la bravoure et l'expérience ne laissaient rien à désirer. A peine dans le fort, le nouveau commandant relève la muraille; peu menacé du côté de la mer, il retire de là une partie de ses canons, et dresse vers l'Ouest des batteries intérieures destinées à défendre l'accès par les brêches que le feu de l'ennemi pourrait ouvrir. De son côté celui-ci fait évidemment des préparatifs pour une attaque sérieuse et un assaut décisif. D'Aubusson n'hésite pas alors à se renfermer lui même dans le fort St. Nicolas; son frère le Vicomte de Monteil, et d'autres volontaires sollicitent et obtiennent la permission de l'accompagner; l'élite des Chevaliers est là prête à recevoir les assaillants.

Le 9 Juin à l'aube, leurs bâtiments légers jettent sur le môle, sur les rochers, sur les bas fonds, des milliers de soldats, qui, malgré le feu nourri que les assiégés dirigent sur cette masse compacte, s'élancent bravement à l'escalade, en s'animant par des clameurs qui rivalisent avec le bruit du canon. Le Grand-Maître, debout sur le point le plus menacé, commande le feu avec le regard assuré d'un guerrier; sa main ferme porte des coups mortels; sa bravoure oppose à ceux qu'il reçoit le sang-froid d'un héros. Son armure est faussée dans plus d'un endroit, mais le Chevalier ne chancelle pas; une pierre emporte son casque; il ramasse celui d'un soldat tombé à ses pieds et continue à se battre. Carretto tremblant pour la vie de son chef, le conjure au nom de tout l'Ordre de se retirer et de lui confier son poste. "C'est ici, répond d'Aubusson, le poste d'honneur qui appartient à votre Chef;" puis tendant une main à Carretto, tandis qu'il abat un ennemi de l'autre, il

ajoute en souriant: " Si je suis tué, il y a plus à espérer pour vous, qu'à craindre pour moi ". Il voulait par cela dire qu'il le croyait digne de lui succéder.

Les Chevaliers excités par un si noble exemple, font des prodiges de valeur; partout où la muraille écroulée peut offrir un passage à l'ennemi, leur poitrine d'airain oppose un rempart bien autrement formidable. Les Turcs de leur côté, n'en continuent pas l'attaque ni avec moins d'ardeur, ni avec moins de courage; mais fauchés par le feu meurtrier des batteries, écrasés par les échelles chargées d'hommes qui donnent et rencontrent la mort, brûlés par un torrent d'huile bouillante qui jaillit des créneaux, ils sont forcés de s'écarter et de regagner le rivage opposé, soit sur les navires encore à leur portée, soit en se jetant à la nage. Sept cents cadavres couvrent les rochers et le môle du fort St. Nicolas; les Turcs obtiennent la permission de les ensevelir, et une fosse immense creusée en face du fort, entre l'Arsenal et les ruines de l'Oratoire St. Antoine, reçut tous ces cadavres, dont les ossements ont été mis récemment à découvert, et inhumés de nouveau dant le cimetière du Mourad-Reïs, (ancien Oratoire St. Antoine).

Cet insuccès décide Messih Pacha à renoncer à la prise du fort St. Nicolas; il concentre tous ses efforts contre le quartier Juif, par le faubourg St. Georges, hauteur qu'il occupait depuis l'ouverture du siége; de là une formidable batterie de huit grosses pièces répond à celle des assiégés et sous les boulets, les terrassiers creusent une tranchée qui permet l'accès du nouveau point pris pour objectif. Le feu redouble alors d'activité; une neuvième pièce est braquée contre les moulins à vent de la Ville; pour diviser

les forces des assiégés, le Bastion d'Angleterre et celui d'Italie sont attaqués en même temps. Quoique d'une épaisseur de 28 pieds, la muraille du quartier Juif, qui n'était pas terrassée intérieurement, est bientôt ébranlée par les énormes boulets qui la battent sans relâche; le génie et l'audace viennent en aide à d'Aubusson; il fait raser une partie du quartier, et avec les matériaux qu'il en retire, il construit en peu de jours avec les bras des paysans réfugiés dans la ville, une seconde enceinte protégée par un fossé, et défendue par un feu croisé.

Messih s'aperçoit bientôt qu'il perd inutilement son temps et sa poudre; il revient à une nouvelle attaque de fort St. Nicolas; mais cette fois, elle devait avoir lieu simultanément par terre et par mer. A cet effet, il avait construit un pont de bateaux, dont une des extrémités était amarrée aux rochers du Lazaret, en face de l'Oratoire St. Antoine; l'autre devait, au moyen d'un câble fixé à une ancre mordant sous la tour elle même, venir rejoindre les rochers qui lui servent de fondement. Mais, quand ils commencent à exécuter la manœuvre, les Turcs sentent qu'ils hèlent sur un câble sans prise; en effet, un matelot Anglais, au service de l'Ordre, dont la tradition n'a pas dédaigné de nous conserver le nom, Gervais Rodgers, ayant vu l'ancre, avait plongé et coupé le câble. Le fort ouvre son feu contre le pont qui s'en allait à de dérive, et cause aux Turcs des pertes assez sérieuses. Mais le Pacha qui ne comptait pour rien la vie de ses hommes, fait remorquer le pont par des barques et parvient, malgré le feu meurtrier des Chevaliers, à l'accoster au pied du fort dans la nuit du 19 Juin. L'assaut commencé aussitôt, dura pendant dix heures;

enfin les Turcs ayant perdu 2500 hommes, quatre chaloupes et beaucoup de petites barques, se retirent, abandonnant leur pont tout brisé par la mitraille et en partie brûlé.

Toute tentative contre le fort St. Nicolas étant reconnue impuissante, le Pacha reprend l'attaque du quartier Juif; mais pour faire diversion, une autre batterie appelle en même temps les assiégés au secours de la partie Ouest du bastion d'Italie.

Cependant le découragement commençait à se répandre; des émissaires de Messih semant des nouvelles exagérées, jetaient le désespoir parmi la population; quelques Chevaliers avaient déjà émis l'opinion d'en venir à une honorable reddition. Averti de ces menées, d'Aubusson convoque ses Chevaliers: " Si quelqu'un de vous, leur dit-il, ne se trouve pas en sûreté dans la ville, je trouverai le moyen de l'en faire sortir; mais que ceux qui veulent y demeurer ne me parlent jamais de reddition!" A ces mots tous jurent de combattre, et de s'ensevelir sous les ruines de Rhodes plutôt que de se rendre.

Sur ces entrefaites Maître George Frapann qui s'était trahi, fut arrêté, mis à la torture, et forcé d'avouer sa connivence avec les Turcs. Ses aveux furent complets, la punition fut prompte et sévère; attaché à une potence, son corps fut exposé en vue du camp Turc. Mais le traître était resté assez longtemps dans la place pour gagner quelques misérables à prix d'or; ils s'étaient engagés à empoisonner d'Aubusson, qui semblait inspirer seul tout le génie de la défense et l'héroïsme dans la bataille. La même soif de l'or, qui avait décidé au crime, le fit découvrir; un des

coupables, par une honteuse spéculation, trahit ses complices, et fut avec eux victime de la justice du peuple qui les mit en pièces avant que l'autorité eut eu le temps d'intervenir.

Du cœur des assiégés, le découragement passa dans celui des assiégeants ; Messih s'en aperçut et essaya la diplomatie ; mais il ne fut pas plus heureux négociateur, qu'il n'avait été habile stratégiste. Furieux de cette double humiliation, il ordonne un assaut général, et pour exciter l'ardeur de ses troupes, il allume leur cupidité. Le 28 Juillet, au lever du soleil, un coup de canon donne le signal de l'attaque, et 40,000 janissaires et spahis altérés de sang et de pillage, s'élancent à la fois contre les remparts. Déjà, malgré l'héroïque résistance des Chevaliers, l'étendard de Messih Pacha flotte sur la première enceinte du quartier Juif, lorsque l'avare renégat fait crier du haut de cette position, que le pillage est défendu, les trésors de l'Ordre revenant de droit au Sultan. Cette annonce intempestive refroidit singulièrement l'ardeur; les assaillants, qui, s'il faut en croire quelques historiens, s'étaient préalablement munis de sacs pour y mettre leur butin, et de cordes pour lier leurs prisonniers, s'arrêtent et hésitent; plus prompts encore à profiter de la faute du Pacha, les Chevaliers, le Grand-Maître en tête, culbutent tous ceux qui se trouvaient déjà sur le premier mur, et les poursuivent jusqu' aux remparts. Messih frémit d'indignation; il reçoit les fuyards à coups de cimeterre, et fait avancer de nouvelles troupes, auxquelles il promet une riche récompense si la ville tombe en son pouvoir. La cupidité et le nombre semblent enfin triompher de l'héroïsme; les Chevaliers com-

mencent à plier; mais d'Aubusson, attenit de plusieurs blessures, inondé de sang, s'élance au premier rang et s'écrie: " Mourons ici, mes frères, pour la Foi, plutôt que de reculer!" Électrisés par ces mots et par l'exemple héroïque de leur vieux chef, les Chevaliers, par un effort suprême, forcent les Turcs à lâcher pied à leur tour; le désordre se met dans leurs rangs, et une fuite honteuse les ramène dans leur camp. La conduite des assiégés fut si admirable, que Briendenbach n'hésite pas à les comparer aux Machabées: " *Nec aliter pro fide catholica et republicæ christianorum pugnavere, quam olim gloriosi Machabœi pro cultu divino et Hebræorum libertate præliati sunt*."

Cet assaut coûta aux Turcs 3500 morts, un nombre plus considérable de blessés et plusieurs étendards, parmi lesquels celui de leur Chef. Renonçant désormais à la prise de Rhodes, Messih Pacha réunit les débris de son armée (3 Août 1480), et revient cacher sa confusion à Constantinople, après avoir vainement tenté d'enlever en passant le château de St. Pierre à Boudroum. Un total de 9000 hommes morts, 15,000 blessés, bon nombre de petits navires perdus et des sommes importantes inutilement dépensées: tel était pour le Sultan le résultat de cette expédition; il en tira satisfaction en exilant Messih à Gallipoli.

L'Ordre avait perdu pendant ce siége: le Grand-Commandeur Frère Guillaume Riccard; Frère Baptiste Grimauld, Commandeur de Marseille, du Prieuré de St. Gilles; Frère Étienne de la Balle, du Prieuré de Toulouse; Frère Claude de Gien, Commandeur de Carlat, du Prieuré d'Auvergne; Frère François de la Sarre, Commandeur de Ste. Anne, du Prieuré d'Auvergne; Frère Jean Chambon,

Commandeur de Fouillies; Frère Amédée de Croisy, Commandeur de Belle-Croix, du Prieuré de Champagne; Frère Martello Martelli, Florentin, Commandeur de Prato; Frère Melchionne Asinari, Commandeur de Moncalieri, du Prieuré de Lombardie; Frère Bernard di Peruzzi, Commandeur des Cassines, de Cerbacola de Massa et de Pontremoli, du Prieuré de Pise; Frère Amatore di Caccianemici, Commandeur de Faënza du Prieuré de Venise; Frère Troïle de Montemellino, Commandeur d'Osimo, du Prieuré de Rome; Frère Jean-Baptiste Carrafa, Commandeur d'Alife et de Morone, du Prieuré de Capoue; Frère Jean Ram. Commandeur de Valdecona, Aragonais; Frère Jacques Porquet, Commandeur de Balbastro, Aragonais; Frère Gabriel Mare, Commandeur de Valsogna, du Prieuré de Catalogne; Frère Jean Vacquellin, Commandeur de Carbouch, Anglais; et avec Murat, tant d'autres Chevaliers non moins braves et illustres, et un nombre assez important d'habitants Grecs et Latins.

Peut-être le lecteur sera-t-il surpris de rencontrer chez les Grecs, en faveur des Chevaliers catholiques, leurs vainqueurs d'hier, une fidélité et un dévouement qui ont dû faire plus d'une victime. Évidemment, ce serait mal connaître le caractère fanatique des Grecs de cette époque. que d'attribuer leur conduite honorable à l'horreur seule du Croissant; le Catholicisme ne leur était pas moins odieux. La véritable cause en est plutôt dans la prudence politique dont les conquérants avaient usé à leur égard. En effet, les Chevaliers, environnés d'ennemis jaloux, devaient conquérir en même temps que le sol, les sympathies du peuple, et l'associer à son existence. Ils avaient donc

laissé les Grecs parfaitement libres dans l'exercice de leurs rites religieux, et ne s'imiscièrent jamais dans les rapports entre les séculiers et leur clergé. Ils exigeaient seulement que les Métropolitains Grecs prêtassent serment de fidélité envers l'Ordre; ce serment liait en même temps le Clergé inférieur et tout le peuple, également soumis à l'autorité religieuse avec une docilité qui ne s'est jamais démentie. C'est pourquoi, quelques Curés ayant cherché à se rendre indépendants de l'Ordre, qui leur payait pourtant des honoraires, le Grand-Maître des Ursins les expulsa de l'Ile, sans provoquer aucune réclamation. C'est le seul acte d'autorité que l'Ordre ait eu à exercer contre le Clergé Grec, dont la fidélité, entraînant celle du peuple, se montrera plus héroïque encore dans le dernier siége.

A peine délivré de l'ennemi, le Grand-Maître, voulant avant tout se montrer reconnaissant et envers les guerriers qui l'avaient si bien secondé, et envers la population qui s'était montrée si fidèle, récompensa dignement les premiers, et distribua généreusement à la seconde tout l'excédant des provisions amassées dans la Ville; il accorda en outre l'exemption de plusieurs redevances. Sans perdre de temps, il entreprit ensuite la réparation des fortifications que tant d'assauts avaient ébranlées ou percées; une partie était à refaire entièrement, du côte surtout du quartier Juif (Bastion d'Italie), qui avait le plus souffert. Enfin, pour faire hommage de sa victoire à la Vierge tutélaire des Chrétiens, le Grand-Maître rétabli de ses blessures, dirigea dans l'angle N. E. de la ville, c'est-à-dire au fond du quartier Juif, la construction d'une église sous l'invocation de Notre Dame de la Victoire. Son image toujours en

grande vénération depuis ce temps, se trouve actuellement dans la chapelle Latine de Rhodes. Nous aurons occasion d'en reparler.

Cependant Mohammed venait de mourir (1481), et ses fils Bayazid et Djem (et non Zizim, ni Tschem ou Dschem, comme le nomment Vertot et Rottiers), se disputaient la succession au trône Ottoman. Bayazid soutenu par la meilleure partie de l'armée, dont il avait gagné les chefs, fut proclamé Empereur; son premier soin fut d'attaquer son frère qui s'était fait proclamer Sultan à Brousse. Battu et sur le point d'être fait prisonnier, ce prince aventurier et malheureux, put enfin gagner la Caramanie avec une suite de trente personnes seulement; il dépêche à Rhodes Suléiman Bey et Aly Bey, ce dernier d'origine Européenne et parlant diverses langues, pour solliciter l'hospitalité des Chevaliers. Elle lui fut accordée, et Don Alvarez de Suniga fut expédié avec une galère pour le conduire à Rhodes avec l'assurance que l'Ordre lui promettait sûreté, protection et liberté.

Un pont de dix pieds de long sur cinq de large, avait été préparé en face de la porte Ste-Catherine, pour servir de débarcadère au Prince. C'est le 23 Juillet 1482 qu'il aborda à Rhodes; il y entra à cheval au bruit des salves de l'artillerie des forts et des navires des ports couverts de pavois. Le Grand-Maître monté sur son cheval de bataille, suivi des Pages de Jérasalem, des Grands-Prieurs et des Chevaliers des différentes Langues, l'attendait en dehors de la porte; il le reçut et l'accompagna, en lui cédant la droite, avec tous les honneurs civils et militaires. Les maisons étaient ornées de tapisseries, les rues jonchées de

fleurs et de branches de myrthe, (usage qui s'est perpétué jusqu'à nos jours); aux fenêtres se tenaient les Dames, et les terrasses étaient couvertes de monde qui applaudissait sur le passage du Prince. Le cortège ouvert par les valets, les écuyers et les chantres en habit de cérémonie, ces derniers chantant des cantiques en langue gauloise, conduisit l'hôte illustre de l'Ordre, de la porte Ste-Catherine, jusqu'à l'Auberge de France préparée pour le recevoir.

Suivant l'accord passé avec ses agents, Djem, peu de jours après son arrivée, signa un acte en date du 5 Redjeb 887 (20 Août 1482), par lequel il s'engageait solennellement, s'il montait jamais sur le trône Ottoman, d'accorder à l'Ordre beaucoup de prérogatives, parmi lesquelles l'entrée sans droits dans les ports Ottomans, et la liberté de trois cents esclaves Chrétiens par an.

Cette hospitalité devait plus tard être changée en une captivité qui ternit la gloire du magistère de Pierre d'Aubusson; mais dès le principe était-elle au moins sincèrement accordée sans aucune arrière-pensée? Il y a tout lieu d'en douter, car Aly Bey, après avoir assisté aux délibérations du Conseil dans lequel fut discutée la requête de son maître fugitif, à son retour auprès de lui, lui aurait, dit-on, insinué de ne point chercher un refuge à Rhodes; lui même s'étant séparé sous prétexte d'aller chercher la famille et les bagages de son maître, ne reparut pas dans la ville des Chevaliers.

Le chanoine Mathieu Bosso, qui vit Djem, ne nous en fait pas un portrait séduisant. Il dit qu'il était de taille un peu au dessus de la moyenne; épais de corps, large d'épaules; qu'il avait l'estomac très dévoloppé, les bras forts et

nerveux, la tête grosse, l'œil louche et cruel, le nez aquilin et très recourbé; la lèvre épaisse et recouverte d'une large moustache; l'ensemble enfin peu attrayant respirant la férocité et la barbarie.

Si peu flatteur qui soit ce portrait, Djem n'en devient pas moins intéressant pour ses malheurs et pour les honteuses spéculations auxquelles il servit de sujet, lorsqu'un traité échangé avec Bayazid, imposa à l'Ordre de garder son hôte comme prisonnier, moyennant une compensation annuelle de 45,000 Ducats. Bayazid paya toujours exactement cette somme, et même la première fois, il ajouta un riche reliquaire contenant la main droite de St. Jean-Baptiste, hommage précieux pour un Ordre dont ce Saint était le patron.

Voici comment une ancienne chronique raconte la translation de la précieuse relique de la chapelle du Palais à l'église St. Jean:

« Le 25 Mai 1484, jour anniversaire du débarquement des Turcs sur la plage de Rhodes, le Clergé, les religieux et le peuple, partirent en procession de l'église St. Jean et allèrent à la chapelle de Palais, où le Grand-Maître les attendait avec les Seigneurs Grand-Croix. D'Aubusson remit au Prieur de l'Église la précieuse main, et de là ils marchèrent tous solennellement en procession, jusqu'à la place, où s'élevait une estrade couverte d'un dais, en forme de trône ou d'autel, sur laquelle la sainte relique fut déposée dans un reliquaire d'ivoire enrichi de pierreries, placé sous un globe de cristal, à travers lequel se voyait la dextre du Saint. Un religieux Augustin fit à cette occasion une prédication, après quoi, le Prieur de l'Église,

prit la main et la présenta à l'adoration de la multitude. On la porta ensuite avec le même cérémonial, dans l'église St. Jean, et après l'avoir fait baiser au Grand-Maître, aux Chevaliers, ainsi qu'à tous les assistants, le Prieur la déposa sur le maître autel, en entonnant des cantiques, et au son des instruments qui les accompagnaient."

Le traité qui valut à l'Ordre ce trésor, était politiquement avantageux il est vrai; mais en dépit des bonnes raisons par lesquelles Caoursin s'efforce à le démontrer, il n'en ternit pas moins le magistère de Pierre d'Aubusson, si glorieux sous tous les autres rapports. L'Europe entière réclama l'illustre prisonnier; sur l'insistance d'Innocent VIII, les portes de la vieille forteresse s'ouvrirent (1487) pour l'envoyer en Italie, sous la conduite du Guy de Blanchefort, neveu du Grand-Maître. On sait que le vie du prince Djem était une arme terrible que le Pape aussi bien que les Rois de France et de Hongrie voulaient tenir entre leurs mains contre les menaces de Bayzid. Le départ de Rhodes de ce frère toujours rebelle, dût nécessairement l'irriter contre l'Ordre. Cette irritation augmenta encore, lorsqu'à la mort de Djem, son fils Mourad reçut à son tour l'hospitalité des Chevaliers, et selon quelques historiens revêtit leur habit après s'être fait chrétien. On assure même, et le Colonel Rottiers partage cette opinion, que lors de la reddition de Rhodes par Villiers de l'Isle-Adam, une des conditions secrètes de la capitulation, portait que Mourad et ses deux fils seraient livrés au vainqueur. Suléiman aurait fait impitoyablement égorger sous ses yeux ses trois malheureux princes. La tradition locale leur assigne pour séjour le château d'Érimocastro entre Kalithiès

et Aphandos; des auteurs parlent d'un château de Féracle ou Faracle; mais malgré toutes nos recherches, il nous a été impossible de découvrir ce château, nommé si souvent comme une prison d'état. Quoiqu'il en soit du lieu de leur séjour, la fin de ces victimes de l'ambition, reste enveloppée d'un voile; bientôt peut-être l'activité des recherches qui en a déchiré tant d'autres de nos jours, rompra le silence de l'histoire, muette jusqu'ici à l'égard du Murat et de ses enfants après la conquête de Rhodes.

En récompense de la brillante défense de l'Ile, Innocent VIII avait déjà conféré à d'Aubusson le chapeau de Cardinal; pour récompenser ensuite la déférence avec laquelle on avait livré l'infortuné Djem, il confirma l'Ordre dans tous ses anciens privilèges, lui en accorda de nouveaux, et réunit au Chapitre de Rhodes ceux du St. Sépulcre et de St. Lazare (1489).

La renommée militaire des Hospitaliers, celle surtout de leur illustre chef, s'était tellement accrue depuis le brillant siége si bravement soutenu contre des forces considérables, que Charles VIII Roi de France adressait à d'Aubusson une lettre des plus flatteuses pour lui offrir, comme au plus grand capitaine de son siècle le commandement de ses armées alors en Italie; de son côté le Pape Alexandre VI, le nommait généralissime d'une ligue contre les Turcs (1495). Cette ligue, dans laquelle étaient entrés une grande partie des États Européens, fut rompue par le désaccord des alliés; elle n'eut d'autre résultat que la capture d'un riche convoi ennemi que les navires de l'Ordre amenèrent à Rhodes.

Pierre d'Aubusson profita de la paix qui suivit, pour

remettre en vigueur les anciennes lois somptuaires singulièrement relâchées, et comme quelques usuriers Juifs avaient évidemment excité la jeunesse aux mœurs légères, et facilité les déréglements, le Grand-Maître fit décréter leur expulsion de Rhodes et des autres Iles de la Religion. C'est probablement ce fait qui a donné naissance à une erreur assez répandue, et accréditée par plusieurs historiens, que cette proscription aurait été appliquée indistinctement à tous les Juifs désormais bannis de Rhodes jusqu'après la conquête Turque. Nous prouverons le contraire dans l'histoire du Magistère de Villiers de l'Isle-Adam.

Cependant, Alexandre VI poussé par cette avide cupidité qui signala son règne, viola tous les privilèges que l'Ordre s'était acquis, et que ses prédécesseurs avaient confirmés; il conféra de sa propre autorité à son neveu Louis Borgia, le Grand-Prieuré de Catalogne et la Commanderie de Novelles, dont d'Aubusson avait déjà disposé en faveur de François Bossolx, un des plus braves Chevaliers de la Langue d'Aragon.

Cette Langue s'en plaignit vivement à Ferdinand et à Isabelle; et comme les Chevaliers établis dans leurs États étaient pour leur couronne de braves et utiles auxiliaires, ils appuyèrent fortement les remontrances que le Grand-Maître adressa au Pape. Cette auguste protection pesant sur Alexandre VI, arrêta pour un temps des abus dont la série devait bientôt recommencer et se continuer malgré les réclamations de d'Aubusson. Il en ressentit une vive douleur qui empoisonna ses derniers jours. Il mourut le 3 Juillet 1505 âgé de plus de 80 ans.

Nous n'ignorons pas que la plupart des historiens placent

en 1503 la mort de Pierre d'Aubusson; mais sur ce point nous partageons entièrement l'opinion du Colonel Rottiers, qui en fixant la date de 1505, appuie sa conviction par les réflexions suivantes :

" Au dessous, et, au milieu des deux principaux écussons de l'Ordre (placés sur la tour S^t. Paul), vous voyez celui du pape Jules II, surmonté des clefs et de la tiare. A l'aide de votre lorgnette vous pourrez lire facilement l'inscription qui se trouve en abrégé au-dessus des armoiries, portant que cette tour fut dédiée à S^t. Paul, par Pierre d'Aubusson...... (*Divo Paulo, conventus St. Joannis hospitalis, Petrus Daubusson, Rhodi Magister dedicavit*). Vous voyez par là, que d'Aubusson vivait encore sous Jules II......
..... d'Aubusson doit être mort deux années plus tard que Vertot ne l'indique; car Alexandre VI mourut en 1492 (lisez 1503), et eut pour successeur Pie III, qui régna quelques mois; puis vint Jules II, auquel il faut laisser le temps de mériter, par quelque action bienfaisante envers Rhodes, que ses armoiries soient placées, ainsi que vous le voyez, par le Grand-Maître d'Aubusson, sur la tour S^t. Paul, ce qui entraîne au moins une année "......

" Jamais, dit M. de Villeneuve-Bargemont, la perte d'aucun chef de l'Ordre n'excita tant de regrets et d'affliction. Son corps, continue-il, reproduisant le récit d'un ancien historien, fut porté en la salle du Conseil, soubs ung lict couvert de drap d'or, vestu d'une cape de prélat, et auprès estoit ung chevalier vestu de dueil qui tenoit le chapeau de cardinal, ung aultre la croix de la légation, ung aultre l'estendart de la généralité de la ligue, et aulx quatre coins, quatre chevaliers portoient des bannières à ses

armes et à celles de la Religion. Sur sa poitrine estoit ung crucifix d'or, et des gands de soye aulx mains, et des souliers de drap d'or aulx pieds. A costé droict fuct dressé ung lict où estoient tous les ornements de cardinal, couverts d'ung dais d'or et de soye; et de l'aultre costé ung aultre où estoit sa cuirasse, sa cotte d'armes, et l'arme de teste, et l'espée dont il combastit à la défense du mur des Juifs, tout cela encore teinct du sang de l'ennemy. Aulx environs il y eust d'ordinaire deulx cent cinquante hommes vestus de robes de dueil. Tous les religieux et le peuple y venoient luy baiser les mains, et pas ung n'entra dans la salle qu'avec pleurs, cris, et battements de poictrine, et tout le peuple de l'isle accourut avec mesmes cris et gémissements. Quand la bierre parust hors le palaiz pour descendre l'escalier, il s'esleva une plaincte et cry universel de tout le peuple, qui continua partout où il passa. Les femmes se tyroient les cheveulx, les vieillards et les pauvres se battoient la poictrine et se désespéroient *... Quand il fust en terre, Didier de Sainct-Jaille, son maistre-d'hôtel, rompist le baston sur sa sépulture, et Diego Suarez, son escuyer, les esperons... Il laissa une grande et riche despouille, et de plus grande valeur encore que celle des Grands-Maistres de Villeneufve et Fluvian".

Les Chevaliers lui érigèrent un magnifique tombeau en bronze, et lui descernèrent le glorieux surnom de *Liberatori urbis, fundatori quietis*.



* Ces usages existent encore.

CHAPITRE XXIII.

EMERY D'AMBOISE

1505 1512

Seizième Grand-Maître à Rhodes

Frère de Georges d'Amboise Archevêque de Rouen, Cardinal-Légat du St. Siége et Ministre de France, fils de Pierre d'Amboise chambellan de Charles VII et de Louis XI, Emery d'Amboise avait 69 ans lorsque le Conseil le choisit pour succéder au regretté Pierre dAubusson.

Accrédité auprès de Louis XII en sa qualité de Grand-Prieur de France, Emery se trouvait à la Cour, lorsque le Chevalier de Graveston lui porta le décret de son élection. Le Roi qui estimait son mérite réel et sa sagesse, le combla d'honneurs, et avec un morceau de la vraie Croix, il lui fit don de l'épée que St. Louis portait à Damiette.

Emery d'Amboise n'était retenu en Europe par aucun

intérêt, tandis qu'il était appelé à son poste par les fréquentes apparitions des Turcs dans les eaux de Rhodes. Déjà une descente avait eu lieu; quelques habitants capturés étaient conduits en esclavage, lorsqu'opérant une manœuvre habile et hardie, trois galères de l'Ordre mettent en fuite l'escadre ennemie, délivrent les captifs, et ramènent dans le port huit barques légères et dix huit hommes pris à l'ennemi.

L'insuccès de cette expédition dont le chef est inconnu, ne devait pas rendre moins audacieux un certain Kémal, que Vertot appelle Camali; il se présenta en 1505 en vue de Rhodes avec une flottille assez imposante, montée par quelques milliers de soldats que Bayazid lui avait fournis. Les vigies ne manquèrent pas de signaler l'approche de l'ennemi, que les Chevaliers laissent débarquer et avancer dans l'intérieur de l'Ile; tombant ensuite sur lui à l'improviste, ils le forcent à prendre la fuite, en laissant sur le terrain bon nombre de morts et de blessés. S'éloignant alors à pleines voiles de Rhodes, Kémal se présente successivement devant Simi, Tilos, Nissiros et Cos; repoussé de partout, il espère être plus heureux à Léros qu'il sait n'être défendue que par une faible garnison. En effet, cette garnison ne consistait qu'en un jeune chevalier âgé de 18 ans à peine, le piémontais Paul Siméoni, et en quelques paysans qui s'étaient refugiés auprès de lui avec leurs femmes et leurs enfants. Sommé de se rendre Siméoni répond avec assurance qu'il n'en fera rien. Kémal canonne la place où il fait bientôt brèche; l'assaut est inévitable, et déjà les assiégés se demandent comment ils pourront faire face tant d'ennemis. Ils n'attendaient pas autant

de la fécondité en expédients de leur chef que de sa bravoure. Le lendemain Kémal prenait avec confiance ses dispositions pour l'assaut, lorsqu'à son grand étonnement, des salves d'artillerie partent du fort; en même temps ses avant-postes viennent l'aviser que la garnison a reçu des renforts; il peut en effet constater par lui-même que les murailles sont garnies d'une double haie de guerriers à la cotte-d'armes rouge et à la croix blanche sur la poitrine. Il n'en doute pas; la forteresse a effectivement reçu des renforts, et craignant d'avoir bientôt sur les bras toute la flotte de l'Ordre, il n'a rien de plus pressé que de se rembarquer et de s'éloigner à toutes voiles. A la crainte des assiégés, durent succéder les rires les plus francs: ces redoutables auxiliaires rangés sur les rempats, n'étaient en réalité que les femmes et les enfants affublés d'un costume guerrier, qui n'aurait pas embarrassé leur fuite au premier coup de canon.

En 1506, une flottille de sept flûtes expédiée par le Soudant d'Égypte pour tenter un coup de main contre les possessions de l'Ordre, tomba tout entière, par un habile stratagème, entre les mains des Hospitaliers; mais le plus beau fait maritime de cette époque, est la capture de la *Mograbine*, le plus gros vaisseau qui sillonnât alors la Méditerranée. Armé de plus de 100 canons, et monté par un millier d'hommes, ce vaisseau était réputé imprenable, réputation bien fondée, puisqu'il avait échappé plusieurs fois à l'habileté des chevaliers. D'Amboise proposa l'entreprise au Chevalier Gastinau, Commandeur de Limoges, à la condition pourtant qu'il n'endommagerait nullement le navire qu'il s'agissait de capturer. Parti sur une des

meilleures galères de l'Ordre, le Commandeur se mit à croiser au large de Candie, sur la route que la *Mograbine* devait suivre; il ne tarda pas à l'apercevoir, et se dirigeant résolûment sur elle, il l'envoya sommer de se rendre. La réponse du Capitaine Sarrasin fut naturellement aussi fière que la comportait l'énorme machine qu'il commandait, et le frêle navire qui prétendait imposer la loi. Gastinau réitera la sommation, ajoutant qu'il avait reçu l'ordre de s'emparer de la *Mograbine*, et qu'il le ferait malgré toutes les difficultés que l'entreprise paraissait présenter. Le parlementaire est de nouveau congédié, mais avec des menaces cette fois. Cependant une manœuvre habile avait insensiblement rapproché l'humble galère de son orgueilleux adversaire; aux menaces à peine rapportées, répond une bordée de mitraille qui balaye le pont de la *Mograbine*. Le capitaine est tué; tant d'audace ne permet à aucun des Sarrasins de prendre le commandement; ils çalent les voiles et offrent de se rendre, et le hardi Gastinau rentre à Rhodes traînant à sa suite sa capture avec tous les trésors qu'elle renfermait.

Pareille aventure se renouvela quelque temps après et grossit encore la flotte de l'Ordre de trois navires ennemis. Furieux, le Soudan jure de tirer une éclatante vengeance de cette insolente témérité des Chevaliers; c'était exciter leur ardeur à combattre un ennemi séculaire; apprenant que 25 navires Égyptiens vont charger du bois de construction à Aïas, dans le golfe d'Alexandrette, le Grand-Maître fit armer une vingtaine de vaisseaux de différentes grandeurs, qui divisés en deux escadres, furent placés sous le commandement de Villiers de l'Isle-Adam et d'André

d'Amaral, deux noms qu'il répugne d'associer ici, car bientôt ils seront séparés par la profondeur de l'abîme creusé entre la gloire et l'ignominie.

Parti avant son collégue, de l'Isle-Adam avait pu se munir de renseignements précis sur la position de l'ennemi; et quand d'Amaral le rejoignit sous le Cap S$^{t.}$ André de Chypre, il lui proposa d'attendre le convoi pour l'attaquer en pleine mer; d'Amaral au contraire insistait avec une certaine hauteur, pour attaquer l'ennemi au mouillage, sous les batteries de la côte. La discussion s'échauffa et aurait pu avoir des suites très fâcheuses, si Villiers de l'Isle-Adam, plus modéré que le fier et entêté d'Amaral, n'avait sacrifié son opinion et son légitime amour-propre au besoin de l'union. Cinglant donc par un vent favorable, la flotte de l'Ordre donna à pleines voiles dans le golfe, et fondit résolûment sur les navires Égyptiens, qui de leur côté, en apercevant les bannières de S$^{t.}$ Jean, avaient levé l'ancre, et se préparaient au combat. Chaque vaisseau a déjà choisi son adversaire; à travers le nuage d'une première bordée, il l'accoste et s'accroche à lui comme un lutteur s'enlace à un lutteur. Le combat est acharné et sanglant; les ponts des navires sont jonchés de cadavres; la mer est rougie par le sang qui coule à flots; pendant trois heures on se bat avec une égale fureur, la victoire reste indécise, lorsque le commandant des forces Égyptiennes, neveu du Soudan, tombe enfin percé de plusieurs coups. A cette vue, les Sarrasins entièrement découragés, abandonnent leurs vaisseaux, se jettent dans les embarcations ou à la nage, et cherchent à gagner le rivage et de là les hauteurs. Quinze vaisseaux sont au pouvoir des

Cheveliers, qui, avant de reprendre la direction de Rhodes, livrent aux flammes tout le matériel qu'ils ne peuvent emporter et que les ennemis avaient amassé à si grands frais le long de la plage.

Ces pertes considérables et réitérées décident le Soudan à négocier un traité d'alliance avec le Sultan de Constantinople. Cette nouvelle inspire au Grand-Maître la crainte que ces deux potentats ne dirigeassent sur Rhodes leurs forces combinées; il envoie aussitôt une citation à tous les Chevaliers disséminés en Europe, mais il n'a pas la consolation de se voir entouré par ceux qu'il appellait auprès de lui. Il mourut le 13 Novembre 1512, emportant l'estime du monde entier, laissant le Trésor en pleine prospérité, et sa cassette particulière entièrement épuisée.

On lisait sur son tombeau:

EMERICO AMBROSIO QVI PRÆDIA XENO. CHR. DEFENDIT, MAHVMETANOS PIORVM LARGITIONES SIBI FACTAS INTERCIPIENTES AB INJVRIA PROHIBVIT.

"A Emery d'Amboise qui défendit les biens de l'Hopital, et repoussa les insultes des Mahométans qui interceptaient les dons pieux faits à l'Ordre".



CHAPITRE XXIV.

GUY DE BLANCHEFORT

1512 1513

Dix-septième Grand-Maître à Rhodes

Chevalier de la Langue de Provence, Grand-Prieur d'Auvergne, Guy de Blanchefort, neveu de Pierre d'Aubusson, est celui-là même qui avait été chargé d'accompagner Djem en Europe, où il resta lui-même, longtemps après la mort de ce malheureux prince, (1495).

Profitant de l'absence du Grand-Maître, qui pourtant hâtait son départ autant que cela dépendait de lui, les Turcs s'étaient ménagé des intelligences dans la ville de Rhodes; des troupes auxquelles, des marchands grecs étrangers à l'Ile, et des esclaves Musulmans devaient livrer les portes, étaient déjà en route, lorsque le complot fut découvert; une vieille esclave turque arrêtée, avoua son

crime, mais refusa obstinément, même sous la torture, de nommer ses complices, dont la majeure partie put ainsi se soustraire au châtiment.

En apprentant ces faits que le Conseil lui mandait par le Chevalier Jean de Fournon, Guy de Blanchefort, épris de l'amour du devoir, plus que du soin de sa santé, s'embarqua incontinent pour Rhodes, après avoir ordonné au Commandeur Fabrice Carretto d'y amener deux vaisseaux chargés de grains et de munitions destinées à l'approvisionnement de la Capitale, ainsi que tous les Chevaliers qu'il pourrait réunir, afin de constituer la garnison des différentes forteresses de l'Ordre.

Le voyage avait sensiblement aggravé la maladie du Grand-Maître; il rejeta cependant toute proposition de relâche et poursuivit avec persistance sa route vers Rhodes. Mais la mort triompha de l'énergie de sa volonté; il rendit le dernier soupir dans les eaux de Zante le 24 Novembre 1513, c'est-à-dire un an et onze jours après son prédécesseur, ou un an et deux jours après son élection.

Ses dernières pensées étaient partagées entre le salut de son âme et les intérêts de son Ordre; c'est pourquoi redoutant que le pape Jules III, s'il était informé de sa mort avant le Chapitre de Rhodes, ne lui donnât pour successeur une de ses créatures, il avait ordonné qu'un léger navire de son escorte continuat à pleines voiles sa route, pour en porter la nouvelle à Rhodes.

La caravelle y mouillait le 13 Décembre, et la triste nouvelle jetait l'Ordre et la population dans la plus grande consternation.

CHAPITRE XXV.



Dix-huitième Grand-Maître à Rhodes

La nouvelle de la mort de Guy de Blanchefort fut connue à Rhodes le 13 ; le Chapitre se réunit le lendemain, et le 15 Décembre 1513 Fabrice Carretto, des Marquis de Finale en Ligurie, alors Grand-Amiral, fut proclamé Grand-Maître.

Sélim I venait de succéder à son père Bayazid (1512), et l'Ordre avait dans le nouveau Sultan un ennemi plus acharné encore. Occupé par la guerre de Perse, Sélim fut obligé de renvoyer à plus tard ses projets contre Rhodes ; mais il était évident que l'Ordre se trouverait bientôt en face de toutes les forces de l'Empire Ottoman ; aussi le premier soin de Carretto fut-il d'inspecter les fortifications,

de renouveler les approvisionnements et d'appeler à leur poste tous les Chevaliers absents.

Le Bastion d'Italie laissait encore à désirer malgré les réparations faites depuis le siége de 1480; Carretto le reconstruisit en entier, comme l'attestent ses armoiries placées de distance en distance tout le long des murailles.

En 1515, un ambassadeur d'Ismaïl, Roi de Perse, vint offrir aux Chevaliers d'entrer dans une ligue formée par lui et par le Soudan d'Égypte, proposition qui fut acceptée avec empressement.

Pour faire face aux frais que nécessitaient les circonstances, le Grand-Maître demanda et obtint du Conseil un crédit annuel de 40,000 Écus, moyennant lesquels il s'engageait à pourvoir à l'entretien des 550 Chevaliers qui vivaient alors dans le Couvent. Un autre crédit extraordinaire de 23,000 Écus lui fut accordé pour le remontage de l'artillerie, opération qu'il commissionna à Laurensin, riche marchand Lyonnais; une autre part de cette somme était affectée à l'entretien du Prince Mourad, fils de Djem qui vivait à Rhodes où l'on prétend même, comme nous l'avons déjà dit, qu'il avait pris l'habit après s'être fait Chrétien.

Sélim, qui avait conquis l'Égypte et soumis la Syrie, succès dont il avait eu soin de donner l'avis menaçant au Grand-Maître, était dès lors en bonne politique autant que par ambition, fermement décidé à conquérir Rhodes; car dans ces mers qui faisaient désormais partie de son vaste Empire, il ne pouvait pas laisser subsister plus longtemps une puissance ennemie, et toujours redoutable à sa marine. Mais voulant se procurer d'abord un plan détaillé de la ville, il envoya à Rhodes un médecin Juif, son âme damnée;

la profession qu'il exerçait rendait libres ses démarches et le mit bientôt en demeure de fournir à son maître les plus minutieuses informations; mais son regard astutieux ne pouvait pas pénétrer les desseins de la Providence qui n'avait pas marqué ce moment pour la chute de Rhodes; l'ambitieux Sélim mourut en 1520, léguant à son fils Suléiman deux conquêtes qui justifieront le surnom de Magnifique.

La mort de Sélim, sembla au Gouverneur qu'il avait envoyé en Syrie l'occassion favorable de se déclarer indépendant; il leva l'étendard de la révolte, et pendant qu'il faisait proposer au Gouverneur de l'Égypte de se joindre à lui, un de ses officiers arrivait à Rhodes pour solliciter l'assistance des Hospitaliers. C'était un allié; et la guerre allumée entre les Musulmans tournait trop à l'intérêt de l'Ordre pour qu'il ne se jetât pas avec empressement dans toute tentative de nature à retarder, peut être même à anéantir le danger qu'il redoutait. Carretto envoya donc en Syrie sans aucun délai des armes, des munitions, et même des officiers expérimentés (1419).

Suléiman eut bientôt raison de ce soulévement, dans lequel il saisit un nouveau grief contre les Chevaliers qui l'avaient favorisé, un nouvel aiguillon à son impatience d'exécuter le testament politique de son père.

Il commença immédiatement de grands préparatifs; aussi le Grand-Maître qui s'attendait sérieusement à se voir attaquer, sollicita-t-il l'assistance de Pape Léon X et celle de François I Roi de France; le premier envoya 3 gallions sous pavillon pontifical, armés en guerre, ils se joignirent à 9 galères, à 4 brigantins et à 4 barques, portant les

enseignes francaises, mais le Baron de Saint-Blancard qui avait reçu le commandement de ces forces, s'empressa de quitter Rhodes, à peine il fut avéré que Suléiman avait tourné ses armes contre Belgrade.

Dans une Assemblée générale qu'il tint en 1520, Fabrice Carreto rendit compte de toutes ses actions, et des dispositions qu'il avait prises pour la défense des possessions de l'Ordre. Il fut chaleureusement approuvé et applaudi; mais l'affection de ses Chevaliers et l'amour du peuple ne purent le soustraire à la mort qui l'enleva le 10 Janvier 1521.

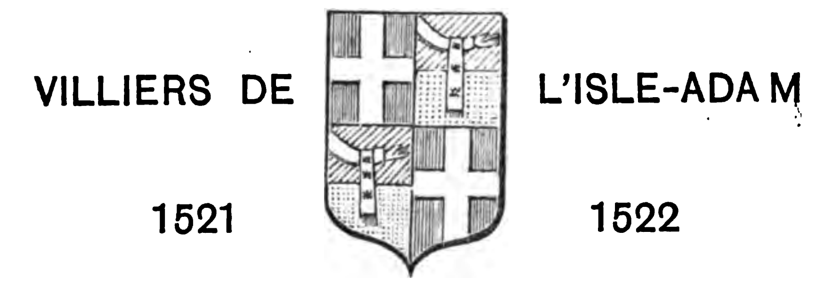
Il laissait la réputation d'un homme brave, prudent, libéral et très instruit dans plusieurs langues. Son tombeau placé sous une des fenêtres de l'église St. Jean, du côté de la rue des Chevaliers, était dans le meilleur état de conservation, lorsque l'explosion de 1856 fit sauter cet édifice. On lisait l'inscription suivante sur la dalle qui recouvrait ses restes mortels:

R. ET ILL. D. F. FABRICIVS DE CARRETTO. MAGNVS RHODI MAGISTER VRBIS INSTAVRATOR ET AD PVBLICAM VTILITATEM PER SEPTENNIVM RECTOR. HIC JACET ANNO MDXXI.

" Ci-gît le Révérend et illustre seigneur, Frère Fabrice de Carretto, Grand-Maître de Rhodes, restaurateur de la Ville, et qui pour le bien public, en a été le recteur pendant sept ans. L'an 1521 ".



CHAPITRE XXVI.



Dix-neuvieme & dernier Grand-Maitre a Rhodes

Le Chapitre réuni pour l'élection du successeur de Fabrice Carretto, hésita beaucoup entre Thomas d'Ocray Grand-Prieur d'Angleterre, et Philippe Villiers de l'Isle-Adam, Grand-Hospitalier et Grand-Prieur de France. Le premier se recommandait au choix des électeurs par de nombreuses et étroites relations d'amitié dans les Cours d'Europe, par ses immenses richesses personnelles et par sa libéralité; le second, qui se trouvait alors en France, était estimé pour sa bravoure, pour ses capacités militaires et pour la franchise de son caractère. La discussion fut animée; enfin la majorité des suffrages fut acquise à l'absent (21 Janvier 1521), et la nouvelle de son élection ac-

le Magnifique lui envoyait un ambassadeur porteur d'une lettre de félicitation rédigée en grec, et dont Bosio * nous a conservé le sens. Elle était conçue en ces termes :

" Le Sultan Suléiman le Magnifique, par la grâce de Dieu, Roi de Rois, Souverain de Souverains, très grand Empereur de Constantinople et de Trébizonde, très puissant Roi de Perse, d'Arabie, de Syrie et d'Égypte ; Maître suprême de l'Europe et de l'Asie ; Prince d'Alep, gardien de la Mecque, possesseur de Jérusalem, et dominateur de la mer universelle, à :

Philippe Villiers de l'Isle-Adam, Grand-Maître ** de l'Ile de Rhodes, salut ".

" Je te félicite de ta nouvelle dignité et de ton heureuse arrivée dans tes États ; je te souhaite d'y régner avec plus de bonheur et de gloire encore que tes prédécesseurs. Il ne tient qu'à toi de participer aux bienfaits de Notre haute bienveillance et de jouir de Notre sublime amitié ; comme ami, hâte toi de Nous féliciter à ton tour des conquêtes que Nous venons de faire en Hongrie, où Nous avons soumis l'importante place de Belgrade, après avoir passé au fil de Notre redoutable épée tous ceux qui ont osé Nous résiter ".

L'Ambassadeur était chargé d'ajouter verbalement les compliments les plus flatteurs, et de mitiger dans ses explications le sens quelque peu menaçant de la dernière partie du message écrit.

* Tom. 2, l. 18.

** Μέγας Μάστορις.

Après avoir consulté son Conseil, le Grand-Maître répondit en ces termes :

" Frère Philippe Villiers de l'Isle-Adam, Grand-Maître de Rhodes, à :

Suléiman Sultan des Turcs', salut ".

" J'ai très bien compris la lettre que m'a portée votre envoyé ; Vos propositions de paix et d'amitié me sont aussi agréables qu'elles doivent l'être peu à Kurdoglou, qui a cherché à me serprendre dans mon trajet de France à Rhodes ; n'ayant pas réussi dans ce projet, il a pénétré dans le canal de Rhodes, où à la faveur de la nuit, il a attaqué et capturé deux navires marchands voyageant sous notre protection ; mais les galères de l'Ordre que j'ai envoyées à sa poursuite, l'ont battu, mis en fuite et forcé d'abandonner ce qu'il avait déjà enlevé aux marchands. Adieu ".

Il aurait été téméraire d'expédier cette lettre, plus précise et moins complimenteuse, par un membre de l'Ordre ; car le Sultan aurait pu trouver un prétexte quelconque pour le retenir en otage ; le Grand-Maître en chargea un Grec, simple bourgeois de Rhodes, qui revint accompagné par un officier porteur d'une lettre de Pir-Mehmed Pacha, alors Grand Vésir, * et d'une seconde missive de Suléiman.

La premier contenait un blâme pacifique du peu de respect que l'Ordre avait manifesté à l'égard du Sultan par l'envoi d'un Ambassadeur d'aussi basse condition, et donnait au Grand-Maître le conseil d'être un peu plus modéré

* Vertot et de Bargemont l'appellent Pirrhus et Pirro.

dans ses expressions; l'autre laissait percer beaucoup plus franchement l'irritation et la menace.

Villiers répondit au Vésir pour le remercier de ses conseils et lui annoncer qu'il était tout disposé à envoyer un Ambassadeur, s'il voulait lui fournir un sauf-conduit. Sa réponse au Sultan fut aussi ferme que la lettre qu'il en avait reçue :

“Je ne suis point marri que tu te souviennes de moi et des miens autant que je me souviens de toi. Tu me rappelles tes victoires en Hongrie, et tu m'annonces une autre entreprise de laquelle tu espères tirer le même succès; mais tu ne penses pas à une chose; c'est que les projets les plus incertains, sont ceux qui dépendent du sort des armes”.

Le fier langage de Grand-Maître n'était pas fait pour détourner Suléiman du projet mûrement arrêté dans son esprit de conquérir Rhodes.

Dans son Manuscrit, Ahmed Hafouz raconte que les ministres du Sultan, “lui représentaient Rhodes comme un nid de hardis forbans; qu'ils violaient impunément le droit des gens, en interceptant le commerce de ses sujets, en inquiétant les pieux Musulmans qui se rendaient à la Mecque, et dont plusieurs étaient soumis à la plus dure captivité. Ils lui rappelaient que tous ses glorieux ancêtres avaient caressé l'idée de s'emparer de ce célèbre château de Rhodes, que le Sultan Mohammed Khan, d'heureuse mémoire, y avait envoyé Messih Pacha avec des forces considérables qui n'avaient pas réussi à enlever cette redoutable forteresse contre laquelle ils avaient épuisé leurs efforts dans deux assauts meurtriers et pendant trois mois

de siége. Que cet insuccès avait d'autant augmenté l'impudence des infidèles qui s'y étaient fortifiés et n'adoraient d'autre Dieu qu'une idole qu'ils appelaient *San Givan* (St. Jean), à laquelle tous les pays infidèles (l'Europe), envoyaient des offrandes, et à laquelle étaient donnés en *Vàcouf* (consécration religieuse), tous les Châteaux et villages de l'Ile. Ces rapports étaut confirmés par des marchands musulmans, par de pieux pèlerins et par des lettrés dignes de foi, le glorieux Sultan, qui était le père micéricordieux de son peuple, entra en grande colère, et jurant la conquête de Rhodes, il pria Dieu de l'aider dans cette entreprise. Ouvrant alors les portes du trésor Impérial, il appela son noble Vésir Azim Pacha, et lui ordonna d'y puiser aveuglément toutes les sommes nécessaires aux formidables armements que nécessitait une pareille entreprise; car Rhodes était réputée avec raison pour une forteresse imprenable, il le savait, et il fallait que les préparatifs fussent faits en conséquence. On se mit immédiatement à l'œvre, et on fondit encore 1000 pièces d'artillerie, canons et mortiers; on retira ensuite du dépôt un grand nombre de fusils, de sabres, de haches, enfin d'armes de toutes sortes, qui devaient être embarquées sur les navires de la flotte Impériale".

Suléiman venait donc d'achever ses immenses préparatifs contre Rhodes; il était fier d'avoir déjà acquis une partie de ce testament de conquête que lui avait légué Sélim son père: *Tu regneras grand et puissant, pourvu que tu chasses les Chevaliers de Rhodes, et que tu prennes Balgrade*. Cette dernière ville était alors tombée en son pouvoir et les mêmes guerriers qui l'avaient réduite à discrétion venaient avec

confiance et enthousiasme tenter les mêmes efforts contre la redoutable forteresse des Chevaliers.

"Les forces navales de Suléiman consistaient en 500 galères, 50 mahonnes, 50 bastardes, 100 galions et frégates. Ces différents navires desservis par 40,000 rameurs, portaient 25,000 * soldats d'infanterie, que, sur le sublime ordre Impérial, les Sandjac-Beys et les Beyler-Beys (Gouverneurs généraux) avaient expédiés des Provinces avec armes et bagages; car le magnanime Sultan les destinait à renouveler la face du Monde. Ces recrues arrivaient par divisions, précédées par le corps des Ulémas, par le grand étendard de l'Islam, et par les trompettes; elles étaient aussitôt réparties sur les navires de la flotte. Chaque division s'embarquait accompagnée par des prières du peuple et des bénédictions du Sultan, et ces prières étaient répétées sur chaque navire à bord duquel les troupes étaient consignées".

"Toutes ces forces réunies entre l'Arsenal Impérial et Galata, en face de le mosquée d'Éyoub, ayant mis à la voile le 10 Redjeb 928 (5 Juin 1522), couvrirent toute la surface de la mer jusqu'à Bechictach. Chaque galère, chaque mahonne, chaque galion, chaque frégate avait à la proue, à la poupe, aux mâts, les drapeaux de l'Islam, brillants de l'or de leurs broderies et ondulant au souffle de la brise. Les hymnes entonnés par tant de milliers de voix, les fanaux rayonnants, les riches tentes étendues, les proues dorées, l'harmonie des *zournas* (zampognes), les

* Ramazan, auteur Arabe, parle de 10,000 seulement.

chants joyeux des rameurs, le clapotis des ondes bleues, le sillage argenté des barques, le bruit cadencé des rames, le grincement même des cordages, remplissaient l'air d'allégresse et charmaient l'œil. Ce jour là fut bien joyeux pour l'Islam, et le succès ne laissa aucun doute dans les esprits".

"Avant le départ de la flotte, le Vésir Azim sollicita encore et obtint une audience du glorieux Sultan; il lui demanda la permission de confier à ses soldats ces drapeaux de guerre sur lesquels les succès qu'ils ont eus, sont, avec le nom béni du Prophète, inscrits en lettres d'or; drapeaux qui, par la grâce et la bénédiction de Dieu, ont parcouru victorieux les Provinces et les Royaumes. Le magnanime Sultan, accédant à cette demande, tend les mains vers le Dieu tout-puissant, et le supplie de lui accorder la conquête de Rhodes. A cette prière, non seulement les fidèles sur la terre, mais même les anges dans le Ciel répondirent: Amen".

"La prière achevée, le Pacha, commandant en chef, accompagné par tous les Vésirs, se rendit à l'échelle où l'attendait la grande galère; alors toute la flotte déployant ses voiles, s'avança majestueuse et imposante, couvrant toute la mer, et défila le long du rivage couvert d'une innombrable multitude. Comme elle passait devant le Sérail, le noble Pacha ayant aperçu le glorieux Sultan à une des fenêtres, ordonna qu'un coup de canon fut tiré de son navire, et alors toute l'armée d'une voix unanime cria: *Allah eukhber*! et des salves retentirent du bord de chaque navire qui défilait sous les nobles regards de son Maître. Le bruit de tant de canons était assourdissant, et la fumée

enveloppant toute la flotte en marche, la déroba aux yeux avant qu'elle eut disparu à l'horizon; cependant les braves qui la montaient, devisaient entre eux de leurs futurs exploits".

" Le lendemain la vaillante flotte Impériale atteignit Gallipoli, port de Roumélie, où elle stationna pendant quelques jours. Les troupes de l'Islam, leur Pacha en tête, offrirent des *courbans* (sacrifices); ils distribuèrent des aumônes aux pauvres, qui pleins de joie, leur prodiguaient des bénédictions; ils allèrent ensuite faire leurs dévotions sur le tombeau du bienheureux Yazidgi-Oglou Mehmed Efendi, où ils répandirent d'abondantes larmes de joie et de satisfaction. Levant ensuite l'ancre, la flotte s'engagea dans le canal de Kilid-Bahar-Sultanié; là les châteaux et les navires échangèrent des saluts si bruyants, que les populations environnantes effrayées par tant de bruit et par la commotion que la terre et l'air en ressentaient, accoururent tout étonnées. Après une courte station pendant laquelle on offrit des *courbans* et l'on fit des prières, la flotte en bon ordre, passant Boghas-Hissar, s'engagea dans la Mer Blanche (Méditerranée)".

" Alors le Pacha adressa des prières au Dieu tout-puissant afin qu'il inspirât la crainte aux infidèles du Frenghistan (Europe), qu'il savait faire de grands préparatifs en navires et en soldats, pour venir au secours de Rhodes. Suivant l'ordre vénéré du Sultan, à partir de cet endroit, la direction de la flotte devait être remise à Kurdoglou Mousluheddin, Capitaine expérimenté, et ennemi implacable des infidèles, dont il buvait le sang comme du vin; il connaissait bien la Mer Blanche pour l'avoir parcourue en

tous sens, lorsque le Sultan Sélim, d'heureuse mémoire, l'ayant envoyé contre Nour-Allah pour conquérir l'Égypte, il en était revenu avec de nombreux prisonniers et un riche butin. Comptant sur son expérience, Sultan Suléiman, le victorieux, lui avait expédié son Capoudji-Bachi, pour l'inviter à venir prendre la direction de la flotte, et Kurdoglou toujours soumis aux ordres de son Padichah, était accouru, et se prosternant aux pieds du Trône sublime, il assura à son Maître qu'il connaissait si bien la Mer Blanche, qu'aucun port, baie ou canal ne lui était étranger et qu'il pourrait y pénétrer même de nuit; satisfait de cette assurance, le généreux monarque lui fit cadeau d'un riche caftan et lui confia la direction de sa flotte. Lorsque celle-ci fut arrivée à Kaz-Daghi, s'arrêtant à l'embouchure du fleuve, Kurdoglou vint baiser les mains du noble Pacha, et lui dit :— Nous voilà désormais dans la Mer Blanche; il peut se faire que nous rencontrions la flotte des infidèles; qu'ils vous plaise donc d'ordonner que l'on fasse bonne garde sur chaque navire de la flotte Impériale, et que l'on double les vigies; cela est nécessaire .... Le Pacha donna des ordres en conséquence"..........

"Arrivée devant Sakiz (Chio), où elle fit une courte station) la flotte Impériale se partagea en deux divisions, dont l'une sous le commandement du brave Kurdoglou s'engagea dans le canal, tandis que le reste passant hors des Iles, singla directement vers Rhodes en forçant de voiles".

"Pendant ces mouvements de sa vaillante flotte, le sublime Sultan quittait lui même Constantinople le 18 Redjeb de cette même année 928 (13 Juin 1522), à la tête de l'armée de terre partie de la veille pour Scutari"......

“Après quelques instants de repos dans cette ville, il appela le Caïmacam de Constantinople et en présence de l'Aga des Janissaires et du *Djeptchi-Bachi* (Intendant de la bourse privée), des Ulémas et d'autres chefs auxquels il distribua des habits de gala et des chevaux, il lui recommanda de veiller strictement à l'envoi régulier des munitions de guerre et à ce qu'aucun dommage ne fut causé aux pauvres *Rayas*, entendant que l'on agît toujours conformément à la Loi. Les assistants se prosternèrent et promirent les larmes aux yeux d'obéir fidèlement à cet ordre sublime; ayant ensuite revêtu les riches habits qu'ils devaient à la générosité de leur Souverain, ils adressèrent au Ciel des prières pour sa conservation et pour le succès de son entreprise, après quoi prenant congé de lui ils retournèrent à Constantinople”.

“Quittant lui même Scutari, le magnifique Sultan, arriva à Kutahia le 7 du mois de Chaban (2 Juillet), d'où il se rendit à Yenichéher; c'est là que d'après ses ordres, les différents corps d'armée devaient se concentrer; en effet la plaine de Munderiz et les montagnes qui l'environnent étaient occupées par des milliers de soldats arrivés de toutes parts, et auxquels il fut accordé trois jours pour se reposer”.

“Cependant le noble Vésir Moustafa Pacha, forçant de voiles et poursuivant sa route jour et nuit, était arrivé avec toute la flotte Impériale en vue de l'ile de Halki où les infidèles possédaient un château. Il ordonna au Capitaine Karà Mahmoud, qui avait déjà combattu les infidèles et fait beaucoup de prisonniers auxquels il avait rasé la tête et la poitrine, d'aller recevoir ce château. Suivi par

quelques galères de la flotte Impériale et quelques braves Musulmans, il alla requérir la forteresse; mais les infidèles qui y tenaient garnison, ayant refusé de se rendre, il fallut engager les hostilités; enfin les soldats de l'Islam purent l'emporter d'assaut le 20 Chaban (15 Juillet) et y arborer leur drapeau".

" De son côté le noble Vésir toutes voiles déployées par une brise favorable, avançait avec les galères les mahonnes et les galions qui bondissaient sur les ondes comme les animaux féroces bondissent sur les montagnes; il était beau à voir ce spectacle de 700 navires de toutes grandeurs avançant fièrement à la suite du noble Pacha, qui ordonna à Yéni Moustafa Bey d'arborer le beau drapeau de l'Islam et d'aller avec dix galères reconnaître le château de Rhodes".

" A la vue de ces forces, les infidèles mis en éveil, firent sortir du port leurs propres galères; mais le noble Pacha, voyant ce mouvement, monta sur une *bastarde* ornée de trois fanaux dorés, prit les devants, et s'engagea dans le canal de Rhodes à la rencontre de la flotte des infidèles; le reste de le flotte Impériale le suivait en bon ordre, comme les grues suivent le chef de file; les infidèles furent forcés de rentrer au port pour s'y réparer. Remontant alors le canal, le noble Vésir vint mouiller avec la flotte en face de l'endroit appelé Villanova; là réunissant son Conseil, il exposa que l'arrivée de la sublime flotte Impériale étant connue aux infidèles, ils prendraient sans doute des mesures pour contrecarrer leurs manœuvres c'est pourquoi il croyait à propos de laisser là quelques navires pour faire diversion, et avec le reste de la flotte prendre

un autre mouillage. C'est en conséquence de cet avis que 200 navires, mahonnes, galères et *borges* furent laissés au mouillage sous le vent de Villanova, tandis que le noble Pacha accompagné de Kurdoglou, descendit le canal avec le reste de la flotte. Les navires étaient ornés au haut des mâts, à la poupe et à la proue des enseignes Ottomanes surmontées de boules dorées brillant au soleil; ils avançaient par divisions, portant les victorieux soldats de l'Islam armés comme des lions et prêts à tout événement. Alors le noble Pacha adressa de ferventes prières au Ciel, et ordonna aux timoniers de raser d'aussi près que possible les batteries des infidèles; mais il était interdit aux troupes de décharger canons et fusils; c'est ainsi que la vaillante flotte Impériale défila devant le beau et imprenable château de Rhodes pour aller s'abriter sous le vent *d'Eukus Bournou* (Cavo-Bovo), mauvais mouillage, dans lequel la flotte n'était pas moins exposée que si elle avait été dans l'enfer. Pendant son défilé sous le château, les infidèles ayant ouvert le feu par toutes les meurtrières, le noble Pacha pria Dieu afin que leurs boulets en grès, passant au dessus des navires de l'Islam sans les toucher, ne leur causassent aucun dommage; mais quelques uns des boulets tirés du fort *Mendrec* (fort St. Nicolas), avaient touché un ou deux navires que l'on dût prendre à la remorque; de plus les infidèles, au son des clairons, accouraient le long du rivage pour empêcher un débarquement, et un gros canon qui se trouvait sur le bastion de *Tiosmani* (sans doute d'Italie), envoyait ses énormes boulets en grès jusqu'à l'endroit choisi pour le mouillage. Un de ces boulets pénétrant même dans la galère de Kurdoglou, y brisa une

rame, mais, Dieu merci, sans tuer aucun homme. Alors tous les Capitaines réunis en Conseil, convinrent que l'endroit choisi pour le mouillage était peu abrité puisqu'il était exposé aux canons du château et on adopta la proposition d'aller jeter l'ancre à Marmaris (Marmaritza), grand port sur la côte d'Anatolie en face de Rhodes. Cette décision fut soumise à la haute approbation du noble Pacha, qui avec quelques Capitaines opinait de tenir bon et de compter sur l'assistance divine. Pendant que l'on délibérait sur cette importante question, un esclave Musulman échappé du château, arrive à Eukus-Bournou; il apprend au noble Vésir, aux Pachas et Capitaines encore indécis, que le gros canon dressé par les infidèles au dessus de *Kyzil-capou*,* (porte S. Jean ou porte Coskinou), et dont les boulets arrivaient jusqu'à Eukus-Bournou, venait d'éclater chargé de pierres, de chaînes, de clous et de plomb, destinés à causer de grâves dommages à la sublime flotte Impériale. Dieu avait tourné contre eux mêmes les ravages qu'ils en espéraient et ils en étaient tout ahuris.

A cette bonne nouvelle, le fortuné Pacha fit présent à l'esclave d'habits précieux, et lui assigna une pension viagère de 10 aspres par jour.** Les braves soldats de l'Islam informés aussitôt de cet heureux événement, s'en réjouirent et en rendirent grâces à Dieu. Ordre fut alors donné de sortir de chaque navire les canons de gros calibre pour les braquer en batteries de siége près de la ville; mais

* Litteralement *Porte-Rouge*, nom qu'elle conserve encore.

** Trois aspres equivalent a un para; 120 aspres a 1 piastre.

celle-ci était construite par des ingénieurs habiles, et tandis que ses édifices s'élevaient vers le ciel, ses fortifications très basses et protégées par de larges fossés, ne laissaient paraître au dessus du niveau du sol que leurs solides créneaux et leurs terres-pleins d'une épaisseur de 7 *Ziras* (4 m. 63.); un port merveilleux solidement défendu et ayant à son centre *l'Arap-Kouleh* (tour de Naillac), la contournait du côté de la mer; en vérité ceux qui avaient dressé le plan de cette ville méritaient des éloges. Afin de mieux protéger encore ce port déjà si bien défendu, ils en avaient fermé l'entrée par une forte chaîne dont les dimensions étaient dignes d'admiration; celle du port Mandraki avait été obstruée par des navires chargés de pierres que l'on avait coulés devant l'embouchure; ce château déjà imprenable par sa construction était armé d'innombrables canons; un fort appelé château *Mendrec*, armé lui même de formidable canons, assis comme une sentinelle avancée sur la grande mer d'un côté, sur le canal de l'autre, le rendait encore plus inexpugnable. Toutes ces dispositions faisaient de la ville de Rhodes une place si forte, que la langue ne trouve pas d'expressions pour le dire et la plume de termes pour l'exprimer, et c'est ce château redoutable que le magnifique Sultan voulait conquérir avec l'aide du Tout-Puissant".

" Les soldats autorisés par les chefs, commençaient à se répandre dans les bourgs et dans les villages où ils distribuaient aux pauvres de l'argent et des secours, et comme ils ne causaient aucun dommage, ils étaient comblés de bénédictions. Mais les infidèles qui veillaient du haut de leur château, tiraient sur tout détachement Turc qu'ils

voyaient à portée de leur artillerie, ce qui fait que la position des troupes débarquées était intenable. Alors le noble Pacha décida de sortir tous les canons et de les mettre en position avant l'arrivée du magnanime Sultan, Mais il fallait préalablement faire une route pour le passage des trains; on se mit immédiatement à l'œuvre; les pionniers coupaient des pierres et construisaient la chaussée, aidés par les troupes et surveillés par le noble Vésir qui pour longtemps ne prit aucun repos ni le jour ni la nuit".

"Cependant le magnanime Sultan arrivé à Marmaris, fit dresser sa sublime tente à l'endroit appelé Cara-Bounar et manda sa flotte, pour passer à Rhodes et en entreprendre l'heureuse conquête. De son côté, son noble Vésir avait désormais tout préparé pour sa réception et les tentes Musulmanes occupant toute la plaine qui contourne le château, l'ornaient comme autant de jacinthes. S'étant embarqué sur la grande bastarde, le Sultan escorté par sa sublime flotte rangée par escadres et en ordre de bataille, toutes voiles ouvertes, chaque officier étant à son poste, arriva devant le château de Rhodes. A cette vue, les infidèles, bourgeois et hommes d'armes montés sur le crénaux à l'appel des clairons, furent pris de terreur. Le glorieux Sultan avait à sa droite l'immensité du Monde, à sa gauche ces troupes victorieuses qui avaient conquis Alexandrie; devant lui l'Aga des Janissaires et ses Vésirs, portant le Saint et noble étendard du Prophète; une vive canonnade partait du château, mais la sublime flotte répondait aussi à la grande consternation des infidèles".

Nous regrettons qu'Ahmed Hafouz ne précise par l'endroit où le Sultan prit terre; il n'y a cependant pas de

doute que ce fut dans la baie de Trianda, entre les deux fontaines, là où les ruines d'une petite mosquée attestent que Suléiman a voulu marquer ce point par une consécration religieuse. Nous avons d'autre part à l'appui de cette opinion le fait des privilèges qu'il accorda aux villages situés le long de cette côte, privilèges qui leur ont été par la suite successivement enlevés.

On doit regretter aussi que tout en donnant de se minutieux détails sur les forces de la flotte Impériale, Ahmed Hafouz ait omis de déterminer le chiffre des troupes arrivées par la voie de terre à la suite du Sultan. Mais si au lieu de 400 voiles selon Vertot, ou de 300 seulement, d'après de Villeneuve-Bargemont, la flotte se composait de 700 navires montés par 25,000 soldats, on peut bien admettre comme non exagérée l'assertion des auteurs européens qui fixent à 140,000 le chiffre total des combattants, et à 60,000 celui des pionniers.

A cette redoutable armée, Villiers de l'Isle-Adam n'avait à opposer qu'une poignée de braves. Un chroniqueur contemporain, témoin oculaire du fait, dit qu'en prenant possession de son poste, le Grand-Maître avait fait ranger devant leur Auberge les Chevaliers de chaque Langue, et avait constaté qu'il y avait à Rhodes :

140 Chevaliers Français.
88 — Espagnols et Portugais.
47 — Italiens.
17 — Allemands et Anglais ; c'est-à-dire en tout
292 Chevaliers Profès et une quinzaine de Chevaliers Donats et leurs suivants d'armes. Ce nombre augmenté ensuite par l'arrivée des Chevaliers absents et par des volon-

taires, était monté à un total d'environ 600; la milice régulière ne comptait que 4,500 hommes. Il est vrai que les bourgeois de l'Ile, Grecs et Latins, se formèrent en compagnies commandées par des Chevaliers expérimentés; mais quel secours pouvait-on attendre de paisibles commerçants ou de paysans entièrement étrangers au métier des armes, et dont le chiffre en réalité ne s'élevait pas au dessus de 1500 hommes?

Cependant Villiers de l'Isle-Adam n'avait négligé ni les démarches auprès des Souverains d'Europe, ni les précautions nécessitées par la prévision d'un long siége, ni aucun des moyens en son pouvoir pour rendre plus inexpugnable encore la forteresse qu'il était décidé à défendre jusqu'à la dernière extrêmité. Son premier soin avait été de faire venir des grains de Naples et de la Sicile; Antonio Bosio, oncle de l'historien du même nom fut expédié à Candie, d'où les Chevaliers tiraient ordinairement leurs archers, avec mission d'y faire une bonne provision de vin, et d'obtenir du Gouverneur la permission d'enrôler 500 volontaires; cette permission lui fut officiellement refusée; mais soit habileté de l'émissaire, soit connivence secrète avec le Gouverneur, Bosio, amena de Candie avec 15 brigantins chargés de vin, 500 recrues déguisées en marchands et en matelots; à son retour d'un second voyage, il était accompagné par le célèbre ingénieur Bressan Gabriel Martinengo, qui devait se rendre si utile pendant le siége.

A peine arrivé, Martinengo avait soigneusement réparé ou exhaussé les remparts; il avait construit des casemates et percé des passages souterrains pour faciliter les com-

munications entre les postes les plus exposés. On n'oublia pas enfin de porter dans la ville l'image de N. D. de Philerme, qui fut déposée dans l'église de St. Marc.

Au milieu de toutes ces difficultés, Villiers de l'Isle-Adam avait eu encore à apaiser un soulévement des Chevaliers Italiens. Excités, dit-on, par d'Amaral qui leur conseillait de partir pour Rome malgré la défense du Grand-Maître, afin de revendiquer du pape Adrien VI les Commanderies dont celui-ci disposait arbitrairement à leur préjudice, ils s'étaient embarqués nuitamment, et avaient atteint Candie. Villiers les fit condamner comme déserteurs; mais en leur envoyant cette sentence qui les privait de l'habit, il leur fit représenter combien leur action était blâmable, surtout au moment où l'ennemi arrivait devant Rhodes. Cette considération les fit tous revenir dans l'Ile; ils sollicitèrent et obtinrent le pardon de cette faute qu'ils promirent de laver dans leur sang, et l'histoire témoigne qu'ils tinrent bravement leur promesse. Cette soumission était d'autant plus heureuse, que le cri d'alarme adressé à l'Europe n'avait produit aucun effet.

Jacques de Bourbon, Commandeur d'Oisemont, fils naturel de Louis de Bourbon, avait bien obtenu du Roi de France, François I, la permission d'armer les navires qui se trouvaient dans les ports de Provence; mais les commandants y mirent une si grande lenteur qu'ils ne furent jamais prêts; le Chevalier d'Heyserant de la Langue d'Auvergne, venant de Gênes avec un navire chargé d'approvisionnements en armes et en vivres avait naufragé; on n'avait aucune nouvelle des munitions que devaient acheter avec les deniers de l'Ordre, et faire parvenir au plus tôt

les Chevaliers Fabrizio Pignatelli, Charles de Quesvalle, Lully de St. Étienne, et le Bailli de Naples, J. B. Carrafa. Cependant les Turcs étaient devant Rhodes, leurs troupes y débarquaient; l'Ordre ne devait donc plus compter que sur ses propres forces et sur les approvisionnements déjà arrivés.

Malgré la résistance des Chevaliers, l'armée Ottomane, nous l'avons dit, avait opéré son débarquement au S. E. de la ville, dans l'espace de trois jours. Comme celle de Messih Pacha, elle occupa tout d'abord le mont St. Étienne et le faubourg St. Georges; le 9 Juillet, les forces de terre et de mer avaient pris les positions qui leur avaient été assignées, et bloquaient étroitement la ville de Rhodes.

Revenons de nouveau au manuscrit d'Ahmed-Hafouz:

" Suléiman avait divisé ses troupes en cinq corps d'armée: Le Vésir Pir-Mehmed Pacha, fils d'Aba-Békir, dont les capacités militaires étaient incontestables, reçut ordre de prendre ses positions entre le rivage (d'Acandia) et *Kyzil Capou* (Porte St. Jean ou de Coskinou); il avait à sa gauche Cassim Pacha Commandant de la division d'Anatolie; venait ensuite le second Vésir Moustafa Pacha, et à la gauche de celui-ci, en face *d'Eghri Capou*, (Porte d'Amboise) le second Vésir Yinat Ahmed Pacha, auquel faisaient suite le Beyler Bey de Roumélie Ilias Pacha et l'entreprenant Aga des Janissaires, Baly Aga. Chaque division avait reçu un nombre suffisant de canons pour monter ses batteries de siége. Quant à la tente Impériale, elle avait été dressée sur la petite élévation de Kyzil Tépé".

De son côté le Grand-Maître avait aussi divisé la défense

en cinq grands commandements :

1°. Le Bastion d'Italie fut confié à Andelot Gentil.

2°. Celui de Provence, à Bérenger de Lioncel, avec Raymond Riccard pour commandant de la Milice attachée à ce poste.

3°. Celui d'Angleterre, à Nicolas Huzi.

4°. Celui d'Espagne, à François de Carrières

5°. Celui d'Auvergne au Chevalier du Mesnil, avec Raymond Roger pour commandant de la Milice.

En outre, Joachim de Saint Aubin fut chargé de la défense de la muraille qui s'étend depuis la tour de Naillac jusqu'à la porte d'Amboise ; le Commandeur Christophe de Waldner, à la tête des Allemands, devait défendre celle qui relie la porte d'Amboise à la porte St. Georges ; Guillaume Watson, celle du quartier Anglais ; Georges Émar, la muraille du quartier d'Italie ; Jean de Barbaran et Fernand Soler, devaient défendre les postes de Castille et d'Aragon. Le Grand-Maître se chargea lui même de la défense du quartier de N. D. de la Victoire qui était le plus faible.

Quant à la troupe de réserve, elle fut partagée en quatre divisions, dont l'une sous le commandement d'André d'Amaral, devait se porter au secours des postes d'Allemagne et d'Auvergne ; la seconde commandée par Jean Burke, pour les postes d'Espagne et d'Angleterre ; le troisième, sous les ordres de Pierre de Cluys, devait soutenir les postes de Provence, d'Auvergne, de Castille et de Portugal ; quant à la quatrième division, commandée par Gabriel de Pommeroles, elle était prête à voler au secours de tout poste en péril.

La police de la ville fut mise entre les mains des Chevaliers Claude de St. Prix, Jean Boniface, Lopez Daïala, et Hugues Capponi, qui avaient sous leurs ordres 600 bourgeois divisés en quatre compagnies.

Telles étaient les dispositions prises dans l'intérieur de la ville; le fort St. Nicolas fut confié au brave Guyot de Castellane, qui avait sous ses ordres 20 chevaliers, 300 soldats et quelques marins Rhodiens et étrangers.

"Le Sultan décida que le 5 Ramazan (29 Juillet), l'attaque commencerait simultanément sur différents points. Ses *Tchaouchs* parcourant les lignes compactes des braves soldats de l'Islam, communiquaient cet ordre, et les troupes pleines de joie, s'écriaient *Allah eukhber*. Le lendemain, jour désigné, après avoir imploré la grâce divine, les victorieuses troupes de l'Islam ouvriaient le feu; les batteries du château y répondirent immédiatement, et le tir fut si rapide de part et d'autre que la ville disparut dans un épais nuage et les détonations s'entendirent au loin. Cependant les infidèles, abrités dans le château et dominant le camp de l'Islam, y causèrent de grandes pertes; bien des pieux Musulmans furent tués et leurs âmes montèrent au Ciel. Les généraux ne tardèrent pas à reconnaître le défaut de leurs batteries; le château de Rhodes était si habilement construit que l'artillerie de siége n'avait point d'effet sur lui, on aurait pu le canonner ainsi pendant bien des années sans endommager ses solides murailles; d'abord parcequ'il était construit dans un enfoncement de terrain de sorte que les créneaux ne dépassaient guère le niveau du sol extérieur; aussi les boulets passaient par dessus sans l'endommager; ou se perdaient dans le terre-plein; ensuite il était

armé de beaucoup plus de canons que n'en possédait l'armée assiégeante. Pir-Mehmed Pacha, artilleur expérimenté et homme de bon conseil, déclara le premier que les batteries Ottomanes étant tout-à-fait inutiles, il allait proposer un autre plan dont il attendait le meilleur résultat ; mais Ahmed Pacha, homme de bon conseil aussi et en outre doué de bon sens, demandant la parole s'écria : Mon Sultan, on ne prend point de châteaux sans canons ! Les autres Vésirs ayant partagé cette opinion, on continua à bombarder la place, mais en pure perte ". *

Les efforts des assiégeants se portèrent alors principalement contre le fort St. Nicolas qui fut canonné par terre et par mer pendant plusieurs jours. Les assiégés excellents pointeurs, démontèrent plusieurs fois les batteries Ottomanes, et obligèrent l'ennemi à renoncer à la prise de ce fort, qui nc 1480 avait déjà victorieusement résisté aux furieuses attaques de Messih Pacha.

" En raison de l'inutilité de ces efforts, ordre fut donné à l'armée de préparer des fascines pour combler les fossés, et des échelles pour donner l'assaut. Le lendemain en effet, les Musulmans descendaient dans les fossés en jetant leurs fascines, tandis que d'habiles tireurs abattaient ceux qui osaient montrer la tête au dessus des créneaux ; s'accrochant aux murs comme des polypes, ils montaient toujours sous la grèle de fer et de feu qui pleuvait sur eux du haut des remparts. Le bruit de la fusillade, l'éclat des canons, les cris des combattants, remplissaient l'espace

* Man. d'Ahmed Hafouz.

d'un tumulte confus et sans nom. Ce n'était pas assez de recevoir les Victorieux avec le fer et le feu; les assiégés versaient encore sur eux des chaudières de goudrôn et de poix bouillante; les braves soldats de l'Islam tombaient par centaines, et les anges ouvraient pour leurs âmes les portes du Paradis; car du haut du château on lançait aussi sur les échelles chargées d'hommes, d'énormes quartiers de roche et des monceaux de ferraille. A midi le nombre des morts était si considérable, que l'on dût suspendre le combat; les cadavres des Musulmans étaient si nombreux qu'on les jetait dans les caissons sans les compter; mais Dieu tint certainement compte du nombre d'âmes pures qu'il reçut ce jour là dans son paradis; il jeta certainement un regard miséricordieux sur ses fidèles, car ce jour là il arriva 24 bastardes armées en guerre, expédiées d'Égypte par Haïder-Bey, à peine il fut informé que le sublime Sultan était arrivé pour conquérir Rhodes".

" On était alors au 16 de Ramazan, (9 Août); en voyant arriver cette flotte, les infidèles furent épouvantés, et tirèrent contre elle tant de coups de canon, que la terre en trembla; mais la flotte Égyptienne venant s'embosser sous le château, soutint bravement le feu et son commandant dit avec raillerie: Ne craignez pas de me perdre, oh infidèles; j'ai dans les flancs de mes navires bonne quantité de pierres et de fer qui vous est entièrement destinée. Passant ensuite sous le vent de la ville, il vint rejoindre la flotte Impériale. Le magnanime Sultan apprit avec plaisir l'arrivée de ces renforts; il fit un gracieux accueil aux commandants, leur donna de riches habits et des pelisses, et les chargea de bombarder le *Tchankli Couleh de*

San Givan (le clocher de St. Jean) qui était une tour carrée, sans *minaret*, et sur laquelle les infidèles avaient établi une cloche au moyen de laquelle ils sonnaient les heures, habitude qui déplaisait fort aux pieux Musulmans. Non seulement les Égyptiens s'acquittèrent de la mission de bombarder la tour, mais ils lancèrent tant de projectiles et firent tant de dégâts dans les quartiers et les bazars de la ville, que les infidèles furent se cacher dans les souterrains. Sans doute ils avaient des vigies sur le *Tchankli Couleh*, car chaque fois que les batteries Musulmanes tiraient, la cloche sonnait l'alarme et leur en donnait avis. Ce fait ayant été rapporté au sublime Sultan, il ordonna que l'on prit pour objectif cette tour, et que l'on ne cessât le feu que lorsqu' elle serait renversée. Le bombardement continua donc jour et nuit à la grande épouvante des infidèles qui manquèrent en devenir fous de terreur; le 18 Ramazan (11 Août) toute la partie supérieure du clocher s'écroula avec un fracas épouvantable". *

Comme en réalité les Turcs n'avaient obtenu aucun autre succès dans les 14 jours écoulés depuis qu'ils bombardaient la ville, "le Sultan convoqua un *Divan* (Conseil Général) et Haïber Bey ayant appelé tous les chefs de l'armée, on délibéra sur les moyens à employer pour s'emparer du château. Mehmed Pacha, avec le bon sens qui le distinguait, soutint que le seul moyen de s'en emparer, était de persévérer dans le bombardement, et de tâcher de faire des brèches pour ouvrir un passage aux troupes;

* Man. d'Ahmed Hafouz.

qu'il en revenait pourtant encore à la nécessité d'établir les batteries Musulmanes sur le même niveau que celles du château, d'où les infidèles tiraient en toute sécurité contre les troupes de l'Islam entièrement exposées à leur feu, lorsqu'elles tentaient de descendre dans les fossés. Ahmed Pacha, plus judicieux encore, adopta cette opinion qui lui paraissait bonne; mais il soutint si bien la sienne qui consistait à percer un dédale de mines, que l'on adopta l'une et l'autre; on décida aussi qu'elles seraient immédiatement mises en exécution. Mehmed Pacha, sans perdre de temps, ordonna à Moustafa Pacha, un chef de sa division, de faire remplir des sacs de terre et de les amonceler aussi près que possible du château, de manière à ériger des redoutes qui atteindraient le niveau de celui-ci; car par ce moyen seulement il espérait s'en emparer. Les infidèles comprenant sans doute le projet, concentrèrent tout leur feu sur les ouvriers; mais leurs boulets se perdaient dans la terre molle, tuant il est vrai quelques hommes, mais sans causer aucun dommage aux mamelons qui acquirent bientôt la hauteur des créneaux sur lesquels personne ne pouvait plus se montrer impunément; tant d'infidèles furent tués sur cette position que les autres se retirèrent dans l'intérieur du château. Le plan du noble Pacha prouvait par sa parfaite réussite combien il avait raison d'insister pour qu'il fut exécuté; aussi s'empressa-t-on de le suivre sur les autres points, et dénormes quantités de terre et de pierres transportées jour et nuit, formèrent bientôt de nombreuses collines factices autour du château".

"De son côté Ahmed Pacha faisait travailler jour et nuit de même au percement des mines; mais la poudre

employée sans économie, ne tarda pas à manquer, tellement que plusieurs batteries furent obligées de cesser leur feu; des galères furent immédiatement expédiées pour en apporter une bonne provision qui fut répartie entre les différents corps".

"Le camp Musulman fut informé que Mahmoud Réïs qui avait été envoyé pour soumettre Iliaky (Piscopi ou Tilos), ile dépendant de Rhodes, avait réussi dans sa mission, non sans sacrifier beaucoup de monde et en payant sa victoire de sa propre vie".

"Cependant, malgré le feu meurtrier des assiégés, le 26 Ramazan (19 Août), les mamelons étaient achevés, les batteries dressées et 36 pièces, dont quelques unes lançaient des boulets du poids de 390 Okes, (500 Kilogrammes), commençaient à fonctionner, causant de graves dommages à la forteresse; alors les infidèles tinrent conseil, car ils comprenaient que ces batteries élevées par les Musulmans leur étaient très nuisibles; ils résolurent de faire une sortie, comptant sur l'aide de *San Givan*, et espérant surprendre dans la quiétude du sommeil les braves soldats de l'Islam et les passer au fil de l'épée; tel était leur espoir et revêtant leurs cuirasses d'acier, ils sortent au nombre de 3000 par la porte *Eghri Capou* (d'Amboise); mais ils ignoraient que les fidèles veillaient comme le renard qui attend sa proie! Quoiqu'il en soit, attaquant avec fureur les braves venus de l'Égypte, et les autres troupes du corps d'Ahmed Pacha, ils en sacrifient un grand nombre, puis s'avançant en téméraires, ils viennent eux-mêmes se jeter au devant du noble Pacha prévenu en toute hâte, et des troupes victorieuses qui se réjouissent de voir l'ennemi

s'exposer lui-même à ses coups redoutables. — Oh infidèles! s'écriaient les nobles soldats de l'Islam, nous voulions bien venir vous attaquer dans votre château, mais nous ne pouvions pas y pénétrer; maintenant Dieu vous livre à nos coups; vos âmes iront bientôt à l'enfer auquel elles sont vouées! — et à ces mots, ils avancent tous ensemble au cri d'*Allah Eukher*! et s'élançant sur ces chiens impurs, ils les enlacent comme le renard saisit le mouton, ils les repoussent à leur tour, font un grand carnage des trainards, et les forcent à rentrer précipitamment dans leur château. Grâces à Dieu, les Musulmans sortirent la face nette de cette épreuve, et ils s'en réjouirent. Le Sultan ordonna que les blessés musulmans fussent soignés; il leur accorda de généreuses rations, et les fit transporter sous la surveillance d'un chef, dans des tentes spéciales; ces dispositions réjouirent encore plus les troupes".

"Sur ces entrefaites le Baïram du Ramazan étant arrivé, les Vésirs, les Ulémas et les Pachas unis aux officiers supérieurs de la flotte, allèrent présenter leurs hommages et leurs souhaits au magnanime et sublime Souverain qui, après leur avoir accordé la grâce de lui baiser la main, les consulta sur la marche des opérations; à la suite des idées échangées, ordre fut donné de préparer des fascines pour combler les fossés; mais trois jours de repos furent accordés aux troupes, qui en profitèrent pour se visiter d'un poste à l'autre; dès l'aube du troisième, bondissant dans les fossés à demi comblés, elles s'élancent à l'assaut. Les infidèles voyant sur leurs remparts les victorieuses enseignes déployées, sonnent leur cloche, accourent et font tonner leurs nombreux canons des quatre côtés à la fois. Renon-

çant alors à transporter de la terre et des fascines, quelques centaines de victorieux apportent des échelles, traversent les fossés et tentent l'escalade de cette partie de la forteresse ".

C'est sans doute des postes d'Espagne et d'Angleterre que veut parler Ahmed Hafouz; le Chevalier de Barbaran qui commandait au premier, fut emporté par un boulet; Jean d'Orméda qui le remplaça, eut un œil crevé. Le bastion d'Angleterre fut ce jour là en si grand danger, que le Grand-Maître dut aller à son secours avec la garde du Palais. Le bastion d'Italie, encore plus maltraité, était presque à découvert, lorsque deux frères servants, Barthélemy et Benoit Scamarosa, suivis de 200 hommes, se précipitent dans le fossé, massacrent ou mettent en fuite les Turcs; ensuite protégés par le feu nourri des batteries et des arquebusiers, ils ferment une bonne partie de la brêche et rentrent dans la ville avec des pertes insignifiantes. Il n'en était pourtant pas de même pour les Turcs, puisque Ahmed Hafouz nous apprend en continuant son récit ampoulé, qu'en " se battant en braves, les victorieux mouraient purs et que sans aucun doute leurs âmes sublimes allaient droit au Ciel, et il en alla beaucoup, car les morts tombant sur les morts avaient formé des monceaux de cadavres qui étaient ensevelis sous les décombres causées par le feu continuel des batteries; décidément cette attaque était sans utilité, car après un combat si sanglant, les victorieux n'avaient pas réussi à s'emparer du château ".

" Le 12 Chewal on reçut la nouvelle que la prise du château d'Iliaki (Tilos ou Piscopi), avait entraîné la reddition de toute l'Ile de ce nom ".

" Moustafa Pacha avait cependant tenté un second assaut ; mais il avait dû se retirer encore, avec des pertes considérables ; car les chiens impurs (les Chevaliers) avaient tellement fortifié les fossés de leur château, qu'ils étaient transformés eux mêmes en forteresse ; il en partait un feu si bien nourri que les victorieux en étaient décimés. Le magnanime Sultan voyant combien cette place était difficile à emporter, ordonna aux pionniers de percer de nombreuses mines de manière que le château reposât sur 4 bases seulement, laissant tout le dessous creusé comme un immense four, dont on obstrua toutes les bouches, après l'avoir rempli de poudre à laquelle une longue mèche devait communiquer le feu ; les ingénieurs avaient exactement calculé et déclaré au Conseil combien de temps cette mèche brûlerait avant d'atteindre la poudre ".

Martinengo était parvenu à éventer un grand nombre de ces mines, mais elles étaient si nombreuses que beaucoup échappèrent à ses habiles et minutieuses recherches.

" Le 13 Chewal (5 Septembre), le travail étant achevé, ordre fut donné à tous les victorieux de l'Islam de se tenir prêts pour courir à l'assaut, en implorant l'assistance divine par le cri : *Allah eukhber*, aussitôt que l'on ferait jouer les mines. Dès la veille, les troupes musulmanes s'étaient abordées en se pardonnant mutuellement leurs offenses ; la mèche était allumée, prête à mettre le feu aux mines ; mais le commandement donné au gros de l'armée de se retirer à une plus grande distance, fit croire aux infidèles qui surveillaient leurs mouvements du haut des créneaux que c'était une retraite ; ils s'en réjouirent, et, faisant force signes de croix, ils se félicitaient encore mutuellement de ce

bonheur inespéré, lorsque le feu des mèches parvint aux poudres; le fracas épouvantable de la détonation couvrit leurs cris de détresse, la fumée et la poussière en s'élevant vers le Ciel, cachèrent aux yeux l'amas de décombres; la terre en fut ébranlée, l'Ile entière trembla sur sa base, sa surface en fut convulsionnée et tous les infidèles accourus sur les murs avaient été emportés, tandis que le reste tremblait maintenant d'épouvante".

"En effet, selon l'ordre qui leur avait été donné, les victorieux de l'Islam s'élançaient à l'assaut, pleins d'ardeur; le combat fut sanglant, les morts de l'armée Musulmane tembaient, comme des béliers destinés au sacrifice, sous le feu terrible des canons ennemis; le nombre des victimes fut incalculable, mais le château résista encore à d'aussi hérïoques efforts qui surprenaient les infidèles; enfin à bout de forces, les victorieux de l'Islam durent se retirer".

"Le 14 Chewal (6 Septembre), l'Ile d'Ingirly (Nissiros) qui dépendait de Rhodes, et était protégée par un bon château fort, épouvantée par le bruit de l'explosion qui avait eu lieu à Rhodes la veille, envoya une députation au quartier général, pour faire sa soumission. Ces insulaires ne pouvant communiquer avec les infidèles de Rhodes ni par terre ni par mer attendu qu'un oiseau même n'aurait pu passer, jugeant l'état des assiégés plus désespéré encore qu'il ne l'était en réalité, s'étaient empressés de se rendre à discrétion et pourtant, sous les tentes Musulmanes on commençait à désespérer de la conquête; car jusqu'ici ni les canons, ni la fusillade, ni même les mines, n'avaient produit un effet décisif après de si sanglants combats et

tant d'effort héroïques, Aussi le magnamine Sultan avait-il convoqué son conseil afin d'aviser aux mesures à adopter pour cette conquête qui lui tenait au cœur. Consultés, les anciens et les experts du Conseil s'écrièrent : oh magnanime Sultan, ce château ne sera pas emporté d'assaut par des combats si sanglants qu'ils soient ; mais si l'on persévère dans le percement des mines, on pourra ouvrir des brêches, par lesquelles vos braves troupes réussiront à pénétrer sur votre ordre et avec l'aide de Dieu. Adoptant cet avis, le Sultan voulut bien ordonner que de nouvelles mines fussent percées. Les pionniers se mirent à l'œuvre et travaillèrent jour et nuit avec une infatigable ardeur, tandis que la troupe harcelait continuellement les infidèles ; mais ceux-ci dirigés par le bruit souterrain, creusaient de leur côté des contre-mines, rencontraient nos ouvriers et les massacraient, ou bien les faisaient sauter au moyen de la poudre qu'ils introduisaient dans les souterrains ; beaucoup de pieux musulmans furent ainsi tués. Cependant, la division de Moustafa Pacha ayant réussi à achever une mine, y mit le feu ; les dégâts furent considérables ; tous les infidèles qui défendaient ce poste, furent lancés jusqu'au troisième ciel, et leurs âmes furent précipitées dans l'enfer ; un pan de muraille s'étant écroulé, une route était ouverte aux victorieux ; ils se précipitent dans les fossés, tentent bravement de francher la brêche et se battent en héros ; vains efforts ; ils doivent se retirer laissant le fossé encombré de morts et inondé de leur sang généreux".

"Le 26 Chewal (18 Septembre), deux autres mines furent mises en jeu par la division d'Ahmed Pacha ; l'explosion donne le signal, et toute l'armée Musulmane s'élance

résolûment à l'assaut. Jamais encore le combat, n'avait été si acharné, si sanglant; cent mille hommes étaient aux prises; toute l'artillerie tonnait à la fois des deux côtés, étouffant les cris des combattants et le bruit de la fusillade. Les victorieux soldats de l'Islam étaient si nombreux dans les fossés qu'ils ne pouvaient avancer qu'en masses serrées; cent nouveaux combattants prenaient la place d'un mort, et ils furent nombreux ceux dont les âmes montèrent au Ciel, car le fer et le feu des infidèles frappaient à coup sûr dans ces rangs compactes, tandis que les armes des victorieux s'émoussaient contre les pierres des épaisses murailles, Tel fut le nombre des morts que les vivants marchaient sur un chemin de cadavres; force leur fut de suspendre le combat pour donner la sépulture à tant de nobles victimes".

Ahmed Hafoux omet de préciser le nombre des morts qui d'après les chroniqueurs européens serait de 3000 pour les Turcs, tandis que les Chevaliers avaient perdu dans cette journée, le Grand-Maître de l'artillerie, le Capitaine-général des galères, le Porte-étendard du Grand-Maître et beaucoup d'autres Chevaliers non moins braves et illustres.

" Sans se laisser rebuter par les déplorables résultats de cette journée, quelques braves de la division de Pir-Mehmed Pacha, s'étant trasvestis la même nuit, montent sur les fortifications, passent au fil de l'épée les infidèles qu'ils rencontrent, reprennent quatre ou cinq drapeaux enlevés à leur division, jettent dans les fossés plus de 500 masses d'armes, épées et fusils; enfin coupant cinq têtes d'infidèles. ils les portent en trophée au magnanime Sultan, à

la grande joie de toute l'armée ".

" Le 28 Chewal (20 Septembre), il y eut grand Conseil de guerre dans lequel les différents chefs exposèrent leur situation. Comme ces rapports jetaient une certaine froideur dans la noble assemblée, le magnanime Sultan s'écria : — Soyez sans crainte ; avec le grâce de Dieu, la conquête de ce château de Rhodes sera bientôt achevée !— A ces mots les assistants s'écrièrent *Amin* ! et adressèrent au Ciel des prières pour qu'il en fut ainsi. Alors le magnanime Sultan ordonna que l'on saluât son armée en son nom et qu'on lui fit savoir qu'elle devait se tenir prête pour l'assaut. A cette nouvelle les troupes réjouies s'écrièrent : — Oh magnanime Sultan, si tel est ton ordre Impérial, et avec la volonté de Dieu, demain nous donnerons l'assaut, et nous enléverons les enfants, les femmes et les biens des infidèles et nous te consignerons leur château !— Alors le Sultan commanda que chacun se tint prêt. Cette nuit là donc les troupes de l'Islam et les fidèles de la Loi adressèrent des prières au Dieu tout-puissant sous la direction des Ulémas. Des ordres avaient été donnés aux galères et aux mahonnes et aux autres navires de la flotte Impériale, aux Beys qui commandaient les forces de mer de se préparer également au combat du lendemain ; à l'aube ils devaient aller s'embosser sous le château. Le lendemain en effet, à la pointe du jour, l'armée se rangea en bataille ; la flotte hissa ses drapeaux ; toutes les forces s'avancèrent bravement de concert et ouvrirent le feu contre le château. A la vue de tout ce déploiement de forces, les infidèles perdirent la raison, coururent dans leurs foyers et dans leurs églises et prièrent Dieu de ne pas accorder la

victoire aux intrépides troupes de l'Islam ".

" Cependant décidé à se mettre à la tête de ses braves soldats, le magnanime Sultan monte son noble cheval de bataille, arrive aux premiers rangs et veut avancer encore. Mais ses soldats l'arrêtent en s'écriant : — Sultan, tourne la tête de ton cheval, tu ne dois pas t'exposer jusqu'au tir de fusil, cela est contraire à l'usage; arrête-toi ici et sois témoin de notre bravoure!.........

" En effet les braves de l'Islam s'élancent à l'assaut, tandis que la flotte Impériale venait s'embosser sous le château et vomissait le feu à la grande épouvante des infidèles dont les habitations et les bazars tombaient en ruines. Le tonnerre des innombrables canons, la détonation de mille fusils, le cri de cent mille Islams, disant à la fois *Allah aukhber*! enfin les clameurs désespérées des infidèles, remplissaient l'air d'un bruit confus et sans pareil dans l'histoire; chaque fois qu'un créneau, qu'un pan de muraille s'écroulait avec fracas, les braves soldats de l'Islam franchissaient les fossés, s'accrochaient aux murs et les escaladaient à l'aide d'échelles et de cordes, non seulement sous la foudre des canons et sous le feu des mousquets, mais aussi sous une lave brûlante de poix et de goudron que les infidèles versaient à pleines chaudières du haut des murs, tandis qu'ils assommaient à coups de massue ou d'épieu ceux qui en atteignaient le faîte. Combattant comme des lions déchaînés sous les yeux de leur souverain, les Musulmans font des prodiges de valeur; ils emportent les premières encientes, s'y maintiennent pendant quatre heures; mais harassés de fatigue, mourant par centaines, dans ce sanglant et mémorable combat, ils sont enfin obligés de

renoncer à une victoire que Dieu ne veut pas leur accorder et ils se retirent au déclin du jour, au moment où les infidèles commençaient eux-mêmes à désespérer. Les jours suivants furent employés à enterrer les morts et à prendre des dispositions pour l'installation des blessés".

"Le 8 Zilkadé (29 Septembre), un excellent ingénieur de la ville vint au camp, embrassa la religion Muslmane et déclara qu'il indiquerait le moyen de détruire les infidèles. C'était réellement un grand ingénieur très expert sur toute question d'artillerie et d'armes de tout genre". (?)

"Le 15 Zilkadé (6 Octobre), il y eut encore un combat sérieux après l'explosion d'une mine percée par les soins d'Ayaz Pacha; un large pan de muraille s'était écroulé jusqu'aux fondements. Tandis que les navires viennent s'amarrer jusque sur les môles, 2000 victorieux le cimeterre à la main, atteignent les retranchements d'une partie de la forteresse (entre la porte d'Amboise et la porte St. Georges, c'est-à-dire sous le bastion d'Allemagne), et y plantent les drapeaux de l'Islam". *

Quelques autres petites attaques ayant été repoussées, les Janissaires commençaient à murmurer; le siége déjà si long, menaçait de durer encore tout l'hiver; les généraux dont le crédit diminuait auprès du Sultan, résolurent de livrer un assaut énergique et simultané contre tous les bastions, afin de diviser les forces déjà si réduites des assiégés; en effet, "le 20 de ce même mois de Zilkadé (11 Octobre), l'aile gauche de la division de Pir Mehmed Pacha,

* Man. d'Ahmed Hafouz.

ouvrit le premier feu contre le Bastion appelé *Ytcha* (Angleterre ?), tandis que l'Aga des Janissaires, Baly Aga, s'élance sur la muraille à la tête de sa vaillante milice. Blessé, il refuse de se retirer ; ce noble exemple anime ses braves qui se battent en héros jusqu'au soir, et inondent de leur sang et de celui des infidèles chaque pouce de ce rempart qui n'est pas moins bravement défendu que vaillamment attaqué". *

Les Turcs, en grand nombre, arrivent presque en même temps jusqu'aux retranchements des Bastions d'Angleterre et d'Espagne ; mais sous le commandement de Jean Burke, les Chevaliers Anglais soutenus par quelques Français et Allemands, en délogent l'ennemi pied à pied ; ce succès est chèrement payé par la mort du Commandeur Anglais. " Renouvelant l'attaque à la faveur de la nuit, les troupes de l'Islam parviennent à planter leurs enseignes sur ces murs fumant de sang"; * avant le jour les Chevaliers les avaient encore repoussés, justifiant dans cette action le mot du brave Andelot Gentil qui commandait au bastion d'Italie : *Nous aurons grande besogne aujourd'hui, mais il faudra faire en sorte que l'on se souvienne de nous dans le camp ennemi !* En effet si l'Ordre avait à déplorer la perte de plus d'un brave chevalier, les Turcs ne comptaient pas moins de 3000 hommes hors de combat.

" L'assaut général est donné huit jours plus tard, 28 Zilkadé", sur quatre points différents, parmi lesqnels le bastion d'Angleterre parait être le principal objectif, com-

* Man. d'Ahmed Hafouz.

me le plus faible en apparence; mais à défaut de murailles, Turcs rencontrent les cuirasses des Chevaliers, contre lesquelles vient se briser leur fureur; les cadavres de leurs morts comblent les fossés, et ouvrent un chemin sanglant à ces hordes inépuisables, toujours fauchées par les canons des forts qui les prennent de flanc. Les ravages sont si terribles dans leurs rangs serrés, qu'ils commencent à plier, et semblent prêts à fuir, lorsque l'Aga des Janissaires, leurs chef favori, s'élance en avant, un étendard à la main, le plante sur les remparts, et rallume l'ardeur de ses soldats, qui se précipitent à son appel. Ils l'ont à peine rejoint, qu'il tombe percé de dix coups; furieux, les Turcs roulent comme un torrent, tête baissée, décidés à vaincre ou à mourir; les Chevaliers reçoivent la secousse sans en être ébranlés. Villiers de l'Isle-Adam arrive suivi de sa garde d'élite; derrière lui les Archevêques Latin et Grec, avec leur clergé respectif, les bourgeois, les femmes, les enfants même, armés de pierres, d'eau et d'huile bouillante. Ce n'est plus du courage, c'est une rage aveugle excitée d'un côté par la promesse du butin, de l'autre par l'instinct de la conservation de la vie, des richesses, de la liberté et de la famille. Plus d'une femme, plus d'un faible enfant, font ce jour là des actions héroïques dont se seraient glorifiés les plus braves guerriers.

Jacob Fontanus rapporte un acte de froid courage de la part d'une jeune femme grecque, nommée Anastasia, épouse d'un volontaire, disent les uns, amante d'un Chevalier, assurent les autres. Elle voit succomber celui auquel son cœur était attaché par les liens du mariage ou par ceux de la passion, au moment où la ville est sur le point de tomber

au pouvoir de l'ennemi; craignant alors de voir ses enfants exposés à la brutalité des vainqueurs, ou tout au moins emmenés en esclavage, elle les embrasse tendrement, les poignarde de sa propre main, puis, ne voulant pas survivre à tout ce qu'elle a aimé dans ce monde, elle s'arme d'une épée, se jette au plus fort de la mélée, et y trouve la mort sur un monceau de cadavres ennemis, ouvrage de ses coups.

Pendant qu'on se battait avec un égal acharnement aux bastions d'Angleterre et d'Italie, offrant ainsi à l'héroïsme l'occasion de s'ennoblir, celui d'Espagne reste presque sans défenseurs. A peine ont-ils saisi cette faute, que les Turcs en profitent; ils se précipitent sur ce poste, massacrent les canonniers, et leurs enseignes flottent sur les créneaux; signal téméraire; car à la vue du Croissant, les Chevaliers, d'assiégés qu'ils étaient, deviennent assiégeants et donnent l'assaut à leur propre forteresse. Le combat, acharné, terrible, dure six heures sur cet espace restreint; enfin, les Turcs doivent se retirer non seulement du bastion d'Espagne, mais aussi de ceux d'Angleterre et d'Italie, laissant dans les fossés et sur les murs, au dire des historiens Européens, plus de 15,000 soldats et officiers qui sont tombés sous le fer des Chevaliers.

Ahmed Hafouz, qui pourtant est assez impartial, se contente de dire pour cette journée, " qu'une sanglante action eut lieu; que les victorieuses troupes de l'Islam montèrent à l'assaut, s'accrochant aux murs comme le polype s'attache à la roche; mais que malgré leur bravoure; Dieu ne leur donna pas le succès, et qu'ils durent se retirer, laissant l'Aga des Janissaires parmi les morts ".

Le Sultan furieux et découragé, s'en prit à Moustafa Pacha de l'insuccès de cet assaut qu'il avait conseillé, et le Commandeur de Bourbon assure même que Suléiman avait déjà ordonné qu'on le tuât à coups de flèche, lorsque Pir Mehmed Pacha parvint à le sauver de ce supplice, en calmant l'irascible despote; quoiqu'il en soit, et malgré le demi silence qu'Ahmed Hafouz garde à cet égard, il parait suffisamment avéré que ne pouvant pas conquérir " cette forteresse imprenable par les armes, et dont Dieu seul tenait l'avenir entre ses mains", * Suléiman était décidé à lever le siége; que les gros bagages et une partie même de l'armée était embarquée, lorsque la trahison lui donna sur le triste état de la place et de ses défenseurs, des avis qui l'encouragèrent à continuer le bombardement.

Un médecin juif dont le nom est resté inconnu, mais qui, nous sommes heureux de le dire, était étranger à Rhodes, avait été surpris jetant une lettre dans le camp Turc. Il fut arrêté, jugé, condamné et exécuté vers la fin de Septembre; mais Suléiman avait dans la place des accointances plus funestes et plus déplorables encore. L'ambition fit d'un jaloux un traître, de d'Amaral un Chevalier félon. Quelques personnes ont crû que lui aussi était juif et médecin au service de l'Ordre, erreur provoquée probablement par le fait que nous venons de rapporter, et d'autant moins justifiable que d'Amaral était ennemi juré des Juifs et saisissait avec empressement toutes les occasions de leur montrer sa haine. Un prêtre grec, chapelain de l'Ordre, le

* Man. d'Ahmed Hafouz.

dénonça; il fut en outre trahi par son serviteur et complice, Blaise Diez, Le Chevalier apposa les plus constantes dénégations au jugement dans lequel il fut convaincu de haute trahison, condamné à la dégradation et livré ensuite à la justice civile.

Quelques écrivains ont bien essayé de nier la trahison de d'Amaral; mais la relation que le Commandeur de Bourbon donne de ce triste incident, est trop affirmative, pour laisser le moindre doute. Du reste, devant le nouveau tribunal qui devait prononcer sur la punition, l'accusation fut soutenue par le prêtre grec et confirmée par les aveux de Diez, avec une telle assurance, que les Juges n'hésitèrent pas à prononcer une sentence capitale. Les Turcs purent contempler avec regret ou mépris cette tête infâme exposée sur une des plus hautes tours, en vue de leur camp.

Cependant la trahison avait porté ses fruits. Le Sultan assuré désormais du succès, avait contremandé le départ, et " dans un conseil réuni le 11 Zilhidjé (1Novembre), il déclara que vu la saison avancée, les troupes devaient prendre leurs quartiers d'hiver; et un *Tchaouch* fut dépéché auprès de Ferhat Pacha, le Gouverneur de Mougla, avec ordre de faire parvenir au plus tôt tout ce qui était nécessaire à l'hivernage de l'armée. En apprenant cette nouvelle, les infidèles en furent consternés; ils envisagèrent avec épouvante les horreurs d'un long siége; ils comprirent qu'à partir de ce moment, ils ne devaient attendre aucun quartir de leurs ennemis surexcités. L'inquiétude augmentant, ils convoquèrent le conseil de leurs anciens militaires et demandèrent l'opinion des plus experts. Il y avait parmi

eux un vieillard grand guerrier et de grand bon sens; lorsqu'on le consulta il répondit:— Nous ne pouvons attendre aucune miséricorde de ces Turcs; ne parlez donc pas d'en venir à composition avec eux; continuons à nous battre; ne cessons pas le feu; nos canons et nos fusils tirent sur des masses compactes, tandis que leurs boulets viennent se briser contre nos solides remparts; ne donnons pas aux Turcs le temps de recevoir des renforts; cent nouveaux soldats remplaceraient chacun de leurs morts; nous, nous n'attendons plus ni renforts ni secours; continuons donc bravement le combat, si nous ne voulons pas voir les femmes, les enfants et nous mêmes passés au fil du cimeterre Musulman!......... Mais si vous êtes découragés, si vous devez combattre mollement, allez dès à présent vous mettre à la discrétion du farouche Sultan!"........

A ces mâles paroles, on n'a point de peine à reconnaître Villiers de l'Isle-Adam l'infatigable et vaillant Grand-Maître, cherchant à relever le moral de la population consternée par la nouvelle que les Turcs prenaient leurs quartiers d'hiver. Et ce découragement est bien naturel, si l'on songe que les Chevaliers survivants, blessés pour la plupart, ne disposaient plus que d'un nombre insuffisant de soldats, tandis que l'ennemi ne cessait de recevoir des renforts; les munitions étaient épuisées sans que l'on pût se l'expliquer; car d'Amaral, chargé en sa qualité de Commissaire, d'approvisionner les arsenaux, avait assuré avant le siége, qu'ils étaient amplement pourvus. Avait-il déjà, pour la satisfaction de sa haine jalouse, dérobé à la connaissance des Chevaliers un fort dépôt de poudre, dont l'existence dans les souterrains de l'église St. Jean fut

dévoilée de nos jours par une horrible catastrophe ? Cela est probable.

"Le 20 Novembre on s'était battu sans succès; mais, dit Ahmed Hafouz, le 1 Décembre (12 Moharrem), les Islam attaquant vigoureusement, parviennent à s'emparer d'une tour et de deux bastions, du haut desquels ils dominent les autres positions des infidèles. D'autre part, la flotte bombardait sans relâche du côté de la mer; les infidèles étaient effrayés et consternés; leurs têtes tombaient comme des courges sous le cimeterre Musulman; leurs femmes gémissaient, et leurs vieillards, et leurs enfants se cachaient sous terre comme des taupes".

A cette date effectivement il ne restait plus en la possession des Chevaliers, outre le Palais, que les bastions de Castille, d'Italie, de Provence et d'Auvergne. Le bastion d'Italie, le plus faible de tous, servit de but principal aux attaques des Turcs. Le Chevalier de Pagnac en était le défenseur; il fit des prodiges de valeur à la tête de ses hommes, qui sans excepter la légion Israélite, se battirent en héros.

La tradition veut en effet qu'un corps de 250 volontaires Israélites, armuriers pour la plupart, se soit couvert de gloire à la défense du bastion d'Italie qui protégeait leur quartier, et que dans cette attaque, leur chef ait trouvé une mort glorieuse en s'élançant pour arracher l'étendard qu'un officier Turc avait planté sur la brêche. Lorsque les Chevaliers accourus à son aide le relevèrent, il venait d'expirer, tenant d'une main l'étendard et de l'autre son épée encore fumante du sang des ennemis qu'il avait tués.

"Ce même jour du 12 Moharrem, pendant qu'on se battait, un transfuge chrétien s'étant présenté au camp, informa le Sultan que la position des infidèles était des plus précaires, et les dommages causés dans la ville, des plus considérables. Il assura que la victoire ne dépendait plus que de la volonté du Sultan; car les infidèles retirés dans la partie militaire de la ville, étaient encombrés de malades et de blessés. Cette nouvelle communiquée à l'armée par des hérauts d'armes, fut accueillie aux cris *d'allah-eukhber*, et les soldats de l'Islam jurèrent que le lendemain ils seraient les maîtres des femmes et des enfants des infidèles. Ordre fut donné de ne point cesser le feu pendant toute la nuit et de se préparer à une attaque décisive pour le lendemain. Celle-ci eut effectivement lieu et par terre et par mer, et les soldats de l'Islam avançant tête baissée, sans regarder ni à droite ni à gauche, montèrent à l'assaut avec un imperturbable sang-froid, secondés par des troupes fraîches et reposées".

De leur côté les Chevaliers se battent en héros; mais débordés par ces masses compactes, ils commencent à plier sur tous les points; "alors, continue Ahmed Hafouz, voyant flotter sur tous les remparts les glorieux drapeaux de l'Islam, les femmes et les enfants se mettent à crier: *Aman, Aman notre Sultan!* et ils imploraient sa miséricorde et sa pitié, avec des gémissements qui montaient jusqu'au troisième Ciel. Le magnanime Sultan fut ému de ces cris; se rappelant que la Loi sacrée commande d'épargner la vie de ceux qui demandent *l'Aman*, il l'accorde et fait suspendre les hostilités. Il ordonne ensuite que le Commandant du château et le chef de la Milice, deux per-

sonnages importants parmi les infidèles, sortent de la ville et viennent lui exposer leur situation. De son côté il charge son *Zaardji-Bachi* (Grand-Veneur), homme très distingué, et quelques officiers expérimentés, d'entrer dans le château pour en régler la remise et en constater l'état".

"Cependant, continue Ahmed Hafouz, un transfuge informe Pir Mehmed Pacha, que si les Chevaliers avaient demandé *l'aman*, ce n'était que dans le but de gagner du temps, parce qu'ils attendaient des renforts de l'Europe; en effet, dans la nuit du 25 au 26 Moharrem (14-15 Décembre), les assiégés virent arriver 15 galères chargées de soldats et de munitions de toute sorte. Ils déclarent il est vrai aux nouveaux venus que leur secours arrivait trop tard; mais ceux-ci, qui s'étaient exposés à tant de dangers dans le seul but de venir se battre, persuadent facilement à ces chiens, leurs frères impurs, qu'une attaque de nuit à laquelle l'armée Musulmane ne devait pas s'attendre, pourrait être très avantageuse. Sortant donc avant l'aube de plusieurs endroits à la fois, ils attaquent avec fureur l'armée turque; surprise dans sa parfaite quiétude, elle se lève en sursaut et en désordre. Le combat s'engage furieux, meurtrier; réformés enfin les soldats de l'Islam avancent en masses compactes; ils ne comptent pas leurs morts dont les âmes pures vont droit au Ciel et ils poursuivent jusque dans le château leur ennemi pervers; on se bat jusqu'au *Kendi* (2½ heures avant le coucher du soleil); voyant alors les progrès des victorieux, les infidèles s'adressent à leur chef et lui disent: *Demandez l'aman!* Celui-ci refusait encore et pourtant les siens étaient obligés de se replier en toute hâte et d'abandonner entre les mains des victorieux

un grand nombre de prisonniers. Le Sultan furieux leur fit couper le nez et les renvoya en leur disant: *Vous n'avez pas tenu votre parole, je retire la mienne; allez faire voir aux vôtres comment je traite vos pareils* ".

Les historiens Européens ne sont pas précisément d'accord sur ce point avec le chroniqueur Turc; ils ne font aucune mention de l'entrée du Zaardji-Bachi *dans la ville*, ni, chose plus extraordinaire encore, de la sortie si meurtrière que les Chevaliers auraient faite après l'arrivée des renforts qu'ils auraient reçus dans la nuit du 14 au 15 Décembre. Ils nous apprennent seulement que les Chevaliers avaient nourri l'espoir de recevoir des secours de l'Europe, mais que ceux-ci n'arrivèrent jamais; ils ajoutent encore que, à la suite d'une décision du Conseil de l'Ordre, les forteresses des Iles et celle de St. Pierre (Boudroum), furent abandonnées par leurs garnisons, et que vers l'époque indiquée par le manuscrit d'Ahmed Hafouz, elles seraient parvenues à gagner Rhodes dans de légères barques et de petits brigantins. Mais quelles étaient ces Iles? Ils ne le précisent pas; Halki s'était rendue dès le 20 Chaban (15 Juillet); Piscopi avait été remise peu de temps après, et Nissiros, au dire du même auteur, avait fait sa soumission le 14 Chewal (6 Septembre), avant même d'être sommée de le faire. Il ne restait donc que Symi, Calymnos, Cos et Léros; mais ce qu'il y avait encore de soldats et de Chevaliers dans ces forteresses, d'où l'on avait déjà tiré des secours, ne pouvait pas être assez important pour employer 15 galères, et pour permettre aux assiégés de faire une sortie aussi meurtrière.

Il y a une exagération d'autant plus évidente dans les

assertions d'Ahmed Hafouz, que les chroniqueurs Européens sont unanimement d'accord pour assurer que par ses attaques journalières, et plus encore par le moyen d'habiles émissaires (pour la plus part des renégats, au premier rang desquels figure le génois Iéronimo Monile), Suléiman avait suscité une panique générale parmi la population. Il faisait comprendre la différence qu'il y aurait pour elle entre une reddition honorable, mais volontaire, et la prise inévitable de la Ville par le force des armes. Des députations fréquentes, signe du découragement, étaient envoyées au Grand-Maître; il repoussa les premières et adressa enfin les autres au Conseil de l'Ordre. Sur le rapport des différents chefs, déclarant qu'eux et leurs hommes étaient prêts à mourir à leur poste, mais reconnaissant que leurs positions étaient presque intenables, qu'ils manquaient d'ailleurs de munitions de guerre et de provisions de bouche, le Conseil décida de saisir la première démonstration pacifique offerte par le Sultan. Peu de jours après, les Turcs ayant effectivement arboré un drapeau parlementaire sur le clocher de l'église Ste-Marie des Lymonitres, Villiers de l'Isle-Adam en fit hisser un autre sur un des moulins qui dominent la porte S. Jean.

Après ce qu'en dit Ahmed Hafouz, il peut sembler étrange et en quelque sorte contradictoire que Suléiman ait le premier hissé le drapeau parlementaire, alors qu'il était assuré d'une prompte victoire; qu'il ait même offert des conditions avantageuses. Mais le style officiel chez les Ottomans, dérobe toujours sous un voile impénétrable autant que possible, l'aveu d'une erreur évidente ou la nécessité impérieuse d'un accommodement. Ce dernier cas était

celui dans lequel se trouvait alors le Sultan. S'il avait été ému par les cris des femmes et des enfants que ses farouches soldats égorgeaient sans pitié, il n'était pas moins ébranlé par le découragement qui se manifestait dans son camp aussi bien que dans la ville; la rigueur de la saison avait énervé l'opiniâtre courage de son armée; il ne faut donc pas s'étonner qu'il ait pris l'initiative de propositions pacifiques.

De quelque part d'ailleurs qu'ait été arboré en premier lieu le signal de la paix, il fut compris et accepté par les deux partis; car lorsque des officiers Turcs sortirent du camp, des députés de la Ville vinrent à leur rencontre; ceux-ci ne portaient aucun message, et reçurent au contraire une lettre du Sultan. Ce détail autorise à croire que l'initiative partait de ce côté.

Suléiman sommait le Grand-Maître de lui livrer la place à des conditions très avantageuses dans le délai de trois jours; "que dans le cas contraire il n'eschapperait ni petit ni grand; mais que jusqu'aux chats, tous serait mis en pièces". *

Deux ambassadeurs, Dom Raymond Marquez et Dom Lopez Debas, furent dépéchés au camp Turc; mais comme ils exigeaient encore trois jours de trêve que le Sultan ne voulut pas accorder, les hostilités furent reprises, avec plus de mollesse d'abord, avec plus de vigueur ensuite. Le 18 Décembre un furieux assaut fut victorieusement repoussé par les Chevaliers; mais un autre plus furieux

* Commandeur de Bourbon.

encore donné le lendemain, pour profiter de la fatigue des assiégés, rendit enfin les Turcs entièrement maîtres du bastion d'Espagne dont les Chevaliers avaient conservé une bonne partie.

La défense était désormais impossible, la capitulation sans honte. Villiers de l'Isle-Adam avait essayé de faire parvenir au Sultan un rescrit de Bayazid contenant la promesse d'une paix éternelle entre lui, ses descendants et l'Ordre; mais Ahmed Pacha auquel il fut remis, le déchira et renvoya une réponse ironique.

Les négociations furent donc reprises, et deux députés bourgeois, Pierre Siglifico (Latin) et Nicola Vergati (Grec), furent adjoints aux ambassadeurs de l'Ordre; le Chevalier Antoine de Grolée avait la préséance.

Il fut convenu que les habitants Latins et Grecs conserveraient leur religion; qu'ils ne seraient inquiétés ni dans leurs biens ni dans leurs familles, et qu'ils seraient exempts d'impositions pendant cinq ans; que ceux qui voudraient abandonner leurs propriétés pour suivre les Chevaliers, auraient la faculté de sortir de l'Ile en emportant leurs meubles et leurs bijoux. Après avoir ainsi sauvegardé les intérêts de ses vassaux contre les droits de la conquête, avec autant d'énergie qu'il avait mis de bravoure à les défendre, l'Ordre, jusque là désintéressé dans les clauses du traité, imposa au vainqueur le respect de ses biens les plus chers. Suléiman accepta que les reliques, les vases et ornements sacrés et les archives, seraient emportés; que la flotte armée en guerre serait laissée aux Chevaliers, et que le vainqueur fournirait en outre les vaisseaux nécessaires, en cas d'insuffisance de cette flotte, pour les transporter

gratuitement à Candie, avec ceux des habitants déterminés à quitter Rhodes. Il fut enfin convenu que le gros de l'armée Turque reculerait de quelques milles, et qu'une garnison de 4000 Janissaires occuperait seule la Ville, jusqu'au départ des Chevaliers, auxquels il avait été accordé un délai de 12 jours.

Cédons maintenant la parole à Ahmed Hafouz :

"Alors le *Hakim* (Juge) du château qui s'appelait *Mastori Mialo*, * et était le chef de cet ordre voué à *San Givan*, envoya au Sultan 50 infidèles ** des principaux de la ville pour demander *l'aman* et rester en otage. Le miséricordieux Sultan, conformément aux prescriptions de la vraie Loi, accorda *l'aman*, et réunissant son noble *Divan* (Conseil) il y fit comparaître les infidèles qui, la face contre terre et tremblants de peur, renouvelèrent leur serment de soumission ; ils furent alors envoyés au camp, où les troupes les traitèrent avec la bonté qui leur était naturelle. En outre, le généreux et miséricordieux Sultan voulut bien permettre au *Mastori Mialo* de retourner dans le *Frenghistan* (Europe) et d'emporter les navires, galères et galions qui leur avaient appartenu ; mais il exigea que tous les Musulmans, lettrés, ulémas, négociants et trafiquants que ces infidèles retenaient dans le bagne fussent immédiatement délivrés, ce qui fut fait incontinent, au milieu des actions de grâces et des bénédictions que ces infortunés adressaient à Dieu et au magnanime Sultan".

* Corruption de *Meghas Mastoris* (Grand-Maitre).

** 25 Chevaliers, dont 2 Grand-Croix, et 25 notables de la Bourgeoisie

“ Le 6 Sefer (25 Décembre), jour de Vendredi, le Sultan, selon la sublime loi que le bienheureux Omer a établie à l'égard des pays conquis, ordonna qu'un *Muezin* montât sur *l'Arap Kouleh*, cette tour dont l'élévation atteint le troisième ciel; de là le Muézin, d'une voix aussi forte que celle du bienheureux Bilal, notifia à la population la glorieuse conquête du Sultan Suléiman, et entonna ensuite la sublime prière que Mohammed, le Saint Prophète de Dieu, a instituée sur la terre des croyants, et cette voix claire et forte étonna les Chrétiens ”.

“ Alors le sublime Sultan précédé du second régiment des Janissaires et de ses drapeaux ornés de franges d'or, escorté par 400 gardes du corps *Solouk*, par 4 chefs *Solouks*, par 4 *Kehayas* et par 40 *Odabachis*, tous vêtus de blanc et les turbans ornés de riches joyaux, pénétra dans la ville au bruit des salves d'artillerie et au milieu d'une foule considérable. Le reste des gardes du corps, les musiciens, les officiers de chaque corps, suivaient le glorieux Padichah et s'écriaient : *Allah Allah !* par ta volonté le glorieux sabre de Mohammed a soumis ce superbe château ! C'est ainsi que le Sultan se rendit jusqu'au temple de *San Givan ;* là où les infidèles adoraient une idole, lui le vainqueur béni, adressa sa prière au vrai Dieu ”.

Ici il y a lieu encore de reprocher à Ahmed Hafouz son style officiellement ampoulé ; car les otages, remis conformément aux clauses du traité, n'ont pas eu à se présenter en suppliants pour demander *l'aman* ; ce n'était pas non plus une grâce spontanée, cette autre stipulation qui donnait aux Chevaliers le droit de partir sur leur propres navires encore libres dans les ports ; sans aucun doute la prise

de la ville était inévitable ; mais contre une opiniâtreté plus prolongée de la défense, le Sultan n'aurait achevé de la conquérir qu'au prix de lourds sacrifices : les éviter était sagesse ; les compenser était justice plutôt que magnanimité. Enfin l'auteur du manuscrit omet à dessein trop évidemment, de parler de la violation du traité, violation dans laquelle incombe à Suléiman lui-même une part de complicité, puisqu'avant que les Chevaliers eussent quitté le pays, il avait été faire sa prière dans l'église S[t.] Jean ; trop absorbé probablement dans son action de grâces, il ne connut rien des actes de désordre et de pillage auxquels se livrèrent les soldats qui l'accompagnaient ; Ahmed Hafouz les ignorait-il aussi ? car il passe ce fait sous silence, tandis qu'ordinairement il est assez impartial pour dire la vérité, mais en la couvrant parfois d'un voile si épais, qu'on a de la peine à saisir ce qu'il cache. Après cette observation, cédons lui encore la parole.

" Le 10 Séfer (29 Décembre), le Sultan à cheval, entre dans la ville par la porte de *Kyzil Capou*, avec non moins de gloire que la première fois ; il se rend au port, et admire la grande chaîne qui le fermait et les autres engins dont les infidèles s'étaient servis pendant le siége. Il nomme ensuite un *Sandjac Bey*, pour Gouverneur de l'Ile et ordonne que 52 compagnies de Janissaires y tiendraient garnison. Il visite enfin le *Mandraki* (Arsenal) et *l'Arap Kouleh*. A son retour au quartier général, il reçoit la nouvelle que *Tahtali Kalessi* (château de Malona), à quelque distance de la ville, et la forteresse de *Stankio* (Cos) faisaient leur soumission ".

Les historiens européens font une description très tou-

chante de l'entrevue que Villiers de l'Isle-Adam aurait eue avant son départ avec le Sultan ; ils parlent des offres que Suléiman aurait faites au vénérable Grand-Maître, pour l'engager à entrer à son service en embrassant la religion Mahométane, et ils discutent longuement sur la question de savoir si le vaincu a baisé la main de son vainqueur, et si en le faisant il a obéi à un ordre qui lui était imposé, ou s'il l'a fait spontanément.

Ahmed Hafouz n'aurait pas manqué de mentionner ce fait comme une humiliation imposée au chef des infidèles qui avaient osé résister aux armes victorieuses de l'Islam. Il se contente de nous dire que : " dans un Divan tenu le 12 Séfer (31 Décembre) le chef du château, *Mastori Mialo* en ayant obtenu la permission, vint prendre congé du sublime Sultan, qui voulut bien lui donner en présent bonne quantité de lingots d'or, de pierres fines et autres objets précieux et lui renouveler la permission de se servir des galères, galions et autres navires qui leur avaient appartenu, à la condition, ajouta-t-il, avec des larmes aux yeux, que le soleil du lendemain ne les reverrait pas à Rhodes. Sur ce le chef des infidèles se retira tout pensif et partit pour le *Frenghistan* ".

En effet, le 1er Janvier 1523, le soleil levant éclaira la flotte de l'Ordre remontant le Canal de Rhodes, et se dirigeant vers Candie ; elle emportait les Chevaliers, leurs suivants et environ 5000 habitants qui avaient abandonné leurs biens pour échapper à ce prix à la domination Turque.

Cette flotte se composait du vaisseau Capitaine *Sainte-Marie*, sous les ordres du Commandeur de Trinquetille ;

du grand vaisseau *Caraque de Rhodes*, commandé par le Turcopolier William Weston; de la galère *Sainte Catherine*, commandée par l'Amiral d'Airsaque; de la galère *Saint Jean*, commandée par le Chevalier de Bidoux, Prieur de St. Gilles; du galion *St. Bonaventure*, sous les ordres du Commandeur François Benedetti; de la goëlette *La Perle* sous les ordres du Commandeur Jean de Torfan; de la galère *Le Sicilien*, commandée par le Chevalier J. B. Schiattese. et de plusieurs autres navires de transport, appartenant les uns à l'Ordre, les autres au Sultan, qui conformément aux conditions du traité, les avait affectés au transport des émigrants.

Le vaisseau *Sainte Marie*, sur lequel se trouvait le Grand-Maître, portait, au lieu de l'étendard de l'Ordre, un pavillon, représentant la Ste. Vierge avec le cœur transpercé d'un glaive et cette devise: AFFLICTIS SPES MEA REBUS. C'est sur ce vaisseau que les Chevaliers avaient embarqué leurs reliques les plus précieuses, c'est-à-dire un morceau de la vraie Croix; la main de St. Jean-Baptiste; l'image de N. D. de Philerme &c., ainsi que leurs archives et même les clefs en or massif de la ville de Rhodes, conservées dans l'église de St. Jean à Malte.

Les Chevaliers étaient encore à Candie, lorsqu'ils y virent arriver l'Archevêque de Rhodes, Frère Léonard Palestrino avec tout son clergé et plusieurs Latins qui s'étaient d'abord décidés à rester dans l'Ile, mais qui en furent chassés par les Turcs, impatients de voir leur conquête entièrement évacuée par tout ce qui était Latin.

Des 5000 Rhodiens environ. qui avaient suivi les Chevaliers, les uns restèrent à Candie, les autres allèrent en

Italie ou en Sicile ; une centaine de familles à peine les suivirent jusqu'à Malte, où elles se fixèrent.

C'est ainsi qu'avec tous les autres pays de la Religion, l'Ile de Rhodes passa définitivement sous la domination Ottomane, après que les Chevaliers l'eurent occupée avec tant de gloire pendant 213 ans ; aussi en quittant Rhodes et en regardant ses murs et ses bastions en ruines, les vaincus avaient la conscience d'avoir fait leur devoir jusqu'au dernier moment, et la consolation de se dire que leur glorieuse défaite équivalait à une victoire.

Les Turcs, en signe de respect pour ces héroïques vaincus, conservèrent leurs armoiries et les inscriptions des monuments publics ; si quelque chose a été profané, ce sont les tombeaux qui se trouvaient hors des églises ; fait étonnant de la part des Turcs, et qu'il convient d'attribuer à l'ignorante cupidité d'une soldatesque effrénée.

Quoique tous les historiens, d'accord en cela avec les archives de l'Ordre, et avec le Manuscrit d'Ahmed Hafouz (qui précise la nuit du 12 au 13 Séfer), établissent le départ des Chevaliers à l'aube du 1er. Janvier 1523, nous devons assurer ici, non pour contester une date qui reste acquise à l'Histoire, mais pour mentionner un fait inexplicable ; c'est-à-dire qu'il y a peu d'années encore, on voyait insérée dans la tour de l'église St. Jean, une tablette de marbre portant cette date : 1523. Comment expliquer cet anachronisme existant à Rhodes même ? Faut-il admettre que ce marbre a été placé là comme un monument commémoratif, dans la nuit même du 31 Décembre 1522 au 1 Janvier 1523, pendant que les Chevaliers s'embarquaient ?...... Nous sommes surpris qu'aucun des anciens

voyageurs n'ait parlé de cette tablette qui a disparu avec la tour lors de l'explosion (1856).

Cependant le Grand-Maître n'avait pas renoncé à l'idée de reconquérir Rhodes dont quelques riches habitants s'étaient mis en correspondance secrète avec lui. Il comptait surtout pour le succès de son entreprise, sur le concours d'Ynat Ahmed Pacha, celui-là même qui l'avait combattu à Rhodes. Il était alors (1524), Gouverneur de l'Égypte pour Suléiman; le désir de se rendre indépendant le porta à proposer une alliance offensive et défensive au Grand-Maître et au Pape Clément VII, qui appartenait lui même à l'Ordre de St. Jean.

Le Commandeur Antonio Bosio, déguisé en marchand levantin, s'était rendu plusieurs fois à Rhodes, avait réchauffé le zèle des principaux habitants envers l'Ordre, et obtenu même, par l'entremise de l'Archevêque grec. Evthimios, une entrevue avec le Gouverneur de l'Ile, gagné à la cause d'Ahmed Pacha.

L'Empereur Charles-Quint, auquel le Grand-Maître s'en était ouvert, encouragea ostensiblement le projet. et promit de concourir à sa réalisation par un don de 25.000 Écus; le Roi d'Angleterre Henri VIII, envoya à l'Ordre 19 gros canons de bronze et 1023 boulets; François I, Roi de France, se souvenant que le Grand-Maître était utilement intervenu auprès de Charles-Quint pour obtenir sa liberté, n'épargnait pas ses promesses et ses encouragements; enfin le Pape, quoique ne partageant pas les illusions du Grand-Maître, ne s'opposait point à la tentative.

Tout semblait donc favoriser les projets de Villiers de l'Isle-Adam, lorsque Suléiman instruit des aspirations

d'Ahmed, expédia en Egypte Ibrahim Pacha avec des forces considérables; Ahmed fut vaincu et eut la tête tranchée.

Ce fait découragea beaucoup les Chevaliers, mais tout espoir de reconquérir Rhodes ne fut perdu que lorsque l'infatigable Bosio étant retourné dans l'Ile, trouva que Suléiman en avait changé tous les officiers, et avait pris de sérieuses mesures pour conserver cette précieuse conquête.

On a lieu de soupçonner Charles-Quint d'être l'auteur des avis fournis à Suléiman sur les agissements d'Ahmed Pacha et sur les projets des Chevaliers. Sans rien affirmer à cet égard, nous nous limiterons à observer qu'il était dans l'intérêt de l'Empereur de voir les Chevaliers accepter définitivement la cession de Malte, ce que ceux-ci ajournaient à l'infini, dans l'espoir de reconquérir Rhodes. La vaillante milice une fois établie à Malte, servait de bouclier à toute l'Italie et aux Iles adjacentes, contre les incursions des corsaires Barbaresques. Outre cette considération majeure, Charles-Quint avait l'ambition d'être, comme le lui avaient dit en 1524 les ambassadeurs de l'Ordre qui sollicitaient son appui, " le second fondateur d'un Ordre illustre, qui depuis plusieurs siècles, s'était dévoué à la défense des Chrétiens ".

Quoiqu'il en soit, l'acte de cession de Malte fut signé le 24 Mars 1530, et en prenant possession de cette Ile et de Gozzo, les Chevaliers renoncèrent pour toujours à leurs projets sur Rhodes ....

Hic finis fatorum .... hic exitus !.........



CHAPITRE XXVII.

ÉPOQUE TURQUE

Les navires emportant les débris de l'Ordre disparaissaient à l'horizon, lorsque "le Sultan sortait de l'église de Saint Jean. Il s'y était rendu ce jour là, dit Ahmed Hafouz, 13 Séfer (1 Janvier 1523), pour y faire sa prière de Midi, en présence des Imans, des Kiatibs et des fidèles Musulmans accourus afin d'entendre la lecture du *Hat-Chérif* (noble décret) qui convertissait en mosquée ce temple naguère dédié à l'idole de *San Givan*. Après les prières adressées au Ciel pour la gloire et la prospérité du victorieux Sultan qui avait emporté ce château réputé imprenable à toute force terrestre, le magnanime Padichah ordonna que la conquête de Rhodes fut notifiée de tous côtés. Il fit ensuite dresser le compte de tous les frais encourus pendant cette expédition, et les pièces furent envoyées au Bureau des Comptes pour y être enregistrées. Il régla ensuite la

quantité de munitions, poudre boulets et armes qui seraient annuellement fournie à la forteresse, après quoi il s'occupa des intérêts de l'Ile elle même, c'est-à-dire de ses revenus et des droits qu'elle devait payer, des dîmes, de la navigation; tout cela fut réglé de la manière la plus équitable, et la capitation fut fixée à la somme de 7 *actches* (aspres) par personne. Une commission, composée de 12 négociants et de deux ouvriers ferriers fut chargée de pourvoir à tout ce qui était nécessaire à la réparation et à l'approvisionnement du Château; des *minarets* furent ajoutés à toutes les églises; et l'on érigea plusieurs *Mesdjids* (chapelles) destinés au culte du vrai Dieu; quelques jours après il publia un Firman Impérial ainsi conçu:— Qu'il soit connu à tous que désormais par la grâce et la volonté de Dieu, à la suite de ma conquête, la principale église du château de Rhodes. appelée *San Givan*, est consacrée au saint rite de ma foi, à la sublime religion du Saint Mohammed; qu'elle devient dès ce jour une mosquée sacrée; que mon noble désir soit connu à tous afin que chacun puisse s'y conformer. Attendu que l'établissement et l'entretien d'un *Medresse* (École Théologique) et d'un *Imaret* (hospice des pauvres) sont des œuvres méritoires et prescrites par la loi du bienheureux Omer, je le décréte; ordonne que des *Imams* et des *Kiatibs* soient nommés pour desservir ces établissements et qu'un compte des sommes nécessaires à leur entretien soit dressé et soumis à ma haute sanction. Quant à moi, je ferai tout le nécessaire. J'ordonne enfin que cinq Mosquées soient dédiées au saint culte de notre religion, que des *Imams* et des *Kiatibs* soient attachés à leur service, qu'une note des dépenses nécessaires soit également dressée

et me soit envoyée".

"Et comme il se préparait à partir, le sublime Sultan ordonna encore que 50 paires de pains fussent affectées journellement par l'Imaret au soutien des pauvres étrangers, et afin que l'huile ne manquât point aux mosquées et à l'Imaret, il les dota de *Vacoufs* et ordonna que l'huile fût régulièrement achetée, quand même l'oque atteindrait le prix de 4 aspres (un para et un tiers)!"

"Mais le Cheh-ul-Islam, Yahya Efendi prenant la parole, lui dit: Mon Sultan, une chose reste encore à faire, avec votre permission; si un ennemi vient pour assiéger le Château, celui-ci est dépourvu de grains pour résister; nous avons vu que dans ce château il y a d'anciens dépôts souterrains, capables de contenir 12,000 Mouts de blé (environ 108000 Kilés de Constantinople); ne serait-il pas bien de s'en servir? Approuvant, le sublime Sultan décida que, comme cela se faisait par le passé, les villageois seraient obligés de renouveler chaque année le blé des dépôts contre retrait de l'ancien pour une quantité de 12,000 Mouts exactement, ni plus ni moins, et que dans le cas où à la consignation du blé, celui-ci viendrait à manquer, on n'en réclamerait par la contrevaleur en argent. Acte fut dressé de cette décision, ainsi que de quelques autres de moindre importance".

Le magnanime Sultan ordonna que l'on eut le plus grand soin des soldats blessés; il fit distribuer des provisions à ceux qui étaient valides ou rétablis, ainsi quo la somme nécessaire à chacun d'eux pour regagner sa province; il leur donna la permission de partir sur les navires de la flotte qui les transportaient par divisions sur le point de la côte le plus rappro-

ché de leur pays. Les anciens soldats furent pensionnés et congédiés, et ceux qui exprimèrent le désir de rester dans l'Ile, en obtinrent la permission. Les uns partirent, les autres restèrent et le château se trouva bientôt peuplé de Musulmans originaires d'Anatolie et de Roumélie. Le magnanime Sultan employa 25 jours à ces différents soins; et ensuite il s'occupa des braves venus de l'Égypte; appelant leur Sérasker, il lui donna de riches présents ainsi qu'à tous ses officiers; il leur remit d'amples provisions pour la traversée et les congédia".

"Le Vendredi suivant, après avoir fait sa prière à *San Givan*, il ordonna que les préparatifs de son départ fussent faits; le lendemain le matériel fut embarqué sur la flotte, et le Dimanche en présence de toute l'armée l'acte de prise de possession de l'Ile fut lu à dix reprises différentes. Douze décrets Impériaux furent lus aussi ce jour là dans la mosquée de *San Givan*, devant les *hodjas*, le Gouverneur du Château, le nouvel Aga des Janissaires, les *mutevellis* des mosquées et le magnanime Sultan, dont les yeux étaient remplis de sublimes larmes, tandis que le château et la flotte tiraient des salves d'artillerie".

"Le lendemain matin, jour de Lundi, le magnanime Sultan s'embarqua sur sa bastarde au milieu des salves de l'artillerie du château et de la flotte. On remarqua que lorsqu'il passa par la porte du château, des larmes remplirent ses sublimes yeux .... Arrivé à Marmaris par un vent favorable, il s'y arrêta pendant six jours, et il repartit ensuite pour la capitale par la même voie qu'il avait suivie pour venir. Quant à la flotte qui l'avait escorté, elle revint à Rhodes, où après avoir embarqué tout le reste du

matériel, elle cingla pour Constantinople, moins quinze galères qui devaient rester en station dans le port de la place conquise". *

Comme on le voit, si l'Ile a été ensuite mal administrée, si elle a dépéri sous les Gouverneurs qui ont été successivement chargés de son administration, ce n'est pas que Suléiman ait voulu la traiter avec rigueur; loin de là; il a en partant, recommandé l'équité, la justice envers ses nouveaux sujets. Sans doute, annexée à un vaste Empire, Rhodes ne pouvait pas faire exception; elle a inévitablement, fatalement subi les conséquences d'une organisation que l'on croit défectueuse dans son principe, mais qui ne l'est peut-être que dans son application; Rhodes n'est ni plus heureuse, ni plus malheureuse que les autres pays de la Turquie.

Pendant plusieurs années l'Ile fut administrée militairement, comme l'étaient du reste anciennement les principales villes de l'Empire. Les *Spahis* y remplacèrent les Janissaires à une époque que nous ne saurions préciser.

Rangée comme port de mer au nombre des principaux, et dotée d'un Arsenal encore remarquable alors, elle fut mise sous la juridiction directe du Capitan-Pacha (Grand Amiral, ou Ministre de la Guerre), et ses revenus affectés au traitement de ce haut personnage. Celui-ci exploitait largement les belles forêts de l'Ile au profit de l'Arsenal du Sultan, et plus encore au sien propre.

Cette organisation, malgré les abus qu'elle engendrait,

* Man. d'Ahmed Hafouz.

avait au moins l'avantage de favoriser la marine, et Rhodes continua encore pendant quelque temps à compter parmi les pays qui armaient le plus grand nombre de navires. Il parait cependant que sous ce rapport, les Lindiens l'emportaient sur les habitants de la capitale; soit que plus entreprenants et plus hardis, soit que moins surveillés ou moins exposés aux vexations de l'autorité centrale, ils retirassent de leurs courses des profits plus considérables, les Lindiens modernes, étaient comme leurs ancêtres, les meilleurs marins de l'Ile. Corneille Lebrun qui visita Rhodes en 1681, dit en parlant de Lindos :"... Un fort autour duquel demeurent plusieurs grecs, qui sont tous gens de marine"...... et plus loin il ajoute : "Un petit vaisseau qui venait de Venise, et qui était de Lindos, entra dans le port". Nous verrons plus loin à quoi se réduit aujourd'hui la marine du pays.

A l'époque où Lebrun visita Rhodes, elle était évidemment sous la direction immédiate de l'Amirauté; car il nous apprend que: "Gazi Ibrahim, Amiral des vaisseaux marchands de Turquie, l'empêcha de sortir du port", quoiqu'il eut laissé partir pour diverses destinations plusieurs autres vaisseaux qui se trouvaient au mouillage. Lebrun ne fait aucune mention d'un Gouverneur civil du pays, ou s'il y en avait un, il est évident que l'autorité maritime était hors de son contrôle, car loin d'avoir l'idée de s'adresser à l'autorité civile, Lebrun nous apprend que le navire qu'il montait obligé de remettre son départ, attacha une corde aux rochers sous le Château .... et que ce ne fût que le 12 Mars, vers midi, que l'Amiral lui permit de reprendre la mer".

La relation du même voyageur constate encore qu'à Rhodes, quoique l'une des principales stations navales, la police de ses eaux n'était plus si bien faite, qu'on n'eut fort à craindre les corsaires et les pirates. En effet voici comment il explique l'empêchement mis à son départ par l'Amiral Turc: ce haut personnage qui pourtant "commandait un vaisseau qui était monté de soixante pièces de canon et de plus de 500 hommes", devant bientôt prendre la mer pour se rendre à Alexandrie, craignait que le navire de Lebrun "ne rencontrât quelques corsaires chrétiens et ne leur donnât avis de son arrivée en ce lieu"...... plus loin il ajoute qu'ayant un bon vent de Nord lorsqu'ils reçurent enfin la permission de partir, ils coururent avec les seules voiles de beaupré jusqu'au Cap Lindo; "alors l'obscurité nous permit de mettre nos voiles et nous prîmes notre course au S. S. E, afin de passer ce reste de chemin, et *Cacavo*, (évidemment Catavia), pour n'être pas aperçus des corsaires chrétiens, la crainte desquels nous avait empêchés de mettre nos voiles pendant le jour; mais quand nous fûmes quelques milles en mer, sans pourtant perdre la terre de vue, le vent tourna à l'Ouest, mais en devenant si mou, que nous ne faisions que flotter doucement sans presque changer de place; cela fut cause que notre équipage voiant qu'il n'y avoit pas moien d'avancer ainsi notre chemin, et foisant d'ailleurs réflexion sur le danger que nous courions à cause des *Scampavias* ou des galiotes qui se tenoient aux environs de là, la résolution fut prise de retourner à Rhodes, où nous arrivâmes encore une fois".

Il est fâcheux que Lebrun ne nous dise pas à quel pays appartenaient les *Scampavias* dont il parle; mais nous pou-

vons assurer sans crainte de nous tromper, que ces barques n'étaient pas montées par des Rhodiens.

Lorsque l'administration civile remplaça l'autorité militaire, les revenus de l'Ile furent alloués à la cassette particulière de la Sultane Validé, dont les ingénieux agents frappaient chaque jour la malheureuse population de nouveaux impôts. Les priviléges qu'elle avait obtenus, ou qui lui avaient été conservés à l'époque de la conquête, furent retirés peu à peu; mais avec l'abolition de ces prérogatives, elle vit aussi celle des redevances abusives dont elle était grevée. Le seul abus qui se soit conservé, c'est le privilége d'abord pour le Capitan-Pacha, ensuite pour la Validé Sultane, plus tard pour l'Imaret et finalement pour la Municipalité, de prendre les pieds et la tête des bêtes abattues à la boucherie.

Nous verrons plus loin qu'un bureau d'octroi était établi sur le pont, qui traverse le torrent de Zumbully, au S. S. E. de la ville; et selon Lebrun un bureau pareil existait de son temps (1681) à la porte St. Paul. Ces bureaux ont été abolis depuis, et les dîmes sont perçues dans les villages par les fermiers ou par les agents du Gouvernement, et les droits de pesage, lorsqu'il y a vente en bloc, par le *Capangi* ou peseur public.

Les vieux Turcs aiment à raconter les belles parades que les Spahis faisaient pendant les fêtes du Baïram, les jeux de javolot et les luttes qui les suivaient pendant plusieurs semaines. Lebrun assista à ces jeux qui avaient lieu le Mardi et le Vendredi de chaque semaine, auxquels chacun pouvait prendre part, pourvu qu'il se conformât aux règles établies. Rottiers raconte en ces termes un exercice

de tir au pistolet et de javelot (Djérit) : " J'aperçus sur la plage des Moulins des cavaliers Turcs s'exerçant au tir du pistolet. On y avait placé un poteau surmonté d'un but, et chaque cavalier en passant devant au grand galop, lâchait son coup, tandis qu'un Turc à pied, placé en face pour juger les coups, prenait note de ceux qui atteignaient le blanc. Ils se succédaient ainsi tour-à-tour, quand, à mon grand étonnement, je vis paraître mon fils qui défila aussi au galop, tira son pistolet, et, après un demi-tour, revint, ainsi que les autres, prendre sa place à la queue de ce brillant escadron. C'étaient de jeunes Turcs de distinction de Rhodes qui, la veille, l'avaient invité à assister à leur exercice de récréation, et j'appris que le matin, de bonne heure, ils lui avaient envoyé à cet effet un beau cheval caramanien (espèce de chevaux ramassés et faits aux plus fortes fatigues). De là ils passèrent au jet du *djerit* (javelot). Je pris vraiment plaisir à les voir se livrer à cet exercice dans lequel quelques-uns firent preuve de beaucoup d'adresse et d'agilité "......... Ces jeux étaient encore en usage il y a quelque trente ans; mais aujourd'hui ils sont entièrement abandonnés, et la seule récréation à laquelle se livre la jeunesse actuelle, turque, tout aussi bien que grecque, c'est de se répandre dans les cafés et d'y faire force consommations.

Le turc Rhodien, c'est-à-dire le descendant des conquérants, a quelque chose de plus doux, de plus loyal que le turc étranger; son fanatisme, défaut sérieux, propre à la race, sous lequel se dérobent aux regards prévenus des qualités réelles, qui la mettraient au dessus, d'autres races orientales, est moins outré que celui des turcs de l'Anatolie

et surtout de ceux de la Roumélie ; il en résulte une plus grande cordialité dans les mœurs, et des manières plus affables ; on devine qu'en adoptant pour patrie le domaine des Chevaliers, les vainqueurs ont laissé en héritage à leurs enfants le sentiment vivace d'admiration et de respect que leur ont inspiré les vertus civiles et guerrières de ces vaillants et nobles adversaires.

Rottiers craignait, disait-il, de se hasarder dans l'intérieur de l'Ile, parcequ'il y allait peut-être de sa vie ; il parle cependant en termes favorables des turcs indigènes, et des prévenances dont ils l'accablaient ; Lebrun qui visitait Rhodes à une époque bien plus reculée, n'en parle pas en termes moins flatteurs :

“ Le seul divertissement que nous avions, étoit d'aller tous les jours à terre pour voir la ville et tous ses environs, où nous allions rendre visite aux Grecs dans leurs maisons ce que nous faisions avec autant de liberté que si nous eussions été dans la Chrétienté sans qu'il nous soit jamais arrivé aucune peine de la part des Turcs .... Et même ceux de la Douane qui ont, comme je l'ai dit, leur maison auprès de la Porte, en sorte qu'il faut passer devant pour entrer dans la ville, m'envoioient souvent quérir pour causer avec eux : car comme ils avoient appris la première fois de quel païs j'étois, où j'avois voiagé, et où j'avois encore dessin d'aller, ils prenoient grand plaisir à m'entendre dire ce que je savois de divers endroits. Ils accomparoient aussi le dessin que j'avois d'aller à Jérusalem à leur voiage de la Mecque, où ils vont voir le Tombeau de leur Prophète, et ils me souhaittoient par des expressions pleines d'affection, du bonheur en mon voiage

et un heureux retour. Cela se faisoit d'ordinaire en fumant une pipe de tabac et en buvant du café qu'ils me présentoient toujours fort civilement. En effet les honnêtes gens d'entre eux ont beaucoup d'estime pour les Chrétiens d'Europe, dont ils louent l'esprit et la résolution à entreprendre des voiages pour connoitre les païs et les villes; au lieu que l'inclination des Turcs n'est pas tournée de ce côté là. En un mot ces personnes là me firent tant d'amitiés, et prirent tant de part à ce qui me regardoit que je ne pus m'empêcher de leur dire à la honte des Chrétiens, que peut-être auroient-ils rarement trouvé parmi nous tant d'amitié et d'honnêteté que j'en recevois d'eux".

Le contact fréquent avec des Turcs étrangers, a forcément un peu altéré le caractère naturel du turc Rhodien; mais on ne peut pas nier qu'il ne mérite encore l'épithète de brave et d'honnête.

Cette Ile qui autrefois donnait asile aux nobles persécutés, aux princes malheureux, sert depuis la domination Musulmane de lieu d'exil pour les personnages que le Sultan veut éloigner de Constantinople, et malheureusement aussi, de lieu de réclusion pour les forçats. Nous dirons seulement à l'égard des derniers, qu'ils occupent l'ancien Palais des Grands-Maîtres, transformé en prison du Bagne. Triste destinée!.........

Parmi les illustrations exilées à Rhodes, on compte un bon nombre de Princes de la Crimée. Lebrun nous apprend qu'il y rencontra "un Roi des Tartares qui y avoit été déjà trois ans. Mais il n'y étoit pas renfermé si étroitement, que le Bassa (lisez Pacha) ne lui permit quelque fois de s'aller divertir". Nous avons pu retrouver dans le

cimetière du Mourad-Réïs quelques tombeaux appartenant évidemment à des membres de cette puissante famille; deux seuls, un peu mieux conservés, portent encore assez lisibles les inscriptions suivantes :

" Jany Ghéraï, fils de Feth Ghéraï, mort en 1074 de l'Hégérie ".

" La mère de Kaplan Ghéraï, fils de Sélim Ghéraï, morte en 1124 de l'Hégérie.

Puisque nom parlons des tombeaux des hauts personnages enterrés au Mourad-Réïs, mentionnons aussi ceux de :

" Mohammed-Rami Pacha, ex Sadrazam du Sultan Moustafa (II) mort en 1119 ".

" Haggi Ahmed Pacha, Caïmacam du Palais Impérial, mort en 1127 ".

Youssouf Pacha, Sadrazam, mort en 1127 ".

" Féteggi-Bachi Sari-Abdullah Pacha, mort en 1147 ".

" Ebchir Haggi Husseïn Pacha, Silahdar (Grand-Écuyer) du Sultan, mort en 1151 ".

" Le Capitaine Haggi Abdulkérim Pacha, mort en 1179 ".

" Moustafà, Capitaine du Sultan, étranglé sur son ordre sublime en 1173 ".

" Mohammed-Hachmet Efendi, mort en 1182 ".

" Touzlaly-Mahmoud Pacha, Prince héréditaire du Pachalic de Bosovina, mort en 1272 ".

Nous venons de nommer le poëte Mohammed-Hachamet, qui dût à sa verve satirique le triste honneur de partager l'exil de tant de célébrités politiques. On raconte de lui plusieurs anecdotes piquantes; nous citerons seule-

ment celle qui a trait à sa disgrâce : Le Sultan irrité contre lui pour une satire des plus mordantes à l'adresse de la Cour, le condamne à la peine capitale, sans délai et sans recours en grâce ; le malheureux est traîné par l'exécuteur des hautes œuvres dans une des cours du Sérail ; il a déjà les yeux bandés, et le gros sabre est levé sur sa tête, lorsque le Chef Eunuque, qui a pour lui une sincère amitié, passant par hasard, fait suspendre l'exécution, et se fait fort d'obtenir la grâce du condamné. Il pense que le meilleur moyen est d'adresser une requête au Sultan ; mais ne sachant pas écrire, il fait quérir du papier et de l'encre, et charge le poëte de rédiger lui-même cette requête que que le *Kyzlar-Aghassi* (chef des eunuques) doit présenter. Hachamet trempe la plume dans l'encrier trop plein, et fait une grosse tâche noire sur le papier. Il ne se trouble pas pour si peu, et commence en ces termes : Très noble, très glorieux Sultan, mon sublime et miséricordieux maître ! Votre fidèle serviteur, le chef de Vos eunuques, ne peut retenir ses larmes à l'idée du supplice .... Le *Kyzlar-Aghassi* se récrie contre cette grosse tâche d'encre sur une requête adressée au Souverain. " Nullement, réplique le poëte ; c'est une de vos sublimes larmes ; en la voyant, Sa Majesté sera persuadée que vous n'avez rien exagéré " !... Quoique irrité de ce nouveau sarcasme, l'eunuque porte la requête telle quelle au Sultan, et raconte le trait relatif à la tâche noire. Le Souverain en sourit, fait grâce de la vie à Hachamed et se contente de l'exiler à Rhodes.

De nos jours encore, cette Ile a vu figurer au nombre de ses hôtes involontaires, le Muchir Eschref Pacha, les généraux de Brigade Hodbassi Pacha, Safet Pacha et

Ahmed Pacha qui ont ensuite été rappelés à Constantinople ; le Serdar-Ekrem Abdulkérim Pacha, l'ex Ministre de la Guerre Rédif Pacha, le Muchir Maggiar Mahmoud Hamdi Pacha et plusieurs élèves de l'école Militaire.

Depuis que l'Empire a été divisé en *Vilayets*, *Sandjacs*, et *Casas* Rhodes a été à plus d'une reprise le chef-lieu du *Vilayet* de l'Archipel Ottoman, ou un Mutessariflic dépendant du même *Vilayet*. C'est ce dernier mode d'administration qui est actuellement en vigueur, sans que pour cela sa prospérité ait augmenté ni diminué en quoi que ce soit. Nous devons même avouer que les Mutessarifs, surtout Mahsoud Pacha auquel elle est redevable de la reconstruction de l'ancien môle du Phare, et Salih Efendi qui a nivelé l'Arsenal et commencé des routes, dont son départ laisse le travail en supens, ont fait en faveur de cette Ile beaucoup plus que les Gouverneurs généraux *(Valis)*; ceux-ci prenant possession de leur poste, promettaient monts et merveilles à cette malheureuse population, désormais blasée à l'égard de ces belles et pompeuses promesses qui se résument ordinairement en quelques journées de corvée sans but et sans utilité publique.

Tel est le sort général de tous les pays de la Turquie



ARCHEOLOGIE

ARCHEOLOGIE

ANCIENS VESTIGES

Sans le témoignage que nous en ont laissé les auteurs anciens, on ne se douterait presque pas que des cités vastes, riches et puissantes eussent autre fois couvert plusieurs points de l'Ile.

Quatre causes doivent avoir contribué à faire disparaître tous les splendides monuments de l'antiquité : les tremblements de terre, la qualité des matériaux employés, les guerres et enfin le vandalisme des races qui ont successivement possédé l'Ile.

Au dire de Polybe, le terrible tremblement de terre qui détruisit de fond en comble la ville de Rhodes 222 ans avant J. C., souleva l'Ile jusque dans ses fondements.

C'est donc probablement à cette époque qu'il faut reporter l'abandon des villes de Camiros, Ialyssos, Critinia &c. Les convulsions qu'elle éprouva sous les règnes d'Antonin le Pieux et de Constant, aux IIme et IVme siècles de l'ère Chrétienne, furent tout aussi fatales; celles enfin de 1481; 1850; 1851; 1856 et 1863, prouvent que les auteurs anciens n'ont rien exagéré en parlant de la force des secousses qui ébranlèrent l'Ile dans des temps plus reculés. Ce qui prouve encore la véracité de leurs témoignages, c'est que Tertullien n'hésite pas à les opposer aux décrets qui ordonnaient de poursuivre les Chrétiens comme auteurs des désastres dont l'Empire était affligé. *

Diodore observe que les monuments de Rhodes étaient construits en pierres et non avec des briques comme ceux des autres pays de la Grèce; les premiers habitants se servaient donc en général des mêmes matériaux dont l'usage s'est perpétué; c'est-à-dire d'une pierre molle et poreuse, mélange de sable et de coquillages fossiles, facile à travailler parcequ'elle est friable, mais pour cela même résistant peu à l'intempérie des saisons et au fardeau des siècles.

Les guerres et les pillages qui en sont la conséquence, ne furent pas moins désastreux; Diodore nous dit que les Athéniens ravagèrent l'Ile et saccagèrent en 408 av. J. C. les trois cités de Lindos, Ialyssos et Camiros, dont les habitants transportèrent dans la nouvelle cité de Rhodes les statues et autres objets d'art qui leur restaient encore, laissant celles-là presque entièrement dégarnies. Peu de

* *Apologétique.*

temps après son érection, la ville de Rhodes proprement dite, tombe au pouvoir de Mausole d'abord, ensuite d'Artémise; survient enfin le terrible siége par Démétrius Polyorcète; à la destruction causée par les engins de guerre que celui-ci mettait en œuvre, il faut joindre la démolition des théâtres et des temples par les habitants eux-mêmes qui se servirent de ces matériaux pour relever leurs murailles renvérsées. Les Rhodiens rasèrent aussi leurs faubourgs et les magnifiques maisons de plaisance qui entouraient la Ville, lorsqu'ils surent que Mithridate se disposait à les attaquer. Enfin le coup de grâce pour leurs monuments et surtout pour les statues et pour tous ces trésors de l'art, sacrés chez les anciens, qui ornaient les temples et les oratoires privés, fut le pillage ordonné par Cassius (42 av. J. C.), et les continuelles incursions des Perses et des Sarrasins.

Si ces terribles démolisseurs avaient laissé debout au moins des ruines, à leur tour les Chevaliers les ont employées dans la construction de la ville moderne et des châteaux qui protégèrent les villages. Ces derniers édifices, ruinés à leur tour, subissent aujourd'hui le même sort; et tout homme faisant construire introduit pèle mèle dans ses murailles un fragment de statue, une inscription, un chapiteau, une frise, une inscription, une épave enfin des tempêtes que nous avons racontées.

Ces observations expliquent comment dans une Ile depuis tant de siècles habitée par des populations intelligentes, actives et prospères, l'archéologue trouvera néanmoins si peu d'édifices du passé; aussi ne négligerons nous aucun de ceux dont quelques pierres conservées marquent les

progrès de l'industrie humaine, et composent une véritable histoire de l'art architectural. Par contre, nous sommes plus abondamment fournis en ce qui concerne la céramique, bien que la cupidité eut évidemment prévenu la science dans le travail d'exhumation.

Dans cette seconde partie de notre travail, nous suivrons la même marche que dans la première; c'est-à-dire que nous remonterons aux âges les plus reculés, en suivant les traces laissées par les premières colonies connues, mais qui ont été évidemment précédées par d'autres; en effet quelques instruments en silex accusent la présence de l'homme, demandant un abri aux cavernes, à l'époque appelée l'âge de pierre.

Ces habitants inconnus, nécessairement venus de l'Est, durent aborder sur la côte qui fut par la suite le territoire Lindien, comme le rapporte du reste la tradition. En effet la roche calcaire, facilement pénétrée par les eaux, forme dans les flancs des montagnes de la côte méridionale, des cavernes profondes asiles naturels de l'homme, avant qu'il ait pu bâtir. Plus tard, en explorant l'Ile, ils découvrirent d'autres abris semblables qui se trouvent le long du versant Sud de l'Attaïros, du côté de Aghios Isidoros. Nous sommes d'opinion que des recherches pratiquées dans ces endroits, donneraient à cet égard des résultats très satisfaisants, lesquels, mis en comparaison avec les nombreuses découvertes préhistoriques faites récemment en Europe, jetteraient une plus grande lumière sur la formation du premier peuple Rhodien, peuple pasteur, vivant de gibier et de glands et obligé de se répandre dans l'intérieur, où il trouvait plus abondamment les ressources nécessaires à

ce genre de vie.

En attendant, limitons nous à l'étude des ruines et des débris à peine perceptibles qui marquent l'emplacement de différentes villes mortes depuis longtemps, et dont Homère ne parle pas; il nomme seulement Lindos, Ialyssos et Camiros, qui on envoyé leurs guerriers combattre sous les murs de Troie. Mais ces villes étaient-elles alors les seules existantes? leur fondation date-t-elle d'une époque de beaucoup antérieure à cet événement?.......... Les noms de Kyrvi, Ixia, Critinia, Mnassyrion, Astira, Nettia et Achæïa, groupes d'habitations moins importants que les trois premiers, établissent le contraire; malheureusement les historiens ne nous disent rien de précis quant à l'époque de leur fondation. Peut-être l'étude des substructions et des poteries nous permettra de fixer une date approximative, de déterminer l'endroit où se concentrèrent les premiers colons et la manière dont ils vécurent.



CHAPITRE I.

KYRVI

De ce qu'on ne trouve dans l'Iliade que les noms de Lindos, Ialyssos et Camiros, on en a conclu à tort qu'elles étaient les premières villes Rhodiennes, car Diodore nous apprend que ces villes furent fondées lorsque Kyrvi (que quelques écrivains ont nommé Cirbé), inondée par les eaux, du temps des fils de Cercaphus, fut abandonnée, et que ceux-ci se partageant le pays, fondèrent chacun une ville qui porta son nom.

" .... 'Επὶ δὲ τούτων γενομένης μεγάλης πλημμυρίδος, ἐπικλυσθεῖσα ἡ Κύρβη ἔριμος ἐγένετο, αὐτοὶ δὲ διείλοντο τὴν Χώραν, καὶ ἕκαστος ἑαυτοῦ πόλιν ὁμώνυμον ἔκτισε".

Ce passage ne permet pas de douter que Kyrvi existat plusieurs années déjà avant la fondation de Lindos, Ialyssos et Camiros, auxquelles le génie d'Homère a donné une célébrité immortelle. Quelle était l'importance de

Kyrvi? Il est impossible de le dire; mais relativement à la situation de cette ville, nous exprimerons notre opinion, si obscure qu'elle puisse paraître.

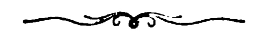
Pour construire leurs habitations, les populations, errantes dans l'origine, ont dû se mettre en relation avec les navires marchands qui sillonnaient la Méditerranée, apportant de la Phénicie le fer et les instruments en échange de troupeaux; ces navires ne laissèrent des colons phéniciens que quand ceux-ci, habitués aux douceurs de la civilisation, purent se livrer à leur industrie, sans avoir à se procurer les plus impérieuses nécessités de la vie. C'est donc à proximité de la mer qu'il faudrait chercher les ruines de Kyrvi.

Diodore en attribue la destruction à une inondation. Ce cataclysme serait peut-être celui dont parle Pline: " Délos et Rhodes, dit-il, furent un moment submergées ".* Quelques auteurs en ont conclu que c'était un envahissement des eaux de la mer; mais cette supposition est toute gratuite, parceque Diodore ne le dit pas, et qu'elle n'est pas justifiée davantage par la position de Ialyssos. En effet aucun point de l'Ile n'est aussi exposé aux empiétements de la mer que la plaine autrefois occupée par cette ville, et ce n'est certainement pas cet emplacement qu'aurait choisi Ialyse, s'il avait fui avec quelques familles Kyrviennes devant les vagues triomphant de leurs digues naturelles et pénétrant jusque dans l'intérieur: la peur est meilleure conseillère.

* Pline. Liv. II Chap. 88 et 89.

Si l'on observe bien la carte de l'Ile, on verra qu'une large vallée basse s'étend depuis Yennadhi, Lachania et Catavia, arrosée par les eaux qui descendent du Mont Skathi et de la haute digue de sable, dune maintenant immobile et durcie, mais refoulée autrefois par le flot; cette vallée est un vaste marais qui s'est exhaussé par les alluvions, et que par conséquent des pluies torrentielles ont dû changer en lac se confondant avec la mer.

Les noms des plus modestes localités, les lieux dits, pour employer une expression toute française, jettent souvent une grande lumière sur les incertitudes de l'histoire. Or un point de cette vallée humide est nommé *Plimmyri*; pourquoi ce mot ne traduirait-il pas le fait dont nous parlons? Si peu fondée que soit cette conjecture, elle est néanmoins digne d'arrêter l'attention et pourra un jour être confirmée par une découverte fortuite. Près de là fut Ixia, qui fera l'objet d'une étude spéciale.



CHAPITRE II.

LINDOS



Cette ville, dont la base est le promontoire de Krana, sur la côte Est de l'Ile, date, si l'on s'en rapporte au récit de Diodore sur la disparition de Kyrvi, de la même époque que Ialyssos et Camiros; mais elle est généralement considérée comme la plus ancienne des trois.

D'après Pindare, c'est à Lindus, un des trois fils de l'Héliade Cercaphus, que doit être attribuée la fondation de cette ville; Diodore partage donc cette opinion; Strabon rapporte aussi cette version; mais il observe qu'au dire de certains auteurs, Tlypolème aurait été le fondateur des trois cités Rhodiennes, auxquelles il aurait donné le nom de trois des filles de Danaüs. S'il ne fut pas le fondateur

de Lindos, Tlypolème agrandit et fortifia certainement (1292 av. J. C.), cette ville qui subsiste jusqu'à nos jours, bien déchue il est vrai, tandis que ses rivales, Ialyssos et Camiros, ont entièrement disparu, au point que leur emplacement était, tout récemment encore, bien douteux.

L'ancienne Lindos occupait toute la vallée demi-circulaire dont le bourg actuel couvre une portion très resserrée. L'Acropole était bâtie sur l'extrémité du promontoire, qui domine majestueusement la mer d'une hauteur de 180 mètres. Sur les anciennes assises reposent les ruines d'un château du Moyen-Age.

Lindos possédait deux ports, dont l'un assez grand pour recevoir les navires de l'ancien temps, est aujourd'hui presque entièrement ensablé; l'autre, connu sous le nom de Port St. Paul, assez profond, ne peut, à cause de ses dimensions, être fréquenté que par de petites embarcations. L'un et l'autre sont exposés aux vents du Sud et de l'Est.

Les Lindiens se sont de tout temps adonnés au commerce et à la navigation. Leur cité fournissait à Rhodes ses meilleurs marins. Aujourd'hui cette splendeur maritime n'existe plus; deux ou trois petites embarcations représentent seules l'opulente marine de l'antiquité.

La nature même de la contrée qui leur était échue en partage, la plus rocheuse de l'Ile, forçait les Lindiens à chercher des ressources en dehors de leur territoire; de là vient qu'ils furent probablement les principaux fondateurs des colonies Rhodiennes, puisque Thucydide rapporte que le quartier le plus important de Géla en Sicile, s'appelait Lindia.

Dans les crevasses du rocher il s'était déposé assez de terre végétale, pour nourrir des figuiers et des vignes dont Philostrate * vante les fruits. Aujourd'hui cette culture est presque entièrement abandonnée et le territoire Lindien apparaît dans toute son âpre et stérile nudité.

Parmi les nombreux monuments qui faisaient la gloire de la ville, nous devons citer en premier lieu le temple de Minerve-Lindia *(Athana-Lindia)*, renfermé dans l'enceinte de l'Acropole; c'est un des plus anciens que l'on connaisse, puisqu'il date à peu près de la fondation de la ville elle-même. Selon Diodore ‡ et Strabon †, il aurait été construit par Danaüs, lorsque fuyant l'Égypte, avec ses cinquante filles coupables, il s'établit à Lindos (XV[me] siècle av. J. C.). Suivant la tradition, le phénicien Cadmus aborda aussi à Rhodes et vint adorer la Minerve Lindienne, dans laquelle il reconnut sans doute une divinité de sa patrie; il lui consacra un magnifique bassin d'airain, sur lequel était gravée une inscription en langue phénicienne. Ce bassin n'existe plus pour attester le fait et l'antiquité du temple; mais il reste sur le flanc du rocher à l'étage inférieur une corniche saillante évidemment taillée à la naissance de l'art. Elle se compose de trois moulures paraboliques, dont les deux supérieures sont parallèles, tandis que l'inférieure est surbaissée en anse de panier, laissant entre elle et les autres une sorte de tympan. La troisième est brusquement interrompue par une moulure rectiligne

* Icon. II; 24.
‡ V. 58.
† L. XIV, 11.

naissant du sommet de l'axe vertical de la figure, et formant angle avec lui ; elle arrive ainsi jusqu'au bas du tympan et se relie à tout le système par une autre moulure transversale partant de l'archivolte intermédiaire, de manière à figurer un A symbolique ; l'ensemble donne l'idée de l'ébauche d'une vaste entrée. A droite, les lignes, vers le milieu, sont rehaussées par un cartouche elliptique, horizontal au plan ; à gauche sont un antre et un banc taillés dans le roc vif, rappelant la description de Virgile

" .... *antrun*

" .... *vivoque sedilia saxo* ". *

Déjà au dessous de ce premier monument de la sculpture religieuse, sur une face du rocher est une inscription en caractères archaïques dont beaucoup sont érodés, ou effacés par l'action du feu qui a émaillé la roche. Nous ne saurions rétablir les lacunes regrettables ; mais les mots :

... ΧΑΡΙΤΩΝ .... ΠΑΡΘΕΝΙΚΗ .... ΑΘΑΝΑ ...

sont restés très lisibles, et ne laissent aucun doute dans l'esprit que c'était une prière ou un hommage placé comme un avertissement sur le seuil de l'enceinte sacrée.

Cléobule reconstruisit le temple, et remplaça la statue en bois par une statue en marbre. Pline rapporte ** que quelques années plus tard (fin du VI[em] siècle), Amasis, roi d'Égypte, fit don à ce temple de deux statues en marbre et d'une magnifique cuirasse de lin, dont chaque fil était composé de soixante-cinq soies. Alexandre le Grand, arrivant à Rhodes, ne manqua pas d'aller visiter Minerve-

* Œneide Liv. I.

Lindia.

Ce temple célèbre possédait en outre un buste de femme en électrum, offrande d'Hélène, à son retour de Troie; une tablette, sur laquelle était gravée en lettres d'or l'ode de Pindare en l'honneur de l'athlète Diagoras; un buste d'Hercule par Zeuxis; plusieurs chefs-d'œuvre de Boëthus, le célèbre ciseleur; diverses peintures de Parrhasius; enfin un grand nombre de tableaux et de statues, hommage de la piété des adorateurs de Minerve, parmi lesquels Marcellus fut le plus libéral.

De l'édifice de Cléobule il ne reste aujourd'hui qu'un pan de muraille Hellénique, en pierres de taille, parfaitement authentique, portant la marque des crampons qui maintenaient à l'intérieur un revêtement de marbre; ce vestige, précieux par sa haute antiquité, est encastré dans la muraille du château des Chevaliers, à l'extrémité Sud de l'Acropole. Autant qu'il est possible d'en juger par les ruines, l'intérieur de ce temple mesurait environ 20 mètres de long sur 9 de large; le pronaon dans lequel on distingue la place occupée par deux colonnes, était proportionné à ces dimensions.

Une étude des marbres brisés que le pied foule dans cette vaste enceinte, exige une grande érudition épigraphique. Parmi ces inscriptions on rencontre beaucoup de dédicaces à Minerve-Lindia; M. Guérin cite les suivantes qu'il a remarquées:

ΑΘΑΝΑΛΙΝΔΙΑΚΑΙΔΙΙΠΟΛΙΕΙ
ΛΙΝΔΙΟΙΤΗΝΛΑΜΠΡΟΤΑΤΗΝΤΗΝ
ΠΑΤΡΙΔΑΤΗΝΚΑΛΗΝΡΟΔΟΝ....

('Αθάνᾳ Λινδίᾳ καὶ Διὶ Πολίει Λίνδιοι τὴν λαμπροτάτην

τὴν πατρίδα, τὴν καλὴν 'Ρόδον...)

ΟΝΟΜΑΣΤΟΣΠΟΛΙΚΡΑΤΟΣ
ΙΕΡΑΤΕΥΣΑΣ
ΑΘΑΝΑΙΣΛΙΝΔΙΑΣ
ΚΑΙΔΙΟΣΠΟΛΙΕΟΣ

('Ονομαστὸς Πολύκρατος ἱερατεύσας 'Αθαναίας Λινδίας καὶ Διὸς Πολιέως.)

Il en conclut que le temple de Minerve-Lindia était consacré en même temps à cette déesse et à Jupiter Poliéus.

Si l'on ne devait s'en tenir qu'à ces inscriptions, la supposition de M. Guérin serait très admissible ; mais ne faut-il pas voir simplement dans l'association de ces noms, plutôt qu'un titre de la consécration commune du temple, des hommages circonstantiels de la reconnaissance publique ou privée aux deux divinités tutélaires de la ville? Minerve était évidemment la plus vénérée, puisque son nom est toujours mentionné le premier. Mais pourquoi les Lindiens, prodigues à élever des temples à Apollon Telchinien, Ixien, et Sminthuis, à Hercule, à Bacchus et à d'autres divinités secondaires, n'auraient-ils manqué de religion qu'envers le Souverain des dieux en lui refusant un temple spécial? Ne faut-il pas en outre remarquer que les anciens auteurs qui ont parlé à l'envi de ce temple célèbre, ne font aucune mention de cette double consécration?

Cette dernière remarque nous parait justifiée par l'épigramme suivante extraite de l'Anthologie Grecque ;

'Εν τῷ Κάστρῳ τῆς Λίνδου ἐν τῷ ἄκρον...
'Εσσὶ μὲν ἀρχαίης Λίνδου κλέος, 'Αφυτώνη...

Qu'il faut traduire ainsi :

" A l'extrémité de la citadelle de Lindos, tu es ô Minerve, la gloire de cette antique cité ".

Pindare dit expressément * que les Rhodiens (les Lindiens), furent les premiers qui rendirent à Minerve les honeurs divins, et que montant à l'Acropole, ils lui érigèrent un temple entouré d'un bois sacré, où ils lui offrirent des sacrifices sans feu :

" Τεῦξαν δ'ἀπύροις ἱεροῖς ,
Ἄλσος ἐν ἀκροπόλει "

Comme on le voit, ces citations ne font aucune allusion à la double consécration d'un même temple à Minerve et à Jupiter. Si nous suggérons d'ailleurs la probabilité d'un temple particulier dédié à cette divinité suprême c'est que nous croyons en constater les restes dans des substructions anciennes retrouvées sur le même plateau, vis-à-vis du temple de Minerve. Les Chevaliers les ont converties en citerne ; mais dans le fond, on discerne parfaitement la construction hellénique. M. Guérin n'a pas manqué de l'observer néanmoins il n'y voit qu'une ancienne citerne réparée au Moyen-Age ; nous pensons au contraire que ce monument avait anciennement une tout autre destination et qu'il était, selon toute probabilité, le temple particulier de Jupiter Poliéus. Si là encore nous avons rencontré sur un débris de marbre le nom de Minerve suivi de l'inévitable " ΚΑΙ ΤΟΥ " ramenant celui de Jupiter Poliéus ; nous avons trouvé aussi un chapiteau portant ce nom unique :

* Ol VII, v. 88.

ΟΙ ΙΕΡΕΙΣ

.... ΠΟΛΙΕΩ

" Les prêtres à (Jupiter) Poliéus.

Mais une objection se présente à l'esprit : le temple de Jupiter ne devait pas être une crypte, et par conséquent on devrait en voir les fondations à fleur de terre ; on ne comprend certainement pas du moins comment les Chevaliers ont pu les découvrir à un niveau si inférieur, qu'elles leur aient servi de soubassement à une citerne. Cette objection ne manquerait pas de force, s'il ne fallait observer que l'Acropole se composait de plusieurs terrasses communiquant entre elles par des degrés ; or le temple de Minerve couronnait l'étage supérieur. Les Chevaliers ont évidemment diminué le nombre de ces terrasses en couvrant les inférieures de voûtes robustes qui subsistent encore; des travaux de déblaiement justifieraient sans doute notre opinion en mettant au jour d'autres ruines, des inscriptions et des médailles, dérobées aux regards par l'éxhaussement naturel de sol.

S'il faut enfin admettre que l'association des noms de Minerve et de Jupiter prouve, sur l'emplacement du temple de Lindos, une double consécration, il en faut conclure aussi qu'il en était de même du temple de Camiros, où l'on a découvert une inscription identique. Or il n'est pas admissible que Minerve et Jupiter n'aient eu dans toutes les villes de l'Ile que des temples en commun, fait exceptionnel ou trop contraire aux usages de l'antiquité pour n'être pas mentionné par les auteurs qui ont visité les temples de Rhodes.

Lactance affirme après plusieurs autres écrivains, que

Hercule était adoré à Lindos d'une manière toute particulière; contrairement à ce qui se pratiquait ailleurs, les sacrifices étaient offerts dans son temple au milieu des plus horribles imprécations. Une parole honnête et respectueuse que l'on aurait laissé échapper par mégarde, aurait été considérée comme une profanation. Ce culte singulier est expliqué par la légende suivante :

Hercule affamé, ayant débarqué dans les environs de Lindos, demanda à un laboureur qu'il aperçut, de lui vendre un de ses bœufs. Sur le refus de son interlocuteur, Hercule prit les deux animaux au lieu d'un seul qu'il avait demandé, les dépéça, les fit rôtir et les dévora avec ses compagnons, en présence du laboureur, qui ne cessait de l'accabler d'injures et d'imprécations.

Lorsque plus tard les Lindiens, admirateurs de sa force surhumaine, lui dressèrent un autel, le laboureur y fit immoler, une paire de bœufs de travail, et l'appela lui-même Βοῦζυγον (joug des bœufs); ainsi le premier prêtre, fut celui-là même qui avait été victime de sa force au service de sa faim. Hercule lui recommanda de célébrer toujours ses sacrifices avec les mêmes imprécations dont il l'avait accablé autrefois ; de là le proverbe ; Λίνδιοι τὴν θυσίαν, appliqué à un manque de respect pendant un sacrifice.

Nous sommes très portés à voir les restes d'un temple d'Apollon, au S-E. du bourg dans les murs que soutiennent le terre-plein sur lequel est bâtie la Chapelle de St. Étienne. Ce sont de gros blocs de marbre bleu, de dimensions inégales, mais toutes considérables et régulières; un de ces blocs mesure 2 mètres de longueur et 1 mètre d'épaisseur.

Ils enfermaient une enceinte longue de 43m et large de 23. Au temple payen a succédé une église byzantine; mais cet endroit semble avoir été marqué d'une impérissable consécration religieuse; puisqu'il est encore occupé par un modeste sanctuaire, et que le terrain laissé libre est aujourd'hui un champ de repos pour les morts. Quelques tombes sont fermées avec des dalles du même marbre, empruntées probablement au pavé du temple. Sur l'un de ces marbres Ross a trouvé une inscription mutilée, il est vrai, mais dont il restait assez pour faire comprendre qu'elle était un hommage d'un prêtre d'Apollon et de Diane-Artemis à Minerve Poliade et à Jupiter Poliéus, protecteurs de la ville.

A l'Ouest de ces ruines sont celles d'un édifice qui, chez les anciens, n'était guère moins important que les temples; on a deviné l'amphithéâtre. Le rapprochement et l'orientation de ce monument sont encore un motif pour reconnaître le temple d'Apollon dans le ruines dont nous avons précédemment parlé; car les jeux faisaient partie du culte qu'on rendait à ce dieu. A droite donc de celles-ci on gravit les degrés encore bien sensibles d'un large escalier légèrement incliné, et l'on arrive dans l'arène dessinée par seize rangs de gradins taillés dans le massif du rocher; c'est le côté S. O de l'amphithéâtre. A la suite de ces degrés inébranlables comme le roc dont ils font partie, celui-ci faisant défaut, l'art y a suppléé par une construction dont les débris encombrent la scène, qui devait avoir, à en juger par les degrés subsistants, environ 15 mètres de rayon.

Ce n'etait pas assez pour allumer une noble rivalité et

pour exciter l'enthousiasme après la victoire, de combattre sous les regards d'Apollon; dans tous les cœurs le souvenir des ancêtres devait être présent ; ceux-ci devaient assister aux luttes de leurs descendants ; leurs cendres devaient frémir au bruit des clameurs et des applaudissements frénétiques : la Nécropole était donc en vue de l'amphithéâtre qu'elle dominait, à l'O. et au N. O., c'est-à-dire qu'elle s'étendait sur le versant Nord du promontoire, opposé à l'acropole. En y pénétrant, on n'a pas à chercher avec inquiétude un monument digne d'arrêter l'attention ; car elle est bientôt captivée par un tombeau taillé dans le roc à l'O. Bien qu'il ait beaucoup souffert des convulsions du sol, on voit qu'à l'origine il consistait en une vaste chambre sépulcrale où l'on compte encore 12 thèces. En 1863 des fouilles y furent pratiquées et amenèrent la découverte d'autres sépultures creusées sous le pavé de la chambre ; mais les quelques petits vases qui en furent exhumés ne correspondaient ni avec la magnificence ni avec le style du monument; de ce fait il est permis de conjecturer que ces tombeaux souterrains appartenaient à une époque plus récente :

La façade est également découpée dans le roc, sur une hauteur de 4m. 70 et une largeur de 22m. C'est un type du style dorique le plus pur, composé de 12 colonnes engagées, soutien d'un entablement dont le centre s'est rompu, entraînant dans sa chute une partie de la colonnade. Le rocher nivelé en plate-forme circulaire devant le portique, servait à recevoir des *Cippes* ou autels tumulaires ; ce sont des fûts de marbre de 0m 95 de diamètre sur 0m 80 de hauteur. Ces monuments, on le sait, diffèrent des colonnes

en ce qu'ils n'ont ni base ni chapiteau ; leurs proportions sont variables ; mais généralement ils sont ornés d'une chute de festons naissant de bucranes. Des cippes semblables se rencontrent fréquemment autour de la ville de Rhodes. Quatre de ceux qui nous occupent gisent sur le sol devant le monument ; un cinquième est encore debout ; aucun ne porte d'inscription.

Il n'est fait non plus aucune mention de ce tombeau dans les auteurs anciens. Ne semble-t-il pas que le nom de ceux qui y reposaient, ait été confié uniquement à la mémoire ou à la reconnaissance du peuple Lindien, pour rentrer dans le silence de la mort après la disparition de ce peuple, et ne pas lui survivre dans l'histoire ? Les réfléxions philosophiques que cette singularité peut fournir ne sont pas de nature à consoler ceux qui aiment à pénétrer les mystères du passé, et qui voudraient dire si ce tombeau somptueux est l'œuvre de la famille royale de Lindos, éteinte au IVeme siècle av. J. C, ou d'une autre famille opulente, ou enfin de la cité reconnaissante.

Une déception semblable est réservée au voyageur, lorsque, abandonnant ces ruines muettes, il se dirige vers un autre monument funèbre aussi remarquable peut-être que le précédent. Il couronne le point le plus culminant du cap Milianos, au N. N. E.. de Lindos, Quoique marqué sur la carte de l'Amirauté Anglaise H. R. (ruines helléniques), il n'a guère attiré l'attention des archéologues. C'est un isodomon circulaire, d'une extrême pureté de style, qui recouvre une chambre sépulcrale, mesurant 24^{m} 20 de circonférence. Ce tombeau est sans doute un monument consacré à la gloire de guerriers tombés dans

un combat mémorable, ou d'un personnage célèbre, du sage Cléobule peut-être cet ami de Solon, dont la mort fut pleurée par sa patrie tout entière, comme le témoignent ces mots gravés sur le marbre funèbre malheureusement perdu :

Ἄνδρα σόφον Κλεόβουλον ἀποφθίμενον καταπενθεῖ
Ἦδε πάτρα Λίνδος, πόντῳ ἀγαλλομένι.

(Le Sage Cléobule n'est plus ; Lindos sa patrie, qui brille au milieu des flots, déplore sa perte).

Cette inscription même ne fait-elle pas vaguement entendre le que tombeau de Cléobule était placé en un endroit visible de la mer? Peut-être nous trompons nous, mais c'est du moins l'impression qu'elle a produite sur notre esprit.

Nous savons du reste, que les monuments remarquables soit par leur style soit par leur destination, étaient presque toujours placés sur des éminences, et de manière à être vus de la mer ; tel était, pour ne citer qu'un seul exemple, le magnifique tombeau découvert lors de l'expédition de M. Newton, sur le cap des Lions, près de Cnide ; celui-ci était surmonté d'une belle sculpture qui lui servait de couronnement ; il en était probablement de même ici.

On ne doit pas s'étonner que la ville de Lindos ait été enrichie d'un si grand nombre d'œuvres d'art, quand on se rappelle qu'elle a été le berceau de beaucoup des hommes célèbres dont nous avons parlé dans le 1re partie. Il est probable que le Lindien presque indifférent aujourd'hui à cette gloire de sa patrie, détruit tous les jours les membres dispersés de statues sorties du ciseau de Charès et de Lachès ; d'

Athénodore et de Polydore, auteurs peut-être de plus d'une *merveille de l'art*, comme le disait Michel-Ange du Laocoon; d'Apollonius enfin et de Tauriscus. Car ils ont dû revêtir le marbre de le force de leurs athlètes; ils ont dû l'animer du génie inspiré de leurs poëtes; ils ont dû lui donner le reflet de la pensée éclairant le front de leurs savants; puisque Pindare, qui fit entendre les accords de sa lyre pour chanter les victoires de Diagoras, vanta, lui l'hôte favori d'Athènes, les statues qui peuplaient la patrie du trop heureux athlète.

Sur le sommet des montagnes qui environnent Lindos, on aperçoit au loin des mamelons qui trahissent la main de l'homme. Voulant s'assurer du fait, Mrs A. Biliotti et A. Salzmann pratiquèrent en 1863 une tranchée, et trouvèrent une amphore grecque commune; là s'arrêtèrent leurs recherches, ce qui est regrettable; car, comme dans la Troade, ces tumulus pourraient bien recouvrir des chambres sépulcrales encore inexplorées, contrairement à ce qu'ils constatèrent près de Lindos, où les tombeaux n'étaient pas cachés sous des tumulus; la terre faisant défaut plus loin, les tumulus sont formés de pierres de moyenne et de petite dimension.

Pendant l'occupation des Chevaliers, Lindos était encore une ville de quelque importance maritime; nous savons par le voyageur Sonnini (1778), et par la tradition, qu'il y a peu d'années encore, les marins de Lindos faisaient sur leurs navires de longs voyages que les autres insulaires n'osaient pas entreprendre. D'ailleurs, de nombreux objets de l'industrie Européenne au moyen âge et à des époques plus récentes, sont là pour attester les relations maritimes

des Lindiens.

La citadelle construite par les Chevaliers, est située sur le même emplacement que l'ancienne acropole, position presque imprenable. C'est bien, pour employer une expression consacrée, mais sans hyperbole ici, un nid d'aigle perché sur le sommet de cette gigantesque falaise: On y arrive par une pente assez raide, en montant les degrés d'un large escalier en maçonnerie qui conduit à une première enceinte, et aboutit un peu plus haut à une porte ouvrant sur une plate-forme de 120 pas de long sur 80 de large; cette plate-forme est entourée d'une épaisse muraille crénelée. On y remarque deux grandes citernes creusées dans le roc, probablement pour le service des temples et l'usage des guerriers au temps de l'acropole.

Après avoir suivi un long dédale d'escaliers et de couloirs fréquemment interceptés par des portes à machicoulis, on rencontre à droite lorsqu'on a franchi la dernière; un fût de marbre blanc avec une inscription grecque effacée en grande partie; mais quelques mots font comprendre que c'est un hommage à la valeur dans les conbats et au dévouement envers le peuple de Lindos; symétriquement placé en face, un fût de marbre bleu porte la date: "1512".

Cette porte donne accès sur la deuxième plate-forme, c'est-à-dire sur le même emplacement au Sud duquel était construit le temple de Minerve. Mais à l'acropole hellénique avait déjà succédé une forteresse byzantine; un œil exercé peut donc suivre trois époques différentes.

La résidence du Gouverneur et quelques maisons modestes, affectées probablement au logement de la garnison,

sont l'œuvre des architectes de l'Ordre. Les anciens matériaux ont largement contribué à leur érection; car en maints endroits des fragments précieux de marbres détrônés tiennent la place de pierres vulgaires.

Il est assez de mode de faire retomber une large part d'un vandalisme coupable sur les Chevaliers; c'est trop oublier l'histoire du passé, la complicité dans la destruction, et de la nature, et des vainqueurs qui les ont précédés, et de ceux qui les ont suivis. Les guerriers du Moyen-Age ont trouvé les ruines que l'Iconoclasme avait semées. En effet " Léon l'Isaurien, outre la violente aversion que son éducation rustique et son commerce avec les Juifs et les Arabes lui avaient inspirée pour les images, avait l'ambition d'imiter le calife Yézid qui venait de les détruire toutes en Syrie;......... il envoya dans les Iles de l'Archipel et dans les autres parties de son empire des émissaires dont le fanatisme et la férocité lui étaient connus ". * Constantin Copronyme alla plus loin encore: " dans le conciliabule de Constantinople, on condamna la Sculpture et la peinture comme des arts détestables ". ‡ Alors " les mains mutilées des artistes qui fuyaient la persécution, portèrent les images en Italie ". †
Les Chevaliers ont-ils anéanti par ignorance ou par fanatisme ce qui avait échappé à la fureur des Iconoclastes?

* Rio. L'art chret.-Introd.........

‡ Bossuet.-Disc. sur l'Hist. univ. 1re Partie.

† E. Cartier.-I. C. dans l'art.

Quant au reproche d'ignorance, il en faut rabattre, lorsqu'on étudie les monuments encore debout ou renversés qu'ils ont bâtis pendant deux siècles d'une possession tourmentée. Ils venaient, qu'on ne l'oublie pas, de la France, de l'Angleterre de l'Allemagne, de l'Italie et de l'Espagne, et ils en avait apporté avec eux ce goût de l'architecture qui peuplait de statues le portail des basiliques, et regrettait d'en laisser une pierre qui ne fût une page de l'histoire sacrée. Beaucoup d'entre eux avaient appartenu au Prieuré de St Gilles, et ce n'est pas en face des magnificences de ce portail, unique peut-être, qu'ils auraient pu rester ignorants des merveilles de l'art; nous en trouvons la preuve dans les ruines de leurs constructions enrichies de bas-reliefs aujourd'hui mutilés par les Turcs. A côté de leurs œuvres on voit aussi solidement encadrés d'autres bas-reliefs de l'art payen qui réfutent le reproche de fanatisme; enfin nous verrons plus loin qu'ils ont su discerner les chefs-d'œuvre et en enrichir l'Europe.

Le palais proprement dit n'existe plus que pas de hautes murailles, et il serait très difficile d'en reconstituer la disposition; les plafonds sont effondrés, les pavés arrachés, les entrefends rasés ou crevés; mais des lambeaux de fresque pourraient encore faire deviner quelques unes des légendes qui historiaient ces murailles. Le ciseau n'avait pas moins contribué que le pinceau à cette ornementation sévère qui rappelle d'ailleurs fidèlement les manoirs de la même époque. Des moulures d'une élégance sobre encadraient les armoires de l'Ordre et celles d'Emery d'Amboise encore existantes. Sur le manteau d'une cheminée dont l'ample foyer caractérise la grande salle d'honneur,

on voit suspendue la fleur de lys de France, pavillon plein de gloire, qui apprend à celui dont les couleurs représentent encore la protection que la France exerce sur les intérêts Chrétiens en Orient, l'origine de ce protectorat. Les meneaux des fenêtres reproduisent fidélement la croix. Par une ouverture pratiquée dans une voûte du rez-de-chaussée, la vue plonge dans un vaste souterrain; trois chambres sépulcrales creusées dans les parois en expliquent la destination.

Attenant au palais sont les ruines d'une chapelle dédiée à St. Jean. De la porte il ne reste debout que trois panneaux de marbre blanc qui l'encadraient. Ils nous ont semblé provenir des temples payens; car l'emploi de ces plaques de dimensions considérables n'est pas en harmonie avec les exigences du style gothique qui demande un appareil se prêtant mieux à la souplesse des lignes, qui évite les angles brusqués d'une architrave et dissimule la profondeur des plans par des archivoltes puissantes et multipliées. L'édifice se composait de trois nefs terminées en abside; la profondeur était de 25^{m}, la largeur totale de 16.

Du milieu de ces ruines gisantes et dominant les murailles qui ont résisté, s'élance un superbe palmier; seul il donne un peu de vie à ces pierres, qui rappellent de longs siècles de prospérité et des prodiges d'héroïsme. Quand le vent agite son panache de verdure, le voyageur, surpris dans sa méditation, croit entendre un sourire ironique de la lumière; car dans l'Orient les ruines ne se cachent pas sous un funèbre manteau de lierre et à l'ombre des grands arbres; le soleil allume le marbre, et développe un suaire éclatant autour d'un squelette blanchi.

Après avoir essayé d'en conserver ou d'en restaurer quelques parties, les Turcs, vers 1845 ont abandonné cette forteresse qu'une reconstruction et des armements nouveaux rendraient maîtresse de la mer.

Le bourg de Lindos se compose à peu près de 130 maisons; la plupart datent de l'époque des Chevaliers, et ont conservé le caractère du moyen-âge, elles sont partagées en plusieurs pièces, particularité qu'on ne rencontre dans aucun autre village. Les plafonds soutenus per de massives poutres de cyprès, et peints avec le même coloris que les plats connus sous le nom de plats de Lindos, auraient en Europe une grande valeur; un de ces plafonds particulièrement bien conservé, porte dans les métopes, l'aigle à deux têtes.

La population, au temps des Chevaliers, s'élevait à 2500 âmes; elle est réduite aujourd'hui à 650. Nous raménerons du reste nos lecteurs à Lindos à l'occasion de la Céramique, de la Religion, des mœurs et usages.



CHAPITRE·III.

ACHÆIA & IALYSSOS·



Tous les auteurs placent Hylissos d'après Homère, ou Ialyssos d'après les autres, aux pieds du mont Philerme. Cette assertion d'abord justifiée par la tradition, est confirmée par les quelques débris de marbre que l'on a trouvés en cet endroit et par les restes d'un môle que l'on peut voir lorsque les vagues soulevées par un fort vent de Nord ont balayé le sable de la plage.

Ialyssos était donc bien là et possédait un port pour abriter ses navires. Les alluvions qui ont formé la plaine de Crémasti, ont comblé le port en même temps qu'elles ont profondément enterré ce qui restait encore d'anciens vestiges de la ville. Il est aussi de tradition que les Chevaliers

en arrivant à Rhodes exploitèrent ces matériaux pour les employer dans leurs constructions de Crémasti et de Trianda ; mais qu'ils envoyèrent les œuvres d'art à leurs amis d'Europe ; c'est ce fait que nous avons donné à pressentir, quand nous les avons défendus de vandalisme. Il est vrai que ce système de conservation trop désintéressé a contribué à dérober ce qui pouvait nous fournir les éléments de l'histoire de cette cité, dont on ne saurait pas même retracer les contours ; au dire de Strabon ce n'était qu'un bourg :

"Εἶτ 'Ιάλυσος κώλη".

mais tout porte à croire qu'avant l'époque du célèbre géographe Ialyssos était une ville importante entourée de murailles, ou protégée tout au moins par une forte citadelle située sur le plateau de Philerme. Ce plateau au nivellement duquel l'art a sans doute beaucoup contribué, est elliptique et s'étend du N-E. au S-O. Il s'élève au dessus du niveau de la mer d'environ 275 mètres, et son orbite est de 1400. Les anciens auteurs lui donnent le nom *d'Ochyroma*, c'est-à-dire lieu fortifié ; mais c'est là une appellation générique plutôt qu'un nom propre. Strabon, dit à la vérité :

καὶ ὑπέρ αὐτῆν ἀκρόπολις ἐστιν Ὀχύρωμα καλουμένη,*
(et au dessus de celle-ci il y a une acropole nommée Ochyroma) ; mais il n'en reste pas moins acquis que ce mot désignait tout place forte.

Quel est donc le véritable nom de cette localité, et n'y

* Strabon l. XIV, 12.

faut-il voir qu'une simple forteresse ?

Diodore nous apprend que les Héliades construisirent la ville d'Achæïa dans la Ialysie :

..." κατώκησαν ἐν τῇ Ἰαλισίᾳ κτίσαντες πόλιν Ἀχαΐαν .

Ergéas est encore plus explicite :

.....οἱ περὶ Φάλανθος ἐν τῇ Ἰαλυσῷ πόλιν ἔχοντες, ὀχυρωτάτην τὴν Ἀχαΐαν καλουμένην".

Ces passages sont déjà assep précis pour prouver d'abord que l'expression *d'Ochyroma* doit être prise dans le sens de forteresse et ensuite, que la ville d'Achæïa qui d'après Ergéas était très forte, *ochyrotati*, n'était autre chose que l'acropole de Ialyssos, ou pour mieux dire, une ville forte, sous la protection de laquelle Ialyssos vint s'abriter.

Enfin une inscription mise au jour en 1867 par M. Alfred Biliotti, sur le versant Est de Philerme, tranche définitivement la question.

La stèle sur laquelle elle est gravée, se trouvait placée sur la route qui d'Achæïa descendait à Ialyssos, exactement comme le texte, l'indique :

καταβάσιος τᾶς ἐξ Ἀχαΐας πόλιος.

Cette inscription actuellement au Musée Britannique, est trop intéressante pour que nous ne la reproduisions pas en entier :

ΕΔΟΞΕΤΟΙΣΜΑΣΤΡΟΙΣΚΑΙΙΑΛΥΣΙΟΙ
ΣΤΡΑΤΗΣΑΛΚΙΜΕΔΟΝΤΟΣΕΙΠΕ
ΟΠΩΣΤΟΙΕΡΟΝΚΑΙΤΟΤΕΜΕΝΟΣ
ΤΑΣΑΛΕΚΤΡΩΝΑΣΕΥΑΓΗΤΑΙΚΑ
ΤΑΤΑΠΑΤΡΙΑΕΠΙΜΕΛΗΘΗΜΕΙΝ
ΤΟΥΣΙΕΡΟΤΑΜΙΑΣΟΠΩΣΣΤΑΛΑΙ

ΕΡΓΑΣΘΕΩΝΤΙΤΡΕΙΣΛΙΘΟΥΛΑΡΤ
ΟΥΚΑΙΑΝΑΓΡΑΦΗΙΕΣΤΑΣΣΤΑΛΑ
ΣΤΟΤΕΨΑΦΙΣΜΑΤΟΔΕΚΑΙΑΟΥΧΟ
ΣΙΟΝΕΝΤΙΕΚΤΩΝΝΟΜΩΝΕΣΦΕ
ΡΕΙΝΟΥΔΕΕΙΣΟΔΟΙΠΟΡΕΙΝΕΣΤΟΤΕ
ΜΕΝΟΣΚΑΙΤΑΕΠΙΤΙΜΙΑΤΩ . ΓΡΑΣ
ΣΟΝΤΙΠΑΡΑΤΟΝΝΟΜΟΝΘΕΜΕΙΝΔΕ
ΤΑΣΣΤΑΛΑΣΜΙΑΝΜΕΝΕΠΙΤΑΣΕΣΟ
ΔΟΥΤΑΣΕΚΠΟΛΙΟΣΠΟΤΙΠΟΡΕΥΟΜΕ
ΝΟΙΣΜΙΑΝΔΕΥΠΕΡΤΟΙΣΤΙΑΤΟΡΙΟΝ
ΑΛΛΑΝΔΕΕΠΙΤΑΣΚΑΤΑΒΑΣΙΟΣΤΑ.
ΕΞΑΧΑΙΣΠΟΛΙΟΣ

« Ἔδοξε τοῖς Μάστροις καὶ Ἰαλυσίοι[ς] Στράτης Ἀλκιμέδοντος εἶπε ὅπως τὸ ἱερὸν καὶ τὸ τέμενος τᾶς Ἀλεκτρώνας εὐαγῆται κατὰ τὰ πάτρια, ἐπιμεληθῆμειν τοὺς ἱεροταμίας ὅπως στᾶλαι ἐργασθέωντι τρεῖς λίθου λάρτου καὶ ἀναγραφῆ ἐς τὰς στάλας τὸ τε ψάφισμα τόδε καὶ ἃ οὐχ ὅσιον ἐντι ἐκ τῶν νόμων ἐσφέρειν οὐδὲ εἰσοδοιπορεῖν ἐς τὸ τέμενος καὶ τὰ ἐπιτίμια τῷ πράσσοντι παρὰ τὸν νόμον, θέμειν δὲ τὰς στάλας, μίαν μὲν ἐπὶ τᾶς ἐσόδου τᾶς ἐκ πόλιος ποτιπορευομένοις, μίαν δὲ ὑπέρ τὸ ἱστιατόριον, ἄλλαν δὲ ἐπὶ τᾶς καταβάσιος τᾶ[ς] ἐξ Ἀχαίας πόλιος ».

Comme on le voit, c'est un décret par lequel les Mastères et les habitants de Ialyssos, ordonnent, conformément aux anciennes prescriptions, la consécration d'un Hïéron et d'un Téménos à la déesse Alectrona. il est enjoint au trésorier religieux de faire graver ce décret sur trois stèles et de placer l'une d'elles à l'entrée du téménos, du côté de la ville; une autre au dessus de l'*Estiatorion*, et la troisième, sur la route qui descend de la ville d'Achaïa. Cette

dernière, est celle que Mr A. Biliotti a rencontrée, loin de tout autre monument établie sur son socle, évidemment dans sa position primitive; là donc était la route qui descendait de la ville d'Achæïa, aujourd'hui du plateau de Philerme; il en faut conclure que Ialyssos et son acropole la très forte *(ochyrotati)*, qualifiée d'un nom particulier, formaient deux villes distinctes, mais étroitement unies.

La seconde partie de cette inscription contenant le décret même, donne une idée très nette du respect que les habitants de Ialyssos avaient pour les lieux consacrés à la religion.

ΝΟΜΟΣΑΟΥΧΟΣΙΟΝΕΣΙΜΕΙΝΟΥΔΕ
ΕΣΦΕΡΕΙΝΕΣΤΟΙΕΡΟΝΚΑΙΤΟΤΕ
ΜΕΝΟΣΤΑΣΑΛΕΚΤΡΩΝΑΣΜΗΕΣΙ
ΤΩΙΠΠΟΣΟΝΟΣΗΜΙΟΝΟΣΓΙΝΟΣ
ΜΗΔΕΑΛΛΟΛΟΦΟΥΡΟΝΜΗΘΕΝΜΗ
ΔΕΕΣΑΓΕΤΩΕΙΣΤΟΤΕΜΕΝΟΣΜΗ
ΘΕΙΣΤΟΥΤΩΝΜΗΘΕΝΜΗΔΕΥΠΟΔΗ
ΜΑΤΑ . . . ΦΕΡΕΤΩΜΗΔΕΥΕΙΟΝΜΗ
ΘΕΝΟΤΙΔΕΚΑΤΙΣΠΑΡΑΤΟΝΝΟΜΟΝ
ΠΟΙΗΣΗΙΤΟΤΕΙΕΡΟΝΚΑΙΤΟΤΕΜΕΝΟΣ
ΚΑΘΑΙΡΕΤΩΚΑΙΕΠΙΡΕΖΕΤΩΗΕΝΟ
ΧΟΣΕΣΤΩΤΑΙΑΣΕΒΕΙΑΙΕΙΔΕΚΑ
ΠΡΟΒΑΤΑΕΙΣΒΑΛΗΙΑΠΟΤΕΙΣΑΤΩΥ
ΠΕΡΕΚΑΣΤΟΥΠΡΟΒΑΤΟΥΟΒΟΛΟΝ
ΘΕΣΒΑΛΩΝΠΟΤΑΓΓΕΛΛΕΤΩΔΕ
ΤΟΝΤΟΥΤΩΝΤΙΠΟΙΕΥΝΤΑΟΧΡΗΙ
ΖΩΝΕΣΤΟΥΣΜΑΣΤΡΟΥΣ

“Νόμος ἃ οὐχ ὅσιον ἐσίμειν οὐδὲ ἐσφέρειν ἐς τὸ ἱερὸν καὶ τὸ τέμενος τᾶς Ἀλεκτρώνας, μὴ ἐσίτω ἵππος, ὄνος,

ἡμίονος, γῖνος μηδὲ ἄλλο λόφουρον μηθὲν μηδὲ ἐσαγέτω εἰς τὸ τέμενος μηθεὶς τούτων μηθὲν μηδὲ ὑποδήματα[εἰς] φερέτω μηδὲ ὕειον μηθὲν ὅ τι δέ κά τις παρὰ τὸν νόμον ποιήσῃ τό τε ἱερὸν καὶ τὸ τέμενος καθαρέτω καὶ ἐπιρεζέτω ἢ ἔνοχος ἔστω τᾷ ἀσεβείᾳ εἰ δέ κα πρόβατα εἰσβάλῃ ἀποτεισάτω ὑπὲρ ἑκάστου προβάτου ὀβολὸν ὁ ἐσβάλων ποταγγελλέτω δὲ τὸν τοῦτον τι ποιεῦντα ὁ χρῄζων ἐς τοὺς Μάστρους".

Elle contient la liste des animaux impurs auxquels l'entrée du Hiéron et du Téménos est interdite ; ce sont les chevaux, les ânes, les mulets, ainsi que les *ghinos* (mulets nés de jument et de mulet ?) et en général à toute espèce de bête de somme. Aucun homme ne doit non plus pénétrer dans le temple avec des sandales ou autre objet fabriqué avec de la peau de sanglier. Celui qui enfreindrait ces prescriptions, serait tenu de purifier le Hiéron et le Téménos et d'offrir des sacrifices ; à défaut de quoi, il serait sujet à des poursuites pour manque de respect. Celui qui laisserait pénétrer des brebis dans l'enceinte sacrée, serait tenu de payer une obole pour chaque brebis, et tout témoin d'une violation pourra dénoncer le fait aux Mastères.

A en juger par la forme des caractères, cette inscription daterait tout au plus du Vme siècle av. J. C.

La nécropole de Ialyssos couvre les pentes O. de mont Philerme, toutes les collines qui s'avancent vers Crémasto, et au N-E., dans la direction de Trianda. La partie la plus archaïque est plutôt sur les collines qui forment les dernières pentes N-E. du Philerme, tandis que les tombeaux trouvés entre le vallon de Daphni à l'Ouest, et le

village de Crémasto, ont un caractère hellénique. On en a rencontré aussi de l'époque de transition et d'autres de l'époque Romaine et même Byzantine. Une grande analogie dans le mode de sépulture pendant la première période unit Ialyssos à Camiros; mais contrairement à ce qui se pratiquait dans cette dernière localité, quelques uns des tombeaux déblayés à Ialyssos, dont la haute antiquité est bien caractérisée, contenaient plusieurs corps à la fois. On y trouva très peu de vases, et parfois il n'y avait même pas une misérable amphore. Cette circonstance permet de supposer que ces tombeaux, violés à une époque plus récente, ont été mis en usage une seconde fois par une génération qui ne faisait plus aux morts le sacrifice de ces objets.

L'analogie signalée entre les tombeaux de Ialyssos et ceux de Camiros, n'existe qu'à l'intérieur de la chambre sépulcrale; mais il différaient par les dispositions extérieures. En effet, ici on ne descend pas dans les tombeaux creusés sur les élévations, par un puits, mais par un couloir en pente douce, ouvert à son extrémité par une baie à linteau brisé en angle aigu et fermée par des pierres de taille non cimentées.

L'étude des poteries exhumées à Ialyssos a sa place marquée dans l'étude générale de la céramique.

Cette ville n'a pas d'autre histoire particulière, que le fait de sa fondation, due à Ialyse, un des fils de Cercaphus, échappé avec quelques familles à l'inondation de Kyrvi. En 1494 av. J. C., d'après le récit de Diodore, la population s'accrut d'une colonie phénicienne que Cadmus établit pour desservir un temple élevé par lui en l'honneur

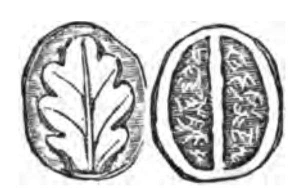
de Neptune. Cette colonie ne tarda pas à faire disparaître la race indigène en se mêlant avec elle par le mariage, et Ialyssos devint ville phénicienne comme Camiros et Lindos. Mais Ialyssos fut la dernière ville qui resta en possession de ce peuple et il la défendit longtemps avant que le grec Iphiclus s'en emparât. En 408 av. J. C., les Ialyssiens se joignirent aux habitants de Camiros et de Lindos pour fonder la ville de Rhodes; mais en y transportant le souvenir de leur origine, et le culte de leur fondateur, dont l'image vénérée, œuvre de Protogène, resta le plus précieux trésor.* La déchéance de Ialyssos marcha rapidement puisque au temps de Strabon elle n'est plus qu'un bourg; les chroniqueurs Byzantins n'en font aucune mention; il est donc probable que sa ruine était déjà consommée depuis quelque temps.

Ialyssos ne parait avoir donné le jour parmi les hommes célèbres dont l'Ile de Rhodes est la patrie, qu'au poëte Timocréon, ce gourmand renommé, ce médisant incorrigible que Simonide a si rudement stigmatisé, dans son épitaphe.

* Ciceron: In Verrem. De signis.

CHAPITRE IV.

CAMIROS.



Le nom de Kamiri ou Kambyri sous lequel les paysans désignent un endroit situé à l'O-S. O-de l'Atabyros, a causé une erreur qui s'est répandue d'autant plus facilement qu'on y a trouvé beaucoup de ruines; là donc avait dû être l'antique Camiros.

Cependant Strabon est si précis sur ce point qu'on aurait évité cette erreur, en suivant son texte comme un fil d'Ariane:

Μετὰ δὲ Λίνδον Ἰξία χωρίον καὶ Μνασύριον, εἶθ' ὁ Ἀτάβυρος ὄρος τῶν ἐνταῦθα ὑψηλότατον, ...εἶτα Κάμειρος.*

1. XIV. 12.

(Après Lindos, Ixia, localité sans importance et Mnasyrion, puis l'Atabyros, la plus haute montagne du pays, ensuite Camiros).

M. Guérin à mal saisi le nom de Kamiri, qu'il rend par celui de *Camiros*; mais ramené forcément dans le vrai par la précision du texte de Strabon, il conseillait dès 1856 de rechercher Camiros plus haut; vers le Nord de l'Atabyros.

Les fouilles patiquées de 1859 à 1864 par Mrs. A Biliotti et A. Salzmann ont pleinement prouvé que Strabon était parfaitement exact, et que M. Guérin n'était pas trop éloigné de la vérité. Il a eu cependant le tort d'oublier Critinia et de prendre les ruines de cette ville pour celles de Camiros située plus loin encore, au N N-E de l'Atabyros. Notre carte ainsi que celle de l'Amirauté Anglaise, rectifiée depuis cette découverte, donne la position certaine de cette ville.

En arrivant au Cap Aghios Minas, on remarque les ruines d'une tour que les Chevaliers ont élevée sur d'anciennes assises helléniques encore visibles, et près de là une jetée qui protégeait un petit port contre les vents dominants d'Ouest. Partant de ce point, la ville montait par terrasses, dans la direction du S-S-E., le flanc de la montagne, auquel les paysans ont toujours conservé le nom de *Camiros*; la terrasse supérieure est une plate-forme assez régulière et demi-circulaire, dont l'arc regarde par les deux extrémités le N-N-O., c'est-à-dire le Cap Aghios Minas; la sous-tendante de cet arc a 200^m de longueur environ. Du centre de ce plan nait une légère dépression de terrain, qui parait marquer le tracé d'une rue descendant en

ligne droite jusqu'au port. La ville s'étendait sur les deux côtés de cette artère principale.

Les versants Est et Ouest de la colline occupée par la ville, le dernier surtout, inclinés rapidement sont limités par de profonds ravins qui se dirigent parallélement l'un au Sud, l'autre au Nord.

Tel est sorti des intelligents travaux de Mrs Biliotti et Salzmann le plan de Camiros. A l'acropole était réservé le plateau culminant dont elle suivait le contour, en s'allongeant de l'Est à l'Ouest; au S-O sont des fondations en pierres de taille; leur disposition indique qu'elles soutenaient les piliers d'une porte, à laquelle conduisait probablement la voie dont on retrouve les traces quelques pas plus bas; cette voie suit pour quelque temps les sinuosités de la colline à l'Est en bordant le ravin dans lequel elle plonge en pente douce par le Sud; puis elle fait coude, et prend la direction de Ialyssos. Des fragments de sculpture que l'on a découverts sur ce tracé permettent de croire que c'était la voie par où les triompateurs portaient au temple les trophées de leur victoire, en passant sous les regards des héros dont les statues bordaient, à Camiros comme presque partout ailleurs, la voie sacrée.

Il est difficile de saisir sur le plateau de l'acropole la trace des fortifications; elles ont dû être entraînées par des éboulements, car le terrain en plus d'un endroit, ne conserve évidemment pas le forme primitive. Une citerne étroite court sur toute la longueur de la colline. Large de 1 mètre sur 2 de profondeur, elle est divisée de distance en distance par des banquettes destinées sans doute à amoindrir la force de pression de l'eau et à la diriger dans

divers embranchement qui se prolongent vers le Nord et le Sud. Des puits creusés aux extrémités de ces embranchements, permettaient de puiser de l'eau dans tous les quartiers à la fois. Cette disposition, très commode aux besoins de la population, avait en outre l'avantage de ne pas affaiblir le terrain qui supportait le poids de l'acropole. A l'Est, sur une terrasse qui a pour base une partie de la citerne elle même, on a mis à jour les fondements d'un temple; là où manquait cet appui, le terre-pein est consolidé par un mur de soutènement, construction hellénique primitive; mais la masse de temple menaça probablement d'écraser ce fondement et un autre mur du plus beau style a été construit sur une seconde terrasse comme contrefort du premier. Toujours du côté de l'orient on a découvert un puits carré, tout-à-fait indépendant de la citerne; il était comblé d'ex-voto.

Ce temple était sans aucun doute celui de Minerve Telchine, comme l'atteste l'inscription suivante trouvée dans les ruines mêmes, et qui est d'autant plus intéressante que les documents sur l'histoire particulière de Camiros sont très rares.

ΕΔΟΞΕΚΑΜΙΡΕΥΣΙΤΑΣΚΤΟΙΝΑΣΤΑΣΚΑΜ:ΡΕΩΝΤΑΣ
ΕΝΤΑΙΝΑΣΩΙΚΑΙΤΑΣΕΝΤΑΙΑΠΕΙΡΩΙΑΝΑΓΡΑΨΑΙΠΑΣΑΣ
ΚΑΙΕΧΘΕΜΕΙΝΕΣΤΟΙΕΡΟΝΤΑΣΑΘΑΝΑΙΑΣΕΣΤΑΛΑΙ
ΛΙΘΙΝΑΙΧΩΡΙΣΧΑΛΚΗΣΕΞΗΜΕΙΝΔΕΚΑΙΧΑΛΚΗΤΑ:Σ
ΑΝΑΓΡΑΦΗΜΕΙΝΑΙΚΑΧΡΗΙΖΩΝΤΙΕΛΕΣΘΑΙΔΕΑΝΔΡΑΣ
ΤΡΕΙΣΛΥΤΙΚΑΜΑΛΛΟΙΤΙΝΕΣΕΠΙΜΕΛΗΘΗΣΕΥΝΤΙΤΑΥ
ΤΑΣΤΑΣΠΡΑΞΙΟΣΩΣΤΑΧΙΣΤΑΚΑΙΑΠΟΔΩΣΕΥΝΤΑΙ
ΤΩΙΧΡΙΖΟΝΤΙΕΛΑΧΙΣΤΟΥΠΑΡΑΣΧΕΙΝΤΑΝΣΤΑΛΑΝ
ΚΑΙΤΑΣΚΤΟΙΝΑΣΑΝΑΓΡΑΨΑΙΚΑΙΞΓΚΟΛΑΨΑΙΕΝΤ

[ΑΙΣΤΑ
ΛΑΙΚΑΙΣΤΑΣΑΙΕΝΤΩΙΙΕΡΩΙΤΑΣΑΘΑΝΑΣΚΑΙΠΕΡΙΒΟΛΙ
[ΒΩ
ΣΑΙΩΣΕΧΗΙΩΣΙΣΧΥΡΟΤΑΤΑΚΑΙΚΑΛΛΙΣΤΑΤΑΔΕΤΕ
ΛΕΥΜΕΝΑΕΣΤΑΥΤΑΠΑΝΤΑΤΟΝΤΑΜΙΑΝΠΑΡΕΧΕΙΝ
ΕΓΔΕΤΑΥΤΑΝΤΑΝΚΤΟΙΝΑΝΑΠΟΔΕΙΚΝΥΕΝΤΟΥΣ
ΚΤΟΙΝΑΤΑΣΜΑΣΤΡΟΝΕΝΤΩΙΙΕΡΩΙΤΩΙΑΓΙΩΤΑΤΩΙ
ΕΝΤΑΙΚΤΟΙΝΑΙΚΑΤΑΤΟΝΝΟΜΟΝΤΟΝΤΩΝΡΟΔΙΩΝ
ΤΟΥΤΟΙΔΕΣΥΝΛΕΓΕΣΘΩΝΕΝΚΑΜΙΡΩΙΕΙΣΤΟ
ΙΕΡΟΝΤΑΣΑΘΑΝΑΙΑΣΟΚΚΑΤΟΙΙΕΡΟΠΟΙΟΙΠΑΡΑΓΕ
ΩΝΤΙΚΑΙΑΘΡΕΟΝΤΩΤΑΙΕΡΑΤΑΚΜΜΙΡΕΩΝ
ΤΕΛΗΠΑΝΤΑΑΙΤΙ...

« Ἔδοξε Καμιρεῦσι, τὰς κτοίνας τὰς Καμιρέων τὰς ἐν τᾷ νάσῳ καὶ τὰς ἐν τᾷ ἀπείρῳ ἀναγράψαι πάσας καὶ ἐχθέμειν ἐς τὸ ἱερὸν τᾶς Ἀθαναίας ἐ[ν] στάλᾳ λιθίνᾳ χωρὶς Χάλης, ἐξήμειν δὲ καὶ Χαλκήταις ἀναγραφήμειν αἴκα χρηΐζωντι, ἑλέσθαι δὲ ἄνδρας τρεῖς αὐτίκα μάλα οἵτινες ἐπιμεληθησεῦντι ταύτας τᾶς πράξιος ὡς τάχιστα, καὶ ἀποδοσεῦνται τῷ χρηΐζοντι ἐλαχίστου παρασχεῖν τὰν στάλαν καὶ τὰς κτοίνας ἀναγράψαι καὶ ἐγκολάψαι ἐν τᾷ στάλᾳ καὶ στᾶσσι ἐν τῷ ἱερῷ τᾶς Ἀθανᾶς καὶ περιβολιβῶσαι ὡς ἔχῃ ὡς ἰσχυρότατα καὶ κάλλιστα, τά δὲ τελεύμενα ἐς ταῦτα πάντα τὸν ταμίαν παρέχειν, ἐγ δὲ ταυτᾶν τᾶν κτοινᾶν ἀποδεικνύειν τοὺς κτοινάτας μάστρον ἐν τῷ ἱερῷ τῷ ἁγιωτάτῳ ἐν τᾷ κτοίνᾳ κατὰ τὸν νόμον τὸν τῶν Ῥοδίων, τοῦτοι δὲ συνλεγέσθων ἐν Καμίρῳ εἰς τὸ ἱερὸν τᾶς Ἀθαναίας ὄκκα τοὶ ἱεροποιοὶ παραγέ[ν]ωντι καὶ ἀθρεόντω τὰ ἱερὰ τὰ Καμιρέων[τα δαμο] τελῆ πάντα, αἰτι . . (?)

C'est, comme on le voit, un décret rédigé en dialecte dorien le plus accentué, ordonnant que les *Ktynes* Cami-

réens, qui se trouvent dans l'Ile ou à Apira (sur le Continent), soient inscrits sur une stèle de marbre qui sera placée dans le temple de Minerve. Sont exceptés de cette mesure les Ktynes de Halki; mais, si les Halkiotes le désirent, ils peuvent eux aussi enregistrer séparément leurs Ktynes. Trois commissaires seront immédiatement nommés, et ils veilleront à l'exécution du décret. Ils traiteront pour l'achât d'une stèle, donnant la préférence aux meilleures conditions, et l'entrepreneur devra inscrire les noms des Ktynes sur la stèle qu'il placera dans le temple de Minerve en la contournant d'une muraille. Le trésorier payera tous ces frais. Les Ktynates devront choisir un *Mastère* qui sera élu dans le très-saint Hiéron, dans la réunion des Ktynes, selon la loi des Rhodiens. Les Ktynes doivent se réunir à Camiros, dans le Hiéron de Minerve, et en présence des intendants de la religion, ils inspecteront tous les temples Camiréens ....

Il est fâcheux que l'on n'ait pas retrouvé la stèle sur laquelle étaient inscrits les différents Ktynes Camiréens; mais d'après la teneur de ce décret l'Ile de Halki devait dépendre de Camiros; cette ville en possédait encore d'autres au moins comme vassales sur le continent. Cette dénomination de Ktynes paraissant pour la première fois n'a pas, à notre connaissance d'autre explication que ce passage d'Eschyus:

«Κτύναι, ἢ κτοῖναι, χωρήσεις προγονικῶν ἱερείων, ἢ δῆμος μεμερισμένος.»

ce qui permet de supposer sans crainte de se tromper gravement, que les Ktynes répondaient aux subdivisions territoriales du district Camiréen, c'est-à-dire de bourgades

formant une fédération sous le gouvernement d'un grand conseil dont les réunions avaient pour centre Camiros, et pour siége le temple de Minerve. L'objet de la réunion décrétée sur l'inscription, était de procéder à l'enregistrement des habitants de ces bourgades, à l'élection de leurs magistrats, et enfin à l'inspection des temples de tout le district de Camiros.

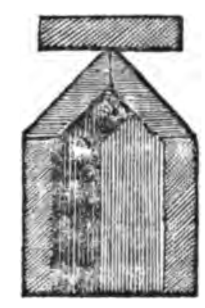
Mais revenons sur le plateau de l'Acropole, et continuons notre description topographique.

En suivant la lisière des ravins qui détachent la colline de Camiros à l'Est et à l'Ouest, on retrouve des assises, bases d'une muraille construite en pierres de taille, et qui devait enceindre la ville. Toutefois ces vestiges peu importants indiquent plutôt un mur de délimitation qu'une ceinture de fortifications. Du reste les auteurs anciens nous apprennent que Camiros n'était pas une ville fortifiée.

Dans le ravin de l'Est, s'est conservé en assez bon état un réservoir long et étroit; il était alimenté par un conduit qui, traversant la voie sacrée, allait chercher l'eau d'une source située à un quart d'heure de distance, au Sud de l'acropole.

Au Nord de ce réservoir, à une faible distance, commence une galerie souterraine haute de 1m50 et large de 0m75; l'entrée en est aujourd'hui obstruée par un éboulement. C'était sans contredit un aqueduc, dont l'économie prouve l'intelligence des architectes. Deux orifices superposés percés dans la paroi du réservoir partageaient la violence du jet d'écoulement; la lèvre supérieure rongée, démontre un long travail de l'eau qui tombait dans

une petite vasque encore existante. Si ce réservoir communiquait avec la galerie, c'était au moyen de conduits partant des orifices; car la vasque est sur un niveau inférieur à celui de l'entrée de la galerie. Pour la construire



il a suffi de perforer le rocher, en reliant les interruptions au moyen de gros blocs équarris; un chaperon en dos d'âne tombe sur les parois latérales; mais pour obvier aux infiltrations inévitables, l'arête en est tronquée, et sur le plan ainsi formé sont assis des tabliers épais. Cette construction rappelle l'architecture cyclopéenne, et l'une des portes de Mycènes. De l'autre côté de la colline, une issue semblable marque l'extrémité du canal; au dessous une cavité profonde reçoit aujourd'hui les eaux d'un torrent formé par des pluies abondantes que rien ne détourne plus. Il est probable que cette cavité, revêtue autrefois d'une maçonnerie, était un second réservoir au service du quartier central de la ville.

A 200 pas environ de là (N-O.), est un puits rond; de nombreux ex-voto, pareils à ceux qui comblaient le puits du temple de Minerve sur l'Acropole, en ont été retirés. Cette circonstance fait présumer que les ruines qui l'avoisinent, mises en partie à découvert, sont celles d'un temple; quelques belles dalles de marbre exhumées au même endroit, confirment cette conjecture,

Dirigeons nous maintenant à l'O-N-O. de l'extrémité de l'aqueduc, et au S-S-O. du puits; à 75 pas environ de ce dernier on a trouvé récemment une stèle portant cette inscription:

Τιμα[κρά]της Τιμοθέου [δ]αμιουργήσας
καὶ Ἱεροποιοὶ
Τιμ[ο]σιάναξ Δωριέως
Ἀλεξιάδας Ἀγησίππου
Ἀρχιπποσονας Ἄνδρου
Ἑρμοκράτης Διογενεὺς
Βουλακράτης Σοστράτου
Γύθων Δι(ο)γενεὺς
Δαμαγόρας Δαμαγήτου
Νικοπόλης Ἀγησάνδρου
Ἀγαθόκριτος Δωριέως
Ἀριστονίδας Ἀλεξιμάχου
Μέγασων Κριτοβούλου
Νίκων Τελέσωνος
Ἀιαρχιαρίστας Φιλιωνθέστια
καὶ Ἱερεῖς Ἀθανᾶς Πολιάδος Διὸς Πολιέως
Ἀγησικράτης Ἀριστοκρατεὺς
Ἀπολλωνος Πυθίου
Ἀριστόμαχος Ἀριστομαχίδα
Ἀπολλωνος Καρνείου
Θεύηππος Ἀρχιδάμου
Ποτειδανὸς Κυρητείου
Τελεσίας Καλλισθενεὺς
Ἡρακλεὺς . . κριιις Τιμακρατεὺς
Ἀφροδίτας Μενεκλῆς Ἀριστείδα
Ἀγωνοθέτας
Ἀλεξίμαχος Θηραΐδα
ΘΕΟΙΣ

Timocrate fils de Timothée, démiurge,
et les Sacrificateurs;
(suivent les noms)
et les prêtres de Minerve Poliade et de Jupiter Poliéus;
Agésicrate, fils d'Aristocratès,
Prêtre d'Apollon Pythien;
Aristomaque, fils d'Aristomaque,
Prêtre d'Apollon Carnéen;
Theuippe, fils d'Archidame,
Prêtre de Neptune Curétéen;
(*N*. *N*)
Le Président des Jeux
Aleximaque Théraée:
AUX DIEUX

Ce marbre a peut-être été transporté en dehors d'un édifice peu important, à en juger par les fondements qui subsistent encore à côté de l'issue inférieure de l'aqueduc, et qui communiquait par des degrés encore visibles, avec le réservoir supposé; car à l'endroit où il gisait, il n'y a aucune trace de construction.

Voilà tout ce qui a été retrouvé de la ville habitée autrefois par une population nombreuse; car la nécropole est très étendue dans la direction de l'Est à l'Ouest.

Les habitants paraissent s'être tout d'abord servis, pour la sépulture de leurs morts, des flancs mêmes de la colline de l'acropole, et ensuite du monticule situé au Sud de celle-ci, connu sous le nom de : *Tou Papa i loures*, séparé de la colline principale par une gorge déclinant vers l'Est. C'est par cette gorge que descendait la voie sacrée. Au Sud, une étroite langue de terre relie *Tou Papa i loures* au

plateau de *Cazviri*, centre de la nécropole ; nous y avons vu récemment un autel tumulaire entouré de tombeaux, et portant l'inscription suivante :

ΤΩΝΚΑΤΑΤΟΝΣΕΙΣΜΟΝΤΕΛΕΥΤΑΣΑΝΤΩΝ

»Τῶν κατὰ τὸν σεισμὸν τελευτασάντων«.

(A la mémoire des victimes du tremblement de terre). Cette inscription se rencontre trop fréquemment dans l'Ile, et surtout dans le voisinage de la ville de Rhodes, pour ne pas attester une fois de plus les grands désastres dont nous avons parlé.

Le plateau de *Kehraky*, à l'Est de Camiros, obtint ensuite la préférence ; mais l'époque de transition non seulement reprit le terrain de *Cazviri* ; elle occupa encore celui de *Fikelloura* plus à l'Ouest. Sur ce dernier point, l'époque Hellénique trouva encore assez de place pour y enterrer ses morts, puis fut forcée de s'étendre un peu partout au delà des anciennes limites, témoin le fameux vase de Thétis, aujourd'hui la propriété du Musée Britannique, trouvé entre *Kehraky* et le village actuel de Calavarda, à une assez grande distance de la nécropole proprement dite.

Cependant, d'après les directeurs des fouilles, le tombeau dont on l'exhuma ainsi que d'autres groupes de sépultures isolées auraient été spécialement destinés à certaines familles, et pour ce motif enclavés peut-être dans leurs propriétés particulières, ou concédés par la ville sur la voie sacrée.

La nécropole de Camiros étant celle qui a été le mieux étudiée pendant plusieurs années consécutives par Mrs. A. Biliotti et A. Salzmann, nous l'avons choisie pour

déterminer les différentes constructions tumulaires usitées par les anciens habitants de l'Ile; car à peu d'exceptions près, elles sont les mêmes dans les nécropoles de Lindos et de Ialyssos.

Les tombeaux, serrés ici dans un étroit espace, ailleurs assez éloignés les uns des autres, démontrent que l'on ne s'astreignait pas à un système régulier d'inhumation ; deux choses expliquent ce désordre apparent : c'est d'une part la qualité du sol qui ne se prêtait pas également favorable aux excavations, et d'autre part une prédilection religieuse attachée à certains endroits. Pour l'un ou pour l'autre de ces motifs, une partie de la colline de *Kehraky* a fourni un aliment inépuisé pendant cinq années consécutives de recherches, tandis qu'en d'autres endroits de cette même colline, l'insuccès des travaux allait produire un découragement absolu, lorsqu'un heureux hasard fit découvrir le riche tombeau où était renfermé le vase de Thétis, et dans un périmètre assez restreint plusieurs autres.

Du plan de la nécropole nous passons à la description des différentes formes affectées aux tombeaux proprement dits et aux chambres sépulcrales; le roc, ou pour mieux dire l'argile calcaire durcie au point de former une espèce de rocher, en fournit toujours la matière; car le terrain, d'une éclatante blancheur, justifie depuis le ravin O. jusqu'à celui qui sépare le territoire de Calavarda de celui de Fanès, l'épithète ἀργινόεις donnée par l'immortel Homère à tout le pays Camiréen; si juste d'ailleurs, qu'elle ne permettait pas à M. Guérin de placer Camiros dans la plaine de Langonia, comme nous le verrons plus loin.

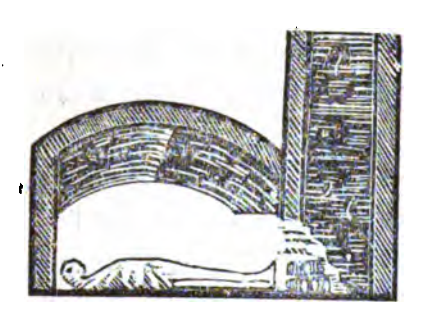


Figure 1.

Les tombeaux voûtés représentés dans la figure ci-contre, mesuraient en moyenne 1m 20 de large, sur 1m 50 de haut, et 2m 15 de long. L'entrée en était fermée avec des pierres carrées non cimentées. Ils paraissent avoir généralement servi à des personnes peu aisées, car on n'y a trouvé que des vases très-ordinaires.

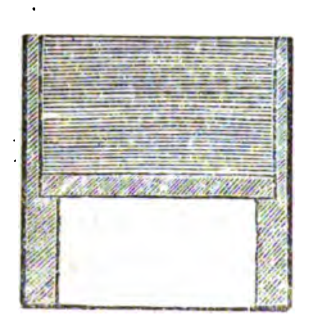


Figure 2.

Ceux-ci sont de simples tranchées longitudinales de même dimension que les excavations précédentes, et creusées à 1m 50 de profondeur totale ; une saillie des parois retenait à une hauteur convenable une large dalle qui fermait le tombeau.



Figure 3.

Pour plus de solidité, un chaperon a remplacé cette dalle (Fig. 3) ; et de cette transformation est né un autre

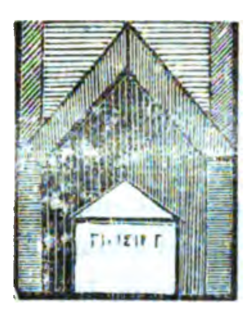


Figure 4.

progrès : les cadavres ont été ensevelis dans des sarcophages en terre cuite (Fig. 4).

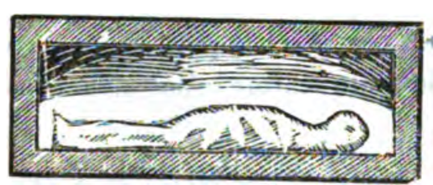


Figure 5.

La figure 5 est le modèle d'une sépulture plus simple ; la roche est évidée horizontalement, quelque fois en cul de four, et fermée généralement du côté des pieds par une dalle verticale.



Figure 6.

On s'est contenté aussi d'ouvrir sur une face de rocher des petites niches rectangulaires dans lesquelles on enfermait des urnes contenant les ossements calcinés et les cendres qui restaient après la cinération.



Figure 7.

La figure 7 diffère de la précédente en ce que le tombeau est creusé verticalement dans la terre argileuse ou dans la roche, à une profondeur suffisante pour loger des urnes du genre, appelé Πίθος dans lesquelles on a trouvé des ossements d'enfants ou d'adolescents.

On rencontre aussi souvent des urnes semblables dans les

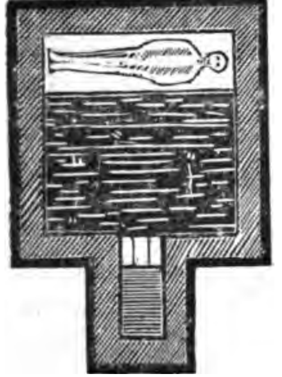
puits qui conduisent aux chambres sépulcrales, second mode de sépulture. Leurs dimensions varient selon le nombre de cadavres qu'elles devaient recevoir ; mais celles destinées à un seul mort, mesurent en moyenne 1m80 sur 2m30. Le puits d'ouverture est ordinairement un carré long, d'une profondeur minimum de 1m20, et maximum de 1m50; au fond est l'entrée de la chambre, fermée par des pierres non cimentées. Le plafond légèrement voûté, est presque toujours effondré ; mais les parois et le pavé, quoique obstrués par des débris de toute nature, sont bien conservés.


Figure 8.

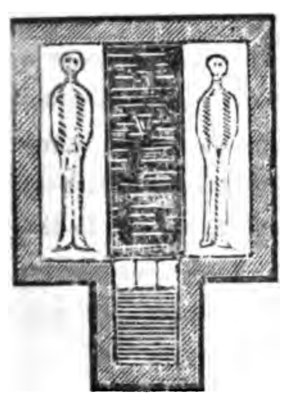
Parfois le puits est remplacé par un boyeau en pente fermé également à son extrémité par des pierres équarries mais non cimentées. Les dispositions intérieures des chambres sépulcrales peuvent être ramenées à quatre modèles :


Figure 9.

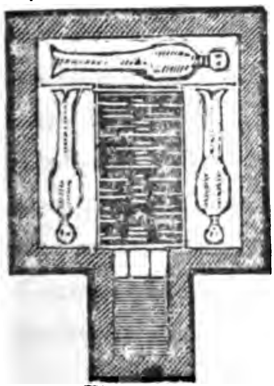
Le pavé est parfaitement uni sur toute la surface, dont le cadavre occupait le milieu, la tête ayant été introduite la première.


Figure 10.

Ici un pavé de la largeur du corps humain forme banquette au fond de la chambre transversalement à l'entrée.


Figure 11.

Quand la chambre est destinée à recevoir deux ou trois cadavres, alors les lits funèbres sont disposés comme on le voit dans les Fig. 11 et 12.


Figure 12.

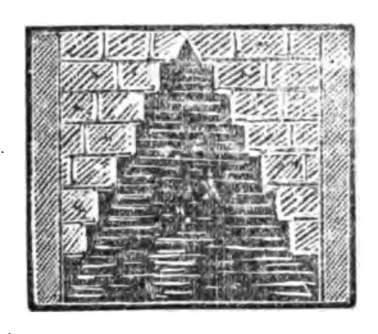


Figure 13.

Enfin la construction la plus remarquable est celle que reproduit la Fig. 13. Des assises saillantes de bas en haut, déterminent une section pyramidale fermée au fond par un mur plan maçonné en pierres du même appareil. L'art a donc enfin triomphé de la coutume. En effet ce n'est plus par un puits ou par un boyeau que l'on descend dans cette chambre sépulcrale, mais par un escalier maçonné dont le degré inférieur s'arrête devant une muraille où se dessine l'ouverture fermée par des pierres appareillées. Nous pouvons désormais donner aux sépultures le nom de monuments. Le mieux conservé qu'on ait rencontré, se composait d'une salle et de deux petites chambres disposées sur le même côté; au fond de la salle, étaient creusés deux simples fours à cercueil; sous le pavé, au centre, étaient cachés deux tombeaux dans le sol.

La nécropole de Camiros n'a fourni à la numismatique rien autre que 17 médailles rhodiennes en cuivre, trouvées dans cette dernière chambre.

Chose étrage! Les tombeau xles plus simples de construction et qui devraient être attribués à une époque plus ancienne, renferment cependant toujours les types les plus modernes de la céramique; les plus archaïques appartiennent aux chambres sépulcrales; il semblerait que ce progrès industriel aurait endormi le progrès architectural, et que le luxe funèbre aurait passé de la construction du

tombeau à son ameublement. Il est difficile de dire d'une manière générale quelle était la disposition primitive des vases dans les différents tombeaux ; car si on les trouve souvent rangés symétriquement autour du corps, ils sont parfois amoncelés au centre ou dans un des coins dans le plus grand désordre.

A une demi-heure environ au Sud de Camiros, dans la localité appelée *Selladhia*, Mrs. Biliotti et Salzmann ont rencontré dans des chambres sépulcrales des objets semblables à ceux de Ialyssos, et que l'on attribue selon toute probabilité au XV[me] siècle av. J. C.; ceux que l'on trouva à Camiros même appartiennent à une époque un peu moins reculée.

Faut-il en conclure que la fondation de Ialyssos est antérieure à celle de Camiros, ou bien que les Camiréens venaient enterrer leurs morts à une pareille distance? Mais tous les anciens auteurs, bien que divergeant sur le nom du fondateur des trois villes de Lindos, Ialyssos et Camiros, les uns adoptant les trois fils de Cercaphus, les autres Tlypolème, sont d'accord sur la question de leur fondation simultanée. Nous avons contre la seconde hypothèse le fait que dans toutes les cités antiques la nécropole entourait immédiatement la ville ; Camiros, dans ce cas, aurait fait exception, et les auteurs sérieux, Strabon par exemple, n'auraient pas manqué de mentionner cette particularité.

L'opinion de M. A. Biliotti, justifiée d'ailleurs par le peu d'extension de la nécropole de Selladhia, nous paraît plus acceptable : la colonie qui suivit Camyre, se serait arrêtée d'abord à Selladhia ; plus tard, obéissant aux besoins de la navigation et du commerce, elle se rapprocha de la mer et

se fixa définitivement sur l'emplacement qui nous est connu sous le nom de Camiros. Dans tous les cas les colons ne demeurèrent pas assez longtemps à Selladhia pour y ériger des monuments; car on en aurait retrouvé les traces.

CHAPITRE V.

CRITINIA.

Nous avons dit en parlant d'Althemène, qu'il fut le fondateur d'une ville à laquelle il donna le nom de Crité-nia ou plutôt Critinia, en souvenir de sa patrie.

On a cru longtemps que cette ville n'était autre chose qu'un faubourg de Camiros, et cela parce que Diodore, dans le passage qu'il consacre à Althemène, mentionne Camiros sans faire la moindre allusion à Critinia. M. Guérin qui a passé sur les ruines de cette ville, a reconnu celles de Camiros. C'est une double erreur que les fouilles de M. A. Biliotti permettent de rectifier aujourd'hui d'une manière incontestable. L'emplacement de ces deux villes, bien distinctes l'une de l'autre, quoique voisines, peut maintenant être déterminé très précisément, et Diodore mérite le reproche de n'avoir pas été plus explicite.

La versien d'Étienne de Byzance, qui, après Apollodore,

fait mention de Critinia, est bien plus claire et correcte:

« Κρητηνία τόπος Ῥόδου, ἐν ᾧ ᾤκουν οἱ περὶ Ἀλθαμένην ... εἰσὶ δὲ ὑπὲρ αὐτὴν τὰ Ἀταβύρια ὄρη. »

Critinia était donc située au pied de l'Atabyros; et cela se comprend aisément: Althemène ayant, selon toute probabilité, abordé dans la crique de *Capria*, la seule qui offre un abri naturel sur la côte Ouest de l'Ile, dut suivre la vallée de *Langonia;* car le sommet de la montagne n'est accessible que par cette route. Quand il eut construit sur ce sommet le fameux temple de Jupiter, son culte pour le souverain des dieux le retint naturellement dans le voisinage, et aussi l'amour et le regret de Crète sa patrie; de là en effet il pouvait, par un temps clair, contempler le mont Ida. Mais comme il résulte des témoignages d'Apollodore et d'Étienne de Byzance que la ville était proche de la mer, c'était entre l'Atabyros et le rivage qu'il fallait chercher les vestiges de Critinia.

Pénétré de cette idée, M. A. Biliotti inspecta minutieusement le terrain aux environs du village de Castellos; il vit d'abord des ruines du Moyen-Age; mais un examen plus approfondi lui fit découvrir des vestiges plus anciens. Persuadé qu'il avait enfin trouvé l'emplacement de la ville, il fit des fouilles, qui, non seulement justifièrent pleinement son opinion, mais qui prouvèrent en outre que Critinia n'était pas moins importante que Camiros.

La tradition du parricide involontaire d'Althemène est traduite sur le rivage par un monument aussi durable que la falaise qui aurait servi de scène à la lutte du père et du fils. Deux niches mesurant 4 mètres de large sur 5 de haut, y sont creusées au ciseau; l'une aurait contenu la

dépouille mortelle de Catrée, et l'autre celle d'Althemène; quelques degrés conduisent à une troisième niche, mais disposée de telle manière, qu'on reconnait qu'elle était destinée à contenir une statue de petite dimension. Ce monument, haut de 4m et large de 5, est embrassé sous l'entablement d'un fronton que des moulures d'un travail délicat continuent de manière à encadrer l'ensemble.

M. Ross ne reconnaît pas ici le héroon d'Althemène; mais il incline à voir le Thoantion dont parle Strabon. * " Pour moi, dit M. Guérin, j'ose être d'un avis différent "; et il a raison ; car le texte du savant géographe ne permet pas cette erreur dans laquelle était fatalement entraîné le voyageur allemand par sa méprise sur l'emplacement de Camiros, qu'il rejette au S-O. de l'Atabyros.

Avant de suivre plus loin son contradicteur, nous nous arrêterons plus longtemps que lui sur ce promontoire de *Langonia*, comme on l'appelle communément; *Anconi*, si on veut le faire dériver du mot grec signifiant *coude*. Le passage est difficile, il est vrai, à travers les genévriers dont les racines entrelacées étreignent le rocher sous un impénétrable réseau.

On découvre néanmoins une nécropole, réservée peut-être, à l'origine, aux victimes de la lutte fatale qu'une défense aveugle de la terre de refuge engagea entre le père et le fils, et sans doute entre d'autres parents.

Cependant il est facile de reconnaître au S. des vestiges de l'époque moderne; nous nous limiterons par conséquent

* Liv. XIV, C. II.

à la partie opposée du promontoire. Ce qui frappe d'abord les regards, c'est un vaste four à cercueil dont les parois sont composées de briques minces placées de champ, et combinées avec art pour former avec le ciment une masse indestructible. Dans l'enceinte est un marbre finement profilé en moulures doriques. Un peu au N. de celui-ci est la chambre sépulcrale à deux compartiments observée par M. Guérin. Suivons autant que faire se peut la même direction; devant nous s'ouvre une rangée symétrique de tombeaux, bordant une large chaussée qui conduit à l'O: en pente douce, et, plus bas, par des degrés jusqu'au pied du rocher caressé mollement par les vagues.

" *Hinc atque hinc vastæ rupes* ....
.... *late*
Æquora tuta silent ....*

A l'Est de ce rocher s'etend la vaste vallée de Langonia, occupée autrefois par la ville d'Althemène, Critinia, et que M. Guérin, pour s'être trop attaché au rivage, n'a pas étudiée comme elle le mérite. Il n'y a pas lieu de parler d'un quai bordant le rivage ni de quelques autres fondations évidemment modernes. Nous ne nous tromperions peut-être pas en supposant que les remises pour les barques et les magasins dont les vestiges apparaissent, auraient servi aux chevaliers; car la côte n'offre nulle part ailleurs un point d'embarquement plus favorable pour le transfert des productions du centre de l'Ile. Mais ces ruines peu intéressantes ne devaient pas dispenser d'un examen

* Œn. Liv. I.

plus approfondi de cette contrée. L'auteur de *l'Etude sur l'Ile de Rhodes* s'en tire a trop bon marché, lorsqu'après avoir combattu à raison l'opinion de M. Ross, il affirme que "la position d'Anconi s'accorde très bien avec les indications de Strabon", relativement à la ville de Camiros; et qu'il ajoute "si l'on ne retrouve en ce lieu d'autres restes helléniques que les monuments tumulaires dont j'ai parlé, il ne faut pas s'en étonner, quand on songe que des villes beaucoup plus considérables que Camiros n'ont laissé d'elles-mêmes aucune trace reconnaissable". Pour confirmer son interprétation du texte de Strabon, il en appelle à l'épithète d'Homère. Suffit-il vraiment de la couleur blanchâtre d'un rocher perdu à l'extrémité de la vallée dont il semble à peine faire partie, pour comprendre l'impression produite sur l'imagination du poëte? "Le terrain est généralement argileux", on ne saurait le nier; mais il est formé d'alluvions descendues de montagnes ferrugineuses, ayant entraîné même des roches similaires "qui apparaissent ça et là à la surface du sol"; il ne peut donc pas avoir et n'a pas en effet la blancheur déterminée par l'expression: ἀργινόεντα Κάμειρον caractère relevé par Strabon.

Néanmoins il y avait en cet endroit plus que le héroon consacré à Althemène, et que M. Ross appelle "des débris trop mesquins" pour être regardés comme étant ceux de Camiros. M. Guérin a embrassé l'opinion contraire; or l'un et l'autre ont mal compris le texte de Strabon, que nous allons donner et traduire de manière à ne pas le dénaturer, comme le premier, et à ne pas y trouver une inexactitude surprenante, comme le second.

« Μετὰ δὲ Λίνδον Ἰξία χωρίον καὶ Μνασύριον· εἶθ'ὁ Ἀ-

τάβυρις, ὄρος τῶν ἐνταῦθα ὑψηλότατον, ἱερὸν Διὸς Ἀταβυρίου· εἶτα Κάμειρος· εἶτ' Ἰαλυσὸς κώμη, καὶ ὑπὲρ αὐτὴν ἀκρόπολίς ἐστιν Ὀχύρωμα καλουμένη· εἶθ' ἡ τῶν Ῥοδίων πόλις ἐν ὀγδοήκοντά που σταδίοις. μεταξὺ δ'ἐστὶ τὸ Θοάντειον ἀκτή τις, ἧς μάλιστα πρόκεινται αἱ Σποράδες αἱ περὶ τὴν Χαλκίαν, ὧν ἐμνήσθημεν πρότερον.»

(Après Lindos, Ixia, petit bourg, et Mnasyrion; puis l'Atabyros, point culminant de l'Ile, où Jupiter était adoré sous le nom d'Atabyrien; ensuite Ialyssos, cité protégée par une acropole nommée Ochyroma; enfin la ville de Rhodes, à une distance de 80 stades environ; dans ce parcours, [c'est-à-dire entre Ialyssos et Rhodes] est le Thoantion, sur une pointe de grève d'où l'on voit mieux les Sporades voisines du Halki, dont nous avons parlé auparavant".)

Il y a lieu de s'étonner que les deux savants auteurs aient oublié de traduire en mesure française le Stade grec qui valait 184^{m}95, en sorte que les 80 Stades environ mesurés par Strabon, équivalent à un peu moins de 15 Kilomètres; or telle est bien à peu près la distance qui sépare Ialyssos de Rhodes.

Si donc M. Guérin devait relever l'erreur de M. Ross relativement au Thoantion, dont nous reparlerons, il n'était pas logiquement obligé de faire dire à Strabon que Camiros était dans la plaine de Langonia, à 250 stades au moins de Rhodes. L'erreur de M. Ross, et l'embarras de son critique résultent d'un autre contre-sens obscurément évité dans la traduction de M. Am. Tardieu, et que nous corrigerons expressément en son lieu.

Éloignons-nous donc enfin de ce cercle trop restreint,

où l'on ne devait pas trouver tant de difficultés ; les vestiges trop mesquins" vont s'enrichir, et montrer la ville du Crétois Althemène.

En suivant le pied des collines, on rencontre bientôt un bloc isolé, dont les yeux mesurent les proportions (6m 75 sur 5m 25) ; car il semble toujours que ce travail révélera la destination primitive d'un monument : l'ouvrier a profilé un retrait offrant une surface limitée entre 1m55 et 1m, et d'une épaisseur de 0m90. Le point central est évidé ; d'où nous concluons qu'une statue colossale devait être enchassée dans ce piédestal, de manière à braver les tremblements de terre.

Au fond de la vallée se dresse un mamelon rocheux abrupte de tous les côtés ; à l'Est seulement une pente douce mène jusqu'au sommet ; ce mamelon appelé *Pirghos-tou-stavlou*, (tour de l'étable), s'élève à 90m d'altitude et forme à peu près un cône tronqué, dont la base supérieure a 137m de périmètre. Au Nord, sur le bord du ravin, 17 assises en appareil polygonal, soutiennent une portion de plate-forme ; du côté de l'Est, se trouvent les traces d'assises en pierres carrées, renforcées par un mur extérieur ; elles supportaient probablement la même plate-forme continuée sur ce versant. Tout à côté, et à demi enfoncée sous terre, est une table de marbre grossier, portant ciselé en gros caractères le mot

ΣΟϕΡΟΣΥΝΗΣ

Sur une autre qui a toute l'apparence d'un fragment de linteau, on lit :

ΑΡΙΔΑΛΟΣ

Ces lettres ont cinq centimètres de hauteur ; leur forme

ne correspond point au style de la construction, qui est certainement d'une époque très reculée. Ces inscriptions postérieures, prouvent donc que cet endroit était encore habité longtemps après la fondation de la ville de Rhodes.

Pour donner accès sur la plate-forme, une porte est taillée dans la roche massive que l'on rencontre à gauche; c'est une ouverture rectangulaire du 3m05 de hauteur; à la suite, est une niche destinée à recevoir une statue. La plate-forme est un parallélogramme dont la superficie est de 302m, se développant à la droite de cette entrée, qui n'est probablement pas la seule. Là où le roc est à fleur de terre, il laisse voir des tranchées profondes ouvertes sur un plan régulier; il y avait donc là certainement un temple. A quelques pas au dessus de la plate-forme, on voit les parois d'un large bassin circulaire dont une partie a roulé jusqu'au fond de la vallée; un peu plus loin, est un autre bassin de même forme, mais de moindre capacité. Ouverts par le haut, ils étaient sans doute destinés à recevoir les eaux pluviales nécessaires aux cérémonies du culte.

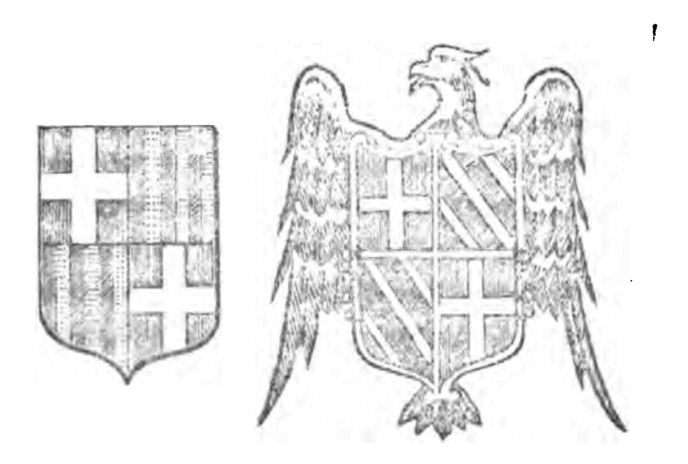
Althemène ayant été mis au rang des dieux, il est permis de conjecturer que le temple était dédié au héros et que le piédestal dont nous avons précédemment parlé, portait sa statue.

Les flancs des collines d'*Aghios Phocas*, *Petronia*, *Tripito*, *Asphodilli* et *Vlahones*, qui constituent les environs de Castellos, sont couverts de tombeaux de différents styles et dont quelques uns sont des isodomons remarquables. Les poteries qui en furent retirées, datent de plusieurs époques et ressemblent à celles de Camiros.

Les ruines de la forteresse des Chevaliers, qui a donné

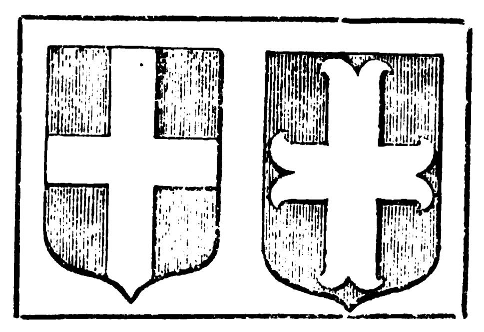
son nom au village de Castellos (*Castello*), appellent depuis longtemps notre attention ; elles s'élèvent au S-O. de Langonia, au delà du torrent dont l'embouchure est entre les rochers de Copria ; inaccessible du côté de la mer, il faut pour y arriver gravir une pente rocheuse couverte, il y a peu d'années, d'un bouquet de pins, que le feu a dévorés pour livrer à la charrue les quelques lambeaux de terre arrêtée dans les accidents de la pierre.

Dans son ensemble, le château-fort est un quadrilatère faisant face au N-O. à la mer. De ce même côté il est flanqué de deux tours rondes : sur la muraille de l'Est, sont les armoiries d'Émery d'Amboise associées à celles de Fabrice Carretto :



Les dernières se retrouvent seules sur le mur plan qui coupe l'angle de jonction des murs E. et S. Cette section était nécessaire paur ne pas rendre inutiles les meurtrières d'une des trois faces de la tour prismatique qui défend du côté de la terre l'accès de la forteresse, et dont une quatrième face se développe en ligne directe parallèlement

au mur interne, portant les armes de l'Ordre, et se replie



ensuite perpendiculairement sur ce mur. Dans ce retrait est appuyé un escalier; les premières marches ont disparu. Un palier rendait facile l'entrée par une porte étroite, à plein cintre, ayant à sa gauche une tour carrée, dont le plan fait saillie au S-S-O.. Uue terrasse s'étend à droite jusqu'à la tour prismatique. Intérieurement des degrés taillés dans l'épaisseur de la muraille, conduisent à une galerie courant le long de meurtrières jusqu'à la tour carrée, d'où l'on descend vers la mer par un large escalier tournant jusqu'à un étage inférieur.

La moindre voile blanchissant à l'horizon, ne pouvait de cet observatoire échapper aux regards vigilants des sentinelles; et la défense était doublée par la disporition en partie haute et en partie basse de la forteresse. L'escalier que nous avons suivi, se divise en deux branches qui se replient l'une vers l'autre, ne laissant entre elles qu'un passage étroit, vers une salle souterraine obstruée de broussailles épaisses tamisant à peine un peu de lumière. Nous croyons que là devait être une fontaine par où découlait l'eau qu'un canal dont les repères sont visibles dans la vallée, amenait des montagnes environnantes. La branche de

gauche se termine à la tour ronde (S-O.), d'où part la galerie du donjon, jusqu'à l'autre tour (N) partagée encore aujourd'hui en plusieurs étages par des voûtes solides. On descend dans la cour à l'aide des ruines amoncelées.

Le quadrilatère était partagé en deux parties distinctes du S. au N; la partie Ouest, couverte par les habitations, la partie E. déclive en pente assez raide; celle-ci forme une cour à ciel ouvert. Mais sur toute la longueur des murailles, sortent des poutres de cyprès, chargées autrefois probablement de madriers qui formaient un chemin de défense partout où l'absence de construction interne ne fournissait pas une terrasse.

A l'extrémité N. de cette cour, on remonte par le méandre de l'escalier dont nous avons suivi les sinuosités de l'Ouest; une magnifique citerne voûtée existe encore, retenant sans doute assez d'humidité pour donner une végétation luxuriante à des ronces et à des broussailles qui interceptent le passage.

De grands arbres ont-il couvert ces ruines d'une ombre funèbre? M. Guérin le dit; c'était donc vrai de son temps; mais aujourd'hui on n'en voit aucune trace; et à part les lieux où l'humidité peut conserver quelque végétation, ces restes des guerres et du temps sont entièrement dénudés; le soleil y darde ses rayons, et sur la pierre blanchie, mille lézards viennent nochalamment se réchauffer à sa chaleur vivifiante.



CHAPITRE VI.

IXIA.

«Μετὰ δὲ Λίνδον Ἰξία χωρίον»

Après Lindos, vient Ixia petit bourg, dit Strabon; Étienne de Byzance fait aussi mention de cette localité, mais il donne au même nom la désinence du pluriel, ce qui fait présumer qu'elle possédait une acropole; enfin il parle aussi du port d'Ixos, d'où la dérivation Ixia; or il ne s'en trouve pas d'autre sur cette partie de la côte que celui qu'à observé M. Guérin; il signale avec raison les restes d'une jetée qui brisait les vagues déferlant du Sud.

C'est donc à peu de distance de Lindos, sur la côte E. de l'Ile, et au bord de la mer, qu'il faut chercher les traces d'Ixia, là probablement où notre carte, d'après celle de l'Amirauté Anglaise, marque son emplacement. En effet au S. de Lahania, on voit des ruines assez étendues pour dénoncer une bourgade de quelque importance. "Il est

donc incontestable que nous sommes sur l'emplacement d'une ville antique", dit le même auteur. Mais comme nous sommes ramenés dans la vallée arrosée par le *Plimmyrios Potamos*, nous croyons pouvoir conjecturer que la ville d'Ixia a été construite sur les ruines de Kyrvi. Le seul monument digne d'intérêt, qu'on connaisse aujourd'hui, est dans le monastère de *Zoodlokos-Pighi*. La chapelle a succédé " à un temple antique dont les fondements, consistant en belles et larges pierres, se distinguent encore en plusieurs endroits à fleur de terre. En pénétrant sous le vestibule de cette chapelle, on remarque quatre jolies colonnes de marbre blanc, dont les fûts, d'une seule pièce et assez profondément enfoncés dans le sol, sont très probablement antiques; les chapiteaux, imitant le corinthien, paraissent ne dater que de l'époque byzantine .... Dans l'intérieur de la chapelle, on a fait servir au soutien de la coupole deux autres colonnes de marbre du même style et de la même date". * Cette chapelle a peut-être remplacé le temple d'Apollon surnommé Ixien. Dans le vestibule est une citerne, ou mieux le bassin d'une source appelée *Hagiasma*, c'est-à-dire *purification*, et dont l'eau, prise avec une crédulité religieuse qui fait surgir le miracle de la puissance de la nature plutôt que de la Providence, a la réputation de guérir toutes les maladies.

Quelques tombeaux ont été récemment découverts dans cette localité; on n'en a retiré que des spécimens de poteries très interessants par leur haute antiquité, mais rien

* Guerin. Etude sur l'Ile de Rhodes.

qui put nous éclairer sur Kyrvi ; car cette ville avait péri avant l'arrivée des Phéniciens.

CHAPITRE VII.



ASTYRA.

Nous ne pouvons pas assurer d'une manière positive qu'une ville de ce nom ait existé sur l'Ile de Rhodes; car aucun auteur ancien n'en parle. Si nous le faisons figurer ici c'est parce que la monnaie dont nous reproduisons l'empreinte, a été trouvée au milieu de quelques ruines sur le plateau qui se trouve à la droite de la route entre Archangélos et Malona, en face de la fontaine. A part cette circonstance, rien n'établit qu'Astyra fut une ville Rhodienne; mais on en peut conjecturer que des Phéniciens sont venus d'Astyra de Phénicie en cet endroit, et y ont apporté le culte de Diane-Astyris.



CHAPITRE VIII.

NETTIA.

L'emplacement de ce bourg, son existence même sur l'Ile sont assez contestables. M. C. T. Newton parle il est vrai d'une inscription contenant un décret des habitants de Nettia, qu'il a découverte parmi les ruines d'une ancienne chapelle nommée *Aghia Irini*, à un quart d'heure d'Apollakia; mais il déclare qu'il n'a pu retrouver aucune autre trace d'anciens vestiges dans le voisinage.

Il appartient donc aux explorations archéologiques de définir cette question tout aussi bien que celle d'Astyra.

CHAPITRE VII.

L'ATABYROS ET SES TEMPLES

Au N-E. de Sianna, quand on a gravi l'un des premiers contre-forts de l'imposante masse de l'Atabyros, on voit sur le territoire d'*Agros* des ruines helléniques d'un style qui accuse déjà les progrès de l'art. Mais c'est sur le pic le plus élevé, à une altitude de 1240 mètres au dessus du niveau de la mer, que l'intérêt paye abondamment les fatigues de l'ascension ; là en effet est le temple célèbre qu' Althemène avait élevé à Jupiter Atabyrien :

«Ἐπὶ δ᾽ὄρους Ἀταβύρου Διὸς ἱερὸν ἱδύσατο.» *

Voici en quels termes M. Guérin résume avec la plus grande précision les descriptions de Hamilton et de Ross, auxquelles il ajoute se propres observations, dont nous ne

* Diodore, l. XIV; c. II.

pouvons que confirmer l'exactitude :

Ces ruines "consistent en un grand péribole ou enceinte sacrée d'environ 40 mètres de long sur 35 de large. Ce péribole enfermait une cella (le naos proprement dit), longue de 14 mètres et large de 11. Ces deux enceintes ont été construites avec de gros blocs, les uns équarris et rectangulaires, les autres polygonaux et à moitié bruts. Ces blocs sont calcaires et grisâtres, et ils ont été tirés, comme on le pense bien, de la montagne même. Ceux du péribole sont plus considérables que ceux de la cella : le mur qu'ils formaient avait une épaisseur de deux mètres; les assises inférieures en sont encore debout sur certains points, mais dans d'autres il est entièrement renversé, et on ne voit plus qu'un assemblage confus de blocs brisés et déplacés.

Devant la cella, dont les murs également détruits avaient été bâtis avec des matériaux d'un appareil un peu moins puissant, on remarque une grande pierre carrée, creusée intérieurement en forme de bassin et qui servait peut-être aux sacrifices.

Si l'on pénètre dans l'intérieur de la cella, on aperçoit une troisième enceinte, mais beaucoup plus moderne et connue sous le nom de chapelle de saint Jean. La longueur en est de 8 mètres et la largeur de 3; elle est à ciel ouvert, comme l'était probablement jadis la cella tout entière et délimitée par un petit mur qui a été construit grossièrement avec les matériaux trouvés sur place : l'entrée en est tournée vers l'O.; la porte droite et rectangulaire consiste en un grand bloc horizontal reposant comme un linteau sur d'autres blocs parallèles. L'hagion ou sanctuaire est

demi-circulaire : la table sainte est tout simplement une large pierre carrée établie sur un amas de matériaux qui lui servent de base et de support. Aucun ciment ne relie entre elles les assises de cette troisième enceinte, et au premier abord elle paraît, pour la construction, contemporaine des deux autres plus étendues dans lesquelles elle est comprise ; mais, en l'examinant, on reconnaît aussitôt la disposition d'un sanctuaire chrétien, et en vertu d'une tradition perpétuée d'âge en âge, cet endroit, comme je l'ai déjà dit, est appelé par les habitants chapelle de Saint-Jean. Il est donc à croire que, dans les premiers siècles du christianisme, à une époque qu'il m'est impossible de déterminer, faute de documents, le temple antique de Jupiter Atabyrios aura été consacré au saint Évangéliste dont l'aigle, par un rapprochement curieux, est également l'oiseau symbolique ".

" Je n'ai trouvé aucun débris de colonnes au milieu de ces ruines ; ce qui me fait supposer avec M. Ross que le temple antique n'en avait point ; il me paraît en outre avoir été complétement hypèthre, c'est-à-dire sans toit ".

" Autour de la grande enceinte sacrée que j'ai décrite on distingue les vestiges de plusieurs autres petites enceintes, construites elles aussi avec des matériaux d'un puissant appareil et qui paraissent contemporaines du temple. Elles servaient probablement de demeures aux prêtres qui étaient attachés au culte de Jupiter ".

Ce qui précède prouve que la version de Diodore, parlant d'un temple, est plus précise que celle d'Apollodore qui ne parle que d'un simple autel.

Nous ajouterons que les excavations faites parmi ces

ruines n'ont mis au jour aucun objet d'art d'une grande valeur archéologique. Il en a été de même pour celles pratiquées parmi les ruines assez importantes que l'on voit à une centaine de pas plus bas, ruines que Ross pense être celles d'un temple dédié à Minerve.

On sait que le temple de Jupiter, possédait des taureaux d'airain, qui, prétendait-on, mugissaient chaque fois que l'Ile était menacée d'un malheur. Bochart met en doute l'existence même des taureaux, et Dapper après lui, expliquant la tradition erronée par la double signification du terme phénicien *Aluf-Menaches*, devin et taureau. Mais depuis leur passage, et même après celui de M. Guérin, qui n'infirme pas leur interprétation, on a trouvé en remuant les décombres, plusieurs petits taureaux de bronze; ceci nous porte à croire que la tradition est fondée sur un fait réel; pour inspirer une plus grande terreur, les prêtres pouvaient donner à leurs présages de malheur l'éclat de mugissements, en les faisant passer par le corps des génisses, et le peuple effrayé offrait, pour les conjurer, ces petits taureaux en sacrifice. Cette supposition, ainsi appuyée, sauve contre une linguistique épilogueuse cette légende que les textes apportés par M. Guérin rendaient assez respectable déjà; nous les lui empruntons, afin de faire valoir sa profonde érudition. Le premier de ces textes est d'un scholiaste commentant la VIIme Ol. consacrée à la victoire de Diagoras;

« Εἰσὶ δὲ χαλκαῖ βόες ἐν αὐτῷ αἵτινες, ὅταν μέλλῃ ἄτοπόν τι γένεσθαι, μυκῶνται ».

(Il y a dans ce temple des génisses d'airain qui annoncent les sinistres par leurs mugissements).

L'autre est d'nn compilateur du Moyen-Age, Tzetzès :

« . . . . 'Ρόδιόν ἐστιν ὄρος
Τὴν κλῆσιν 'Αταβύριον, χαλκᾶς πρὶν ἔχων βόας
Αἳ μυκηθμὸν ἐξέπεμπον, χωρούσης 'Ρόδῳ βλάβης .»

(Dans l'Ile de Rhodes est une montagne nommée Atabyros, sur laquelle il y avait des génisses d'airain, qui mugissaient chaque fois qu'un malheur menaçait Rhodes).



CHAPITRE X.

RUINES INCONNUES

Il ne nous resterait maintenant qu'à parler de l'ancienne ville de Rhodes, pour compléter notre travail sur les localités dont on s'est plus ou moins occupé avant nous. Mais nous laisserions une lacune si nous ne donnions au moins un rapide aperçu des ruines les plus importantes quoique sans nom, parmi toutes celles qui sur toute la surface de l'Ile, frappent les regards les plus distraits.

L'endroit le plus riche, est sans contredit le versant N-N-O. de l'Akramity; les archéologues voient s'ouvrir une longue et intéressante carrière, dans laquelle ils rencontreront incontestablement beaucoup de détails remontant à la plus belle époque Hellénique.

Ces ruines occupent une trop grande extension pour qu'on puisse dire qu'elles appartiennent à une seule ville; d'autre part elles sont trop rapprochées, pour qu'on puisse

supposer l'existence simultanée d'une infinité de bourgades. Dans l'un comme dans l'autre cas, il est regrettable que l'Histoire nous laisse à leur égard, dans une ignorance absolue.

En attendant que des recherches ou quelque découverte due au hazard, vienne nous éclairer, contentons nous de parler de ce qui est visible.

§ I KAMARY OU KAMBIRY ET MNASSYRION.

Des ruines sont éparses sur une étendue assez considérable ; de hautes broussailles les dérobent aux regards, et des constructions modernes plus apparentes, donnent facilement le change. Pour retrouver les vestiges helléniques, il faut donc traverser dans tous les sens ce fourré presque inextricable ; faute de l'avoir fait, beaucoup de voyageurs ont passé dans le voisinage sans les apercevoir, et d'autres n'en ont vu qu'une minime partie. M. Newton, par exemple, dit que Kamiry, qu'il appelle *Kamera*, est un village moderne ruiné et abandonné ; M. Guérin, qui l'appelle *Camiros*, y a observé un pan de mur composé de blocs en grand appareil et assez grossièrement équarris, qui sont évidemment le travail des Hellènes ; les autres débris qu'il a vus, lui paraissent appartenir pour la plupart à une époque moins reculée. Nous verrons plus loin comment il se trompe en supposant que ces ruines sont celles de Mnassyrion, que la carte de l'Amirauté Anglaise place au Cap Prasonissi, à l'extrémité Sud de l'Ile. Sur quoi s'est basé le Capitaine Spratt ? Est-ce sur les quelques ruines que

l'on voit à une heure de distance au S-O. d'Ixia ? Mais ces ruines n'ont aucun nom, tandis que plus au Sud de Kamiry, il y a un endroit que les paysans désignent sous le nom de *Menassiry*, corruption évidente de *Mnassyrion*.

Malheureusement les quelques fouilles qu'on y a faites, n'ont fourni que des poteries en terre rouge, anciennes il est vrai, mais sans valeur intrinsèque, et qui ne peuvent même pas servir à fixer les idées sur l'époque de la fondation et de la destruction de cette bourgade importante.

§ 2 VASSILICA

Il faut marcher assez vite pour franchir en une demi heure la distance qui sépare Kamiry de Vassilica. Ce nom a reçu droit de cité dans les langues modernes pour spécifier certains édifices en particulier, et n'apprend rien en apparence sur les ruines intéressantes qu'il localise. Cependant la mythologie l'explique assez clairement pour que nous n'hésitions pas à l'interpréter autrement que ne l'a fait M. Guérin. Le texte d'Hesychius qu'il apporte prouve que Mylas un des Telchines a bâti des temples pour les Mylantiens dans le territoire de Camiros ; mais pourquoi parmi ces ἱερὰ, celui qui nous occupe est-il nommé Βασιλικὰ ? Ce terme n'a désigné les édifices religieux qu'après l'établissement du Christianisme qui consacra au culte les édifices grecs ou romains, répondant à ce que nous appelons la Salle du trône. C'est là qu'on rédigeait les lois et qu'on rendait la justice. Il faut donc remonter plus haut dans l'origine de la langue pour donner raison de cette

dénomination. Or un simple rapprochement en fournit tout l'artifice. En effet, partout dans l'Ile, Minerve porte le titre de Poliade, que Jupiter lui attribua en même temps qu'à Neptune celui de *Basileus*, pour faire cesser entre eux toute rivalité.

Comment les habitants de l'Ile n'auraient-ils pas redouté de perdre la faveur du trop jaloux dieu des mers, en ne lui consacrant pas un *Basilion*? Nous pourrions ajouter encore que Hélios, victime de la haine des Titans, s'unit à l'Ile de Rhodes; devenu le dieu Soleil ou Apollon, il porte dans l'Anthologie Grecque le surnom de *Basileus*, en mémoire de sa mère Basilée, épouse d'Hypérion. Tout cela, il faut en convenir, est assez obscur; mais puisque nous sommes à Vassilica, sur les ruines d'un temple remontant à la plus haute antiquité, il en résulte assez évidemment que ce temple était consacré soit à Neptune, soit à Apollon.

Un épais fourré de pins et de cyprès rend difficiles l'accès et l'étude de ce plateau. Peut-être sont-ils les rejetons d'un bois sacré au riant ombrage:

" *Lucus .... lætissimus umbra* ". *

auquel a succédé le voile d'une sombre horreur comme pour inspirer le respect de cette barrière que les arbres forment autour des ruines silencieuses.

" *Arboribus clausam circum atque horrentibus umbris* ". **

Après quelque incertitude, on trouve enfin une route

* Œn Liv. I.

** Ibid.



partageant du S. au N. la colline couverte de mille pierres éparses, au milieu desquelles on croit être sur un immense chantier de maçonnerie plutôt qu'au milieu de ruines; car il semble, à voir la netteté des angles, que ces pierres n'ont jamais été superposées; les moëllons paraissent détachés d'hier, et volontiers on s'étonne de ne pas entendre le bruit strident de la scie et les coups du hachereau. Enfin le chaos se limite dans une enceinte rectangulaire. Des blocs à peine travaillés composent les assises inférieures; telles sont leurs dimensions, qu'il est naturel de se reporter à l'époque des Titans, ces oncles cruels, qui égorgèrent leur frère Hypérion, et noyèrent dans l'Éridan son fils Hélios, l'Apollon des Rhodiens. Sur ces fondements reposent, sans être liées par le ciment, des pierres d'un travail si parfait, que le plus habile ouvrier s'en ferait honneur; plusieurs sont relevées en bossage.

La chaussée conduisant jusqu'à ces murailles, se continue à l'intérieur, sans que l'on reconnaisse aujourd'hui les traces d'une porte. Mais quelques mètres plus avant, de magnifiques dalles dressées marquent à droite et à gauche l'entrée dans des appartements; sur celles de gauche repose encore comme linteau, une troisième, soutenue en chanfrein. Dans un de ces appartements est scellée avec la muraille une vaste table de pierre rectangulaire, creusée en auge, sillonnée de canaux qui aboutissent à un trou foré dans le mur; mais sur le milieu du bassin sont deux excavations destinées à conserver du liquide. L'appartement de gauche communique avec un autre dont le sol est plus élevé, et d'où l'on entre dans une vaste cour. Les pierres que nous avons remuées couvraient des scorpions

surpris dans leur sommeil ; mais nous n'avons trouvé aucune inscription, aucun débris de statue ; seul un large socle gît renversé, plus vivace que l'image qu'il portait.

A l'angle N-O. commence un escalier taillé dans le roc descendant à gauche vers la mer, en contournant le promontoire ; du degré supérieur partait une large voie dont les méandres capricieux sillonnent le plateau ; mais des chemins étroits en abrégeaient le parcours, et aboutissaient à des ouvertures pratiquées dans le mur de l'édifice ; enfin des trancades nous ont paru si régulièrement disposées et découpées, qu'il ne serait pas téméraire de les fouiller comme des tombeaux.

§ 3 AGHIOS PHOCAS.

Cette colline couverte de buissons, n'est séparée de Vassilica que par un fertile vallon traversé en quelques instants ; la chapelle byzantine qui donne son nom à l'endroit, est enfermée dans une muraille polygonale, qui fut probablement la ceinture d'une acropole. Les traces d'un temple mesurant 11m90 de long, sur 5m70 de large, se distinguent assez bien ; mais c'est en continuant les observations vers le Sud, qu'on arrive au centre de ces ruines, qui ne doivent pas être étrangères à celles de Vassilica. Une belle forêt de pins ombrageait autrefois le flanc de cette colline ; des troncs noircis par le feu et coupés à la hauteur des mains, en sont l'unique souvenir, et le plateau a seul gardé son tapis de verdure protégé par d'épaisses

broussailles. Si l'on a monté de l'Ouest à l'Est, on se trouve en face d'un mur long de 30m et haut de 2m70 ; la construction est en grand appareil ; mais l'extrémité Nord mérite plus particulièrement l'attention ; le parement est piqué en bossage de lozange, de chevron, et même arrondi. M. Newton a pu distinguer en 1853 des traces d'un vernis rouge pareil à celui des poteries ; comme style, il ressemblait aux fragments découverts à Mycènes, et remontait par conséquent à la plus haute antiquité. Sur la façade Sud, le mur d'enceinte revêt un caractère tout différent, et les blocs brûts remplacent la maçonnerie ouvrée.

M. Guérin n'a vu que cette dernière partie du mur, car il le prend pour un simple retranchement. Mais allons au delà, ou plutôt pénétrons dans l'enceinte, à l'extrémité Nord, où nous devons supposer que tant d'art avait été dépensé pour ornementer une porte monumentale ; car on suit intérieurement une muraille de blocs à peine équarris tombant à angle droit sur le plan de la première ; puis la laissant à gauche, on trouve une petite plate-forme oblongue rectangulaire ; au centre est un large socle carré, et dans l'espace vide, est étendu un tronc de statue de marble blanc le plus pur ; la tête, les bras et les membres inférieurs ont disparu ; vainement nous en avons cherché les éclats ; mais on jugera des proportions colossales de la statue sur la longueur de ce débris, qui égale 1m50 environ. Nous savons que les paysans animés par l'espoir aveugle de trouver de l'or à l'intérieur, ont plus d'une fois essayé leur marteau sur ce monument de la sculpture.

Le torse a cette souplesse féminine que les anciens

donnaient à leur Apollon ; la draperie est sobre ; c'est une chlamyde fronçant légérement pour dessiner les hanches, et partagée en festons longs et étroits.

Le flanc Est de la colline est encore assez sensiblement partagé en terrasses, et les degrés descendant de l'une à l'autre, se retrouvent en plus d'un endroit. La chaussée est dessinée par le rocher coupé en bordure ; mais en la suivant on se sent engagé dans les sinuosités d'un labyrinthe où les arbres devaient remplacer les constructions ; en effet on est sans cesse ramené au même point. Quittons-la donc au hazard sans chercher à résoudre le problème, et descendons la colline au S-O., vers trois pins, où une autre surprise nous est réservée. De là partait la chaussée ; mais sous l'ombrage de ces arbres, est une pierre longue de 4m, large de 2m et haute de 1m ; une profonde cavité sphérique est dessinée sur la moitié du cube, dont les faces longitudinales forment ensuite deux banquettes avec un gradin inférieur pour les pieds, et au dessous desquels est un canal ayant écoulement par une échancrure plus étroite taillée dans la face opposée au bassin. C'était à notre avis une fontaine d'ablutions religieuses.

§ 4 MARMAROULIA

A dix minutes plus au Nord, est le monticule de Marmaroulia, que M. Guérin appelle *Marmaro-Vounia*, ou Montagnes de marbre ; à l'entrée d'une carrière gisent plusieurs blocs bien taillés, et le fût d'une colonne inache-

vée, ce qui prouve que ces matériaux ont été abandonnés sur place. On voit à quelques pas de là les restes d'une tour Hellénique, mesurant 10^{m}65 sur les façades de l'Est et de l'Ouest, et 9 seulement sur celles du Nord et du Sud.

§ 5 STELIO, KYMISALLA, CAMBANI.

En tournant un peu au S-O., on arrive à un endroit nommé *Stelio*, où trois tombeaux sans aucune ornementation sont taillés dans le roc.

Plus au Sud, et tout près de l'Akramity, on voit sur le monticule de *Kymisalla*, véritable nécropole, quelques ruines Helléniques, et en suivant toujours la montagne jusqu'à la hauteur de Kamiry, on trouve au S-S-E. de cette localité des ruines d'habitations et un puits fort ancien. Cet endroit s'appelle *Cambani*.

Partis de Kamiry, nous y sommes donc revenus après un voyage elliptique d'environ 8 Kilomètres. Ce parcours est trop petit pour que nous admettions qu'il y ait eu là plusieurs bourgades; et combien de ruines n'avons nous pas omis à dessein, ne nous arrêtant qu'aux plus importantes!

En remontant vers Sianna, la route, à *Selies* ou *Alonia*, est bordée de murs d'une construction fort ancienne, qui courent dans des directions différentes, et dont il est difficile de s'expliquer la destination primitive.

§ 6 ENVIRONS DE SIANNA, KÉRAMIS, AGHIOS GÉORGHIOS APRASOU, CAP FOURNI, ILOT DE STRONGHILI.

Le versant S-E. de l'Akramity ou mieux, les environs immédiats de Sianna, ne sont pas moins couverts de travaux antiques; mais les restes en sont isolés et assez éloignés les uns des autres. A peine s'est-on éloigné de dix minutes du village, au N-O., sur le flanc d'une colline, on voit les fondements d'une construction rectangulaire hellénique; un beau marbre blanc en a fourni les matériaux; un peu plus loin, un autre pan de mur, également Hellénique, appartenait-il à la même construction? Tout près du village, le regard scrutateur du touriste aperçoit taillés dans le roc, un siége et deux gradins inférieurs, maintenant séparés par une grande crevasse, effet sans doute d'un tremblement de terre qui a bouleversé aussi plusieurs tombeaux creusés dans le même rocher.

Suivons M. Newton à l'Est pour visiter avec lui une ancienne nécropole jonchée de nombreux fragments de poterie, qui deviennent plus abondants un peu plus bas, à l'endroit désigné sous le nom significatif de *Keramis*. Il y a là une chapelle ruinée de style byzantin, construite en grande partie de nombreux fragments d'anciens édifices. Puis entre les ruines des chapelles d'*Aghios-Georghios* et d'*Aprasou*, les fondements d'une ancienne muraille qui, suivant le versant de la colline, court dans la direction du Nord au Sud; deux torses mutilés de lions, assez grossièrement taillés, que l'on voit près de là, pourraient marquer suivant M. Newton, l'entrée d'un tombeau.

Dans l'enceinte de la chapelle d'*Aprasou*, est l'ouverture

d'un aqueduc, dirigé de l'Est à l'Ouest et débouchant selon toute apparence près de là dans une petite citerne de construction récente; mais, si nous ne nous trompons, la chapelle d'Aprasou a remplacé un temple, et l'eau nécessaire aux cérémonies arrivait par ce conduit; la nouvelle citerne ne serait que l'ancienne réparée.

M. Newton reconnaît là l'emplacement d'une cité Hellénique inconnue. Nous ne sommes pas éloignés de partager cette opinion, et d'avancer même que ces restes pourraient bien être ceux de Nettia, petite ville de l'intérieur et n'ayant eu que trop peu d'importance pour être mentionnée par Strabon et les autres auteurs anciens. Il y en avait du reste d'autres dont le nom ne nous a été transmis qu'incidentellement, comme ceux de Nettia et d'Astyra, et la contrée au delà de l'Akramity, qui offre aujourd'hui l'aspect d'un désert, était autrefois très peuplée et couverte de monuments remarquables par leurs dimensions.

Au Sud de Monolithos, sur le Cap Fourni, près d'une petite tour à demi renversée, la roche a été aplanie et une chambre sépulcrale à deux compartiments y a été creusée. En suivant le flanc Sud du Cap, on arrive bientôt à trois grottes dont la coupe arrondie n'est pas l'œuvre de la nature; de nombreuses petites niches creusées dans les parois indiquent d'anciens tombeaux helléniques; mais ensuite les chrétiens s'en servirent, comme l'attestent des croix sculptées partout dans la roche. Des terres-cuites qui y furent trouvées, confirment cette opinion.

A une petite distance de ce cap, émerge l'îlot de *Stronghili*, percé dit-on, de citernes au nombre de 100; mais 99 seulement ont pu être comptées. Dans les villages on

rencontre encore des cavités ainsi groupées, dans lesquelles les paysans déposent leurs grains; d'où l'on peut conjecturer que cet îlot aride et n'offrant aucune trace d'habitations, a servi autrefois de dépôt semblable.

§ 7 RUINES ÉPARSES.

Pour terminer cette étude, nous conduirons le lecteur un peu en zigzag du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest pour arriver enfin à la ville de Rhodes.

De Monolithos, qu'il veuille bien suivre la route jusqu'à Istrios, nom que Ross croit dérivé d'*Istanion*; longer le flanc de la montagne, et s'arrêter à Arnitha; le culte d'Apollon, si répandu dans toute l'Ile, pourrait expliquer qu'en cet endroit on célébrait les jeux funèbres que le Dieu avait réclamés en expiation du meurtre de son devin Arnus; l'élevage considérable de troupeaux dans la vallée, donnerait une raison moins savante, mais très-plausible de cette dénomination. Pour abréger, il doit franchir au S. la montagne à vol d'oiseau, évitant ainsi l'ascension pénible d'un chaînon des monts Skathi, et ses yeux plongeant de haut, trouveront plus facilement des ruines, noires comme le terrain houiller qui les porte. La perspective lui montre d'abord une pierre ronde et plate dont il se fait un poste d'observation. Les magnificences de l'horizon ne peuvent pas distraire longtemps celui dont la curiosité cherche une autre satisfaction. Du point où il se trouve, il distingue très bien quatre constructions superposées, et il descend

les degrés qui les mettaient en communication. L'ensemble est en demi-cercle, et l'étage supérieur mesure environ 35^{m} de diamètre de l'E. à l'O. La base qui soutient tout l'édifice est le rocher même dont la face a été grossièrement parementée ; au dessus l'appareil est hellénique ; au milieu de l'arc, a dû être bâtie une tour, dont les étages étaient au niveau de chaque terrasse ; enfin deux entailles rectangulaires ont été creusées verticalement dans le rocher ; l'une large de 2^{m}, se termine à la base par des degrés ; enfin un long escalier tortueux, pour adoucir la pente trop raide de la montagne, donnait accès à ce monument qui fut peut-être dans l'origine un temple, converti peut-être encore par les Chevaliers, comme l'indique la carte de Spratt, en un donjon, sorte de prison d'État, loin de la vue et hors de toute communication ; car une forteresse défensive n'aurait eu aucune utilité en cet endroit. Serait-ce la forterese de Faracle dont parlent les auteurs du Moyen-Age ; cela est possible, mais l'endroit n'est plus désigné sous ce nom.

C'est encore à vol d'oiseau qu'il faut observer des vestiges Helléniques assez étendus, non loin d'un aqueduc ruiné, construction évidente du Moyen-Age, au S. O. d'Ixia. Passons Asclipio, dont le nom rappelle Esculape, Alaërma, dont nous parlerons plus loin ; laissons derrière nous les débris qui retracent le souvenir d'autres bourgades inconnues. Mais au S-E. de Malona, près de la mer, on doit observer plus attentivement les ruines que Hamilton pensait être celles de Camiros, trompé qu'il était par le nom de *Kamaros*. Une nécropole se reconnaît à des tombeaux assez rapprochés et de différentes époques ; puis une

acropole, sur laquelle les Chevaliers ont bâti leur château ; un petit port, et sur la plage les restes très intéressants d'un temple.

On doit reprendre des ailes pour se transporter de là au N-N-E., vers l'Artamity ou lieu consacré à Diane-Artémis ; car, dit avec raison M. Guérin, "un sanctuaire consacré à la déesse de la chasse et des forêts, ne doit pas surprendre dans cette région boisée et sauvage, et l'une des plus giboyeuses de l'Ile".

Il suffit de planer au dessus de *Ketalla*, au N-N-E. d'Embona, pour remarquer des ruines sans nom ; puis arriver au plus vite à Archangélos ; passer au dessus de la forteresse des Chevaliers, et descendre dans la vallée qui s'ouvre au S O. jusqu'à la mer. En observant avec soin toutes les saillies des rochers, on les voit perforés de puits profonds et étroits ; de l'un de ces puits on a retiré des ossements humains ; un peu plus bas le vallon est nommé *Thyra* (porte). Des vestiges de la plus haute antiquité recommandent cet endroit à l'attention ; car des rochers bruts ont été rangés, si la nature elle-même ne les avait pas mis en place, de manière à former deux lignes parallèles droites, aboutissant à une enceinte elliptique, sorte d'abside, avec une ouverture étroite sur la première ; dans la seconde, les rochers émergent encore de 1^{m} environ au dessus du sol et ont été taillés pour former des siéges regardant l'Est ou la mer; près de l'autre muraille est un trou parfaitement rond creusé à 1^{m} de profondeur dans un rocher, entièrement évidé ensuite, formant une immense citerne monolithe carrée ; à quelques pas une autre enceinte à peu près semblable ; puis en se dirigeant vers le rivage,

on rencontre un pan de mur de même construction, mais sur lequel on a travaillé dans les temps modernes. C'est ainsi qu'on arrive à Kéramidi, c'est-à-dire *Brique*. L'endroit est en effet couvert de débris de terres-cuites, et l'industrie encore exercée sur le rivage, a sans doute son origine à une époque très reculée.

Encore une station au S-E. du village de Kalithiès, sur un promontoire qualifié du nom de Trajan (*Tou Traianou*: pourquoi? Des rochers superposés, travail de Cyclopes, et encastrés de manière à fermer les vides laissés par leurs arêtes irrégulières, forment un retranchement polygonal sur un plateau nullement nivelé, hérissé de rochers et de buissons impénétrables; d'ailleurs aucune trace d'habitations, et c'est ce qui rend incompréhensible la tradition qui place en cet endroit le séjour du prince Mourad fils de Djem.

S'il est possible un jour de reconstituer une carte topographique de l'Ile, on donnera à tous ces endroits qui ont conservé la trace ineffaçable du passage de l'homme, les noms que M. Ross a lus sur un marbre trouvé dans le village de Tholos: *Astypalea* ou ville ancienne; *Brighindia*, *Neopolis* (ville nouvelle), *Pontorea*, *Sibithia*, &c. C'était une liste des prêtres attachés au culte d'Apollon Eréthymien, ce qui relie encore l'Ile de Rhodes à celle de Crète. M. Foucard * observe avec raison que *Pontorea* doit désigner un des dèmes de Camiros; on peut induire la même interprétation des autres noms, de la raison qu'il en appor-

* Rev. Arch. Vol. 13.-1866.

te que l'inscription a été trouvée près de cette ville connue depuis avec exactitude ; il étend d'ailleurs son raisonnement jusqu'à d'autres inscriptions trouvées autour de Lindos, et c'est, dit-il, dans la circonscription territoriale de cette ville qu'il faut placer d'autres centres d'habitations qu'elles ont révélés : *Argos*, *Brasion*, *Boulida*, *Pedhieis*, *Driitia* &c.

En conclusion les nombreuses nécropoles et les ruines que l'on rencontre partout dans l'Ile, surtout dans le voisinage de la plupart des villages modernes, donnent lieu de croire que ceux-ci ont généralement remplacé d'anciens bourgs plus ou moins considérables. D'ailleurs, l'ancienne population de l'Ile était trop nombreuse pour être renfermée dans la Capitale et les autres villes de premier et de second ordre, comme Lindos, Ialyssos, Achæia Camiros, Critinia, Ixia et Mnassyrion. Enfin, comme l'observe encore M. Foucart, les expressions de *Lindioi* et *Lindopolitai* établissent une distinction très-marquée : la première s'applique aux citoyens Lindiens, la seconde à ceux qui habitaient la ville même de Lindos, et ne laissent point de doute que plusieurs villages faisaient partie du territoire Lindien ; or le décret trouvé à Camiros dans le temple de Minerve nous autorise à faire la même observation.

L'archéologie, comme on le voit, a un assez vaste champ ouvert à ses recherches sur toute la surface de l'Ile.



CHAPITRE XI.



ANCIENNE VILLE DE RHODES

§ 1. PLAN ET DIMENSION.

Des ruines qui ne méritent même pas ce nom, ne révéleraient pas à l'imagination la plus puissante la richesse et la splendeur de la cité antique ; il faut que la mémoire lui vienne en aide, et lui rappelle les éloges lyriques que les historiens ont à l'envi prodigués à cette capitale, pour laquelle les fondateurs avaient sacrifié les trésors et la vie même des autres villes.

Aucun événement politique connu, avons-nous dit, aucune catastrophe faisant date dans l'Histoire, n'explique cette conduite de trois familles, sœurs à l'origine, il est

vrai, mais que la prospérité de leur séjour respectif semblait devoir séparer à jamais. S'il convient d'en donner une raison, nous la prendrons dans cette prospérité ellemême. L'Ile formait au Vme Siècle av. J. C. un état rival de la Grèce; or de même que la Grèce avait concentré toute son activité à embellir Athènes, et à en faire le boulevard commun de la patrie; de même, afin de soutenir la rivalité, les Rhodiens comprirent qu'il leur fallait une *Asty* au lieu de villes disséminées, peu susceptibles d'agrandissement, et bien que sur un espace resserré, tellement séparées par les montagnes, qu'elles s'entre-secouraient difficilement.

L'amour de l'indépendance secondé par les faveurs de la fortune, inspira donc la fondation de Rhodes; Diodore assigne à ce fait la date de la XCIII^mè^ Olympiade (408 ans av. J. C.). L'architecte Milésien Hippodame, qui avait embelli le Pirée, traça le plan dans une circonférence de 80 Stades, que l'on peut encore déterminer. En effet pour reconstituer cette circonvallation, il suffit de se placer au sommet de la colline dont l'escarpement, à l'Ouest, se prêtait à l'emplacement d'une imposante acropole, et dont les pentes étagées se replient en croissant vers l'Est, ou descendent jusqu'aux trois anses du rivage. De ce même point, l'architecte, profond observateur de la nature, autant que des besoins du peuple qui empruntait son génie, trouva le centre de l'arc dessiné par la [illegible] du grand môle, petit promontoire auprès duque[illegible] vons placé le Colosse,* et nous croyons que notre opinion

* Page 29 et suiv.

en est d'autant plus confirmée.

Hippodame mesura ainsi un rayon de 7½ Stades, équivalant à 750 brasses d'Angleterre et à 1387m 50. Du centre avec ce rayon il mena un arc immense, coupé par la mer d'azur à laquelle il voulait donner une couronne de verdure diamantée par le marbre des édifices; cet arc est encore marqué sur le plan par la notation *Anct. Wall.* (muraille antique). Le diamètre touche les cinq ports que nous avons décrits * mais en réservant l'étude des ruines à cette partie de notre travail.

La longueur de ce diamètre égale donc 15 St. ou 1500 brasses ou 2775m; d'où l'on a la mesure de l'arc 23 St. 5; les sinuosités de la côte fournissent 33 Stades, et la circonvallation 56 St. 5. Mais dans ce cercle ne sont pas compris la nécropole et les faubourgs, qui reculaient de beaucoup les limites de la ville fortifiée; et ce n'est qu'en ajoutant cette différence au résultat précédent qu'on arrive à justifier les 15 Km de tour attribués à la capitale des Rhodiens.

Les vestiges de la muraille d'enceinte sont peu nombreux, et troispoints ne se trouvent pas sur l'arc du plan; mais il est probable que des grands travaux mettraient à jour plus de repères qui se relieraient mieux dans un système complexe, quoique régulier. Sur cette aire immense sont semés dans un pêle-mêle inextricable des débris de tous les âges; les recueillir est difficile; les classer exige la science associée; partout où pierre est demeurée sur

* Page 24.

pierre, nous nous efforcerons de déviner le monument, orgueil autrefois de la cité ; èt pour que le lecteur nous suive plus facilement dans cette ténébreuse étude, nous le conduirons d'abord le long du rivage de l'O. à l'E. ; nous suivrons l'arc d'enceinte le long du ravin qui descend des hauteurs de Zumbullu, et de cette colline jusqu'à l'Acropole, Mont Sidney-Smith des Européens, Merdjan-Tépé des Turcs ; nous pénétrerons ensuite dans les faubourgs et dans la ville elle-même, sondant les constructions modernes, dont nous éviterons de parler, pour découvrir dans leurs fondations le travail des premiers fondateurs.

§ 2 LE RIVAGE ET LES PORTS.

En bâtissant la nouvelle cité à l'extémité de l'Ile, les Rhodiens, peuple essentiellement marin et commerçant, devaient avant tout exercer leur génie à la création des ports ; c'est donc sur le rivage que nous allons chercher ce qui s'aperçoit encore de leurs immenses travaux maritimes, en partant du N. O.

Le Coumbournou, pointe de Sable, ne s'avançait pas alors aussi profondément dans la mer, en sorte que la petite anse au fond de laquelle on voit des anciennes fondations, se dessinait mieux qu'aujourd'hui. Un môle et un quai, construits de blocs de poudingues bien parementés apparaissent, quand le vent détruit le travail de la mer. *

* V. Page 24.

Il est probable en effet qu'un petit nombre d'années suffira maintenant pour ensevelir ces quelques pierres sous le sable qui a comblé depuis longtemps le bassin et le goulet dont nous avons parlé.

Les forces mécaniques mises en œuvre à cette époque font mieux voir leur puissance au môle du Lazzeretto. Ici les âges postérieurs n'ont rien gâté, si toutefois on veut bien ne pas tenir compte du très-misérable lazaret et du logement non moins ridicule réservé au service médical; nous oublions que l'antiquité seule doit nous occuper. La nature a fait les plus grands frais de ce môle; car c'est la crête d'un large écueil sous-marin tenant au rivage et se développant à 140^{m} au large; mais d'énormes poudingues l'ont exhaussée au dessus du niveau de la mer, pour empêcher les vagues soulevées par le vent du N. d'inquiéter les navires à l'ancre dans le port. Le dernier de ces rochers, carrément assis et taillé, semble un trône préparé à Neptune, sur lequel il réunissait les Naïades timides réfugiées dans les grottes que l'homme leur avait laissées ouvertes. Un peu au N. s'élève à fleur d'eau un écueil appelé la Colonne:

Saxa .... mediis quæ in fluctibus, Aras *

Sur cet autel caché, bien des victimes ont été immolées au courroux du terrible dieu des mers. S'il a perdu depuis son sceptre et ses autels, l'écueil n'en subsistait pas moins redoutable; mais un trou profond creusé sur le dos avait rendu inébranlable un fût de marbre annonçant le péril au

* Œn, Liv. I.

pilote inexpérimenté; on en voit encore une semblable au fond du même port. Le premier avait disparu; il a été remplacé en 1880 par une tige de fer supportant une syrène * dont les sifflements se font, paraît-il, entendre au loin: mais nous croyons que les yeux doivent servir plus que les oreilles.

Des travaux de nivellement sur le rivage, arrivés jusqu'à ce même port, ont mis à jour des colonnes doriques, un fût de pierre cannelé et revêtu d'un ciment dur et poli comme le marbre, enfin des constructions enterrées sous un épais dépôt de démolition. Un autel de marbre avec bucranes et chute de festons, est enclavé dans les murs du magasin de charbon; sur le quai du port de l'arsenal, des fragments de colonnes du marbre le plus riche, sont plantés pour amarrer les navires; d'autres servent encore de pavé; des débris de vasques, sont mis en usage par les marins; dans la muraille d'un petit jardin public, un bas-relief remarquable par son antiquité: c'est un morceau d'une frise à lourde corniche et tête de lion en modillon; ce simple détail vaut mieux que l'animal de grandeur naturelle, ébauche très-imparfaite du Moyen-Age, qui garde l'entrée du petit jardin. Ces fondements profonds, ces colonnes taillées dans le roc, ces œuvres sans nom, tout cela marque-t-il l'emplacement d'un vaste édifice, d'une longue et somptueuse galerie régnant sur toute la longueur du port pour tempérer l'éclat et l'ardeur du soleil de l'été, ou

* Instrument d'acoustique enlevé par une tempête pendant que nous mettons sous presse.



pour abriter contre les pluies torrentielles de l'hiver ? Était-ce un portique profond conduisant jusqu'au port principal ? Si les auteurs qui ont éloquemment vanté la magnificence et le nombre des monuments, avaient dressé un plan de la ville, on ne laisserait pas cette question et tant d'autres sans réponse. On arrive maintenant sans aucun abri contre les intempéries, jusqu'au chevet du grand môle, qui protége à l'O. le port de la Douane.

Le môle actuel inclinant un peu plus à l'O., ne dérobe pas entièrement à la vue celui des anciens. La nature en avait encore fourni la base ; car une ligne d'écueils s'allonge depuis le promontoire sur une longueur de 345m ; là elle se replie subitement au N., brisant naturel opposé aux vagues, sur l'angle-plan est bâti le fort St Nicolas. Une assise de pierres rectangulaires travaillées et posées avec art devait être le premier soubassement ; car plus loin, d'autres assises plus hautes, sont construites avec un appareil de moindres proportions, mais encore helléniques ; ensuite d'énormes blocs équarris sont entassés les uns sur les autres, avec ordre néanmoins ; la houle pénétrant par les creux de leurs saillies, produit les plus intéressants effets de pression hydraulique. Si l'on n'est pas sensible au vertige, on peut, par un temps calme, en s'aidant des mains et des pieds, en bondissant au dessus d'un gouffre béant, s'avancer assez loin sur ces rochers, tous caractérisés par le ciseau ; c'est ainsi que nous avons pu voir des puits en fond de bassine, mais dont nous ne pouvons nous expliquer l'usage. Le fort St Nicolas couvre entièrement dans ses casemates ce qu'il pourrait encore y avoir de visible du travail qui a défendu l'entrée du port à Démé-

trius Poliorcète.

Du chevet se détache vers le S-E., à angle droit, un brisant parallèle à celui qui ferme l'entrée du port de l'Arsenal, et faisant au N. le même office pour le port du commerce.

Un quai trop étroit, borde l'hémicycle; peut-être quelqu'un des pavés de la bordure est-il là depuis plus de vingt siècles, et a-t-il été posé en même temps que les assises inférieures des murailles de la forteresse que nous suivons extérieurement, des deux tours carrées reliées par une arcade hardie, gigantesque portique du bassin réservé, travail évidemment Hellénique.

Le môle qui sépare le grand port de la baie d'Acandia, de même nature que les précédents n'a conservé comme eux de son état primitif que les soubassements; et si la baie elle-même d'Acandia a été bordée d'un quai, toute trace en a disparu sous le sable, ou sous la terre extraite des fossés. Mais les rochers d'Acandia ont été certainement disposés, et le monticule de sable d'où ils naissent, est couvert de tant de débris de marbre travaillé, de triglyphes, volutes et dalles, qu'il faut encore supposer en cet endroit des édifices de quelque importance; entre autres nous avons eu la bonne fortune de ramasser un bras de femme, admirablement modelé, et provenant d'une statuette de style grec; car il était rattaché à l'épaule par une cheville. En continuant, on voit en plusieurs endroits et notamment autour d'un petit bassin très pittoresque les rochers taillés ayant servi de base aux anciennes murailles; enfin on arrive au cinquième port, qui n'a conservé aucune autre trace que le parement des rochers. C'est le

terme du diamètre sur lequel se développe l'enceinte de la ville.

§ 3 PONT ANTIQUE ET NÉCROPOLE

Dans ce dernier port est l'embouchure d'un torrent dont nous devons maintenant remonter le cours.

A peine a-t-on fait 700^{m} environ, on rencontre sur la rive droite un rocher nivelé à son sommet comme pour servir de base à une construction. Sur la face qui regarde le torrent, sont en gros caractères, les mots :

ΔΑΜΑΓΟΡΑ

ΤΙΜΑΝΟΡΗϾ ΑΡΤΕΜΙ

et plus bas, en traits évidemment modernes :

ΕΔΟΕΧΙ 

M. P. Foucart reproduit cette inscription dans un article de la Revue Archéologique (an VII, vol. XIII); il fait erreur en ajoutant au nom de ΔΑΜΑΓΟΡΑ un ϾΤ qui n'existe pas sur le rocher, et il ne fait aucune mention du mot ΕΔΟΕΧΙ, ni de la croix.

Mais le touriste est bien vite attiré par la vue d'un pont jeté sur le torrent et dont la construction remonte certainement à l'époque où la ville de Rhodes était dans toute sa splendeur. Il est construit avec d'énormes blocs rectangulaires non cimentés, parfois en bossage ; une de ses arches hardies suffit à elle seule pour enjamber toute la largeur du torrent dont les eaux impétueuses ont un peu rongé

la base du pilier; mais, malgré cela, il est encore assez solide pour résister à leur fougue pendant plusieurs siècles.

A la tête de ce pont, des pierres rongées ont fait office de gonds aux pentures d'une barrière, ce qui fait supposer qu'il y a eu là, établi par les Chevaliers ou par les Turcs, un bureau d'octroi, aboli depuis, comme l'a été celui qui, au dire du voyageur Camille Lebrun, * existait encore en 1681, à la porte de la ville "qui est sur le bord de la mer". **

Une chaussée antique, dont ont peut suivre les traces jusqu'à une certaine distance, s'ouvre sur ce pont et se dirige vers le Sud.

A gauche et surtout à droite, s'étend la nécropole proprement dite; tous les tombeaux taillés dans la roche, ont été violés ou démolis. Ils affectent plusieurs formes et sont de dimensions trés-inégales; quelques uns étaient évidemment destinés à des familles entières, comme le montrent leurs dispositions. Ceux-ci sont généralement revêtus d'un stuc imitant assez bien le marbre, et au dessus de l'entrée, on remarque parfois une petite cavité dans laquelle sont encore des pointes de fer, probablement des crampons, qui retenaient une dalle indiquant le nom de ceux qui reposaient dans ces monuments.

On voit aussi des chambres sépulcrales précédées d'un vestibule assez spacieux; c'est là sans doute qu'on prenait

* Voyage au Levant, en 1681 (*Paris* 1714).

** Porte St. Paul.

les repas funèbres en usage chez les anciens.

En se dirigeant vers le rivage, à 500 pas environ au S-E. du pont, un champ que personne n'a encore exploré, est sillonné de constructions hypèthres, dignes très-certainement d'une étude spéciale. Le plan de ces travaux ruinés n'est plus marqué aujourd'hui que par des rochers qui avaient été taillés sur place.

Une terrasse s'étend du Nord au Sud, longue de 30 mètres et large de 12; l'exhaussement est de 1 m. La face qui regarde l'E. sert de paroi à une chambre longue de 20 mètres et large de 14, dont l'entrée principale est ouverte au Nord. Au fond est pratiqué, vers l'Est, un petit couloir ou mieux antichambre prolongée de 2 mètres à peine vers le Sud, et percée au centre par une porte. Vis-à-vis de celle-ci, et dans l'espace vide laissé entre le couloir et le plan principal est taillé dans le roc un puits carré; immédiatement après ce puits, et à la hauteur de l'entrée du couloir, vient une banquette en forme d'abside vers le Nord et en ligne droite vers le Sud; elle forme le fond de la chambre et se relie à la terrasse. Du centre de cette banquette au Sud, deux marches descendent sur un terrain nivelé d'où l'on retourne vers le puits par une ouverture naturelle dont le rocher forme la voûte. Ce terrain est resserré entre deux parois presque parallèles avec celles de la chambre, et qui se dirigent vers le Sud, l'une en ligne directe, mais l'autre brisée à angle droit vers le milieu de sa longueur totale, environ 75 mètres. Les extrémités de ces deux lignes se relient à une assise large de 4 mètres qui court de l'Ouest à l'Est avec des embranchements vers le Nord et le Sud. Ces derniers sont rattachés à d'autres

parois parallèles aux premières, de manière à former de vastes salles carrées, mesurant environ 35 mètres sur chacune de leurs faces. On peut compter les divisions de quatre salles au N. et de quatre au S. de l'assise. A la hauteur de la quatrième salle au N., trois niches sont creusées dans l'assise principale ; en face de ces niches, et presque devant une porte ménagée dans la paroi qui remonte vers le N., un tombeau assez vaste est creusé au niveau du sol ; on y descend par trois marches. Un puits carré creusé dans le roc et trois autres tombeaux sont dans un plan symétrique au premier, de l'autre côté de la porte, c'est-à-dire dans la salle voisine. Plusieurs autres petits tombeaux, violés comme les premiers, sont disséminés sans ordre dans les autres salles. La roche formant la base de ces divisions, offre des traces de stuc évidemment composé avec du marbre pilé, tantôt blanc, et tantôt recouvert d'un vernis écarlate.

La présence de ces tombeaux embarrasse nos conjectures ; car si nous pouvions établir qu'ils sont d'une époque plus rapprochée, nous n'hésiterions pas à voir dans cette construction un gymnase, et dans la large assise, une carrière pour les courses.

Les nombreux petits fragments de marbre blanc dont toute la plaine est semée, la finesse du travail que l'on peut y remarquer, des pièces plus considérables gisant au delà des constructions que nous avons décrites, prouvent qu'il y avait là des monuments remarquables, ornés peut-être des œuvres d'art que, au dire de Strabon, * Rhodes devait

* Strabon XIV, 5.

à la générosité de ses alliés.

Un peu plus loin il y a des souterrains si étendus, qu'on pourrait les prendre pour des catacombes ; des piliers taillés dans le roc en soutiennent la voûte. Aujourd'hui l'entrée en est obstruée ; du reste des excavations pratiquées il y a peu d'années, n'ont produit aucun résultat.

Les rochers du rivage creusés pour recevoir l'eau de la mer évaporée par l'action du soleil de l'été, recueillent un sel d'une éclatante blancheur, que la Régie fournit à la population. Si nous en parlons, c'est parce que ce travail a tout le caractère que les anciens donnaient à leurs œuvres.

§ 4. ZUMBULLU, SANTOURLY, BAIE DE TRIANDA CATO-PETRES

Reprenons le cours du torrent pour arriver aux délicieux ombrages de Zumbullu que le Rhodien ne manque pas de vanter au voyageur arrêté dans ses murs.

Les grecs ont toujours donné à cet endroit le nom de *Rhodini*, en sorte que l'on ne peut pas raisonnablement admettre l'étymologie grecque de *Symbouli*, pour traduire le *Zumbullu* des turcs, mot dont la signification propre est: *lieu couvert de jacynthes*. La nature a semé en effet cette fleur à profusion dans ce terrain abondamment arrosé ; mais ce nom de couleur toute locale que l'imagination orientale a justement appliqué, n'a jamais primé sur la tradition, et le cicerone, s'il est grec, conduit le touriste

à *Rhodini*; s'il est turc, à *Zumbullu*. Celui-ci jette un regard rapide aux ponts qui unissent les deux rives, aux arches de l'aqueduc, construction des Chevaliers, probablement sur une fondation hellénique, et s'empresse d'aller se reposer sous le feuillage des platanes, auprès de la fontaine dont l'eau fraîche et limpide le remet de ses fatigues. Mais aussitôt il regarde avec intérêt les colonnettes enguirlandées de grenades qui ornent le monument. Pour compléter le poëme, il faudrait déplacer un fût de marbre que personne ne remarque, humilié qu'il est dans son rôle de degré pour monter sur la berge du bassin alimenté par la fontaine; déjà creusé en mortier, il servirait de vasque; le murmure de l'eau tombant dans cette vasque, animerait la danse du chœur de nymphes délicatement sculptées; elles se tiennent par la main, et leurs bras mollement tendus composent des festons pleins de grâce.

Le lit du torrent dont le cours se replie vers le S., est encombré de rochers tombés du flanc de la montagne, et cachés sous des buissons de laurier rose; un sentier fleuri, mais difficile maintenant, remplace la voie ombragée qui conduisait les anciens jusqu'à la source d'où jaillissait l'eau de Rhodini, le *Fons Inœssa* ou bassin d'Inoée. Le culte d'Ino dans l'Ile de Rhodes, ne doit point surprendre; car la fille de Cadmus fuyant Thèbes, pour échapper aux fureurs d'Athamas son époux, pouvait s'y arrêter pour rencontrer la colonie phénicienne établie par son père; ou bien cette colonie, fidèle à tout ce qui tenait à la famille de Cadmus, a pu adopter les fêtes de Mégare, et l'usage de jeter des gâteaux dans la source pour en tirer des présages.

Une découverte importante a été faite dernièrement à ce même endroit ; un aqueduc d'un travail considérable amenait l'eau jaillissant d'autres sources inconnues ; un homme peut se tenir debout sous cette voûte et marcher avec les coudées larges. L'eau a laissé sur les parois la trace de son niveau à $0^{m}50$ de hauteur ; sur le plateau, des puits très-profonds ont été reconnus comme des repères ; il faut espérer que l'administration continuera les explorations commencées pour rendre à la ville l'abondance de l'eau si habilement fournie autrefois en vue de la longueur des siéges à soutenir.

A la droite de Zumbullu, le Rhodini des grecs, en passant au delà de l'aqueduc à travers champs, on arrive après quelques minutes à un emplacement où l'on observe plusieurs tombeaux taillés dans le roc, et dont le plus remarquable est celui connu sous le nom de *Tombeau des Ptolémées*. Il est taillé dans un énorme bloc de cette pierre molle, particulière à l'Ile, amalgame de sable et de coquillages fossiles. Ce monument carré mesure sur chacune de ses faces $26^{m}75$; la voûte, formée par la roche vive, était surmontée d'une pyramide composée d'abord de gros blocs équarris, ensuite de pierres plus petites auxquelles succédaient des moëllons, enfin une couche de terre battue. Mais ce couronnement a été presque entièrement renversé par les tremblements de terre, qui ont même détruit une bonne partie du monument monolithe. Les trois degrés qui en font le tour et lui servent de base, appartiennent au même rocher ; 21 colonnes engagées, de style dorique, se détachent à moitié sur chacune de ses faces ; leur diamètre est de 45 centimètres, et leur hauteur de 5^{m}..

Sur la façade N. qui est la mieux conservée, s'ouvre l'entrée d'un vestibule communiquant par une porte intérieure avec une chambre sépulcrale, profonde de 6m 70 et large de 4m 70. Comme on le voit, le vestibule et la chambre n'occupent qu'un quart environ des dimensions extérieures du monument, ce qui fait supposer qu'il y a encore d'autres chambres sépulcrales qui, faisant suite à la première, n'ont pas été ouvertes ; mais les sondages ont été infructeux.

Ross observe que ce tombeau qui a une forme plutôt phénicienne que grecque, pourrait remonter à une haute antiquité, beaucoup plus reculée que celle à laquelle on a généralement cru qu'il appartenait. Il est vrai que cette origine phénicienne, ou pour mieux dire d'une époque qui conservait encore le caractère du style phénicien, serait en contradiction avec le nom de Tombeau des Ptolémées. Mais ce nom lui vient de ce qu'une médaille à l'effigie d'un Ptolémée, y à été trouvée ; l'histoire ne contredit pas non plus à cette origine phénicienne ; car bien qu'elle nous apprenne que les Ptolémées rois d'Égypte furent de tout temps les fidèles alliés des Rhodiens, elle ne fait aucune mention du séjour à Rhodes d'un prince de cette famille.

Diodore dit, il est vrai, que les Rhodiens pleins de reconnaissance envers Ptolémée Lagus, pour la générosité avec laquelle il les avait assistés pendant le siége par Démétrius Policorcète. * consultèrent l'oracle d'Ammon pour savoir s'ils devaient lui rendre les honneurs divins, et que sur sa réponse affirmative, ils lui erigèrent un temple de

* V. Page 40.

forme carrée, auquel ils donnèrent le nom de *Ptolemæum*; mais le monument qui nous occupe, n'a de commun avec le temple mentionné par Diodore, que le nom qu'on lui a incidemment donné, et sa forme carrée. Diodore parle d'un temple et non d'un monument funèbre; il dit qu'il mesurait un Stade sur chacune de ses faces, et qu'il était entouré de portiques; celui-ci n'a que 26m 75, c'est-à-dire pas même un septième de Stade, et on ne voit aucune trace des portiques qui l'auraient entouré.

Nous pouvons encore moins admettre avec le colonel Rottiers * que ce monument ait été un temple consacré à Cérès et revêtu de marbre à l'intérieur. Les parois sont enduites de stuc poli et n'offrent aucune trace d'un revêtement de marbre. Il est possible, comme l'observe M. Guérin, que Rottiers "se soit contenté d'apercevoir la façade, sans pénétrer dans l'intérieur du vestibule et de la chambre .... autrement, il n'aurait pas un seul instant hésité à y reconnaître un ancien tombeau de famille"; car les huit fours à cercueil que l'on y voit, "ne laissent aucun doute à ce sujet".

Continuons à remonter le torrent de Zumbullu; suivons le bord Sud du plateau du mont St. Étienne et arrivons au dessus du *Grand-Sautourly* ** (qu'il ne faut pas confondre avec le Petit-Santourly, ou simplement Santourly); c'est là que la tradition place la scène du Dragon. On domine un ravin, tranchée naturelle, qui sépare le mont St. Étienne

* Mon. de Rhodes.
** Par corruption *Sandrouly*.

proprement dit, d'un plateau un peu plus élevé et d'une pente plus douce vers la mer. Des blocs rectangulaires de moyenne dimension qui en suivent les contours, sont évidemment les restes de la muraille bâtie pour la défense du plateau de ce côté. Mais la grandeur et la forme particulière de ces blocs, semblent attester que c'était une sorte d'ouvrage avancé. Se basant sur une inscription trouvée en cet endroit et qui a trait à Jupiter Atabyrien, Ross reconnaît dans cette montagne celle sur laquelle Appien place un temple de Jupiter Atabyrien, * succursale du temple principal; de là le nom de *Petit-Atabyrus*. Ce serait par conséquent du haut de ce plateau que Mithridate, lorsqu'il vint à Rhodes, donna le signal d'une attaque générale de la ville; c'est l'assaut de cette muraille que ses troupes auraient tenté pendant la nuit, pour s'emparer d'une position élevée et faiblement défendue du haut de laquelle il pouvait dominer l'Acropole. A vrai dire, l'aspect des lieux correspond bien à la description d'Appien, et il n'y aurait qu'à retrouver les traces du temple de Jupiter, pour que la conjecture fondée sur l'inscription ne laissât aucun doute dans l'esprit.

Dans le Petit-Santourly, on remarque sous une voûte, un aqueduc souterrain, évidemment Hellénique, d'où découle encore un mince filet d'eau d'excellente qualité, qui finira par tarir entièrement, si on ne se donne pas la peine de faire un curage urgent.

Comment ne reconnaîtrait-on pas dans les fragments de

* De Bello Mith. XXVI et XXVII.

colonnes et les ruines qui entourent cette source, ainsi qu'une autre fontaine située plus haut, immédiatement sous le plateau de Mangavli, les restes d'anciens sanctuaires consacrés aux Nymphes ? D'autres débris éparpillés dans ce vallon qui descend en petites terrasses jusqu'au rivage, la richesse du sol, la beauté du site ombragé par des arbres séculaires, comme Zumbullu, et d'où la vue se perd au Nord dans l'azur de la mer, devait certainement, et c'est aussi l'opinion de M. Guérin, imposer à l'esprit poétique des anciens cet endroit pour être *l'Elysion* dont il est question dans *l'Etimologicum Magnum*:

«Λέγεται δὲ 'Ηλύσιον καὶ ἱερὸν πεδίον περὶ 'Ρόδον.»

Aujourd'hui l'Élysée n'est plus qu'un terrain mal tenu par ses propriétaires turcs. Descendons en toute hâte vers la baie de Trianda, au *Thoantion* de Strabon, pour décider de la question, comme nous l'avons annoncé. * C'est bien ici le point du rivage déterminé par ce nom dans le texte du géographe, et c'est à tort que M. Ross s'est attaché à "forcer la grammaire et le sens à la fois le plus simple et le plus logique."‡ Mais une autre erreur de traduction oblige à son tour M. Guérin "à convenir qu'ici ce géographe (Strabon), a commis une légère inexactitude." Il est pourtant facile de l'en décharger, en traduisant comme nous l'avons fait: "Dans ce parcours (c'est-à-dire entre Ialyssos et Rhodes), est le Thoantion, sur une pointe de grève, d'où l'on voit mieux les Sporades voisines de Halki."

* V. Page 418

‡ Guerin, Etude sur l'Ile de Rhodes.

Mais comment expliquer le nom de Thoantion donné à ce promontoire, et dont *Trianda* pourrait bien n'être qu'une corruption ? Faut-il croire que les Rhodiens ont emprunté aux habitants de Karpathos le culte de Thoas ? Faut-il supposer de préférence que ce roi, pour se rendre de Crète à Lemnos, mouilla dans cette baie et y laissa quelques uns des siens ? Ne convient-il pas mieux de le rattacher au culte de Minerve, et de supposer que les coupables d'un sacrilége mouraient en cet endroit, victimes préparées pour le sacrifice par une autre Iphigénie, comme autrefois les Grecs dans le royaume de Thoas ? C'est, on le voit, un imbroglio de supposition qu'aucune tradition ne confirme.

Nous sommes sur la route qui ramène à la ville en passant devant la léproserie misérable où quelques malheureux, tous grecs, atteints du mal qui les bannit de la société, usent leur triste existence. Une muraille construite de pierres non équarries, suit le pied du mont St. Étienne, et vient s'arrêter là où la route s'engageant dans les rochers appelés *Kato-Petres* (Pierres d'en bas), se déroule en corniche au gré des sinuosités de la montagne, et débouche enfin à l'entrée du *Neohori* ou nouveau bourg. L'ancienne voie paraît encore çà et là, bordée de constructions helléniques qui s'arrêtent pour recommencer un peu plus loin, à un tumulus couvert de tombeaux turcs, où la route passe entre deux murailles parallèles se brisant à angle droit. Là, la construction est faite dans de telles conditions de solidité que nous penchons à reconnaître les piliers supportant l'architrave d'une des portes de la ville ancienne ; d'énormes éclats de marbre perdus sur la même place, en pro-

viennent probablement.

Si on s'écarte à gauche sur la plage des Moulins, on est encore frappé par la vue de pierres équarries et de nombreux débris de briques rouges dont le gisement, couvert seulement de quelques centimètres de sable, se prolonge même au delà de notre point de départ, le premier port, qui était évidemment environné d'édifices privés ou publics.

§ 5 MONT SMITH, ANCIENNE ACROPOLE.

Ce n'est pas à l'intérieur de la ville actuelle que doit maintenant pénétrer le touriste pour continuer cette longue étude du passé, qui a disparu là plus que partout ailleurs; il ne trouverait que les monuments du Moyen-Age, avec des caractères si différents, qu'ils ne peuvent pas entrer dans le cadre de ce chapitre, et nous pourrons sans digression ni retour en arrière signaler le peu que l'on voit encore des matériaux primitifs.

Il n'en est pas de même au delà de l'enceinte fortifiée; les traces subsistantes sont nombreuses, et principalement sur le mont St Étienne, l'antique Acropole; mais, comme il est impossible de reconnaître les fortifications savantes qui faisaient de Rhodes, après Messène, une des villes les mieux fortifiées de la Grèce,* il est de même impossible

* Pausanias, XIII, 75.

de retrouver la ville incomparable qu'a vue Strabon; * c'est en un mot l'inconnu que nous allons décrire; et après avoir recueilli toutes ces ruines, de ce travail infructueux il ne restera que la pénible impression de la faiblesse de l'homme dans le faste de sa puissance.

Retournons à l'entrée du Néohori à l'endroit où s'arrêtent les murailles d'enceinte, et engageons-nous maintenant dans la première rue qui s'ouvre à notre droite. La belle propriété dans laquelle les Dames Franciscaines dirigent une école, a été l'habitation du Dr. Hedenborg; ses goûts passionnés et ses longues études ont attiré son attention sur les nombreux débris de sculpture d'un beau travail, qu'il trouvait dans sa terre et dans celle de son voisin; en creusant à une plus grande profondeur, il trouva des gros blocs rectangulaires formant des assises assez étendues, et crut avoir le pied sur le temple d'Esculape et sur celui de Bacchus, précédés de splendides portiques que le patient Protogène avait décorés; c'est encore à ce dernier temple, fameux dans l'antiquité, qu'il aurait dédié son Cydippe, son Tlypolème, son Philiscus en méditation, son Athlète, son Antigone, le portrait de la mère d'Aristote, son Satyre et enfin le chasseur Ialyse.

Malgré toute l'autorité du Dr. Hedenborg en pareille matière, nous croyons qu'une satisfaction flatteuse l'a entraîné au delà des limites d'une conjecture. Le terrain, sensiblement exhaussé depuis l'ancien temps, explique la profondeur à laquelle il a trouvé ces vestiges; mais ce

* XIV, 5.

même terrain a toujours dû être trop élevé au dessus du niveau de la mer, et trop incliné, pour avoir fait partie du quartier que Diodore appelle le *Digma*, qui fut détruit par une inondation ; or le même auteur place dans ce quartier les temples de Bacchus et d'Esculape. * La topographie n'a donc pas fait un progrès certain par cette découverte.

La rue que nous avons prise tombe perpendiculairement sur une autre qu'il faut remonter à droite, et comme il importe de saisir une ligne qui relie autant que possible ce qu'on ne voit qu'à bâtons rompus, nous inclinerons vers la gauche pour voir, en face d'une fontaine, la base d'un triangle dont le sommet atteint le carrefour de la porte d'Amboise. Il est facile de reconnaître un tronçon d'une grande artère qui partait du port des galères, et passait là où le plan indique une ancienne construction à l'Est des trois moulins. La chaussée, telle qu'elle est dessinée, inclinait un peu au Sud ; cette inclinaison est encore aujourd'hui plus prononcée par une belle route que le touriste verra avec étonnement, et qui berce de l'espoir qu'on voyagera en carrosse dans un avenir ...... illimité.

Ces travaux, arrêtés à la hauteur des moulins, c'est-à-dire sur la première terrasse du mont St. Étienne, ont révélé une longue série de chambres sépulcrales carrées prises dans le roc, et qui paraît se prolonger vers le S-E. ; toutes celles qui ont été rencontrées sur le tracé de la route, étaient violées depuis longtemps déjà. Mais une découverte plus intéressante est celle d'une statue drapée,

* LXIX, c, XLV.

réduction au tiers de la taille ordinaire. C'est une œuvre de la bonne époque; le bâton sur lequel s'appuie le personnage accuse un Esculape, et si les proportions étaient plus grandes, plus conformes à celles que les Rhodiens donnaient à leurs statues, nous n'hésiterions pas à dire que le temple du dieu s'élevait sur les dernières fondations dont nous avons parlé. A peu de distance, on a trouvé aussi le pied d'une statue colossale, appartenant à la décadence de l'art, et de style romain, que l'on reconnaît aux bandelettes roulées autour de la jambe pour maintenir la sandale.

Le rocher sur la crête duquel sont perchés les trois moulins, est percé de deux puits circulaires étroits, que l'on prenait pour l'ouverture de chambres sépulcrales; mais l'opinion de M. Newton à ce sujet, n'est aujourd'hui nullement confirmée; car bien que les ouvriers qu'y a fait descendre S. E. Mahmoud Pacha, n'aient trouvé l'eau qu'en les creusant à 20m environ au dessous du niveau d'un tombeau ouvert sur le côté, ils n'ont cependant rencontré aucune communication ni avec celui-ci ni avec d'autres.

Au même endroit, les terrassements de le route ont amené à la surface des pierres équarries, une piscine, des débris de poteries communes, et même quelques pierres encore collées par le ciment et revêtues d'un stuc qui avait conservé les couleurs dont il avait été orné; ce dernier détail, par sa disposition en forme de voûte, encouragea les recherches; mais la pioche fouilla inutilement le terrain.

Au lieu de gagner la terrasse supérieure, il convient de descendre un peu vers une tannerie pour saisir quelques



restes d'un temple, selon toute apparence, car des blocs de marbre sont épars çà et là. Enfin les constructions se continuaient en descendant jusqu'à la plage, et des carrés de mosaïque que la pluie a dégagés du sol, annoncent que les édifices avaient une certaine splendeur. Il y a quelques années, on suivait encore la voie qui montait à l'Acropole où nous nous empressons d'arriver.

Un sentier escarpé et rompu par les éboulements, sillonne la montagne, conduisant à une source nommée *Lacani*, dont l'eau coule entre des rochers qui ont peut-être fait partie de l'ancienne enceinte ; les autres ont roulé dans le ravin Nord que nous venons de longer, où on les retrouve au milieu de débris de marbre, dont un grand nombre sont des draperies somptueuses ; d'autres encore suspendus sur le flanc de la montagne (Ouest), semblent avoir été saisis dans leur course effrénée par une puissance surnaturelle, et n'attendre qu'une violente convulsion du sol pour se précipiter en bondissant, et aller rejoindre ceux qui sont tombés dans la mer.

Mais si les superbes murailles se sont écroulées, les profondes tranchées qui les unifiaient à la roche constitutive de la montagne, sont encore presque béantes en plus d'un endroit, et nous tiennent fidèlement sur la ligne de ces constructions externes.

Nous sommes presque arrivés sur la derniere terrasse. Le sentier s'est élargi ; c'est maintenant une corniche qui passe sous un pont dont la voûte est un rocher équilibré sur deux autres par un effet de la nature. Des cavernes hautes dessinent brusquement une ombre noire d'où l'on peut contempler les charmes d'un horizon embrasé

tout entier par les rayons du soleil. A l'extémité de ces cavernes est la sépulture d'un Santon, que les Turcs viennent imploier en attachant, selon l'usage, des haillons aux fenêtres, pour être guéris de la fièvre.

De là on arrive immédiatement sur le plateau où ce qui frappe aussitôt, c'est la vue d'une maison qu'habita l'amiral anglais Sir Sidney Smith; c'était une vedette admirablement établie pour observer la flotte française pendant l'expédition d'Égypte (1802); ce fait donne la raison du nom appliqué à cette montagne par les Européens, tandis que les Turcs l'appellent *Merdjan-Tépé* ou colline de Merdjan, car tel était le nom du Santon.

De cette même position où l'amiral Smith sondait l'immense horizon, explorons le champ sur lequel s'agitait autrefois une population nombreuse pour contempler avec orgueil le départ ou le retour de ses navires aux blanches ailes; pour célébrer dans les temples les fêtes de ses dieux; pour s'enivrer d'enthousiasme sur les degrés de l'amphithéâtre; pour couronner les triomphes de ses artistes et de ses athlètes; pour recevoir les statues et les dresser sur leurs piédestaux au milieu des transports de l'allégresse; pour courir à la brèche et refouler l'ennemi; pour accompagner [illegible] qui le[illegible] jusqu'à l'entrée du tombeau creusé dans le rocher sur lequel ils étaient morts en combattant.

A cette activité bruyante a succédé d'abord la fébrile agitation d'un peuple de corsaires, héritier jaloux des ruines qui dérobent sa présence et favorisent ses ruses; le silence qui précède le crime, n'était rompu que par les [illegible] sauvages de la cupidité, victorieuse ou vaincue. Ensuite

la civilisation fait refleurir ces collines fécondées par les tièdes haleines de l'Orient; la vie calme et austère du moine guerrier vient se retremper à l'ombre des arbres qu'il a plantés de sa main, un moment délivrée de l'épée; sa poitrine libre de la cuirasse aspire les senteurs vivifiantes du jardin fleuri qui entoure sa modeste villa; son front déchargé du casque arrose des sueurs de la paix le champ que pendant la guerre il arrose de son sang. Aujourd'hui toute poésie a disparu; sur les ruines des glorieux édifices du passé, se couchent nonchalamment tous les jours les ruines d'une ville condamnée par le fatalisme musulman; le désordre, l'abandon, règnent en tyrans, et les arbres semblent couvrir de leur végétation désordonné un cimetière où depuis longtemps on ne vient plus pleurer.

Mais notre but n'est pas de faire de l'élégie, et le lecteur attend la description de cette colline célèbre, qui s'étend en plateau irrégulier du N-E. au S-E et s'abaisse ensuite en terrasses assez bien dessinées au S-E. et à l'E. Il est regrettable que le plan dressé par M. Newton laisse en blanc toute cette partie qui domine les faubourgs. Pour compléter son travail arrêté là où peut suffire l'intelligence d'un homme, il faudrait, comme il l'observe lui-même, les patientes études d'une commission scientifique, aidée des instruments et des ressources qui sont ordinairement alloués. La colline serait partagée en zones distinctes, et l'ensemble en résulterait géométriquement; l'expérience acquise éclairerait l'inconnu; les fragments d'inscription rapprochés parleraient d'eux-mêmes; peut-être aussi saurait-on reconstituer une statue, un édifice, car on réunirait beaucoup des pièces éparses de ce jeu de patience.

Nous ne sommes pas placés dans ces heureuses conditions; cependant, convaincus du peu d'intérêt qu'offrirait une exploration désordonnée, esclave des zigzags qui limitent les jardins, nous ne nous laissons pas abattre par la difficulté, et tout de suite nous traçons le chemin que nous allons faire, les yeux ouverts sur tous nos pas. Le compas sur le plan, il sera facile de nous suivre. Avec un rayon prolongé de 1½ Km. au S. de notre dernière station, nous décrivons un arc que nous partageons en degrés. Le premier secteur, limité par le rayon passant à la tour St. Georges, comprend 20° ; le deuxième est aussi de 20°, et son rayon limite tombe sur le bastion d'Espagne ; celui du troisième, de 10°, sur la tour Ste-Marie; du quatrième de 50°, sur la porte St. Jean ; du cinquième enfin, de 10°, sur le bastion d'Italie. Marchant sur les terrasses supérieures et sur le plateau de l'O. au S-E., et revenant sur nos pas, mais sur les terrasses inférieures, nous localiserons fidèlement, nous ne dirons pas tous les détails, car il faudrait pour cela un volume spécial, mais du moins les plus importants.

Nos premiers pas à l'E-S-E. de la maison Smith rencontrent un monceau de pierres entouré d'une enceinte carrée ; un tronc de colonne de porphyre, un fragment de frise à fleurons sculptés dans un marbre d'une légère teinte rose, et si limpide qu'il semble une guirlande composée de pétales de la même fleur, telles sont les épaves qui flattent les regards au milieu d'autres blocs de marbre et d'éclats de corniches avec lesquels le propriétaire indifférent ferme son enclos, occupé peut-être par un temple de l'Aurore ; car ce point est carressé par le premier rayon du

Soleil, et il en reçoit le dernier, quand l'astre brillant *a régné*, disent encore poétiquement les Grecs.

Une muraille hellénique impose la marche à suivre vers le S., laissant entre elle et le chemin circulaire du plateau un espace moyen large de 100m; quand on a parcouru ainsi deux cents pas, on rencontre perpendiculairement les fondations d'un édifice immense, puisqu'il occupait par sa longueur tout l'espace que nous venons de déterminer. Au bas deux troncs de colonnes de marbre lumachelle incarnat sont debout; un troisième de marbre bleu, sur la même ligne, est couché près du chemin; nous avons recueilli là deux fragments de fût tubulaire; ils n'auraient eu aucune valeur, sans une inscription en caractères très-anciens; malheureusement les fragments rapprochés ne donnent que des syllabes ainsi disposées:

ΙΟΣ
ΩΧΑΡ
ΑΝΕΙ
ΝΥΟ·
ΟΝ
ΟΙΣ

La dernière rappelle la consécration ordinaire: *Aux dieux*. Toute recherche pour compléter cette inscription est restée infructueuse; dans le champ voisin, un autre tronc de colonne semblable au troisième, et symétriquement placé, indique la largeur de l'édifice, 30m environ; le style des colonnes et d'autres fragments de corniches a tout la sobriété de l'ordre dorique; cependant nous avons rencontré une couronne de colonnette en marbre de Paros, d'un travail plus riche; c'est une guirlande de fleurons

sculptés en demi-bosse.

L'attention n'est pas longtemps inoccupée par l'uniformité de la muraille qui dirige les pas; car elle remarque bientôt sur la gauche une haute terrasse large de 8^{m} à son extrémité O., s'élargissant sensiblement vers l'E., et longue de 30^{m}; un tambour de travertin, dégrossi en larges cannelures, paraît être dans sa position primitive auprès de la terrasse, contre un mur qui se dirige vers le N.. Les flancs du rocher ont été soigneusement parementés, et une saillie longitudinale inférieure semble avoir été ménagée pour soutenir un revêtement. Trois degrés partagent la plate-forme en vastes palliers. En les descendant, on trouve à l'extrémité une excavation profonde repliée au S-O.; dans cette partie a roulé un autre tambour de travertin, arrondi sur un diamètre de 1^{m}78; dans la tranchée faisant face, est une ouverture dont les parois sont maçonnées de dalles et couvertes en chaperon; on dirait l'entrée d'un tombeau; des fragments informes de marbre attestent que ce monument avait été non seulement construit dans des proportions gigantesques, mais orné aussi avec somptuosité. A l'Ouest, nous sommes sur un rocher à fleur de terre; au centre une ouverture rectangulaire a toute l'apparence d'un escalier conduisant à une chambre sépulcrale.

Quittons cette première terrasse pour franchir l'angle du terrain au N-E., vers une seconde terrasse portant une villa de bonne apparence; sur la plate-forme carrée est un chapiteau angulaire de marbre bleu, dont les arêtes vives ont été jusqu'ici respectées. Ce débris porte l'inscription suivante :

ΑΓΗΣΙΟΝΕΥΡΙΣΤΡΑΤΟ .....

ΠΕΙΣΑΝΔΡΟΣΚΑΙΠΡΑΞ......
ΕΥΡΥΣΤΡΑΤΟΥΥΠΕΡΤΟΥΑΔ......

Si nous avions pu trouver le marbre s'accolant à celui-ci, nous aurions eu l'inscription complète qui nous aurait éclairés; un examen très-suivi des murailles nous a procuré la découverte d'un autre marbre sur le seuil de la maison; moins imposant comme débris, il est plus important comme document:

ΓΛΑΥΚΩΝΕΤΕΟΚΛΕΟΥ
ΑΘΗΝΑΙΟΣΠΡΟΞΕΝΟΣ
ΑΠΟΛΛΩΝΙΠΥΘΙΩΙ

Cette dédicace posée sur les bases de l'édifice, nous permet d'inférer que nous sommes sur l'emplacement d'un temple d'Apollon Pythien, auquel le marbre est dédié par l'Athénien Glaucon, proxène.

La muraille qui nous guide borde une ancienne voie tracée entre les deux étages supérieurs de la montagne. Il est donc naturel de la suivre l'espace de 100 pas pour remonter un peu vers l'O., jusqu'à ce qu'on rencontre un monument dont les détails nouent toute une intrigue. Un champ profondément encaissé est limité au S. par un chemin descendant du plateau; à l'O. par une tranchée escarpée; à l'E. par une muraille dans laquelle on voit beaucoup de matériaux helléniques; au N. enfin par un banc de rocher long de 25^m en ne tenant pas compte de toute la partie qui s'est effondrée, et haut de 3^m. La façade forme au N.-O. un angle rentrant, accident naturel, car les deux plans sont parementés comme la façade entière; celui qui regarde le S. est percé en voûte à plein cintre pur; la paroi du fond est plane. En sortant de cet angle, on voit

dessinée sans art une croix dont l'arbre mesure 0m20 de hauteur; le trait a la même couleur émaillée que tout l'ensemble. Au dessous de cette croix s'ouvre une excavation pareille à l'angle d'un appartement ordinaire; un peu à droite, deux croix rapprochées, plus grandes, mais de la même main que la première, sont tracées au dessus d'une niche à laquelle succède un four offrant une particularité remarquable; la retombée de la voûte est interrompue par une tranchée verticale large de 0m50 et ne pénétrant pas dans le ciel du rocher au dessus du pôle culminant; cette entaille a été faite évidemment pour loger une statue; cependant c'est un travail sans aucune ornementation, et qui doit être postérieur à la première éviscération du massif en vue d'une sépulture. A la droite est une niche et enfin une vaste chambre sépulcrale dont l'ouverture a 5m; les parois latérales sont parallèles longues de 3m et revêtues comme celle du fond et le ciel, d'un stuc rouge; une frise lisse et une moulure simulent une architrave régnant sur les quatre parois; car la porte percée au dessous du ciel forme intérieurement un linteau; à droite et à gauche une niche peu profonde est disposée comme le sont ordinairement les crédences romanes; il n'y a pas de doute cependant que nous sommes dant une sépulture hellénique; car deux fours obstrués par des éboulements sont néanmoins encore visibles; les bouches font face à l'entrée. Il n'y a d'ailleurs aucune ornementation externe; car une série de petites cavités tracée sur toute la longueur, fait plutôt penser que les poutrelles d'un auvent s'appuyaient par ce moyen contre le rocher. Il se prolongeait à l'O.; mais cette partie, trop affaiblie par les excavations, s'est entière-

ment écroulée. Nous ne sommes pas en demeure de formuler maintenant aucune conjecture de cet ensemble de détails qui rappellent l'ère payenne et les origines du Christianisme, et nous quittons ce monument, pour observer une construction qui le continue à l'Est.

Une rampe très-inclinée laisse à jour la pierre angulaire d'une muraille reposant sur un fondement naturel; une seule assise est en place, composée de pierres dont une mesure 4m de long snr 1m de haut; les autres ont la même dimension verticale, mais sont à peu près de moitié moins longues que les trois premières; la muraille se replie à angle droit à l'E., tandis qu'au S. le rocher brut fait saillie; on voit à la base un four sépulcral.

La voie toujours bordée de pierres helléniques, se prolonge vers le S., et sortant des jardins et des murs qui bornent la vue, traverse par plusieurs embranchements le plateau qui prend alors toute son extension de l'O. à l'E.. Nous n'avons pas à nous engager profondément au S., puisque nous avons parlé déjà du Petit-Atabyros et de Santourly, du cercle limite en un mot de l'Acropole; avançons vers l'Est, mais sur le plateau.

Au S. de *Macri-Steno*, près de quelques maisons délabrées, au milieu de nombreux débris sans forme ni nom, sauf un aigle de dimensions colossales, mais mutilé, nous avons relevé les inscriptions suivantes gravées sur des autels tumulaires:

ΙΕΡΩΝΥΜΟΥ
ΕΡΩΝΟΣ

ΑΡΧΗΝΑΣΣΑ
ΑΓΗΣΑΝΔΡΟΥ
ΔΡΥΙΤΙΣ

La présence du caractère H (È français), prouve que cette dernière appartient à une époque où le dialecte dorien n'avait plus l'empire absolu.

L'ethnique Δρύιτις; rappelle une petite ville du territoire Lindien, dont le nom indique qu'elle était située au milieu d'une forêt de chênes.

Un troisième porte :

ΕΥΒΟΥΛΟΣ
ΦΙΛΙΣΚΟΥ
ΛΑΛΑΡΜΙΟΣ

Ce dernier ethnique retrouvé une seconde fois sur une dalle près du pont de Coskinou à la suite des noms patronymiques :

...... ΝΙΚΑΤΟΡΑΣΠΑΜΦΙΛΙΑΣ
...ΥΙΟΘΕΣΙΑ.....ΛΑΛΑΡΜΙΟΣ

d'autres renseignements enfin que nous avons pu recueillir, nous permettent de dégager d'une évidente corruption, la racine d'Alaërma, nom actuel d'un village de l'intérieur. En retranchant la lettre initiale, M. Ross le fait dériver de *Las-Ermes* (pierre de Mercure); nous dirons de préférence que le nom antique est *Lalarmia*.

Un monument qui n'est guère moins intéressant que le Ptolémœum par son état de conservation, a échappé à toutes les explorations précédentes. Pour le rencontrer, il faut, de l'endroit où nous sommes, marcher au S. vers une maison adossée à une voûte du Moyen-Age, prendre le sentier qui descend dans la direction du S., tourner avec

lui à l'E.; et arrivé à l'angle qu'il forme, en reprenant la direction du S., traverser le champ qui est au dessous. A 200 pas environ, sous une maison isolée et entourée d'arbres, est ce monument composé de deux parties distinctes quoique intimement liées; l'une encore entière, l'autre n'existant plus que par une de ses faces.

La première est un tombeau monolithe; le rocher a été extérieurement équarri au N. sur 11m et à l'E. sur 8 de longueur; les deux autres faces restent engagées dans la masse du rocher qui se prolonge vers le S-O.. Une ouverture carrée de 1m environ pratiquée un peu à droite, donne accès dans la chambre hypèthre; les parois ont été entièrement revêtues de stuc; à quelques centimètres au dessus du sol évidemment exhaussé, est dessiné un stylobate composite; la paroi la plus ornée est celle qui s'appuie à l'O.. A la hauteur de 1m30, règne une corniche très-saillante, soutenue par des pilastres engagés; les parois Sud et Nord sont amorties à 2m de hauteur et forment une galerie interne et externe; sur l'épaisseur laissée à la roche, court une assise de pierres grossièrement travaillées; le dernier détail à observer est une grotte creusée à l'O., en partie effondrée, mais dans laquelle on voit encore des chambres sépulcrales recouvertes de stuc comme le monument principal.

A vingt pas au N., un rocher dressé en ligne droite avec la paroi E. du premier monument, devait, selon toute apparence le rejoindre, non par sa constitution, mais par une construction; car une large entaille verticale ne peut avoir d'autre raison que de maintenir une muraille adjacente. Mais cette muraille et même une partie du rocher

qu'elle prolongeait ont disparu. Tel qu'il est encore debout celui-ci a 13m de longueur; sa hauteur est de 3m et son épaisseur de 2. L'ornementation a deux caractères très-distincts; c'est au centre une arcade feinte, profonde de 0m 50 environ sur 3m de diamètre, mais sans aucune archivolte; une corniche en bossage, soutenue par des triglyphes, la domine; la base est enterrée. A droite de cette arcade un fronton encadré avec les deux colonnes engagées qui le soutiennent, un panneau rompu obliquement; à gauche de l'arcade, le rocher fait angle rentrant, et une ouverture est taillée dans la paroi amoindrie ainsi qu'une cavité destinée à recevoir une dalle avec prolongement en croix.

La nature ou l'art avaient probablement continué cette cloture à quelques mètres au delà comme de l'autre côté; car une terrasse soutenue par des pierres helléniques va rejoindre perpendiculairement un accident semblable de terrain de la même longueur que le premier monument; celle-ci à son tour est interceptée par une troisième, dont le milieu est occupé par un rocher faisant face à celui que nous venons de décrire, et formant par une profonde entaille comme une place réservée. Cet ensemble marque encore l'emplacement d'un temple, mais rien n'indique à quelle divinité il était consacré.

Conformément au plan que nous nous sommes tracés, nous descendons maintenant vers la tour Ste Marie, en parcourant les étages inférieurs des secteurs dont nous avons étudié le faîte. La tradition des temps modernes conduit à l'endroit où fut l'église St. Étienne, un des édifices religieux les plus remarquables bâtis par les Chevaliers hors des remparts. C'est dans ce sanctuaire que Dieudonné de

Gozon après une fervente prière, avait revêtu ses armes pour aller combattre le dragon.

Malheureusement l'église qui tombait en ruines depuis la conquête Turque, n'existe plus aujourd'hui, et dans le jardin misérable qui appartient en *Vacouf* à la mosquée Suléimanié, on a de la peine à retrouver les traces d'un édifice sacré. En 1849 les pères Franciscains en ont acheté les matériaux pour les employer à l'érection de la chapelle catholique dépendant de leur couvent. L'édifice des Chevaliers n'était pas bien considérable, mais solidement bâti en pierres de taille, il ne manquait pas d'une certaine élégance et affectait la forme d'une croix romano-byzantine, liturgiquement orientée à l'E.. Le centre était surmonté d'un dôme octogone que des colonnettes engagées ornaient à l'extérieur; l'intérieur était décoré de fresques remarquables, parmi lesquelles on a pu discerner jusqu'au dernier moment sur les pilastres du dôme, les quatre Évangélistes, et sur une des parois, une assomption.

Architecte d'occasion, plus qu'admirateur d'un glorieux passé, le P. Giuseppe da Lucca qui a procédé à la démolition de l'édifice, a recueilli avec soin toutes les pierres qui pouvaient être utiles à la nouvelle construction, et a abandonné toutes celles qui n'étaient pas d'une utilité matérielle. A-t-il remarqué que les Chevaliers avaient simplement restauré une ancienne église byzantine que la tradition faisait remonter au VIe siècle? Nous en doutons, et nous sommes presque portés à lui savoir gré de cette indifférence qui laissant encore sur place un monceau de débris de toutes les créations du ciseau, permet à l'imagination de remonter à l'origine de cette construction. Que

l'on retourne quelques unes de ces pierres, et l'on recueillera un membre, une draperie ; nous avons sauvé un quart de figure à barbe finement roulée, à lèvre mince et nettement arquée, au nez délicatement affilé; une jambe de femme cassée au dessus et au dessous du genou légèrement plié de manière à tendre la robe accusée par des fronces à peine sensibles, provient peut-être d'une Minerve. Ce qui donne de l'autorité à cette conjecture, c'est ce fragment d'inscription que nous avons relevé à la même piece:

ΟΔΑΜΟΣΟΡ
ΑΓΗΤΟΡΙΔΑ
........ΝΑΣΠΟΛΙΑΔ........
Θ

On reconnaît une dédicace du peuple Rhodien à Minerve Poliade; mais on se demandera aussi avec étonnement par quel hazard un type de la divinité payenne et un acte authentique du culte qu'on lui rendait n'ont pas été anéantis sous le pied vainqueur de la vierge de l'Évangile et du diacre martyr. M. Rio décide de ce scrupule avec tout le poids de sa philosophie dans les arts: la Minerve dont Phidias avait crée le modèle, exprimant " l'attribut suprême de la sagesse non progressive, ..." n'était-ce " pas la formule mythologique d'un dogme depuis longtemps perdu pour le peuple, mais entrevu et respectueusement recueilli par la philosophie platonicienne? ... L'extrême pureté qui respire dans la pose, dans les traits et jusque dans les moindres détails, montre assez que l'artiste avait compris et voulait faire comprendre aux autres que la chasteté est mère de l'intelligence et de la force." * Si donc une Mi-

* Rio, l'Art Chr. *Int.*

nerve de l'école de Phidias échappée aux désastres antérieurs s'est trouvée sous la main des Chevaliers, ces hommes d'intelligence et de force, n'ont pas craint de la relever dans sa dignité de symbole de la Vierge à laquelle ils rendaient leurs hommages.

Continuons sur le même chemin vers le S., jusqu'à la rencontre d'une grande voie qui nous fait remonter un étage de l'Acropole, à l'O. par conséquent. Sur le parcours, nous rencontrons le fragment de marbre couché horizontalement dans la première assise d'une haute muraille moderne, sur lequel M. Foucart a copié l'inscription conservée dans les Annales Archéologiques.* Nous l'avons relevée néanmoins pour ajouter quelques lettres qu'il n'a pas vues :

ΑΛΙΩΚΑΙΤ
ΤΙΤΟΣΦ
ΔΑΜΑΓΟΡΑΥ
ΙΑΔΑΜΑΓΟΡΑ
ΑΣΚΑΙΤΙΤΟΣ
ΟΣΔΑΜΑΓΟΡ
ΔΑΜΑΓΟΡΑΥΙΟ
ΝΑΔΑΜΑΓΟΡΑ
ΔΑΣΚΑΘΑΝΕ
ΤΑΝΤΟΜΕΤ
ΣΕΙΣΜΟΝ

Cette muraille doit être observée avec intérêt; car elle renferme beaucoup d'éclats précieux, et sur la voie elle

* VIIme an.; vol. 13.

même, après qu'une pluie abondante l'a changée en torrent, on en trouve une infinité d'autres. Cette minutieuse attention nous a procuré la bonne fortune de découvrir un fût robuste de marbre auquel s'est confiée l'intelligence. Sa position transversale dérobe les caractères, et comme il s'en trouve beaucoup d'autres semblables, se présentant aussi aux regards par leur cassure, on comprend qu'il n'ait pas été remarqué ; pour obliger cette archive de livrer son secret, il nous faudrait obtenir d'une femme turque, propriétaire de ce mur, la permission d'employer un maçon ; nous y parviendrons, nous l'espérons, mais il faut le temps de la négociation, car la difficulté croît en raison du sexe. Cependant qu'on nous permette ici une petite digression. Nous ne saurions comprendre et même ne pas blamer les craintes qui ont empêché le colonel Rottiers de s'engager à l'intérieur de l'Ile, sous prétexte qu'il y allait peut-être de sa vie ; * nous devons au contraire témoigner que le Turc, quand il a mis sa femme à l'abri des regards, laisse avec complaisance traverser discrètement son champ, s'offre avec empressement à rendre service pour soulever une pierre, et ne refuse jamais la jarre d'eau qu'on lui demande pour se désaltérer. Ce caractère obligeant nous a procuré la facilité de lire sur une stèle de marble bleu plantée dans le premier chemin que l'on doit prendre à gauche, une longue inscription copiée déjà par M. Foucart ; elle était alors plus complète qu'aujourd'hui ; elle ne nous occupera qu'à l'occasion des jeux célébrés à Rhodes.

* Mon. de Rhodes p. 380.

Le même chemin longe un terrain profondément encaissé dont la configuration rappelle, malgré l'absence entière de ruines, au jugement de M. Newton, le *Stadion*, communément appelé ici Théâtre. L'hémicycle est encore parfaitement dessiné, et peut-être doit-on reconnaître aussi dans les substructions et les pierres éparses qui sont au N-N-E. du *logeum* (la scène proprement dite), la *thymele* ou autel du sacrifice, et un temple de Bacchus. D'ailleurs la voie sur laquelle nous sommes en ce moment, domine toute la plate-forme, et dans un mur d'appui de la terrasse, nous avons trouvé un torse de beau marbre; brisé au dessous des épaules, il mesure encore $0^{m}45$ de hauteur; la draperie très-complexe accuse l'époque où l'art aimait la recherche et visait à l'effet de la pose. Le savant archéologue anglais a étudié cet emplacement en particulier avec tout le talent d'observation qui le distingue, et quand il fit cette étude, les éléments nécessaires aux conjectures, n'étaient pas dispersés comme ils le sont aujourd'hui; il a donc pu voir à l'E. une vaste plate-forme, et en remuant quelques pierres, lire des inscriptions mentionnant les prêtres d'Apollon; on en doit conclure avec lui que le temple du Soleil avoisinait l'amphithéâtre.

Au chevet même de l'Acropole une voie traverse perpendiculairement celle que nous continuons à suivre toujours vers le S. jusqu'à son retour à angle droit vers l'E.. Dans l'angle même sont des autels tumulaires ne portant aucun nom, mais sculptés avec une rare profusion. Les pierres qui bordent cette voie, et celles surtout qui composent la muraille d'une maison menaçant ruine, méritent une mention toute particulière; dans la cour une magnifi-

que colonne haute de 1m50, un autre fût semblable, des marbres d'entablement et de corniches, survivent comme témoins de la splendeur de l'édifice auquel ils ont appartenu. Deux sarcophages destinés à des enfants, avec leurs couvercles brisés ont renfermé des victimes de la mort dont le nom survit par l'excès de la douleur maternelle qui l'a confié au marbre :

...ΡΑΤΕΑΣ

L'autre traduit mieux encore les sentiments religieux de l'amour et de l'espérance dans cette formule que M. E. Miller a rencontrée aussi à Thassos : *

ΣΙΜΩΝΙΔΗΣ
ΣΑΡΔΙΑΝΟΣ
ΕΡΟΣ ΧΑΙΡΕ

Là s'était enfermé tout le cœur des parents avec cette douce résignation qu'inspirait la croyance à la vie future. Cette rue n'est qu'un embranchement d'une voie principale que l'on rencontre à quelques pas plus bas. Celle-ci va de l'E. à l'O.. Si le touriste arrivé au point de raccordement tourne à droite, il observera les premières pierres parementées en bossage des deux murailles antiques qui le conduiront à Santourly, bordant jusqu'au rivage une chaussée encore admirablement pavée de galets rougeâtres, partout où la violence des eaux ne les a pas arrachés. Si au contraire il tourne à gauche, il verra des blocs de marbre encastrés dans les assises posées sur le rocher parementé; des colonnes étendues au travers du chemin ; dans un

* Rev. Arch. VIIme an. Vol. 13.

jardin à droite, une série symétrique de hauts pans monolithes qui ont dû ne former autrefois qu'un seul monument; sur l'un d'eux, un lourd cartouche; des autels tumulaires riches en ornements; un serpent monstrueux enroulé, remplaçant les bucranes par des sinuosités qui rompent la ligne de ses anneaux et imitent ainsi une triple chute de festons; à gauche dans la tranchée, des linteaux de travertin dont les fines moulures de stuc ont résisté à l'action du temps, et immédiatement au dessous, la vaste entrée d'une chambre sépulcrale. Sur un sarcophage, nous avons lu:

ΝΥΜΦΟΔΟΤΟΣ
ΡΟΔΟΚΛΕΥΣ
ΚΑΣΑΡΕΥΣ

et sur un parpaing qui a fourni la moitié de la base d'une colonne:

Ι.ΗΛΙΟΥΛΟΥΚΙΟΥ
ΕΙ·ΝΑΠΟΠΛΙΚΟΛΑ
......ΤΙΔΑΣ

L'autre parpaing a disparu. Sous le pavé de cette rue, passe l'aqueduc par lequel on avait si sagement pourvu aux besoins de la ville; quelques pas encore, et nous arrivons au point marqué sur le plan *Anct. Wall*, ayant l'E. en face de nous, après avoir suivi la sécante qui arrive au centre en passant par la tour Ste. Marie.

Pour entrer dans un autre secteur, on doit remonter à droite et s'engager dans le chemin appelé *Macri-Steno*, ou longue rue selon le sens moderne. Mais au lieu de marcher à l'O. sur le chemin lui-même, nous descendrons dans la gorge profonde, connue sous le nom de *Vallettes*, qu'il borde jusqu'au plateau où elle prend naissance. C'est une

partie importante d'une nécropole intérieure ; il est d'ailleurs facile de comprendre que les bancs de rochers qui bordent les deux rives et qui les relient en travers l'une à l'autre, ont fourni l'élément essentiel au mode de sépulture des anciens. Les chambres ont été très-vastes; mais aucune ne présente un caractère original. Nous parlerons cependant d'un fait qui semble établir qu'on trouverait un étage inférieur; quand on sonda les puits que l'on croyait être les repères de l'aqueduc, un des ouvriers tomba dans une cavité étroite, profonde de 10m environ, et que l'on reconnut être l'ouverture d'un tombeau, car il explora une chambre autant que le permettaient les éboulements, et remarqua un marbre funèbre dont une des faces était ornée d'un bas-relief.

Nous reprenons donc la rue, et nous recueillons au seuil d'une habitation, sur un autel tumulaire, les mots :

ΑΘΩΣ
ΓΑΛΑΤΑΣ
ΑΤΑΛΑΝΤΗ
ΣΕΛΓΙΣ

cet ethnique semble rappeler l'antique et puissante ville de Selgé en Pisidie.

Parvenus de nouveau sur le plateau supérieur de l'Acropole, nous nous contenterons de dire que tous les rochers ont été autrefois consacrés par la religion ou par le deuil. Nous avons eu la prétention dans cette longue étude, non pas de tout signaler à l'attention du lecteur que nous aurions fatigué, mais de donner une vue d'ensemble de cette montagne célèbre, théâtre de tant de solennités, ombragée de bois sacrée, sillonnée de voies magnifiques, bouleversée

aujourd'hui par les tremblements de terre, abandonnée à l'inertie léthargique des nouveaux habitants, et brulée par les ardeurs du soleil ; car à peine reste-t-il auprès de quelques maisons perdues, des buissons plutôt que des arbres, à la place des splendides édifices et des bosquets sacrés de l'antiquité. Sur le versant E., un peu mieux cultivé, de beaux palmiers élèvent vers le Ciel leur gracieux panache de verdure.

§ 6. RUINES ÉPARSES.

La régularité symétrique avec laquelle nous avons exploré le contour de la ville et tout le mont St. Étienne, ne nous permettait pas de rencontrer quelques vestiges épars ; il nous a semblé qu'il valait mieux en faire mention dans un paragraphe distinct, en raison de l'intérêt qu'ils peuvent offrir. L'amateur d'inscriptions, en remontant le faubourg de Ste. Anastasie, pourra demander aux propriétaires la faveur d'entrer dans leurs jardins, et il fera une ample moisson de dédicaces ayant particulièrement trait aux empereurs romains. Le touriste qui recherche les monuments, devra continuer dans la direction de Zumbullu, suivre la route et descendre dans le lit d'un torrent qui coule à sa gauche ; il observera une immense grotte partagée en deux galeries par des piliers naturels ; mais la particularité la plus remarquable sont les triglyphes profondément dessinés sur la façade et qui rappellent par leur simplicité l'objet primitif de ces rainures, de faciliter l'écoulement des

eaux.

Rejoignant ensuite la route, il conviendra de la quitter et de se servir des rochers bouleversés comme d'échelons pour explorer les flancs ravinés d'un étroit et sauvage vallon. Il faut examiner avec beaucoup d'attention l'entrée des chambres sépulcrales pour retrouver sur deux linteaux naturels des détails de sculpture très-remarquables. Sur l'un on voit encore les formes d'un lion hissant; sur un autre voisin, une femme assise dans l'attitude de la plus vive douleur. Mais le plus intéressant est celui qui porte toute une scène. Le bas-relief se compose de deux parties séparées par une cariatide; le panneau de droite est rempli par une femme assise, un aigle aux ailes déployées, et un Amour dominant les personnages; celui de gauche n'en a qu'un seul, mais dont les proportions plus grandes accusent un homme assis, les jambes allongées. La finesse des traits même sur la pierre brute, l'ampleur des vêtements, les lois de la perspective justement observées, prouvent que ce tableau est dû à la main d'un véritable artiste de la bonne époque.

S'il plait de prolonger la promenade jusqu'à Tsbaïr, les souvenirs de l'antiquité ne manqueront pas pour occuper l'attention; pierres helléniques bordant la route, nombreux fragments de marbre, chambres sépulcrales reliées entre elles par des couloirs souterrains et appartenant selon toute probabilité à une seule famille; nous y avons fait quelques recherches mais nous n'y avons pu trouver que cette petite inscription sur un sarcophage brisé:

ΑΓΗΣΙΦΡΩΝ
ΑΓΗΣΙΦΡΟΝΟΣ

ΧΑΛΚΗΤΑΣ

Les tombeaux sont si nombreux tout autour d'*Aghia Varvara* qu'on doit admettre qu'il y avait là une bourgade de quelque importance. La chapelle d'Aghia Varvara est évidemment construite sur les ruines et avec les débris d'un ancien édifice. Il y a une trentaine d'années qu'une magnifique statue de femme de grandeur naturelle a été trouvée à une cinquantaine de pas de là, presque sur la route. Elle fut acquise par M. Scaramanga alors V. Consul de Grèce à Rhodes; nous ignorons ce qu'elle est devenue depuis.

On ne reviendra pas de cette intéressante excursion sans avoir visité le fertile vallon de *Dermen-Déré*; fécondé par deux sources très-abondantes; les fondateurs de la ville avaient compris tout l'avantage qu'ils en pouvaient tirer, et leur génie a tracé à des profondeurs vraiment extraordinaires, ce canal souterrain que l'on vient heureusement de retrouver. Partant de là la branche mère se dirige en droite ligne vers l'Acropole, et nous supposons que la bouche visible entre les rochers du plus bas étage au commencement de la route de Trianda, n'est autre chose que le déversoir du trop-plein des eaux. M. Christofi Maliacca, l'ingénieur chargé de les remettre en circulation par ce canal, à bien voulu nous donner le plan de ce vaste travail antique, mais qui a subi des restaurations pendant l'ère Chrétienne; car des croix sculptées de distance en distance, ont conservé une blancheur qui fait contraste avec la couleur plus sombre de la roche.

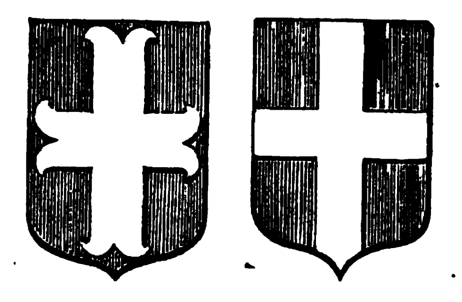
On trouve donc bien loin au delà de l'enceinte de la ville les traces laissées par l'opulence des Rhodiens, ambitieux

de mettre leurs richesses au service du génie, pour assurer leur prospérité et faire de leur patrie la rivale d'Athènes et la reine de la Méditerranée.



CHAPITRE XII.

MONUMENTS DES CHEVALIERS



§ 1 ASPECT GÉNÉRAL.

Vue de la mer, la ville actuelle a une apparence assez imposante; elle est construite en amphithéâtre sur un terrain qui, à partir du rivage, s'élève en pente douce. C'était certainement l'une des villes les mieux fortifiées du XVme siècle; car le système de défense, tel qu'on le voit, a résulté des modifications considérables nécessitées par les progrès rapides de l'artillerie. Toujours menacés les

Chevaliers ont toujours dépensé leur intelligence, leur activité, leurs revenus, à profiter de l'expérience pour marcher de front avec leur puissant ennemi, et se jouer de ses canons. Des remparts qui portent leur gloire gravée en caractères profonds par les boulets, bien que démodés aujourd'hui, méritent néanmoins une description. Au dessus de ces remparts apparaissent les dômes et les minarets des mosquées; ça et là quelques palmiers élancés, donnent à la ville le cachet oriental.

Mais il en est de Rhodes comme de la plupart des villes du Levant: L'intérieur de la cité ne répond plus à l'idée qu'on s'en est faite sur la perspective que l'on a eue de la mer. Chose curieuse, les meilleures rues de la ville sont celles du quartier Juif; le quartier Turc, quoique occupant la partie haute, est moins gai. Les Grecs habitent les faubourgs qui s'étendent autour des fortifications, et sont connus sous le nom de *Maras*. * La plupart des maisons de ces quartiers sont de construction moderne. Quant aux Européens, ils habitent le faubourg de *Neohori* (Nouveau village), mais qui, il y a peu d'années encore, était désigné sous le nom disgracieux de *Keratohori* (village cornu), qu'il paraissait mériter au temps des Chevaliers, lorsqu'on y reléguait, dit-on, toutes les prostituées. Nous nous rappelons avoir vu, sur une carte de Rhodes publiée en Espagne dans le XVIIme siècle, désigner l'emplacement occupé maintenant par le couvent Latin et par les modestes demeures qui lui font suite, sous le nom de *Hasa cornuda*,

* Corruption du mot turc *Varouch*, faubourg.



traduction de Kératohori. Quoiqu'il en soit de son origine, Néohori est sans contredit le faubourg le plus sain et le plus agréable à habiter aujourd'hui. Après avoir donné cette idée générale de la ville, nous abordons l'étude des fortifications et des principaux monuments ruinés ou changés de destination, que les Chevaliers ont cédés au vainqueur.

§ 2. DÉFENSE DES PORTS.

Dans son ensemble la forteresse maritime est un des plus beaux spécimens du génie militaire pour la défense; il n'y manque qu'un système de travaux détachés pour opposer au débarquement ou au mouillage à l'O. et à l'E., des obstacles dont la nature contribuerait à rendre la puissance irrésistible. Il est bien évident en effet que deux forts construits sur les extrémités du mont St. Étienne, tiendraient à l'écart les flottes les plus redoutables.

Des cinq ports de la ville ancienne, les Chevaliers, avons-nous dit, n'en conservèrent que deux: le port de la Darce ou port des Galères (*Dershane* des Turcs, et *Mandraki* des Grecs), et le Grand Port, ou port de la Douane. Il ne paraît pas en effet qu'il aient restauré le port d'Acandia; le bassin intérieur dont nous avons fait mention en parlant du Colosse, existait-il encore quand ils s'emparèrent de l'Ile? a-t-il été comblé comme on l'avance, sans le prouver, sous le magistère de Pierre d'Aubusson? c'est là un fait incertain.

Le fort St. Nicolas, construit sous le magistère de Raymond Zacosta, commande et protége les deux ports à la fois. Le mur extérieur est bâti en escarpe prismatique; un pont levis donne entrée sous une voûte profonde, et deux rampes mènent à la hauteur de la plate forme établie sur les magasins et les réduits; une vaste citerne approvisionnait l'eau nécessaire; au centre s'élève une tour ronde à deux étages, dont la plate-forme est aussi armée d'une batterie; nous avons dit assez les attaques furieuses dirigées contre ce fort; la résistance toujours victorieuse qu'il opposa, prouve qu'il est construit avec une science admirable, dans toutes les règles de l'art. Gravement endommagé par Messih Pacha en 1480, il fut soigneusement réparé; mais le tremblement de terre de 1481, nécessita une nouvelle restauration. Parmi les canons rangés encore en face des embrasures, quelques uns portent la date de 1482, d'autres celle de 1507, avec les armes des différentes nationalités auxquelles appartenaient les Chevaliers.

Quant à la tour de Naillac, décrite à la page 190, si elle a gardé le nom de Tour des Arabes, ce n'est pas, à notre avis, parce qu'elle aurait été élevée pendant l'occupation Sarrasine sous Moawiah, mais plutôt par ce que l'Ordre a employé aux travaux les arabes nombreux qu'il tenait en captivité. Il n'en reste plus que la base et une partie de l'arcade qui la reliait à la porte St. Paul (porte intérieure de la Darce, ou *Damla Capou* des Turcs).

Une inscription turque à l'extrémité du chemin de ronde, nous apprend que le Sultan Abdul-Medjid répara les dommages causés par les tremblements de terre; ces réparations ne furent en réalité que très superficielles; déjà

chancelante, elle ne put résister à la forte secousse de 1863.

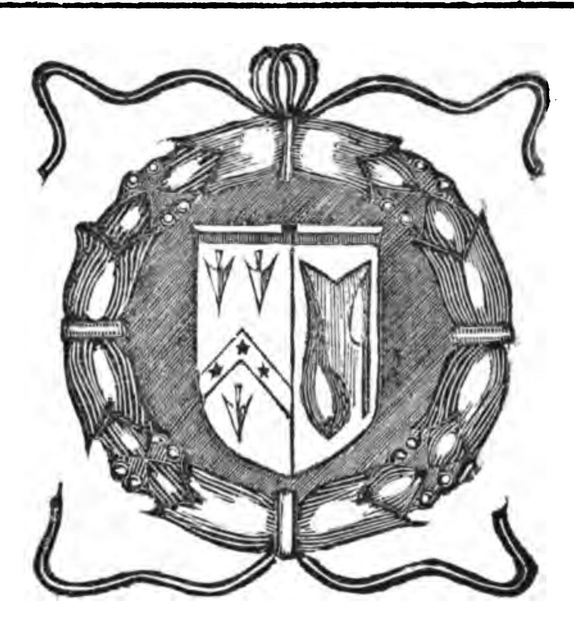
La tour St. Jean n'a qu'une plate-forme, et ne paraît d'ailleurs que d'une importance secondaire; car elle est couverte par les feux des deux autres.

Ces deux derniers forts reliés à la muraille d'enceinte par les môles, étaient en outre protégés par des batteries de port, l'une sous la porte St. Paul, l'autre au fond du grand port et dirigeant ses feux selon l'axe de son embouchure. Il suffit de voir cette défense même dans le triste état où elle est réduite, pour comprendre que la ville n'a jamais pu être prise par mer.

§ 3 CEINTURE EXTÉRIEURE.

Ceux qui l'auront observée déjà des hauteurs du mont St. Étienne, n'hésiteront pas à lui appliquer cette peinture du Bibliophile Jacob: "Ce n'est pas sans une sorte d'éloquente audace que les tours, les donjons, s'élancent, s'échelonnent, se commandent, se soutiennent. Ce n'est pas sans rencontrer fréquemment une sorte de grâce bizarre, que l'enceinte escalade les pentes du terrain, en multipliant les plus étranges brisures, ou en se repliant avec la plus molle souplesse du serpent." * Elle part de la porte St. Paul; de cette porte au Palais des Grands-Maîtres, s'étend le

* P. Lacroix. Les arts au Moyen-Age.



HIC. IACET. F. THOMAS
NEWPORT. PODATVS
AGLIE. MILES. QI. OBIIT
1502. XXII. DIE. MESIS. SEP
TEMBRIS. CVIVS. ANIMA·
REQVIESCAT. IN. PACE
AMEN
1502



Bastion d'Auvergne dans une tour duquel se trouve aujourd'hui un petit dépôt de poudre ; vient ensuite le bastion du Palais lui-même, puis celui d'Allemagne sous lequel passe la port d'Amboise (*Tou Protomastorou* des Grecs, *Eghri-Capou* des Turcs), qui est percée à l'Ouest de la ville, et à la hauteur du Palais dont elle est peu éloignée.

Commencée sous Pierre d'Aubusson en même temps que les ouvrages qui l'entourent, cette porte ne fut achevée que sous Émery d'Amboise ; c'est pourquoi on y lit cette inscription : DAMBOYSE MDXII. Au dessus de la baie, un ange aux ailes déployées, et vêtu d'une robe tombant jusqu'aux pieds posés sur une acrotère, soutient de la main droite les armes de l'Ordre et de la gauche celles d'Amboise ; au dessus de la tête de l'ange, un arc crénelé, figure la profondeur de l'horizon occupé par le buste du Sauveur, montrant le ciel et portant le globe du monde surmonté de la croix.

La porte St. Georges, où finissait le bastion d'Allemagne et où commençait celui de France, a été murée dès le temps des Chevaliers ; elle était à égale distance entre la porte d'Amboise et la tour d'Espagne, presque en face de la mosquée Suléimanié, et par conséquent aussi en face de la grande rue du Bazar. Après la tour d'Espagne où commençait le bastion de cette Langue, venait celle de Ste Marie dont les Anglais défendaient le bastion, jusqu'à la porte de Coskinou.

Ceux-ci, pour immortaliser la mémoire d'un de leurs frères d'armes, insérèrent dans la muraille l'inscription ci-contre ; nous croyons devoir ajouter quelques observa-

tions déjà faites par des auteurs sérieux, et qui expliquent un anachronisme apparent.

La chronique nous apprend qu'un Thomas Newport, Bailli de Caspe, Cantaniera et Eagle, fut envoyé en Angleterre par le Grand-Maître Villiers de l'Isle-Adam pour y solliciter des secours contre les Turcs qui menaçaient Rhodes. Ayant réussi dans sa mission, il avait fait voile vers l'Ile, lorsque la tempête, funeste à tous ceux qui arrivaient au secours de la place, le jeta sur les côtes d'Angleterre où il périt avec ses compagnons (Août 1522). Il est donc évident qu'il y eut dans l'Ordre deux Thomas Newport, dont l'un mourut à Rhodes le 22 Septembre 1502 et que l'autre périt sur les côtes de l'Angleterre en Août 1522.

Immédiatement après la tour S[te.] Marie était percée une autre porte par laquelle le Sultan Suléiman fit son entrée triomphale dans la ville conquise, comme l'atteste une inscription turque insérée dans le mur. Plus bas, et au S. de la ville, il y a la porte S[t.] Jean ou porte de Coskinou, la *Kokkini-Porta* des Grecs, *Kyzil-Capou* des Turcs * que quelques auteurs désignent sous les noms erronés de *Porte Cokin* ou *Cosquin*.

C'était la principale du quartier bourgeois; elle n'offre rien de bien particulier, si ce n'est l'image du Saint dont elle porte le nom, sculptée en bas-relief au dessus des armoiries de l'Ordre, et aussi, nous ne saurions dire pourquoi, de celles de Pierre d'Aubusson. Il est à remarquer

* Porte Rouge.

que ce Grand-Maître, auquel Rhodes doit du reste une bonne partie de ses fortifications, aimait à faire parade de ses armoiries.

Au dessus était le bastion de Provence, qui allait jusqu'à la tour d'Italie, en face du cimetière juif; là commençait le bastion de cette Langue, pour s'étendre, après avoir fait un premier coude à Acandia, et un second au N-E., dans la direction de l'O., jusqu'à la porte S^te. Catherine (*Bazar-Capou* des Turcs).

Du côté de la mer, celle-ci servait d'entrée commune au Castello et à la ville bourgeoise; elle est flanquée de deux grosses tours dans lesquelles sont ménagées des salles spacieuses, aujourd'hui impraticables, leurs escaliers s'étant effondrés. Sur la face extérieure de la porte, on voit les armes de l'Ordre et celles de l'ingénieur Pierre Clouet, surmontées d'un bas-relief représentant S^te. Catherine avec la roue et le glaive, symboles de son martyre; S^t. Pierre avec les clefs et S^t. Jean portant l'agneau, qui a été brisé par une main barbare. Les personnages sont abrités sous un dais à trois faces, et dont le comble est soutenu par une voûte gothique à trois arceaux; les arcs doubleaux retombent sur des acrotères; la galerie se compose sur chaque face de pilastres accouplés et séparés par une fleur de lis; la main-courante est à festons, et quatre clochetons en flèche sont imbriqués aux angles.

On y lit avec difficulté cette inscription:

REVERENDVS D. F. PETRVS DAVBVSSONIS. RHODI MAGNVS MAGISTER HANC PORTAM ET TVRRES CONDIDIT. MAGISTERII ANNO PRIMO.

A l'extrémité intérieure de la voûte, sur une tablette de

marbre incrustée dans le mur, est sculpté en bas-relief, un sablier avec la devise PALI-THARO, (?) en gros caractères romains. Rottiers se trompe dans son Atlas, en plaçant cette tablette dans la vue de l'Amirauté.

La porte Ste. Catherine limitait au S. le bastion de Castille, Léon et Portugal, qui venait se relier au N. à la porte St. Paul.

§ 4. CASTELLO OU CITÉ MILITAIRE.

Intérieurement, la ville était partagée en deux sections distinctes: la cité bourgeoise et le quartier militaire ou Castello proprement dit. Ce dernier, exclusivement habité par les Chevaliers, occupe toute la partie septentrionale de l'enceinte fortifiée, et par conséquent, est limité au N. par le bastion d'Auvergne et le Palais des Grands-Maîtres; à l'O., par une ligne de fortifications intérieures, qui, partant du Palais, courent parallèlement à celles du bastion d'Allemagne, jusqu'à la hauteur, à peu près, de la tour de l'Horloge, à côté de la mosquée Suléimanié. De la tour de l'Horloge, l'enceinte descendait le long du Bazar et venait aboutir à la porte Ste. Catherine, et de là à la porte St. Paul. Deux autres portes donnaient accès dans le Castello, l'une au centre du Bazar, et l'autre à l'O., entre le Palais et l'église St. Jean.

C'est par conséquent dans le Castello que se trouvaient: au N-E., près de la porte St. Paul, ce terrain vague que nous croyons avoir anciennement été un bassin intérieur,

et dont les Chevaliers ont fait plus tard leur place d'armes ; on voit encore les traces de remises voûtées, sous lesquelles les anciens, et peut-être aussi les Chevaliers abritaient les galères ; au N-O. le Palais ; à l'O. l'église cathédrale de S^t. Jean et une tour détachée de l'édifice, bien que lui servant de clocher ; au S-E. l'église S^te. Catherine, paroisse des Chevaliers Anglais ; le Couvent, l'Hopital et enfin, dans la *Rue des Chevaliers*, les Auberges ou Prieurés des différentes Langues.

En parlant de la rue des Chevaliers, M. Newton dit : "Il n'y a peut-être pas de ville en Europe dans laquelle on puisse trouver une rue qui ait si peu changé depuis le XVme siècle." * Il aurait pu parler dans les mêmes termes de toute la ville.

Si quelque chose a disparu par la faute de l'homme, ce sont les monuments funèbres élevés à la mémoire des Grands-Maîtres et des autres grands dignitaires de l'Ordre, monuments dont un petit nombre seulement a été retrouvé. Il est à regretter que les vainqueurs aient profané ce qu'ils auraient dû respecter avant tout, conformément à cette maxime du sage Saadi qu'ils tiennent pourtant en grande considération : " Garde toi, ô mon frère, de te réjouir, lorsque tu passes sur la tombe de ton ennemi; jette plutôt un regard pensif et silencieux sur celle qui sentr-ouvre déjà pour toi."

Par contre les Turcs n'ont pas touché aux armoiries ; ils ont respecté la croix des écussons et se sont contentés de

* Travels and disc. in the Levant.

mutiler les figures des bas-reliefs qui ornaient les murailles du château et des édifices. Si les églises ont été converties en mosquées, sauf l'adjonction du minaret, elles n'ont rien perdu de leur cachet primitif.

La principale rue du Castello, désignée aujourd'hui sous le nom de rue des Chevaliers, traverse dans son centre la cité militaire; elle commence à l'Est devant l'église Ste. Catherine, à la droite du Couvent, arrive par une pente assez raide, jusqu'à la hauteur du Palais et de l'emplacement occupé jadis par la cathédrale; là elle se bifurquait pour passer devant chacun de ces édifices; les deux branches rejoignaient au même point le terre-plein de l'enceinte intérieure. En le suivant à l'O., on franchit une arcade, qui, sans battants aujourd'hui, était probablement autrefois la porte du premier fossé; on rencontre ensuite, avant de franchir le pont du second fossé, une autre porte sur laquelle on remarque, faisant office de linteau, une grosse poutre de cyprès, portant sculptées en relief les armes d'Émery d'Amboise. Un petit détour sur la droite conduit par une troisième porte sous la voûte de l'entrée principale.

Lorsque Rottiers visita Rhodes (1826), il remarqua sous la voûte de cette porte un gros canon démonté à vis de culasse, invention du XVme siècle. Les Chevaliers en possédaient quelques uns dont les effets furent très-désastreux à l'ennemi pendant les deux siéges. Toutes ces pièces ont disparu depuis longtemps. A gauche, en entrant, à l'extrémité de la voûte, il y avait du temps des Chevaliers, une niche dans laquelle était posée une statue de la Vierge avec l'enfant Jésus. Le 15 Août de chaque année, on y

dressait un autel devant lequel s'arrêtait pour y chanter le *Salve Regina*, le Grand-Maître les Chevaliers et toute la population qui revenait en procession du mont Philerme, sur lequel on célébrait ce jour là une messe pontificale en commémoration de la prise de Rhodes, le 15 Août 1309. Il y avait ensuite table ouverte au Couvent et dans le Palais du Grand-Maître, puis le soir, illumination générale.

Aujourd'hui le Palais converti en prison de bagne, contient environ 250 forçats. Les aménagements propres à cette destination, les réparations exigées à la suite des tremblements de terre et de l'explosion qui a fait sauter l'église St. Jean en 1856, ont sensiblement altéré les dispositions primitives.

Rottiers suppose à tort, croyons-nous, que cette construction a remplacé l'ancienne forteresse Hellénique dans laquelle, au dire de Pindare, on fit des sacrifices sans feu :

Καί τοι γὰρ αἰθούσας ἔχοντες
σπέρμ' ἀνέβαν φλογὸς οὔ·
τεῦξαν δ'ἀπύροις ἱεροῖς
ἄλσος ἐν ἀκροπόλει. *

Pindare parle de l'Acropole et non d'une forteresse ; or l'enceinte de la ville du Moyen-Age, n'embrasse pas l'ancienne Acropole.

Il y a déjà plusieurs années qu'un des auteurs a visité le Palais pour la première fois ; c'était avant le tremblement de terre et l'explosion (1856-1857) qui ont fait crouler

* Ol. VII.

le premier étage. On voyait, comme aujourd'hui, une grosse tour de chaque côté de l'entrée principale, qui, regardant le S., faisait face à l'église St. Jean. Passant sous une voûte massive, on arrive dans une vaste cour percée de nombreuses citernes, dans lesquelles on conserve d'année en année, comme cela se pratiquait au temps des Chevaliers, une certaine quantité de blé destiné à parer aux premiers besoins en cas de disette. En face de l'entrée il y avait des appartements déjà ruinés alors, dont il serait difficile de définir l'usage. A droite, un large escalier en pierres de taille, conduisait à une galerie ouverte sur laquelle donnaient, d'abord la grande salle du Conseil divisée en trois nefs par une double colonnade, puis plusieurs petits appartements servant probablement de logement au Grand-Maître et à sa suite. Sur la gauche, il y avait deux puissantes tours carrées où était casernée toute la garnison du Palais. L'aile du N. était défendue par une tour massive protégeant une vaste et solide terrase sur laquelle avait été établi, au dessus du jardin d'Auvergne, cette batterie qui pendant les deux siéges fut si fatale aux forces que les Turcs dirigeaient contre le fort St. Nicolas. Au rez-de-chaussée à droite, on voyait presque intacte encore, mais déjà convertie en étable. la chapelle des Grands-Maîtres.

Il existe sous le Palais trois étages de magasins voûtés, dont le dernier atteint le niveau du fossé. C'est là que l'on serrait les vivres et les munitions de guerre. Les débris qui, en tombant sur les escaliers de ces souterrains les ont défoncés, empêchent depuis longtemps d'y descendre. C'est à peine si en 1829, époque à laquelle la mère de l'un des

auteurs visita le Palais, on pouvait descendre jusqu'au premier souterrain.

Nous avons dit que l'église cathédrale de St. Jean faisant face au Palais, avait été détruite le 6 Novembre 1856 par une terrible catastrophe; la foudre tombant sur un minaret, s'en fit un conducteur jusque dans les souterrains, et mit le feu à une forte quantité de poudre qui s'y trovait; plus de 800 personnes périrent dans cette malheureuse circonstance, conséquence probable de la trahison et de la perfidie de d'Amaral.

L'église St. Jean avait probablement été commencée (il n'y a aucune donnée précise à cet égard), par Foulques de Villaret, et achevée par son successeur. Elle n'avait pas à l'extérieur les contre-forts et les arcs-boutants des cathédrales européennes; c'était un rectangle mesurant en œuvre 46 mètres de long sur 16 de large; les trois nefs étaient déterminées par une double rangée de quatre colonnes de granit, toutes différentes soit par les proportions, soit par l'ornementation, ce qui fait supposer qu'elles provenaient de plusieurs anciens monuments. Le chapiteau de la première à droite en entrant, était orné de la croix de l'Ordre: cette pièce était donc l'œuvre des Chevaliers; celle de gauche était la seule qui reposât sur une base.

La charpente, en bois de cyprès et non de sycomore, comme l'assure le colonel Rottiers, * simulait la voûte étincelante d'étoiles par une belle nuit; la couverture était en feuilles de plomb. Les stalles du chœur étaient égale-

* Mon. de Rhodes, p. 303.

ment de cyprès, surmontées d'un baldaquin; sur le dossier des médaillons finement fouillés représentaient les images des Apôtres. Les fenêtres étaient ogivales à lance simple, et partagées en deux panneaux; le meneau vertical s'arrêtait à la naissance de la courbe, et l'ogive était occupée par une rosace. Des vitraux coloriés aux armes des Grands-Maîtres, remplissaient la baie. Le pavé était en grande partie formé de dalles mortuaires, parmi lesquelles on remarquait, à cause de sa parfaite conservation, celle qui recouvrait les restes mortels du Grand-Maître Fabrice Carretto.

Au dire des anciens chroniqueurs, l'église St. Jean avait remplacé un chapelle byzantine élevée elle-même sur les ruines d'un temple hellénique. Si la construction étonnait par la simplicité, la richesse du mobilier excitait l'admiration; c'était en effet une des églises les mieux dotées en tableaux, en vases d'or et d'argent, en ornements sacerdotaux et en reliquaires précieux; mais on admirait entre autres objets de prix, quinze tableaux de grande dimension avec des reliefs en or et en argent, ornés chacun d'une croix de l'Ordre du poids de 30 Marcs; les statues des Apôtres en vermeil, du poids de 20 Marcs; un agneau en or, présents de Charles l'Aleman de la Roche-Chinard, Grand-Prieur de St. Gilles; des orgues, don du Grand-Maître Pierre d'Aubusson; les statues, en or massif et du poids de 80 Marcs, de la Vierge et de St. Jean-Baptiste; un calice en or, du prix de 322 écus, et de superbes missels; le plus-riche des reliquaires, était celui qui contenaint la main de St. Jean-Baptiste, présent du Sultan Bayazid.

Le clocher, séparé du bâtiment était plutôt une tour,

un observatoire militaire qu'un clocher proprement dit, et nous savons en effet que pendant les siéges de 1480 et et 1523, les Chevaliers s'en servaient pour surveiller les mouvements de l'ennemi, qui de son côté avait intérêt à renverser cette vedette; la tour eut donc beaucoup à souffrir; c'est pourquoi on voyait des réparations faites à différentes époques. et les armoiries des divers Grands-Maîtres qui s'en étaient occupés. C'est sur cette tour que se trouvait la tablette portant la date de 1522, et nous sommes surpris que le colonel Rottiers qui en a fait exécuter le dessin, ne l'ait pas lue.

De l'église St. Jean, la rue des Chevaliers descend vers l'église Ste. Caterine, et contient une longue série de monuments remarquables. C'est d'abord la base des arcades qui supportaient la salle du Chapitre, à laquelle l'usage a attaché le nom de *Loge St. Jean*. Déjà en ruines à l'époque dont nous parlons, elle fut entièrement démolie par l'explosion; mais ce qui en restait encore, donnait une suffisante idée de l'élégance que ce monument devait avoir dans son ensemble.

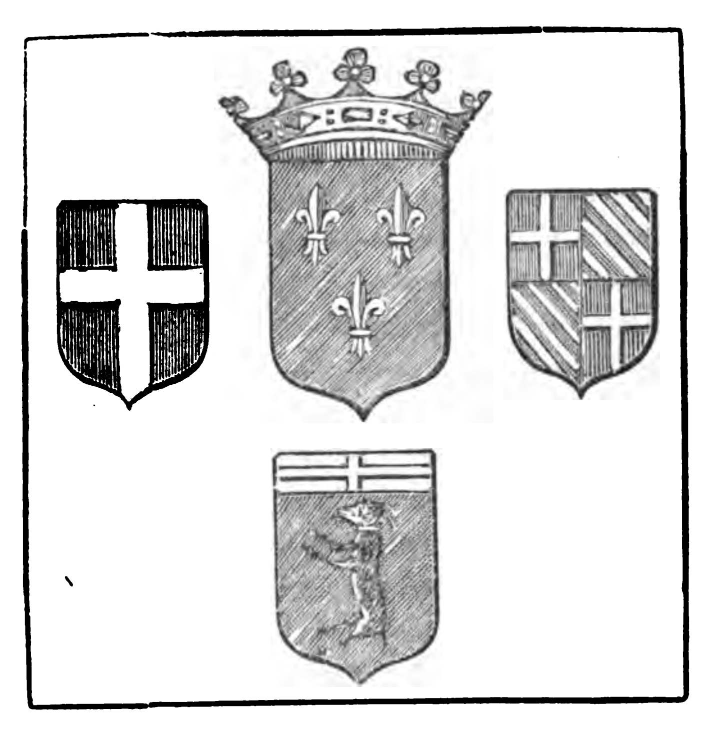
Le colonel Rotiers y trouva cette inscription:

ΞΗΝΩΝΝΑΟΥΜΟΥ
ΑΡΑΔΙΟϹΠΡΟΞΕΝΟϹ
ΔΙΙϹΩΤΗΡΙ

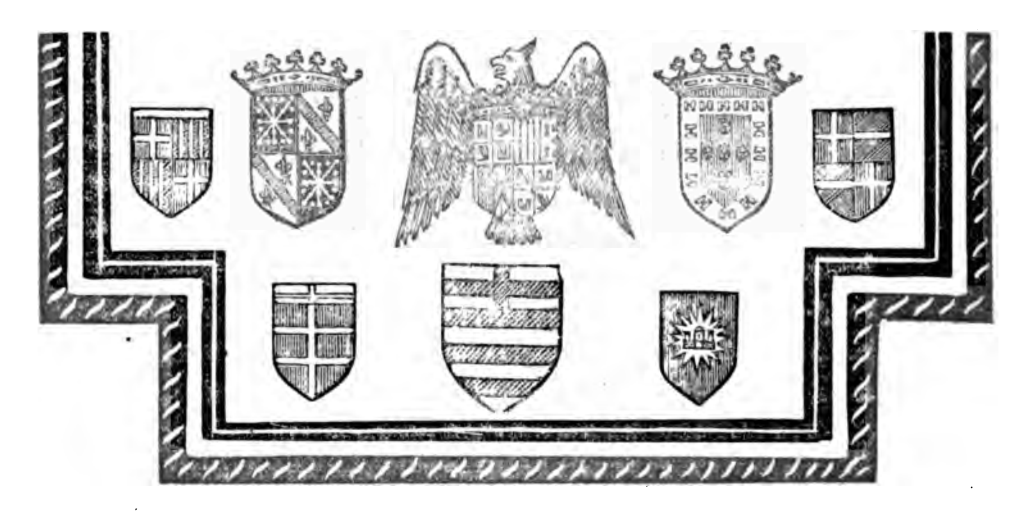
(Xénon fils de Naoumus, Aradien, Proxène, à Jupiter Sauveur).

La Loge St. Jean aurait donc été élevée sur les ruines d'un temple de Jupiter-Sotir.

Un peu sur la gauche, une solide construction porte ce groupe d'armoiries:



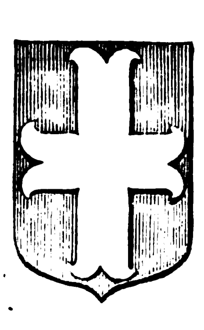
Lorsqu'on arrive près d'une arcade qui traverse la rue des Chevaliers, on a à sa droite un passage voûté; l'Auberge d'Espagne occupait l'angle; les armoiries, qui étaient

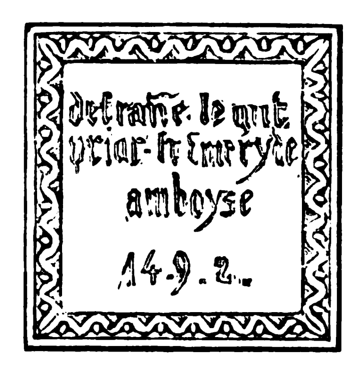


été enlevées par un aide de camp du Sultan, il y a quelques années, et emportées à Constantinople, dit-on.

Immédiatement après cette arcade, un étroit escalier monte jusqu'à une chaire en pierre, recouverte d'un abat-voix composé d'un arceau avec arcs-doubleaux; c'est sans doute de là qu'on notifiait les ordonnances du Conseil; c'est probablement du haut de cette chaire aussi, que l'Archevêque Grec appela aux armes toutes les femmes et tous les enfants, le jour où les armes de Suléiman furent repoussées des Bastions déjà enlevés.

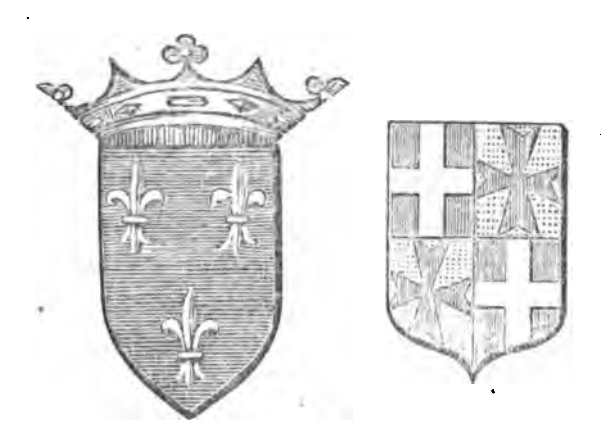
Vers le centre de la rue, à gauche, l'Auberge de France, captive les regards par l'ornementation de sa façade. Au dessus de la porte principale on voit à côté des armoiries de l'Ordre, celles d'Émery d'Amboise:







A la hauteur du premier étage, les armes de France associées à celles de Pierre d'Aubusson:



Le premières sont surmontées du cri de :

MONT-JOIE SAINCT DENIS.

les secondes sont couronnées d'un chapeau de Cardinal, dignité dont d'Aubusson avait été revêtu en 1488 par le pape Innocent III. Sous ces écussons est gravée la légende :

VOLVNTAS DEI EST. 1495.

Plus tard Villiers de l'Isle-Adam, nommé à son tour Grand-Prieur de France, ajoutait les siennes avec une devise qui prouve toute la dévotion de l'Ordre pour N. D. de Philerme.



Il les répéta de l'autre côté de la façade avec une légende :



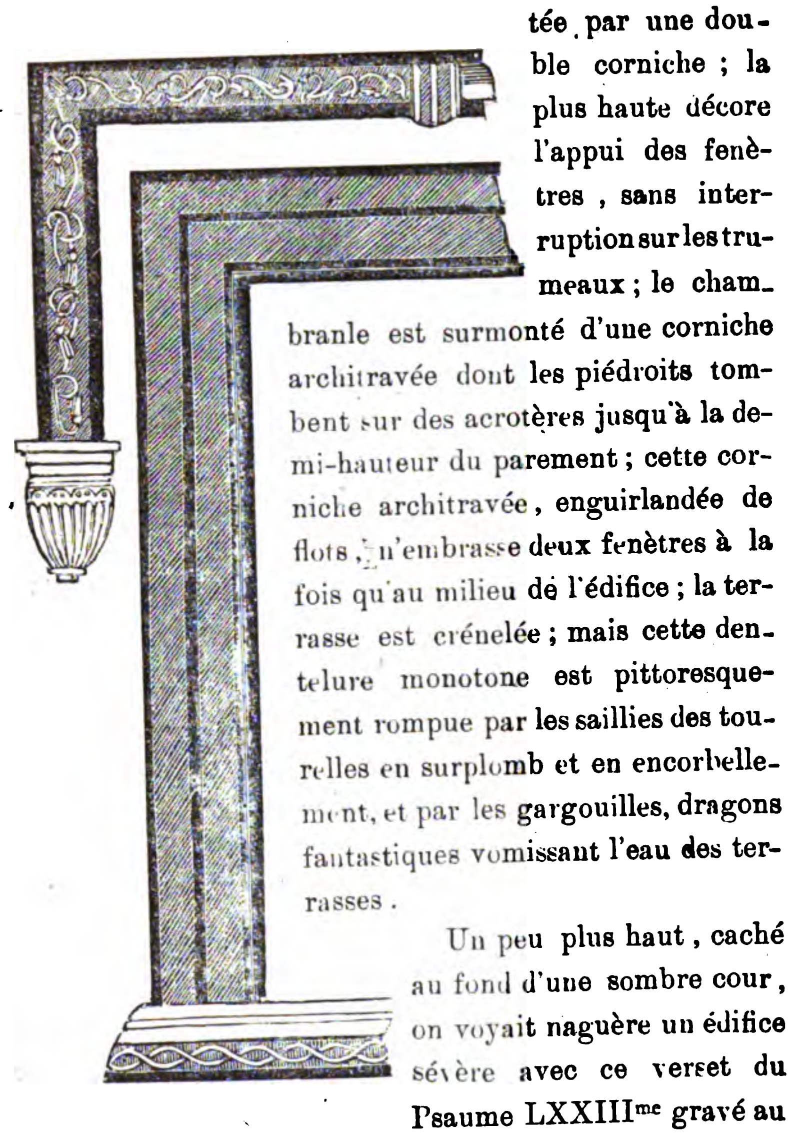
Un peu plus loin, une tablette avec cette inscription :



L'Ingénieur Pierre Clouet n'a pas été oublié ; ses armes sont répétées des deux côtés de la porte ogivale de l'édifice.

Au dessus d'une porte de service sont, au milieu d'oriflammes, les armes de l'Ordre, celles d'Émery d'Amboise et de Villiers de l'Isle-Adam.

Toute cette ornementation est complé-



tée par une double corniche ; la plus haute décore l'appui des fenêtres, sans interruption sur les trumeaux ; le chambranle est surmonté d'une corniche architravée dont les piédroits tombent sur des acrotères jusqu'à la demi-hauteur du parement ; cette corniche architravée, enguirlandée de flots, n'embrasse deux fenêtres à la fois qu'au milieu de l'édifice ; la terrasse est crénelée ; mais cette dentelure monotone est pittoresquement rompue par les saillies des tourelles en surplomb et en encorbellement, et par les gargouilles, dragons fantastiques vomissant l'eau des terrasses.

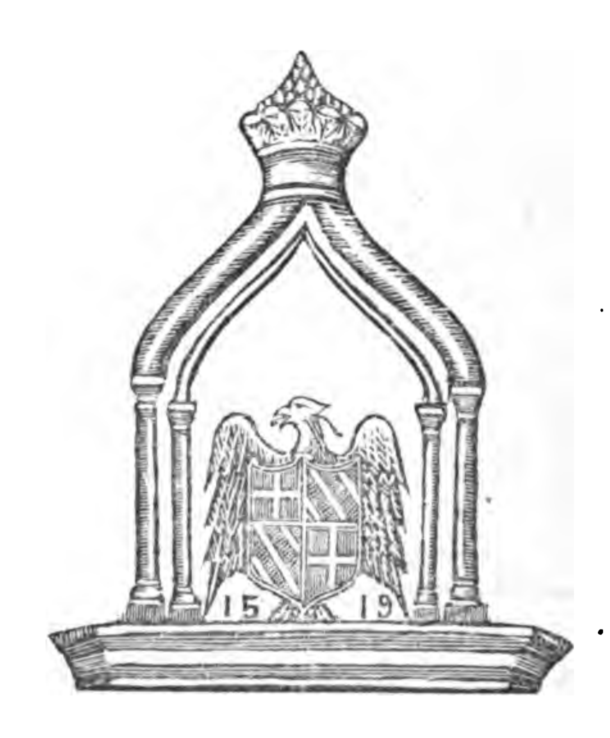
Un peu plus haut, caché au fond d'une sombre cour, on voyait naguère un édifice sévère avec ce verset du Psaume LXXIIIme gravé au dessus de la porte :

Exurge, Domine, judica causam tuam.

A ce trait il est facile de reconnaître le tribunal sévère dont relevait l'apostasie et la félonie des membres de l'Or-

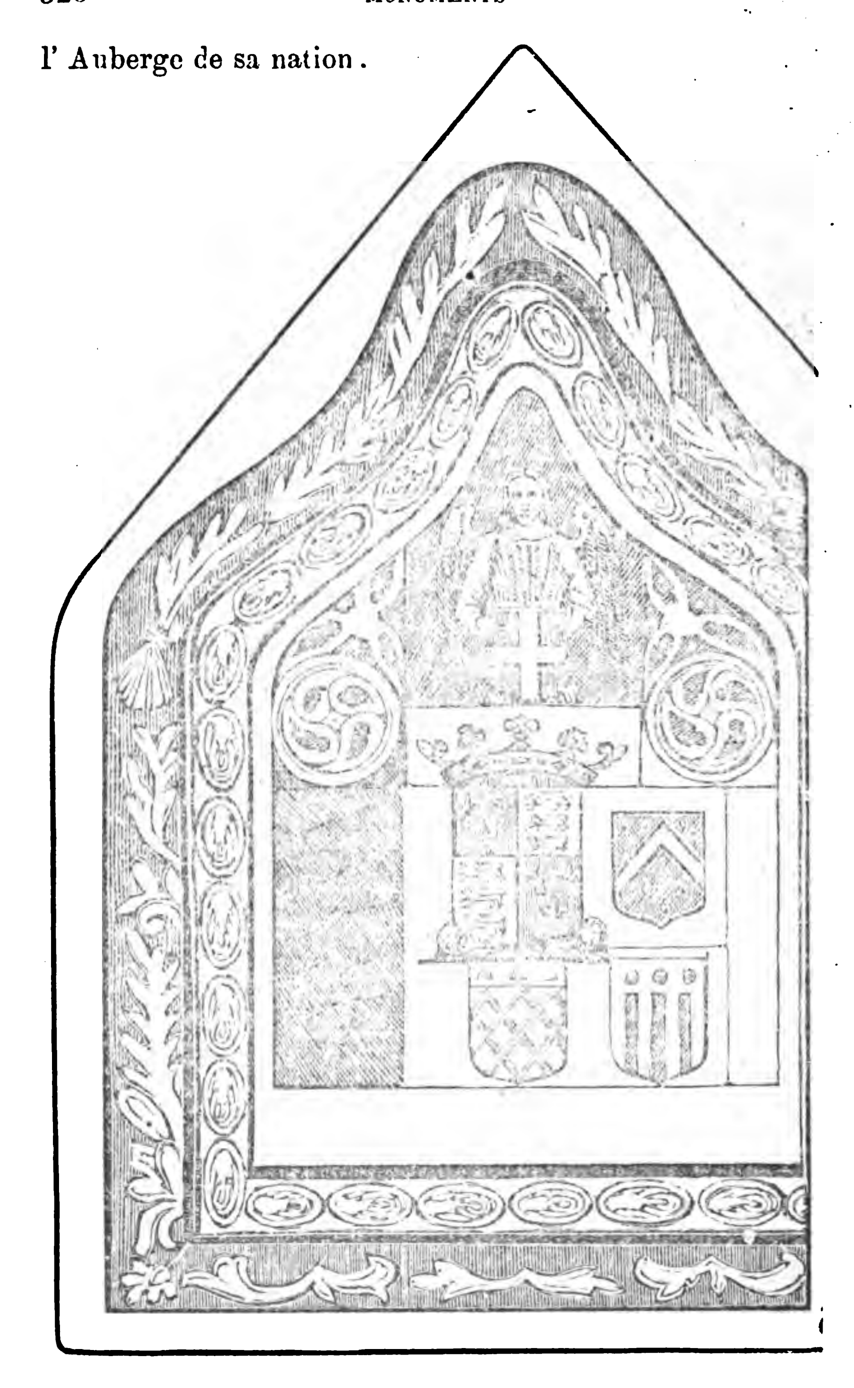
dre qui avait d'ailleurs respecté la liberté religieuse des Grecs et des Juifs. Déjà adopté pour un autre usage avant que les Chevaliers eussent quitté Rhodes, cet édifice a depuis été dévoré par un incendie.

Les Auberges d'Italie et d'Angleterre, reconnaissables aux armoiries qui ornaient leurs façades, se trouvaient l'une à côté de l'église Ste. Catherine, l'autre au Sud de celle-ci, vis-à-vis du Couvent. Les armes d'Italie, ou mieux celles de Carretto, ont été enlevées par une main inconnue.



Le Vce. Consul d'Angleterre, M. Frédéric Wilkinson, vers 1845, enleva pour compte du général Fox, celles de

l' Auberge de sa nation.



L'église Ste. Catherine, mosquée *Catouri*, par corruption du nom primitif, est au bas de la rue des Chevaliers; aucune particularité ne la recommandait extérieurement à l'attention. Les vitraux armoriés dont parle le colonel Rottiers, * n'existent plus, et la plupart des fenêtres sont murées. Le colonel suppose avec beaucoup de raison, qu'un tombeau mutilé que l'on voit à l'intérieur, mais sur lequel on ne peut deviner aucune inscription, est celui de Marie de Baux, femme de Humbert II, Dauphin du Viennois, qui mourut à Rhodes en 1345. Le portique qui sert d'entrée à cette mosquée, est évidemment de construction turque.

A droite de l'église Ste. Catherine s'ouvre une petite place sur laquelle donne la façade du Couvent. Achevé en 1445 sous le magistère d'Antoine Fluvian de la Rivière, le Couvent est le seul monument de la rue des Chevaliers, dont il occupe un bon tiers, qui ne soit pas défiguré par des réparations regrettables ou par de grossières cages de bois, étroite clôture imposée aux femmes turques. Il se compose de quatre corps de bâtiments d'égale longueur, et contigus à angle droit. A l'extérieur de la façade principale, s'étend une loge couverte, divisée en arcades. On entre sous une voûte en arceaux partagés par des arcs-doubleaux puissants, et de là dans le préau; le cloître qui servait aux promenades des Chevaliers est, comme la porte d'entrée, une voûte gothique dont les arceaux tombent sur les chapitaux d'une colonnade; les magasins du rez-de-

* Mon. de Rh.

chaussée servent parfois de prison provisoire, quand les forçats sont en trop grand nombre pour être casematés dans le palais des Grands-Maîtres. Un imposant escalier de pierre, partant de la droite, conduit à l'étage supérieur; le comble du cloître forme le corridor, dont la charpente repose sur des arcades en plein-cintre. Les quatre corps de bâtiments forment autant d'immenses salles; celle de droite est maintenant appropriée au logement du Lieutenant-Colonel, commandant de place; sur celle du fond était pris un étroit passage aboutissant dans une petite cour basse où s'ouvrent plusieurs robinets d'eau courante; cette cour communique avec la rue des Chevaliers par une porte dont le cintre est surmonté d'une fleur de lis avec la date: 1489. Toutes les boiseries de l'édifice sont de cyprès artistiquement travaillé et en parfait état de conservation. Nous avons déjà dit que les battants de la porte principale, chef-d'œuvre de sculpture, avaient été donnés au Prince de Joinville lors de sa visite à Rhodes (1836).

M. Guérin n'a évidemment pas exanimé ceux qui les ont remplacés; il en parle sur l'assurance de Rottiers, qui lui a vu les premiers, et il affirme après cet écrivain, que ces battants sont en bois de *syromore* élégamment sculpté. Remarquons ici que le colonel répète souvent cette erreur; il confond le cyprès avec le sycomore chaque fois qu'il parle du bois employé par les Chevaliers.

Tout le rez-de-chaussée du Couvent, est, nous l'avons dit, occupé par des magasins voûtés; ceux de la façade pincipale et de celle qui longe la rue des Chevaliers, ont leur entrée à l'extérieur, tandis que ceux des deux autres côtés donnent dans la cour; et, chose curieuse, les pre-

miers appartiennent tous à des particuliers, tandis que les autres, avec le reste de l'édifice, sont la propriété du Gouvernement.

L'Hopital proprement dit, que l'on a souvent confondu avec le Couvent, était construit derrière celui-ci. On n'en voit plus qu'un pan de muraille seul resté debout, lorsque l'édifice a été détruit, il y a longtemps déjà, par un incendie.

Citons enfin dans le Castello, la tour de l'Horloge, deux fois reconstruite par les soins de S. A. Mahmoud Damat Pacha, rhodien d'origine, sur les fondements d'une ancienne tour dont les derniers débris avaient été renversés par le tremblement de terre de 1852. Ce n'est pas qu'elle mérite en elle-même un regard attentif; mais beaucoup de personnes la confondent avec le beffroi de l'église St. Jean, et croient qu'elle en est une restauration; il n'en est rien; la base est ancienne il est vrai, mais l'édifice est à l'O-N-O. de la mosquée Suléimanié, et à l'O-S-O. de l'emplacement occupé par celui qui n'existe plus.

Outre les portes Ste. Catherine et St. Paul, deux autres portes donnent accès sur les quais du grand port; l'une est celle qui ferme le chemin couvert menant à la porte Ste. Catherine, l'autre celle qui débouche par le Castello sur le débarcadère.

La porte St. Paul est double; elle donne d'un côté sur le quai, et s'appelle *Damla-Capou*; de l'autre sur l'Arsenal où elle prend le nom de *Dershané-Capou*. C'est entre ces deux portes que se trouvent, sur la mer une des batteries de port; en face une grosse tour sur laquelle on remarque un bas-relief représentant St. Paul tenant d'une main

successives de Villiers de l'Isle-Adam Commandeur et Grand-Maître.

La corniche est à deux moulures, l'inférieure sculptée en écailles de poisson, séparée par un liseret de la supérieure composée d'un ruban ondulé.

Nous devons observer que le colonel a mis de la confusion dans ses notes; car il place cette porte, et la Châtellenie par conséquent, "dans une ruelle à côté du Prieuré (de France)." Or cette porte, fidèlement reproduite dans son album (pl. XLIV, fig. 8), appartient à l'édifice que nous venons de décrire, et auquel la tradition conserve ce nom à l'angle de la rue large qui, partant du N., se replie à l'E. dans le quartier Juif; cette autre face de la Châtellenie dominant les maisons, porte trois gargouilles par où les terrasses se déchargeaient de la pluie.

Un peu plus bas, la rue prend la largeur d'une place, qu'un travail peu dispendieux rendrait magnifique. Là est le palais de l'Amirauté. Ce monument, devenu l'abri de quelques pauvres familles israélites, se recommande par une belle porte ogivale, la corniche du premier étage et les chambranles des quatre fenêtres dont les deux du milieu à peine séparées, éclairent la salle principale. Au dessus, quatre reliefs en bosse sont aujourd'hui tout-à-fait méconnaissables; un ʘ et un Y, sont seuls lisibles sur le dernier, et au dessous de la corniche, cette inscription sur une plaque de marbre blanc :

PAX HVIC DOMVI

ET OMNIBVS HABITANTIBVS IN EA.

Vis-à-vis était l'église de St. Marc desservie autrefois par les Franciscains; il n'en reste plus qu'un pan de l'absi-

de ; au fond du même quartier, l'emplacement occupé par l'église de N. D. de la Victoire.

En suivant sous les remparts le chemin de ronde, on arrive au pied d'une tour massive où, pendant le premier siége, le chevalier Louis de Craon opposa une vigoureuse résistance aux attaques des Turcs. A côté des armoiries de l'Ordre, est un bas-relief représentant St. Jean avec l'agneau, et tenant un cartouche sur lequel sont gravés les mots :

ECCE AGNVS DEI.

De l'autre côté, les armes de la famille de Craon rappellent l'héroïque défense du chevalier de ce nom.

Dans le quartier turc, en ligne directe entre cette tour et celle de St. Georges, est le couvent des Augustins avec son église (Démir-Djami), et au N-O. de celle-ci, le couvent et l'église des Bénédictins, également convertie en mosquée ; quant au couvent des Franciscains, divisé en deux parties, il sert aujourd'hui de bain public. A l'extrémité du Bazar, la mosquée Suléimanié, sise vis-à-vis de l'*Imaret* (ancien hospice des pauvres), doté par Suléiman, et d'une bibliothèque fondée par Damat Pacha, n'offre rien de particulier comme style ; mais on remarque dans les montants de la porte principale deux colonnettes d'un beau travail, représentant des têtes d'anges, des haches d'armes et des haumes ; elles ont été évidemment enlevées à une église chrétienne, ce qui a fait croire à beaucoup de personnes que cette mosquée était une ancienne église dédiée aux Apôtres. La mosquée en occupe peut-être l'emplacement que nous ne saurions retrouver ailleurs, mais l'édifice contemporain est incontestablement

de construction turque. Si on entre à l'O., on remarque dans la cour une fontaine d'ablutions, ornée de colonnes antiques.

Dans toutes les rues, outre les nombreux passages voûtés, sont des arcades légères, arcs-boutants destinés à parer aux ébranlements causés par les tremblements de terre. Les portes des habitations remontant au Moyen-Age sont toutes en plein-cintre ou en ogive, et souvent cloisonnées de belles archivoltes; enfin à presque tous les seuils sont attachés des autels tumulaires qui servent de marche-pieds pour enfourcher le bât des montures. Cette partie de la ville conservera probablement encore longtemps le cachet d'un autre âge: rues étroites, ou mieux ruelles sombres formant réseau à angle droit, pavées de galets rouges et blancs, et bordées de hautes maisons sans fenêtres au rez-de-chaussée. Les boucheries sont établies sur un mamelon escarpé au S-E. du Couvent; sous le pavé gémissent dans des cachots très-anciens, humides et sombres, les criminels qui se révoltent contre le régime pénitentiaire moins rude du bagne.

A partir de la porte St. Paul ou de la Darce, un fossé fait tout le tour de l enceinte fortifiée; sa largeur varie entre 25m50 et 41m, et sa profondeur entre 12m et 18m. Il est creusé en grande partie dans cette pierre poreuse particulière au pays, et les blocs que l'on en a extraits, ont sans doute servi à l'édification des murailles. L'escarpe et la contrescarpe sont maçonnées et revêtues de blocs de cette même pierre. Le terre-plein des boulevards a une largeur d'environ 14m et est bordé d'une banquette haute de 2m, percée de nombreuses embrasures et de meurtrières,

dont la plupart affectent la forme d'une croix.

Il y a peu d'années encore que l'on voyait sur les fortifications et surtout dans une batterie basse située sous la porte de la Darce, les curieux canons en bronze qui servaient à la défense de la place. En 1681, le voyageur Corneille Lebrun en compta 560 sur les remparts, et 160 sur le fort St. Nicolas et sur la tour St. Jean. Ils étaient généralement très-longs et très-gros, mais dans un tel état d'abandon, qu'ils n'auraient excité aucune émotion sans les glorieux souvenirs attachés au bronze meurtrier; beaucoup portaient la date de leur naissance, 1482 et 1507, et le plus fréquemment d'intéressantes inscriptions. Ces pièces auraient toutes disparu, pour être converties en monnaie de billon, si le Sultan Abdul-Aziz n'avait offert à l'Empereur Napoléon III celles qui appartenaient à l'histoire de France; elles sont précieusement conservées à l'Hôtel des Invalides; il n'en existe plus que quelques-unes en fonte, et hors de service.

Des passages souterrains étaient ménagés pour les communications du Château avec les campagnes pendant les siéges; on en remarque surtout à la gauche de la porte d'Amboise, en sortant, et en face du bastion d'Italie; on assure que le premier aboutissait aux *Cato-Petres*, sur la route de Trianda, et que le second allait jusqu'au cap Bovo; mais comme ils sont aujourd'hui bouchés par des éboulements, il est impossible de constater la véracité de ces traditions.

Au delà des fossés, et à partir de la porte St. Paul jusque plus bas que la porte St. Jean, la ville est ceinte par un vaste cimetière musulman, où dorment les 40,000

soldats que Suléiman sacrifia à la conquête du château. Comme il fait suite au terrain dont les Juifs ont conservé une partie pour leurs inhumations, sous le bastion d'Italie, il est permis de croire que les cimetières chrétiens, dont on ne retrouve ailleurs aucune trace, occupaient ce même emplacement. Différentes routes coupent ce vaste champ de repos, conduisant soit dans les faubourgs, soit aux maisons d'été disséminées sur le mont Smith.

§ 6. FORTERESSES DES VILLAGES

A l'exception de ceux de Lindos et de Castellos dont nous avons déjà parlé, il nous reste à dire quelques mots des différents châteaux que les Chevaliers avaient élevés dans les villages ou à leur proximité, pour la protection des campagnes.

Le château, ou pour mieux dire, le palais d'été des Grands-Maîtres a donné son nom au village de Crémasti (*Grande-Maistrie*); cette résidence fut évidemment élevée par le Grand-Maître Fabrice Carretto, dont on voit les armes en deux endroits différents. C'est une grande construction carrée et solidement bâtie, mais qui ne devait pas être armée de manière à soutenir une attaque sérieuse. Le rez-de-chaussée voûté, sert d'étable aux troupeaux des paysans, en attendant qu'ils trouvent plus convenable de le démolir pour se servir des matériaux, comme l'ont fait ceux de Villanova de la forteresse qui pour leur défense, avait été élevée auprès de *Koufa* par le Grand-Maître

Hélion de Villeneuve. Celle-ci était assise sur un plateau coupé par des ravins à l'Ouest et au Sud; au Nord elle surplombait la route et à l'Est seulement elle suivait le niveau du sol environnant. Comme le château de Crémasti, il était carré, et comprenait une chapelle dédiée à Ste Catherine; l'habitation du Gouverneur était accompagnée de vastes salles voûtées, affectées probablement au logement de la garnison; les murailles étaient crénelées; c'était en un mot une véritable forteresse, assez puissante pour tenir en échec toutes les forces de l'Islam qui, en 1522 étaient venues mouiller sur la rade qu'elle protégeait.

L'habitation de M. l'Avocat Marc Malliaraki, près de Koufa, était un poste d'observation dépendant du château de Villanova; sa construction ne laisse aucun doute à cet égard.

Soroni et Fanès possédaient, le premier, un petit château le second, une grande tour carrée, appelés à protéger les campagnes environnantes.

Calavarda n'était défendu par aucun château; mais une tour d'observation établie au cap Aghios-Minas, faisant bonne garde (d'où le nom du village: *Cali-Vardia*), donnait l'alarme, et les paysans, protégés dans leur retraite par un poste militaire établi à Myrtona, et aujourd'hui converti en moulin à eau, se retiraient dans le château de Salahos que les musulmans de ce village ont détruit vers 1800, pour en employer les matériaux à l'érection de leur mosquée; ce château consistait en un carré long de 40m sur 33m et était flanqué aux quatre coins de solides tours.

Nous avons déjà suffisamment parlé du château de Castellos, * assez puissant pour imposer son nom au village qui s'abritait sous sa protection. Venait ensuite une tour d'observation près de *Glifadha*, au N-N-O. de l'Akramity; c'était une sorte de poste avancé des châteaux de Sianna et de Monolithos. Le premier dont il ne reste plus qu'une partie des murs externes, n'offre rien de particulier, si ce n'est sa position élevée sur un rocher culminant, qui surplombe le village, et d'où la vue s'étend au loin. Celui de Monolithos qui tombe également en ruines, est posé sur un rocher monolithe, (d'où le nom du village), accessible seulement à l'E., par des degrés à peine taillés dans la roche, il ne reste debout qu'un appartement voûté converti en étable, et parallèlement une muraille de la chapelle qui devait être richement ornée; bien que la voûte soit effondrée, les fresques qui datent évidemment du XVme siècle, n'ont encore presque rien perdu de la vivacité un peu rude de leur coloris; les principaux sujets, entrecoupés d'armoiries, parmi lesquelles celles de P. d'Aubusson tiennent le premier rang, sont la résurrection de Lazare, St. Georges et la mise au tombeau du Christ; quelques débris de bois sculpté, rappellent la magnificence des stalles. Le portail était extérieurement émaillé de plats de Lindos; nous avons cru devoir en sauver un de la ruine.

Catavia, le dernier village à l'extrémité S. de l'Ile, était protégé par une tour puissante et par un château fort posé un peu plus loin sur une colline; tour et château tombent

* Page 420.

aujourd'hui en ruines.

Lachania et Yennadhi étaient de même protégés par des tours ; les ruines de la première existent encore à une demi-heure du village, la seconde a été détruite par les habitants, qui se sont servis des matériaux.

Asklipio, village de l'intérieur, avait son Kastro perché sur un monticule qui le surplombe ; il n'en reste plus que des ruines assez intéressantes.

Le château de Lardos, situé sur une colline au S. du village, était assez grand et flanqué de tours dont on ne voit plus que les assises inférieures ; il était admirablement situé pour protéger non seulement le village, mais aussi toute la vallée.

Le premier château que l'on rencontrait après la formidable forteresse de Lindos, était celui de Malona, le *Tachtali-Caleh* des Turcs. Construit sur une colline escarpée qui forme promontoire et n'est accessible que par une longue chaussée tortueuse, ce château occupe certainement l'emplacement d'une ancienne acropole. Il est aujourd'hui entièrement ruiné, mais entre tous ces décombres, on discerne, au milieu d'habitations plus modestes destinées sans doute à la garnison, la maison du gouverneur de la place, une chapelle, des magasins voûtés, et surtout une grande citerne encore assez bien conservée.

Le fort d'Archangélos, le dernier que l'on rencontre sur cette côte de l'Ile avant d'atteindre la ville, devait exister à l'époque où les Chevaliers s'emparèrent de Rhodes, mais ils le réparèrent évidemment, comme le prouvent les armoiries de l'Ordre enchassées dans le mur au dessus de l'entrée ; il n'offre rien autre de remarquable que

sa position sur un rocher escarpé.

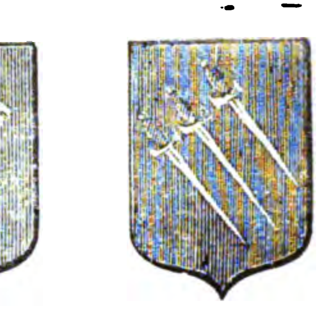
Si à tous ces châteaux on ajoute une ligne non interrompue de tours à signaux, on conviendra que dans l'Ile si bien défendue, la population assurée de la vigilance de ses protecteurs, pouvait se livrer paisiblement aux travaux qui l'ont enrichie et fait prospérer jusqu'au jour marqué par la Providence pour la livrer à de nouveaux maîtres.



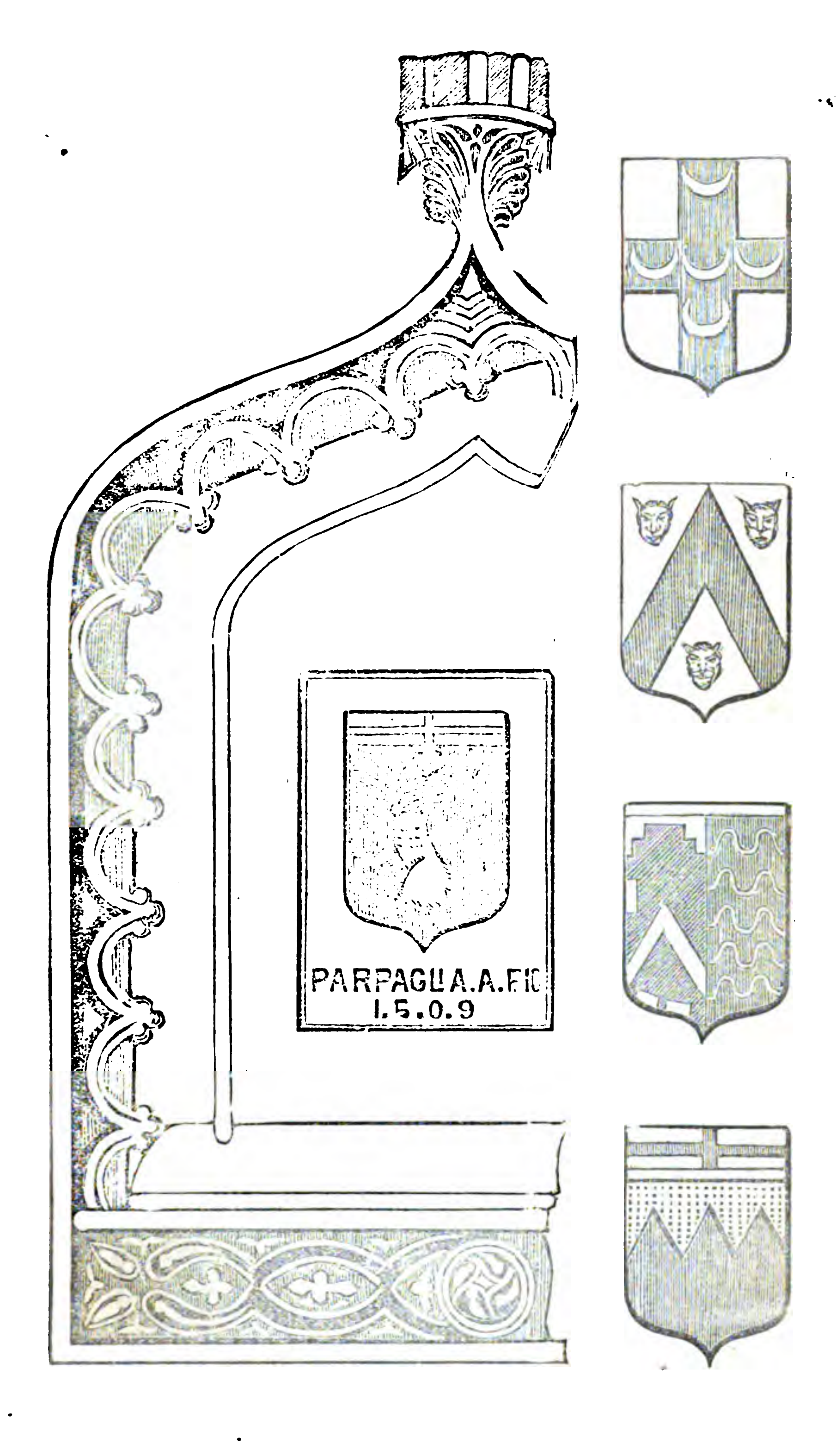
R. D. F. RAYNERIVS POT GRAVIS CONSILI
I ET STRENVI ANIMI MILES Q. PRECETO
R Q. DE CHALONAD SERENIS D. REGE SE
T PRINCIPES LEGATVS BONAM RELIGI
ONI OPERAM NAVAVIT AC SACRI CONV
ENTVS RHODI HOSPITALARVS RMI Q. D.
CARDINALIS ET MAGNI MAGISTRI
D. F. PETRI DAVBVSSON LOCVTEN
ENS XXII SEPTEMBRIS· MCCCCL
XXXXVIII OBIIT ET HIC EREGIO
NE IACET

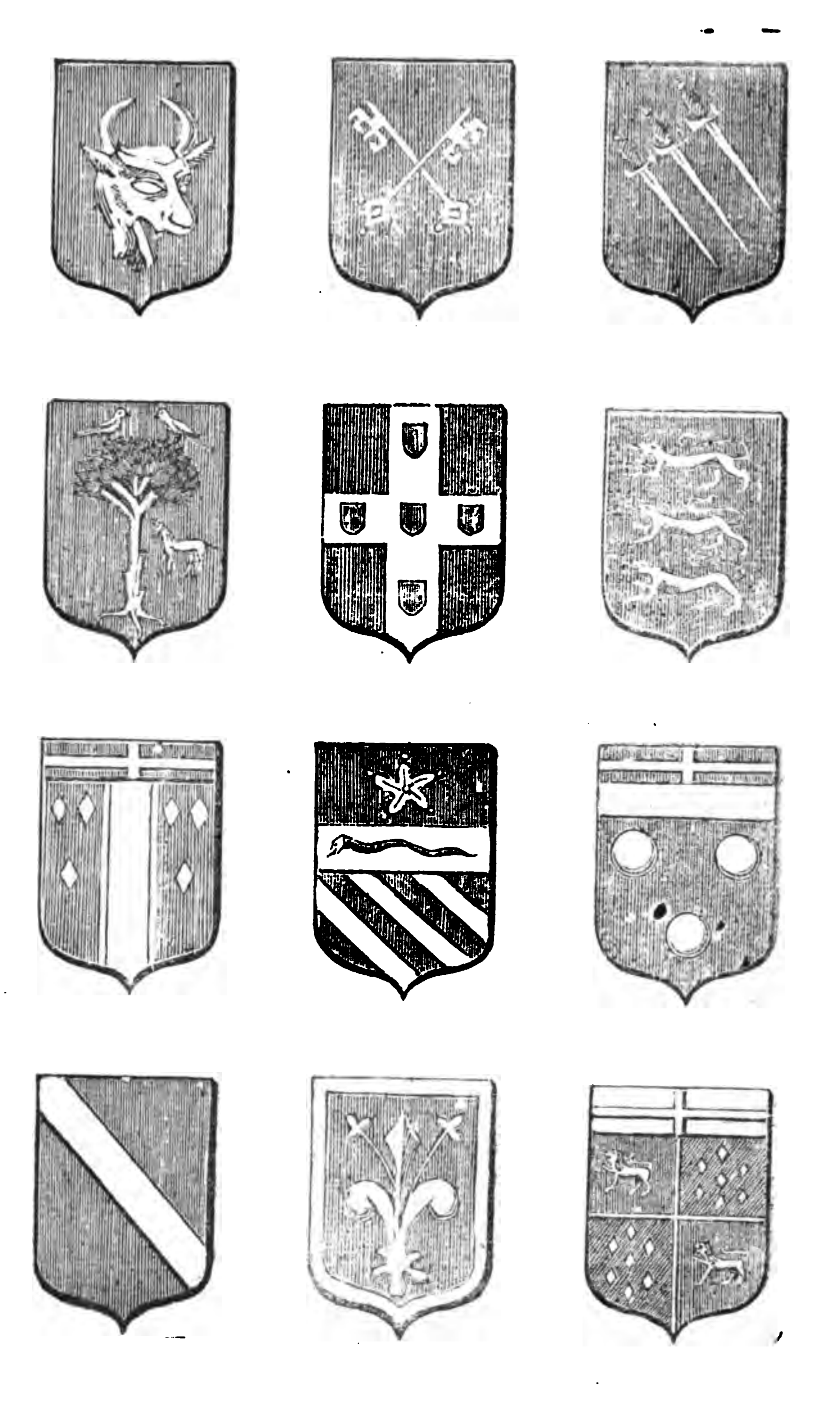
D. F. PHIPVS DEVILIERS
DIC T. LILE ADAM AFFIN
I BENE MERENTI POSV

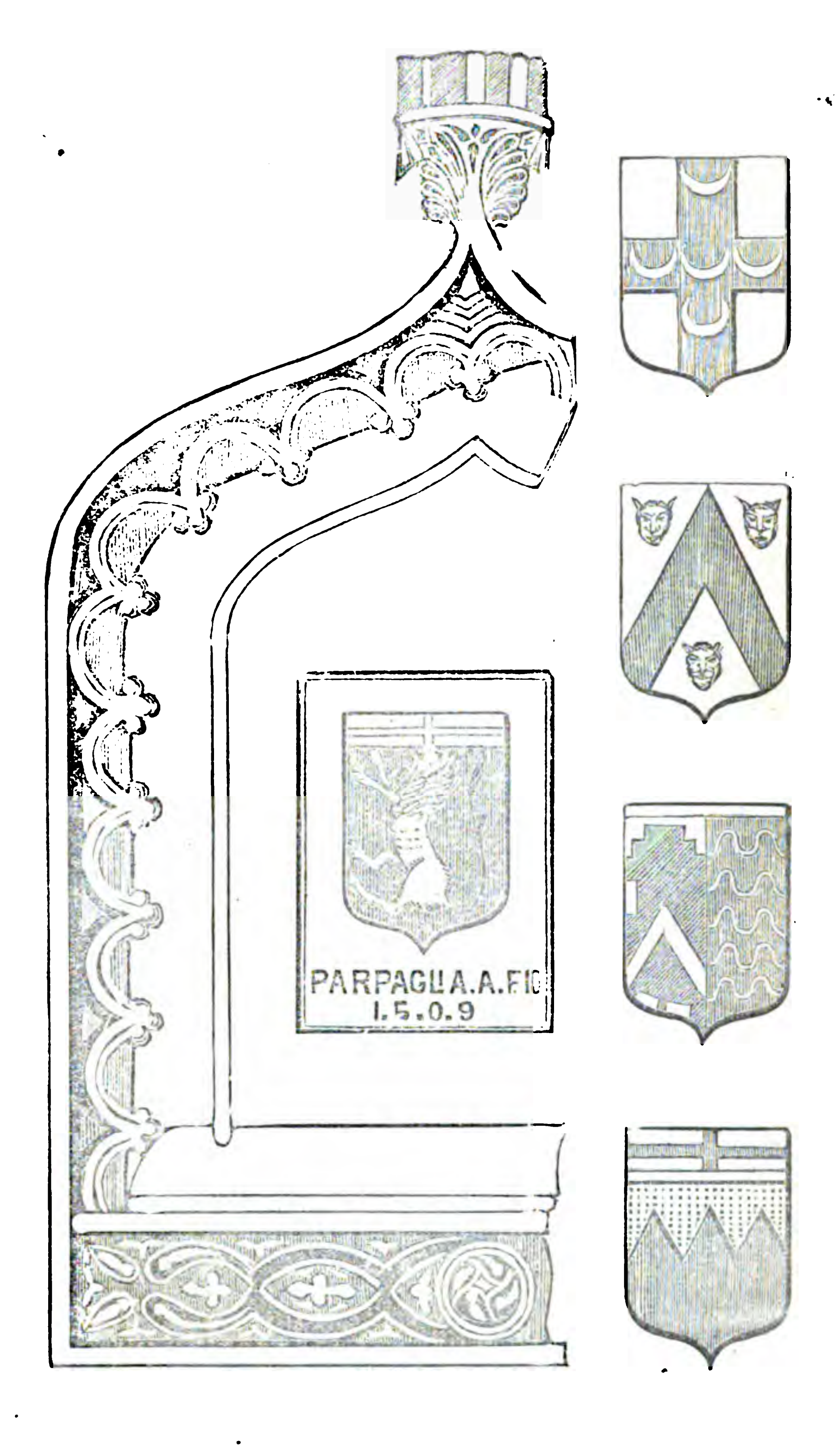


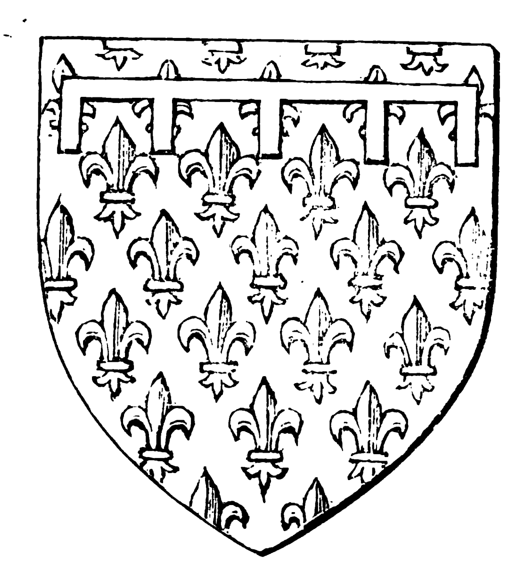


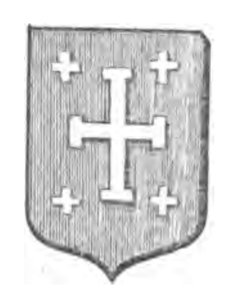
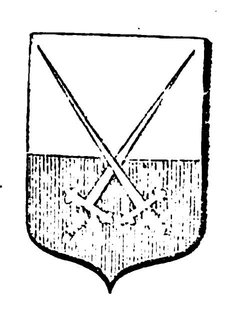
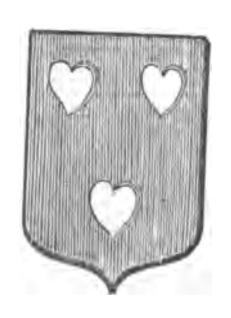


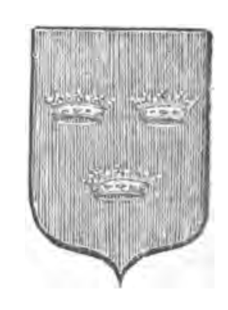


PARPAGLIA.A.FIC
I.5.0.9

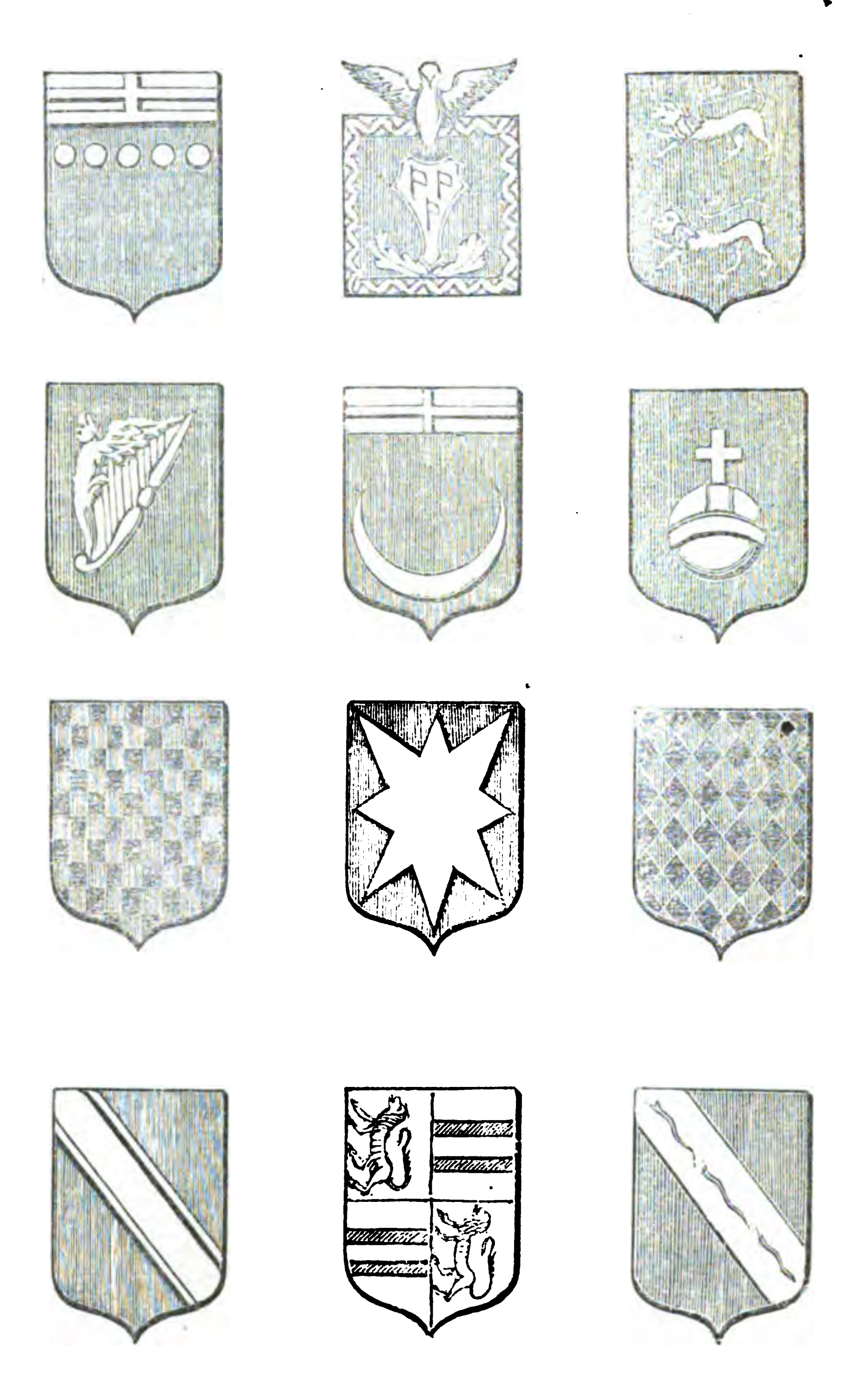


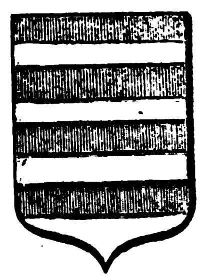

PARPAGLIA.A.FIC
1.5.0.9



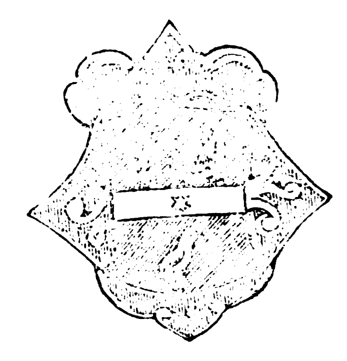




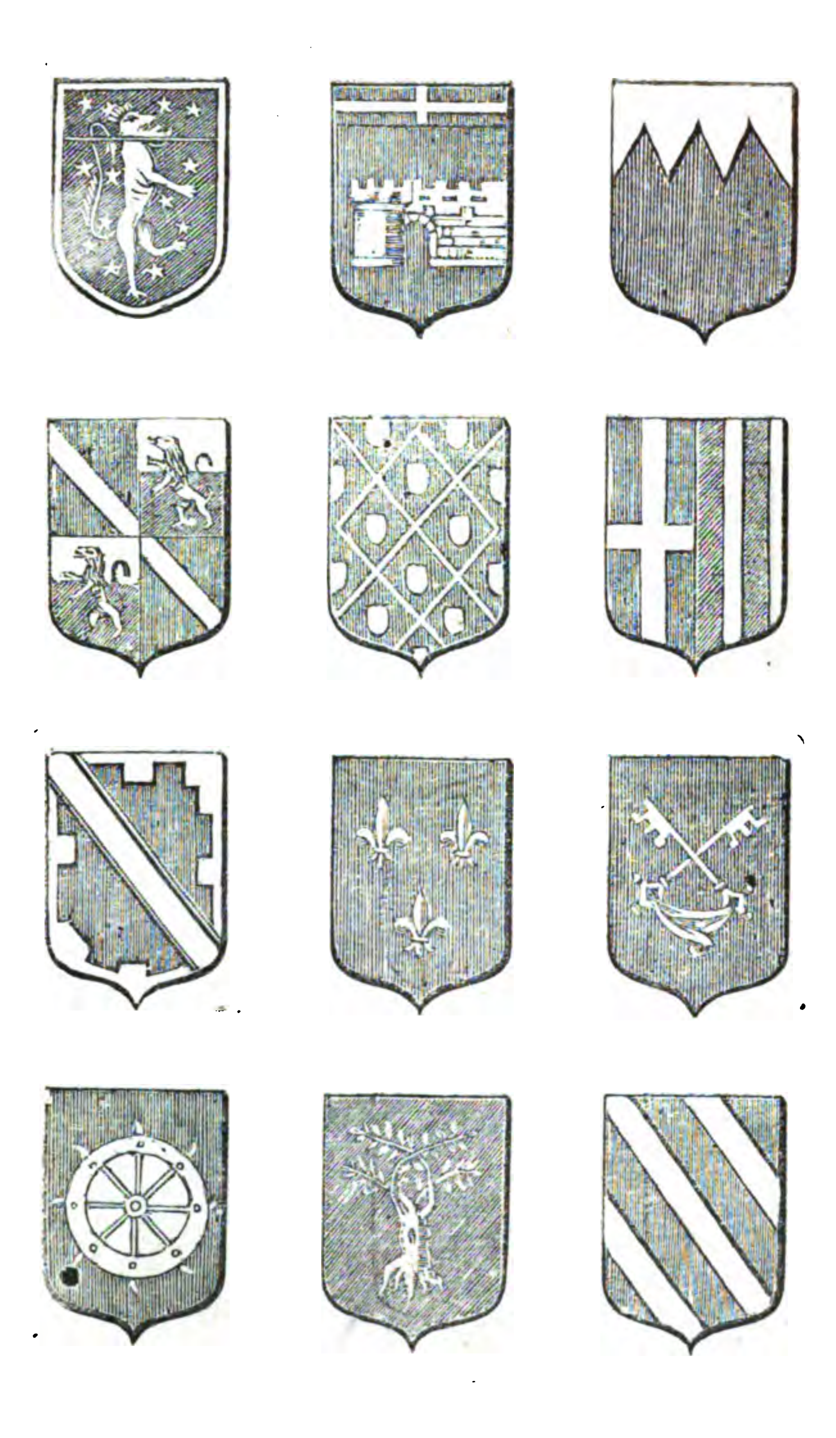


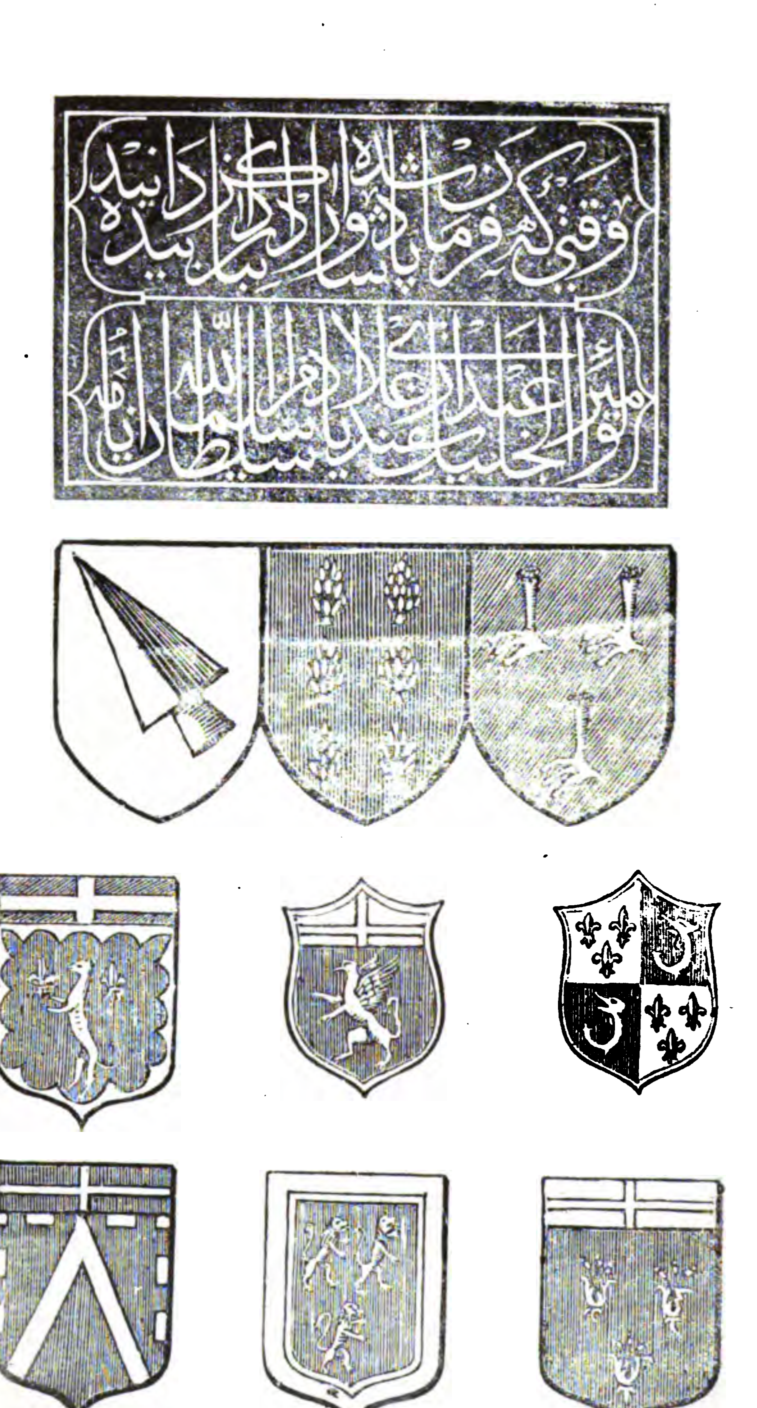








ETAT

INTELLECTUEL & SOCIAL

CHAPITRE I.

ARTS ET SCIENCES

§ 1 CÉRAMIQUE.

Avec l'homme, la Religion, les arts, les sciences, ce qu'il y a de grand, de noble et de sublime dans l'humanité, tout est né dans l'Orient; c'est à l'Orient que nous devons tout ce qui constitue notre vie, notre foi, notre intelligence; *Ex Oriente lux*. C'est donc dans l'Orient que nous devons chercher les éléments et le style des Arts qui ont fleuri à Rhodes, et plus tard aussi des Sciences qui ont donné à cette Ile une auréole de gloire immortelle.

S'il faut admettre que l'art métallurgique y fut introduit par les Telchines, l'art céramique le fut certainement par les Phéniciens proprement dits. C'est à eux que l'on doit les premiers vases archaïques de Rhodes si remarquables par leur forme et par la naïveté de leur exécution.

Mais les Phéniciens ne furent pas eux-mêmes les créateurs de cet art; ils le reçurent de l'Égypte et surtout de

l'Assyrie, et leur génie aventureux le propagea si universellement dans les régions occidentales, que, s'ils n'ont pas la gloire de l'invention, ils ont tous les honneurs des progrès rapides et merveilleux de cette industrie. C'est par eux, assure Hérodote, que les poteries Égyptiennes et Assyriennes furent importées à Argos et dans les autres pays de la Grèce.

Si ce n'est donc par Danaüs se rendant à Argos que l'art céramique jeta ses premières semences à Rhodes, ce fut certainement au plus tard en 1494 av. J. C., par le phénicien Cadmus. *

Nous avons déjà dit en effet que les poteries découvertes à Ialyssos, sont les spécimens les plus archaïques que l'Ile ait fournis, et celles qui offrent le plus d'analogie avec les poteries de Mycènes, ville fondée par Persée, fils de Danaé de la famille royale d'Argos. Ce fait explique aussi la similitude typique que l'on remarque entre les poteries et la bijouterie la plus archaïque de Rhodes et celles de Ninive et de Babylone.

Les Phéniciens introduisirent dans l'ornementation de leur céramique le murex, la sèche et le dauphin, que l'on voit combinés avec le lotus, le taureau, le cerf, le tigre le lion et les sphynx, emblèmes caractéristiques de l'Égypte et de l'Assyrie.

A Rhodes, plus peut-être que partout ailleurs, on remarque clairement dans les arts, et dans la céramique surtout, deux époques phéniciennes bien distinctes, la pre-

* V. Page 14.

mière conservant dans toute sa naïveté le type orginel ; la seconde enrichie des modifications progressives dues à des ouvriers plus exercés.

Celle-là a été importée dans l'Ile furtivement pour ainsi dire ; car les hommes que Cadmus et peut-être Danaüs laissèrent dans l'Ile, avaient apporté avec eux des poteries pour leur usage, et, potiers ou non, ils en ont nécessairement fabriqué d'autres sur le même modèle ; ce sont les vases préhistoriques trouvés à Selladhia, à Camiros, au Sud de l'acropole, mais surtout à Ialyssos, où de pareils vases furent découverts dans un tombeau avec un scarabée d'Aménophis III. La seconde époque manifeste des ouvriers habiles qui savaient travailler non seulement le verre l'albâtre, l'émail, mais aussi de fines poteries ornées de dessins coloriés, capables de résister à l'action de plusieurs siècles, pour nous parvenir dans toute leur originalité et leur fraîcheur primitive.

Plus tard l'élément grec s'étant uni au phénicien, constitua l'époque de transition, pendant laquelle l'art s'arrêtant dans sa marche première, chercha une voie nouvelle et tenta de prendre un essor plus vigoureux. Il en résulta des œuvres qui, tout en conservant encore un cachet archaïque, tendaient vers le perfectionnement, mais n'étaient en réalité que des ébauches bien éloignées de l'élégance que la céramique atteignit, lorsque l'art grec proprement dit se fut développé dans toute son admirable pureté.

En résumé la céramique Rhodienne peut se diviser en quatre grandes époques :

1° Archaïque, commençant au XVme siècle av. J. C., et arrivant jusqu'à la fin du VIIme.

2°. Transition, depuis le VIIme, jusqu'à la moitié du Vme siècle av. J. C.

3°. Hellénique de la meilleure époque, depuis la moitié du Vme siècle, jusque vers l'an 336 av. J. C.

4°. Macédonienne, depuis 336, jusqu'en l'an 100 av. J. C., époque à laquelle l'art de peindre les vases fut abandonné.

Observons que si les différents spécimens qui caractérisent ces époques, ont été trouvés dans des tombeaux, ce n'est pas qu'ils aient été fabriqués spécialement pour être sacrifiés aux morts; ce sont des ustensiles employés journellement par les anciens. Ils nous fournissent ainsi des échantillons artistiques et des renseignements sur la vie intime de la population primitive, sur ses usages, sa religion, ses superstitions et même sur les différents costumes successivement usités, et dont beaucoup sont remis en vogue par la Mode contemporaine que tous les efforts de son imagination reportent à tant de siècles en arrière.

N'est-il pas curieux en effet d'exhumer d'un tombeau datant de 2500 ans peut-être, avec un miroir en bronze poli, des vases à parfums, et autres objets plus communs, une figurine en terre cuite, représentant une dame portant robe traînante à larges plissés, tunique, coiffure à chignon monumental, et affectant une pose que les journaux de la mode la plus élégante ne dédaigneraient pas dans leurs illustrations.

L'imitation va plus loin encore, en dépit de la prétention à la haute nouveauté; comme les dames modernes, celles des âges passés relevaient avec des pages la queue traînante de leur robe; la forme a varié: au lieu de pinces,

ce sont de fortes agrafes en électrum trouvées dans quelques tombeaux généralement à la hauteur de la taille des squelettes.

Les poteries purement archaïques ou de la première période, ne s'éloignent guère du type Égypto-Assyrien dans toute sa simplicité, du moins pour ce qui concerne l'ornementation; l'art Phénicien proprement dit, avec ses développements successifs, entremêle aux lignes géométriques, aux rosettes et aux zônes dans lesquelles sont représentés des animaux plus ou moins fantastiques, des essais de la vie réelle; l'art Phénico-Grec d'abord, l'art Grec surtout plus tard, nous fournissent des scènes intimes du plus grand intérêt.

Ce qui rehausse encore la valeur de ces décorations, c'est que les dessins ne sont pas des estampilles, comme on pourrait le croire; les Rhodiens, à l'instar des potiers Égyptiens et Grecs, livraient rarement deux vases semblables, et cela prouve que les peintures dont ils étaient ornés, étaient des conceptions spéciales pour chaque objet.

L'art décoratif de l'époque préhistorique s'attache surtout à la reproduction de sujets mythologiques, dont quelques-uns sont bien connus; inspiré ensuite par la grandeur d'Homère et par la variété des poëtes cycliques, il fait pour ainsi dire de l'épopée, en reproduisant les scènes héroïques. Une pièce très-remarquable de ce genre, est un Pinax représentant le combat d'Hector avec Ménélas, au dessus du corps de l'infortuné Euphorbe. * Les noms des

* Il. ch. XVII.

héros sont inscrits au dessus de leurs têtes en lettres grecques archaïques :

ΜΕΝΕΛΑΣ, ΕΚΤΟΡ, ΕΥΦΟΡΒΟΣ.

Mais le plus beau spécimen de l'art grec pur, est sans contredit l'amphore trouvée à Camiros dans un tombeau situé à quelque distance de la nécropole archaïque, La polychromie et la dorure donnent aux dessins de la vie et du relief. La scène représente Thétis surprise par Pélée, pendant qu'elle se baigne sur les bords du golfe de Sépias en Thessalie. Nue, repliée sur elle-même, elle jette à l'audacieux qui l'a saisie par le bras droit, un regard dédaigneux de la vertu outragée ; un serpent marin, symbole de la métamorphose finale de Thétis, se roulant autour de la jambe de Pélée, le mord cruellement. L'amour planant au dessus de la tête de Pélée, paraît l'encourager dans sa tentative contre la capricieuse déesse marine qui s'est si longtemps soustraite à ses poursuites. Vénus accompagnée d'une de ses nymphes et assise derrière Thétis, occupe le deuxième plan, et le dernier est rempli par trois autres nymphes qui s'enfuient effrayées, ou cherchent à se cacher. Ce vase est aujourd'hui la propriété du Musée Britannique, qui le considère à juste titre comme un des chefs-d'œuvre de la céramique polychrome de l'époque grecque.

Le fin velouté du vernis noir que le célèbre Polygnote tira du marc du raisin et la sûreté du burin qui a cloisonné les couleurs, non moins que la hardiesse du dessin, rappellent le génie et l'école du peintre de la Lesché, comme par l'invention, les tragédies épisodiques. " Des représentations de ce genre ne sont pas rares dans ce qui s'est

conservé et se retrouve chaque jour des produits si nombreux ...... de la céramique chez les anciens." * Nous devons supposer à la suite du même auteur, qu'il faut compter plus d'un Rhodien parmi les potiers que "la Grèce avait envoyés aux Étrusques, à la suite de Démarate, le père du premier Tarquin, *parmi* ces artistes au nom symbolique, Euchir et Eugramme, en qui se personnifie l'art de mouler et de peindre l'argile."

Plus tard, à l'époque où commence la décadence de l'art, l'inspiration fut remplacée par l'imitation servile des grands modèles laissés par les Appelle, les Zeuxis, les Nicéas et les autres artistes de la bonne époque.

Les anciens Rhodiens ont certainement manufacturé beaucoup de poteries; mais en raison du grand travail qu'elles leur coûtaient, ils étaient beaucoup plus avares de leurs œuvres que nous ne le sommes aujourd'hui des notres; en effet il n'est pas rare de trouver dans les tombeaux des vases recollés. Sans doute à l'instar des autres peuples anciens, ils en usaient de même avec les vases destinés aux usages domestiques. C'est encore à cause du talent qu'il déployait, sans tenir compte de la peine, que le potier attachait souvent son nom à ses productions:

ΚΛΕΟΚΡΑΤΕΥΣΕΠΟΙΗΣΕΝ.

(Fait par Kléccrate). Le décorateur ajoutait aussi le sien:

ΜΕΝΕΚΡΑΤΕΥΣΕΓΡΑΦΣΕΝ.

(Ménécrate l'a peint). Des potiers aimables envers leurs

* Patin, les Trag. Gr.

clients, ajoutaient des souhaits soit génériques, soit particuliers, tels que:

ΧΑΙΡΕΚΑΙΠΙΕ

(Réjouis-toi et bois).*

Les anciennes poteries Rhodiennes peuvent être divisées en six grandes catégories;

1o.—Vases à conserver les liquides.

2o.—Vases à soutirer ou à mesurer les liquides.

3o.—Coupes.

4o.—Vases à parfums.

5o.—Vases de luxe.

6o.—Vases d'utilité domestique commune.

La première comprenait:

Le *Pithos* ou pour être plus correct le *Vicos*, qui servait à la conservation du vin, des figues sèches, des légumes et souvent aussi à la sépulture des enfants. Quelque fois ces pithoi étaient ornés d'arabesques estampillées, représentant des scènes de la vie publique.

L'*Amphore*, qui, suivant de légères variétés de forme, prenait le nom d'amphore Bachique, amphore Égyptienne, amphore Tyrrhénienne &c. Ce nom lui a été donné à cause des deux anses par lesquelles on la prenait; la longueur de col était en raison inverse de la grosseur du corps qui se terminait toujours par un cône pointu, afin de fixer le vase dans la terre, car l'amphore servait à mesurer les liquides en même temps qu'à les conserver. La loi en garantissait l'exacte contenance par une estampille portant

* Newton. Trav et Disc. in the Levant. Liv. 1 p. 237,

le nom du Magistrat local, usage auquel nous devons une longue liste de noms de fonctionnaires publics, que Stoddart a eu la patience de recueillir ; * mais il est regrettable que l'on ne puisse que rarement préciser l'époque de leur magistrature.

Quelquefois à côté du nom du magistrat, on trouve celui du fabricant accompagné d'une autre estampille, espèce de marque de fabrique, pour laquelle est adoptée une tête d'Apollon-Hélios ou une fleur de grenadier dans le genre de celles que l'on voit sur les médailles Rhodiennes ; parfois c'est un cartouche d'une longueur moyenne de 4 Cent^es. sur 1½ de large, dans lequel se trouve le nom du magistrat avec un emblème, ou le nom d'un mois du calendrier Dorien.

On nous demandera peut être comment il se fait que l'on trouve toujours entassées dans un même endroit des anses d'amphore en quantité considérable. Nous ferons observer d'abord que le sol est en même temps composé en grande partie de petits fragments de poteries, dont proviennent les anses. Les vases ont donc été portés entiers et brisés sur place ; pourquoi ? C'était, croyons-nous, des sacrifices d'huile ou de vin offerts aux divinités ; car un examen attentif amène toujours auprès de ces aglomérations la découverte de fondations antiques. Ainsi en est-il à la sortie du faubourg de Néohori, sur la route de Trianda, et là encore où cette route arrive sous l'Acropole. Les assises que l'on peut voir au premier de ces endroits, sont

* Birch. Hist. of Anc. Pot. l. II. Ap.

peut-être celles d'un temple dédié à Hercule auquel les Rhodiens offraient des sacrifices accompagnés d'imprécations.

Nous devons classer encore dans la première catégorie, le *Kalpis* qui ne servait qu'à contenir l'eau potable pour l'usage de la table ; l'*Hydria* ainsi appelée à cause du mot ΗΥΔΡΙΑ inscrit sur le premier vase de cette forme qui fut trouvé ; il servait au transport de l'eau. Les scènes des femmes à la fontaine, les représentent toujours portant un de ces vases sur la tête.

La seconde catégorie comprenait :

L'*Oinochœ* ou *Inochœ*, broc à vin, qui remplaçait nos carafes.

Le *Likythos*. vase de petite dimension, orné de figures et affectant une forme cylindrique ; on s'en servait pour mettre l'huile destinée à l'usage journalier.

L'*Olpis*, vase en terre cuite décorée, et quelquefois en métal, dont les anciens auteurs font mention. On s'en servait indistinctement pour le vin ou pour l'huile. Sapho parle d'Hermès tenant un *Olpis*, et versant du vin aux Dieux.

Le *Bombylos*, affectant une forme ovale allongée..

Le *Cratere*, grand vase en forme de tronc de cône, dans lequel les anciens glaçaient leur vin en le mélangeant avec de la neige ou de l'eau refroidie par les mélanges qu'ils connaissaient.

L'*Oxybaphon*, qui n'était qu'un Cratère plus grand et affectant la forme d'une cloche.

Le *Kyathos*, espèce d'écuelle généralement en métal, à manche long, presque vertical, et qui servait à puiser le

vin dans le Cratère.

Dans la deuxième catégorie, on range :

L'*Holmos*, le *Kantharos*, le *Karkesion*, plus profond que le premier, le *Kylix*, l'*Hedypotis*, coupe essentiellement Rhodienne, et enfin le *Cotyle*, qui s'appelait *Cotylisque* lorsqu'il était de plus petite dimension. C'était une mesure affectant en général la forme d'une coupe profonde et étroite. Les mendiants d'Homère demandent un morceau de pain et un cotyle de vin :

«Aἴ κέν τις κοτύλην καὶ πύρνον ὀρέξῃ.» *

Sans doute sa capacité n'était pas bien grande, puisque Andromaque, en parlant des enfants qui entouraient les amis de son père, dit que quelques-uns tenaient de ces coupes qui sont suffisamment grandes pour mouiller leurs lèvres, mais non pour humecter leurs palais. ‡ A Rhodes particulièrement, le Cotyle avait la forme d'un vase plutôt que d'une coupe.

Les vases à parfums qui forment la quatrième catégorie, comptent :

L'*Aryballos*, dont la forme et la dimension primitive étaient celles d'une grenade avec des rebords assez larges sur le goulot, et une petite anse dans laquelle pouvait à peine passer une lanière pour suspendre le vase à la ceinture. Le corps fut par la suite allongé, presque ovale, et plus tard encore, on lui donna une base plus large et aplatie. Ces petits vases servaient surtout à contenir l'huile

* Ody. c. XV. v. 312.

‡ Il. XXI. v. 494.

parfumée pour le bain.

L'*Alabastron*, dont la forme étaient un cylindre allongé, destiné au même usage que l'*Aryballos*, et qui devait son nom à la matière dont il était composé.

La cinquième catégorie comprenait les vases destinés, comme de nos jours, à composer des jardins sur les terrasses ou sur l'entablement des fenêtres; on en a retrouvé quelques beaux spécimens, ainsi que des figurines, des animaux et des petits objets de fantaisie, anciennes *Chinoiseries*, si l'on nous permet cette expression, dont les dames anciennes aimaient à orner leurs étagères.

La sixième catégorie peut se diviser en cuves de lessivage, cuvettes de toilette, vaisselle de cuisine et de table. Dans la première espèce sont:

La *Scaphi* (d'où le même nom moderne appliqué aux baquets à lessive), large bassin, rarement en terre cuite, qui servait au lavage des ustensiles de cuisine et aussi comme bain pour les pieds.

La *Lecani* (terme usité encore aujourd'hui), était un bassin en terre cuite commune, garni de deux petites anses, à peu près de la même forme que celles que l'on fabrique actuellement dans le village d'Archangélos. Il était appliqué aux mêmes usages que la *Scaphi*. C'est sans doute d'un bassin de cette espèce que se servaient les devins de l'antiquité, d'où le terme de *Lecanomancie*, ou divination à l'aide du bassin.

Le *Lecaniscos* ou *Podhoniptir*, et le *Chironiptir*, étaient de petites cuvettes de même forme usitées, comme l'indique leur nom, pour le lavage exclusif des pieds, des mains &c.

Mais ces vases trop communs pour être mis dans les tombeaux, ne nous sont connus que par les débris qu'on en trouve parmi les ruines des anciennes villes rhodiennes. C'est encore seulement de nom que nous connaissons le *Thermanter*, pot sans doute usité pour chauffer l'eau ; et le *Chytron* nous serait inconnu aussi sans le proverbe usité autrefois dans l'Ile.

Χύτραν ποικίλλει,

(il décore des Chytres), pour exprimer un travail sans utilité.

A la seconde espèce appartenaient le *Canistron* ou *Caniskion*, le *Pinax*, plus petit que le premier, toujours monté sur un pied, et orné de dessins coloriés ; c'est celui que l'on trouve le plus fréquemment dans les tombeaux Rhodiens.

Le *Paropsis*, l'*Embaphia*, le *Triclion* et une foule d'autres vases nommés par les auteurs anciens, n'ont pas été trouvés dans les nécropoles ; par contre on y a recueilli un assez grand nombre de petits vases à couvercle, que leur forme et leurs dimensions permettent de prendre pour des *Erevs* et des *Kypelos*, sortes de vases à conserve. Plusieurs de ceux qui ont été exhumés intacts, portaient leur couvercle qui fermait si hermétiquement, que l'industrie moderne ne produit rien de plus parfait ; aussi est-ce avec le plus grand étonnement que nous y avons vu des œufs entiers et des ossements de volaille.

Ce qui donne un cachet d'importance archéologique à beaucoup de poteries découvertes à Rhodes, surtout à Ialyssos, c'est leur similitude avec celles qui ont été trouvées à Mycènes, dans le tombeau des Atrides.

N'oublions pas de mentionner une grande quantité de lampes (*Lichni*) plus ou moins décorées de frises en relief; l'invention en est attribuée aux Égyptiens, et leur importation remonterait par conséquent à l'époque phénicienne; des masques en terre cuite déposés seulement dans des tombeaux de femmes, et reproduisant peut-être les traits de la défunte; on en a rencontré quelques-uns enchassés l'un dans l'autre, comme si le plus grand avait servi de moule aux autres. La présence de ces masques dénonce la profession d'actrice et sans doute aussi le rôle dans lequel excellait la personne; car le uns sont ceints d'un diadème royal, les autres d'un voile; le grand nombre de ces figures pourrait rendre cette supposition téméraire, mais on sait que le théâtre ancien était encombré de personnages. On exhuma aussi des tombeaux des poupées ou marionnettes (*nevrospasmata*); mais la statuaire plastique s'éleva plus haut. Les sculpteurs en effet n'eurent pas toujours l'audace d'exercer leur art directement sur le marbre et de livrer un premier jet de l'invention. " Lysistrate, frère de Lysippe, au dire de Pline, débuta dans cette voie nouvelle : il moula et on continua à mouler après lui, des ébauches appelées *proplasmata*, dont quelques-unes furent très-recherchées dans la suite; car elles établissent dans sa franchise toute la hardiesse de conception et de style de l'œuvre artistique." *

Citons enfin des vases en verre, de petites fioles en albâtre et en porcelaine de formes variées, des vases émail-

* Birch l. II page 262.

lés, des colliers de grains en porcelaine, en émail, et des fusaïoles hautes de 7 à 8 Cent^es^, percées d'un trou à leur extrémité supérieure. Ces fusaïoles sont semblables d'ailleurs à celles que l'on trouve en Grèce, en Italie, et jusque dans la Crimée, et dans lesquelles les archéologues croient reconnaître une espèce d'amulette que l'on attachait au cou des animaux.

L'art céramique tomba en discrédit dans le 1er siècle av. J. C., pour reprendre ensuite une nouvelle faveur, et former une importante industrie jusqu'à la fin du XVIIme siècle de notre ère.

Les auteurs Byzantins font mention en parlant de Ste Sophie, des briques fabriquées à Rhodes et entrées dans la grande coupole de cette basilique. Elles étaient blanches et si légères, qu'il en fallait 12 pour atteindre le poids d'une brique ordinaire des autres pays. C'était un mélange de joncs broyés, de pierre ponce pulvérisée, de farine et d'autres ingrédients, qui acquéraient une grande dureté. Nous ne devons pas mettre en doute cette assertion si explicite des écrivains Byzantins, mais ce qui est extraordinaire, c'est que les Rhodiens n'aient pas employé eux-mêmes pour leurs édifices publics ces excellentes briques qu'ils exportaient, et qui, à en juger par la solidité de la coupole de Ste. Sophie, sont beaucoup plus résistantes que la pierre poreuse dont ils se servaient.

Diodore en a fait la remarque, et nous ajouterons qu'on ne trouve nulle part aucune trace de ces sortes de briques blanches et légères, tandis qu'on trouve un assez grand nombre de débris de briques rouges communes. Nous devons en conclure que cette industrie, si elle a existé à

Rhodes, n'a été que momentanée.

Dans le Moyen-Age, si ce n'est dans une époque plus ancienne encore, Rhodes possédait une ou plusieurs fabriques de faïences ; on y confectionnait des carreaux, des brocs et surtout des plats très-curieux. Ces plats sont généralement désignés par les amateurs sous le nom de *Plats de Lindos*. Déjà estimés dans le XVIIme siècle, ils sont actuellement en Europe un article à la mode. Il en est résulté une exportation active dont la conséquence est que l'on n'en trouve plus à Rhodes que très-peu et jamais de réellement beaux.

C'est à tort que des connaisseurs peu expérimentés ont cru trouver une certaine ressemblance entre ces plats et les *Majolicas* d'Italie ; de là cette conclusion que les faïenciers de Rhodes étaient indubitablement venus de ce pays au temps des Chevaliers, et que par conséquent cette industrie était d'une origine exclusivement européenne. Une observation tant soit peu minutieuse ne laisse aucun doute qu'elle est originaire de l'Asie, et n'a aucune affinité avec la fabrication des majoliques de date plus récente. Ceci justifie le prix élevé que payent les vrais connaisseurs pour acquérir une bonne pièce. Un des plus beaux plats de ce genre, portait l'inscription suivante en caractères Persans :

O Dieu ! jusques à quand serons-nous sur cette terre d'exil !

On en peut conjecturer que cette industie fut importée à Rhodes par des prisonniers de guerre persans, internés sur plusieurs points de l'Ile, mais surtout à Lindos. Un autre plat de l'époque de la décadence de l' [illegible]

tait dans le fond une main donnant la bénédiction, et sur

le rebord, on lisait en un grec très-incorrect :

ΤΟΝΑ*ΕΣΠΟΤΗΝΚΕΑΡΧΗΕΡΕΑΝΗΜΟΝ
ΚΙΡΙΕΦΥΛΑΤΕ.ΗΟΥΝΙΟ 19. 1667.

(Seigneur protégez notre maître et pontife. Juin 19. 1667).

Nous pensons que ce plat est un des derniers spécimens de cette industrie.

Ce qu'il y a surtout de remarquable dans la confection de ces faïences, c'est la vivacité et la délicatesse des couleurs que l'art européen a vainement essayé d'imiter. Le vernis en relief paraît avoir été cuit en même temps que l'argile elle-même; car dans les pièces imparfaites, le dessin est irisé d'une manière désagréable aux yeux.

Ces faïences appendues à l'intérieur des habitations, en faisaient le principal ornement; jamais les paysans ne les profanaient à un usage domestique; ce respect explique comment elles se sont conservées chez eux en si grand nombre et pendant une si longue période, tandis qu'on n'en trouvait plus chez les bourgeois.

Le seul village de l'Ile dans lequel on fabrique actuellement des poteries, surtout des jarres de diverses formes très-originales mais grossières comme travail, est celui d'Archangélos, dont c'est la principale industrie.

L'Ile possède aussi une petite fabrique de tuiles modèle français, mais la qualité laisse beaucoup à désirer, et du reste l'usage de ce genre de toiture est peu répandu sur le pays.

* Α, évidemment pour Δ.

§ 2 MÉTALLURGIE

A part la fameuse statue d'Apollon, qui comptait au nombre des sept merveilles du Monde, les Rhodiens paraissent s'être rarement servis des métaux usuels pour la confection d'objets d'art de grandes dimensions. On n'a pas en effet trouvé d'autres travaux en bronze que des vases élégants, des miroirs que l'on tenait à la main par un manche, ou qu'on suspendait par une sorte de boucle; enfin d'autres petits objets d'usage domestique. L'airain travaillé ne s'est présenté non plus que sous la forme de statuettes, hommes ou animaux, et d'instruments délicats; nous possédons ainsi un long ciselet qui a été retiré du sable de la plage des Moulins, collé avec deux autres sur une tablette de pierre à aiguiser.

Les anciens historiens mentionnent les lames d'argent ciselé que des artistes Rhodiens avaient exécutées pour orner le temple de Bacchus. Nous devons nous contenter de leur témoignage élogieux, qui établit que la sculpture au repoussé était en honneur chez les Rhodiens. Quelques rares objets en or, prouvent que ces éloges n'ont rien d'exagéré; nous devons citer spécialement un *Pyxis* enterré dans le même tombeau que le fameux vase de Thétis. C'est un des plus beaux travaux de ce genre que l'on ait sauvés jusqu'ici; la déesse porte les armes d'Achille, et l'amour éprouve la pointe d'une flèche. Mais les plus beaux spécimens de l'orfévrerie Rhodienne, sont certainement deux pendeloques en or fin, trouvées dans un des tombeaux de Camiros, et qui par leur style, leur type, et leur exécution, appartiennent à l'époque purement phénicienne.

Elles consistent en deux plaques soudées ensemble. Quelques ornements sont au repoussé, tandis que d'autres y sont collés. Toutes les parties planes sont recouvertes de gracieuses arabesques en filigrane et de granules.

L'une représente un lion rempant, qui tient entre ses griffes une hirondelle; les angles sont ornés de têtes d'aigles, et du bord inférieur pendent trois chaînettes d'un travail très-délicat; celle du milieu termine en une fleur de grenadier; celles des deux coins, plus longues, se divisent, après avoir traversé une tête de style égyptien, en cinq chaînettes, deux plus courtes et trois plus longues, se terminant aussi en fleur de grenadier. Ce que l'on admire particulièrement, c'est la finesse des granules, qui par une aglomération merveilleuse, dessinent avec un art parfait les oreilles, le poitrail, et surtout la crinière ondulée et floconneuse du lion.

On a encore trouvé à Rhodes beaucoup de grenades de plomb pour armer les frondes et des pointes de flèche en bronze.

§ 3 NAVIGATION

Il serait oiseux de revenir sur ce que nous avons déjà dit à l'égard de la prospérité maritime des anciens Rhodiens.

Du temps des Chevaliers la marine marchande était encore assez puissante pour fournir en 1522, un corps de défenseurs au fort St. Nicolas et aux autres postes mariti-

mes. Cette prospérité ne diminua pas pendant les premières années de l'occupation Ottomane; car nous voyons Suléiman s'occuper d'un réglement spécial en faveur de la marine; plus tard l'Ile soumise à la juridiction immédiate de l'Amirauté, pouvait encore sinon prospérer du moins ne pas déchoir. En effet le voyageur Corneille Lebrun nous apprend qu'en 1681 tous les habitants de Lindos étaient gens de mer, et que leurs navires poussaient leurs courses jusqu'à Venise.

Tout en critiquant la lenteur avec laquelle s'y exécutaient les travaux, et les dilapidations de toute espèce qui s'y commettaient, M. Sonnini, qui passa par Rhodes vers la fin de 1778, parle des chantiers de constructions navales, comme d'établissements très-importants, dépendant d'un Nazir ou Directeur, le plus haut personnage de l'Ile après le Musellim ou Gouverneur Civil. Il y a peu d'années encore que des murs et des portes interdisaient l'entrée de Arsenal encombré de matériaux de toute sorte, et attestaient l'activité qui y régnait. Cet auteur mentionne aussi la marine de Lindos comme étant très-florissante de son temps. Ce n'est donc qu'au début de ce siècle, que la marine Rhodienne commença à dépérir mais si rapidement, qu'aujourd'hui Lindos ne possède plus que trois petits caïques et deux ou trois barques de pêcheurs, et la capitale une cinquantaine de caïques de 5 à 15 tonneaux et cinq ou six goëlettes de la portée de 25 à 75 tonneaux.

Il est juste de dire que depuis quelques années le Gouvernement n'a en rien favorisé le développement de la marine qui seule peut faire revenir l'aisance sur le pays; on dirait au contraire qu'il lui tient à cœur de faire tout

ce qui dépend de lui pour anéantir complétement cette industrie ; car par une mesure que l'on a de la peine à comprendre, s'il n'a pas précisément empêché la construction des navires à Rhodes, il y a mis tant d'entraves et de difficultés administratives qu'elles correspondent à une prohibition formelle ; aussi là où l'on construisait naguère non seulement de gros navires de commerce, mais même des frégates de guerre, on voit rarement sur les chantiers un navire de petite portée. Il en est résulté que les meilleurs ouvriers ont émigré, important avec eux en Grèce cette riche industrie que le gouvernement Hellénique a accueillie avec autant d'intelligence que le Gouvernement Ottoman en a mis pour la suffoquer.

Aujourd'hui Rhodes n'a plus un seul marin expert ; si quelques habitants turcs et grecs prétendent être gens de mer, les premiers ne sont en réalité que des petits caboteurs, et les seconds des pêcheurs d'éponges, autre industrie à laquelle nous voyons avec plaisir que les Rhodiens commencent à s'adonner.

Mais jusque à quand la pêche des éponges fournira-t-elle une ressource aux îles de l'Archipel ? car les scaphandres menacent d'épuiser très-vite ce trésor. Des efforts tentés pour demander à cet élément qui renferme tant de richesses, la vie des Insulaires, ont été entravés après trois ans de recherches fructueuses. Nous voulons parler de la pêche du corail. On savait que quelques familles d'Esclavons étaient venues autrefois s'établir à Lindos pour s'adonner à la pêche de cette précieuse matière. Les deux bancs qu'ils connaissaient ayant été épuisés par un travail assidu, ils durent abandonner une exploitation qui ne

payait plus leurs fatigues; il fallait laisser aux zoophytes le temps nécessaire pour sécréter et conglutiner leurs mystérieux rameaux. Les essais prouvèrent que la pêche pouvait être reprise avec un succès plus étendu; une petite société se forme bientôt. Après avoir découvert des bancs importants non seulement dans les eaux de Rhodes, mais sur plusieurs points de l'Archipel et le long de la côte d'Anatolie, elle sollicita et obtint une concession; alors elle fit venir des barques et des gens du métier qu'elle intéressa dans l'entreprise; le travail marchait assez bien; on avait même retiré du corail rose tendre si recherché, et quelques expéditions avaient eu lieu, lorsque le Gouvernement s'avisa de se prévaloir du fait que les concessionnaires avaient tardivement rempli une petite formalité, pour les déclarer déchus de leur privilège. Il était incontestablement dans la légalité; mais qu'en est-il résulté? Les concessionnaires y ont perdu des sommes considérables et toutes leurs peines, l'État un revenu important, et la population des Iles une industrie qui aurait pu alterner avec celle de la pêche des éponges.

Le Gouvernement a-t-il reconnu son erreur? Cela est probable, car trois ans après on proposa aux concesionnaires de se rendre à Constantinople pour y renouveler leur privilège; mais ceux-ci épuisés et peu confiants dans des promesses, ont préféré garder leur argent et le secret des bancs qu'ils ont découverts.

§ 4 INSTRUCTION.

L'amour des arts entraîne nécessairement celui des

beaux-arts et des sciences ; de la sculpture, de la peinture et des lettres, il ne nous reste rien à dire après les notices que nous avons données sur les hommes célèbres ; nous avons nommé les élèves non moins célèbres que Rome envoya dans ces écoles dont Cicéron a rendu ce témoignage auquel on ne peut rien ajouter : “ Elles ont conservé dans toute sa sévère pureté le grand art de l'éloquence : sobre de mots, digne et grandiose dans les gestes.

Mais où étaient ces écoles ? Une tradition locale place à Rhodini le Lycée des rhéteurs. La beauté du site, *l'amœna terra*, la vue de la mer, celle des montagnes de la Carie et de la Lycie qui limitent l'horizon, tout est fait pour inspirer l'âme ; cela est incontestable ; mais aucune ruine ne vient à l'appui de cette tradition, et il nous paraît difficile d'admettre, comme le soutiennent quelques personnes, que les leçons avaient lieu en plein air sous les magnifiques arbres qui auraient de tout temps ombragé ce coin de terre. Les écoles de philosophie et de sciences ont disparu sans laisser aucune trace comme ont disparu également l'intelligence et l'activité qui distinguaient les ancêtres du Rhodien moderne, et faisaient de l'Ile une terre de prédilection, une terre aimée des Dieux, et favorable aux hommes !

Autres temps, autres mœurs, dit un vieil adage.

A cette population intelligente, laborieuse infatigable a succédé une population indifférente à l'étude, lente au travail, sans souci du bien-être ; ce n'est plus l'antique gravité, c'est le sommeil ; ce n'est plus l'enthousiasme, c'est la turbulence ; enfin toutes les qualités constitutives du caractère primitif sont précisément celles qui font défaut

aujourd'hui. S'il s'en est encore conservé quelque chose, surtout dans l'intérieur de l'Ile, c'est une honnêteté relative, l'hospitalité envers les étrangers, et l'égalité entre le riche et le pauvre.

Les industries ont disparu l'une après l'autre; non seulement les beaux arts, mais aussi les arts utiles sont entièrement délaissés, et la misère remplace pas à pas l'aisance passée.

Il y a lieu de croire que les Chevaliers, gens de guerre avant tout, constamment exposés aux attaques d'un ennemi acharné, devaient se montrer plus soucieux du bien-être matériel que du progrès intellectuel de leurs sujets qui, d'ailleurs avaient sans doute négligé l'instruction, depuis que leur Ile était tombée au pouvoir des Sarrasins. Quant au présent elle est tellement délaissée, que le paysan, voire même le petit bourgeois Rhodien sait rarement lire et écrire; cela tient à ce qu'il y a peu d'années encore les écoles faisaient entièrement défaut, aujourd'hui quelques personnes plus intelligentes que la masse de la population, puissamment aidées par l'Archevêque Grec, ont obtenu que chaque village eût obligatoirement un maître d'école qui apprend aux enfants à lire tant bien que mal, et à griffonner quelques mots avec ou sans orthographe. Un enfant est réputé très-avancé lorsqu'il sait lire les actes des Apôtres:

«'Ανεγνώσκει τον 'Απόστολον.»

disent les parents, avec autant d'orgueil qu'on en mettrait ailleurs en parlant d'un bachelier ès-lettres; et vraiment que peut-on attendre de plus de ces pauvres maîtres d'école dont les appointements varient entre 200 et 300 francs par

an ? Aussi ne fûmes-nous nullement surpris, lorsque il y a quelques mois, un maître d'école nous assurait avec une légitime fierté qu'il savait lire et écrire correctement, et que du reste il consultait souvent son dictionnaire ; et nous ajouterons à l'appui de sa véracité, que nous ne trouvâmes qu'une vingtaine de fautes dans un écrit d'une page rédigé sous nos yeux sans l'aide de son dictionnaire. Le digne homme ! il perçoit 225 francs.

La population de Lindos est sans contredit celle de tous les villages qui est le moins arriérée ; il n'est pas rare d'y rencontrer des jeunes gens connaissant assez bien leur langue et passablement l'Italien ; aussi sont-ils recherchés pour tenir les écoles de l'intérieur.

Est-ce aux gouvernants, est-ce aux administrés qu'il faut attribuer cette décadence ? Nous croyons que les uns ne sont pas moins à blâmer que les autres.

§ 5 ARCHITECTURE, AMEUBLEMENT, FRESQUES, CUIVRES, ARMURERIE.

La nécessité de la défense, ne peut bannir entièrement de l'âme le goût des arts ; la grandeur même de ses inspirations, donna une autre direction à ce besoin inné dans l'homme de se reposer dans la contemplation du beau combiné avec l'utile. " Le château qui caractérise l'état de guerre permanent où vit, où se complaît, où s'exalte la société féodale," dont les mœurs étaient tout entiers chez les Chevaliers ; " ces bâtiments irréguliers, incommodes,

percés de fenêtres étroites et rares, renfermés dans une ou deux enceintes fortifiées, et entourés de fossés," reçoivent "le style décoratif de l'époque... à l'intérieur des plus hautes salles de l'édifice. C'est là que se trouvaient les vastes cheminées à chambranles énormes," les poutres ornées de devises et d'écussons peints ou sculptés, les dressoirs et les chaires à dorseret et à dais, les stalles, les pupitres du chœur; dans les ruines du château de Monolithos, pourrissent de ces riches débris, et l'on rencontre dans plus d'une habitation bourgeoise des meubles qui ont évidemment appartenu aux riches habitations des Chevaliers; nous avons dit que les portes du Couvent, chef-d'œuvre en ce genre, sont conservées au Musée de Cluny; mais il en reste d'autres qui sont aussi fouillées par des mains habiles, et qu'une épaisse croûte de peinture dérobe à l'attention. Du reste cet art n'a pas entièrement disparu; les navires construits sur les chantiers de Rhodes, portent toujours à la poupe des cartouches enguirlandés d'arabesques découpées avec une certaine habileté dans le bois; mais le même travail s'exécute d'une manière plus remarquable et certainement encore digne d'admiration, dans les églises Grecques.

Les Chevaliers n'avaient pas moins adopté la peinture à fresque, que le caractère byzantin a toujours aimé; cependant dans leurs églises, ils introduisirent le style Italien. Pour n'être aujourd'hui appliquée que comme barbouillage, la fresque n'en est pas moins dans les mœurs, et pour toute église que l'on construit, il y a un artiste chargé de la décoration, et aussi d'exécuter sur bois de grandes images de Saints. La vie de St. Jean-Baptiste est

le sujet recherché, traité toujours avec naïveté, et avec un brillant de coloris qui offusque les yeux.

La métallurgie a laissé de cette même époque des pièces estimables; on voit encore beaucoup de vaisselle de cuivre bien repoussé; les sujets sont en général empruntés à l'ancien Testament. On sait d'ailleurs que parmi les Juifs il y avait des fondeurs et des ciseleurs très-habiles. Cependant il ne reste aucun souvenir d'une fonderie de canons; ils étaient tous fabriqués en Europe; les armures en venaient probablement aussi, mais les épées et les poignards étaient coulés, polis et ciselés à Rhodes par ces mêmes ouvriers.

§ 6 TISSUS ET TAPISSERIES.

Au Moyen-Age, le luxe se porta vers les tissus. Avec le coton récolté dans l'Ile, les femmes tissaient une toile solide; mais ce n'était qu'un canevas destiné à recevoir des broderies. La soie provenait aussi des magnaneries indigènes; la garance et toute la flore contribuaient à donner à ce précieux produit les nuances les plus variées et les plus résistantes à l'action de la lumière, sans en altérer la solidité. Cette soie filée sans être tordue, forme le point dit à la main ou au passé; on fabriquait ainsi des courtines, des coussins, des couvertures de meubles et des serviettes. Les plus belles pièces ont été emportées en Europe et livrées au commerce. Mais l'industrie n'a pas disparu entièrement. Les femmes des villages confectionnent

encore la toile impérissable des vêtements de leur famille, elles les ornent encore de broderies. A Lindos ce tissu de coton s'est maintenu à une haute perfection ; si cette industrie étaient favorisée par un outillage plus parfait, et encouragée par l'exploitation, on arriverait à produire sur l'Ile les toiles à voile en coton qui viennent actuellement du dehors.

On ne fait maintenant que peu de tissus de soie ; mais l'étoffe n'a rien perdu de sa finesse ; enfin le travail le plus parfait est celui des dentelles ; avec une aiguille, les femmes conduisent les mailles les plus compliquées et les plus délicates ; mais ce travail exigeant un temps considérable, il en résulte nécessairement le prix élevé de la dentelle Nous croyons cependant que si la beauté et la solidité en étaient plus généralement connues, elles seraient immédiatement demandées, et que le bon goût procurerait un nouveau moyen d'existence à des ouvrières qui laissent leurs doigts inactifs parce qu'elles ne savent où placer leurs travaux.



CHAPITRE II.

LOIS ET GOUVERNEMENTS

Le premier mode de Gouvernement connu est celui d'un pouvoir monarchique réparti dans les trois familles qui régnant à Lindos, Ialyssos et Camiros, s'étaient partagé l'Ile. Plus tard, vers 660 av. J. C., une entente commune des habitants, substitua à ces petites royautés une confédération républicaine oligarchique, dont le principal magistrat exclusivement choisi parmi les membres de la famille royale de Ialyssos, reçut le titre de *Prytane*. Il était assisté d'un Sénat et de magistrats élus par le peuple sous le nom de *Masteres*.

Les fonctions du Prytane, correspondaient évidemment à celles de président d'un état républicain; ses pouvoirs avaient une durée de six mois; il présidait soit un conseil de vieillards, espèce de Sénat, sans l'avis duquel il ne prenait aucune décision, soit les assemblées générales du peu-

ple dans lesquelles on délibérait sur les questions les plus importantes soumises au suffrage.

Après la dignité de Prytane, celle de *Navarchos* ou amiral, paraît être la plus importante, et cela est tout naturel chez un peuple essentiellement marin. Quant aux *Masteres* que les inscriptions Rhodiennes font connaître, ils constituaient évidemment une Magistrature dont les fonctions étaient de régler toutes les questions d'intérêt local, tout ce qui intéressait le Damos ou communauté; aussi le nom de celle-ci accompagne-t-il toujours le titre gouvernemental.

Ἔδοξε τοῖς Μάστροις καὶ Ἰαλυσίοις.

Ἔδοξε Μάστροις καὶ Λινδίοις.*

D'après Eschyus, les fonctions des Mastères de Rhodes, correspondaient à celles des députés des autres pays de la Grèce:

« Μάστροις παρὰ Ῥοδίοις βουλευτῆρες. »

Ce titre qui paraît être essentiellement Rhodien, a été adopté par d'autres pays, puisque Harpocrate parle des Mastères de Pellène dont les fonctions analogues à celles des *Zitites* ou questeurs de l'Attique, étaient de décider sur les questions d'intérêt public:

« Ἀρχή τις ἀποδεδειγμένη ἐπὶ τὸ ζητεῖν τὰ κοινὰ τοῦ δήμου. »

Leur autorité ne s'étendait pas exlusivement sur les questions du ressort civil; car nous les voyons dans le dé-

* V. Pages 388 et 398.— Cf. Foucart, *Rev. Arch.* N. S. XV P 207.— Ross, *Ins. In.* III N. 271, l. 18:

cret de Ialyssos, ordonner non seulement la consécration d'un temple et d'un téménos à la déesse Alectrona, mais aussi décréter les réglements de la police intérieure de l'enceinte sacrée, et se réserver la punition des coupables qui leur seront dénoncés. *

La fondation de la nouvelle ville, capitale de toute l'Ile (408 av. J. C), le délaissement de celles de Lindos, Ialyssos et Camiros, la formation et la dissolution de la ligue Dorique, les différentes alliances que Rhodes contracte tantôt avec Sparte, tantôt avec Athènes, ses guerres, ses succès et ses revers, ne changent pas son mode de gouvernement; en effet les deux inscriptions de Camiros et de Ialyssos, doivent suivant M. Newton être attribuées à l'époque compuise entre la fondation de la Capitale et les conquêtes d'Alexandre le Grand. ** La soumission même de Rhodes à la prépondérance Romaine pendant le Ier siècle av. J. C. ne paraît porter aucun changement dans l'administration intérieure, jusqu'à l'an 14 av. J. C., lorsque Vespasien la plaça définitivement sous la domination Romaine, et en fit le chef-lieu d'une province de l'Empire.

Peu de pays républicains surent maintenir comme Rhodes, une juste mesure dans la répartition des pouvoirs entre l'aristocratie et la démocratie; aussi, sauf une sédition qui éclata dans le IVme siècle av. J. C., lorsque les démocrates voulurent pour un moment s'emparer de toutes les

* V. Pages 389. 391.

** Lect. On two Gr. Ins. from Kamiros and Ialyssos.

fonctions publiques, les deux éléments vécurent toujours en parfaite intelligence et s'entr'aidèrent mutuellement. La sédition n'était l'œuvre que de quelques ambitieux dévergondés; le bon sens pratique des Rhodiens en fit bientôt raison: le pouvoir fut remis entre les mains de personnes respectables et influentes; c'est sans doute ce qui a fait dire à Strabon:

« Δημοκηδεῖς δ'εἰσὶν οἱ Ῥόδιοι, καίπερ οὐ δημοκρατούμενοι.» *

(Les Rhodiens se montrent très-soucieux du bien-être du peuple, bien que leur république ne soit pas à proprement parler démocratique).

Les anciens historiens sont unanimes à vanter la sagesse des Lois Rhodiennes, surtout de celles qui concernaient la marine, et la sagesse non moins grande des magistrats auxquels le choix des citoyens confiait leur application. Salluste écrivant à César, s'exprime ainsi à l'égard des tribunaux de l'Ile: " Les Rhodiens n'ont jamais occasion de se plaindre le leurs Tribunaux, où le riche et le pauvre siégent tour à tour, et prononcent conformément à la Loi sur les plus petites comme sur les plus grandes questions." Les juges n'étaient donc pas innamovibles; on les nommait chaque fois qu'il y avait une affaire à juger, et le choix pouvait indistinctement tomber sur le riche ou sur le pauvre, pourvu qu'il fut citoyen libre et qu'il connût la Loi obligatoirement enseignée dans les écoles publiques.

* Liv. XIV. 5.

Pour inspirer une plus grande confiance dans les relations commericales, il avait été légiféré que: "Le fils est tenu de payer les dettes (commerciales) de son père, quand même il renoncerait à sa succession." On comprend combien le père était tenu de donner une sage direction à ses affaires, et le fils de contribuer à leur succès.

Nous savons par Strabon avec quel soin jaloux les Rhodiens veillaient à leurs intérêts maritimes; ainsi la Loi interdisait l'entrée de certains arsenaux; vouloir y pénétrer aurait été considéré comme un crime d'État entraînant irrévocablement la peine de mort. * Les marins, les ouvriers des chantiers nationaux et les pauvres étaient protégés par l'État; l'aristocratie de son côté ne s'est jamais montrée récalcitrante à cet égard; au dire de Strabon, ** l'assistance des riches avait souvent le caractère d'une *liturgie*, d'une fonction ou prestation publique, grâce à laquelle le pauvre pouvait toujours compter sur le riche pour sa subsistance, et l'État sur l'ouvrier et sur le marin. Cette concorde, cette assistance mutuelle durent nécessairement contribuer largement à la prospérité du Pays.

Nous avons déjà dit que les Romains d'abord, et après eux la plupart des nations modernes ont adopté presque dans leur ensemble les lois maritimes de Rhodes. Elles étaient si appréciées à Rome, qu'Antonin ne put s'empêcher de s'écrier: "Je suis le maître du monde, mais ce sont les lois Rhodiennes qui le gouvernent." "Ce pilote

* Liv. XVI. 5.

** Ibid.

dit encore avec ironie Tertulien à Marcion (Liv. III c. VI.), s'est inspiré non de la loi Rhodienne, mais de la loi du Pont!" et l'annotateur ajoute que les Rhodiens, par leur observation des lois civiles et par leur équité ont fait l'admiration de tous les peuples; il ont été aussi sages dans tout ce qui concerne le droit des navigateurs, qu'ils ont été habiles marins; c'est à cela qu'ils doivent d'avoir conquis l'empire de la mer et d'avoir été honorés de l'amitié des Romains. Les Pandectes conservent la législation maritime des anciens Rhodiens.

Le système gouvernemental des Chevaliers n'a pas laissé de souvenir dans l'Ile, et nous avons vainement cherché au dehors la constitution qu'ils avaient établie. La guerre extérieure n'ayant pas cessé, l'état de siége a dû être permanent, l'impôt consacré toujours aux travaux militaires, et la corvée rigoureusement exigée. Néanmoins, puisqu'il ne reste dans l'esprit de la cinquième génération qui succède en ligne directe aux sujets de l'Ordre, aucune tradition de haine contre les vaincus, aucune satisfaction de la délivrance d'un despotisme tyrannique, il faut reconnaître que ce gouvernement jouit, par ce silence de l'histoire, d'une gloire que peu d'autres ont acquise. Cependant les dissidences religieuses étaient intrinséquement un levain de récriminations et de sédition; il ne fermenta jamais dans la masse.

L'autorité suprême concentrée entre les mains du Grand-Maître assisté du conseil, est tout à la fois législative, administrative et judiciaire. Nous ne connaissons du régime administratif qu'une disposition pleine d'équité et de sage prévision: dans chaque village une partie du blé était

prélevée pour l'approvisionnement des dépôts de la capitale ; la guerre éclatait ; alors ce blé servait à la nourriture du surcroît de population qui venait combattre ou mettre sa liberté à l'abri des remparts ; la paix avait régné d une récolte à l'autre ; ce blé était intégralement restitué pour faire place à du nouveau. Le même réglement accepté presque sans modification par Suléiman le Magnifique, est encore en vigueur aujourd'hui.

Quand nous avons dit le silence de l'histoire, c'était avec l'intention de revenir sur cette expression qui va au delà de la vérité. Un souvenir survit en effet impérissable, c'est l'accroissement de la population, signe manifeste de la prospérité ; c'est la fidélité avec laquelle cette population s'est étroitement attachée à ses maîtres, malgré les lourds sacrifices que devaient imposer les difficultés de leur situation ; c'est le dévouement, l'héroïsme, dirons-nous, avec lequel elle a soutenu les privations d'un long siége et combattu à la brêche ; c'est le désintéressement avec lequel les Chevaliers ont sauvegardé sa liberté civile et religieuse, se livrant seuls à la discrétion du vainqueur, après lui avoir imposé comme le Christ dont ils défendaient la cause, ces mots de l'Évangile : *Sinite illos abire*. (Laissez ceux-ci en liberté).

Il n'entre ni dans nos intentions, ni dans notre cadre d'examiner la sagesse des Lois Ottomanes qui régissent actuellement l'Ile ; mais nous ne pouvons pas nous empêcher de dire que si ces lois sont, sauf quelques légères exceptions, très-sages et très-équitables dans leur esprit, leur application est souvent, trop souvent hélas ! confiée à des personnes ou incapables ou indignes de les interpréter.

Sans nous occuper donc de cette question, nous nous limiterons à quelques considérations sur le mode d'adminstration en vigueur dans l'Ile.

Rhodes fait partie du Villayet de l'Archipel Ottoman dont elle a été à plus d'une reprise le chef-lieu. Aujourd'hui elle dépend de Chio résidence du Valy ou Gouverneur-Général. C'est par conséquent un *Mutessariflic*; elle possède des tribunaux pour les causes civiles, correctionnelles, criminelles et commerciales. Leurs présidents sont nommés par l'administration, et les juges assesseurs par le suffrage. Un conseil sous la présidence du Gouverneur s'occupe des affaires administratives. Les dîmes du pays ne sont plus vendues comme autrefois à des particuliers; le Gouvernement les perçoit pour son compte, et sauf quelques petites irrégularités inévitables dans tout début, le cultivateur est soumis à bien moins de vexations qu'il ne l'était de la part des premiers.

Les revenus moyens de l'Ile consistent en.

Droit foncier	Fr. 53,800
Exemption Militaire (Grecs et Israélites) ...	... 63,800
Douane (moyenne)	... 80,000
Six contributions (sans la Régie)	... 40,000
Régie des Tabacs (minimum)	... 27.600
Dîme sur les produits du sol (moyenne) ...	... 200,000
Droit de pêche (éponges, moyenne)	... 4,800
Impôt sur les troupeaux et les porcs	... 21,000
Droit des Bains Turcs	... 6,500
Taxes Municipales	... 17,500
Taxes diverses	... 5,000
	520,000

Les frais nécessaires à l'entretien des troupes, de la gendarmerie, aux appointements du personnel administratif et judiciaire, dépassent de beaucoup ce revenu. C'est donc un déficit annuel que Rhodes produit au Gouvernement Ottoman. Nous verrons plus loin combien cet état de choses peut être amélioré.

Environ 300 soldats d'artillerie composent la garnison du château; ils assistent une soixantaine de gendarmes à garder les forçats, et à faire la police de l'Ile, qui, du reste, vu les dispositions pacifiques de la population, n'est pas bien difficile.

CHAPITRE III

RELIGIONS

§ 1 PAGANISME

Les premières notions sur les croyances religieuses des anciens Rhodiens, paraissent bien moins obscures que celles qui concernent la partie historique proprement dite; les siècles nous conservent en se la transmettant, la tradition du culte et des honneurs rendus aux différentes divinités qui ont été adorées sur l'Ile; mais le culte d'Apollon ou du dieu Soleil a toujours été le principal; témoins les nombreux temples qu'il y possédait, la statue colossale qui lui fut élevée, la tradition qui lui attribuait la création de l'Ile, enfin le fait qu'à Lindos, ville spécialement dédiée à Minerve, le nom d'Apollon était accouplé à celui de la divinité tutelaire.

Apollon doit donc être considéré comme le Dieu protec-

teur *de l'Ile*; mais le penchant polythéiste des anciens ne devait pas exclure les autres divinités. Nous voyons en effet dans la capitale: les célèbres temples de Bacchus et d'Esculape, ceux de Jupiter-Sauveur, de Minerve, de l'Aurore, de Cérès, de Mercure, d'Isis, de Sérapis, de Neptune, outre une foule de petits oratoires érigés en l'honneur des Héros; à Vassilica, un temple de Neptune ou d'Apollon; sur l'Atabyrus, le célèbre temple de Jupiter; un peu plus bas celui de Minerve, et aux pieds de la montagne celui de Diane-Artémis; à Critinia un temple à Althemène; à Camiros un à Minerve; à Ialyssos, outre le temple de Junon Telchine, celui de la déesse *Alectrona*, évidemment déclinaison dorienne d'Electryone, qui d'après Diodore, * était la fille du dieu Hélios et de la nymphe Rhodon, et aurait reçu les honneurs divins à Rhodes où elle était morte vierge.

Il ne sera peut-être pas hors de propos d'ajouter ici que d'après Diodore, Alectrona aurait eu sept frères connus sous le nom d'Héliades, parmi lesquels Cercaphus père de Lindus, Ialysus et Camirus, et Ochyrome fondateur de la ville d'Achæïa, d'où probablement le nom d'ochyroma que prit par la suite cette acropole de Ialyssos.

Tous ces temples étaient naturellement desservis par des prêtres qui paraissent avoir joui d'une grande influence sur le pays où ils étaient très-nombreux.

La caste sacerdotale de l'époque payenne comprenait:

1o. —Les prêtres dans l'exercice de leurs fonctions: *Iérèvs*.

* V.56.

2°.—Ceux dont la prêtrise avait cessé: *Ératevsas*.

3°.—Les sacrificateurs: *Iéropoioi*.

4°.—Un héraut des solennités religieuses: *Iérokiriæ*.

5°.—Les trésoriers attachés aux temples: *Iérotamias*.*

6°.—Des commissaires: *Épimélitai*.‡

Les prêtres étaient chargés de régler les mois de l'année, qui selon toute apparence, étaient des mois lunaires désignés sous le noms suivants:

Thesmophorios, *Dhiostios*, *Aghrianos*, *Pedhaghitnios*, *Vadhromios*, *Artamitios*, *Thæodhesios*, *Dhalios*, *Hyakinthios*, *Sminthios*, *Karnios*, *Panamos*. On trouve parfois un second Panamos, ce qui porterait le nombre des mois à treize, probablement pour faire revenir le calcul lunaire sur la base de l'année solaire.

Le sacerdoce à Rhodes n'était que temporaire, puisque nous voyons des pontifes dont les fonctions avaient cessé; il n'était pas non plus héréditaire par principe, " mais, dit M. Foucart, depuis la perte de l'indépendance, le nombre des grandes familles allait toujours diminuant, les anciennes s'éteignaient, la guerre ou le maniement des affaires n'étaient plus là pour en élever de nouvelles; n'oublions pas non plus que les fonctions civiles ou religieuses étaient non-seulement gratuites, mais le plus souvent onéreuses; c'était donc dans un cercle de plus en plus restreint qu'on trouvait des hommes à porter aux honneurs." †

* Ins. de Ialyssos et de Camiros.

‡ Rev. Arch. 1864.

† Revue Arch. N. S. VII an. vol. 13.

A part le corps religieux proprement dit, on trouvait à Rhodes de nombreuses sociétés ayant elles-mêmes un caractère mystique et religieux, en même temps qu'un but essentiellement philantropique. Ces confréries, dit M. Carle Wescher, "font penser à plus d'une institution qu'on eût pu croire exclusivement moderne. Chaque association possédait une caisse commune avec deux sources de revenus : d'abord les dons volontaires dus à la générosité des particuliers ; ensuite la contribution régulière et personnelle payée par les associés, et appelée *Éranos*. A Athènes, le montant de cette cotisation paraît avoir été de trois drachmes par an. Le membre qui refusait de la payer était exclu de la société, à moins qu'il ne fût excusé par son état d'indigence ou de maladie. Les sociétaires ou *éranistes* célébraient en commun certaines fêtes, se réunissaient pour des sacrifices et pour des banquets ; en même temps ils se soutenaient mutuellement dans le besoin. Le sociétaire qui subissait des revers de fortune recevait des secours de la caisse commune, à charge de remboursement quand les chances lui redeviendraient favorables. Les sociétés s'assemblaient pour délibérer, et prenaient en commun des résolutions qui étaient inscrites sur des stèles placées dans le sanctuaire ; c'étaient les archives de l'ordre. Les femmes figuraient dans ces réunions : nous le savons par une inscription athénienne et par deux marbres récemment découverts dans l'île de Théra, aujourd'hui Santorin."

" Les assemblées étaient secrètes, nul étranger n'y pouvait être admis ; l'ordre le plus parfait devait y régner : le règlement, qui existe encore, interdit sévèrement tout tu-



multe, et condamne le membre récalcitrant à l'amende et à des peines corporelles. A la tête de la société se trouvaient un certain nombre de dignitaires, la plupart désignés par le sort et formant un *clergé* dans l'acception étymologique du mot *clerus*, (du grec *Kliros*). Les principaux de ces dignitaires étaient :

un président général (*prostatis*, à Rhodes *épistatis*),
un archéraniste surveillant l'administration financière: *Archéranistis*,
un secrétaire : *Grammatèvs*,
des questeurs ou trésoriers : *Tamias*,
des syndics: *Syndikoi*,
des commissaires: *Épimélitai*,
des sacrificateurs : *Iéropoioi*,
un héraut chargé de faire les proclamations solennelles *Iérokirix*,
une prêtresse dirigeant la section féminine de la communauté: *Proéranistria*.

" Quand ces dignitaires sortaient de charge après avoir rempli consciencieusement leurs fonctions, ils trouvaient leur récompense dans les honneurs que leur décernait la confrérie reconnaissante."

" Ces sociétés prenaient presque toujours les noms des dieux qu'elles vénéraient. A Rhodes et dans les environs, ces dieux étaient: le Soleil, Minerve Lindienne, Jupiter Atabyrien, Jupiter Xénios, Jupiter Sauveur, Dionysos ou Bacchus, Pan, Aphrodite, Adonis Agathodæmon, les Héros en général, et d'autres divinités encore. De là, les noms d'Héliastes, de Xéniastes, de Sotériastes, de Dionysiastes, de Paniastes, d'Aphrodisiastes, d'Adoniastes,

d'Agathodæmoniastes, d'Héroïstes, et ainsi de suite, donnés aux communautés." *

Nous devons également aux recherches de M. Wescher une liste sinon complète, du moins assez importante déjà, de ces sociétés existant à Rhodes même ou dans les pays qui en dépendaient, et dont il croit, en se basant sur la paléographie et la philologie, pouvoir fixer la création au temps de transition compris entre l'époque Macédonienne et l'époque Romaine.

1. Ἀγαθοδαιμονιασταὶ Φιλώνειοι.
2. Ἀδωνιασταί.
3. Ἀθαναϊσταί.
4. Ἀθαναϊσταὶ Λινδιασταὶ οἱ σύν Γαίῳ.
5. Ἁλιάδαι καί Ἁλιασταί.
6. Ἀπόλλωνος Στραταγίου [ἐρανισταί].
7. Ἀσκλαπιασταὶ οἱ ἐν Αὔλαῖς.
8. Ἀφροδεισιασταί.
9. Διονυσιασταί.
10. Διονυσιασταὶ Χαιρημόνειοι.
11. Διὸς Ἀταβυριασταί.
12. Διὸς Ἀταβυριασταὶ Εὐφρανόρειοι οἱ σὺν Ἀθηναίῳ Κνιδίῳ.
13. Διὸς Ξενιασταί.
14. Ἡροεϊσταί.
15. Ξουθαριασταί.
16. Οἰακιασταί.

* Rev. Arch. N. S. V. an. vol. 10. p. 461.

17. Παναθαναϊσταί.

18. Πανιασταί.

19. Σωτηριασταί

Nous nous hasarderons, en nous basant à notre tour sur quelques fragments d'inscriptions, d'ajouter à cette liste trois autres sociétés; celles qui étaient vouées au culte de Minerve Poliade et de Jupiter Polieus, d'Apollon Carnien et d'Apollon Pythien.

Toujours présidées par un pontife; *Iérèvs*. duquel dépendaient les sacrificateurs *Iéropoioi*, ces sociétés sont tantôt désignées sous le nom de *Éranes*, tantôt sous celui de *Thiases*. Ces deux appellations ont une signification spéciale, un sens très-différent dans leur origine. Mais pour être admis dans l'*Érane* et dans la *Thiase*, il fallait être saint, pieux et bon :

« Ἔστι ἅγιος καὶ εὐσεβὴς καὶ ἀγαθός. » *

Les premières, les *Éranes*, étaient par le principe même de leur constitution, des sociétés qui avaient pour but le secours mutuel. On en attribue la création aux Athéniens; mais le système politique des Rhodiens, qui voulait que le riche pourvût aux besoins du pauvre, doit avoir adopté avec empressement, sinon créé, une institution qui s'adaptait si bien à ses principes. Chaque membre de la société versait dans la caisse commune sa part de contribution, son *Écot* (*Éranos*), d'où le nom de l'association, qui acceptait aussi des legs et des dons volontaires.

Constitués en corps autorisé par l'État, les Éranistes

* C. I. Gr. 126.

avaient des lois spéciales qui régissaient leur confrérie ; c'était l'*Éranicos Nomós*. Toutes les causes concernant la confrérie étaient représentées par ses délégués, et les procès qu'ils soutenaient en son nom s'appelaient *Éranikai dikai*.

"Plusieurs de ces sociétés, dit encore M. Carle Wescher, avaient pour but particulier d'aider leurs membres dans l'exercice d'une profession déterminée : elles formaient alors des corporations industrielles, commerciales, maritimes, qui rappellent par certains côtés nos anciens corps de métiers. On voit par ces détails que l'institution primitive avait un caractère économique et financier, dont la trace s'est perpétuée jusque dans son nom." *

Quant à la *Thiase*, dont les membres prenaient le nom de *Thiassites* ou *Thiassotes* pour les hommes, et de *Thiassitides* pour les femmes, leur institution primitive était essentiellement religieuse, comme l'indique du reste leur nom ; les thiases célébraient la fête des dieux par des danses liturgiques. Plus tard, vers l'époque d'Alexandre le Grand, les confréries thiassiques perdirent peu à peu leur caractère exclusivement religieux, et se confondirent avec les *Éranes* qui venaient de se fonder ; ensuite elles se multiplièrent tellement, que pour se distinguer entre elles, elles prirent respectivement le nom de la divinité sous le patronage spécial de laquelle elles se plaçaient.

Chacune de ces sociétés avait un lieu spécial de réunion ; à Rhodes c'était ordinairement un jardin ou un bois

* Rev. Arch. N. S. VI. an. vol. 12.

sacré enclos de murailles et orné de portiques ; appelé Téménos par les autres peuples, il était connu chez les Rhodiens sous le nom de *Topos*, par antonomase . Souvent, sinon toujours, ces enclos sacrés devaient contenir des constructions, (*oikitiria*) destinées soit au logement des principaux fonctionnaires de la société, soit à la remise des objets consacrés aux cérémonies religieuses .

Ces sociétés étaient inspirées, comme on le voit, par une saine philosophie; elles visaient à l'unité et à la fraternité, en conciliant les ressorts de l'intelligence et du travail manuel, en rapprochant par la mutualité les hommes qu'une inégalité nécessaire divise pour leur commun malheur. Dans ce petit État, il était facile d'instituer la république de Platon; entre le riche et le pauvre, point de distinction en face de la Loi; celui qui traverse des moments de malheur, est aidé par la caisse commune; les frères aident le frère ; dans la confrérie, les membres forment un seul corps qui agit d'un commun accord sous la présidence d'un pontife, qui, temporairement élu, ne saurait oublier qu'après avoir commandé, il devra de nouveau obéir.

Sans doute le culte chez les Rhodiens ne différait guère de celui des autres peuples de la Grèce de même origine; ils accompagnaient leurs cérémonies de luttes, de joutes et de courses, dont nous parlerons plus loin .

§ 2 ÉPOQUE CHRÉTIENNE.

Le Christianisme s'introduisit de bonne heure et facile-



ment paraît-il dans l'Ile de Rhodes, car ni l'histoire ni la tradition ne rapportent aucune persécution contre les disciples de l'Évangile. St. Paul débarqua à Lindos et s'y arrêta quelques jours ; il y prêcha la Doctrine nouvelle ; la tradition ne dit pas s'il y fit des adeptes ; mais dans tous les cas, la graine qu'il sema, ne tomba pas sur une terre ingrate ; car déjà avant le Concile de Nicée, les chroniqueurs mentionnent un Euphranor, évêque de Rhodes, qui condamna une secte de Gnostiques, dont les idées commençaient à pénétrer dans l'Ile. Au Concile de Nicée (325), Héllanicus, évêque de Rhodes, siége parmi les 318 Pères qui composèrent ce célèbre Concile ; il avait sous ses ordres 18 suffragants des îles voisines. Forts des progrès rapides et de la victoire pacifique qu'ils remportent sur le paganisme, les évêques de l'Ile font renverser les autels des divinités, et les idoles ne servent plus que comme ornement dans les villes qui ont brûlé de l'encens en leur honneur pendant une longue suite de siècles. C'est ainsi que sous l'Empire d'Orient, la fameuse statue d'Athénée de Lindos fut transportée avec d'autres idoles dans le vestibule de la curie de Constantinople.

Les invasions des Perses et des Sarrasins semèrent bien dans l'Ile quelques germes de religions hétérodoxes, mais le Christianisme ne cessa point d'être la religion dominante, même lorsque, dans le VIIme siècle, les Arabes la ravirent pour un instant à la domination Byzantine. Rhodes fut entraînée dans le schisme qui sépara l'Orient de l'Occident ; les Chevaliers respectèrent sa présence et organisèrent un Clergé régulier, auquel ils payaient eux-mêmes des honoraires.

Depuis l'occupation Musulmane, le rite Grec-Oriental est toujours le plus répandu. La population se divise aujourd'hui en quatre cultes savoir : Grec-Oriental, Musulman, Juif-Seffarédin, et Catholique-Latin, dans la proportion de 70—20—9, et 1 pour 100.

Parmi les monuments consacrés aux cultes, le plus remarquable comme type, est l'église de Lindos, qui doit remonter à une époque bien antérieure à celle des Chevaliers. Cependant les armoiries de l'Ordre et celles d'un Chevalier, enclavées dans le clocher, prouvent que cette partie de l'édifice est du Moyen-âge ; à côté est un autel payen et l'arbre du paradis terrestre ; le style est du plus pur Byzantin ; la coupole est remarquable par sa hardiesse. Les murailles, les voûtes, et le chœur surtout, sont recouverts de fresques qui méritent une conservation intelligente ; sous le porche, le sacrifice d'Abraham, David jouant de la harpe, la Vierge-Mère, sont très-anciennes ; une autre est barbouillée de chaux, plus heureuse que celles qui ont été évidemment retouchées et abimées ; c'est ainsi qu'une Vierge louche quelque peu et qu'un Christ a une figure d'une carnation trop écarlate. Dans le chœur, les draperies de divers personnages sont recouvertes de lames d'argent doré, suivant l'usage de l'Église Grecque.

Quelques autres petites chapelles disséminées çà et là, telles que celle de Foundoucly qui doit évidemment remonter à l'époque Romano-Grecque ; celle d'Aghia Erini, qui tombe en ruines près d'Apollakia ; la chapelle du château de Monolithos, remarquable pour ses fresques du XV[me] siècle, méritent une visite.

Les Musulmans ont construit peu de mosquées dans la

ville ; contrairement aux clauses de la capitulation, ils se sont contentés de s'emparer des anciennes églises Latines, qu'ils ont adaptées tant bien que mal aux nécessités très-simples du reste, de leur culte, en y adjoignant des minarets. Ils en ont fait de même pour la plupart des petits oratoires disséminés dans la campagne, de ceux qui appartenaient aux Latins surtout. Si les sanctuaires appartenant au rite Grec sont généralement restés en possession des Chrétiens, c'est qu'après le départ des Chevaliers, les Musulmans ont obligé les Catholiques, clercs ou laïques, à quitter le pays, tandis que les Grecs eurent la faculté de rester, et conservèrent leurs églises.

Il serait donc très-intéressant de visiter les mosquées dont la construction remonte à l'époque des Chevaliers ; mais la tolérance qui existe à Constantinople, n'est pas encore entrée dans les mœurs locales ; la mosquée de Redjeb Pacha est entre autres remarquable à cause des briques émaillées qui l'ornent et qui sont de la même époque et du même style que les plats de Lindos. La mosquée de Mourad Reïs, auprès du Lazaret, est construite sur l'emplacement de l'Oratoire St. Antoine, rasé avant le dernier siége ; un meneau de marbre fleurdelisé, placé comme linteau, est le seul souvenir survivant des Chevaliers.

Puisque nous parlons d'anciennes églises, nous devons aussi mentionner les chapelles de Kyra, St. Georges et Aprasou près de Sianna, et Aghia-Varvara près de Coskinou ; les monastères de Calopetra, Artamity, St. Elia, Thari, Aghios Isidhoros, Tzambica &c. qui paraissent avoir appartenu de tout temps au rite Grec-Oriental. Nous devons encore faire une mention toute spéciale des ruines

de N. D. de Philerme, si vénérée dans toute l'Ile. Ces ruines se trouvent sur le sommet de la montagne du même nom et à l'extrémité Sud du plateau. C'est d'abord une crypte voûtée, et évidemment très-ancienne, mesurant 6 mètres de long sur 2½ de large.

Des fresques du XVme siècle la décoraient entièrement; s'il faut en croire la tradition, elles seraient d'un frère servant, élève de Cimabue. Ces tableaux reproduisent la Visitation et l'ange apparaissant à St. Joseph pour lui apprendre le mystère de la maternité divine; séparés par une mosaïque et une tapisserie frangée de crépines d'or, Hélion de Villeneuve, Foulque de Villaret, Roger de Pins et Antoine Fluvian, agenouillés sur des coussins, et armés de pied en cap, sont soutenus par St. Michel, Ste. Catherine, un des Apôtres et la Vierge Marie, et regardent le tableau du fond, où le Fils de Dieu, offrant aux regards les cinq plaies. est assis sur un trône, ayant à sa droite St. Pierre et St. Paul, à sa gauche sa Mère posant la main sur la tête d'un Chevalier porsterné, et Ste. Marie Madelaine. Cette scène en domine deux autres, St. Michel terrassant le dragon infernal à l'entrée d'un caveau rempli d'ossements et de crânes, qui semblent pénétrés d'un rayon d'espérance; l'artiste n'a pas oublié le hibou funèbre sur l'archivolte, et sur la clef, la Croix signe du salut. La croix de l'Ordre plantée entre deux rameaux verdoyants sur une fleur de lis terminant une astragale, sépare l'Archange de St. Georges foulant sous les pieds de son cheval et perçant de sa lance, un second monstre.

D'autres tableaux représentent un prélat profondément incliné devant Notre Dame, la Madone aux sept glaives,

le Christ en croix avec sa Mère et St. Jean; au dessous, deux hospitaliers en prière, puis un évêque accompagné d'un acolyte et suivi d'un religieux dont le manteau couvre deux enfants et un jeune chevalier en armes, et d'un autre religieux dont la main gauche tombe sur l'épaule d'un vieux chevalier, et comme le précédent, montre de la droite une vision sur laquelle l'évêque a les yeux dirigés. L'histoire de la Passion est racontée en sept tableaux: dans le jardin des oliviers, l'apparition de l'ange au Christ agonisant, l'arrestation à la lumière des flambeaux, le prétoire et les Juifs déchirant leurs vêtements, la flagellation, le couronnement d'épines, Ste. Véronique et le voile de la Sainte Face, enfin le crucifiment entre les deux larrons et les soldats se partageant les dépouilles de la victime. Au dessous, St. Jean-Baptiste, un page de Jérusalem fléchissant un genou et couvert du manteau d'une sainte martyre, et un chevalier agenouillé aux pieds de St. Michel portant d'une main une balance, et de l'autre tenant cloué du fer de sa lance un dragon; pour achever ce tableau, une fontaine jaillit d'un rocher sur lequel sont deux blanches colombes et un serpent. Quatre bustes de squelettes coiffés du casque, vêtus de la cuirasse et reposant sur une base ossuaire, sont séparés l'un de l'autre par des écussons; et sur la même ligne, la mort menace de sa faux un chevalier renversé, mais dont la main brandit encore la redoutable épée contre la seule ennemie capable de l'abattre. Au dessus de la porte, deux anges sonnent de la trompette, et les morts ressuscitent à ce bruit, pleins de confiance dans la légende inscrite sur le fronton: BEATI MORTUI QUI IN DOMINO MORIUNTUR. La vue se repose de ces

tableaux lugubres, en plongeant dans le vaste horizon d'azur que la baie maintenant presque encombrée, laisse libre sur la mer au Nord-Ouest.

A l'E. de cette crypte s'élevait autrefois une église dont il ne reste qu'une partie peu importante, il est vrai, mais assez considérable encore pour faire juger de l'édifice. Il se composait de deux longues nefs séparées par des colonnes cannelées, dont les chapiteaux soutenaient les voûtes; l'autel devait être placé sous les derniers arceaux; car les arcs doubleaux qui naissent des murailles encore debout, sont peints à fresque; derrière l'autel une ouverture en anse de panier très-surbaissée donnait entrée dans la sacristie, seule partie subsistante, et qui permet de déterminer l'époque de Transition; l'ogive embrasse le plein-cintre des fenêtres simples, étroites et élancées; la voûte a aussi une arête à peine prononcée; et les arcs-doubleaux tombent sur les chapiteaux de colonnes engagées aux angles et dont la face porte l'écusson de l'Ordre.

Cette sacristie est séparée comme la nef en deux appartements par une muraille basse; une petite porte carrée établissait la communication. Les combles sont environnés d'un parapet assez élevé, ce qui ferait croire que l'église entrait dans le système de défense, fait assez commun en France sur les côtes de la Méditerranée. Au S. de l'église était une aile du couvent qui se repliait à l'E. vers une admirable forteresse presque entièrement détruite; les Chevaliers ayant travaillé aussi sur l'emplacement de l'ochyrôma, ou acropole de Ialyssos, le marbre ne leur avait pas fait défaut; car au milieu des pierres auxquelles ils avaient donné l'appareil du style adopté au Moyen-Age,

on trouve des fragments nombreux qui rappellent le style dorique. Parmi ces fragments, il en est un dont nous avons pris connaissance en faisant une dernière visite à ces ruines avant de livrer nos observations à la presse. Il rappelle le souvenir du séjour de Vespasien à Rhodes, et témoigne qu'à cette époque Ialyssos était encore une bourgade importante:

ΚΑΙΣΑΡΑ ΟΥΕΣΠΑΣΙΑΝΟΝ ΣΕΒΑΣΤΟΝ ΙΑΛΥΣΙΟΙ ΤΟΝ ΕΥΕΡΓΕΤΑΝ.

Bien que puissamment fortifié à l'E., au N. et à l'O. par un donjon dont les deux grosses tours sont encore debout, le plateau ne devait pas servir à la défense de l'Ile; il semble plutôt qu'il devait être une des riches métairies où l'on engraissait les troupeaux, et un séjour de repos pour la communauté entière. C'est en effet un site admirable, auquel un propriétaire intelligent s'efforce, malgré de grandes difficultés, de rendre la fertilité et le charme des temps passés.

L'église de Philerme était consacrée à la Madone dont l'image, si l'on en croit la tradition, était une copie de l'original attribué à St. Luc, et qui aurait été apportée de Jérusalem par un inconnu dont les chroniques religieuses racontent le fait suivant: Atteint de grands malheurs, il voulut mettre fin à sa vie, en se jetant dans le précipice qui limite au S. le plateau du mont; mais que, sur le point d'exécuter son sinistre projet, la Ste. Vierge lui apparaissant, l'en détourna par de douces paroles. Plein de reconnaissance, cet homme, qui mourut par la suite en odeur de sainteté, fit construire l'église souterraine dans laquelle il plaça la sainte image; la petite chapelle devint bientôt



très-populaire non seulement à Rhodes, mais dans tout le Levant, et reçut de riches offrandes.

Les mêmes chroniques rapportent que plusieurs années ensuite un jeune homme eut dans cette église une rencontre scandaleuse avec une jeune fille ; que tous deux furent frappés de mort subite, et que c'est à la suite de ce fait que la montagne prit le nom de *Phili-herméros*, mot par lequel la langue grecque traduisait encore les légèretés symbolisées dans un Mercure accompagné d'Éros ; de là par corruption le nom de Philerme, donné à la montagne, appelée aussi aujourd'hui, nous ne savons trop pourquoi, *Rodi-Vecchio* ou vieux Rhodes.

Ne serait-ce pas à ce fait qu'il faut attribuer l'origine d'une curieuse locution toute locale : ὁ ἔρημος (*o érimos*) dit-on à Rhodes, en parlant de quelqu'un qui aurait commis une faute inexcusable.

Quoiqu'il en soit de l'étymologie du nom, il n'y a point de doute que N. D. de Philerme était en grande vénération du temps des Chevaliers qui lui élevèrent une église plus vaste et plus élégante que l'ancienne crypte. Avant le siége ils l'avaient déjà déposée dans l'église de St. Jean, et ils eurent bien garde de ne pas oublier de l'emporter avec eux. En arrivant à Malte, leur premier soin fut de construire une riche chapelle dans l'église de St. Laurent del Borgo, pour y déposer l'image vénérée, dont la garde fut confiée au Vice-Prieur de l'Ordre, Frère Antoine Rigo.

En parlant de la chapelle et de l'image de N. D. de Philerme, M. Eugène Flandin, dans son Histoire des Chevaliers de Rhodes, dit, sans citer l'autorité sur laquelle il se

base : " Les débris de ce petit monument portent des lambeaux de fresques, qui sont attribuées à un élève de Cimabue, Sébastiano de Florence, devenu frère servant de l'Ordre. Dès le premier siége de 1480, ces peintures murales furent endommagées par les Turcs maîtres de la campagne. Mais le cadre le plus précieux que renfermait ce sanctuaire, était, d'après les chroniqueurs, le fameux tableau dit de Saint Luc, qui représentait la Vierge et l'enfant Jésus. Cette peinture ne saurait être attribuée à l'Évangéliste, comme l'a cru le vulgaire. Une foi trop aveugle a pu seule l'en croire l'auteur; mais on sait actuellement qu'elle est due au pinceau de Luca, peintre florentin du IXme siècle, qui se fit religieux, et se distingua tellement par sa piété qu'on le surnomma *Santo Lucca*."

Dans le même ouvrage, M. Flandin, induit sans doute en erreur par la version qui place la scène du dragon dans la plaine de Crémasti aux pieds du Philerme, ou répétant l'erreur incompréhensible commise par Hammer, confond, non seulement cette montagne avec celle de St Étienne, mais aussi les deux églises bien distinctes, situées à environ une lieue et demie de distance l'une de l'autre. Il cite deux tours qui se dresseraient encore sur le mont St. Étienne; il assure que c'est sur cette montagne et près de la chapelle de la Ste. Vierge, transformée en harem, que Suléiman reçut la visite de Villiers de l'Isle-Adam; toutes ces assertions, basées sur une fausse donnée, sont contraires à la réalité. Les deux tours existent encore, mais sur le Philerme; d'autre part, nous savons que Suléiman avait choisi pour quartier général le plateau de Kyzil-Tépé, au dessus du faubourg des Saints Côme et Damien (Aghi-

Anarghires), situé sur les dernières pentes S. du mont St. Étienne, où nous devons croire qu'il reçut le Grand-Maître.

Le culte catholique disparut de l'Ile, mais pour quelques années seulement; car dès 1660, un religieux Franciscain du couvent de Ste. Marie de Smyrne, venait régulièrement à Rhodes, deux fois par an, pour administrer les sacrements aux pauvres esclaves latins; plus tard, en 1717, le P. Pietro da Molena, toujours de l'Ordre des Franciscains, s'établit à Rhodes avec le titre de chapelain du V. Consulat de France. Par une ordonnance en date du 17 Octobre 1719, la mission régulière fut confiée à leur ordre, et les Pères Benoît Saylor et Basilio da Perpoli entrèrent en fonctions le 31 Juillet 1720. Le Vice-consul de France, M. Baldassar Masse, assigna aux nouveaux venus douze pains par semaine, et la moitié du loyer annuel de leur maison située entre la ville et la route de Trianda, au pied du mont St. Étienne. C'est là (aux Tanneries), et non dans le Néohori, comme le dit M. Guérin, qu'ils trouvèrent une petite chapelle construite par des Esclavons, prisonniers des Turcs, pour y déposer l'image de N. D. de la Victoire découverte dans la Juiverie parmi les décombres de l'ancienne église, par l'un d'entre eux nommé Simon. Quoiqu'elle soit abandonnée depuis 1743, les Grecs vont encore y brûler de l'encens et allumer des cierges en l'honneur de l'image qui y était déposée. On voit près de là les restes d'un cimetière latin; quelques Arméniens schismatiques, un grec qui s'est suicidé, un Allemand protestant &c. y ont été enterrés à une époque évidemment postérieure à celle de son abandon par les catholiques. Les eaux pluvia-

les qui descendent de la montagne, rongent peu à peu ce petit coin de terre, et il finira par disparaître entièrement.

Les Missionnaires construisirent un couvent et une chapelle plus vaste à l'extrémité N. du Néohori, et l'image de N. D. de la Victoire y fut transférée en 1743; mais en 1849, une église plus grande et une habitation plus commode ont remplacé toutes ces premières constructions. L'image est un bas-relief sur marbre; il représente la Vierge assise, tenant sur son bras gauche l'enfant Jésus; au dessus de l'épaule droite, on voit ce monogramme: MP; au dessus de la gauche, les lettres Θ V, (qui auraient dû être ΘΥ), et plus bas, au dessus de la tête du Christ: IC XC; sur la gauche du cadre, un écusson, dans le coin supérieur duquel a été tracée une inscription en grec assez vulgaire; la voici textuellement copiée par nous sur l'image elle-même:

Ἐνέτει 1693 ἐφανερώθει ἡ παροῦσα εἰκὸν τῆς Θεοτόχου ἐν τῇ ἑβριακῇ παρὰ τινὸς Σίμου, ἐκτ. τοῦ Ἀλιπασόγλου ἐχμαλῶτον χάτὰ δὲ τὼ 1753 ἰστορἰθει δι' ἐξόδων τοῦ πάτερ Φιλίπιου Νταμοὺντεβάρχι, Θοσχάνω.

ἐν μηνὸς Ὀχτοβρίω.

Ce grec barbare doit être traduit ainsi:

"La présente image de la mère de Dieu s'est révélée dans le quartier Juif, en l'an 1693, à une certain Simon, un des esclaves d'Alipachoglou (lisez Ali Pacha-oglou). En l'an 1753, elle a été peinte aux frais du P. Philippe de Montevarchi, Toscan."

"Dans le mois d'Octobre."

Si nous sommes entrés dans tous ces détails, c'est que

les monogrammes grecs ont donné lieu à de grandes disputes de droit de propriété entre les habitants Grecs et Latins, qui la réclamaient comme leur propriété, les uns par droit de découverte, les autres par droit de succession, disaient-ils. La dispute prit de telles proportions, que l'Autorité Turque dut s'en mêler en 1723, et Ilmi-Ibrahim Pacha, alors gouverneur de Rhodes, après avoir entendu les prétentions des deux parties, représentées l'une par l'Archevêque grec, l'autre par de pauvres esclaves latins, décida que l'image serait laissée à ces derniers, qui obtinrent aussi la permission de construire la petite chapelle des Tanneries, pour l'y déposer, mais à la condition que les Grecs auraient la faculté d'aller y faire leurs dévotions.

Cette décision était des plus équitables, car si les Grecs basaient leurs prétentions sur les monogrammes sculptés en caractères de leur langue, fait assez commun dans l'iconographie chrétienne, surtout dans le Levant, il n'y avait d'ailleurs aucun doute que cette image posée dans une église érigée par le Grand-Maître Pierre d'Aubusson, appartenait bien dès le principe au rite Latin. D'autre part, il n'y a point de doute que Simon qui l'a trouvée, était un esclavon catholique, et qu'il a travaillé avec ses autres compagnons de captivité à l'érection de la chapelle dans laquelle elle fut déposée.

Il ne sera peut-être pas hors de propos de noter ici une anomalie qui existe pour les Latins de l'Ile, dans l'administration spirituelle.

Par l'acte qui concédait l'île de Malte aux Chevaliers, l'Empereur Charles-Quint se réserva le droit de nommer l'évêque de Malte, qu'il devait choisir parmi trois éclésias-

tiques que lui présenterait l'Ordre. Les Rhodiens furent, par un Bref du Pape, soumis à ce prélat, qui, après la mort du Prieur de l'Ordre, prit le titre d'Évêque de Malte et Archevêque de Rhodes. Éloignés comme ils le sont de Malte, les Rhodiens n'ont aucune relation avec ce prince de l'Église. Les Missionnaires envoyés à Rhodes par le Préfet apostolique de leur ordre, résidant à Constantinople, exercent un ministère de zèle au milieu d'une population catholique qui n'est pas à proprement parler érigée en paroisse. Les sacrements réservés à la puissance épiscopale, administrés pendant longtemps par le Préfet apostolique en vertu de pouvoirs extraordinaires qui lui étaient conférés, ont été depuis administrés par l'Archevêque de Smyrne et par l'Évêque de Chio, en vertu d'une délégation papale, motivée et effective pour une seule fois. En un mot les choses sont à l'état natif; la charité, le dévouement et l'abnégation des ministres sacrés, sont au dessus de tout éloge; mais on ne peut nier qu'il manque à leurs efforts la vie qui part du cœur, la force que donne une organisation régulière. C'est à cela qu'il faut attribuer en partie le peu de succès des écoles, qui exigeraient un personnel plus nombreux, plus spécial, et des ressources pécuniaires plus abondantes. L'ordre, dira-t-on, ne peut pas disposer de plus de deux Pères en faveur de 200 catholiques; alors il faudrait recourir à une congrégation de Frères enseignants. La colonie est pauvre dira-t-on encore; nous répondrons que c'est un motif de sortir de l'isolement, de s'associer, et d'arriver ainsi à jouir de la vitalité que donne à tous les membres une puissance administrative les intéressant tous à l'œuvre commune.

CHAPITRE IV.

POIDS, MESURES ET MONNAIES.

§ 1 ÉPOQUE GRECQUE.

On n'a retrouvé à Rhodes aucune trace des Poids et des Mesures dont peuvent s'être servis les Phéniciens qui habitèrent l'Ile, ou du moins on n'a pas pu les classifier et leur donner une valeur connue ; mais on a par contre découvert plusieurs étalons de l'époque Grecque et des monnaies des localités les plus importantes. Ces découvertes établissent que les Poids, les Mesures et la valeur des Monnaies Rhodiennes, ne différaient guère de celles des autres pays de la Grèce.

MESURES DE LONGUEUR.

Dachtylon	correspondant à	0m 02
Dhoron	—	0—08
Lychas	—	0—20

Orthodonon	correspondant à	0M. 22
Pithami	—	0—24
Podhas	—	0—30
Pygmi	—	0—36
Pyghon	—	0—40
Pychis	—	0—46
Orghia	—	1—85
Stadion	—	185—...
Milion	—	1480—...

MESURES DE CAPACITÉ POUR LES GRAINS.

Cochléarion	correspondant à	0L. 003
Cyathos	—	0—046
Oxybaphon	—	0—069
Cotylos	—	0—277
Xestis	—	0—553
Chænis	—	0—830
Medhimnon	—	39—760
Medimnon ghéorghicon	—	54—600

MESURES DE CAPACITÉ POUR LES LIQUIDES.

Cochléarion	correspondant à	0L. 005
Chænis	—	0—011
Mystron	—	0—014
Conchis	—	0—027
Cyathos	—	0—054
Oxybaphon	—	0—080
Cotylos	—	0—323
Xestis	—	0—647
Hous	—	3—880

Métrite	...	...	...	correspondant à		46—560

POIDS.

Plus Anciens:

Drahme	...	...	...	correspondant à		0K. 004
Mina	...	...	...	...	—	0—407
Talendon	...	...	...	...	—	24—441

Moins Anciens:

Obolon	...	...	...	...	—	0—0006
Drahme	...	...	...	...	—	0—0040
Minia	...	...	...	...	—	0—0320
Talendon	...	...	...	...	—	25—7100

MONNAIES.

De Cuivre.

Lepton	corresp. comme valeur intrinsèque à Fr.					0. 002
Chalcon	...	...	...	...	—	0. 016
Dichalcon	...	...	...	...	—	0. 032
Hémiobolon		...	...	...	—	0. 065
Obolon	...	...	...	...	—	0. 130
Dibolon	...	...	...	...	—	0. 260
Tétrabolon	...	...	...	...	—	0. 521

Argent.

Drahme	...	...	...	...	—	0. 807
Didrahme	...	...	...	...	—	1. 615
Tétradrahme		...	...	...	—	3. 229
Pendadrahme		...	...	...	—	4. 037

Or.

Pièce de 25 Drahmes, équivalant à		—	Fr. 20. 182
Pièce de 50 Drahmes	... ...	—	40. 365

Monnaies de compte.

Drahme	égale	Drah.	1	Fr.	0.807
Décadrahme	—	—	10	—	8.072
Mina	—	—	100	—	80.729
Décamina	—	—	1000	—	807.291
Talendo	—	—	6,000	—	4843.747
Décatalendo	—	—	60,000	—	48437.472
Hectotalendo	—	—	600.000	—	484,374.720

Poids des Monnaies.

Drahme	...	...	...	—	Gram. 3, 41
Didrahme	...	...	...	—	6, 82
Tétradrahme	...	...	...	—	13, 65
Pendadrahme	...	...	...	—	17, 06

Valeur archeologique.

Drahme	...	...	...	de Fr. 2,	à Fr. 3
Didrahme ...	...	...	...	— 6	— 7
Tétradrahme	...	...	...	— 20	— 25
Pendadrahme	...	...	...	— 35	— 40

Pourvu qu'elles soient bien conservées.

On a trouvé à Rhodes peu de monnaies en or, et moins encore en électrum, ce qui justifie le prix élevé que ces monnaies ont atteint.

Types

LINDOS.



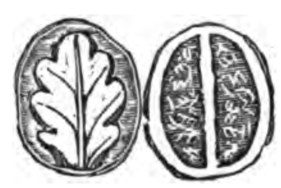
Recto. Tête de cheval marin avec la légende ΛΙΝΔ.
Verso. Une tête de lion.

IALYSSOS.



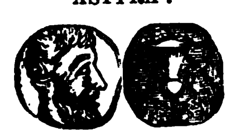
Recto. Tête d'aigle dans un carré avec la devise ΙΑΛΥΣΕΩΝ
Verso. Cheval marin ailé.

CAMIROS.



Recto. Feuille de platane.
Verso. Un creux traversé par une ligne verticale.

ASTYRA.



Recto. Une coupe avec la devise ΑΣΤΥ.
Verso. Une tête barbue.

RHODES.



Recto. Tête d'Apollon-Hélios
Verso. Fleur de grenadier avec la devise ΡΟΔΙΟΝ.
tantôt en entier, tantôt en abrégé (ΡΟ). Ordinairement il

y a sur la gauche une proue de galère, quelquefois un aigle, et toujours sur un des côtés, un nom :

ΕΥΚΡΑΤΗΣ ΑΡΙΣΤΟΚΡΙΤΟΣ ΑΜΕΙΝΤΑΣ

ce dernier est le plus fréquent ; c'est sans doute le nom du Prytane.

§ 2 ÉPOQUE DES CHEVALIERS.

Les monnaies des Chevaliers offrent des types très-variés qui demanderaient une étude toute spéciale, si la série pouvait en être complétée. Généralement, les plus anciennes portent d'un côté une croix, de l'autre un chevalier en prières, et les plus modernes les armes du Grand-Maitre avec un emblême ou son image ; ainsi celles qui ont été frappées par Hélion de Villeneuve, représentent d'un côté ce grand-maître en prières devant une croix à doubles branches, de l'autre une croix fleurdelisée ; sur le premier côté en lettres gauloises et romaines entremêlées: FR. ELION. DE. VILANOVA. M. R.; de l'autre, OSPITAL. S. ION. IEROS. RODI. Les monnaies battues du temps d'Émery d'Amboise, portent sur le verso les armes de ce Grand-Maître avec la légende : F. EMERICVS DAMBOISE MAGN. MAG. R., et sur le recto l'Agneau de St. Jean avec la légende : AGN. DEI QVI TOLLIS PECCA. MVN. MISE. NO.; celles de l'Isle-Adam portent d'un côté son image avec la légende : F. PHVS. DE LILE-ADAM M. HOSPLIS HIERI. M.; de l'autre ses armes avec la légende : DA MIHI VIRTVTEM CONTRA HOSTES TVOS.

Nous croyons savoir que M. Gustave Schlumberger de

Paris, s'occupe d'un travail détaillé à cet égard, et qui ne manquera certainement pas d'intérêt.

Sans doute la valeur des monnaies des Chevaliers était basée sur celle des monnaies qui avaient alors cours en Europe, surtout en France ; quant à leur monnaie de compte, nous voyons les anciennes chroniques et ordonnances l'évaluer en écus, ducats et florins. Les poids sont évalués en Marcs, et la mesure en Cannes. Pour les mesures de capacité, les Chevaliers paraissent avoir adopté des mesures locales; car une lettre de Pierre d'Aubusson adressée au commandant du château de Boudroum, lui ordonne d'envoyer une certaine quantité de *Mouts* de légumes secs pour l'approvisionnement du château de Rhodes. Quelle était la capacité du Mout Rhodien? Nous basant sur celui qui est actuellement encore usité le long de la côte voisine, nous l'avons plus loin * établie à neuf kilés de Constantinople. Cependant les dépôts existant depuis l'époque des Chevaliers, ne peuvent contenir qu'environ 20,000 Kilés de Constantinople; Suléiman ordonnant qu'une quantité de 12,000 Mouts fût annuellement fournie par les villages pour alimenter ces dépôts, il en résulterait que le Mout Rhodien correspondrait à environ de 1K.667 de Constantinople; il se rapprocherait donc assez du *Medhimne* grec que les Romains désignaient sous le nom de *Modio* et qui valait comme nous l'avons dit 39L. 760.; par conséquent, le Mout des Chevaliers n'aurait été autre chose que le Medhimnon des Grecs appelé *Modio* par les

* Page 347.

Romains, et qu'il ne faut cependant pas confondre avec la mesure *romaine* de ce nom, beaucoup plus petite que la mesure grecque.

§ 3 ÉPOQUE TURQUE.

Les mesures et les poids actuels sont ceux de Constantinople, savoir :

MESURES DE LONGUEUR.

Archine, ou Pic d'architecte		Mes. 0. 7500
Archine à drap	—	0. 6795
Endazé ou Pic commun	—	0. 6496
Roub (huitième de Pic)	—	0. 0812

Les mesures itinéraires se raisonnent soit par milles Anglais, soit par heures de marche de cheval.

MESURES DE CAPACITÉ.

Pour les grains. la mesure unique est le Kilé de Constantinople, qui se subdivise en 8 Cafiz.

Les mesures pour les liquides correspondent à la densité spécifique des substances.

POIDS

Quintal de 44 Okes qui égale		Kes. 56. 4300
Oke de 400 Drames	—	1. 2825
Drame	—	0. 0320
Grain	—	0. 0050

MONNAIES

Excepté celles de billon Turques ou étrangères, toutes les monnaies ont cours à Rhodes, mais leur valeur varie journellement, et on risque de voir s'introduire ici l'anomalie qui règne à Smyrne, où chaque quartier, chaque genre de négoce, chaque magasin, pourrions-nous dire, a un tarif spécial pour le cours des monnaies. La monnaie n'ayant pas une valeur fixe immuable, donne lieu à un agiotage continuel et à des discussions fréquentes. Ainsi la Livre Turque vaut 107—112—118 Piastres contre Meggidié à 20—21 ou 22—, tandis que celui-ci, quand on veut le changer contre du métallique, ne vaut plus que 19 piastres. Voilà le change d'aujourd'hui; nous ne répondons nullement de celui de demain.

Quant au Gouvernement, il a fixé ses cours officiels pour les monnaies Turques et étrangères aux taux suivants:

Livre Turque	...	...	...	Pes.	100
Meggidié d'Argent	...	...	...	—	19
Ancien Altilic	...	...	...	—	5
Ancien Bechlic	...	...	...	—	2 20/40
Livre Sterling	...	...	...	—	109. 19/40
Pièce de 20 francs	...	...	...	—	86. 27/40

Fractions en proportion.

Par une exception, la Douane accepte le Meggidié à 20 piastres. Quant au commerce qui suit le cours légal (ou pour mieux dire ce que l'on est convenu d'appeler le cours légal), il accepte la Livre Sterling à 110 et la pièce de 20 francs à 87.

CHAPITRE V.

MŒURS ET COUTUMES

§ 1 TEMPS ANCIEN.

Si les anciennes lois Rhodiennes protégeaient tout spécialement le Commerce et la Navigation, elles n'avaient pourtant pas oublié les plus larges dispositions en faveur de la liberté nationale, les réglements les plus sévères pour la moralité publique, la protection la plus généreuse en faveur des beaux-arts et des sciences.

En effet, les distributions périodiques de blé faites pas l'État, les secours de toute nature que les riches procurent aux pauvres sans jamais manquer à ce devoir traditionnel, n'ont d'autre but que d'assurer des bras au Pays, et ces bras sont appelés à défendre la liberté et l'indépendance de la patrie. Telle était la sévérité des mœurs, que courir dans les rues sans nécessité, s'y arrêter pour discourir de

sujets frivoles, était regardé comme une inconvenance; le citoyen devait marcher avec toute la dignité et la gravité requises par sa longue barbe et son épaisse chevelure que la loi lui défendait de couper. Le tumulte, le bruit, les applaudissements même étaient interdits dans les lieux publics; au théâtre et dans les gymnases, le silence servait d'approbation, et la retraite du spectateur manifestait de la manière la plus éloquente sa désapprobation. Sauf quelques boutades d'Anachréon et de Juvénal, les anciens auteurs sont d'accord pour vanter les bonnes mœurs des Rhodiens, leur décence, leur honnêteté.

Le luxe rigoureusement prohibé dans le costume et dans les parures, était aussi étroitement limité dans l'ameublement des maisons privées; enfin la loi disposait que la table devait être frugale et que toute superfluité devait en être bannie. Suidas nous apprend que la Ville donnait des festins publics dans lesquels il était défendu de boire: *Convivia sine matula*.

Tous ces réglements étaient rigoureusement appliqués non seulement à l'égard des citoyens Rhodiens, mais aussi envers les étrangers qui demeuraient sur le pays. Plus longtemps que tous les autres états de la Grèce, Rhodes conserva dans toute leur austérité les mœurs des temps héroïques, et résista à l'invasion du luxe et de la mollesse comme aux tentatives qui menaçaient son indépendance politique.

Le goût du luxe privé, trop naturel aux peuples opulents, par un effet des prohibitions légales, avait été transformé en la noble ambition de donner aux édifices publics la plus grande magnificence possible. Tout ce que le génie

ou la science enfantait de véritablement beau, était recueilli avec un soin jaloux pour servir d'ornement et de parure aux temples et aux gymnases. Ces œuvres y gagnaient d'être plus universellement connues; aussi encouragés par la célébrité, les artistes enfants de Rhodes, restaient fidèlement dévoués à leur berceau, et d'autres, séduits par une hospitalité toujours généreuse, apportèrent à la gloire et à la magnificence de leur patrie d'adoption un concours méconnu parfois dans leur propre patrie.

La dignité, la gravité, n'excluent pas la force, l'agilité et l'adresse, trois qualités nécessaires aux marins surtout; c'est pourquoi toutes les fêtes célébrées en l'honneur des divinités étaient closes par des joutes, des luttes et des courses; un exercice aussi fameux alors qu'il est inconnu aujourd'hui, était la conduite des chars aux fêtes d'Apollon. Le dieu qui dirige le char embrasé du soleil, avait inspiré cette institution aux Rhodiens, son peuple de prédilection; bien que sur une Ile l'habileté à maîtriser les chevaux attelés ne fût pas nécessitée par la guerre, ils ne voulurent pas néanmoins négliger cet exercice plus que les autres, afin que leurs athlètes pussent disputer toutes les couronnes Olympiques, et voir leurs noms inscrits à la suite de celui de l'Éléen Corèbe, qui a l'honneur d'ouvrir l'ère des Olympiades. *

Les Rhodiens avaient divisé leurs jeux en trois séries: pour les adolescents, pour les jeunes gens et pour les hommes faits; aux courses des chars attelés d'un ou de plusieurs

* 19 Juillet 776. av. J. C.

chevaux, il faut ajouter des courses à pied, des luttes gymniques et des concerts musicaux.

Nous n'avons pas à reproduire ici la description si souvent faite de ces différents jeux; nous dirons seulement qu'à Rhodes les réglements qui les concernaient, étaient strictement observés sous la surveillance des Agonothètes ou directeurs; celui qu'ils proclamaient vainqueur, était publiquement couronné. Mais l'orgueil national ne se contentait pas de cette récompense; la patrie lui érigeait une statue à ses frais, ou accordait certainement une place à celle que les familles voulaient élever.

Nous empruntons à M. Foucart * une inscription aujourd'hui plus effacée sur le marbre encore en place, et qui prouve combien les anciens Rhodiens tenaient à perpétuer le souvenir de ces victoires dont la gloire rejaillissait sur toute la parenté:

A HIIO/
ΝΙΚΑΣΑΝΤΑΑΛΙΕΙΑΑΡΜΑΤΙΤΕΛΕΙΩΙ
ΑΚΕΣΤΟΡΙΣΑΝΤΙΛΟΧΟΥΤΟΝΥΙΟΝΚΑΙ
ΔΩΡΟΘΕΟΣΜΗΝΟΔΩΡΟΥΚΑΘΥΟΘΕΣΙΑΝΔΕ
ΑΝΤΙΛΟΧΟΥΤΟΝΑΔΕΛΦΟΝ ΚΑΙ
ΑΝΤΙΛΟΧΟΣΚΑΙΔΩΡΟΘΕΟΣΑΝΤΙΛΟΧΟΥ
ΤΟΝΤΑΣΑΔΕΛΦΑΣΥΙΟΝ ΚΑΙ
ΙΣΙΑΣΔΩΡΟΘΕΟΥΤΟΝΤΑΣΘΥΓΑΤΡΟΣ
ΥΙΟΝ
ΕΥΝΟΙΑΣΕΝΕΚΑΚΑΙΦΙΛΟΣΤΟΡΓΙΑΣ
ΕΙΣΑΥΤΟΥΣ
ΘΕΟΙΣ

Des noms et prénoms du vainqueur lui-même aujour-

* Rev. Arch. N. S. VII an. vol. 13.

d'hui entièrement disparus. M. Foucart a pu relever en lettres plus grandes que le reste de l'inscription, un A, un H et un O; aidé par les traits qu'il a distingués entre ces lettres, il devine le nom du père (Μηνοδώρου). On peut ainsi reconstituer le sens de l'inscription :

" A...... fils de Minodore, qui a remporté la victoire aux jeux Héliens, dans la course des chars attelés de chevaux dans la force de l'âge. Akestoris, fille d'Antilochus, à son fils, et Dorothée, fils de Minodore, par adoption fils d'Antilochus, au fils de son frère, et Antilochus et Dorothée, fils d'Antilochus, au fils de leur sœur, et Isias, fils de Dorothée, au fils de sa fille ; à cause de ses bons sentiments et de son affection à leur égard ".

" Aux Dieux"

Le sculpteur, Charinos de Laodicée, a tenu lui aussi à associer son nom à celui de l'heureuse famille ; il l'a inscrit au bas du piédestal.

Les enfants qui avaient remporté des victoires aux jeux auxquels ils pouvaient prendre part, recevaient le même honneur :

ΚΟΜΩΝΑΚΕΣΤΟΡΟΣ
ΝΙΚΑΣΑΣΠΥΘΙΑΚΑΙ
ΑΛΙΕΙΑΠΑΙΔΑΣΠΑΛΑΝ

(A Komon, fils d'Akestor, vainqueur aux luttes des enfants aux jeux Pythiens et Héliens).

Tant de générosité en faveur de ceux qui combattaient dans les jeux célébrés à Rhodes prouve avec quel enthousiasme on recevait à leur retour les vainqueurs aux jeux Isthmiques, Éleusiens, &c; car de ces luttes où toute la Grèce était solennellement convoquée, il revenait une plus

grande gloire à la patrie du héros, et sur les dédicaces, on notait avec le soin le plus jaloux si le vainqueur avait été le premier couronné :

ΛΙΝΔΙΟΙΑΓΗΣΙΣΤΡΑΤΟΝΠΟΛΥΚΡΕΟΝΤΟΣ
ΝΙΚΩΝΤΑΟΛΥΜΠΙΑΠΑΛΑΝ
ΠΡΑΤΟΝ*ΛΙΝΔΙΩΝ

Les vertus civiques recevaient aussi des éloges, des mentions honorables ; il n'est pas rare en effet de rencontrer à Rhodes des dédicaces en faveur de tel ou tel autre bienfaiteur du pays ou d'une communauté religieuse, et parfois même on lui décernait une couronne d'une valeur proportionnée à l'importance du service :

ΟΔΑΜΟΣΟΡΟΔΙΩΝ
ΕΤΙΜΑΣΕ
ΓΑΙΟΝΙΟΥΛΙΟΝ
ΘΕΥΠΟΝΠΟΝΑΡΤΕΜΙΔΩΡΟΥ
ΑΡΕΤΑΣΕΝΕΚΑΚΑΙΕΥΝΟΙΑΣ
ΑΝΕΧΩΝΔΙΑΤΕΛΕΙ
ΕΙΣΤΟΠΛΗΘΟΣΤΟΡΟΔΙΩΝ

(La Communauté des Rhodiens a honoré Caïus Julius Theupompe, fils d'Artémidore, à cause de ses vertus et de la bienveillance qu'il a toujours eue pour le peuple Rhodien).

ΕΠΑΙΝΕΘΕΙΣΚΑΙΣΤΕΦΑΝΩΘΕΙΣ
ΥΠΟΤΟΥΔΑΜΟΥ

(Des louanges et une couronne de la part de la Communauté).

* Ross. *Pratos* forme dorienne de *Protos*, premier.

...ΥΠΟΔΙΟΣΞΕΙΝΙΑΣΤΑΝ
ΧΡΙΣΕΩΣΤΕΦΑΩ

(Une Couronne d'or de la part de la société [religieuse] de Jupiter-Xénios).

ΘΑΛΛΙΩΣΤΕΦΑΝΩ

(Une couronne de feuillage).

Plus tard, sous la domination Romaine, les dédicaces sentent plus la flatterie que la reconnaissance. Vespasien réduit Rhodes en province Romaine; les Ialyssiens l'appellent leur bienfaiteur, * et ils oublient cette pieuse formule:

ΘΕΟΙΣ

qui rapporte toujours aux Dieux les dédicaces et les honneurs rendus aux mortels.

L'adoption était largement usitée chez les Rhodiens; une particularité assez étrange, c'est l'orthographe anormale acceptée dans le titre même qui en témoigne; partout en effet nous lisons, et tous les interprêtes des épigraphies ont lu et conservée avec nous: ΥΟΘΕΣΙΑ, au lieu de ΥΙΟΘΕΣΙΑ qu'exige la racine.

En créant des liens étroits, l'adoption ne rompait néanmmoins pas les liens du sang, et la preuve en est dans l'inscription que nous avons empruntée à M. Foucart, ** puisque fils adoptif d'Antilochus, Dorothée fils de Minodore, ne cesse pas d'appeler le vainqueur son frère et qu'il s'unit au reste de la famille pour lui élever une statue. Les exem-

* Page 589.

** Page 608.

ples du reste sont nombreux où le nom patronymique est cité avant la formule :

ΚΑΙ ΚΑΘ ΥΟΘΕΣΙΑΝ ΔΕ

(et par adoption)

en voici une plus explicite :

...ΚΑΤΑ ΓΕΝΕΣΙΝ,ΚΑΘ ΥΟΘΕΣΙΑΝ ΔΕ

(fils de... par la naissance, mais par adoption de...)

Cette adoption était donc considérée comme un acte de bienfaisance, qui n'obligeait nullement l'adopté à rompre avec son passé, c'est-à-dire ni avec sa famille ni avec sa patrie ; elle procurait simplement une nouvelle parenté, une seconde patrie.

Comme tous les peuples anciens, les Rhodiens conservaient avec respect et avec affection la mémoire de leurs morts ; les inscriptions sur les tombeaux, la beauté même de ces monuments, le prouvent assez. L'étude et la vanité trop fréquemment étalées dans nos épitaphes, sont honteusement condamnées par la sublime simplicité de l'ancienne épigraphie tumulaire :

χρηστὲ χαῖρε

Salut ô mon chéri ! faisait graver une tendre mère sur le tombeau de son fils. Souvent ce mot seul ΧΑΙΡΕ est gravé ; le nom du défunt vivait dans la mémoire de ceux qui le pleuraient ; il leur suffisait de ce salut, plein de l'espérance du revoir dans un monde meilleur.

En dépit des principes religieux fondés sur une saine philosophie enseignée par des maîtres dont l'un doit au génie de Tertullien une renommé immortelle, * la superstition

* Denys le Rhodien. Tertul. *De Anima*.

domina les croyances, et jeta si profondément ses racines, que le Christianisme ne les a pas entièrement extirpées du cœur du Rhodien moderne, comme nous le verrons bientôt.

§ 2. TEMPS MODERNES.

Population Urbaine.

La race active, savante, passionnée pour le vrai, le bien et le beau, fière de l'indépendance et de la richesse de la patrie, toujours noble dans sa prespérité et forte dans l'adversité, a complètement disparu.

La population Grecque de la ville n'ayant aucun goût pour l'instruction, qui fortifie la volonté et ennoblit le cœur autant qu'elle développe l'intelligence, a renoncé à la navigation. C'est un art, une industrie, si l'on veut réduire la chose à sa plus étroite acception, qui exige une énergie physique et morale hors de proportion avec les caractères débilités. Les plus énergiques embrassent la carrière de maçon, de menusier et de cordonnier; ce sont les artisans; la cordonnerie seule est exercée avec art. Mais le rêve doré du Grec, c'est d'être propriétaire d'une petite boutique d'épicier, avec adjonction d'un débit de boissons s'il a un magasin dans les faubourgs; d'autres ouvrent un café. C'est dans une inactivité absolue que la journée s'écoule, au milieu de la fumée du tabac, et au son criard et monotone d'une lyra, avec laquelle un artiste a la prétention d'accompagner les chansons des buveurs. Il est rare

que le silence règne dans ces établissements; car les fêtes religieuses qui interrompent le travail, sont fréquentes, et observées avec la fidélité la plus rigoureuse; l'usage leur donne en outre des vigiles et des lendemains. Si nous nous contentions de ce détail, on pourrait croire que c'est l'esprit essentiellement religieux qui domine; il n'en est rien: le café et la taverne sont devenus le temple; les fêtes sont des jours marqués pour les excès, et les hymnes sont des chansons bachiques. A ces habitudes énervantes, nous joindrons une autre cause de l'affadissement des caractères; ce sont les jeûnes imposés à outrance par la théologie grecque. L'alimentation est alors réduite à des salaisons; ni le travail, ni les infirmités, ni l'âge, ne dispensent de ces privations à peine connues dans les ordres pénitents les plus sévères; le grand devoir de religion est là; le péché capital est dans l'inobservation de ce devoir. Ce n'est pas manquer de respect à ce qui tient à la religion d'un peuple que d'accuser les maux auxquels l'entraîne l'ignorance sous le faux prétexte de religion.

Si les hommes sont arrivés, pour des motifs dont ils sont plus ou moins responsables, à une vie aussi nonchalante, les femmes ne leur cèdent en rien. Il serait difficile de dire ce qu'elles font; accroupies sur le seuil des habitations, elles causent entre elles, ou observent les passants; aussi n'est-ce pas la pauvreté, dont on a dit avec raison qu'elle était d'institution divine, qui règne avec la résignation dans les familles: c'est la misère, de création humaine, qui s'étale au foyer, qui couvre de haillons tous les jours le sexe féminin, qu'on verra aux grandes solennités affublé de toilettes prétentieuses, dont le clinquant remplace la soli-

dité. En un mot, la privation est prise pour l'économie, l'excès ou le luxe pour le bien-être et le confortable.

Mais ce qui nous semble être la cause la plus efficace de cet abaissement social, c'est le divorce, sinon de droit, du moins de fait; la fidélité conjugale est exposée à n'être qu'un vain mot devant un caprice, une spéculation de hazard, ou le gaspillage d'une dot; l'autorité ecclésiastique ne prononce le divorce avec tous ses effets, qu'après beaucoup de difficultés; mais les séparations de fait sont assez fréquentes. Cependant la notion la plus élémentaire de l'économie sociale et domestique, devrait s'opposer à cet abus, et défendre plus efficacement les intérêts de la famille. Doter une fille est une nécessité; pour la subir les parents s'endettent, se ruinent, se réduisent presque à la mendicité; c'est un des spectacles les plus navrants pour l'observateur étranger à de semblables mœurs que de voir des vielllards, autrefois dans l'aisance, souvent abandonnés par les enfants en faveur desquels ils se sont dépouillés; la piété filiale est un sentiment étouffé par le mariage quelquefois jusqu'à des excès scandaleux. Du reste, les égards et le respect dus aux parents sous pratiqués d'une manière très-restreinte; ainsi dans les déplacements de la ville à la campagne et vice versâ, il est ordinaire de rencontrer une jeune fille ou une jeune femme dans tous ses atours, montée sur une bête de somme qu'excite de la voix et du bâton un vieux père ou une vieille mère, suivant péniblement à pied.

En traçant ce triste tableau des mœurs grecques, nous n'obéissons à aucun sentiment d'aigreur ni de mépris; la vérité la plus impartiale est notre devoir, et c'est pour

corriger les abus, s'il est possible, que nous écrivons, plutôt que pour le plaisir de critiquer; aussi est-ce avec la plus vive satisfaction que parmi tant d'abaissement, nous citons le plus beau trait du caractère Rhodien; le dévouement du frère envers ses sœurs. Jamais les frères ne se marient avant d'avoir épargné, souvent par un travail pénible, et avec une abnégation sublime dans sa simplicité, la somme nécessaire pour doter leurs sœurs d'une maison sans laquelle elle ne pourraient jamais se fiancer.

Les Turcs ont un peu plus de penchant pour la vie de la mer; ce sont eux en général qui se livrent à la pêche, et sont propriétaires et marins de ces petits voiliers légers et rapides avec lesquels ils exercent le cabotage. D'autres sont forgerons, taillandiers, tanneurs, teinturiers, tourneurs; mais plusieurs recherchent aussi la vie nonchalante du boutiquier au petit détail; enfin un grand nombre sont propriétaires de ces jardins découpés sur le mont St. Étienne et dans les faubourgs; ils les cultivent avec une lenteur tout orientale. Du reste le Turc est assez sobre; et il travaille avec persévérance; un contact trop resserré avec la population grecque commence néanmoins à l'entraîner pendant les jours de fête à des excès de boisson. S'il est pauvre, il n'est pas misérable, et s'il ne prospère pas, c'est encore l'effet de l'ignorance. Les femmes, quand elles sont abritées par des murailles, partagent avec leurs maris le travail de la terre; pour gagner quelques piastres, celles du Néohori ramassent sur le plage des petits galets noirs et blancs qu'elles vendent pour le pavage des rez-de-chaussée et des cours. Là du moins il y a éoonomie.

Le Turc conserve toujours un grand respect pour ses

parents et pour tous le vieillards en général ; quant à la vie de famille, elle est celle que trace le Coran et qui est bien connue ; mais il observe à Rhodes un usage particulier dans le culte des morts : pendant un temps indéfini, les familles se réunissent chaque semaine dans la maison mortuaire, au jour commémoratif du décès. Un autre usage encore assez extraordinaire, c'est que les bœufs de labour et les charrues ne peuvent pas entrer dans l'enceinte fortifiée ; il est motivé par une tradition que les Chrétiens entreraient à leur suite dans la ville comme conquérants.

Les Turcs habitent généralement la ville ou ses environs ; très-peu sont répandus dans les villages éloignés, et alors on a de la peine à les discerner des Grecs dont ils ont adopté le costume, la plupart des usages et même en partie la religion, au point de célébrer avec eux les fêtes les plus marquantes. Tout aussi bien que ceux qui résident dans les campagnes d'Asgourou, Candilly, Mixi, Santourly et les environs de la Ville, les Turcs disséminés dans l'intérieur, sont en majorité cultivateurs ; mais leur intelligence agricole n'est certainement pas plus développée que celle des cultivateurs Grecs.

Enfin, la différence dans les idées, dans les aptitudes, dans les superstitions, est peu sensible entre les Grecs et les Turcs ; la religion seule divise les deux races d'une manière tranchée, sans pourtant produire aucune animosité prononcée entre elles. Il y a bien eu, au temps de la révolution Grecque, des massacres de Djeddah et de Damas, quelques mouvements fanatiques de la part des musulmans, mais c'était bien plus l'effet des influences étrangères, que le sentiment personnel du turc rhodien, qui généralement

est pacifique, complaisant, honnête et hospitalier.

Les Juifs les plus aisés, sont presque tous trafiquants en étoffes; la classe moyenne s'adonne au colportage et aux petits métiers; les plus pauvres sont bateliers et surtout portefaix. A peu d'exceptions près, les juifs de Rhodes sont d'origine espagnole, et parlent un dialecte corrompu de cette langue. Concentrés dans leur Ghetto, le meilleur quartier de la ville, ils vivent de leurs usages propres, en s'isolant du reste de la population, qu'ils ne fréquentent qu'autant que l'exigent leurs intérêts.

Plus encore que le Grec et que le Turc, le Juif est très-arriéré en fait d'instruction publique; les écoles laissent beaucoup à désirer; nous ne voulons pas parler du local, mais de l'enseignement mal entendu et plus mal appliqué encore. Du reste, sauf de rares exceptions, tous les Rhodiens en général sont peu soucieux de cette première nécessité de la vie intellectuelle, et si leurs garçons apprennent les éléments de leur langue, les filles, surtout les filles musulmanes et juives, végètent dans la plus crasse ignorance.

Population des Campagnes.

Pour bien connaître les mœurs d'une population, c'est surtout dans les campagnes qu'il faut les étudier; car celles des villes sont toujours modifiées par le contact avec les étrangers. Nous prendrons donc comme sujet plus spécial de nos observations, l'habitant des campagnes, et de préférence celui des villages les plus éloignés.

Si le paysan Rhodien n'est pas dans l'aisance, il n'y a pas non plus dans les campagnes de paupérisme proprement dit, et si la ville et les faubourgs sont envahis chaque

samedi par une foule de mendiants, on remarque que les $^8/_{10}$ sont des étrangers, et que sur les $^2/_{10}$ appartenant au pays, il n'y a presque pas d'habitants des campagnes. Ce n'est pas que la mendicité y soit pratiquée ; chaque paysan, quelque pauvre qu'il soit, possède une maisonnette solidement bâtie.

L'intérieur de la maison consiste en une grande chambre carrée, dont la terrasse, dans les villages du littoral, est supportée par une arche très-hardie, mais très-solide, tandis que dans ceux qui sont situés dans les environs des forêts, l'arche est remplacée par une forte pièce de bois de pin ou de cyprès. Un des angles de la chambre, généralement celui de droite en entrant, est exhaussé d'environ un pied au dessus du sol, et sert d'âtre. Le combustible étant abondant, le paysan ne se prive jamais de feu.

Composées exclusivement, à très-peu d'exceptions près, d'un rez-de-chaussée ayant pour pavé la terre battue, ces maisons sont généralement construites par le propriétaire lui-même ; car la plupart des paysans connaissent assez le métier de maçon pour mener l'œuvre à bonne fin. Elles sont recouvertes de grosses perches de cyprès non équarries, sur lesquelles sont posés des roseaux, puis des branches de laurier-rose garnies de leurs feuilles. Une légère couche de mortier et une autre de terre glaise appelée *patilia*, que l'on trouve abondamment sur l'Ile, forment une excellente terrasse.

Les meubles du paysan consistent en une espèce d'estrade supportée par quatre pieux fichés en terre, et planchéiée sur toutes ses faces, de manière à former une sorte de bahut, dont le dessus sert de lit (*crevati*). A vrai dire, le

paysan n'y couche que rarement ; c'est le lit nuptial pendant la lune de miel ; le reste de l'année il préfère coucher près du foyer sur une natte ou une couverture en laine appelée *sindona*. Lorsque ce lit doit servir aux nouveaux époux , il est garni de draps de grosse toile de coton fabriqués par les femmes, de coussins et de rideaux de la même étoffe ; mais ce qui rend cette garniture très-originale, ce sont les broderies dont toutes les pièces, les rideaux surtout, sont ornées. C'est le travail à l'aiguille dont nous avons parlé, et qui s'écarte rarement d'un type assez uniforme, se rapprochant légèrement du style phénico-grec. Contre le lit, est appuyé un coffre qui sert de degré pour y monter ; un autre est appuyé contre la muraille perpendiculairement au premier. Dans ces deux meubles appelés *banco*, essentiels dans chaque ménage, sont rangés le linge, le grain, et une partie des grosses provisions. Sur un de ces bancs et au chevet du lit, il y a une grande pile de coussins, de couvertures capitonnées et de *sindones*. Les coussins, très-durs, servent d'oreillers pendant la nuit et de siéges pendant le jour; sur un support grossièrement taillé, sont des jarres remplies d'eau et recouvertes de petites serviettes très-propres. La muraille, autour de la cheminée, est garnie de plats et de vases communs à l'usage journalier de la famille: la pièce la plus remarquable de cette garniture est la *coutalothiki*, espèce de salière-porte-cuillière en terre cuite, de fabrication indigène ; au dessus de la rangée de plats, sur une étagère, on voit une série de jarres dans lesquelles on conserve les denrées.

Mais le grand luxe du paysan est dans l'ornementation de la muraille faisant face à la porte d'entrée. Selon l'usa-

ge, il doit y avoir au milieu une grande toile peinte par un artiste local; dans un style des plus naïfs sont représentées des légendes religieuses. Au dessous de cette toile sont suspendus les *stephana*, couronnes de mariage usitées dans le rite Grec; enfin une profusion de plats, de bouteilles, d'images de saints ou de gravures profanes, sans aucun discernement. Autrefois ces plats d'ornement étaient, comme nous l'avons déjà dit, exclusivement des plats de Lindos; mais des faïences de fabrication Anglaise ou Française, les ont généralement remplacés, au grand détriment de l'effet artistique. Une petite lampe à huile (*candili*), suspendue au milieu de la voûte, et par conséquent en face de la grande toile, brûle en l'honneur des Saints qui y sont représentés, et de ceux peints sur des tableaux séparés. A l'extrémité de cette voûte, et à côté du lit, est suspendue une grande corbeille de jonc, dans laquelle on conserve le pain du ménage, ordinairement d'excellente qualité.

A propos du tableau de dévotion, nous ne pouvons pas résister au désir de donner une courte description de quelquesunes des légendes que nous avons eu l'occasion d'étudier pendant deux longues journées qu'une pluie torrentielle nous a obligés de passer dans une maison de villageois; c'est évidemment une parodie des miracles que l'histoire ecclésiastique raconte de St. Grégoire le Thaumaturge.

Le Saint, suivi par deux individus coiffés du bonnet phrygien et vêtus d'une chemise rouge très-courte, va dans une forêt représentée par trois broussailles, que les hommes dépassent de la moitié du corps. La légende explique

chacun des actes. Ils y coupent une pièce de bois: τὸ κόπτουν; ce bois arrive subitement à des proportions telles par l'effet de la puissance du Saint, que les deux hommes ont de la peine à le porter: τὸ πέρνουν; il l'emportent cependant. Un peu plus loin, le Saint le plante: τὸ φυτέβει; mais comme cette pièce de bois qui a de nouveau repris les dimensions d'une baguette, a sans doute besoin d'être arrosée, le Saint tirant un cheval chargé de deux gourdes de la capacité de cinq ou six litres, va puiser de l'eau à une fontaine qui coule un peu plus loin: γεμίζει; il remplit ses gourdes. A son retour, une église a poussé comme par enchantement entre lui et son bâton fiché en terre; qu'à cela ne tienne; le Saint, sans se déconcerter, arrose le bâton en allongeant le bras par dessus le toit de l'édifice: τὸ ποτίζει; mais pendant que le saint personnage est absorbé dans cette besogne, le diable, qui a sans doute intérêt à ce que le bâton ne pousse par des racines, vient en tapinois boire à la seconde gourde encore suspendue à la selle: ὁ διάβολος πίνει; alors le cheval moins sot qu'on pourrait le supposer, lance à maître Satan une ruade en plein ventre et l'envoie rouler dans l'enfer que l'on voit au second plan: πάγει εἰς τὸν διάβολο!

Tout cela traduit en couleurs criardes, et rehaussé d'une prodigalité de dorures, fait le nec plus ultra du luxe du paysan.

Le lit, ou pour mieux dire sa garniture, les plats, les jarres, les coffres, les coussins et les couvertures, composent la dot de la femme, et se transmettent de mère en fille; mais la toile peinte est généralement payée par les petites économies de l'époux. Une chaise et une table sont

des objets réputés superflus, et se trouvent rarement dans les maisons les plus aisées; car le paysan prend ses repas accroupi par terre, autour d'un plateau en bois sans pieds, appelée *siny*. Sa nourriture est des plus frugales; elle consiste en pain, légumes, fromage et œufs; il mange rarement de la viande, et n'use presque jamais du beurre qui est remplacé par l'huile; il ne boit en famille que de l'eau; à la taverne seulement se consomme le café, le vin et le raki.

Le paysan se marie assez jeune, et les cérémonies qui se pratiquent à cette occasion, sont une réminiscence de quelques usages anciens. Chacun des fiancés s'est retiré dans la maison d'un ami; de là ils sont ramenés chez leurs parents respectifs; immédiatement commence un échange de présents; le fiancé envoie à sa future une jupe, une jaquette brodée, une paire de souliers et un voile garni de clinquant; la jeune fille lui envoie une chemise et un caleçon en soie écrue, avec une bourse à tabac ou un autre objet de sa confection; les proches parents ne sont pas oubliés, chacun reçoit quelque chose.

De part et d'autre les amis procèdent à la toilette des futurs; celle du jeune homme consiste à se revêtir des présents de sa fiancée, au dessus desquels il passe les habits qu'il a fait confectionner pour la circonstance; celle de la jeune fille requiert plus de temps; on lui coupe d'abord les cheveux sur le devant, de telle sorte qu'ils ne couvrent plus que la moitié du front; le reste est ramassé en petites tresses tombant sur le dos; on la pare des habits envoyés par le fiancé; un mouchoir de couleur, ou le turban, suivant l'usage de la localité, forme sa coiffure par dessus

laquelle on jette le voile, présent de l'époux; on lui oint la palme des mains avec de l'essence de cannelle, et à défaut de celle-ci, d'une autre essence quelconque.

Les musiciens sont alors introduits; la mélodie qu'ils tirent de leurs instruments, est accompagnée d'une mimique, dont un des gestes est de les passer à plusieurs reprises au dessus de la tête de la future, pendant que ses parents leur jettent de la monnaie. Les mêmes cérémonies ont lieu chez l'époux. Avant que chacun des futurs se rende de son côté à l'église, les parents de la fiancée vont l'embrasser; ensuite celle-ci se prosterne devant chacun d'eux et leur baise la main. Suit la cérémonie religieuse, conforme au rite grec, après laquelle les époux sont conduits dans la maison qui constitue la dot de la mariée. L'époux s'arrêtant devant le seuil, trempe le doigt dans une coupe pleine de miel, et trace une croix au dessus de la porte, pendant qu'un des assistants lui dit: *Sois doux et bon comme ce miel*. Il pénètre ensuite dans la maison en écrasant sous le pied une grenade posée près du seuil; son épouse le suit sous une pluie d'eau de fleur d'oranger suivie d'une grèle de blé ou plus communément encore de grains de coton et de petites galettes, augure d'abondance et de prospérité.

L'époux est alors placé sur une chaise au centre de la chambre et la nouvelle mariée sur une pile de coussins appuyés contre le mur. Les musiciens passent encore leurs instruments au dessus de la tête des conjoints, célèbrent leurs vertus, la beauté de la jeune femme, la force et la bravoure de l'époux, et leur adressent des souhaits de bonheur. Dans l'intervalle la jeune femme doit se proster-

ner encore et baiser la main de chacun des parents de son mari ; cette cérémonie achevée, les jeunes filles la conduisent dans une maison voisine où elles lui servent à manger, en chantant des épithalames, et accompagnent leur chant du son d'un plat de cuivre qu'elles frappent de leurs mains, réminiscence des cymbales. On attend la nuit qui ouvre la danse cadencée par la lyra et le rythme de chansons appropriées à la circonstance ; force rasades de vin et de raki éveillent d'ailleurs la verve, excitent et entretiennent une joie qui fait oublier une prudente réserve, triomphent des efforts les plus héroïques, pour prolonger les divertissements pendant deux jours.

Dans la lampe qui brûle en l'honneur des Saints, les jeunes époux remplacent l'eau par du vin; enfin ils envoient à toutes les familles avec lesquelles ils sont en relation une patisserie composée de miel et de graine de sézame.

Malgré la jeunesse des époux. la race n'est point débile ; hommes et femmes sont en général sains et forts, fait que l'on doit sans doute attribuer en grande partie à l'excellence du climat. Le voyageur ne manquera certainement pas de remarquer la délicatesse toute aristocratique du pied, voire même de la main des paysannes, qui pourtant s'occupent des plus grossiers travaux, et marchent souvent sans chaussures ; mais ce qu'on ne saurait trop leur envier, c'est la blancheur éclatante et la régularité de leurs dents, qui ne sont certainement entretenues par aucun opiat ou poudre dentifrice.

Les paysannes sont rarement maltraitées par leurs maris dont elles partagent du reste les fatigues dans une large proportion. Depuis quelque temps, dans certains villages,

les plus rapprochés de la ville surtout, les mœurs commencent à se relâcher beaucoup; mais on ne peut cependant pas admettre encore aujourd'hui la véracité d'Anacréon, qui prétendait compter à Rhodes deux mille amantes:

Τίθει.....Ῥόδον τε
Δισχιλίους ἐρῶτας. *

Sans doute, le contact de plus en fréquent de la bourgeoisie plus corrompue que lui, sera funeste au paysan sous plus d'un rapport; et, comme cela arrive ordinairement, sous pretexte de se civiliser, il commence par adopter en les surpassant, tous les mauvais instincts de celui qu'il prend pour modèle.

Le paysan conserve pourtant encore un fond de probité et de bonhomie patriarcales; ce qui fait surtout plaisir à voir, c'est son air généralement franc et obligeant, la simplicité avec laquelle il accorde l'hospitalité qu'on lui demande, et l'absence totale chez les femmes, de cette pruderie affectée que l'on voit chez les dames de la bourgeoisie, aussi bien que chez les femmes de la classe ouvrière. Lorsque vous serez son hôte, il ne vous fatiguera pas de questions indiscrètes; il vous offrira sans affectation comme sans embarras, de partager son modeste repas, et ne touchera que par politesse à vos propres mets, si vous lui en offrez. Lorsqu'en le quittant vous lui mettrez dans la main une modique somme qui doit le compenser dés petits frais et du dérangement que vous lui avez causés, il vous

* Anac. Ode XXXII.

remerciera respectueusement, acceptera parcequ'il est pauvre, et que pour lui l'argent est chose rare, mais il paraîtra plus mortifié que content de se voir payer l'hospitalité qu'il a donnée de si bon cœur.

L'astuce et la duplicité que l'on reproche généralement aux Grecs, sont moins prononcées chez les Rhodiens; ils ont probablement retenu avec les principes de l'ancienne probité, quelques-unes des vertus que leur avaient inspirées les Chevaliers, comme ils ont conservé plusieurs noms de baptème tout à fait étrangers au martyrologe de l'Église Grecque. Quelques familles très-anciennes sur le pays, prétendent même descendre de la noblesse d'Europe; et à vrai dire, leurs noms altérés évidemment par une prononciation vicieuse, conservent encore une consonnance assez marquée, pour appuyer cette prétention; tels sont les d'Anghiou (*d'Anjou*), Dellaporta (*De la Porte*), Castrizio et autres.

En résumé nous dirons qu'un Gouvernement éclairé relèverait bien vite la condition morale du paysan tout aussi bien que celle du bourgeois; mais pour y parvenir, il faudrait l'influence d'un clergé instruit; les prêtres en effet jouissent d'une d'omnipotence telle, que leur parole et leur exemple opérerait une véritable révolution; mais quel progrès peuvent susciter des hommes qui savent à peine lire, rarement écrire?

Le Rhodien, le paysan surtout, est très-attaché à sa rerigion et très-respectueux envers ses ministres. Il consacre volontiers son temps et ses peines à l'édification des églises.

Nous ne nous occuperons pas du costume de l'habitant

de la ville, le costume grec si connu, et qui tend du reste à être supplanté par la mode parisienne, ni de celui des villages voisins, où les cotonnades des fabriques anglaises prennent le dessus; mais nous parlerons de l'habillement indigène que l'on retrouve encore dans les villages de l'intérieur. C'est surtout celui des paysannes d'Embona qui conserve toute sa grâce élégante; il se compose de bottes molles en peau blanche naturelle; pantalon court plissé sous le genoux; chemise longue retombant extérieurement jusqu'aux mollets et brodée sur la poitrine, aux poignets et sur le tour inférieur; jupe bleue avec corsage court et ouvert, s'agrafant sous les seins, et retombant jusqu'aux genoux en plis serrés, de manière à laisser voir le tour brodé de la jupe; jaquette bleue à bordures dorées et à coupe droite, manches courtes et laissant ressortir celles de la chemise; ceinture en laine rouge, liée très-lachement au dessous de la taille, les bouts pendants sur la hanche; la tête est gracieusement coiffée d'un petit turban blanc, dont les bouts garnis de franges rouges, sont ramenés comme un bouquet sur l'oreille droite. Si l'on ajoute à ce costume une belle taille, une constitution robuste, un visage frais et respirant la santé, un air franc, l'échange du salut cordial de *ora kali* et *kal'esto* (que l'heure te soit propice, sois le bien venu), on comprendra que l'on puisse s'arrêter involontairement, comme cela nous est arrivé, pour voir ces alertes filles gravir les pentes du vieil Atabyrus; on admettra que, sans être linguiste ou étymologiste, on puisse se rappeler que le mot ἄμϐων, usité dans le grec ancien, est essentiellement Rhodien, et signifie montée abrupte d'une grande montagne, d'où probablement le nom d'Em-

bona donné à cet ancien village bâti sur les pentes abruptes de l'Atabyrus.

A l'instar de tous les Levantins, le Rhodien est excessivement superstitieux; il croit peut-être moins à la puissance de Dieu qu'à celle du démon qu'il désigne sous les noms de : *Pirasmos*, *daimonas*, *to calo*, *o exo apo edho*, &c. Il admet avec la plus profonde conviction l'existence de plusieurs esprits malfaisants, et surtout des Néréïdes (*Anerades*), qui, habitant près des sources, sont surtout funestes aux nouveau-nés, qu'elles éprouvent le plus grand plaisir à étrangler. Naturellement, tous ces esprits malins ne se font jamais voir en plein jour, et ce n'est qu'après le coucher du soleil que leur influence est à craindre; aussi la porte d'une maison dans laquelle il y a une nouvelle accouchée, ne s'ouvrira-t-elle jamais pendant 40 jours après le coucher du soleil; si le mari a tardé à rentrer, tant pis pour lui; il couchera à la belle étoile, ou ira demander l'hospitalité à un voisin. L'influence malfaisante de l'œil (*to mati*), qui correspond au cattivocchio ou gettatura des Italiens, est parfaitement admise à Rhodes; mais on a trouvé le moyen d'en conjurer l'effet. C'est d'abord, comme préservatif, une perle bleue, un sequin, Byzantin autant que possible (*Costantinato*), et une gousse d'ail attachés au bonnet de l'enfant, conjointement à une sentence de l'Évangile ou du Coran, ce qui est indifférent; outre cette précaution, il y a les fumigations avec des feuilles d'olivier béni pendant la semaine sainte; elles ont la vertu de détruire l'effet pernicieux. Vous verrez compter avec le plus comique sérieux le nombre de fois que ces feuilles bien sèches auront crépité sous l'action du feu, ce qui

indique l'intensité plus ou moins grande du péril auquel on s'est soustrait. Dans plusieurs villages. les femmes elles-mêmes portent sur le front, lorsqu'elles sont habillées, un triangle en argent doré, sur lequel sont gravées les lettres ICXCN ('Ιησοῦς Χριστὸς νικᾷ); c'est encore un préservatif contre le mauvais œil.

Il ne sera peut-être pas sans intérêt de citer encore quelques usages tenant à d'anciennes superstitions, à un certain fond de moralité, en même temps qu'à un système hygiénique tout particulier, dont la plupart des pratiques ne seraient certainement pas approuvées par les facultés de médecine.

Commençons par dire que le Rhodien, le paysan surtout, appelle rarement un médecin lorsqu'il est malade; presque toujours il a près de lui un *frater* qui pratique immédiatement la saignée; ensuite viennent les remèdes traditionnels, parmi lesquels l'ail et l'oignon jouent un grand rôle pour la médication externe; les herbes aromatiques servent de médicaments internes. Nous ne déciderons pas si ce système joint aux autres pratiques hygiéniques dont nous allons parler, est préférable ou non au traîtement médical des facultés, mais nous constaterons que la mortalité parmi les paysans n'est pas plus grande que parmi les bourgeois, et que leur constitution laisse bien moins à désirer que celle des personnes qui suivent le traîtement prescrit par l'art.

Les femmes qui reçoivent un enfant à sa naissance, ne peuvent sortir de la maison qu'après avoir reçu les bénédictions d'un prêtre appelé aussitôt. Des lotions de vin tiède, dans lequel on a fait bouillir des herbes aromatiques,

sont administrées à la mère, qui, contrairement à toutes les prescriptions médicales, pendant sept jours consécutifs, subit des tortures plutôt que des pansements, dans le but, dit-on, de rétablir l'équilibre organique. Le huitième jour, l'accouchée est soumise par la sage-femme à une torsion des membres; après cette dernière opération elle peut, si elle ne l'a déjà fait, quitter le lit et vaquer à ses occupations.

Le nouveau-né est immédiatement lavé avec de l'eau, ou mieux encore du vin tiède dans lequel on a fait bouillir des feuilles de myrte; on le couvre ensuite, pendant quelques heures, des pieds jusqu'au cou, d'une couche de sel fin, qui, tout en raffermissant les chairs, doit le préserver des maladies de la peau; on l'emmaillotte alors, en faisant avec la main force signes de croix sur le front, sur la poitrine et sur les pieds, et en ayant soin surtout d'introduire dans les plis de ses langes une croix et une amulette ou une bonne gousse d'ail, le suprême préservatif contre le mauvais œil. Les assistants doivent bien se garder de vanter la beauté du nouveau-né, et si une exclamation involontaire échappe à l'un d'eux, les autres s'empressent de cracher sur l'enfant et de s'écrier: *Scordha Calavardena* (ail de Calavarda, qui est considéré comme le plus efficace de l'Ile). Cette exclamation contient un énergique sous-entendu et signifie: "que l'ail de Calavarda pénètre dans tes yeux, pour en annuler la maligne influence!"

Lorsqu'on lave l'enfant pour enlever le sel, les parents jettent dans le bain des pièces de monnaie, qui sont un présent pour la sage-femme; mais nous devons plutôt voir dans cet usage un souhait de richesse en faveur du nou-

veau-né. En l'emmaillottant cette fois, on lui met sur le nombril un coussinet de toile détrempée dans du vin d'abord, ensuite dans du myrte ou du café en poudre; ce coussinet est destiné à empêcher l'excroissance du nombril et à prévenir la supuration. Le huitième jour, et après en avoir fini avec la mère, la sage-femme donne à l'enfant son dernier bain aromatique après lequel on le place pour la première fois dans son berceau, où on le laisse reposer pour quelques instants, entouré d'une infinité de petites bougies allumées par les parents qui assistent à la cérémonie. Un enfant premier-né trempe ensuite son doigt dans du miel et en enduit les lèvres du nouveau-né, en lui disant: " puisses-tu être aussi doux que ce miel!" La sage-femme s'avance alors, tenant un pain sous le bras gauche et un encensoir de la main droite; on lui donne l'enfant avec lequel elle va trois fois vers la porte de la chambre, en échangeant chaque fois avec les assistants, en son nom et au nom du nouveau-né, des saluts de congé et de retour. Elle encense toutes les images de la maison, et remet l'enfant à sa mère en lui souhaitant de le voir grand, sage et fort; ceci fait, elle ramasse tous les bouts de cierge qui brûlent autour du berceau, en fait trois croix, dont elle colle l'une au dessus de la porte, l'autre à côté du lit et l'autre sous les images des Saints. A partir de ce moment, c'est la mère qui doit exclusivement prendre soin de son nourrisson; il est rare que les Rhodiennes n'allaitent pas elles-mêmes leurs enfants.

Nous avons dit que l'ail jouait un grand rôle dans la médication du paysan; voici un fait dont nous avons été les témoins oculaires, et nous pouvons certifier que le

résultat en a été radicalement efficace. Un paysan déjà indisposé, obligé de faire une course de dix heures à pied, revient chez lui en proie à un terrible accès de fièvre; un médecin de nos amis qui se trouvait dans le village, muni de sa pharmacie portative, lui administre une double dose d'huile de ricin et lui en laisse une bien forte de quinine qu'il doit prendre le lendemain. Notre homme arrive en effet dans la matinée suivante; sa bonne mine réjouit le docteur qui en attribue naturellement tout l'effet à ses drogues; mais le paysan, souriant de cet air narquois particulier aux paysans du monde entier, le détrompe bientôt. L'huile de ricin lui ayant donné mauvaise bouche, il avait commencé par avaler une douzaine de figues d'inde en guise de correctif, après quoi il avait mangé un bon plat d'aubergines frites à l'huile, et arrosées d'une abondante aillade, remède souverain, qui avait coupé court à la maladie.

Si un enfant souffre de douleurs, la mère, pour les faire cesser, mâche quelques clous de girofle, et lui insuffle fortement son haleine dans la bouche pendant qu'il prend sa respiration; ou, chose plus rationnelle encore, elle lui fait avaler quelques cuillerées d'infusion de camomille.

Le remède usité contre les intertrigos et les paratrimmes des enfants est, nous pouvons l'assurer en toute confiance, des plus infaillibles, et ne nous paraît contraire à aucun principe hygiénique: on lave d'abord l'enfant avec du vin tiède, dans lequel on a fait infuser du myrte, et après l'avoir essuyé, on saupoudre les endroits échauffés avec du myrte séché au four et finement pulvérisé, ou bien encore avec du café en poudre. Il est rare que l'échauffe-

ment ne cède pas au bout de quelques heures.

Les contusions, les tuméfactions, sont soignées avec de l'oignon pilé, appliqué sur la partie malade, et nous devons convenir que l'effet en est très-efficace.

La soie nouvellement filée est un bon préservatif contre le mauvais œil et contre le hâle du printemps; aussi les femmes et les enfants ont-ils soin d'en faire des bracelets qu'ils portent jusqu'à la St. Jean, jour où ils les jettent dans le feu de joie que l'on allume devant chaque maison.

Disons à la louange des Rhodiennes, que l'usage du fard, si commun chez les dames Turques et chez les Grecques des autres pays, est rare parmi la bourgeoisie et tout à fait inconnu dans les campagnes.

Parmi les superstitions qui ont le plus de crédit à Rhodes, nous trouvons celle de la *ligature*, opération magique, œuvre d'un ennemi ou d'un rival, qui réduit à l'impuissance d'abord, entraîne au marasme, et finalement à la mort. La conviction à cet égard est si forte, qu'il n'est pas rare de voir la crainte produire tous ces effets sur les sujets les plus robustes. Naturellement, à ce mal comme à tous les autres, on a trouvé des remèdes; mais c'est surtout les *Papas* et les *Imams* (les Grecs ont volontiers recours à ces derniers), qui ont le plus de pouvoir pour délier le charme par leurs exorcismes. Si le papas n'y réussit pas avec ses prières, il lui reste comme dernière ressource le divorce légal.

La croyance aux revenants n'est pas moins vive, et vous entendrez assurer, avec la plus profonde conviction, que tel mort reparaît en revenant: *Katahanas*. Un prêtre requis

alors se décide à force d'argent, à exorciser le mort qui se permet de venir troubler la tranquillité des vivants. La cérémonie consiste à étendre sur le tombeau un habit du défunt; le prêtre, soutenu par deux gaillards qui doivent le tirer à eux dans le cas où le revenant le saisirait par les pieds, se promène sur le tombeau en récitant des versets de l'Évangile. La conviction est si profonde, que toujours a peur fait entendre un gémissement et ressentir un léger tremblement du sol, indice certain que l'esprit malin qui s'était emparé du corps du défunt l'a quitté, chassé par la vertu des exorcismes. Malheureusement les prêtres ignorants et crédules autant qu'intéressés, entretiennent toutes ces superstitions, et les confirment de leur autorité, au lieu de tâcher de les faire disparaître.

Nous retrouvons dans les malédictions quelques anathèmes du paganisme, tels que: *Na mi se parei o Haron*, (puisse Charon ne pas te prendre; c'est-à-dire puisses-tu ne pas passer le Styx); de même quelques cérémonies usitées dans les funérailles; c'est ainsi que, au lieu de la pièce de monnaie que les anciens mettaient dans la bouche du mort, droit de péage au rigoureux nautonnier, les grecs introduisent aujourd'hui un morceau de tuile (ancienne autant que possible), sur lequel ils gravent les cinq lettres appelées *Pendalpha*, monogramme des mots: "Ἰησοῦς Χριστὸς νικᾷ." Les repas funèbres sont remplacés d'abord par le pain et le vin que l'on offre aux assistants au sortir de l'Église, et ensuite, à certaines époques fixes, par les *Kolliva*, mélange de blé bouilli, de sucreries, de sésame, de grains de pomme de grenade, d'amandes, de persil &c., qui, bénis par l'officiant, sont distribués aux assistants;

en se servant, ceux-ci disent. *O Theos synchoresi-tou* que Dieu lui fasse miséricorde!

Dans les joies aussi bien que dans les douleurs revit encore plus d'un usage, souvenir du paganisme. Ainsi, comme les temples, l'église est transformée actuellement à certaines époques de l'année, le jour onomastique du Saint sous le patronnage duquel elle est placée, en lieu de réunion et de consommation. Le jour du *Panighiri*, on voit accourir les paysans de plusieurs heures de distance. Là amis et inconnus dansent au son d'un instrument à trois cordes, dont un archet orné de grelots tire des sons très-peu harmonieux; néanmoins cet instrument a conservé le nom de *Lyra*.

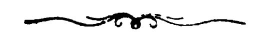
Le pas de la danse Rhodienne (*Rhoditicos*), est des plus simples: deux pas de côté du pied droit; un balancement en avant du pied gauche; cet exercice répété depuis l'ouverture jusqu'à la fin de la danse est, comme on le voit, passablement uniforme; mais ce qui lui donne une certaine grâce, c'est la parfaite régularité de mesure avec laquelle tous les danseurs exécutent ces mouvements, et l'apropos avec lequel ceux qui y veulent prendre part lorsque la danse est déjà ouverte, même les fillettes, saisissent le pas et la mesure. Le chef de file, un homme ordinairement, exécute des pas de fantaisie, des gambades, des entrechâts, des contorsions plus ou moins gracieuses; les autres danseurs se tiennent par les mains croisées devant eux; c'est-à-dire que le premier, le chef de file, à la main droit libre pour tenir et faire flotter un mouchoir au dessus de sa tête, en exécutant ses solos et ses contorsions; le second personnage, une jeune fille, sa prétendue géné-

ralement, a les doigts de la main droite passés dans la ceinture du chef de file, qui de sa main gauche, tient la main de la troisième danseuse: la seconde à son tour s'attache par le même geste à la quatrième, et ainsi de suite.

Les exécutants forment un demi-cercle, au centre duquel, à côté d'un bon feu de bûches qui sert d'illumination (car on danse en plein air), se tient le joueur de lyra, qu'accompagne parfois une *Tzambouna*, très-ressemblante à la Zampogna des Italiens, ou au Biniou des Bretons.

L'orchestre est payé par les dons volontaires des cavaliers et surtout du chef de file, ordinairement généreux lorsqu'il danse auprès de sa fiancée.

Il est curieux de remarquer que quelques vases retrouvés à Camiros, représentent des scènes de danse très-ressembantes au *Rhoditicos*, ce qui donne lieu de supposer que cette danse nationale remonte aux époques les plus reculées. Quant à la lyra, c'est un horrible instrument qui n'a rien de mélodieux que son nom; sur les vases dont nous venons de parler, elle est remplacée par les flûtes et les cymbales. Ceci prouve que les Rhodiens sont loin d'avoir fait des progrès dans le doux art de la musique.



GEOLOGIE, CLIMAT

AGRICULTURE, COMMERCE

&c.

CHAPITRE I.

ETUDE GEOLOGIQUE

Dans le Chapitre intitulé Topographie, nous avons attribué l'origine de l'Ile de Rhodes à un soulèvement volcanique ; mais nous nous sommes arrêtés subitement à l'entrée de la voie dans laquelle nous paraissions devoir naturellement nous engager. Plus d'un critique bienveillant nous fera donc observer que les notions géologiques par lesquelles est ici développée cette assertion, ne sont pas à leur place. Toutefois, si parmi nos lecteurs il s'en rencontre qui aient fréquenté ces Iles, ils comprendront les difficultés devant lesquelles nous avons longtemps hésité. Ici rien ne favorise les observations en éveillant la curiosité, en forçant l'attention ; aucune entreprise nécessitant des tranchées ou des forages profonds, ne met sur les traces du travail de la nature ; les instruments ne font pas moins défaut ; la routine a engendré l'inertie ; le commerce ab-

sorbe seul tous les capitaux ; l'agriculture n'en reçoit aucune part. Cependant combien ne gagnerait-elle pas, si on voulait faire jaillir des entrailles de la terre l'eau abondante qu'elle emprisonne, qu'elle offre trop facilement à sa surface pour ne pas encourager la paresse et l'indifférence ; trop parcimonieusement pour ne pas entraîner la ruine. L'aspect de ces vastes plaines abandonnées pendant dés saisons entières, ramène à la pensée les élégies que, par la lyre d'Ovide, Tellus adressait à l'Olympe. Dans une traduction de la *Ballade de Schiller*, l'éditeur a publié des tableaux dont le premier montre la morne terreur qui s'était appesantie sur le domaine des Chevaliers ravagé par le Dragon. Si cet épisode auquel nous avons donné une large place dans notre recit, est un mythe au jugement de la critique, cette science austère nous accordera du moins que l'imagination qui l'a enfanté, a, par une vue prophétique, peint dans une vive allégorie la torpeur du présent.

Pour suppléer à ce sommeil d'une activité qui occasionne ailleurs les découvertes géologiques, nous n'avons que l'action des tremblements de terre et les érosions des torrents ; la science exige des agents plus intelligents, et des travaux plus suivis. Nous devrons donc nous borner à une étude superficielle, il est vrai, mais indispensable dans un livre que nous voulons rendre aussi utile, et pour cela aussi complet que possible.

§ 1 FORME ET SUPERFICIE DE L'ILE

Dans la masse du sphéroïde terrestre, l'Ile de Rhodes

est pour ainsi dire le point géométrique; mais si resserrées que soient ses dimensions dans une maille du réseau géologique, elles fournissent néanmoins au calcul des données appréciables.

L'inclinaison de l'Ile sur l'Équateur forme un angle de 57°, d'Est en Ouest; redressons-la en la faisant tourner autour d'un point fixe, le Cap Coumbournou, jusqu'à ce que la ligne droite menée de ce point au Cap Prasonisi coïncide avec le Méridien de Paris, par 25°; l'arc de latitude intercepté entre les deux parallèles mesure 0° 42'; or 1' égalant 1K 666m, la longueur absolue de l'Ile est de 69K 997m. La ligne de la plus grande largeur, du Cap Monolithos au Cap Lardos, est de 0°20' ou 33K 320m; on voit par là que l'Ile mesure en longueur un peu plus que le double de sa largeur; ces deux lignes serviront de base à toutes les observations suivantes; mais nous ferons remarquer en passant, que celle de plus grande largeur forme sur le parallèle 36° 3', ou sur le parallèle du diaphragme de Dicéarque, un angle de 17°. Si nous rappelons cette ancienne ligne géographique, c'est parce que nos lecteurs savent qu'elle passait "sous la latitude de Rhodes, dans la direction des Colonnes d'Hercule à Thynæ", comme on le voit dans les systèmes d'Ératosthène et de Strabon; qu'elle servait de mesure à ces illustres géographes, et que le dernier, en la suivant à l'Ouest, avait deviné le nouveau Monde. *

Maintenant que nous avons redressé l'Ile perpendiculai-

* Cf. De Humbolt. *Cosmos* T. I.

rement à l'Équateur et au Méridien, il est facile d'analyser les lignes qui en composent la silhouette. Par 35° 4' de longitude, elle repose sur une base large de 8K 330m. formant avec l'équateur un angle de 39°. Sur cette base se développe un quadrilatère irrégulier, limité par une ligne partant du Cap Fourni au Cap Lardos; au dessus, un parallélogramme, dont la hauteur est de 3K 75, et dont un des côtés sert de base au vaste triangle dont le sommet est occupé par la ville.

Les côtes offrent une régularité remarquable de lignes, à l'O. principalement, et il est très-facile de mesurer la superficie de l'Ile; le quadrilatère comprend 243Kc 825,098; le parallélogramme 134Kc 892,855, et le triangle 754Kc 080, 997. C'est donc une superficie totale de 1132Kc 798,950. Partagée en deux versants par une chaîne longitudinale de montagnes, et par la perspective inclinée sur l'Équateur, l'Ile a la forme symbolique d'un soc de charrue avec son arête dorsale. La nature indique, impose même la destination de la terre qu'elle livre à l'homme; les anciens et, au Moyen-Age, les Chevaliers avaient compris et accepté qu'un peuple commerçant et jaloux de son indépendance, doit se nourrir par le travail de la terre; c'est ce qui explique l'immense population disséminée sur la surface de leur jardin. Mais un esprit mercantile et fénérateur a pris le dessus, et la population déjà si réduite, que l'Ile est devenue un désert, s'endette fatalement.

§ 2 SOULEVEMENT ORIGINAIRE. ÉROSIONS.

L'Ile de Rhodes n'a pas " la disposition habituelle des

îles volcaniques, en courbe, dont le côté convexe est tourné vers l'Ocean, et le côté concave vers le continent," disposition "très-caractéristique. * Il n'en faut pas conclure néanmoins à une origine contraire. Car le travail du feu intérieur a des effets multiples et variés. Ici rien de violent ne s'est produit; aucun pic ne présente l'aspect d'un vomitoire, à l'exception peut-être du Kéroniatis, auquel on serait tenté de donner une autre orthographe que celle usitée par la prononciation traditionnelle. Cependant si, à première vue, nous avons cru reconnaître un cratère dans l'entonnoir découpé à la crête du mamelon aride et rocheux, nous avons dû hésiter après réflexion; car nous n'avons pas rencontré la roche ignée, mais seulement une argile ferrugineuse que l'on rencontre encore sur la plage de Castellos et en d'autres endroits. Il est vrai qu'il n'est pas rare de ramasser des morceaux de lave; mais en général ils ont été travaillés; ce sont des débris de petites meules. Il y a aussi des gisements considérables de pierre ponce sur plusieurs points du rivage. La présence de ces minéraux s'explique autrement que par des éruptions locales. En effet les volcans éteints de l'Archipel ont jeté, et surtout celui de Nissiros encore en activité, continue à jeter dans la mer des roches en fusion; ces différentes roches solidifiées par une refroidssement subit, ont été ensuite charriées par les vagues, puis soulevées avec le fond de la mer à la hauteur où elles se trouvent au dessus du niveau des eaux.

* Credner. Traite de Geol. et de Pal.

La convéxité même opposée à la côté asiatique, et la plus grande régularité de la côte boréale avec l'inclinaison d'Ouest en Est, prouvent la lenteur avec laquelle s'est opéré ce soulèvement; car c'est la direction du vent dominant, et le travail de la mer est sensible d'une année à l autre à tout observateur qui établira son point de repère au Coumbournou. Toutefois l'effort volcanique dont l'Ile est le résultat, a été assez énergique pour pousser des aiguilles de granit jusqu'au sommet des montagnes. Il est évidemment marqué par leur aspect que le foyer principal d'action était au centre même de la longueur de l'Ile, sous le mont Atabyrus.

La direction ordinaire du vent a maintenu sur la verticale, et solidifié plus rapidement tout le flanc occidental et septentrional de ce limon, qui s'est au contraire affaissé librement et sans contrainte au S. et à l'E. La masse de cette première montagne comprime les forces expansives des gaz intérieurs, désormais soumis d'une part à la pression du vent, et de l'autre à celle de la première émersion; ils agissent selon une résultante qui prend la direction de la diagonale d'une parallélogramme, jusqu'à ce que l'effort dominant la résistance sur 36° 2' de latitude, et par l'effet de l'écoulement des eaux, se partage en deux branches, dont la principale, conformément aux lois physiques dont relèvent ces phénomènes, est celle qui s'allonge un moment au S-O., pour se replier en arc vers le S-E., toujours en obéissant au souffle du vent; l'autre branche, au contraire, se prolonge en ligne droite à l'E., aussi loin que la consistance du limon résiste à l'entraînement des eaux. Cette chaîne porte le nom de monts Skathi.

Au Nord de l'Atabyrus, le soulèvement prend la direction d'occident en orient sur 36° 16' de latitude; il en résulte une plus grande liberté d'affaissement du limon vers le N., quoique toujours combattu par les vagues; pris entre deux résistances contraires, mais inégales par la durée et par l'effet du refroidissement, ce courant quasi solide, obéit à la loi de la pesanteur, et forme deux versants opposés dont la ligne de séparation, commandée par le vent d'Ouest, mais contenue par une trop large base, s'allonge comme la bissectrice d'un triangle isocèle, vers le N.-E., inclinaison commandée par la force résultante. Le caractère propre de ces dernières élévations est de former des plateaux réguliers déchirés à pic, par les torrents dont nous allons maintenant étudier le rôle.

§ 3 ASSAINISSEMENT. ÉROSIONS.

Le parallélisme parfait des courbes de gravier, d'argile et de roche calcaire, montre une action calme et régulière, sauf en quelques points où l'on peut saisir un boursoufflement opéré peut-être à des époques postérieures. Par l'effet de la direction ordinaire du vent, tout le flanc occidental de cette montagne de limon s'est maintenu selon la verticale et solidifié rapidement, tandis qu'il s'est affaissé librement et sans contrainte au S., et plus à l'E.; l'immense quantité d'eau, entraînée par la loi de l'équilibre sur ce plan incliné ne lui a pas néanmoins donné l'aspect qu'il a maintenant; car en glissant sur une surface homogène

et dans des conditions à peu près égales de cohésion, cette eau aurait donné au sol une surface polie avec ces ondulations vagues et adoucies des coteaux qui détruisent la monotonie des immenses vallées; à ce premier travail de l'hydrostatique, à succédé celui plus violent des eaux pluviales.

L'observateur placé sur le sommet de l'Atabyrus voit en effet des déchirures profondes; les flancs abruptes des montagnes ainsi déchirées, prouvent que le travail d'érosion, commencé depuis tant de siècles, se continue encore de nos jours. Ce phénomène résulte donc de l'action érosive de l'eau; mais il est préparé par l'action chimique de l'acide carbonique. Une quantité considérable de ce gaz a été mise en liberté par la décomposition rapide, sous le chaud climat du Levant, des matières organiques soulevées avec le fond de la mer. Ce gaz, plus léger que l'eau, s'est combiné avec la roche calcaire dilatée par la chaleur de vaporisation de l'élément liquide, s'est opposé à la solidification de la roche neptunienne, et lui a conservé sa nature de sable et de gravier. Puis les vapeurs condensées, retombant avec violence sur le sol qu'elles avaient abandonné, mais moins pénétrable, le rongèrent superficiellement; alors, le gravier entraîné augmentant à mesure leur puissance érosive, ce furent de véritables avalanches de limon; en même temps l'équilibre était rompu; les cavernes creusées longitudinalement se remplissaient par les effondrements des couches supérieures; de vastes nappes glissaient, et tout cela, emporté par le torrent, retournait au fond de la mer pour élargir la base de la terre qui venait à peine de surgir des profondeurs de l'abîme.

Ce gigantesque travail que nous venons de suivre, se réalise encore tous les jours; les proportions seules ont changé; les collines qui ne forment pas un système suivi, mais des ondulations en quelque sorte indépendantes, marquent progressivement la marche décroissante du phénomène; la violence et la fougue ont fait place à un cours normal et calme. Néanmoins les eaux que les orages versent pendant l'hiver, concentrées dans un vallon en suivent la pente, et, se réunissent au pied des collines; elles pénètrent le sol très-perméable, en soulèvent une masse qui disparaît dans le courant, et élargissent un nouveau lit au fond des vallées, qui tendent à baisser d'un étage. C'est ainsi qu'après un de ces orages terribles, le paysan cherche vainement la terre qu'il avait cultivée; et nous avons été témoin du désappointement de M. Alfred Biliotti, lorsque, revenant à Calavarda, il voulut revoir les platanes séculaires sous l'ombre desquels il avait planté sa tente pendant les années qu'il avait consacrées à l'exhumation de Camiros. Il est vrai que toute cette terre n'est pas perdue; les tempêtes la refoulent vers le rivage, mélangée d'abord avec le gravier; une végétation maigre se dévoloppe, engraissant l'aride; les champs arables gagnent en largeur; le bourelet de ceinture retient les eaux qui forment des marais; les alluvions sucessives les exhaussent, et si le travail de l'homme s'ajoutait à celui de la nature, la superficie livrée à la charrue, croîtrait considérablement.

Les tranches vives de ces lits primitifs et de ceux qui se creusent actuellement, offrent l'aspect d'une puissante anatomie livrant aux regards la constitution du sol déjà classé

par son origine. Mais il convient d'en faire auparavant le relief, pour expliquer la marche suivie par la nature dans la formation et la stratification des roches.

§ 4 RELIEF DE L'ILE, HAUTEUR ABSOLUE, RELATIVE ET COMPARATIVE DES MONTAGNES.

Le travail de soulèvement et d'érosion que nous avons décrit, ne serait pas complet, si nous n'en suivions les effets, si nous n'en donnions l'intensité de bas en haut et réciproquement.

La carte de Spratt indique la hauteur relative en pieds Anglais ($2^m 30479$) des principales montagnes, c'est-à-dire leur altitude au dessus du niveau de la mer; il reste à déterminer leur hauteur absolue, c'est-à-dire à plonger jusqu'à leur pied; or les sondages qui ont été opérés sur les côtes, à 3 milles de distance en moyenne, ($4^K 828^m$), nous permettent de réaliser ce calcul avec précision. On nous fera peut-être observer que cette ceinture est trop étroite pour donner une mesure matériellement exacte; mais ne peut-on pas supposer plutôt que, si plus au large, il faut filer plus de sonde, c'est qu'au delà des limites dans lesquelles nous nous renfermons, il y a d'autres montagnes dessinant des vallées ultérieures, et n'appartenant pas ditement à la masse de l'Ile.

Un tableau comparatif est la méthode la plus explicite pour faire comprendre à nos lecteurs l'importance géologique de ces mesures qui sembleraient n'avoir d'autre interêt

que celui d'une détail géographique. Les degrés dont nous nous servons sont calculés d'après le méridien de Greenwich, que nous avons dû adopter sur notre carte. On sait que la valeur relative des montagnes correspond à ce qu'on est convenu d'appeler l'altitude accidentée du sol au dessus du niveau de la mer ; la hauteur absolue est le prolongement de leur verticale jusqu'à une profondeur limite dans les eaux.

MONTAGNES	LONGITUDE		LATITUDE		SONDAGES		HAUTEUR	
	Deg.	Min.	Deg.	Min	Occi.	Orien	Relat.	Absol.
Paradisi	28	8	36	23	296	299	281	577
Coskinou	28	15	36	23	314	238	186	424
Coumoully	28	10	36	21	213	274	417	691
Ladhico	28	15	36	19	245	357	164	521
Aphandou	28	12	36	18	197	357	344	701
Hochlacona	27	56	36	18	197	356	521	718
Aghi-Elia	27	58	36	16	259	293	799	1058
Spérioli	28	2	36	16	259	293	647	906
Château Castellos	27	50	36	16	248	292	154	402
Koutzouthey	28	5	36	15	193	192	568	760
Tzambica	28	11	36	14	228	339	300	839
Elias	27	50	36	13	186	338	536	724
Ataïros	27	54	36	12	267	366	1240	1507
Archangélos	28	9	36	12	299	330	526	856
Houghla	28	3	36	10	137	265	351	616
Akramity	27	47	36	9	243	283	825	868
Kalatho	28	4	36	8	329	168	369	535
Asclipio	27	58	36	4	219	338	276	606
Skathi	27	50	36	1	265	315	567	832
Prophilia	27	53	36	5	109	330	494	603
Horokia	27	49	35	58	197	265	308	505

L'altitude moyenne des montagnes est 470m ; à ce chiffre ajoutons la profondeur moyenne des sondages (267m), et nous obtenons pour évaluation du travail volcanique une verticale de 737m.

A cette profondeur sous-marine où nous prenons la base

des montagnes rhodiennes, l'Ile mesure en chiffres ronds 1700 kilom. c., c'est-à-dire que les érosions l'ont élargie d'une ceinture dont la surface égale 568 kilom. c.

Les grandes profondeurs sont beaucoup plus rapprochées de la côte méridionale que de la côte occidentale, et il doit en être ainsi, puisque le vent ramène sans cesse à celle-ci le limon que la mer reçoit, tandis qu'elle emporte au large celui qui lui arrive du Sud. C'est pourquoi l'Ile, comme nous l'avons dit, s'élargit sensiblement au N-O.

Tombant des trois systèmes principaux de hauteurs auxquels nous avons réduit le soulèvement, les eaux ont fourni cinq vallées, dont la principale est naturellement dominée par l'Atabyrus. Elles sont toutes à l'altitude de 0^{m}, et même les dernières eaux coulent dans le lit des torrents au dessous du niveau de la mer et disparaissent par l'infiltration et l'évaporation.

§ 5 CONSTITUTION DU SOL.

Au sommet des montagnes occidentales une croûte durcie de roche calcaire terreuse accidentée de trancades profondes, fournit la pierre à bâtir, de qualité très-variable comme l'épaisseur de la couche. Cette pétrogénie s'explique par l'hydratation, non pas que le minéral constitutif soit très-soluble dans l'eau pluviale; "mais cette faible solubilité est compensée par l'énorme quantité d'eau qui circule dans les roches calcaires;" or n'oublions pas que celle dont nous parlons contenait une grande partie de carbonate

de chaux provenant de la destruction des coquillages calcaires; c'était donc à l'origine un spath dolomitique qui fut " dissous lentement et emmené par les eaux." *

Cet enlèvement continu du carbonate de chaux détermine la structure poreuse et caverneuse de la roche dolomitique et en même temps, la destruction des coquilles calcaires qu'elle contenait. Plus tard, l'action des eaux se faisant encore sentir mais ne trouvant plus l'élément soluble, les parties dolomitiques se sont déposées à l'état cristallisé dans les pores situés plus profondément. La transformation s'est donc opérée de haut en bas; et c'est ainsi que la roche stratifiée, riche en fossiles, est devenue nettement cristalline et a perdu sa stratification.

Avant de descendre du sommet des montagnes, notons le marbre que l'on rencontre sur l'Atabyrus, sur l'Akramity et sur les montagnes de Lindos; le premier mérite à peine d'être classé dans les marbres; les autres sont plus fins, généralement bleus, quelquefois blancs ou porphyriques.

Pour expliquer la présence accidentelle de cette variété, nous emprunterons encore la théorie de métamorphisme de Credner. Des roches d'une température plus élevée se sont fait jour au milieu des calcaires compactes et les ont transformés en un marbre grenu qui n'a pas d'ailleurs entièrement perdu l'apparence de la stratification, ni les traces de restes organiques. Ainsi les maisons de Sianna et des villages environnants sont bâties avec des plaques de

* Credner. T. de Geol. et de Pal.

marbre, qu'il suffit d'amener sur leur tranche verticale à une coupe régulière ; à Lindos comme à Sianna les pièces travaillées sont marquées des cavités laissées par les coquillages fossiles.

Cette croûte de rocher suspendue au sommet du flanc des montagnes comme des murailles de hautes forteresses, est sillonnée de fentes profondes, couvre de vastes cavernes, est forée enfin de puits plus ou moins réguliers dans leur forme cylindrique ; ce dernier accident a son explication de nos jours encore sous les yeux d'un observateur attentif. En effet à Rhodes, comme partout où la nature a conservé sa liberté d'action, dont l'intensité a seule diminué, le temps présent explique le temps passé. Or au pied des chutes d'eau et des rapides, c'est-à-dire là où le torrent n'a pas encore un lit proprement dit, quand les eaux sont gonflées et boueuses, on peut voir ce limon tourbillonner dans un mouvement circulaire sur le fond d'argile durcie, et creuser des chaudières sphériques ; remontons à l'origine, et voyons non plus un limon de sable, mais de roche désagrégée, rude, précipitée plutôt que conduite, rongeant comme une lime l'obstacle qui la retient, mais se polissant et rejetant de ce laboratoire des galets arrondis.

Toutes les couches inférieures à ces rochers sont régulièrement stratifiées ; c'est une argile calcaire sablonneuse et blanche. Sur les monts Levkopodha, Sperioli et Castellos, nous avons pris des échantillons qui, soumis à l'analyse, ont donné du fer ; dans quelques autres le cuivre et le plomb ont manifesté leur présence. La chaux, l'alumine et la silice en complètent la composition. Enfin nous

avons recueilli un échantillon de houille collante et grasse, de bonne qualité.

Puisque nous avons nommé les galets, parlons tout de suite de ceux qui se sont arrêtés sur les étages inférieurs des montagnes; ils forment des rochers appelés poudingues et qui se réduisent d'autant plus facilement qu'ils gîsent à une altitude plus grande; quant à ceux qui ont été entraînés jusqu'au niveau de la mer, ils sont stratifiés selon plusieurs couches successives, séparées par des couches d'alluvion plus ou moins épaisses; enfin les dernières alluvions ont amené des montagnes durcies, débarrassées de l'excès minéral, et couvertes de végétation, un sol arable, d'une profondeur très-irrégulière, il est vrai, mais très-riche, sur une grande étendue.

Avant de suivre ces vallées creusées et remplies tour à tour par les torrents, nous terminerons nos observations sur la pétrologie, en étudiant les rochers qui opposent une barrière à la mer. Ce sont encore des poudingues, mais dont les pièces constitutives sont reliées par une pâte ciliceuse dans laquelle le chlorure de sodium ou sel marin est entré avec la chaux. Ce ciment naturel acquiert une dureté impérissable qu'il communique aux cailloux plus friables; ceux-ci se polissent et s'usent sous le pied des bêtes de somme; mais le tuf résiste; en quelques endroits la pâte en excès a fait disparaître entièrement les galets, et s'est durcie avant la décomposition des coquillages descendus des montagnes ou rejetés de la mer. Le secret de la nature a été saisi depuis de longs siècles par l'intelligence de l'homme; puisqu'il a su composer avec les mêmes galets ces pavages très-anciens semblables à ceux que l'on fait

encore aujourd'hui, et que l'Europe adopterait avec profit, nous ne voulons pas dire pour les rues, mais pour les cours, les trottoirs et les entrepôts.

§ 6 CONCHYLIOLOGIE.

Comme en général les formations marines, le terrain crétacé de l'Ile est pauvre en fossiles végétaux; les coquillages au contraire s'y montrent en nombre considérable non seulement de sujets, mais même de variétés. Voici la liste de ceux que nous avons rencontrés jusque sur le sommet des montagnes, selon la classification de M. Elie de Beaumont.

TERRAIN DE TRANSITION :	*Silurien* :	Orthis Testudinaria
	Devonien :	Terebratula Adrieni
		Leptœna Murchisosi
TERRAIN SECONDAIRE :	*Trias* :	Lima Lineata
		Terebratula communis
		Mytilus eduliformis
		Pecten decoratus
		Pecten tubulifer
		Emarginala, Goldfussii
	Lias :	Lima Gigantea
	Oolithe :	Lima proboscidea
		Ostrea dilatata
	Cretace :	Ammonites variés
TERRAIN TERTIAIRE :	*Eocene* :	Cardium porulosum
	Miocene :	Pectunculus terebratularis

TERRAIN TERTIAIRE : *Miocene* : Pectunculus glycimeris
Helix Moroguesi
Conus Mercati
Pliocene : Murex (variés)
Bulimus Calverti
Cerithium giganteum
Cerithium plicatum

Tels sont les spécimens que nous avons vus à la surface du sol ; une étude spéciale et faite avec la longue expérience et la sureté de vue qu'exige cette science des fossiles, permettrait de donner un tableau plus complet. De notre part, il serait téméraire de vouloir en dire davantage ; n'ayant pas sondé les bassins carbonifères de l'Ile, il nous est impossible de parler de végétaux fossiles ; nous n'avons trouvé non plus aucune trace de vertébrés ; ceci ne doit pas d'ailleurs surprendre relasivement aux mammifères, puisque l'Ile n'est pas due au démembrement d'une terre continentale. Quant aux squelettes de poissons, on en rencontrerait peut-être, si, comme nous l'avons dit, des terrassements révélaient les mystères que ce sol tient cachés peus ses entrailles.

§ 7 HYDROGRAPHIE.

L'Ile n'est pas à proprement parler arrosée par un fleuve ; la disposition longitudinale des montagnes et leur escarpement ne permet pas à l'eau de se frayer un chemin prolongé par des sinuosités multipliées. Cependant l'eau,

est abondante, et l'on n'en connaît certainement pas tous les réservoirs.

Ce n'est pas un phénomène ordinaire que sur une surface aussi restreinte, dont les sommets ne se couvrent jamais de neige, et ne forment aucun vaste bassin pour retenir et conserver les eaux de la pluie, il sourde néanmoins tant d'eau jusqu'à 700m de hauteur. Si les sources font défaut parfois, il a suffi de creuser à une profondeur de 50 ou 60m au plus, pour rencontrer leur courant souterrain qui va jaillir au pied des montagnes, dans les vallées et jusque dans le sable de la plage, au dessous du niveau de la mer, sans presque prendre un goût saumâtre. Le fait est d'autant plus remarquable, que beaucoup des îles de l'Archipel sont privées de cet élément de première nécessité. S'il faut en donner une explication, nous supposerons que l'Ile fortunée de Rhodes est placée au dessus d'un courant sous-marin naissant dans les sommets neigeux du Taurus et du Liban, et que son sol très-perméable agit à la manière d'un puits artésien. Après ces explications générales, abordons la topographie des sources et la divison des versants, au nombre de sept, et des bassins sillonnés par les principaux torrents du Nord au Sud.

I VERSANT DE MONT S. ÉTIENNE : deux bassins.

1o *Bassin de Rhodes*. L'Isthme occupé par la vile et les faubourgs ne possède que des sources et des puits insuffisants, sinon à l'alimentation, du moins aux exigences d'une bonne culture. Ce n'est qu'au délà des faubourgs à l'E. que les pentes du M. St. Étienne déterminent deux bassins. Le premier est sillonné par un torrent alimenté par les eaux qui naissent dans les plus hauts sommets de

Sandrouli, se dirigent vers le N. sur plus de 2 K^m en ligne droite pour se replier subitement E. S. E. au bassin de Zumbullu, et se jeter dans la mer au dessous du pont de Coskinou. La vallée, sur la rive gauche, est envahie par un sable aride, tandis qu'elle s'étend en plage fertile jusqu'au second torrent qui tombe du flanc oriental de la montagne, coule parallèlement au premier jusqu'à son embouchure, distante de 8½ Kil au Sud.

2° *Bassin de Coskinou*. Le village de Coskinou est entre deux ruisseaux, qui, avec l'habileté et l'activité des habitants, contribuent à le rendre le plus prospère de l'Ile. Le premier vient d'Asgourou, reçoit deux affluents sur sa rive droite, et a un cours de 3 Kil.; le second sort au dessous du village, et n'arrive à la mer qu'après avoir été grossi des eaux qu'il reçoit par deux lits du promontoire Vodhi.

II. VERSANT EST DE LA CHAINE CENTRALE : 4 bassins.

1° *Bassin de Kalithies*. Un lit partant de Tshaïr conduit sur un parcours de 8½ K des eaux ne tarissant jamais; il reçoit un seul affluent qui amène celles partant de trois autres points. La vallée est ensuite arrosée par le torrent de Galathia dont l'embouchure est à 2 kilomètres plus bas. De la même montagne sort un ruisseau moins large, mais plus important par son cours de 5 kil., et qui se jette dans la mer à 800^m au dessous du précédent.

Le *Psalidho-potamos*, est formé de deux cours d'eau dont l'origine est sur les hauteurs de Koumouly et de Levkopoda. C'est un fleuve intermittent de 8½ Kilom. de longueur, et dont l'embouchure est à 3½ Kil. au dessous du précédent.

2°. *Bassin d'Aphando*. Le Phasouli ne tarit jamais; car

il est alimenté par six sources dans les montagnes de Psithos, et deux dans celles d'Aphandos ; aussi la vallée est-elle très-fertile ; (cours 12 Kil.). Parallèlement court le Loutani, de même longueur, qui descend des monts Lima et Spérioli. L'embouchure de ces deux fleuves est séparée par une vallée large de 2 Kilom. Puis le torrent de Tzambica qui ne déverse à la mer que les eaux pluviales en excès dans la plaine.

3o. *Bassin d'Archangelos.* Le cours d'eau de l'Pétronia, fourni par le Stronghilo et les montagnes d'Archangélos, a une extension de 6 Kil. et est assez fort pour mettre en œuvre un moulin, et assez abondant pour subvenir aux nécessités des Poteries de Pétronia.

4o *Bassin de Malona.* Le torrent que l'on rencontre ensuite est celui de Malona (cours 20 Kil.) ; grossi de toutes les eaux qui tombent des montagnes de Platania et d'Apollona, il traverse un plateau élevé très-fertile ; les deux affluents se réunissent à 3¼ Kil. du rivage ; une saignée naturelle conduit avec régularité l'eau qui fait tourner un moulin ; le courant principal ne conserve pas assez de force, à cause de la largeur de son lit, pour être utilisé à cet effet ; mais quatre autres moulins sont mis en mouvement par un affluent de la rive gauche. La grande vallée occupée par les villages de Malona et Massari est d'une fertilité remarquable ; la forêt qui les couronne au centre de l'Ile profite aussi de cette eau abondante.

De toutes les hauteurs principales de l'Atabyrus et de Aghios-Elias, se réunissent les torrents qui par des embranchements inextricables forment le terrible Gaïdouras, c'est-à-dire l'ânier, parcequ'il engloutit souvent l'homme

avec sa monture, lorsque la prudence et l'instinct combinés ne les arrêtent pas. Les terrains accidentés qu'il traverse expliquent sa violence; il ne répand d'ailleurs que peu de fertilité sur les plaines sablonneuses; son cours est de 22 Kil.

Enfin le territoire de Kalathos est arrosé par 4 torrents de peu d'importance; mais leurs eaux mises en communication pourraient enrichir ce terrain assez maigre.

III. VERSANT SUD-EST : 2 bassins.

1°. *Bassin de Lardos*. Deux courants principaux descendent l'un d'Alaërma et l'autre d'Aghios Isidoros; ils suivent des lignes parallèles et ont une longueur de 15 et 12 Kil.; malgré les autres torrents qui la sillonnent, cette plaine est aride.

2°. *Bassin de Yennadhi*. L'Asclipianos-potamos a ses sources dans les montagnes d'Istrios et Prophilia; il arrose une magnifique vallée sur un cours de 13 Kil. Le Yennadhios-potamos coule à 1½ Kil. au dessous; il traverse le village de Vati dont il fertilise les terres plantées d'oliviers.

Après avoir franchi quelques petits torrents, on rencontre le Moros-potamos, fleuve fou, provenant des monts Skathi; la vallée depuis Messanagros jusqu'à la mer lui doit un peu de fraîcheur. Les monts Skathi et les Horakia donnent encore naissance au Plimmyrios-potamos, fleuve aux inondations, qui répand en effet ses eaux gonflées, avec beaucoup de liberté dans la vallée où nous avons supposé que devait être autrefois Kyrvi.

Aux environs de Catavia sont d'immenses marais dont le trop-plein forme le ruisseau qui porte le nom du village.

IV. VERSANT SUD-OUEST.

Après quelques torrents qui tombent immédiatement des monts Skathi dans la mer, on entre du S. au N. dans la profonde vallée qui pénètre jusqu'à Aghios-Isidoros, et reçoit les eaux qui coulent de ces montagnes et de l'Akramity. Le village d'Apollakia est traversé par un fleuve formé de la jonction des eaux arrivant d'Aghios-Philimonas, à peu de distance d'Istrios, par un lit sec hors de la saison des pluies ; des hauteurs qui dominent Aghios-Isidoros, par le Meghas-potamos dont le cours est de 15 Kil.; du Siannitis-potamos, dont les sources multiples fournissent un plein courant de 9 Kil., et font tourner avec celles du Meghas-potamos, cinq moulins. Cette magnifique vallée, par des travaux d'irrigation, deviendrait un riche pâturage.

V. VERSANT OUEST DE L'AKRAMITY ET DE L'ATABYRUS.

On comprend, en examinant la carte, que les cours d'eau ne peuvent avoir que très-peu de longueur. Cependant les vallons, celui de Vassilica surtout, sont très-verdoyants, grâce aux sources nombreuses qui humectent le terrain.

VI. VERSANT NORD-OUEST.

Du mont Elias descendent des eaux abondantes qui traversent le territoire de Castellos et arrosent des vallons d'une fertilité luxuriante. La jonction de plusieurs torrents de l'Atabyrus et de Ketallah, fertilisent la splendide vallée de Langonia. De Nanes, un vallon étroit descend jusqu'à la mer, et forme le lit d'un torrent alimenté avec les pluies par des sources de bonne eau.

VII. VERSANT NORD.

La ligne de faîte est si régulière, qu'il n'y a plus lieu de distinguer des bassins. Dans la plaine de Salahos, se réunissent les eaux justement estimées de Foundoukly venant du Spérioli, et celles de plusieurs autres sources. Aussi ce village serait-il certainement le plus riche verger de l'Ile, si l'on développait la science de l'horticulture chez le paysan, et s'il avait en même temps la facilité de venir vendre ses produits. La même fertilité s'étend jusqu'à Calavarda.

Le torrent de Fânés est presque toujours à sec; mais celui de Soroni, qui prend sa source à Dhimilia sous le Spérioli, recueillant un grand nombre d'affluents, roule de l'eau pendant toute l'année; il a 9¼ Kil. de longueur.

Au pied du village de Tholos, coule un fleuve important qui descend de Kalamona, Kalopetra et Levkopodha; bien que se desséchant pendant l'été, il forme à son embouchure des marais assez étendus.

De la montagne de Levkopodha qui tient beauceup d'eau en réserve, tombe un fleuve qui, pendant l'été, n'a qu'un faible courant; la vallée entre Damatria et Maritza est de bonne culture.

Le flanc occidental du mont Paradisi, fournit quelques cours d'eau épuisés dans les vergers de Villanova; les sources de Koufà et de Vary en particulier, donnent une valeur considérable aux propriétés qu'elles alimentent.

Entre le mont Paradis, Coumoully et le Philerme, se développe la vallée de Maritza, sillonnée de mille courants qui se réunissent au dessous de Bastida et viennent se jeter

dans la mer au dessus de Cremasti. La terre est de bonne qualité et propre à la grande culture.

De Mandra-Boghasy et de Candilly descendent les eaux de sources nombreuses; mais ces eaux se perdent sans être utilisées, faute d'une canalisation intelligente; il en est de même des sources de Mixy et de Santourly qui forment deux bassins très-humides, et des vallons fertiles. On ne rencontre plus ensuite sur le flanc du mont St. Étienne que deux fontaines où se désaltèrent les animaux et qui se perdent immédiatement dans la mer.

Cinq canaux connus sous les noms de Santourly, Zumbullu, Suléiman-Pacha, Redjeb-Pacha et Hunkiar, devraient alimenter la ville et les faubourgs; mais négligés depuis longtemps, ils laissent fuir l'eau, et si des travaux nécessaires ne sont pas exécutés avec promptitude, la disette ne tardera pas à se faire sentir. Il est vrai qu'en 1856 la Sublime Porte avait alloué une somme de 100,000 piastres pour la réparation de toutes les fontaines de l'Ile; mais cet argent s'est fondu non dans l'eau, mais entre les mains de ceux qui étaient chargés de son emploi. L'administration locale paraît plus soucieuse aujourd'hui, et le service des eaux sera simplifié et assuré, si, comme nous l'espérons, le curage du grand canal est mené à bonne fin.

Après cette étude un peu fastidieuse peut-être, malgré sa briéveté, on comprendra combien le Rhodien a tort de se plaindre de l'aridité du sol; il ne doit accuser de la sécheresse qui décourage ses efforts et anéantit son travail, que l'inertie coupable dans laquelle il s'endort; *aide-toi, le Ciel t'aidera*, est un proverbe sans valeur, on n'en accepte

que la seconde partie avec une sorte de fatalisme, en la traduisant par le cri de : *Dieu est grand!* Nous dirons plus loin comment l'ignorance lui fait chercher à l'épuisement des terres cultivées un remède plus pernicieux que le mal, puisqu'il va jusqu'à tarir le ciel en quelque sorte, et à livrer l'eau qu'il lui verse aux ardeurs du soleil.

CHAPITRE II.

CLIMAT

Le climat de l'Ile de Rhodes a été célèbre de tout temps; c'est en effet un des meilleurs, non seulement des pays méditerranéens, mais du monde entier; il ne se passe pas, même en hiver, un jour sans que le soleil échauffe cette terre qui le comptait au nombre de ses divinités les plus vénérées, tandis que, pendant l'été, les fraîches brises de la mer neutralisent l'ardeur de ses rayons.

Les poëtes de la Grèce et de l'Italie ont à l'envi vanté le climat de Rhodes : *Laudabant alii claram Rhodon*; dit Horace * et Lucain ** : *Claramque relinquit Sole Rhodon*.

* Liv. I. Ode VII.

** Liv. VIII V. 248.

La température moyenne varie entre 20 et 30 degrés centigrades pendant les plus fortes chaleurs, et descend difficilement à 0° pendant l'hiver ; nous pouvons même dire que s'il arrive à 5°, c'est accidentellement. La neige, presque inconnue, blanchit parfois le sommet de l'Atabyrus, mais le soleil le délivre bien vite de ce manteau insolite.

Presque tous les voyageurs qui ont passé par Rhodes, ont été séduits par son climat; laissant de côté les poëtes tels que M. de Lamartine, les enthousiastes tels qu'Eschine, citons les impressions de M. le Vte de Marcellus: "Rhodes est l'Ile que j'aime, dit-il,...... son climat tiède en hiver, rafraîchi pendant l'été par des brises régulières, son ciel si pur et si brillant, en font aujourd'hui comme autrefois le plus délicieux séjour:-Jamais, disaient les Grecs des temps passés, un jour ne finit à Rhodes sans y voir le soleil ...... Je le répète, Rhodes est ma terre favorite."

" Ille terrarum mihi præter omnes
Angulus ridet."

" C'est là que vont mes vœux et mes regrets. C'est là que je voudrais aborder, si le flot des révolutions doit me jeter loin de mon pays ; et quel homme, depuis cinquante ans, n'a pas chaque jour mêlé cette triste prévision à ses rêveries ! C'est là, même sans révolutions, que je voudrais revenir : il est si facile et si doux d'y vivre ! Après tant d'années, je songe encore avec bonheur à la maison que j'y habitais, et que je n'hésitai pas à acheter, tant Rhodes s'était associée à mes chimères et me semblait devoir jouer un rôle dans mon avenir ! Qui donc ne m'eut envié un tel asile ? "

“ Qu'on se figure dans les faubourgs, ou plutôt dans la campagne qui sépare la citadelle de la mer, une grande maison à deux étages ; d'immenses galeries percées de mille fenêtres, pour y recevoir plus de cette lumière si resplendissante, plus de cette agréable fraîcheur, comme aussi pour mieux jouir de ces nombreux aspects sur l'entrée du port, les îles d'Asie, la ville et les montagnes : un beau jardin, clos de murs élevés, dont une porte ouvre sur une plage isolée : des oranges et des limons, mûrissant toute l'année auprès de quelques palmiers ; des figuiers, des vignes, chargés des fruits les plus abondants......; eh bien! ce beau jardin, cette grande maison, ils furent à moi; j'en eus la propriété pour *cent louis*, deux mille quatre cents livres de France...... Je cédai mon acquisition à M. le Marquis de Rivière, dont la famille possède encore cette charmante retraite.”

Si modéré que soit ce récit, il comporte aujourd'hui quelques observations : La maison n'est plus qu'un amas de tristes décombres ; une seule chose rappelle qu'elle a appartenu autrefois à la famille de Rivière, et que par conséquent c'est bien celle dont parle M. de Marcellus ; ce sont les armoiries qui en surmontent la porte branlante avec cette devise : BELLICÆ VIRTUTIS PRÆMIUM ; quant au jardin, les ronces et les orties ont remplacé “ les orangers, les figuiers et les vignes chargés des fruits les plus abondants.”

De tous les faubourgs, le Néohori est évidemment le seul qui réponde à ce tableau séduisant ; les autres abrités par le mont St. Étienne de la brise d'Ouest, ont une température plus pénible à supporter. Du reste la chaîne des

montagnes partage l'Ile en deux climats très-différents, dont l'influence est bien marquée par la végétation ; les moissons et les fruits de la côte méridionale devancent de quinze jours ceux de la côte opposée.

Sous un ciel aussi pur, et dans de telles conditions climatériques, on comprend que les maladies endémiques soient étrangères. La peste y a bien été importée à diverses reprises; mais ses effets peu désastreux ont été aussi de courte durée. Cependant il serait imprudent de séjourner dans quelques-uns des villages occidentaux pendant l'été, sans prendre des précautions que l'hygiène recommande partout ailleurs dans les mêmes conditions. Les torrents conservent en plusieurs endroits, surtout dans les terrains argileux, des eaux stagnantes chargées de détritus qui entrent vite en décomposition ; après une chaude journée, le serein condense les miasmes, et l'imprudent qui reste hors de la maison pour respirer un air rafraîchissant, absorbe le principe d'une fièvre intermittente, peu dangereuse, mais de longue durée. A cette imprudence s'ajoute souvent celle de boire l'eau du torrent; même quand elle est limpide et fraîche, elle peut-être nuisible, si on ne la corrige pas avec un peu d'eau-de-vie ou quelques gouttes de vinaigre ; le café léger est encore un préservatif efficace, auquel on doit joindre une grande sobriété relativement aux fruits. Enfin il est toujours facile d'éviter de s'arrêter dans les village qui inspirent une crainte plus ou moins fondée.

Nous ne voudrions pas laisser à nos lecteurs la pénible impression qu'ils ont dû éprouver lorsque nous avons parlé de la léproserie ; car presque tous les malheureux atteints

de ce mal horrible, sont étrangers à Rhodes; ils viennent y chercher non pas un remède, mais le soulagement d'une eau abondante et pure qui leur manque dans les îles de Symi, Halki, Calymnos &c. Ces pauvres gens vivent de la charité publique très-généreuse à leur égard; peu de paysans se rendant au marché, passent sans déposer dans la sébille des lépreux quelques fruits ou légumes.



CHAPITRE III.

FLORE, FAUNES, PECHE.

Sous un ciel si pur, à la faveur des rayons d'un soleil toujours riant, d'une brise marine fécondante, et des eaux douces qui descendent des montagnes, la nature, livrée à elle même, répand avec profusion les trésors variés de ses productions végétales. Ici encore nous n'avons pas la prétention d'épuiser le travail; mais nous ne voulons négliger aucun des charmes qu'offre l'Ile de Rhodes au touriste savant. Si la marche est pénible dans les vallées et les plaines découvertes, le courage et les forces se retrempent sous l'ombrage des forêts de conifères qui couvrent encore un quart environ de la superficie; le pin maritime y domine presque exclusivement; autrefois elles fournissaient le bois nécessaire à la construction des vaisseaux, et jusqu'à nos jours elles alimentaient les chantiers de Constantinople. La variété de cyprès aux branches naissant hori-

zontalement du tronc, compose l'essence de quelques autres forêts, tandis que son congénère, le pyramidal, est isolé.

Le revenu forestier, le plus assuré pour un pays, puisqu'il procure le travail et ne court aucun risque, tend à disparaître ; malgré des lois très-sévères et la présence d'un Inspecteur, la destruction gratuite, ou inspirée par un intérêt mal entendu, réduit tous les ans la superficie boisée.

Un autre arbre non moins remarquable par son produit, et plus majestueux encore que le pin, trop peu multiplié cependant, c'est le chêne vélanède ou vallonée; on ne le trouve qu'isolé; l'yeuse ou chêne-vert s'élèverait aussi en haute futaie, s'il était soumis à une taille théorique. Mais le véritable luxe de la végétation est dans le platane; comme il fait bon se reposer sous son ombrage et boire à la source qu'il couvre ! Nommons le Térébinthe qui ne demande qu'un peu de culture pour donner une résine abondante et de valeur; le Caroubier, digne d'être multiplié, non seulement pour l'exportation de ses gousses, mais aussi pour la nourriture des animaux, trop souvent réduits à la famine; l'Olivier sauvage, le Peuplier blanc dont la feuille cotonneuse reflète la lumière comme un miroir d'argent; le Palmier qui ne donne que des dattes peu savoureuses, l'Alisier et la Raquette ou figuier d'Inde qui arrive à des proportions monstrueuses et donne des fruits recherchés.

Les montagnes non occupées par les forêts, se revêtiraient de basses futaies qui seraient une ressource réelle et un ornement, si l'intelligence en dirigeait l'exploitation,

si le Rhodien ne s'était pas fait une loi de jouir vite et sans travail. Le lentisque, l'arbousier, le myrte, le laurier-tin, le laurier-rose, et le laurier-sauce; l'arbuste de la famille des ménispermées qui produit la coque du Levant, la Spina-Christi, le bois-joli, les ajoncs, l'aubépine, le genêvrier et les genêts, sont les variétés qui ne demandent que la liberté de vivre. Les bruyères, le thym, la sauge et mille autres plantes sous-ligneuses, jettent leurs racines dans les trancades, et rendent à la terre par leurs feuilles desséchées, la substance qu'elles lui ont prise. Près du rivage, le tamarix exerce au gré du vent la souplesse de ses rameaux élégants, et la réglisse envahit les plaines labourables.

La flore herbacée est représentée par la belladone, la scammonée, la mauve, la petite centaurée, la camomille et les amaranthes ; une nombreuse variété d'orchidées, entre autres le salep et le limodore; de renonculacées; d'anémones; d'antirrhinées; de solanées, particulièrement la jusquiame et le verbascum; les orobanchées pullulent; le bugle, la menthe, le lamier et l'acanthe, représentent les labiées : les euphorbes, les linaires, la pariétaire, et surtout les cyclamens; le capillaire noir et beaucoup d'autres fougères; les Immortelles garnissent le sable, les murailles, les rochers. Complétons enfin cette nomenclature par les Iris et les Safrans, les Narcisses, l'asperge sauvage, le muscari, l'ornithogale, beaucoup de liliacées, les asphodèles, la pervenche et trois variétés d'arum dont l'un, au port élancé, à la tige maculée et à la feuille divisée en lobes profonds, exhale une odeur cadavéreuse; les joncs, les roseaux. Les cryptogames poussent le luxe jusqu'aux truf-

fes, mais elles sont de médiocre qualité ; enfin les crassulacées vont des plus modestes au puissant aloès qui élève jusqu'à cinq mètres son élégante ombelle.

Des papillons aux plus riches couleurs : le paon du jour, des coléoptères revêtus d'un bronze éclatant, des longicornes élégants, des diptères légers, habitent ce monde des fleurs ; mais ce dernier genre règne surtout par le cousin qui trahit son approche et par le moustique muet plus redoutable encore ; un autre fléau dont souffre le Rhodien, l'étranger surtout, résulte de la trop féconde famille des rhinaptères, des puces, puisqu'il faut les nommer. La famille des orthoptères compte à Rhodes différentes sauterelles dont la présence n'est pas nuisible, à moins qu'il n'arrive des funestes émigrations de l'Égypte ; des mantes prie-Dieu, qui font la joie des enfants ; celle des grillons fournit la courtilière, le désespoir des fleuristes ; comment oublierions-nous la cigale insouciante, le cancrelas fétide, la scolopandre et le redoutable scorpion ?

Mais passons bien vite au gibier pour donner satifaction aux chasseurs. L'heureux temps n'est plus où la sévère police des Chevaliers imposait une sage réserve à cette passion pour l'empêcher de se généraliser, et une trêve pour l'endormir ; la chasse est libre, malheureusement, car elle tend à la destruction. Si l'on ne poursuivait que les fouines et les belettes qui ravagent les basses-cours, grand bien en résulterait ; on abandonnerait même au plomb meurtrier quelques rares renards, mais on regrettera bientôt ces cerfs que les Chevaliers avaient importés et même le lièvre ; les perdrix rouges n'habitent plus guère que les retraites les plus inexplorées jusqu'ici, mais où l'on

commence à les traquer ; le paysan enlève les œufs, et pour ménager sa poudre il tire rarement au vol ; il attend à l'affût la compagnie près de la source où elle vient s'abreuver, et la décime d'une seule décharge. La tourterelle bleue habite les bois, où la réjoint pour un moment sa sœur la tourterelle blanche à collier, aimée des Turcs; une autre, portant collier aussi, vit à l'état domestique dans la ville ; les grives sédentaires fréquentent les campagnes avec le merle et la huppe. Le passage des bécasses pendant l'hiver, quand ils est favorisé par un temps humide et froid, excite l'ardeur générale ; incalculable est parfois le nombre des victimes ; au printemps, le moineau voyageur d'abord, le becfigue plus tard, fournissent encore une occasion aux amateurs ; la caille ne s'arrête pas à Rhodes dans ses migrations ; elle y est indigène, mais peu multipliée.

Tous ces oiseaux ont leurs ennemis dans la gent emplumée, car les faucons, les éperviers, les gypaëtes, planent sans cesse, cherchant leur proie ; le corbeau, la corneille, le hibou, le grand-duc, et la pie-grièche, séjournent habituellement ; le vautour et le milan stationnent ; contrairement à l'assertion de Pline: *Rhodus aquilam non habet,* * l'aigle habite les pics solitaires les plus elévés ; tandis que l'alouette commune et la calandre, le motteux, le proyer, l'hirondelle et la sirène, remplissent la vallée de leurs gazouillements stridents ; que le chardonneret roule ses notes aigües sur le buisson ; et que le rossignol lui répondant du plus épais des bosquets, fait taire le verdier, le linot, la

* X. 41.

mésange, le rouge-gorge et la timide bergeronnette.

Le rivage est habité par le bécot, la macreuse, la mouette et le goëland; le canard n'est que de passage aussi bien que le flammant, le pélican et les grues dont les vols dérobent quelquefois le ciel comme un nuage.

Parmi les reptiles, on remarque une grande variété de serpents et surtout de couleuvres inoffensives dont quelques-unes sont très-grandes; les serpents venimeux sont rares, et contrairement à l'assertion du colonel Rottiers, l'aspic cornu ou ammodite y est inconnu. Mais par contre les lézards, les salamandres et un ophidien très-dangereux, sur le nom duquel nous ne sommes pas fixés, mais que l'on désigne ici sous le nom de serpent-soleil; vivant sous terre, il n'est redoutable qu'au laboureur assez imprudent pour le toucher.

La mer, surnommée la poissonneuse, fournit de l'excellent poisson, dont les espèces les plus communes sont : le scare noir et rouge, le picarel, le pageau, la murène, la perche, le mulet, le spare, le rouget, le goujon, la girelle, le sargue; les squales connus sous le nom de chien de mer; une variété du genre scorpion; la vive, à la piqûre caustique, mais à la chair ferme et délicate; enfin l'élops que Pline (L. IX, c. 79) place sur la même ligne que les loups du Tibre et les murènes de Sicile.

Les requins communs viennent quelquefois rôder le long de la côte, et ont causé quelques rares accidents. Les crustacés sont représentés par peu de langoustes, le crabe commun, le poupart, l'araignée de mer, la crevette.

Les mollusques comprennent les polypes, la pieuvre, les sèches et le calmar.

On trouve parmi les coquillages marins le nautilus, la came, le buccin, la pucelage, le lépas, les limaces de mer et enfin l'oursin dans toutes ses variétés; mais, malgré l'assertion de Pline * affirmée par M. Guérin, ** l'huître fait entièrement défaut, à moins que ces auteurs n'aient voulu parler du spondyle assez commun.

Les eaux de Rhodes contiennent aussi l'ortie de mer, curieux zoophyte que les indigènes mangent en friture, l'étoile de mer, le cheval marin, et, outre le corail dont nous avons déjà parlé, des éponges fines et grosses dont la forme et le tissu sont très-estimés.



* XXXI, 47.
** Page 46.

CHAPITRE IV

AGRICULTURE

Disons-le bien haut : c'est avec découragement que nous entreprenons de parler de l'agriculture rhodienne. Cet art, le plus digne de l'homme, et le plus efficace aussi pour assurer le prospérité publique, est négligé avec un tel dédain, que l'habitant de la ville croit le travail de la terre humiliant, et que nous avons été les témoins de sa stupéfaction en voyant des fils de bourgeois s'y livrer pendant leurs récréations. De telles dispositions morales font prévoir que nous allons tracer un triste tableau de l'état des choses.

Faisons connaître d'abord le partage de la propriété ; car le mode de partage n'est pas indifférent à la culture des terres. Il y a trois catégories principales :

1°. Les *Vacoufs*, ou donations en faveur des mosquées et autres établisements pieux ; $^{2}/_{10}$ de la superficie cul-

tivée.

2° Les *Arzi-Miris*, terrains de l'État, dont l'usufruit héréditaire est concédé aux particuliers, mais l'État en dispose, quand le tenancier les a laissés pendant trois ans sans culture ; ces terrains comprennent $5/_{10}$.

3° Les *Mulks*, propriétés privées, qui passent en d'autres mains par dots, héritages, ventes à l'amiable ou aux enchères, sans que le consentement de l'Autorité soit nécessaire. La propriété privée est donc réduite aux $3/_{10}$ de la terre.

Les champs Vacoufs sont de petites terres, ou mieux des enclos, dont le fermage est acquis à une famille par un loyer anticipé versé au moment de la prise de possession, et une redevance annuelle, mais bien minime. Ces biens, par le fait de leur origine, environnent principalement la ville ; ce sont les jardins livrés à l'ignorance horticole.

Les Arzi-miris sont une quasi-propriété, et, vu leur étendue, ils sont le véritable domaine propre à l'agriculture, mais dont s'empare le premier venu moyennant une redevance annuelle. Les Arzi-miris sont donc très-morcelés, et confiés sans la garantie nécessaire de la fortune et de l'activité intellectuelle du prenant pour féconder la terre.

Quant à la propriété privée, elle n'a d'importance par son étendue qu'entre les mains de quelques personnes, généralement des Turcs, aux ancêtres desquels de vastes terrains ont été concédés à l'époque de la conquête. Mais ces heureux propriétaires sont, les uns trop nonchalants, les autres trop pauvres en fonds, pour se livrer eux-mêmes à la culture. Ils partagent donc leur domaine en petits lots,

et le voilà par le fait réduit aux fâcheuses conséquences du morcellement général; car tout paysan possède un autre lambeau, qu'il cultive avec celui qu'il tient du propriétaire indifférent ou incapable, moyennant une redevance en nature sur le produit du sol, et souvent il ne le tient qu'annuellement.

Ainsi partagée, qu'est devenue cette terre dont Pindare célébrait la fertilité? n'est ce pas un amère dérision de le rappeler? Cette terre qui nourrissait encore au Moyen-Age presque exclusivement de ses produits une population considérable, morcelée comme elle l'est, récolte aujourd'hui à peine le quart du grain nécessaire à ses 30.000 habitants.

La petite exploitation ne comporte pas l'acquisition d'un matériel perfectionné, répondant aux exigences des saisons; la bêche et la houe la plus primitive sont les seuls instruments mis en usage pour écorcher le sol à quelques centimètres de profondeur, quand il est détendu par les pluies automnales qu'on attend donc comme l'élément nécessaire pour ouvrir le labour. Nous devons expliquer ici ce que nous disions à la fin de notre étude hydrographique. Les pluies sont plus tardives, plus intermittentes et de moins longue durée qu'autrefois, ce qu'il faut attribuer au déboisement; les nuages ne se condensent plus, ou le vent les emporte avec rapidité; l'eau déjà diminuée s'écoule librement, au lieu d'être conservée par les feuilles mortes, auxquelles les premières chaleurs printanières l'emprunteraiênt pour la laisser retomber sur les champs ensemencés. En conclusion, le labour n'est possible que trop tard; tout le travail se présente en même temps; l'intérêt privé le divise; cependant les houes et les bœufs sont en petit nombre; la

vivacité caractéristique de la nonchalance mise au pied du mur, fait face à la difficulté; en un jour une superficie immense est dite labourée, aussitôt ensemencée; mais la plante est encore faible lorsqu'arrive le printemps sans pluie; le brise-motte, le rouleau, sont inconnus, et l'on étonne le cultivateur quand on lui dit qu'une perpétuelle sollicitude doit suivre ses espérances.

Stérilisée par la sécheresse, la terre est en outre épuisée faute d'engrais. Si le paysan recueille les immondices de ses animaux, c'est uniquement pour la culture des légumes qui exigent ce luxe. Du reste, il ne fait pas de litière, la paille étant donnée en nourriture aux animaux, et personne, ni dans la ville ni dans la campagne, n'a souci de recueillir ce dont on fait partout une industrie, un commerce et un revenu municipal important; faut-il ajouter que la propreté en ferait son profit?

Si la paille est donnée aux animaux, c'est qu'il n'est pas admis que la terre soit occupée en fourrages; l'homme comprend trop bien qu'elle lui manque, et c'est pourquoi, au lieu de refaire les champs épuisés en concentrant ses forces et ses sueurs, il brûle et détruit les forêts et les broussailles; il croit, en s'agitant sur une plus grande surface, réaliser le même bénéfice, tandis qu'il n'a fait que dépenser plus de temps et de semence. C'est à tort qu'on se plaint de la nature du sol; car il produit un blé indigène d'excellente qualité, et exempt d'ivraie. S'il rend peu, il ne faut l'attribuer qu'à la mauvaise culture; peut-être aussi n'y a-t-il pas échange de semence de provenance suffisamment éloignée. Enfin il est probable que l'intelligence réussirait à acclimater d'autres variétés qui, l'une ve-

nant à manquer, pourrait être semée plus tard et réparer le mal ; mais ceci exigerait que les premières semailles fussent achevées dans l'automne.

Le système d'assolement commandé par une routine aveugle et opiniâtre, compromet aussi la fortune du cultivateur. Il est basé sur la culture triennale par tiers de la terre arable ; c'est-à-dire que le tiers consacré une année à l'ensemencement, reste deux années ensuite en jachère. Les animaux y trouvent, il est vrai, assez pour ne pas mourir ; c'est le pacage public, qui doit suppléer à l'absence presque absolue de fourrages ; car quelques enclos seulement sont abandonnés à la production spontanée d'un trêfle sauvage mélangé de folle avoine, le plus souvent consommée en vert. Si le paysan en fait sécher un peu, c'est en général pour le vendre ainsi que la paille qu'il croit avoir en excès ; puisque la terre libre et la montagne sont livrées à l'appétit de ses animaux. Sous ce rapport, l'étendue supplée donc encore à l'intelligence et au travail; les fourrages de longue durée, et ceux de deux ou d'une année, sont inconnus ; c'est que pour les produire, il faudrait faire quelques avances et travailler ; ces fourrages rendraient à la terre la substance que les céréales ont absorbée, mais la prévoyance ne pénètre pas aussi profondément ; tout espoir est-il perdu pour le blé, on jette de l'orge ; quant à l'avoine, ni son grain ni sa paille ne sont estimés ; à tort ou à raison, nous ne le savons pas ; mais c'est une idée fixe qu'elle engraisse les animaux en les débilitant.

La seule raison qui justifie ce système d'assolement est le déni d'argent à l'agriculture, et c'est le troisième mal

dont elle souffre. Le placement pour l'exploitation de la terre est rejeté en principe ; et comme le paysan, seul cultivateur, ne récolte ordinairement que le strict nécessaire pour l'entretien de sa famille, après qu'il a retiré de sa récolte la part du fermage et de la dîme, il n'arrive jamais, même dans les meilleures années, à faire des économies. Le grand propriétaire, s'il est capitaliste, supplée avec usure à la pauvreté du laboureur, en hypothéquant le produit de la semence qu'il fournit ; ce marché entraîne un intérêt ruineux ; car on lui livre 2 kilés pour 3, ou plus généreusement 3 pour 4 ; c'est-à-dire dans le premier cas 50 et dans le second 33 pour cent ; l'agiotage y trouve mieux son compte encore : le blé doit être livré sur l'aire au mois d'Août ; les cours sont-ils bas ? le prêteur refuse le payement en nature et exige de l'argent au cours de ses avances, spécifié dans l'obligation.

Il n'existe malheureusement pas de Crédit foncier proprement dit, car on ne peut pas donner ce nom à la caisse tenue par le Gouvernement ; d'autre part, le revenu agricole est trop bien apprecié à sa nulle valeur, pour que le prêt à 12 °/₀, intérêt légal du pays, lui soit affecté.

Cependant le prêteur, en choisissant son client avec prudence, courrait beaucoup moins de risques que dans les téméraires entreprises commerciales qu'il favorise ou qu'il provoque. Mais, dira-t-on, le paysan est de mauvaise foi; si on le juge sur les difficultés que lui créent ses banquiers ordinaires, on constatera en effet qu'il est rarement en état de s'acquitter ; pour être juste, il faut en même temps approfondir la situation qui lui est faite ; alors on comprendra facilement que des prêts qui auront pour objet d'amé-

liorer le travail et de le rendre plus productif, qui laisseront en même temps une large part de bénéfice au paysan, ne le réduiront pas à l'extrémité, le réhabiliteront, contribueront à l'enrichir, et par conséquent à faire progresser l'agriculture. Car si le prêt est à long terme surtout, et amortissable, le matériel de culture sera multiplié et complété; au travail triennal de la terre succédera le travail annuel avec l'assolement par tiers en céréales et en fourrages.

Une autre lacune préjudiciable au producteur, c'est celle d'un marché public. Chaque paysan, aussitôt qu'il a ensaché son grain, pressé de recueillir un peu d'argent pour subvenir à de nouveaux frais, vient l'offrir de porte en porte, et, à cause de l'encombrement, on lui impose la baisse; des spéculateurs courent les villages les plus éloignés; ils connaissent mieux encore la misère qui pèse sur les familles, et leurs achats sont opérés avec un agiotage écrasant; s'il y avait au contraire un entrepôt et un cours public, on comprend que les intérêts sacrés des producteurs seraient, par leur entente commune, mieux défendus. C'est à tort que le consommateur s'élèverait contre cette théorie; l'ignorance seule, ou une spéculation tyrannique oserait se féliciter de la ruine du cultivateur, qui a pour conséquence forcée celle de l'agriculture; au contraire le négociant sérieux et le propriétaire intelligent jouiront de sa prospérité qui augmentera les recettes du premier et garantira le revenu du second.

Enfin l'agriculture souffre du mauvais état de la voirie, à l'époque principalement où ses produits doivent être transportés. Il faut des journées multipliées pour faire

arriver du champ à l'aire et de là à la ville, à dos d'âne ou de mulet, des charges qui n'excèdent pas 50 et 80 Okes, quand la distance n'est pas grande, ni le chemin trop difficile. Il y a donc là une perte de temps considérable, que le Mutessarif Salih Efendi a voulu faire tourner au profit du travail. C'est le seul Gouverneur qui n'ait rien promis à la population, lorsqu'il prit possession de son poste, mais qui par contre ait voulu faire quelque chose ; à force d'énergie et de persévérance, il a commencé une route carrossable, devant faire le tour de l'Ile en suivant la ligne des villages du littoral, et relier ensuite à cette route principale les villages de l'intérieur par des chemins vicinaux. On y a travaillé pendant un temps avec une certaine activité sous la surveillance d'une commission mixte, à la tête de laquelle se trouve l'infatigable Capandji Zadé Mehmed-Aly Efendi. Mais parviendra-t-on à achever ce travail ? ... C'est là une question à laquelle l'avenir seul peut répondre ; car l'entreprise rencontre, outre les difficultés qui entravent tout en Turquie, le mauvais vouloir des gouvernés, même des plus intéressés dans la question, surtout lorsque, conformément à la Loi, ils doivent fournir leur prestation personnelle ou pécuniaire de quatre journées par an.

Pas trop de zèle, disait M. de Talleyrand, et pourrait dire aussi la Commission au Gouvernement supérieur qui, méconnaissant l'expérience de celle-ci, nomme un ingénieur à vues hautes mais disproportionnées aux ressources, et qui agit à l'insu et sans le concours des commissaires. L'initiative locale a, par cette immixtion imprévue et indépendante, rencontré ensuite des sous-ingénieurs d'aventure

qui, sans contrôle, comme sans mandat connu, ont gaspillé les fonds et compliqué la situation, au point que les travaux suspendus seront difficilement continués.

On blâme avec raison la critique pour la critique, c'est-à-dire celle qui semble ne s'attacher qu'à signaler le mal, sans indiquer le remède, Au morcellement de la terre il est difficile d'opposer le système de grand fermage; car il n'est pas dans les mœurs du pays qu'une partie de la population travaille en domesticité; supposons même qu'un cultivateur hardi voulût monter une grande culture, il aura immédiatement à lutter contre un obstacle presque insurmontable dans la main-d'œuvre; ce n'est certainement pas le prix élevé des journées à la campagne : 7 piastres (Fr. 1. 50) pour un homme, 4 piastres (F. 0. 85) pour une femme, ce sont les fréquentes interruptions imposées au travail par les jours fériés en dehors du dimanche, et de quelques autres solennités qui font partie intégrante du Christianisme.

A cette difficulté, ajoutons une certaine dose de paresse naturelle et une vanité ridicule d'indépendance. Donc au lieu d'un remède violent, nous proposerons l'association du paysan; la chose est facile; car les mêmes besoins le réunissent, et d'ailleurs les familles qui composent un village sont peu nombreuses, et en général la paix et la sympathie règnent entre elles. Nous n'avons pas à développer ici les conditions, le réglement pratique de cette association du travail; mais nous sommes persuadés que l'idée serait facilement mise en exécution, si, d'accord avec le paysan, les propriétaires et les capitalistes la comprenaient, s'en emparaient, et s'ils consentaient à faire expliquer quelques

livres théoriques d'agriculture.

La confiance qu'inspire une association bien organisée, amènerait l'argent nécessaire à l'achat du matériel; les animaux nourris à l'étable, fourniraient du fumier; plus de fourrage permettrait d'élever des vaches; le sainfoin surtout donnerait une abondante provision; au pacage serait substitué le parcage cloisonné; enfin le bailleur de fonds intéressé comme actionnaire, ne redouterait pas un marché avec cours de place; et mille industries naîtraient pour la fabrication et l'entretien du matériel. Mais l'immense avantage qui en résulterait, ce serait de multiplier les productions; car les terres maintenues en fertilité recevraient successivement le sézame, le coton, et la pomme de terre si justement appelée le pain du pauvre; nous croyons qu'on essaierait aussi avec succès le chanvre et le lin; du reste celui-ci y a certainement été cultivé, car il en croît spontanément une belle espèce. Quant au dernier mal que nous avons signalé, l'imperfection de la voirie, il est bien évident que l'effervescence du travail et la prospérité en auraient vite raison.

Protégé et enrichi au lieu d'être victime, le paysan, qui n'est pas foncièrement chicaneur, serait bien plus ponctuel dans ses engagements, et de son côté le capitaliste, régulièrement payé, y trouverait son compte mieux qu'il ne le fait aujourd'hui. Nous proposons ces observations à la sérieuse attention des capitalistes Européens, obligés de placer leurs fonds au 3 °/o ou au 5 °/o.

Le système actuel entraîne la dépopulation; car ruiné, toujours de plus en plus endetté, le paysan n'a d'autres ressource, après la chicane, que l'émigration, et c'est

généralement à cette dernière qu'il donne la préférence. Sa destination de prédilection est la ville ou les environs d'Aïdin, où il trouve à exercer sont métier de maçon ou de laboureur pendant deux ou trois ans ; il y fait quelques économies qui lui permettent de rentrer dans l'Ile pour y payer ses dettes, acheter une paire de bœufs de labour et reprendre son ancienne vie, sauf à contracter de nouvelles dettes à la première mauvaise année qui se présentera, et à repartir encore pour Aïdin. Il arrive aussi souvent que l'émigrant malheureux, obsédé par le souvenir des créanciers qui épient son arrivée, oublie qu'il a laissé à Rhodes femme et enfants, et renonce à tout esprit de retour. C'est une des raisons auxquelles il faut attribuer la décroissance progressive de la population.

Un des éléments de l'agriculture dont nous n'avons parlé qu'incidemment, c'est le bétail; s'il apporte son contingent au progrès, il n'est toutefois florissant qu'à la condition de jouir d'un progrès antérieur; or il est nécessairement à Rhodes peu nombreux, et très-débile, et c'est à le multiplier, à l'améliorer, que devra être consacré le premier argent destiné à l'agriculture. Le laboureur a pour auxiliaires des bœufs ; la race est de petite taille, mais bien proportionnée, sobre par nécessité, et d'un naturel très-doux. Les vaches demandent à être remplacées, sinon comme race, du moins comme sujets, pour fournir à la charrue des animaux plus vigoureux et plus susceptibles d'un travail forcé, et pour donner une plus grande abondance de lait. Or celles qui existent actuellement sont trop débilitées ; il faut aussi les amener en grand nombre, pour faire sur place l'élevage des bœufs. En gazonnant un peu

les plateaux, le problème sera résolu ; alors le lait, le beurre et le fromage ne feront plus défaut sur l'Ile ; l'on ne souffrira plus désormais de la disette de la viande ; car dans l'état actuel, la boucherie ne se fournit de gros bétail que de l'Anatolie, d'où la prohibition légale d'exportation ne laisse venir que les animaux impropres à la reproduction, vieillis et amaigris ; cette tolérance est ensuite entravée par le temps qui ne permet pas toujours les communications au gré des besoins.

Le mulet sert de bête de somme ; la race en est belle, mais étrangère au pays, ce qui en augmente considérablement le prix ; aussi n'y a-t-il que les paysants les plus heureux ou les plus audacieux qui puissent user de ses forces. Les autres, et c'est le très-grand nombre, possèdent un âne ; soit dit sans ironie, il foisonne donc à Rhodes, et il est indigène. La race en est vraiment curieuse par sa petitesse, et par sa force hors de proportion. L'entretien n'en est pas bien dispendieux ; quand ils n'ont pas à travailler ils errent en liberté sur les montagnes dépendant de leur village ; on va les y chercher quand on en a besoin ; immenses sont les services qu'ils rendent aux paysans pour le transport des produits et pour le foulage des grains. Cet indispensable compagnon du Rhodien, se vend de 5 à 20 francs ! Une race d'ânes un peu plus grands que les indigènes, a été importée de l'étranger. Ceux là se vendent plus cher.

Après les animaux déstinés au travail, l'agriculture exige des troupeaux de moutons, et surtout de chèvres qui, dans les montagnes réusissent mieux, et dont l'engrais est très-riche. A Rhodes il y a bien quelques petits

troupeaux de brebis dont on vend les agneaux au lieu de les laisser croître comme moutons; cependant la spéculation serait avantageuse; car la chair de ceux qui échappent à la mort anticipée; acquiert une bonne qualité et ne prend pas l'odeur désagréable de la laine comme celle de l'Anatolie. On devrait donc décupler au moins les troupeaux et continuer l'élevage.

Nous ne ferons pas la même observation pour les chèvres, bien inférieures à celles de la côte voisine, à moins qu'on ne veuille en améliorer la race; autrement le propriétaire ne réussira plus à en augmenter le faible rendement.

Les porcs, assez abondants, pourraient l'être plus, s'il y avait des pommes de terre et du grain pour les engraisser; mais le paysau dédaigne les premières, et récolte à peine de l'autre pour ses besoins, Toutefois il n'y a pas à développer cet élevage sur une grande échelle; car le climat ne permet de manger de cette viande que pendant trois mois d'hiver; il est vrai qu'une meilleure nourriture remédierait au défaut de la chair molle et sans saveur; et puis la charcuterie bien exercée, produirait des jambons et autres salaisons, qui peuvent être mangées impunément en toute saison.

Mais cet animal ne vit aujourd'hui que d'herbes et d'immondices, au gré de son instinct, et en telle liberté que, dans le Sud de l'Ile surtout, il n'est pas rare d'en rencontrer vivant avec des chèvres et des taureaux égarés, à l'état sauvage. Le turc, on le sait, partage la profonde aversion du juif pour le porc; il ne faut donc attendre de sa part aucun effort tendant à en améliorer la race et le

produit.

En résumé, pour obtenir ce double progrès, il faudra que la culture mieux entendue, et plus étendue non pas en superficie, ce qui la ruine, mais en herbes et racines fourragères, apporte à la nourriture des animaux un contingent à celle que la spontanéité de la nature ne donne qu'insuffisamment.

La question des troupeaux amène un mot sur la race canine; celle qui est répandue dans les villages descend de bonne et ancienne lignée, mais très-abâtardie; toutefois, bien dressés par le paysan, les chiens chassent le lièvre surtout avec habileté. Saurait-on les dresser à conduire et à garder les troupeaux? Nous l'ignorons.

La basse-cour dont les fermières d'Europe savent tirer un si grand profit, est à l'état rudimentaire; les poules la composent seules. Elles sont généralement de petite taille, mais productives; les coqs indigènes sont loin de justifier l'assertion de Pline; ils sont, dit-il, très-braves et ne naissent que pour la guerre et de continuels combats: *Quidam galli ad bella tantum et prœlia assidua nascuntur, quibus etiam patriam nobilitarunt, Rhodum ac Tanagram*. Appel sérieux au progrès; car des négociants de Paris ont écrit pour demander des œufs.

Les abeilles de l'Ile méritent d'être mentionnées. Le miel qu'elles produisent, quoique brun, est de bonne qualité; il est surtout réputé pour son parfum aromatique, et il n'est pas aujourd'hui au dessous de son ancienne renommée; aussi sommes-nous persuadés que quelques notions d'apiculture seraient bien comprises par le paysan, et qu'il s'attacherait à augmenter ses ruchers, pour répon-

dre aux demandes du commerce relativement au miel et à la cire qui est aussi de bonne qualité.

La culture maraîchère est l'objet d'une plus grande attention de la part du paysan; il déploie une persévérance, une énergie très-louables à lutter contre la sécheresse du climat. Les potagers sont bien engraissés, bien cultivés et habilement disposés en rigoles pour conduire l'irrigation; aussi le succès répond-il certainement à tout ce travail, et ne procure cependant qu'un maigre profit. Pourquoi ? En voici les raisons. Le paysan est à la fois cultivateur et jardinier, deux choses inconciliables; car la culture potagère ne souffre pas d'interruption dans le travail; libre des soucis d'une exploitation relativement grande, et qu'il aurait confiée à son voisin cultivateur, auquel il consacrerait d'ailleurs des journées rétribuées, le maraîcher forcerait son jardin à produire une plus grande variété de légumes ou de fruits, et surtout obtiendrait les primeurs et les arrière-saisons, à l'aide d'un matériel de chassis et de paillassons. Or qu'arrive-t-il aujourd'hui ? Après être restés inoccupés pendant une partie de l'hiver, tout-à-coup, et tous en même temps, les paysans se précipitent dans leurs jardins; ils cultivent la terre, et sèment à l'envi des fèves et quelques petits pois; pendant une semaine ou deux le marché en sera encombré, le prix en sera très-bas, et la marchandise disparaîtra. Il faut attendre ensuite la maturité des tomates pour manger un légume; les concombres, les courges, les aubergines et les gombots apparaissent en même temps; on ne connaît que deux mauvaises qualités de haricots mangés verts en cosse. Alors il y a surabondance et profusion; cela joint au temps

perdu pour apporter en ville une charge vendue pour quelques piastres, fait que le travail est à peine compensé. Il en sera de même pour les melons, les pastèques, les potirons et les choux, ces derniers connus seulement pendant l'hiver; car de tous les légumes on ne cultive qu'une seule variété, et pour tous la production est simultanée; donc successivement, prodigalité et privation. A tous ces maux qui atteignent le producteur et le consommateur, il serait très-facile d'apporter un remède; dans chaque village il y a maintenant des jeunes gens qui savent lire; il suffirait de leur procurer un traité élémentaire et pratique d'horticulture; les femmes surtout prendraient sur elles le travail moins fatigant, partagé avec leurs enfants, et seraient heureuses de voir la prospérité entrer au foyer.

Il est à désirer que l'on pratique sur une grande échelle l'artifice pour la conserve de tomates; c'est une pâte qui persiste pendant deux années, quand elle est préparée dans de bonnes conditions; le vase entamé ne redoute rien de la lenteur de la consommation, puisqu'il suffit d'en remplir un ou deux contenant environ 2 Kilogrammes de pâte, pour les besoins d'une famille; c'est qu'en effet il n'en faut que la grosseur d'une noix pour garnir un plat déstiné à 5 ou 6 personnes; l'exportation en serait donc avantageuse, vu le prix élevé de cette denrée en Europe.

Relativement à l'horticulture, nul n'a le droit de se plaindre de la nature du sol; car l'oignon y réussit très-bien, et l'on connaît ses exigences. La production en est considérable, et serait par l'exportation la source d'un bon revenu, si le maraîcher était en avance d'argent. Aux

légumes que nous avons nommés, et dont on peut augmenter les variétés avec succès et avec profit, on ajouterait facilement avec non moins de certitude de réussite, l'asperge, le gros artichaut, la carotte, les choux de printemps, en même temps que les salades presque inconnues.

Pour terminer ce qui concerne le revenu de la terre, il nous reste à parler de l'arboriculture. Les arbres qui composent les vergers, sont le mûrier, le grenadier, l'oranger, le citronnier, le figuier, l'olivier, l'abricotier, le cognassier et le rosier, auxquels nous ajouterons la vigne dont les plants occupent une étendue assez considérable.

Le mûrier tend à disparaître à la suite des fléaux qui ont frappé les magnaneries; on doit le regretter; car planté en bordure des chemins, il procurerait un ombrage très-utile indépendamment du double bénéfice qu'on peut retirer de son feuillage. Si les vers à soie ont découragé les éleveurs, on doit en accuser l'indolence de ceux-ci qui n'ont pas assez lutté contre le mal en recourant aux graines exotiques, et en améliorant le système vraiment élémentaire, qu'une longue prospérité faisait croire infaillible. En attendant de nouveaux efforts, nous réclamerons en faveur du mûrier, et nous dirons qu'on doit récolter la première feuille afin d'en développer une seconde; ces deux récoltes fourniront un excellent fourrage; la taille triennale, en faisant avorter les fruits, ne multipliera pas l'engeance redoutable des moustiques. Enfin la construction navale y trouvera abondamment le bois dont elle a besoin.

Le grenadier donne des fruits magnifiques et de très-bonne qualité, mais qui ne rapportent qu'un revenu insi-

gnifiant.

Les orangers, les citronniers, les bigaradiers, sont de belle venue, et le mandarinier n'a pas démenti les espérances qu'il a fait concevoir. Ces arbres semblent atteints depuis quelques années d'une maladie qui a tous les caractères de l'anémie. On devrait certainement les soumettre à l'examen d'un spécialiste; la science, en découvrant la nature du mal, saurait peut-être en indiquer le remède, qu'on appliquerait avec zèle; car l'Ile perdrait avec ces arbres non seulement un de ses ornements les plus poétiques et les senteurs qui parfument la brise, mais aussi un revenu considérable.

Les figuiers produisent en grande partie l'alimentation du Rhodiote, et cependant il reste encore une large part au commerce. On compte au moins quinze variétés, dont les fruits se succèdent depuis fin Mai jusqu'en Décembre; ce n'est donc que pendant une moitié de l année qu'on est obligé de recourir aux figues sèches. La préparation en est trop peu soignée; autrement elles feraient bonne figure dans les desserts européens.

La fructification exige une précaution inconnue partout ailleurs; le figuier, arbre dioïque, ne transmet pas directement par le transport mystérieux de la nature, la substance fécondante d'un sujet sur l'autre; il faut cueillir la figue mâle et la suspendre aux branches de l'arbre destiné à être fécondé; cette nécessité donne une grande valeur à ce premier fruit.

L'olivier règne, et à bon droit, car il prospère, et son feuillage conserve à l'Ile pendant l'hiver un manteau de verdure qui réjouit la vue, pour l'attrister quand les autres

arbres ont revêtu une parure plus éclatante. Mais occupons-nous du fruit. Si l'on soumettait comme en Europe l'arbre à une taille habile, il est probable qu'il fructifierait plus régulièrement. La récolte spontanée n'est assurée que tous les deux ans; le fruit est conservé dans la saumure pour être mangé tel, ou servir de garniture; mais c'est surtout par son huile qu'il constitue son revenu. L'huile de Rhodes n'a pas la réputation commerciale qu'elle mérite; cette dépréciation ne résulte pas de sa saveur propre, mais plutôt de sa couleur vert-foncé désagréable à la vue; une extraction plus habile corrigerait certainement ce défaut qu'il ne faut pas attribuer uniquement à ce qu'on torréfie les olives avant le pressurage; car dans les villages où cette opération n'est pas usitée, l'huile est à peine moins foncée. Cet usage est basé sur l'expérience qui a démontré que l'huile ne rancit pas aussi promptement. Le mauvais pressurage fait certainement perdre au minimum 25 °/₀ du produit réel, que l'on ne sait pas reprendre au marc. Cependans la production est assez importante pour déterminer l'acquisition d'instruments perfectionnés, qui épuiseraient la pulpe oléagineuse.

L'abricotier devient l'objet d'une prédilection croissante, qu'il justifie par son rapport prompt, abondant et de qualité supérieure. Le fruit n'est pas bien gros, mais très-délicat et très-parfumé, malheureusement trop éphémère; ce qui réduit considérablement le revenu qu'on en pourrait tirer; car beaucoup de fruits sont perdus sous les arbres; le transport les froisse et le revendeur doit compter sur un déchèt important, puisque la marchandise ne conserve pas sa fraîcheur plus d'une journée.

Avec les abricots on fabrique une gelée et une marmelade surfines, bien supérieures à celles que la confiserie la plus perfectionnée obtient dans le Nord de l'Europe ; si le coût augmenté des frais d'exportation en est trop élevé pour permettre un bénéfice, c'est parce que l'industrie n'est pas organisée économiquement. Nous ferons la même observation pour la dessiccation de ce fruit. Des échantillons envoyés dans la région de Paris ont été appréciés ; en effet cette conserve peut être mangée comme les pruneaux, ou fournir la substance d'une marmelade presque aussi fine et savoureuse que celle préparée avec les fruits venant directement de l'arbre. Pour ces préparations, il n'y a rien à changer aux procédés ; il n'y a qu'à améliorer le matériel pour diminuer les frais de main-d'œuvre et de combustible ; un peu d'art ferait aussi une terrible concurrence aux *desserts de Vichy*.

On cultive sans aucun profit l'amandier et le pêcher, dont les variétés sont mauvaises, bien que les arbres soient vigoureux et satisfaits du sol.

Le Cognassier donne de beaux fruits, dont la qualité est préférable à ceux qu'on se procure du dehors, parce que la récolte est insuffisante pour les besoins du pays.

Nous avons nommé le Rosier ; c'est qu'en effet il a et mérite d'avoir une très-large place dans les vergers. Expliquons-nous, car nous ne voulons point parler de ces plantes recherchées pour l'ornementation, dont les arboriculteurs passionnés multiplient les variétés à l'infini. La rose dont nous parlons a conservé presque la simplicité de sa corolle, dont les pétales lâches et d'une nuance propre très-tendre laissent voir un abondant faisceau d'étamines,

semblable à une gerbe d'or. Il s'en exhale un parfum enivrant, dont l'essence est de valeur exceptionnelle, et à laquelle l'industrie donnerait la préférence sur toutes les autres. La multiplication de ces arbustes serait donc un revenu assuré pour le paysan qui occuperait des coins perdus; mais la distillerie n'existe pas à Rhodes, car on ne peut pas qualifier d'industrie une légère distillation qui fournit l'eau de rose avec laquelle on calme les maux d'yeux et on aromatise quelques pâtisseries. Avec les pétales de la même rose on fait une confiture qui est très-bonne, et revient à coûter sur place 4 francs le Kilo.

Les vers de Virgile sont dans la mémoire de tous les étudiants :

Non ego te, Dis et mensis accepta secundis,
Transierim, Rhodia, et tumidis, Bumaste, racemis. *

Le poëte écrivait ainsi, lorsque plusieurs siècles de relations commerciales avaient donné à l'Italie le goût luxueux de ce vin renommé. La Revue Archéologique a publié sous la signature de M. Albert Dumont de précieux renseignements sur ce commerce, et qui prouvent la prospérité de la viticulture rhodienne :

"... Au temps d'Alexandre et même avant cette époque, l'Ile de Rhodes envoyait ses produits au centre de l'Étrurie ...... En traçant à Arezzo, ma patrie, dit M. Gamurrini, en 1869, la route Guido-Monaco, on a trouvé à une profondeur de 3m des fragments de poterie en grand nombre; pour la première fois dans nos fouilles, nous avons

* Georg liv. II, v. 101. 102.

remarqué parmi ces fragments des timbres sur terre cuite en caractères grecs. Je ne doute pas aujourd'hui que ces cachets ne proviennent de Rhodes ; ils sont gravés sur les anses des amphores qui servaient à exporter le vin célèbre de cette Ile."

" ... On a découvert depuis longtemps en Sicile des timbres rhodiens ; récemment M. de Rossi et M. Reifferscheid en ont publié plusieurs qui provenaient de la campagne de Rome ...... Il est certain que le plus grand nombre des timbres amphoriques de Rhodes appartiennent au IVe et au IIIe siècles. Pour les timbres qui portent les mots 'Αμύντας et 'Ιπποκρατεύς en particulier, aucun doute n'est possible ; la gravure en est le plus souvent d'une remarquable finesse ; l'élégance des lettres indique la belle époque Macédonienne. C'est donc à cette date qu'il faut attribuer l'importation à Arezzo des amphores dont M. Gamurrini a retrouvé les fragments."

Après ce retour dans le passé, voyons le présent. La vigne est cultivée encore sur une assez vaste étendue, bien qu'un fléau dont elle a souffert ait amené la destruction de beaucoup de vignobles. Ce n'est certainement pas le phylloxera ; car les caractères du mal sont tout à fait différents ; les raisins se sont étiolés avant la maturité ; le pied qui les portait n'a pas sensiblement ou du moins mortellement souffert comme dans les vignobles de France. Il n'a du reste été fait aucune étude scientifique du fléau ; mais l'usage s'étant introduit avec succès de soufrer la vigne, nous devons en conclure que l'ennemi n'est autre que l'oïdium. Il n'était pas inconnu aux anciens ; mais plus heureux que les modernes, ils connaissaient un remède que

leur fournissait le sol même de l'Ile. C'est une terre nommée de sa propriété *ampelite*, et qu'ils délayaient avec de l'huile. Personne aujourd'hui n'est en état de l'indiquer ; ce serait un immense bien pour la culture locale, et une grande source de profit pour celui qui en obtiendrait l'exploitation.

Un autre Virgile ne serait plus autorisé à exalter le vin de Rhodes jusqu'à le juger digne des dieux et des mortels privilégiés par la fortune. S'il est un progrès à appeler de tous les vœux, à hâter par les plus généreux efforts, c'est celui de la vinification, ou l'art de faire, d'épurer et de conserver le vin. Un homme expert qui voudrait venir tenter cette entreprise, obtiendrait les résultats les plus encourageants. Nous voudrions stimuler l'initiative des capitalistes pour appeler cet auxiliaire; ils placeraient encore au profit de la terre, du bien public et privé, leurs capitaux, dont le revenu ne se fait sentir qu'en leur faveur.

Le Tableau suivant dressé sur les recettes de la dîme perçue par les fermiers, ou sur les renseignements les plus précis qu'il soit permis de recueillir à l'égard des articles qui ne payent pas le droit de dîme, donnera une idée aussi exacte que possible de la valeur de tous les produits du sol de l'Ile pendant une année moyenne.

ARTICLES	POIDS ou MESURE	QUANTITÉ	PRIX MOYEN	VALEUR TOTALE
Blé	Kilés	185,000	F 6.—	Fr. 1,110.000
Orge	—	75.000	2.50	187,500
Avoine	—	7,000	2.50	17,500
Vesce	—	8,000	5.—	40,000
Maïs	—	500	3.50	17,500
				1,372,500

				Fr. 1,372,500
Sézame	Kilés	2.700	F 9.—	24.300
Coton brut	Oques	32,000	0.60	19,200
Soie filée	—	400	20.—	8.000
Cire jaune	—	5.000	4.20	21.000
Miel	—	32.500	1.—	32.500
Vin et Raky	—	250.000	0.35	87,500
Figues sèches	—	100,000	0.20	20,000
Laine en suint	—	15.000	2.—	30,000
Fromage	—	32,000	1.—	32.500
Tabac en feuilles	—	26,000	1.75	45,500
Oignons	Quint.	17,000	5.—	85.000
Fruits, légumes div.	—	—	—	300,000
Huile d'olive	—	3,200	40.—	128,000
Vallonée	—	1.250	10.—	12,500
Caroubes	—	150	10.—	1,500
Divers		—	—	25,000
			Total Fr.	2,245,000

Cônclusion. La difficulté est grande, mais non insurmontable, pour arriver à ouvrir la source de la prospérité, parce que depuis trop longtemps on a sucé la terre jusqu'à épuisement, parce que l'habitude de la pauvreté a hébété en quelque sorte l'intelligence, comme elle a endormi la volonté ; il faut donc opérer une véritable conversion morale, et pour cela il faudrait un de ces apôtres de l'agriculture, amis de l'homme des champs, comme la France en a connus et entendus depuis 30 ans; il faudrait quelques-uns de ces pionniers à la robe de bure et à la vie ascétique qui savent donner à leur travail. à leur lutte, ce trait distinctif de l'opiniâtreté auquel Horace promet la victoire :

" ...... *Labor omnia vincit*
Improbus."



CHAPITRE V

COMMERCE.

Ce que nous venons de dire de l'Agriculture, fait pressentir ce que nous pouvons dire du Commerce de Rhodes. Il consiste plutôt en un mouvement de transit qu'en un trafic local; et pourtant, malgré le débouché que les articles d'importation devraient trouver en Anatolie, ce mouvement est encore très-limité: car Smyrne, Syra surtout, lui font une grande concurrence. Cette dernière, grâce aux franchises dont elle jouit, répand les articles de ses entrepôts, au moyen de ses caboteurs, tout le long de la côte voisine, et dans beaucoup d'Iles dépendant du gouvernement de Rhodes, où la contrebande s'exerce avec la plus grande facilité.

Une seule mesure pourrait donc faire cesser cette concurrence désastreuse pour Rhodes et nuisible aux intérêts généraux de l'Empire: ce serait de déclarer l'Ile port

franc. Il en a été question bien des fois; plus d'un Gouverneur-Général a entre autres choses promis d'obtenir cette franchise, mais ...... comme tout le reste, cette promesse demeure à l'état de projet.

Les capitaux font défaut, dira-t-on, cela est vrai; mais les capitaux viendront vite, lorsque le pays leur offrira un emploi avantageux dans l'agriculture, qui à son tour fournira un nouvel aliment au commerce; le développement de celle-ci doit nécessairement contribuer au progrès de celui-là; l'une et l'autre amèneront la nécessité d'une marine locale, et toutes ces industries rendront bien vite à cette pauvre Ile, sinon son ancienne aisance, du moins les moyens de subsister et de sortir de cette fatale voie qui l'a conduite à la misère et doit achever sa ruine.

Les chiffres suivants basés sur les données, aussi approximatives que possible, du mouvement des trois dernières années, établissent l'exercice annuel moyen. Ils sont plus éloquents que toutes les explications que nous pourrions donner.

EXPORTATIONS.

PRODUITS DU PAYS.

Fruits et Légumes	Valeur	Fr.	80,000
Peaux de chèvres	—	—	20.000
Cire jaune	—	—	12,500
Sézame	—	—	20,500
Miel	—	—	20,000
Vin noir	—	—	20,000
Laine	—	—	18,000
Oignons	—	—	40,000
	Report.		230,500

PRODUITS DU PAYS.

	Report	F.	230.500
Huile	—	—	40,000
Vallonnée	—	—	12,500
Divers	—	—	7,000
Eponges	—	—	80,000
	Total moyen	Fr.	370,000

ARTICLES DE TRANSIT. (de l'Anatolie et des Iles).

Cire jaune	Fr.	50,000
Huile et Tourteaux de Storax	—	100,000
Miel	—	10,000
Peaux de chèvre	—	40,000
Sézame	—	60,000
Fruits et Légumes secs	—	40,000
Éponges fines et grosses	—	100,000
Articles divers	—	100,000
Total moyen	Fr.	500,000

Aux chiffres qui précèdent, on peut ajouter une valeur moyenne de F. 530,000 pour les articles exportés de l'Anatolie pour compte des commerçants de Rhodes, d'où il résulte que le mouvement total d'exportation est représenté par une valeur moyenne de Fr. 1,400, 000.

IMPORTATIONS.

Les importations comprenant des articles destinés à la consommation locale et des articles de transit, nous croyons devoir les diviser en deux catégories distinctes, ce qui donnera une idée plus exacte des besoins locaux et du mouvement commertial général de l'Ile.

ARTICLES	CONSOM. LOCALE	TRANSIT	TOTAL FRANCS
Beurre, Conserves, Salaisons.	100,000	20,000	120,000
Riz d'Égypte et d'Italie, légumes secs, vesces &c.	110,000	20,000	130,000
Blé, orge et farines.	580,000	—	580,000
Animaux de boucherie, de labour et de somme.	140,000	—	140,000
Tapis, cordages, sacs &c.	40,000	20,000	60,000
Cuirs et peaux	50,000	12,000	62,000
Faïences, verreries, quincailleries, clouteries.	150,000	47,000	197,000
Tabacs de Roumélie	40,000	15,000	55,000
Savons et pétroles.	65,000	15,000	80,000
Teintures et peintures.	33,000	22,000	55,000
Coloniaux, Sucre et Drogueries	160,000	180,000	340,000
Coton et Soie, fils. tissus, draps &c.	600,000	250,000	850,000
Fer, Acier, Cuivre, Plomb, Fer-blanc, Étain &c.	115,000	75,000	190,000
Papier, Parfumeries et autres articles divers	62,000	38,000	100,000
	Fr. 2,245,000	714,000	2,959,000

En rapprochant le chiffre d'importation de celui qui exprime la valeur de la production, on remarque qu'ils se balancent. Le premier ne profite qu'à quelques personnes et enrichit l'étranger; si au contraire en réalisant les progrès dont nous avons parlé, on augmentait la production, alors le profit de cet excédant serait partagé entre la population tout entière. Du reste l'importation elle-même est chargée de frais considérables; car les limites étroites du commerce ne permettent pas un approvisionnement

anticipé, et la confiance n'est pas assez grande pour donner lieu à un comptoir d'escompte agissant avec un tel développement qu'il diminue les charges de l'emprunteur ou du tireur.

Dans les conditions actuelles, les traites à courte échéance, de signature connue, et les chèques sur de bonnes maisons de Banque, se négocient au pair; mais on trouvera difficilement sur le pays des acheteurs pour des valeurs supérieures à un millier de francs à la fois. Pour les sommes plus fortes, et pour les traites à trois mois de date, on doit s'adresser à une Banque de Smyrne.



CHAPITRE VI.

TOUR DANS L'ILE.

Le voyageur qui peut disposer d'une quinzaine de jours, les emploiera agréablement en faisant une tournée dans l'Ile. Pour ce faire, il devra tout d'abord s'assurer d'un bon guide et de ses mulets, car, pour le moment du moins, il n'y a pas à Rhodes d'autre moyen de transport.

Un certain Dhimitri Panga était autrefois le guide en renom pour ces excursions; c'était invariablement à lui qu'on s'adressait. Malheureusement pour le touriste, heureusement pour lui, Panga, qui paraît s'être enrichi, vit de ses rentes et de spéculations plus lucratives. Son successeur en renom est un certain Vassili Kakiou, qui sans être aussi habile et aussi amusant que Panga, est très-serviable et d'une honnêteté irréprochable. Le voyageur peut, et lui confier en toute sûreté ses provisions et ses bagages, et s'abandonner entièrement à lui pour les dépenses.

Chaque mulet et son guide coûtera de 10 à 12 piastres par jour (de fr. 2. 25 à 2. 60) ; moyennant cette modique somme, le muletier pourvoira à sa nourriture et à celle de sa bête, de sorte que le touriste ne doit penser qu'à se procurer les objets nécessaires à son usage particulier. A son retour, il donnera 4 ou 5 francs au chef muletier pour le récompenser du soin qu'il aura pris de ses bagages.

Le touriste doit se pourvoir de thé, café, sucre, riz, pâtes, fromage ; de spiritueux, s'il en use, de vins fins s'il y tient, de beurre, de quelques boîtes de conserves alimentaires, enfin de bougies ou d'une lampe portative, et d'une bonne quantité de poudre insecticide. Nous recommandons aussi l'enplête d'une paire de ces bottes rhodiennes dont la tige faite de peau de bouc molle et blanche, montant jusqu'au dessus du genou, est très-utile sur les montagnes couvertes de buissons, parmi lesquels on doit nécessairement passer dans les excursions ou en chassant.

S'il n'a pas une selle Européenne, nous conseillons au voyageur, qui ne pourra pas s'en procurer une à Rhodes, de faire usage d'un cous in qu'il posera sur le bât de sa monture, précaution qui le préservera du contact immédiat avec les traverses de bois dont les bâts sont charpentés. Le voyageur ne doit pas trop s'inquiéter de son logement dans les villages ; il le laissera choisir par son guide qui a des amis un peu partout.

Outre la Ville et les neuf faubourgs de Néohori, Aghios-Ioannis, Aghi-Anarghires, Aghia-Anastasia, Métropolis, Aghios-Géorghios, Aghios-Ioannis-Caménos, Aghios-Nicolaos et Panaghia, l'Ile de Rhodes contient 54 bourgs,

villages ou hameaux et 15 monastères.

Voici l'itinéraire que nous conseillons de suivre pour visiter avec ces dernières localités l'intérieur de l'Ile :

DE NÉOHORI A :

Coskinou 1½ heure. Visiter sur le trajet, outre Zumbullu, et le tombeau des Ptolémées, les autres monuments déjà mentionnés (page 494) si on ne les a pas encore vus, ainsi que le hameau d'Asgourou exclusivement habité par des Turcs. Coskinou compte environ 1500 habitants. C'est un village très-bien situé sur une hauteur, et très-propre; ses habitants sont sans contredit les gens les plus actifs de toute l'Ile; aussi jouissent-ils de quelque aisance.

Kalithies, 1 heure. Visiter sur le trajet les environs d'Aghia Varvara (page 496), le monastère d'Eléousa, beaux chênes à vallonée. Kalithiès compte environ 550 habitants. Environs assez fertiles.

Aphandos, 1 heure. Visiter Erimokastron (page 450) à mi-chemin entre Kalithiès et Aphandos.

Archangelos, 2½ heures. Visiter sur la gauche de la route le monastère de Zambica. Dans les environs du village qui compte environ 1600 habitants, le château (page 535), les restes anciens (page 449).

Malona, 1 heure. De beaux vergers; 600 habitants. Visiter le château au bord de la mer, à ¾ d'heure du village (page 535). Sources salines au sud du château. Ruines de Kamaros prises à tort par Hamilton pour celles de Camiros. (page 446).

Massari, 20 minutes. Territoire fertile; village bâti après que l'ancien village du même nom eût été renversé par le tremblement de terre de 1857. On trouve à quelques

minutes plus loin les ruines de celui-ci. Environ 250 habitants.

Kalathos, 1 heure. Petit hameau qui compte une centaine d'habitants. Rien de remarquable si ce n'est ses jardins.

Lindos. On suit les restes d'une voie antique montant par des degrés très-usés, et on arrive à Lindos après une marche assez pénible (voir pages 369 et 586). Le monastère de St. Nicolas à 20 minutes du bourg n'offre rien de particulier.

Pilona, 1 heure O. de Lindos; petit village composé d'une quinzaine de maisons. Rien d'intéressant.

Lardos, 25 minutes de Pilona; 350 habitants; visiter le château (page 535).

Asclipio, 2 heures. Visiter le château (page 535), quelques ruines peu intéressantes près de la mer. Environ 400 habitants. Contrée giboyeuse.

Vati, 1½ heure. 200 habitants. Belles plantations d'oliviers. Perdrix et lièvres.

Yennadhi, 1 heure. Ce village qui compte 400 habitants, aurait été fondé par un certain Yennadhios. Restes d'une tour de l'époque des Chevaliers; ruines d'un ancien bourg et débris de poteries près de l'embouchure du torrent Yennadhios-potamos. Beaucoup de perdrix rouges et de lièvres.

Lahania. 2 heures; environ 300 habitants. Visiter sur le parcours les ruines d'une tour de l'époque des Chevaliers; à quelques pas plus loin, les restes d'un bourg ruiné, le monastère d'Aghia-Marina, et les ruines de l'ancien village près du rivage. Gibier.

Catavia, 3 heures. Visiter près du cap Istrios le monastère de Zoodhokos-pighi (page 368 et 425) ; Ixia (page 424) ; plus bas des ruines du Moyen-Age, et au S. de celles-ci une tour d'observation. Ce détour qui prolongera la route d'une bonne heure, sera amplement compensé par l'intérêt des sites. A Catavia visiter les ruines du château et de la tour (page 534). Contrée giboyeuse.

Messanagros, 2 heures ; petit village perdu au milieu des montagnes 180 habitants. Visiter la petite église. Perdrix et lièvres.

Apollakia, 3 heures. 270 habitants. Visiter le château, l'église du village où l'on remarque quelques belles sculptures. Beaucoup de perdrix.

Arnitha, 20 minutes. Population grecque et turque: 125 âmes. Visiter à 1 quart d'heure à l'O. les ruines de l'église Ste Irène ; belles colonnes ; caveaux. Beaucoup de perdrix et de lièvres. Visiter aussi le petit monastère d'Aghio-Philimona situé à 10 minutes au N. E... Le touriste y recevra l'hospitalité la plus prévenante ; rien ne manque, dirons-nous, au confortable ; tout ce qu'il désire lui est procuré avec franchise, grâce et désintéressement. Ce bon souvenir que nous avons gardé de nos hôtes, et la vue des ruines très-anciennes, nous ont fait oublier la solitude un peu sombre de ce vallon ombragé d'oliviers. Les habitations et la chapelle reposent sur les fondements d'autres édifices de l'ère Chrétienne ; mais des fûts de colonnes doriques attestent que des temples payens les avaient précédés.

Istrios, 1 heure. Sa population égale celle d'Arnitha Rien de remarquable. Bonne position. Gibier.

Prophylia, ¾ d'heure ; 100 habitants. Perdrix, lièvres, quelques cerfs.

Monolithos, 3 heures. 200 habitants. Perdrix, lièvres. Visiter le château, surtout la chapelle (pages 532 et 584) ; les tombeaux du cap Fourni et, si possible, l'îlot de Stronghilo (444). Perdrix et lièvres.

Sianna, 1 heure. Environ 400 habitants. Visiter les ruines du château (532) ; Kamary, Mnassyrion, Vassilica, Aghios-Phocas, Marmaroulia, Stelio, Kymisalla, Cambani, Kéramis, Aghios-Géorghios, Aprasou (de la page 435 à 444). Beaucoup de perdrix et de lièvres.

Aghios-Isidoros, 2½ heures. Belle position, forêts de pins 320 habitants. Cerfs. perdrix et lièvres.

Alaerma, 2½ heures. Au centre des forêts, contrée giboyeuse. 200 habitants. On pourra visiter les monastères de Thari et d'Ighousa au S. d'Alaërma.

Artamity, 1 ¼ heure. Plutôt un monastère qu'un hameau. Partie très-giboyeuse. Point de ruines.

Apollona, 2 heures. Forêts, 350 habitant. Restes d'un château des Chevaliers. Gibier. Beaucoup de perdrix surtout.

Embona, 3 heures. Beaux vergers aux pieds de l'Atabyrus. 650 habitants. Bon vin, chasse. Visiter les deux temples de l'Atabyrus (page 429), les ruines autour de Kétallah (447). Passer par le monastère d'Amartès pour arriver à :

Kastellos qui est à 3 ½ heures d'Embena, et occupe une belle position au milieu de vergers luxuriants ; 350 habitants. Visiter le Château, les restes de Critinia &c., (pages 413 à 423).

Mandrico, 1 heure; petit hameau dans la vallée de Langonia ne compte qu'une dizaine de maisons.

Nanes, 1½ heure. Petit hameau dans une belle position et qui tend à prendre bientôt quelque importance.

Pighes, ½ heure. Moins important que les deux précédents. On y remarque quelques travaux anciens.

Salahos, 1 heure. 350 habitants dont un sixième sont turcs. Eaux abondantes. Visiter le monastère de St. Elie dans une petite forêt de cyprès. Visiter Mirtona en descendant à:

Calavarda 1½ heure. 400 habitants. Visiter les restes de Camiros (page 340 à 412).

Fanes, ½ heure. Environ 500 habitants. Beaucoup de vignes. Rien de remarquable.

Thimiliah 2 heures. 180 habitants. Belles campagnes visiter la chapelle de Foundoucly (584) et le monastère de Koskinisty, sur la route de

Platania, 1½ heure. Petit village sans importance; 100 habitants.

Archipoli, 2 heures. Pas bien plus intéressant que le premier, mais aussi giboyeux; il compte 180 habitants.

Psithos, 1½ heure. Belle position, eaux abondantes, assez de gibier, Environ 300 habitants.

Pano-Kalamona, à 1 heure de Psithos, et

Kato-Kalamona, à une heure de premier, sont deux petits hameaux exclusivement turcs. On peut visiter sur la route de Psithos à Pano-Kalamona, le monastère de Calopetra qui occupe une belle position.

Soroni, 1½ heure; 470 habitants. Bonnes plaines.

Tholos, 1 heure. 200 habitants. Chasser dans la vallée

d'Aghios-Soulas.

Dhamatria, 1 heure. 300 habitants. Anciennes ruines à l'O. Bon terroir.

Maritza, 1 heure. 400 habitants. Terrains fertiles ; eaux courantes ; quelques anciens vestiges. On peut visiter avec quelque interêt le Kéroniatis, et son ancienne chapelle ruinée.

Bastida, ½ heure. une centaine d'habitants.

Villanova, 1¾ heure par la route de Dhamatria. Village assez sale, comptant environ 400 habitants. Eaux abondantes. Visiter les restes du château (p. 530), la fontaine de Koufà au dessous du petit hameau du même nom ; demander à M. Malliaraki la permission de visiter son habitation datant de l'époque des Chevaliers (531), et à M. Masse, celle de visite sa propriété de Vary, une des plus agréables du pays. Visiter à cause de ses fresques, style grec, la chapelle d'Aghios-Asomatos, sur le route de :

Cremasti, 1/2 heure ; aussi sale et aussi important que Villanova. Visiter le château (530) et à l'E. du village l'église de la Vierge ; plus loin, au S-E., le mont Philerme (pages 386 et 585).

Triandeno-Horio, ou village de Trianda ½ heure. 400 habitants. Rien de remarquable. Ne pas confondre le village avec les campagnes de Trianda qui appartiennent aux habitants des faubourgs, et sont situées dans une plaine fertile, mais basse et peu aérée.

Mandra-Bughasi, *Kandilly*, *Mixy*, *Santourly*, *Tshayr*, sont de petits hameaux qui n'ont d'intéressant que les belles positions qu'ils occupent.

Nous n'avons pas parlé des monastères d'Aghios-Ioannis

à l'O. de Kalithiès, et de Kamiry à l'O. de Massari, qui ne méritent pas le détour que l'on devrait faire pour les visiter.



CHAPITRE VII

INFORMATIONS GENERALES

§ 1 VIE MATÉRIELLE.

Autrefois la vie à Rhodes était à un bon marché excessif, comme le témoigne le registre des dépenses du couvent des Pères Franciscains; deux citations suffiront:
" Salaire du mois pour le cuisinier Français: Piastres 3
" 100 Oques de charbon (3 oques pour 1 para) — 0. 33/40

M. Augustin Nobili, mort en 1860 dans sa 84me année, affirmait que dans sa jeunesse il allait au Bazar avec 5 paras; qu'il achetait toutes ses provisions du jour, et revenait au logis avec quelques aspres dans la poche. (3 aspres équivalaient à 1 para).

Hâtons-nous pourtant d'ajouter, que le colonnat d'Espagne qui servait alors d'étalon pour la valeur des monnaies européennes par rapport aux monnaies Turques, ne

valait que 3 piastres ; il n'en est cependant pas moins vrai qu'avec un colonnat qui représentait par conséquent 24 pièces de 5 paras, on pouvait faire ses provisions de 24 jours, et avoir encore en poche de quoi se payer une tasse de café.

Actuellement il n'en est plus de même, et une famille bourgeoise de 5 ou 6 personnes, vivant avec économie, ne peut pas dépenser moins de 4,000 francs.

Il lui faut tout d'abord un maison passable, non très-confortable, dont le loyer moyen est de

	Fr.	400
Une cuisinière et une bonne (une seule ne suffit pas)	—	200
Cadeaux, étrennes, réparations locatives, &c.	—	80
40 Kilés de blé au prix moyen de Fr. 6	—	240
500 Oques de viande au prix moyen de Fr. 1	—	500
350 Oques de vin à Fr. 0. 35	—	122
60 Oques de beurre à Fr. 3	—	180
70 Oques d'huile à Fr. 1	—	70
Légumes frais et secs	—	400
Fruits frais et secs	—	150
Charbon et bois	—	100
Savon et eau potable	—	125
Habits et lingerie	—	1,200
Menus frais divers	—	233
	Total Fr.	4,000

Naturellement les frais sont moins considérables à la campagne et même en ville, si on veut s'imposer des privations.

§ 2. PASSEPORT ET TESKÉRÉ.

Le Passeport ou le Teskéré Turc sont demandés à toute

personne qui débarque pour séjourner dans l'Ile. A défaut de l'un ou de l'autre document, on devra donner la caution d'un habitant honorablement connu. Le Teskéré Turc coûte 9½ piastres, soit Fr. 2. Les pauvres l'obtiennent gratuitement.

§ 3. DOUANE

En règle générale, les bagages doivent passer la visite douanière à l'arrivée et au départ; mais celle-ci est bien moins rigoureuse qu'en plus d'un port d'Europe, surtout pour ce qui concerne les effets d'usage personnel. Ne pas oublier un petit pourboire au gardien (Fr. 1).

§ 4 HOTELS.

A proprement parler, il n'y a pas d'Hotels à Rhodes, mais on trouve chez Nicolas Dhascala et chez Kirà Hroussy, des chambres meublées très-simplement, il est vrai, mais assez proprement, et une nourriture plus abondante que recherchée, pour 4 ou 5 francs par jour, tout compris. On peut obtenir des conditions plus modérées pour un séjour prolongé.

§ 5 POSTES ET TÉLÉGRAPHE.

Le service postal à Rhodes est fait par les agents des

différentes compagnies de navigation à vapeur. L'office du Télégraphe Ottoman accepte aussi des lettres pour la Turquie, mais peu de personnes s'adressent à ce Bureau. La Compagnie Anglaise *Eastern Telegraph*. possède un bureau, attenant au bureau Turc, pour le service des cables Candie-Alexandrie et Syra.

L'affranchissement d'une lettre simple (15 grammes) est de fr. 0. 25, soit piastre 1¼, pour tous les pays faisant partie de la convention postale; la compagnie Bell et la poste Turque font payer 2 piastres pour les destinations qu'elles desservent.

Les Télégrammes simples de 20 mots, pour la Turquie. se payent en meggidiés à raison de 19 piastres, et le coût varie d'après un tarif spécial pour chaque destination. Ce tarif est affiché dans le Bureau. Les dépêches à destination d'Europe sont taxées par mots et se payent en francs or:

France et Corse	Voie Chesmé	Fs. 0. 76	5 Centimes en sus par la voie Candie
Italie	—	. 0. 65	
Angleterre	—	. 0. 90	
Autriche	—	0. 72	
Allemagne	—	0. 80	
Belgique	—	0. 81	
Russie d'Europe	—	1. 06	1,01
Grèce	—	0. 50	0,65
Syra	—	0. 45	0,60

Cinq mots sont ajoutés d'office au nombre de mots de la dépêche. Pour plus amples renseignements s'adresser au bureau.

§ 6 COMPAGNIES DE NAVIGATION.

Les différentes compagnies qui touchent à Rhodes sont :

Messageries Maritimes. Agent. M. P. R. Masse. Venant de Marseille, Smyrne pour la Syrie ; et de la Syrie pour Smyrne-Marseille ; les paquebots mouillent 2 fois par mois, le samedi, et de même le mardi. Ils coïncident à Smyrne avec le bateau de Constantinople, à Port-Saïd avec la ligne British-India.

Agent des Postes, M. Ant. Aublé

Lloyd Austro-Hongrois. Agent M. Ant. Casilli. Venant de Smyrne le dimanche de chaque semaine (intermédiaire du courrier Français) ; de la Syrie et Chypre pour Smyrne et Constantinople, le jeudi suivant. Coïncide à Smyrne avec le courrier de Trieste, à Port-Saïd avec la ligne des Indes.

Bell's Asia-Minor. Agent M. Albert Biliotti.

De Smyrne et les Iles pour Macri-Adalia 2 fois par mois le dimanche. Retour le jeudi suivant.

De Smyrne-Syra et les Iles, le Dimanche intermédiaire, pour Adalia et Mersina ; retour le Vendredi suivant.

Compagnie Grecque (Yallousi). Agent M. A. Dimitriadis.

De Syra-Smyrne et les Iles chaque dimanche pour Macri-Adalia et Mersina ; retour le samedi suivant.

Khediwie. Agent. Mehmed-Aly Efendi.

Ces bâteaux ne touchent plus à Rhodes qu'irrégulièrement et très-rarement.

Agent des Postes, Husséin Efendi.

§ 7 CONSULATS

Angleterre.	Vice Consul, M. Edmund Calvert.
Autriche	Gérant Vice-Consul, M. A. Casilli.
France	Vice-Consul, M. Charles Mertrud.
Grèce	Vice-Consul, M. D. Stamélis.
Hollande	Consul, M. Henri Ducci.
Italie	G$^{t.}$ Agent Consulaire M. E. Biliotti.
Russie	G$^{t.}$ Vice-Consul, M. D. Galinós.
Espagne, Danemark	Vice-Consul, M. H. Ducci.

§ 8 PHARES

L'Ile de Rhodes est munie de 2 phares:

Fort S$^{t.}$ Nicolas. Feu tournant à éclipses de minute en minute; 15 milles de portée.

Pointe des Moulins (*Coumbournou*), feu de port Rouge; portée 3 milles.

§ 2. CALCUL DU TEMPS

Les Européens et la plupart des Grecs, comptent les heures d'après le calcul européen basé sur le midi apparent. Les Turcs comptent 12 heures au coucher du soleil. L'heure Européenne du lever du soleil correspond à l'heu-

re turque de midi.

Quant à la division mensuelle et annuaire, les Européens, suivant le *Calendrier Grégorien*, ou *nouveau style*, sont en avance de 12 jours sur les Grecs qui ont conservé la *Réforme Julienne* ou *vieux style*; les Turcs et les Juifs, dans leurs relations commerciales, ont adopté ce dernier système.

FIN.

